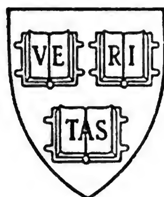




[redacted]

Dave

Elizth Coutsmith

St Petersburg

Octber 20th N. S.

1838

Save

Elizth Coutsmith

St Petersburg

October 20th N. S.
1838

ESSAI

D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

STRASBOURG, de l'impr. de F. G. LEVRAULT, impr. du Roi.

STATISTIQUE ET ITINÉRAIRE

DE LA RUSSIE,

OU

MANUEL COMPLET

DU DIPLOMATE, DU NÉGOCIANT ET DE TOUT VOYAGEUR EN RUSSIE.

OUVRAGE accompagné de cartes, de plans et de tableaux statistiques et généalogiques;

Johann Heinrich
PAR

J. H. SCHNITZLER.

PREMIÈRE PARTIE.

ESSAI D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

3.

PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.° 81;
STRASBOURG, même maison, rue de Juifs, n.° 33.

SAINT-PÉTERSBOURG,

Chez J. BRIEFF, libraire-éditeur, commissionnaire des Théâtres impériaux et de l'Université de Kharkof.

1829.

ESSAI

D'UNE

STATISTIQUE GÉNÉRALE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

ACCOMPAGNÉE

D'APERÇUS HISTORIQUES;

Johann Heinrich

PAR

J. H. SCHNITZLER.



9.

PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.° 81;
STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n.° 33.

SAINT-PÉTERSBOURG,

Chez J. BRIEFF, libraire-éditeur, commissionnaire des Théâtres impériaux et de l'Université de Kharkof.

1829.

PRÉFACE.

LONG-TEMPS négligée et toujours mal affermie dans ses bases, la Statistique, de nos jours élevée au rang d'une science, a déjà fourni une foule de notions aussi curieuses en théorie qu'utiles dans la pratique. L'Angleterre, l'Allemagne et la France ont successivement exploité ce champ vaste et fécond, et plusieurs autres nations sont venues réclamer leur part des richesses intellectuelles qui sont le résultat de sa culture. La France et l'Angleterre, régies par un système d'examen et de publicité, ont surtout reconnu le besoin de s'éclairer sur leurs ressources, sur leur force absolue et relative, sur tous les élémens de la vie, de la prospérité d'un État, sur tous les rouages de la machine si compliquée que nous nommons gouvernement et administration. Appelées à juger ceux qui gouvernent, à concilier par des lois sages et pratiques les intérêts les plus divers, à favoriser également le développement de toutes les portions de la population, les assemblées législatives, dans ces pays, ont besoin de connaître à fond l'état des choses, la situation agricole, mercantile, politique, intellectuelle et morale, des localités et des populations aux différentes époques. Les richesses de la terre, les circonscriptions locales, le mouvement progres-

sif ou rétrograde de la population, le degré de lumières auquel elle est arrivée, les qualités qui la distinguent, les défauts qui lui sont particuliers; les capitaux en circulation, leur emploi, leurs produits; les distinctions réelles que la tradition, ou les richesses, ou le talent, établissent entre différentes classes, et le parti qu'on peut tirer de chacune pour le bien-être, pour le repos de la société entière; la manière dont elles se balancent, la proportion existant entre chaque classe, entre chaque intérêt et l'État tout entier ou l'ensemble des intérêts nationaux; toutes ces choses et bien d'autres encore ont tant d'influence sur la marche d'un gouvernement et sur les lois qui en émanent, qu'on est en droit d'en exiger la connaissance de tous ceux qui acceptent l'honorable mandat de défendre les intérêts et de rappeler les besoins de leurs concitoyens. Or, ce sont là précisément les points dont l'examen et le développement appartiennent à la Statistique, ce sont les questions pour la solution desquelles cette science a été créée.

Mais si son étude reçoit une importance nouvelle du mode de gouvernement destiné ce semble à étendre, dans la suite des temps, ses bienfaits sur toute notre vieille Europe, et auquel, en attendant, notre patrie est déjà redevable de tant d'améliorations, il est juste de dire que, de son côté, cette science doit au régime nouveau ses plus beaux développemens. En effet, chaque budget forme en quelque sorte la Statistique d'un pays, incomplète, il est vrai, et souvent inexacte, mais riche en renseignemens de toute espèce sur les ressources de ce pays et la manière dont on peut les utiliser; chaque projet de loi provoque des

publications, des communications de pièces, des explications de tout genre, dont le statisticien fait son profit, et qui lui servent de matériaux pour tracer le tableau général de la vie et des forces d'une nation. Pour lui, la publicité est une première condition de son existence, comme elle est la condition de l'ordre, de la régularité, de l'emploi consciencieux de tous les moyens d'action confiés aux dépositaires du pouvoir.

A la faveur de cette publicité, la Statistique a fait de grands progrès parmi nous, et depuis quelque temps elle se trouve entourée d'une vogue qui, en encourageant le talent, lui promet de nouveaux succès, mais qui aussi a ouvert un champ nouveau au charlatanisme, toujours prêt à exploiter les caprices du public, ou le goût dominant du jour. En effet, n'a-t-on pas vu éclore, dans ces derniers temps, une foule de productions obscures qui, offrant de calomnieuses biographies contemporaines, des détails propres à intéresser la malice des rieurs ou les passions des hommes de parti, voire même des scandales de coulisses, se paraient toutes du titre pompeux de Statistique. Tel n'était pas le sens qu'attachaient à ce mot M. le Préfet de la Seine, d'autres administrateurs, zélés comme lui, des magistrats aussi actifs qu'éclairés, plusieurs gens de lettres consciencieux dans leurs recherches et impartiaux dans leurs jugemens, quand ils traçaient le tableau de la nature des départemens, de leurs productions et de la manière dont elles sont exploitées, de leurs habitans, suivant l'âge, le sexe, la condition, l'origine, la croyance religieuse, le cens politique, etc., de leur industrie, de leur commerce, de leurs écoles, de leur

situation morale; quand ils calculaient la proportion qu'occupent, sur la superficie de notre sol, les prés, les forêts, les terres labourables, les villes, bourgs et villages, les chaussées et les eaux; quand ils examinaient les intérêts contradictoires du laboureur, du vigneron et de l'industriel; quand ils comparaient le nombre des établissemens d'instruction à celui des délits et des crimes; quand, enfin, ils dressaient l'échelle entre les lumières répandues dans une contrée et le degré de bien-être dont on y jouissait, pour arrêter leur jugement sur une influence qui, au premier coup d'œil, leur semblait fondée dans la nature des choses.

On voit que les recherches dont la Statistique s'est enrichie en France, sont toutes *spéciales*, relatives à des parties distinctes de l'économie sociale, et dont notre propre pays est presque toujours l'objet. Ce sont là, à quelques exceptions près, les seuls résultats qu'elle nous ait offerts, et la *Statistique générale* n'a produit encore parmi nous, à notre connaissance, d'ouvrages recommandables que les *Voyages dans la Grande-Bretagne* et la *Statistique du Portugal*, publications auxquelles la science doit quelques-uns de ses progrès. Nous nommerions en outre quelques-uns des Tableaux consacrés à divers pays, si, par leur nature et leur forme, ils se prêtaient aux développemens et aux discussions sur lesquels une connaissance exacte doit nécessairement se baser. La *Statistique universelle*, celle qui embrasse à la fois tous les États régulièrement organisés, n'a pas même été ébauchée en France, et doit en effet, dans l'ordre naturel des choses, venir à la suite de la Statisque générale, de celle qui exa-

mine, dans leur corrélation, tous les élémens de la vie, de la force, de la grandeur d'une nation.

En Allemagne, au contraire, où les actes des gouvernemens ne reçoivent pas encore la même publicité, où l'investigation des états, là où ces assemblées existent, reconnaît des limites et se renferme dans une sphère plus étroite, la Statistique spéciale est restée en arrière du point où elle est déjà arrivée en Angleterre et en France; car elle y est traitée comme une étude et non comme un besoin. Les publications officielles y sont moins fréquentes; mais, en revanche, tous les matériaux offerts, *dans tous les pays, à la curiosité du savant*, ou préparés à diverses époques *dans le silence du cabinet*, y sont beaucoup plus connus. Docte et patient, l'Allemand recueille consciencieusement toutes les notions, de quelque part qu'elles lui viennent; les pèse, les vérifie, et aime à construire avec eux, quand il se croit en possession d'un nombre suffisant de faits, des systèmes, des ouvrages d'ensemble, des tableaux embrassant à la fois toute l'étendue d'un sujet. De là cette foule de manuels de Statistique qui s'y sont succédé depuis trente ans, de là les travaux consciencieux et savans des Busching, des Schlözer, des Meusel, des Hassel, des Stein, des Liechtenstern, etc., auxquels notre France n'a rien à opposer dans ce genre; de là aussi ces éphémérides et ces almanachs généalogiques et statistiques tenant registre ouvert de tous les changemens arrivés dans l'année et relatifs à la démarcation, aux divisions territoriales, à la population, au commerce, à l'industrie, etc., des différens pays.

Plus qu'aucun autre, la Russie, terre inconnue

jusqu'au commencement du dernier siècle, semble avoir éveillé la curiosité des statisticiens allemands, et c'est à leur zèle infatigable, à leurs profondes recherches, qu'on doit la connaissance moins imparfaite qu'on a aujourd'hui de cette immense région, digne, sous tant de rapports, de fixer l'attention de l'observateur, du philosophe, de l'homme d'État, et de ceux surtout qui recherchent les origines historiques, ou qui s'appliquent à l'étude comparative des langues. A défaut de publications officielles, ils ont interrogé les archives et les historiens, ils se sont transportés à la première origine de cet État, pour en suivre pas à pas le développement successif, et en déduire la situation actuelle; ils ont religieusement recueilli tous les renseignemens échappés à l'inadvertance, ou révélés par l'indiscrétion; ils ont consulté tous les voyageurs, dépouillé tous les journaux, et compulsé des documens de toute espèce; ils ont, enfin, profité de toutes les occasions que leur séjour dans ce pays a pu leur offrir, pour mesurer le sol, calculer la population, compter les écoles, savoir le nombre et la nature des fabriques et des manufactures, percer, enfin, tous les secrets qui irritaient leur soif de connaître. Aussi les matériaux offerts au statisticien pour la description de la Russie sont-ils innombrables; c'est faute de connaître les travaux de nos voisins que nous nous plaignons si souvent des ténèbres qui couvrent encore toute cette moitié de l'Europe. Toutefois, malgré leur nombre, les données déjà acquises ne sont pas suffisantes: plus d'une partie de ce qui constitue la vie sociale du peuple russe, resterait dans l'obscurité, si son gouvernement, plus éclairé qu'il n'en a

la réputation, ne commençait pas à se relâcher de son ancien système de mystère, et à rendre compte, de temps à autre, de certaines parties de ses opérations. Dans les derniers temps, des publications de toute nature sont émanées du ministère des finances, de celui de l'instruction publique, de la chambre du commerce, et des académiciens de Saint-Pétersbourg en ont discuté les résultats dans les Mémoires publiés par leur docte compagnie. Les journaux ont pu fournir des notices intéressantes sur l'intérieur du pays, et l'un de ses gouverneurs-généraux (M. Balachef), jugeant apparemment que, pour administrer une province, il importait de la connaître, a donné à ses collègues l'exemple d'un travail fort recommandable, servant à constater l'état topographique, politique, mercantile, financier et moral des gouvernemens confiés à sa direction. Enfin, la bienveillance que le monarque lui-même accorde à des statisticiens nationaux, et quelques oukases rendus à la suite de l'examen du rapport annuel des ministres, ont permis de jeter un regard d'investigation sur d'autres détails de la vie intérieure, qu'on avait ignorés jusque-là.

En énumérant, comme nous venons de faire, les sources de la Statistique générale de la Russie, nous avons aussi indiqué celles où nous avons dû puiser nos propres renseignemens. Aux savantes recherches des érudits allemands qui forment la base de notre travail, nous avons joint celles de quelques écrivains français et du petit nombre d'auteurs nationaux qui se sont occupés du même sujet : en combinant tous ces matériaux, nous les avons non-seulement soumis à un nouvel exa-

men, mais complétés encore par nos propres observations, par les documens qu'un séjour de deux ans dans les deux capitales de l'empire et deux autres années passées dans les provinces baltiques nous ont permis de recueillir, ou que nous devons à l'amitié de plusieurs savans établis à Saint-Pétersbourg, et au zèle infatigable de notre éditeur. (*)

Mais, malgré l'importance de son sujet et les applications nombreuses qu'il est possible de faire de ses résultats, la Statistique, si elle se borne à tracer le tableau de l'état actuel d'un pays sans le rattacher à ce qui le précédait, est, il faut bien l'avouer, une étude pleine de sécheresse, qui fatigue peut-être plus qu'elle n'instruit. Cet amas de chiffres, cette suite de calculs plus ou moins compliqués, ces tableaux, effrayans squelettes d'un corps disséqué, ces généalogies et ces nomenclatures, loin de s'imprimer à la mémoire, rebutent le lecteur et lui ôtent l'envie de se familiariser avec une science toute de mémoire, où l'esprit ne trouve point à s'exercer. Pour prévenir cet inconvénient et prêter plus d'intérêt à notre sujet, nous avons appelé l'histoire à notre secours, lui empruntant toutes les données qui, à partir de l'origine de l'État, ont préparé la situation actuelle des choses, de manière à pouvoir offrir, dans chaque chapitre, un enchaînement rigoureux de faits, auquel l'état présent se rattache comme dernier chaînon. Néanmoins, la rapidité dont le plan de ce

(*) Nous devons des remercîmens tout particuliers à M. Brieff, à Saint-Pétersbourg, dont l'amitié et les soins nous ont fourni des papiers et des ouvrages que nous aurions eu de la peine à nous procurer.

Manuel nous faisait une loi, imprimera toujours, nous le sentons, un certain caractère d'aridité à nos récits.

Nous n'avons pourtant pu faire autrement: car c'est un essai, le canevas d'un ouvrage épuisant la matière, plutôt que cet ouvrage même, que nous avons voulu soumettre, pour le moment, à l'attention du public, sauf à y revenir par la suite, à remplir alors les cadres que nous nous bornons aujourd'hui à marquer, à donner à chaque partie, basée sur des faits certains et complets, tous les développemens dont elle est susceptible, aidés, comme nous espérons l'être, par les conseils bienveillans des érudits de tous les pays, et peut-être par des communications officielles d'agens du gouvernement russe (*), auxquels nous serions heureux d'offrir quelques considérations utiles, quelques faits importans échappés à leur pénétration. Trop souvent les ouvrages relatifs à la Russie n'ont été que d'injustes diatribes contre le pouvoir qui la régit, ou des tableaux exagérés de la barbarie du peuple, dictés par la prévention ou par la malveillance; d'autres fois l'adulation ou un patriotisme malentendu en a fait des panégyriques ridicules, des forfanteries mensongères. On ne nous accusera ni de l'un ni de l'autre tort: prévenu en faveur de la Russie par la bienveillance que nous y avons rencontrée dans toutes les classes, nous sommes pourtant encore plus ami de la vérité que d'elle, et nous avons cru la servir en retra-

(*) L'auteur recevra avec reconnaissance toutes les pièces dont on voudra bien lui donner communication; il prie de les lui faire parvenir à Paris par l'entremise, soit de M. Brieff, libraire éditeur, soit de la maison Levrault, à Strasbourg et à Paris.

çant avec la même impartialité, sans enthousiasme ni aigreur, ce qui est à son avantage et ce qui pourrait ne pas mériter l'approbation des juges éclairés.

On appréciera les raisons qui nous ont fait ajourner l'ouvrage plus étendu, dont celui-ci n'est que le précurseur : il importait avant tout d'en bien arrêter le plan, d'en marquer tous les contours, d'ouvrir en quelque sorte la foule des cases, où toutes les données jusque-là produites au grand jour viendront se ranger; car, nonobstant plusieurs centaines de volumes que nous avons ou étudiés ou parcourus, des séries de journaux que nous avons interrogés, des papiers en foule dont nous avons fait le dépouillement, nous n'avons pu embrasser encore toute l'étendue du sujet, nous n'avons pu nous rendre maître des matériaux qui s'offrent à son exploitation, et il nous reste de grandes lacunes à remplir. Mais, en publiant d'abord ce faible essai, nous nous préparions les moyens de nous faire jour à travers les matériaux que nous avons entassés, et nous espérions aussi obtenir, pour un travail long et pénible, l'encouragement dont nous avons besoin.

D'ailleurs les évènemens qui se passent en Orient portent tous les regards sur l'autocrate russe et sur la vaillante nation à laquelle il commande : le moment paraissait opportun, et l'éditeur qui a provoqué ce travail en a pressé la publication. Nous avons cru rendre service à ceux qui suivent chaque jour la marche triomphale des Russes sur Constantinople; comme à ceux dont l'intérêt se porte sur un sultan qui promet un réformateur aux peuples de l'islam, en leur

offrant les moyens d'évaluer les ressources de l'une au moins des puissances belligérantes, et d'en connaître exactement la situation sous le rapport physique, politique, intellectuel et moral. En méritant quelque reconnaissance de la part de cette classe de lecteurs, nous comptions en même temps sur l'indulgence des savans et l'équité des statisticiens de profession, dont le nombre est encore si petit parmi nous.

D'après ce qui vient d'être dit, personne ne se méprendra sur le véritable sens de ce mot d'*Essai* que nous avons mis en tête du titre : ce n'est pas assurément pour un premier essai dans ce genre que nous avons prétendu donner cet ouvrage : les Storch, les Wichmann, les Hassel nous avaient devancé dans la partie statistique, comme les Meiners et les Lesur dans celle que nous avons empruntée à l'histoire, et nous serions trop heureux de placer notre nom à côté des leurs. C'est au contraire la connaissance de ce qui restait à faire, jointe au sentiment de l'insuffisance de ce que nous avons fait, qui nous a porté à choisir ce titre trop justifié, nous le craignons, par le contenu de l'ouvrage.

Toutefois, indépendamment du plan, que personne ne nous avait tracé, et de la manière dont nous avons combiné des faits épars dans plusieurs centaines de volumes et de brochures, il y a du nouveau dans ce travail : le chapitre sur la civilisation et l'instruction publique, par exemple, nous appartient en propre ; celui sur le peuple russe en lui-même est également neuf, bien que nous nous soyons aidé d'un grand nombre d'imprimés ; celui sur les forces matérielles de la Russie retraçant la situation actuelle

a dû être fait sur des renseignemens nouveaux; celui, enfin, sur la constitution et l'administration de ce pays repose sur des recherches que long-temps on avait négligées et dont deux savans professeurs de Dorpat nous avaient donné l'exemple.

Depuis 1814, la plupart des statisticiens qui se sont occupés de la Russie ont compris le royaume de Pologne dans leur tableau de cet empire; l'unité historique que nous avons voulu maintenir l'a fait exclure du nôtre. En effet, comptée parmi les grandes puissances de l'Europe, avant même qu'il y fût question de la Russie, la Pologne, morcelée aujourd'hui et anéantie comme puissance, a pourtant son histoire a elle, une histoire souvent glorieuse et remplie de belles pages; elle a aussi sa littérature particulière, plus avancée même que celle du pays voisin; enfin, elle a pris un développement bien différent et tout-à-fait indépendant de celui de ce même pays. Il eût donc été injuste et impraticable de mêler l'histoire des deux États, de subordonner celle de la Pologne à celle de la Russie, et quoique la Lithuanie tout entière, la Podolie, la Volhynie et Bialystok aient dû entrer dans notre travail, nous en avons négligé les traditions et les souvenirs historiques, nous promettant de les rattacher un jour, si ce travail trouve de l'encouragement, à une *statistique générale de la Pologne* telle qu'elle était avant la première division, et telle qu'elle se présente dans ses divers fragmens, le royaume de Pologne, celui de Galicie ou de Galitch, le grand-duché de Posen et la république de Cracau; statistique à laquelle nous nous proposons de joindre le

tableau physique, intellectuel, moral et historique de quelques autres pays slavons, tels que la Servie, la Bosnie, la Transylvanie. Dans la partie historique nous envisagerons alors la Pologne dans son intégrité: dans la description de l'état actuel nous nous conformerons aux divisions aujourd'hui en vigueur, pour rendre à chaque puissance ce qui lui appartient.

Ce qui est vrai de la Pologne ne s'appliquant pas également au grand-duché de Finlande, et cette région pittoresque n'ayant jamais eu d'existence indépendante, nous avons pu, à l'exemple des autres statisticiens, la traiter comme un des élémens dont se compose la vaste étendue de l'empire de Russie: toutefois nous lui avons consacré dans les Appendices un article particulier, où aussi l'on rend compte de la différence de position existant entre la Pologne et la Finlande à l'égard de la Russie; on y a joint de plus les pièces sur lesquelles se fonde l'indépendance plus nominale que réelle du grand-duché.

Relativement à ces *appendices*, nous devons demander pardon à nos lecteurs de leur nombre et de leur étendue; mais la brièveté dont nous nous étions fait une loi pour le texte, ne nous ayant pas permis d'y recevoir des détails que pourtant nous jugions utiles, nous avons dû les rejeter à la fin du volume. D'ailleurs de nombreux documens ne nous sont parvenus que pendant l'impression et quand il était trop tard pour les faire entrer dans le chapitre auquel ils se rapportaient, et c'est à cette circonstance aussi qu'il faut attribuer les additions et corrections que nous avons faites au texte même que l'on voudra bien modifier sur ces indications.

**

Il ne nous reste plus qu'à entrer dans quelques détails sur les ouvrages dont nous nous sommes servi, afin de rendre à chacun l'honneur qui lui appartient. Ceux qui traitent une matière spéciale de statistique ou d'histoire sont presque toujours cités au bas du texte, quoique le manque d'espace nous ait obligé d'en élaguer tous ceux qui ne nous avaient offert que des renseignemens peu développés ou d'une médiocre importance. Mais nous avions encore sous les yeux une série d'ouvrages généraux embrassant toute la statistique de la Russie, ou traçant l'histoire de ses développemens moraux et politiques; il eût été fastidieux d'y rapporter chaque fois ce que nous leur empruntions; mais il serait injuste de les passer sous silence. En dressant ici la liste chronologique de ces écrits, nous ajouterons à chaque titre quelques réflexions qui serviront à faire apprécier l'utilité dont a pu être pour nous le livre même, et afin d'offrir à nos lecteurs une revue plus complète des livres publiés sur cette matière, nous y comprendrons aussi le petit nombre de ceux que nous n'avons pu nous procurer pendant notre travail, mais que nous avions parcourus antérieurement, ou dont nous avons trouvé les résultats dans des publications plus récentes.

1. A. Fr. Busching, *Neue Erdbeschreibung*, ou Nouvelle Géographie, t. 2, contenant la Russie, la Prusse, la Pologne et la Hongrie; Schafhouse, 1766, in-8.°

Busching est le père de la géographie moderne: malgré tous les changemens survenus dans les divisions de l'Europe et dans la circonscription de chacun des pays qui la composent, son ou-

vrage, traduit aussi en français, est toujours un des fondemens de la science, indispensable à l'historien appelé à tracer le tableau des temps passés. Malheureusement ce vaste et savant travail commence à tomber dans l'oubli. La géographie de la Russie (p. 1-250) y est traitée avec une exactitude remarquable pour l'époque où Busching écrivait; l'introduction qui la précède (p. 1-58) offre à la statistique de précieux renseignemens et peut être considérée comme la base de cette science dans son application à l'empire de Russie.

2. Le Clerc, *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne et moderne;* Paris et Versailles, 1783, 6 vol. in-4.°, avec atlas.

Voltaire et Busching n'avaient tracé que les contours de la statistique de la Russie; l'infatigable Schlözer commença à lui donner plus de consistance, et Le Clerc, que ses voyages en Russie et ses relations avec les savans nationaux et étrangers qui y vivaient alors, ont mis au fait d'un grand nombre de détails que ses devanciers n'avaient pu encore se procurer, donna le premier en France une statistique complète de cet empire, formant en quelque sorte le frontispice et le complément de son histoire. Les trois volumes de l'histoire de la Russie moderne sont presque entièrement consacrés à retracer l'état physique, politique, intellectuel et moral de cette vaste région au temps de Catherine II, et dans l'histoire de la Russie ancienne il se trouve aussi un grand nombre de chapitres où le statisticien trouvera d'utiles matériaux. Cependant l'ouvrage de Le Clerc, estimable malgré la guerre que Levesque lui a déclarée, pèche souvent par un

manque de méthode nuisible à l'ensemble du tableau, et ennuie par des réflexions philosophiques d'une longueur extrême et souvent répétées, dont Raynal semble avoir fourni le modèle.

3. B. F. J. HERMANN, *Statistische Schilderung von Russland, u. s. w.*, ou Tableau statistique de la Russie, de sa population, de la nature de son sol, de ses productions naturelles, de son économie rurale, de ses mines, de ses manufactures et de son commerce; Saint-Pétersbourg et Leipsic, 1790, in-8.°; 2.ᵉ édition, 1813.

Ce manuel peu étendu était le premier essai d'une statistique systématique de l'empire de Russie, distingué surtout par des détails instructifs sur l'exploitation des richesses variées du sol, et par des recherches souvent originales. Aujourd'hui, qu'il a vieilli, son utilité est médiocre; cependant il mérite toujours d'être consulté.

4. H. STORCH, *Historisch-statistisches Gemälde des russischen Reichs am Ende des 18ten Jahrhunderts*, ou Tableau statistique et historique de l'empire de Russie à la fin du 18.ᵉ siècle; Leipsic, 1797-1803, 8 vol. in-12, avec planches, cartes et plans. Il faut y joindre un autre travail du même auteur: *Statistische Uebersicht der Statthalterschaften des russischen Reichs, etc.*, ou Revue statistique des vice-royautés de l'empire de Russie considérées sous tous les points de vue essentiels de leur culture; Riga, 1795, in-folio.

Favorisé par sa position et poussant jusqu'à l'enthousiasme le désir de faire connaître aux étrangers sa patrie adoptive, M. Storch, aujourd'hui conseiller privé, a répandu une vive lumière sur toutes les parties formant la vie in-

térieure de la Russie. Toutes les chancelleries paraissent lui avoir été ouvertes, et personne n'a contribué plus que lui à mettre à découvert les ressources de l'État, les rouages du gouvernement et l'organisation de toutes les autorités. Son ouvrage, complété par une suite de publications périodiques, où nous avons souvent puisé nos renseignemens, a servi de base à tous ceux qui l'ont suivi; quelques-uns de ces derniers n'en sont même que des extraits. Toutefois les développemens que la Russie a pris depuis sa première apparition, ayant donné une face nouvelle à plusieurs parties de l'économie nationale de ce pays, l'intérêt et l'utilité du tableau de M. Storch ont dû nécessairement en souffrir.

5. C. Meiners, *Vergleichung des ältern und neuern Russlandes, etc.*, ou Comparaison entre la Russie ancienne et son état actuel, relativement à la constitution naturelle des habitans, à leur civilisation, à leurs mœurs, leur genre de vie, leurs usages et à la constitution et administration de l'empire; Leipsic, 1798, 2 vol. in-8.°

Dans ce savant ouvrage, fruit d'une étude consciencieuse de toutes les relations de voyages faits en Russie depuis Barbaro alla Tana, en 1436, jusqu'au citoyen Chantereau, en 1789, un des plus grands polygraphes du siècle dernier donne, dans une suite de chapitres tous également intéressans, le tableau détaillé de la situation de la Russie, sous tous les rapports, avant l'avènement de Pierre I.er Souvent les passages les plus remarquables des voyageurs anciens y sont textuellement cités. L'état actuel ne s'y trouve pas, bien que le titre le laisse supposer;

mais toute statistique consciencieuse doit partir de cette base et y pousser en quelque sorte ses racines, à moins de recourir elle-même aux sources originales dont Meiners s'est servi.

6. Tooke, *Histoire de l'empire de Russie sous le règne de Catherine II et à la fin du 18.e siècle, traduite de l'anglais sur la deuxième édition par M. S.*; Paris, 1801, 6 vol. in-8.°

M. William Tooke, académicien de Saint-Pétersbourg, auteur du *Life of Catherine II*, publia, en 1799, à Londres la première édition de son *View of the Russian empire*, qui compte parmi les meilleurs ouvrages dans ce genre. Toutefois ce n'est pas à M. Tooke qu'il faut en rapporter le mérite : son *Aperçu de l'empire russe*, dont le traducteur a fait, on ne sait trop pourquoi, une Histoire, reproduit sous une autre forme le travail de M. Storch, auquel on a joint quelques extraits des voyages de Pallas, de Guldenstædt, de Géorgi, de Gmelin et d'autres. Il est d'ailleurs trop prolixe et néanmoins n'entre pas, sur l'instruction publique, sur la constitution et la législation de l'empire, sur les forces de terre et de mer, sur le moral des habitans, dans tous les détails qu'on peut désirer.

7. G. Hassel's *statistischer Abriss des Russischen Kaiserthums*, ou Précis de la statistique de l'empire de Russie; Nuremberg, 1807, in-8.°

Moins développé que l'ouvrage de Tooke, celui de Hassel est pourtant plus exact; l'auteur y tient compte d'ailleurs de tous les changemens survenus dans l'intervalle. Hassel, que la mort vient d'enlever à la science, était un des statisticiens les plus savans et les plus consciencieux de l'époque : placé à la tête d'un institut

auquel la géographie et la statistique doivent d'éminens services, il restait au courant de tous les événemens, de toutes les mesures qui influaient sur l'état politique, moral et physique des différens pays, et élevait constamment la science à la hauteur des faits. La partie intellectuelle et morale a reçu dans ce livre plus de développemens que dans celui qui le précéda.

8. IEFDOKIM ZIABLOFSKI, *Statistitcheskoïé opiçanié rossiiskoï impérii v'nynechnèm iéya sostoyanii*, ou Description statistique de l'empire de Russie, dans son état actuel; Saint-Pétersbourg, 1808, 2 vol. in-8.°

Cet ouvrage peu commode et très-mal imprimé, quoique dédié à l'empereur Alexandre, renferme cependant de précieux renseignemens, disposés avec ordre et méthode, mais noyés dans des détails souvent oiseux ou au moins trop spéciaux. Le commerce et l'industrie y sont traités avec soin; toutes les classes de citoyens y sont parfaitement caractérisées, et les détails de l'administration sont à peu près comme ceux qu'on trouve dans les ouvrages de M. Storch. Quant à la constitution et à la législation de l'empire, ce que M. Ziablofski en rapporte est insuffisant, et la marine est aussi traitée par lui d'une manière trop rapide. Il néglige le tableau des développemens intellectuels, et ne consacre qu'un petit nombre de pages aux langues parlées par les différentes populations : il ne s'arrête pas davantage à la religion et s'attache plus au squelette du gouvernement, dont il suit les branches et filiations jusque dans les moindres localités, qu'au corps vivace de la nation, dont la vigueur se manifeste de

mille manières différentes. Malheureusement cet ouvrage nous est arrivé trop tard pour pouvoir nous être d'une grande utilité : il nous aurait évité de pénibles recherches si nous avions pu le consulter plus tôt.

9. DAMAZE DE RAYMOND, *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'empire de Russie;* Paris, 1812, 2 vol. in-8.°, avec cartes et plans.

Composé au moment de l'invasion de la Russie par les Français, et selon toute apparence par ordre de Napoléon, ce livre se ressent un peu de son origine. Entaché dans sa partie historique de passion et d'animosité, il manque dans les autres d'ensemble et de méthode. Toutefois, toute sa deuxième section, consacrée à la statistique proprement dite, n'étant qu'une traduction abrégée du Précis de Hassel, et la troisième, celle qui concerne l'armée, renfermant des détails, même minutieux, sur la composition et le moral des troupes russes, détails auxquels l'histoire du livre donne un certain degré d'authenticité, il doit être considéré comme instructif et utile. Le second volume tient plus d'un Itinéraire et d'un Tableau topographique que d'une Statistique; nous aurons quelquefois à le consulter pour la seconde partie de cet ouvrage. La peinture, enfin, que M. Damaze fait des différens peuples habitant le sol de l'empire, est d'un médiocre intérêt : Levesque, dans les deux derniers volumes de son *Histoire de Russie*, dont la 4.e édition parut presque simultanément avec le *Tableau historique, etc.*, avait traité cette matière avec plus de soin et plus de connaissance de cause.

10. L*** (Lesur), *Des progrès de la puissance russe depuis son origine jusqu'au commencement du 19.e siècle;* Paris, 1812, in-8.°

Plus mesuré que l'ouvrage précédent, celui-ci est aussi plus savant; mais l'année de sa publication et les caractères propres à l'imprimerie alors impériale semblent lui assigner la même origine. Son plan, au contraire, n'a rien de commun avec celui de M. Damaze : c'est moins une statistique accompagnée d'histoire, qu'une histoire de la civilisation et des développemens successifs de la Russie sous les rapports surtout politique et moral, pouvant servir de complément à l'ouvrage de Meiners, avec lequel l'auteur rivalise d'érudition. Meiners s'était particulièrement attaché à retracer l'ancien état; M. Lesur fait ressortir davantage l'état moderne : ses récits, appuyés de citations aussi savantes que nombreuses, inspirent de la confiance et intéressent constamment.

11. N. S. Vsévolojsky, *Dictionnaire géographique-historique de l'empire de Russie, contenant le tableau politique et statistique de ce vaste pays, les dénominations, les divisions anciennes et nouvelles des contrées, villes, bourgs, leur position géographique, leur histoire, leurs productions naturelles et industrielles, leur commerce, leur climat, la population, les mœurs, coutumes, religions des habitans de cet empire;* Moscou, 1813, 2 vol. in-8.°; 2.e édition augmentée, 1823.

A en juger par ce long titre, le Dictionnaire de M. Vsévolojsky semblerait être d'une haute importance pour la statistique de la Russie, à laquelle il ne rend pourtant que de médiocres services. Les notions générales relatives à tout

l'empire y reçoivent trop peu de développement et n'inspirent pas assez de confiance : dans les articles spéciaux, les erreurs sont fréquentes et l'on reconnaît partout que ce travail est l'ouvrage d'un amateur instruit plutôt que d'un véritable savant. Il est généralement trop superficiel, il y règne trop peu de précision : c'est une compilation faite à la hâte et avec des matériaux insuffisans. Tel qu'il est, et faute de mieux, ce dictionnaire est pourtant très-utile et mériterait d'être plus connu, même à l'intérieur de l'empire.

12. B. von Wichmann, *Darstellung der russischen Monarchie nach ihren wichtigsten statistisch-politischen Beziehungen*, ou Tableau de la monarchie russe et des principaux élémens de sa politique et de sa statistique, à l'usage des cours universitaires; Leipsic, 1813, 2 vol. in-4.°, avec un supplément de 25 tableaux.

Wichmann, mort en 1822, avait fait une profonde étude des sources de l'histoire de Russie et des anciennes relations de voyages, dont il avait formé, à ses frais, la collection la plus complète. Aussi son Tableau est-il plus important sous le rapport de la politique et de l'histoire que sous celui de l'économie intérieure et des richesses du sol, sous lequel il a déjà vieilli. Nous n'avons pu le retrouver au moment où nous nous occupions de cette publication; mais Meusel, Hassel et d'autres statisticiens, dont nous avions sous les yeux les écrits, en ont reproduit les principaux résultats.

13. J. G. Meusel, *Lehrbuch der Statistik*, ou Manuel de Statistique, 4.e édition, presque entièrement refondue; Leipsic, 1817, in-8.°; liv. 7, p. 343-414.

Le plan de son livre ne permettait pas au savant et laborieux Meusel de donner de grands développemens à la statistique de chaque pays, ni de l'enrichir de notions nouvelles; cependant le chapitre qu'il a consacré à la Russie forme, comme tous les autres, un résumé rapide mais exact de ce qu'on savait alors des ressources de ce pays, de l'activité de ses habitans et de l'action de son gouvernement. Partout il cite les sources où il a puisé ses renseignemens, et si ces derniers pourraient être plus riches et plus complets, ils ne laissent au moins rien à désirer sous le rapport de l'exactitude.

14. G. Hassel, *Erdbeschreibung des europäischen Russlands nebst der Beschreibung von Polen*, ou Géographie de la Russie d'Europe, à laquelle on a joint la description de la Pologne; Weimar, 1821, in-8.° La Russie d'Asie est décrite dans un autre volume. Voyez les volumes 11, 12 et 14 du Manuel complet de la Géographie moderne, ou *Vollständiges Handbuch der neuesten Erdbeschreibung*, publié par MM. Gaspari, Cannabich, Hassel, etc.

Nous regrettons vivement de ne point avoir eu à notre disposition ce savant travail d'un des meilleurs statisticiens, et nous en espérons de nouvelles lumières pour le perfectionnement progressif de cet ouvrage. Toutefois, l'auteur doit en avoir déposé les faits les plus essentiels et les plus avérés dans son Manuel qui va suivre, et dans l'Almanach de 1829, que nous avons aussi mis à contribution. M. Balbi, que nous allons bientôt citer, en a d'ailleurs fait la base de son tableau, de manière que les principaux résultats trouvés par Hassel doivent être néanmoins entrés dans

nos cadres. La statistique n'occupe au reste qu'une place secondaire dans cet ouvrage justement célèbre, puisque c'est à la géographie qu'il est surtout consacré.

15. G. Hassel, *Lehrbuch der Statistik der europäischen Staaten, etc.*, ou Manuel de la statistique des États européens, à l'usage des hautes écoles et de l'instruction privée; Weimar, 1822, in-8.°

Ce manuel de la statistique universelle, espèce d'ouvrages qui manque encore à notre patrie, est conçu sur le même plan que celui de Meusel, mais d'un cadre déjà plus étendu. Le chapitre consacré à la Russie (p. 643-683) offre, en un petit nombre de pages, une foule de notions curieuses et importantes, et forme un résumé complet de la statistique de ce pays, dont les variations, survenues depuis l'année 1822, sont exactement indiquées dans l'Almanach généalogique, historique et statistique (*Genealogisch-historisch-statistischer Almanach*), que l'auteur publiait chaque année jusqu'à sa mort, arrivée en 1829. Nous en avons sous les yeux la sixième et dernière année. Dans le Manuel, les nombreuses sources dont l'auteur s'est servi, sont toutes scrupuleusement citées.

16. Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, ou *Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau;* Paris, 1826, t. 6, in-8.° Description de l'Europe orientale; livre 124-132; Russie d'Europe. — Paris, 1812, t. 3. Description de l'Asie : livre 47, Pays caucasiens; livre 58 et 59, Sibérie.

La Géographie de Malte-Brun est trop connue, trop généralement appréciée, pour qu'il soit né-

cessaire de s'y arrêter long-temps : le premier peut-être, ce savant auteur a trouvé le secret de faire *lire* une géographie. Sa description de la Russie, aussi intéressante qu'instructive, se distingue surtout sous les rapports géologique, agronomique, et sous celui de l'étude comparative des langues. La topographie n'est pas toujours aussi exacte, et de tant de descriptions spéciales l'auteur n'a point formé de tableau général, applicable à l'ensemble de l'empire. Son ouvrage renferme beaucoup de données qui rentrent dans la Statistique générale ; mais elles sont disséminées sur plusieurs centaines de pages, et, réunies même, n'offrent rien de complet. On ne sait pourquoi, après avoir commencé la description de chaque pays par le tableau général de sa nature physique, de ses habitans, de ses antécédens historiques, de tout ce qui en explique la position comme puissance et comme membre de la grande famille des hommes policés, Malte-Brun, dérogeant tout-à-coup à cette disposition naturelle, arrive cette fois dès l'abord à la description des provinces, et restreint ses généralités aux principales races qui se partagent le sol de la Russie. Néanmoins son travail est précieux et mérite une étude scrupuleuse.

17. A. Rabbe, *Géographie de l'empire de Russie, contenant la Russie d'Europe et la Russie d'Asie*, avec une carte ; Paris, 1828, t. 1, divisé en deux parties (le tome 2 n'a pas paru), in-12.

Tooke, Malte-Brun et Damaze de Raymond sont les sources de cette mauvaise compilation, dont l'impression même est défigurée par de nombreuses fautes. M. Rabbe, auteur d'un *Résumé de l'histoire de Russie*, également sans mérite.

a fait en outre quelques emprunts au savant ouvrage de M. Klaproth sur le Caucase, et copié le Dictionnaire de Vsévolojsky pour le tableau des principales villes. N'ayant eu aucun moyen de vérifier les faits que ces sources lui offraient, et s'en étant servi d'ailleurs avec une inexcusable légèreté, il a semé sa Géographie d'erreurs quelquefois grossières, et mérite à peine d'être cité.

18. Alex. de Weydemeyer, *Tableaux historiques, chronologiques, géographiques et statistiques de l'empire de Russie, avec une carte généalogique;* Saint-Pétersbourg, 1828; 16 tableaux sur grand papier.

Imprimés avec plus de luxe que de goût, ces tableaux, utiles sans doute, n'ajoutent rien aux connaissances déjà répandues sur la Russie. Les ouvrages de MM. Hermann, Storch, Hassel, Ziablofski et Arsénief, en forment la base. L'histoire et la géographie y occupent le plus d'espace, des cartes calquées sur celles de l'Atlas historique de Lesage, en consument aussi beaucoup, et quelques tableaux seulement sont consacrés à la statistique proprement dite, qui laisse beaucoup à désirer. Placé à la portée des chancelleries russes, M. de Weydemeyer, dédaignant de copier les calculs de ses devanciers, aurait pu enrichir la science de faits jusque-là inconnus, et lui donner un nouveau caractère d'authenticité.

19. Adrien Balbi, *L'empire russe comparé aux principaux États du monde, ou Essai sur la statistique de la Russie, considérée sous les rapports géographique, moral et politique;* Paris, 1829. Une grande feuille.

Ce tableau unique forme, par sa brièveté et la

netteté de son impression, un contraste frappant avec ceux que les presses de Saint-Pétersbourg ont mis au jour. Rien d'essentiel n'y est omis. En réduisant la statistique et même l'histoire de la Russie à sa plus simple expression, M. Balbi a rendu service à la classe nombreuse de lecteurs que les détails rebutent; en vérifiant ses chiffres par de nouveaux calculs, il s'est rendu utile à la science même. Son tableau, où l'espace est heureusement ménagé, retrace la situation de la Russie suivant les données les plus récentes, et la compare en outre à celle des autres pays de l'Europe. Des communications orales, plus encore que les ouvrages de Hassel et de Ziablofsky, lui ont servi de base; il embrasse presque toute la matière des 16 tableaux de M. Weydemeyer, avec lesquels il partage d'ailleurs l'inconvénient naturel du genre, celui de ne comporter ni discussion, ni longs développemens. Il est à regretter peut-être que M. Balbi persiste à se servir d'une mesure linéaire que l'usage n'a consacrée qu'en Italie, et qui complique les calculs: il suffisait des verstes, lieues et milles, tour à tour employés par les écrivains.

A tous ces matériaux, et à ceux que la Table alphabétique des auteurs cités pourra servir à faire reconnaître, nous aurions voulu joindre aussi la Statistique de M. Arsénief; mais nous n'avons pu encore nous la procurer. En voici en attendant le titre : *Natchertanié statistiki rossiiskago goçoudarstva*, ou Élémens de la statistique de l'empire de Russie. Nous apprenons que le savant professeur, honoré de la confiance de son souverain, s'occupe en ce moment à rassembler des matériaux plus complets et plus

exacts, pour en composer une nouvelle Statistique destinée à l'instruction de S. A. I. le grand-duc Alexandre : puisse notre travail lui être de quelque utilité, et puisse-t-il lui-même répandre un jour nouveau sur toutes les parties de cette science !

Enfin, il serait injuste de passer sous silence deux articles des supplémens du *Conversations-Lexicon*, auxquels nous devons, en dépit du titre et du plan de ce Recueil, des faits intéressans et nouveaux. L'article *Russland* et l'article *Russische Sprache und Literatur*, l'un et l'autre assez développés, méritent également l'attention et sont d'un auteur parfaitement instruit. Le premier retrace les diverses modifications que la Russie a subies, pendant les dernières années, dans le gouvernement, l'administration et dans le développement de ses forces; l'autre donne un résumé rapide et bien fait de l'histoire de la langue russe et de ses productions littéraires.

Tels sont les guides que nous avons suivis; telles sont aussi les mines que, dans la suite, nous achèverons d'exploiter, si cet Essai est accueilli avec quelque faveur. Puisse-t-il ne pas paraître trop au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre d'un écrivain aidé de tant de ressources !

Quant à l'orthographe qu'on a adoptée pour les mots et les noms russes, il suffit, pour la justifier, de rappeler la confusion qui, malgré les efforts de Levesque, règne encore dans cette partie. Désirant la simplifier autant que possible, nous nous sommes attaché à rendre par le plus petit nombre de lettres la véritable prononciation russe. Ces lettres n'ont constamment d'autre valeur que celle que notre langue leur assigne,

et nous en avons écarté les *sh*, *sch*; *tz*, *cz*; *w*, et d'autres combinaisons qui, étrangères à cette langue, y ont pourtant dans les *ch*, *ts*, *v*, etc., de parfaits équivalens. Ce n'est que pour un petit nombre de sons russes qu'elle manque de signes; dans ce cas nous nous en sommes tenu à ceux que l'usage a consacrés. La lettre gutturale χ a été constamment rendue par *kh*, et la lettre *iérui* par *y* ou par *oui*, suivant la prononciation.

Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il ne peut guère être question de style : l'exactitude des faits, leur enchaînement et une heureuse disposition, en font seuls le mérite. Toutefois, comme il serait très-possible que quelques-unes de nos constructions parussent ou embarrassées, ou même étrangères, nous aimons mieux en appeler, encore sur ce point, à l'indulgence de nos lecteurs. Né et élevé dans cette cité, autrefois souveraine, que des services et un attachement réciproques, plus encore que les cent cinquante ans qui se sont écoulés depuis sa réunion, ont identifiée avec la France, mais où d'honorables traditions perpétuent néanmoins la langue de nos ancêtres; retenu ensuite, pendant cinq ans, tant en Allemagne qu'en Russie, nous paraîtrons peut-être excusable, si nous n'avons pu nous défendre de toute réminiscence étrangère préjudiciable à la pureté du style. Un plus long séjour au centre de notre belle patrie finira par effacer cette empreinte.

DISTRIBUTION
DES MATIÈRES.



ESSAI
D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

TABLEAU PHYSIQUE, CHOROGRAPHIQUE ET HYDROGRAPHIQUE.

Tout le monde sait quelle vaste étendue de terrain la monarchie éphémère d'Alexandre, roi de Macédoine, et, deux siècles après, la république romaine, quand elle fut arrivée à l'apogée de sa puissance, ont embrassée; on sait aussi quelles immenses régions formaient depuis l'empire des Sarrasins : mais quelque colossal que fût chacun de ces États, ils sont effacés aujourd'hui par l'empire de Russie, qui, embrassant trois parties du monde, peut expliquer, par son exemple, ce que les récits des historiens au sujet de ces mêmes États paraissaient avoir d'incroyable et d'exagéré. En effet, l'éteudue des plus vastes empires a toujours été infiniment inférieure à celle des différens pays qui se trouvent réunis sous la domination de l'autocrate du Nord. La population de la Russie forme la quinzième partie de celle du globe terrestre tout entier; sa surface répond à un vingt-huitième de ce même globe, ou à un huitième du continent, et ces nombres, loin d'être exagérés, sont même peut-être susceptibles d'augmentation.

I. ÉTENDUE, CLIMAT ET NATURE DU SOL. En comprenant, comme nous faisons, sous le nom d'empire de Russie le grand-duché de Finlande, dont l'indépendance n'est guère que nominale, mais non la Pologne, qui a, outre ses propres frontières, une constitution, une législation, une administration, une armée, des finances particulières, le point le plus occidental de cet empire est le groupe des îles d'Aland, dont la saillie la plus avancée vers l'ouest est située sous le 37.ᵉ degré de longitude. De ce point la Russie s'étend à l'orient, en franchissant la mer Pacifique, jusqu'au 227.ᵉ méridien. Du sud au nord, elle a pour limites, ici le 78.ᵉ, là le 40.ᵉ degré de latitude septentrionale. Sa surface totale est évaluée à 372,935 milles carrés géographiques de quinze au degré : dans ce calcul l'Amérique russe entre pour environ 24,000 milles carrés; mais il est difficile de déterminer avec exactitude la superficie des îles de la mer du Sud et de l'immense plage riveraine à l'ouest de l'Amérique septentrionale, que les Russes se sont appropriée. Anticipant sur les divisions du pays, nous dirons qu'il est même impossible d'établir avec certitude combien, sur ce nombre de milles carrés, il revient à la Russie d'Europe, par la raison que les limites des deux parties du monde ne sont pas irrévocablement tracées; on donne toutefois assez généralement à la partie européenne 72,000 milles carrés, ce qui ferait à peu près la moitié de la surface de l'Europe toute entière. On voit quelles énormes distances séparent les points extrêmes de la Russie : on compte 12,337 verstes, c'est-à-dire, plus de 1,750 milles de Saint-Pétersbourg au port de Pétropavlofsk du Kamtchatka ; il y a 264 milles de cette même capitale à Taganrog, port situé sur la mer d'Asof, et la distance d'Arkhangel, sur la mer Blanche, à

Sévastopol, en Crimée, sur la mer Noire, est de 880 milles.

Les *bornes* dans lesquelles toute cette immense agrégation de pays est aujourd'hui renfermée, sont :

Au nord, la mer Baltique (váretskoïé moré); la Norvége, qui en est séparée en grande partie par la rivière de Tana avec plusieurs de ses affluens; la mer Blanche et la mer Glaciale.

A l'est, le pays des Indiens indigènes de l'Amérique et les États-unis; toute la partie de l'Océan oriental qui baigne de part et d'autre les côtes étant considérée comme enclavée dans le territoire russe.

Au sud, la Daourie, la Mongolie et la Zungorie chinoises, dont le petit Altaï, les montagnes Saïanes et la rivière Argoune la séparent; la Tatarie indépendante et le pays des Kirguises-Kaïssaks; la mer Caspienne (Khvalinskoïé moré); la Perse, dont elle est séparée par le petit Ararat, le Karassou, l'Araxe, le Bolgaru et l'Astara; la Turquie d'Asie, du côté de laquelle le fleuve Rion et des ramifications du Caucase forment la frontière; la mer Noire; la Turquie d'Europe, dont elle est séparée par le Prouth et le Danube, depuis l'endroit où le premier se jette dans celui-ci; enfin, la monarchie autrichienne, qui en est séparée par le Prouth.

A l'ouest, la monarchie autrichienne, du côté de laquelle la limite est formée par la rivière de Zbroutch au sud, et plus vers le nord, par une petite partie du cours du Boug, affluent de la Vistule; puis, le royaume de Pologne, dont cette dernière rivière sépare la Russie; la Prusse, dont elle est séparée par le Niémen et par la lisière de la Samogitie; enfin, la mer Baltique.

Les traités et conventions en vertu desquels la démarcation est ainsi tracée et qui règlent tout ce

qui se rapporte aux frontières entre la Russie et les puissances qui l'avoisinent, sont les suivans :

Le traité conclu avec les Chinois et les Mongols, en 1728, sur la rivière Boura, près de Kiakhta, et confirmé en 1768 ; la paix de Koutchouk-Kaïnardgi, qui abandonna à Catherine II tout le littoral septentrional de la mer Noire, et qui eut lieu le 22 Juillet 1774 ; le second partage de la Pologne, fait à Grodno, le 17 Août 1793, et qui, cédant à la Russie toute la Podolie et la Volhynie, détermina ses frontières du côté des États autrichiens ; la convention du 26 Janvier 1797, par laquelle la Russie régla, après le troisième partage de la Pologne, ses limites du côté de la Prusse, dont elle était devenue la voisine ; la paix de Tilsit, du 7 Juillet 1807, qui agrandit l'empire de la province de Bialystok, et fixa ses frontières vis-à-vis de la Pologne ou du grand-duché de Varsovie ; celle de Frédérikshamm, en 1809, qui, confirmée par la convention de Saint-Pétersbourg de l'année 1826, porta les bornes de l'empire, au nord, jusqu'à Tornéo, en enlevant aux Suédois l'Ostrobothuie et les îles d'Aland ; celle de Boukharest, du 28 Mai 1812, qui donna à la Russie, pour limites contre les Ottomans, le Prouth et les principales embouchures du Danube ; le congrès de Vienne, qui, ouvert le 3 Novembre 1814, régla définitivement plusieurs points sujets à litige ; le traité de Tourkmantchaï, du 10 Février 1828, qui, ajoutant aux provinces que la Russie avait déjà prises sur la Perse par la paix de Tiflis, en 1813, celle d'Érivân ou d'Arménie, recula les frontières de cet empire jusqu'au-delà de l'Araxe.

Un pays dont l'étendue, du nord au sud, embrasse près de quarante parallèles doit avoir nécessairement presque tous les *climats* ; aussi trouve-t-on, dans le même pays, au nord, d'immenses

troupeaux de rennes; et au sud, les chameaux formant les principaux animaux domestiques. Toutefois, quoique l'été soit chaud dans plusieurs contrées de cet empire, il n'y a que la Bessarabie et la Crimée qui aient un climat généralement chaud; encore ces pays, qu'aucune chaîne de montagnes ne protège contre les vents glacés du nord, le sont-ils moins que ceux qui, situés plus à l'ouest, ne sont pas néanmoins aussi rapprochés du tropique. Le Volga, le Dnièpr et d'autres fleuves sont gelés en hiver jusque vers leur embouchure, et le thermomètre marque souvent à Taganrog, port dont la latitude nord est de 47°, 12′, 21″, jusqu'à 26 et même 30 degrés au-dessous du point de congélation. On peut dire cependant que le climat est tempéré dans la majeure partie de la Russie d'Europe, dont les froids sont, en général, moins violens que ceux de la Russie d'Asie, par la raison qu'une culture plus avancée y a adouci le climat, auquel les vents qui soufflent de la mer Baltique ôtent encore de sa rigueur, et que plus on avance vers l'est, plus le froid devient intense. Voici ce qui explique, par exemple, pourquoi les gouvernemens de Riaisân, de Tambof et de Penza, ne jouissent pas du climat que la latitude sous laquelle ils sont situés semblait leur promettre. On peut dire encore que le climat n'est froid que depuis le 57.e degré, et qu'au-delà du 65.e les hivers deviennent d'une longueur et d'une intensité qui ne permettent plus aux habitans le libre développement de toutes leurs facultés. A quelques pieds au-dessous de la surface du sol, on y trouve partout de la glace. Le soleil, vers le solstice d'hiver, n'y est que quatre heures à l'horizon; mais, en revanche, il n'en disparaît presque pas du tout vers le solstice d'été, époque de l'année où l'aurore succède immédiatement au crépuscule. Un peu plus de deux mois

suffisent là à la nature pour produire et mûrir ses dons : pendant ces soixante-six jours, qui, à la vérité, n'ont presque pas de nuit, le seigle et l'orge lèvent, jaunissent, mûrissent et tombent sous la faux du moissonneur. L'hiver occupe presque tout le reste de l'année, et ses froids sont si violens, que le mercure y gèle très-souvent en plein air. A Pétersbourg, le maximum moyen du froid est de 24° Réaumur, et le maximum moyen de la chaleur de 23° Réaumur; le thermomètre qui, une fois, le 7 Juillet 1788, est monté au-delà du 26.e degré Réaumur, est descendu, le 4 Février 1772, jusqu'au-delà de 30 degrés. La Néva est ordinairement prise avant la fin de Novembre, et la débâcle n'a jamais lieu que sur la fin de Mars. Les habitans de cette capitale, où l'hiver dure deux cents jours, n'ont guère plus de soixante jours de beau temps dans l'année où ils soient sans pluie et sans neige; mais il gèle fort souvent au milieu de Juin. Irkoutsk est bien plus au sud (lat. N. 52°, 16′, 41″), cependant, 25 à 30 degrés de froid n'y sont rien d'extraordinaire; toutefois ce n'est que pendant les hivers les plus rigoureux qu'il y gèle plus de 32 degrés. En 1827, le thermomètre y a marqué, dès le 30 Octobre, 29 degrés; il est descendu, le 25 Novembre, à 32°, et est resté au même point, presque sans variation, jusqu'au 6 Mars. On n'attendait la débâcle de la Léna que vers les premiers jours de Mai.

Mais si ces contrées hyperboréennes sont traitées par la nature avec une excessive rigueur, elle répand en revanche ses dons les plus précieux sur les provinces qui sont au midi : tandis que le seigle ne vient qu'avec peine dans les premières, les campagnes des autres ressemblent aux jardins fabuleux des Hespérides, et produisent des lauriers, des oliviers, des mûriers, des vignes et des melons en abondance.

L'air est d'ailleurs généralement salubre en Russie, et l'on trouve dans toutes ses provinces des exemples remarquables de longévité; les contrées caucasiennes et la Tauride sont seules exposées à des épidémies, dangereuses surtout pour ceux qui viennent des pays septentrionaux, et dans les cantons situés entre l'Obi et l'Irtyche il règne des asthmes qu'on nomme *iasva*. De plus, il règne en Sibérie, pendant l'hiver, des ouragans d'une violence extraordinaire; on les nomme *bourans*. Des vents très-violens s'élèvent aussi périodiquement dans d'autres parties de l'empire.

Quant au *sol* de la Russie, il est, malgré quelques chaînes de montagnes et de coteaux, généralement plat, surtout dans la partie qui est en-deçà de l'Oural, où, sur une ligne de 500 lieues, aucune montagne ne coupe l'horizon toujours uniforme, ni n'oppose une barrière aux vents. Entre les monts Carpathes et l'Oural on ne trouve guère que des plateaux et des collines. Ce n'est qu'en Finlande que ces hauteurs sans suite et sans direction prononcée deviennent plus considérables; car les collines volgaïques bordant le lit du grand fleuve dont elles portent le nom, celles de Douderhof, aux environs de Pétersbourg, celles de Valdaï qui, environnant le lac d'Ilmen, coupent la grande route qui conduit de la nouvelle à l'ancienne capitale, la forêt Volkhonskienne, où les plus grands fleuves de la Russie prennent pourtant leur source, enfin, les élévations qui sont aux environs de Venden, en Livonie, ne méritent pas le nom de montagnes qu'on leur donne. Parmi les montagnes de la Tauride, le Tchadyr-Dag (montagne de la Tente), qui en est la cime la plus élevée, n'atteint pas à la hauteur de 2000 pieds. Mais du côté de l'Asie cette plaine immense est interrompue par la longue chaîne de

montagnes *ouraliennes*, nommées aussi *verkhotouriennes* dans leur partie moyenne. S'étendant, sur une ligne de 300 milles, depuis la mer glaciale jusqu'au 50.e parallèle, l'Oural, source inépuisable de richesses, forme principalement la frontière entre l'Europe et l'Asie, que, selon les uns, le Volga, selon les autres, l'Oural, continue jusqu'à la mer Caspienne, dans laquelle ces deux fleuves ont leur embouchure. L'Obchtcheï-Syrt et l'Oural Bachkirien, vers la mer Caspienne, les monts Gouberlins du côté de l'Asie, et l'Oural boréal, sont les principales parties de cette chaîne de montagnes, imposantes surtout dans le gouvernement d'Orenbourg, et dont le sommet le plus élevé, composé principalement, comme la plupart de ses crêtes, de granit, le Pavdinskoï-Kamen, a 6400 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer Caspienne. Le *Caucase*, qui, s'étendant sur une ligne de près de 100 milles de la mer Noire à la mer Caspienne, occupe la partie la plus méridionale de l'empire, est bien plus élevé dans ses principales sommités, comme sont l'Elbrouz et le Makinvari, qui, l'un et l'autre, ont environ 15,000 pieds de haut. Placée entre l'Europe et l'Asie, considérée tantôt comme faisant partie de l'une, tantôt comme partie de l'autre, cette formidable chaîne de montagnes fait jaillir à son pied des sources brûlantes de naphte, tandis qu'une neige éternelle couvre sa crête. En Asie, le mont *Altaï* forme la lisière méridionale de l'empire, depuis l'Irtyche jusqu'à l'Amour; il atteint dans cette partie la hauteur de plus de 6500 pieds, bien que ses cimes les plus élevées, telles que le Boghdo, soient situées dans la Tatarie indépendante. Les monts *Saïanes*, qui se prolongent vers la frontière de la Chine, n'en sont que la continuation, et dans la Sibérie orientale une autre chaîne, qui porte le nom de

Stannovoï-Iablonnoï, s'étend jusqu'au-delà du Kamtchatka sur une immense surface.

Toutes ces élévations du sol sont plus ou moins couvertes de bois; mais la forêt de Volkhonski, dans le gouvernement de Tver, peut être considérée comme la plus grande de l'Europe.

II. Système hydrographique. 1. Si la partie méridionale de la Russie ne présente généralement qu'un sol desséché, où la culture trouvera d'immenses obstacles à surmonter, le reste de l'empire est, au contraire, très-bien arrosé, et des *lacs* nombreux entrecoupent ces plaines, dont la monotonie se fait d'autant plus sentir que l'activité des hommes a peu fait encore pour l'interrompre. Le lac *Baïkal*, qu'Herberstein nomme Lacus Kythaï, dans le gouvernement d'Irkoutsk, en est le plus grand, puisqu'il a près de 180 lieues de long, et que sa largeur varie de 5 à 17 lieues. Entouré de hautes montagnes, il absorbe les eaux de plusieurs rivières et ne produit lui-même qu'un seul fleuve. Le Baïkal est d'une immense profondeur, mais en quelques endroits sa surface cache des écueils qui en rendent la navigation dangereuse. En Europe, les lacs deviennent plus nombreux à mesure qu'on avance vers le nord: la Finlande en offre surtout une grande abondance. Le *Ladoga* est le plus important des lacs européens: il s'étend entre les gouvernemens de Vybourg, d'Olonetz et de Pétersbourg, et sa surface, de 292 milles carrés, forme un bassin propre à faciliter les communications à l'intérieur et la jonction de plusieurs mers. L'*Onéga*, plus au nord, est bien moins considérable, n'ayant que 50 lieues de long sur environ 20 de large. Le gouvernement d'Olonetz, dans lequel il est enclavé, compte à lui seul 1998 autres lacs plus petits. Les lacs de *Saïma* et d'*Ilmen*, le premier en Finlande, l'autre, long de 10 lieues,

large de 7 à 8 lieues, dans le gouvernement de Novgorod, sont encore bien inférieurs en dimensions à l'Onéga. Enfin, ceux de *Biélo-Ozéro*, de *Peïpous* et de *Pskof*, sont aussi remarquables pour leur étendue. Le premier, situé dans le gouvernement de Novgorod, et dans un climat très-rigoureux, a 25 lieues de circonférence; et le lac Peipous, nommé par les Russes lac des Tchoudes, situé entre les gouvernemens de Pskof, de Pétersbourg, d'Esthonie et de Livonie, formait anciennement la frontière naturelle de la Russie proprement dite, et une espèce de boulevard contre les nations Tchoudes, non moins que contre les chevaliers porte-glaives de la Livonie. Il est long de 20 lieues, sur 15 de large.

2. Ces lacs, et d'autres encore, alimentent des *fleuves* immenses, qui prennent leur source dans ces vastes réservoirs ou sur des plateaux marécageux où s'accumulent les eaux provenant de la fonte des neiges. En réunissant entre elles les grandes mers qui baignent de toutes parts les côtes de cet empire colossal, où elles forment des golfes et des baies, ces fleuves reçoivent dans leur cours de grandes rivières nées dans les parties moins élevées de ces plateaux supérieurs; un nombre infini de rivières plus petites leur apportent aussi le tribut de leurs eaux. Dans cette multitude de courans d'eau, nous ne pouvons décrire que les grands fleuves, en prenant d'abord ceux qui suivent une *direction septentrionale*. Ce sont, à commencer par l'ouest, les suivans :

Parti du lac de Latcha, l'*Onéga* traverse la partie orientale du gouvernement d'Olonetz, ainsi que la partie occidentale de celui d'Arkhangel, jusqu'à son embouchure dans un golfe de la mer Blanche. Plusieurs rivières le grossissent en s'y jetant, mais les cascades qui, de distance en distance, interrompent

son cours, l'empêchent de devenir navigable; des radeaux et des barques peu considérables le descendent, au printemps seulement, jusqu'à la ville d'Onéga.

Il n'en est pas de même de la *Dvina septentrionale*, que les Russes nomment ainsi pour la distinguer de la Duna qui, dans leur langue, porte aussi le nom de Dvina. C'est un très-grand fleuve qui, tant que le port de Pétersbourg n'existait pas, formait la communication ordinaire entre la Russie et les pays de l'occident, par Arkhangel, et qui, de nos jours même, est toujours de la plus haute importance pour le commerce de la Russie. Formée, dans les environs d'Oustioug-Veliki, ville du gouvernement de Vologda, par la réunion de l'Ioug avec la Soukhonia, elle traverse, en quittant le premier gouvernement, celui d'Arkhangel dans toute sa longueur, pour se jeter, après un cours d'environ 140 lieues, dans la mer Blanche. Ses eaux, partout très-considérables, sont encore grossies par plusieurs rivières qui s'y réunissent, comme, sur la droite, la Vouitchegda et la Pinéga, et sur sa gauche la Vaga. La *Soukhonia*, qui en forme le principal élément, sort du lac Goubinskii, près de Vologda, capitale du gouvernement qu'elle parcourt jusqu'à sa jonction avec l'Ioug : cette dernière rivière est aussi très-considérable; née aux environs de Nikolsk, au sud du même gouvernement, elle le parcourt dans un espace de près de 90 lieues avant sa réunion avec la Soukhonia, réunion destinée à former un des plus grands fleuves de l'Europe.

Le *Mézèn*, qui traverse de vastes solitudes, prend sa source dans les marais qui couvrent les frontières du gouvernement de Vologda et de celui d'Arkhangel; il arrose ce dernier jusqu'à son embouchure dans la mer Blanche, près de la ville de district dont le nom est le même que celui du fleuve.

La *Petchora*, grand fleuve dont la source est sur la pente occidentale des monts ouraliens, dans la partie septentrionale du gouvernement de Perm. Dans un cours de plus de 100 lieues, elle traverse d'immenses déserts des gouvernemens de Vologda et d'Arkhangel jusqu'au point où elle se jette, par plusieurs bras, dans la mer Glaciale.

L'*Ob* sort du lac Teletzki, sur le territoire des Kalmuks, près de la frontière de la monarchie chinoise, sous le 52.e degré de latitude boréale. Sans sortir un instant du territoire russe, ce fleuve parcourt un espace de près de 800 lieues depuis son origine jusqu'à son embouchure dans un golfe de la mer Glaciale, sous le 64° de latitude. Peu considérable près de sa source, il porte d'abord le nom de By et ne prend celui d'Ob qu'après sa réunion avec la Katounia, rivière qui vient de l'ouest; avançant ensuite vers le nord, il est de plus en plus grossi par de forts affluens et devient de plus en plus rapide. Dans le gouvernement de Tomsk, qu'il parcourt, du sud au nord, dans toute sa longueur, il est déjà navigable, quoique le Tom et le Ket, qui, venant de l'est, s'y déchargent avec plusieurs autres affluens plus petits, ne soient que d'une grandeur médiocre. Mais au centre du gouvernement de Tobolsk, il reçoit à sa droite l'Irtyche qui, partie du sud, est grossie elle-même de l'Ichim et du Tobol. Il se divise ensuite en deux branches, qui, de nouveau réunies, se déchargent ensemble dans la mer.

Le *Iénissei* a un cours plus considérable encore, puisqu'il est d'une longueur de plus de mille lieues de France; sa largeur est, auprès de la ville de Iénisseisk, de plus de 600 brasses. Formé, au nord de la Mongolie et sous le 51.e degré de latitude nord, par la réunion des rivières Kemtchik et Ouloukem, il porte d'abord le nom de Kem, que

lui donnent les Mongols. Depuis son entrée sur le territoire russe, il se dirige constamment vers le nord, traversant le gouvernement de Iénissei dans toute sa longueur, presque en droite ligne. Ses principaux affluens sont, à sa droite, la haute Toungouska, la Toungouska au-delà des rochers et la Toungouska inférieure; à sa gauche, l'Abakân et le Touroukhân. Son cours est rapide, surtout vers son milieu, où il forme aussi plusieurs îles et plusieurs cataractes. Il se jette, après avoir formé une longue baie parsemée d'îlots, dans la mer Glaciale, à l'extrémité septentrionale du pays des Samoïèdes.

L'*Anabara* suit la même direction du sud au nord, de manière à former la limite entre le gouvernement de Iénisseisk et la province de Iakoutsk. Après avoir arrosé, dans un cours de 120 lieues, des contrées inhabitées, il va se jeter dans la mer Glaciale.

La *Lena* prend sa source dans les montagnes qui sont au nord-ouest du lac Baïkal dans le gouvernement d'Irkoutsk. Son cours est long d'environ 760 lieues; après avoir reçu, à la droite, la Kirenga, le Vitim, et l'Aldana, qui à elle seule est très-considérable, et à gauche le Viloui, elle se jette dans la mer Glaciale.

La *Iana*, formée par l'écoulement d'un petit lac du pays des Iakoutes, situé à peu de distance de l'Aldana, se jette, après un cours de 200 lieues, durant lequel elle reçoit un grand nombre de rivières, dans l'Océan atlantique, par cinq embouchures différentes.

L'*Indiguirka*, nommée aussi Zapaïa Kolyma, grand fleuve de la province de Iakoutsk, qui naît dans les montagnes aux environs du point où l'Aldana, pour se réunir à la Lena, tourne vers l'ouest. Elle parcourt l'espace de 300 lieues, reçoit dans son sein

plusieurs rivières, et se divise enfin en quatre bras pour se jeter dans la mer Glaciale.

La *Kolyma* prend sa source dans les montagnes des environs d'Okhotsk, vers l'Océan oriental; après un cours de près de 400 lieues, elle se jette également dans la mer Glaciale.

A l'*est*, un grand nombre de rivières se jettent dans la mer des Castors, dans celles de Kamtchatka et d'Okhotsk, golfes de l'Océan oriental, ou du grand Océan pacifique; mais, toutes peu considérables et d'un cours peu étendu, elles ne méritent pas une mention particulière, à l'exception cependant de l'*Anadyr*. Ce fleuve, qui sort du lac Ioanka, situé dans les montagnes nommées Iablonnoï, coule presque sous le pôle; après avoir suivi pendant quelque temps, dans le pays des Tchouktchis, une direction méridionale, il tourne vers le nord-est, et se jette, après un assez long cours, dans l'Océan oriental, peu au-dessous du détroit de Béring.

Le *Térek* coule aussi de l'ouest à l'est, mais c'est dans la mer Caspienne qu'il se décharge. Ce torrent rapide, né et nourri des neiges du Caucase, sépare les peuples indépendans du Lesghistan, enclavé dans l'empire, du gouvernement du Caucase. Il coule sous le 44.e degré de latitude.

Comme en Asie tous les grands fleuves ont leur source au pied du versant septentrional des grandes montagnes qui séparent la Russie de la Mongolie et de la Mandjourie, aucun ne peut suivre une direction vers le *sud*. Il n'en est pas de même en Europe. En allant de l'est à l'ouest, le premier qui coule en ce sens est l'*Oural*, celui précisément qui forme la limite entre les deux parties du monde. Ce fleuve, appelé autrefois Iaïk, et Rymnus par les anciens, a sa source dans la pente occidentale de la chaîne de montagnes à laquelle il doit son nom actuel,

sous le 54.e degré de latitude septentrionale. Après avoir coulé quelque temps vers l'ouest, depuis le fort d'Orsk jusqu'à celui d'Ouralsk, il se tourne vers le sud pour se jeter, après un cours d'environ 700 lieues, qui divise les Bachkirs et les Kirguises, dans la mer Caspienne.

A l'ouest de ce fleuve on rencontre le *Volga*, dont le long cours est d'une si haute importance pour le commerce intérieur de la Russie et pour l'approvisionnement de ses deux capitales. Ce fleuve, le plus long de l'Europe, puisqu'il traverse un espace d'environ mille lieues de long, tandis que le cours du Danube n'a qu'environ 450 lieues de développement, prend sa source dans un lac situé au pied de la forêt de Volkhonski, dans le gouvernement de Tver, aux environs d'Ostachkof. Né comme un petit ruisseau, il n'a à Rjef, où il devient navigable, pas plus de 90 pieds de large. De là, il coule toujours à l'est, quoique avec de fortes sinuosités, jusqu'à Kasan, où il n'a encore que 600 pieds de large. Cependant sa principale navigation commence depuis Tver. Puis, il traverse Ouglitch, Rybinsk, Iaroslavl, Kostroma, Nijni-Novgorod. Grossi, à peu de distance de Kasan, par les eaux de la *Kama*, grand fleuve qui, descendu de l'Oural, se joint en cet endroit, après un long cours, au Volga, qui n'y a pas tout-à-fait la même largeur : il a aux environs de Saratof au-delà de 1200 pieds de large, et près d'Astrakhan sa largeur est de près de 5 lieues, dans les hautes eaux. Cependant beaucoup d'îles divisent son cours dans cet endroit. Depuis Kasan, il se dirige constamment vers le sud, et après avoir reçu, à droite l'Oka et la Soura, et à gauche la Tvertsa, la Mologa, la Chexna, la Kostroma, l'Ounja, la Vetlouga, la Kama, et la Samara, il je jette par 70 bras dans la mer Caspienne. Bordé de belles

collines, son cours est régulier, calme et souvent limpide; mais aux temps de la fonte des neiges il cause des ravages. Plus de 5000 barques chargées de productions descendent annuellement ce fleuve extrêmement poissonneux. Les anciens le nommaient Rha et quelquefois Araxes; son nom tatare, qui signifie abondance, est Idel, Edel ou Adal; et les Mordouins le nomment encore aujourd'hui Rhau.

Le *Don*, à en juger par la direction qu'il suit le plus long-temps, semblerait devoir se jeter, comme le Volga, dans cet immense lac méditerranée, auquel ses dimensions extraordinaires ont fait donner le nom de mer Caspienne; aux envions de Tsaritsine, il semble même vouloir confondre ses eaux avec celles de son majestueux rival, dont le lit, plus bas que le sien de 50 pieds, n'en est qu'à une distance de 15 lieues environ; mais une couche de pierre de grès qu'on n'a pas percée encore, les sépare. Ce fleuve, célèbre dans l'antiquité sous le nom de Tanaïs, était anciennement regardé comme faisant en partie la limite entre l'Europe et l'Asie. Il a de 300 à 600 toises de largeur, mais, sa profondeur étant peu considérable et son cours très-lent, il n'est pas d'une grande ressource pour la navigation intérieure. Son lit ne contient cependant ni rochers, ni grosses pierres, mais il est formé de sable, de marne et de chaux; de distance en distance il forme des bancs de sable et de petites îles. Sorti du lac d'Ivanof, dans le gouvernement de Toula, le Don reçoit successivement la Voronège, le Khoper, la Medvéditsa et le Donetz; puis, après de longues sinuosités et un cours d'environ 230 lieues, il se jette, divisé en trois bras, dans la mer d'Asof, au-dessous de la ville du même nom, mer putride et marécageuse, qui lui doit presque son existence.

Le *Dnièpr*, nommé par les anciens Borysthène,

est plus à l'ouest et se décharge dans la mer Noire, entre Otchakof et Kinbourn, après avoir formé une baie ou un Liman de 15 lieues de long et large d'une demi-lieue jusqu'à deux lieues. Les sources de ce grand fleuve, qui formait long-temps une limite naturelle de la Russie, très-rapprochées de celles du Volga, se trouvent dans les marais du gouvernement de Smolensk. Bientôt il se tourne vers l'ouest jusqu'à Orcha, où il reprend sa direction méridionale. Son cours, d'une navigation très-sûre jusqu'à Smolensk, est embarrassé plus bas par des cataractes formées par des bancs et blocs de granit; puis il redevient navigable dans une distance d'environ 400 verstes jusqu'à la mer. Il a plus de 360 lieues de long, et à Kief on le traverse sur un pont qui a une longueur de 3583 pieds. Les rivières qui le grossissent sont : à gauche, le Sokh, la Dessna et la Soula; à droite, la Bérésina, le Pripetz, le Ross, rivière qui porte le même nom que l'empire, et le Boug, fleuve qui, né en Podolie, tombe dans le Liman du Dnièpr. C'est à Dorogobouge que ce dernier commence à être navigable; son lit est profond, ses bords sont très-élevés et ses eaux rapides. Il abonde aussi en poissons.

Le *Dnièstr*, nommé Tyras par les géographes anciens, sort d'un lac situé dans les monts Karpaths, en Gallicie; en entrant en Russie près de Kamenetz, il se dirige vers le sud-est, pour se jeter dans la mer Noire. Jusqu'en 1812 il a formé la frontière de la Russie contre la monarchie ottomane; mais la paix de Boukharest a reculé cette frontière jusque sur le Prouth et sur le Danube. Le Dnièstr est navigable et offre aux provinces ci-devant polonaises un débouché pour leurs blés. A son embouchure il forme, comme le Dnièpr, un Liman, entre Akermân et Ovidiopol.

Enfin, plusieurs fleuves de la Russie coulent vers l'*ouest :* ce sont, en commençant par les plus méridionaux, le Kouban, le Niémen, la Duna et la Néva.

Le *Kouban* forme avec le Térek la frontière de l'empire contre les montagnards du Lesghistan ; les cours de ces deux fleuves réunis forment presque une ligne droite non interrompue. Le Kouban, nommé Hypanis par les Grecs, descend de la montagne Châte, qui est une des plus élevées du Caucase. Encaissé comme la plupart des fleuves russes, il commence par couler au nord, puis, tournant à l'ouest, il va se jeter, par un bras, dans la mer Noire, et par l'autre, dans celle d'Asof. Ce dernier est plus rapide que l'autre, qui, lent et peu profond, est très-navigable pour tous les bâtimens qui ne tirent pas beaucoup d'eau.

Le *Niémen*, une des principales voies de communication entre la Russie occidentale et les autres pays du nord, puisque c'est sur lui que se fait tout le commerce de la Lithuanie et de la Podolie, forme la limite entre la Russie et la Prusse, depuis Grodno, où il commence à couler vers le nord, jusqu'à Iourbourg, à peu de distance de Tilsit, où, en même temps qu'il entre sur le territoire du royaume de Prusse, il prend le nom de Memel, qu'il porte ensuite jusqu'à son embouchure dans la mer Baltique. Sa source est dans le gouvernement de Minsk ; mais, avant d'arriver à la frontière, il traverse encore ceux de Vilna et de Grodno.

La *Duna,* nommée par les Russes Zapadnaïa Dvina, c'est-à-dire, Dvina occidentale, et par les Lettons, Daugava, prend naissance, tout près de la source du Volga, dans la forêt de Volkhonski, du gouvernement de Tver. Depuis Vélige, où elle est déjà navigable, jusqu'au-delà de Vitebsk, elle coule

parallèlement avec le Dnièpr, et l'ouverture qui en résulte forme en quelque sorte l'entrée de la vieille Moscovie, du côté de la Pologne. Puis elle se dirige vers le nord-ouest, et après avoir séparé les gouvernemens de Polotsk et Livonie, de ceux de Minsk et Vilna, elle forme la frontière entre la Livonie et la Courlande. Après un cours constamment navigable d'environ 250 lieues, faiblement embarrassé, aux environs de Dunabourg, par quelques cataractes, elle se jette dans le golfe de Riga, peu au-dessous du port de ce nom, à Dunamunde, où sa largeur est imposante; mais à son embouchure des sables qui l'obstruent empêchent les grands bâtimens de le remonter jusqu'au magnifique pont flottant de Riga, long de 900 pas. Quoique ses affluens (la Toroptsa, la Bolder-Aa, etc.) ne soient pas considérables, ce fleuve est d'une haute importance pour le commerce.

La *Néva*, enfin, qui traverse la superbe capitale du Nord et lui donne un nouveau genre de beauté, n'a qu'un cours de 15 lieues à travers le gouvernement de Saint-Pétersbourg, depuis le lac Ladoga, auquel elle sert d'écoulement, jusqu'au golfe de Finlande dans lequel elle se jette, devant Kronstadt, par plusieurs bras. Ce fleuve majestueux, bien qu'il se divise en Néva, grande et petite Nefka, et quelques autres bras qui arrosent Saint-Pétersbourg, est partout très-large, navigable et rapide: il est malheureux que ses eaux, limpides et salubres, deviennent quelquefois menaçantes pour l'existence de la capitale.

3. On voit que tout l'empire est, en quelque sorte, enveloppé d'un réseau fluvial, dont presque toutes les ramifications contribuent à rapprocher entre elles les provinces les plus éloignées, et servent au transport des objets de consommation. Les unes sont toujours navigables; les autres, à certaines époques

seulement, quand, grossies par la fonte des neiges, elles ont assez de profondeur pour porter de grandes barques chargées de denrées qui, malgré la rapidité de ces eaux, les descendent sans danger. Mais ces petites rivières qu'on ne pouvait jamais remonter étant toujours d'une ressource précaire, il a fallu venir à leur secours par des écluses et des bassins d'eau; on a, d'ailleurs, entrevu la possibilité de rapprocher entre eux les grands fleuves en reliant, par des *canaux*, des rivières de deux ou de plusieurs systèmes d'eau, en les rendant navigables là où elles ne l'étaient pas, ou en faisant aboutir ces canaux, de part et d'autre, à des points de ces rivières où elles offrent déjà une navigation commode.

De là un vaste système de canalisation, embrassant presque tous les grands fleuves de la Russie, réunissant entre eux les points les plus éloignés de cet empire et des mers que d'immenses masses de pays séparaient; système tendant surtout à faire de la ville de Saint-Pétersbourg le centre de tout le commerce de la Russie avec les pays étrangers, un magasin général et le débouché commun de toutes les productions de l'intérieur. C'est Pierre I.er qui mit le premier la main à cette grande entreprise; les travaux opérés depuis lui ne sont presque que la suite donnée à ses combinaisons. En fondant sa nouvelle capitale, ce grand monarque embrassa d'un seul regard les lacs de Ladoga et d'Onéga, celui d'Ilmen et le lac Blanc (Bélo-Ozero), avec toutes les eaux qui les alimentent et toutes les rivières qui en sont les déversoirs. Ses successeurs ayant marché sur ses traces, plusieurs canaux sont depuis long-temps livrés à la navigation intérieure; quelques-uns n'ont pu encore être achevés, et l'on projette d'en creuser plusieurs autres. A la faveur de ce vaste système d'hydrographie, il est possible

de faire par eau l'immense voyage de Pétersbourg à Sélenguinsk, gouvernement d'Irkoutsk; une distance d'environ 100 lieues interrompt seule cette voie aquatique, qui réunit ainsi deux endroits distans l'un de l'autre de plus de 1600 lieues. Des portages sont établis entre le Iénissei et le Tobol, ainsi qu'entre ce dernier et la Kama, afin de rétablir par terre la communication interrompue sur eau. Par cette voie les produits bruts et ouvrés de la Sibérie, expédiés de cette région éloignée aux premiers jours du printemps, arrivent à Saint-Pétersbourg au commencement de l'automne.

Nous allons faire connaître à nos lecteurs les plus importans de ces canaux.

Un triple système de canaux forme, de trois manières différentes, la communication entre la mer Baltique et la mer Caspienne; la communication septentrionale se fait au moyen de la Chexna, par le canal de Marie; celle du milieu est formée, avec la Mologa, par le canal de Tikhvine, et la plus méridionale des trois, qui est aussi la plus ancienne, est effectuée par le canal de Vouichni-Volotchok, au moyen de la Tvertsa. La ville de Rybinsk, sur le Volga, gouvernement de Iaroslavl, est le nœud de cette communication.

Le canal de *Vouichni-Volotchok* tient son nom d'une petite ville du gouvernement de Tver, qui elle-même a été nommée ainsi à raison de sa situation sur la petite langue de terre (volok) qui séparait les deux rivières aujourd'hui réunies. Il joint, au moyen de la Tsna et de la Chlina, la Tvertsa au Msta, rivière qu'on rend navigable en grossissant ses eaux par celles de plusieurs lacs qui s'y déchargent. Le Msta se jette dans le lac d'Ilmen, qui donne naissance au Volkhof, rivière navigable et fort profonde qui se jette dans le lac Ladoga,

lequel a son écoulement dans le golfe de Finlande au moyen de la Néva. De l'autre côté, la Tvertsa se perd dans le Volga, à Tver, et ce dernier fleuve a, comme on sait, son embouchure dans la mer Caspienne. Ce canal a trois quarts de lieue de long, et trois écluses; il est resserré, à Vouichni-Volotchok, entre de magnifiques quais en granit. Construit par Pierre le grand, et ouvert en 1711, il fut réparé sous Catherine II; dans l'intervalle, on l'avait négligé au point que la reconstruction de plusieurs ouvrages devint indispensable. Il tomba de nouveau en dépérissement; on reconnut, d'ailleurs, qu'il fallait apporter de grands changemens à l'organisation du système de ce canal, et les ouvrages jugés nécessaires par une commission instituée à cet effet, furent exécutés en 1818.

Le canal de *Tikhvine*, projeté par Pierre le grand, mais commencé et achevé sous le règne d'Alexandre, tient son nom d'une petite ville du gouvernement de Novgorod. Il unit la Tikhvinka, qui, ayant son embouchure dans le Siass, communique directement avec le lac Ladoga, à la petite rivière de Somina, que la Gorounia, la Tchagoda et la Mologa mettent en rapport avec le Volga; la Somina a reçu onze écluses, la Tikhvinka quatre seulement, de manière que les deux petites rivières sont aujourd'hui navigables.

Le canal de *Marie*, également projeté par Pierre le grand, commencé en 1799 et achevé en 1808, joint la mer Caspienne non-seulement au golfe de Finlande, mais encore à la mer Blanche, par l'intermédiaire du lac Onéga. Il a six verstes de long et douze écluses; un aqueduc de plus d'une demi-lieue de long l'alimente. Ce canal du gouvernement d'Olonetz, alimenté par le lac Kovjskoié, unit deux fleuves qu'on a rendus navigables dans la partie su-

périeure de leurs cours, la Kovja et la Vouitégra. Cette dernière a son embouchure dans le lac Onéga, que le Svir met en rapport avec celui de Ladoga. La Kovja donne dans le lac Blanc, qui à son tour donne naissance à la Chexna, un des affluens du Volga; et pour éviter la navigation du lac Blanc, on creusa encore, sur un développement de 15 lieues, un premier canal entre la Chexna et la Kovja, et un autre pour écarter les dangers et les retards de la traversée de l'Onéga.

Un grand nombre de canaux rentrent dans ces trois systèmes centraux, et servent, soit à les rendre plus praticables, soit à les rattacher à un autre système, qui tend à former la jonction entre la mer Blanche et la Baltique.

Le canal de *Ladoga*, commencé en 1718, sous Pierre le grand, et ouvert à la navigation en 1731, par l'impératrice Anne, forme le point de réunion des trois systèmes que nous avons décrits. Les bords du lac du même nom étant bas et sablonneux, et sa navigation étant dangereuse, on a creusé une voie d'eau depuis l'embouchure du Volkhof jusqu'à l'écoulement de la Néva, c'est-à-dire, entre Nouveau-Ladoga et Schlusselbourg. Seize écluses y conduisent les eaux de plusieurs rivières; seize autres servent à faire écouler dans le Ladoga les eaux superflues. Pour faire apprécier l'importance de ce canal, il suffit de dire que 25,000 transports de toute espèce, portant une valeur de 200 millions de francs, franchissent annuellement sa principale écluse, celle de Schlusselbourg.

Le canal de *Novgorod* ou de *Sievers*, achevé en 1802, est destiné à faciliter la communication ouverte par celui de Vouichni-Volotchok. En réunissant dans les environs de l'antique cité dont il porte le nom les fleuves Msta et Volkhof par une

voie directe, il fait éviter la navigation souvent dangereuse du lac d'Ilmen. Il a près de 2 lieues de long.

Le canal de *Svir*, long de 10 lieues, se rattache au système du canal de Marie. Il épargne aux transports sans consistance le passage du lac Onéga, en réunissant le Svir et la Vouitégra. Il facilite, d'ailleurs, la navigation du premier de ces fleuves, dont le cours est obstrué par des cascades.

Le canal de *Siass* est entre celui de Ladoga et celui de Svir. Commencé sous Catherine II, il fut achevé à la fin du dernier siècle, sous Paul I.er Il réunit la rivière du même nom avec le Volkhof, sorti du lac Ilmen. Au moyen de ces trois canaux secondaires, les trois systèmes sont mis en rapports entre eux et le golfe de Finlande, sans le secours des lacs Ladoga et Onéga.

Le canal de *Koubensk*, auquel l'empereur, par un rescrit du 4 Septembre 1828, a donné le nom du *duc Alexandre de Wurtemberg*, directeur en chef des voies de communication, est déjà très-avancé, et joint la Chexna au lac de Koubensk, près de Kirilof, ville du gouvernement de Novgorod. Par ce moyen, et en réunissant entre eux trois grands fleuves, le Volga, la Néva et la Dvina, il ouvrira une communication entre trois mers; savoir: la Baltique, la mer Blanche et la mer Caspienne. Les fleuves intermédiaires sont la Soukhonia et la Chexna, laquelle communique d'un côté avec le Volga, et de l'autre, avec le lac Blanc. Les villes de Vologda et d'Arkhangel seront ainsi rattachées au système du canal de Marie.

Le canal du *Nord* (*Sévéro-Iékaterinski*), commencé sous Catherine I.re, et achevé en 1820 seulement, a presque le même but que le précédent. Il établit, en unissant la Keltma au Dgouritch, af-

fluens du Volga et de la Dvina, une voie par eau entre Arkhangel et l'intérieur de l'empire.

La canalisation de la Russie devient parfaite par plusieurs autres canaux, destinés à lier entre eux tous les grands fleuves de l'empire, et à faire refluer sur Saint-Pétersbourg les productions et marchandises de toutes les provinces. Ils forment aussi une communication non interrompue entre la Baltique et la mer Noire. En partant de Saint-Pétersbourg, nous passerons d'un système à l'autre, pour aboutir enfin à cette dernière mer.

Le canal de *Fellin*, en Livonie, ouvre une communication entre le golfe de Riga et celui de Finlande, en rendant l'Embach navigable. Cette rivière, comme l'Aa qui va se jeter dans la Baltique, sort du lac Virtzer pour entrer dans celui de Péïpous, qui, lui-même, a son écoulement dans le golfe de Finlande par la Narova. Le canal de *Verro*, également en Livonie, forme la même communication avec l'Aa et la Touda, petite rivière qui découle du lac de Pskof, contigu à celui de Péïpous.

Le canal de *Velikia-Louki*, du gouvernement de Pskof, joint la Duna à la Néva, au moyen du Lovat, du lac d'Ilmen, du Volkhof et du lac Ladoga.

La Duna est mise en rapport avec le Dnièpr par le canal de la *Bérésina* ou de *Lépel*, qui s'étend sur une longueur de 8 verstes, coupée par 4 écluses, du lac Plavia à celui de Berechta. La rivière Berechta, sortie du lac du même nom, se jette dans l'Essa, qui s'écoule dans le lac Béloïe, et ce dernier enfante l'Oulla, qui est un affluent de la Duna. D'autre part, le Sergoutch, sorti du lac Plavia, se jette dans la Bérésina, principal affluent du Dnièpr, dont on a tâché de détruire ou d'affaiblir les cataractes. Ce canal fut achevé sous Paul I.er, en 1801.

Le canal d'*Oginski* forme une communication plus

directe entre la Baltique et la mer Noire : au moyen de la Chtchara et du Pripetz, il réunit le Dnièpr et le Niémen : sa longueur est de 11 lieues, et il y a 10 écluses. Terminé dès 1787, il n'était pourtant pas en état de suffire à sa destination : on reprit les travaux, qui furent continués jusqu'en 1801 ; mais le canal s'étant de nouveau rempli de sable, il ne peut encore servir au commerce.

Cependant cette opération hydraulique aurait plus profité à la Prusse qu'à la Russie : Memel serait devenu, grâce au canal d'Oginski, le débouché des produits de la Lithuanie et des provinces polonaises. Il était donc indispensable d'ouvrir au Niémen une autre embouchure, afin que les bateaux pussent arriver à la mer sans payer de droits à la puissance voisine. Le canal de *Courlande*, creusé à cet effet, a pour destination de réunir le Niémen à la Duna, au moyen de la Vilia et de quelques autres rivières. Le canal du *Duc Jacques*, en Courlande, rentre dans ce système ; il abrège la distance qui s'étend entre les deux mers, en joignant le Niémen à la Vindau, qui a son embouchure dans la Baltique, et dont le canal de *Goldingen* fait éviter les cascatelles.

Enfin, le canal *Royal* lie, au moyen du Pripetz et de la rivière Styr, son affluent, le Boug occidental, qui forme la limite de l'empire du côté de la Pologne, au système du Dnièpr.

Il ne restait plus qu'à former la jonction de la mer Noire et de la Baltique au moyen du Volga, qui se jette, comme on sait, dans la mer Caspienne. Dans sa sollicitude pour le commerce intérieur de son empire, Pierre le grand projeta lui-même cette jonction. Un canal devait réunir les deux rivières d'Ilavlia et de Kamouichenka, séparées seulement par un intervalle d'une lieue, rivières dont la première se jette dans le Don, sur le territoire des Cosaks

nommés d'après ce fleuve, et dont l'autre a son embouchure dans le Volga, près de la ville de Kamouichine, gouvernement de Saratof. On en commença le creusement, quand la guerre avec les Suédois, puis celle avec les Perses, détournèrent le Tsar de l'exécution de son projet. Il restait, d'ailleurs, de grandes difficultés à surmonter, que peut-être on n'avait pas d'abord suffisamment appréciées. Le canal commencé existe encore, et porte le nom de *Ravin de Pierre le grand*. Depuis, renonçant à ce premier projet, on a songé à ouvrir la même communication un peu au-dessous, en recevant les rivières de Sarpa et de Karpofka dans le lit du canal, qui couperait l'intervalle de 12 lieues qui sépare encore les deux grands fleuves à l'endroit où ils sont le plus rapprochés l'un de l'autre. Ce plan n'a pas eu de suite : la jonction sera, au contraire, opérée au moyen d'un canal de 166 verstes de longueur, où l'on fera entrer quelques parties du cours de l'Ilavlia et tout le ravin de Pierre le grand. Le plan de ce grand homme aura donc son exécution, sauf quelques modifications suggérées par les progrès de la science.

Outre le canal de la *Kamouichenka*, Pierre I.er a encore commencé celui d'*Ivanof*, dans le gouvernement de Toula. Ce dernier aurait ouvert la même communication, en agrandissant toutefois la distance qui sépare les deux mers. Le canal d'Ivanof réunit la Chata avec le Don supérieur ; la Chata se jette dans l'Oupa ; celle-ci a son embouchure dans l'Oka, qui se réunit avec le Volga près de Nijni-Novgorod. Après la fondation de Pétersbourg, toute l'attention du monarque se porta sur son approvisionnement et sur les moyens d'en faire un débouché général. Il s'occupa alors à mettre tous les fleuves de l'intérieur en rapport avec le lac Ladoga.

Mais le plus ancien canal de la Russie est peut-être celui de *Iermak*, dans la Sibérie occidentale, et qui a un quart de lieue de longueur. Vers l'embouchure du Vagaï, l'Irtyche formait un grand coude d'une lieue et demie de développement. Pour l'éviter et abréger ainsi la navigation de ce fleuve, Iermak fit joindre par ce canal les deux extrémités du tournant. Ce cours artificiel est aujourd'hui tellement rempli d'eau qu'il semble être le véritable lit de l'Irtyche. (1)

III. RICHESSES NATURELLES DU SOL. La Russie peut très-bien se suffire à elle-même : sur son immense étendue de terrain elle produit, en grande abondance, tous les besoins de la vie ; les épices et les vins sont les seuls objets qu'elle doive nécessairement tirer des pays étrangers. A l'exception des régions arctiques et des steppes qui avoisinent la mer Noire et la Caspienne, elle est généralement fertile et nourrirait facilement un nombre triple de sa population actuelle. Ses productions sont aussi variées que son climat ; chacune des grandes divisions de la Russie en fournit quelques-unes qui lui sont particulières, et la somme de toutes ces productions forme une richesse nationale assez considérable pour justifier l'orgueil avec lequel les vrais enfans de la Russie regardent leur patrie.

1. Le *règne animal* est pour la Russie une grande

(1) Voyez, sur la canalisation de la Russie : *Des nouveaux canaux entrepris par ordre d'Alexandre*, dans le Journal de M. Storch, intitulé : *Russland unter Alexander dem Ersten*. La Russie sous Alexandre I.er Saint-Pétersbourg et Leipsic, 1804, t. 1, p. 48-61. — *Bakhtourine*, *Description des communications intérieures par eau de l'empire de Russie*, dans le Journal de Richter, intitulé : *Russische Miszellen*. Mélanges russes. Leipsic, 1804 ; 4.e cahier. — *Journal des voies de communication*. Année 1826. Juillet et suiv. Saint-Pétersbourg, 1826 (en français).

source de richesses, et l'éducation des bestiaux, qui embrasse d'une part le chameau des steppes, et de l'autre la renne de la zone arctique, y est extrêmement répandue. Le *cheval* est commun en Russie; le plus pauvre paysan en possède toujours un ou même plusieurs; mais la race ordinaire ne se distingue que par la laideur des formes. Les uns sont chétifs et petits; les autres, étroits et d'une poitrine large, ont le cou long et maigre et la tête moutonnée. Néanmoins le cheval russe, que son maître traite avec négligence et dureté, est endurant, agile, hardi et infatigable. Mais on trouve aussi en Russie de très-belles races de chevaux. Parmi elles, les chevaux Kalmuks et ceux du Caucase se font admirer, comme ceux des Kirguises et des Bachkirs, pour la beauté de leurs formes. Un khan ou cheik nomade en possède souvent jusqu'à 10,000. Les chevaux sauvages du sud-est de la Russie sont remarquables par leur grande légèreté à la course.

On trouve des *ânes* surtout en Tauride, et dans cette même presqu'île on remarque, comme aux environs de l'Oural, deux espèces sauvages particulières, portant le nom de *djiguetaïs* et de *koulans*. Le *chameau* et le *dromadaire* à deux bosses sont communs, surtout dans la Russie asiatique, dans les pays caucasiens et dans la presqu'île de Crimée, où on les achète à un prix fort modique. La *renne* est l'animal domestique des Samoïèdes, des Tungouses, des Ostiaks, des Tchouktchis et d'autres peuplades des contrées boréales; les riches propriétaires en ont quelquefois des troupeaux de plus de 20,000 et même quelquefois de 50,000 têtes. Le *chien*, commun partout, est de la plus grande utilité dans les parties de la Sibérie où l'on n'élève ni chevaux ni rennes; non-seulement il y fait le service des bêtes de somme et de trait, mais on mange encore sa chair, et, n'ayant

que lui pour toute ressource, on l'emploie à mille autres usages; enfin, il satisfait à presque tous les besoins des tristes habitans des plages hyperborées. Le *bœuf* russe ordinaire est petit, maigre et osseux; mais celui d'Oukraine, de Podolie et de Volhynie est d'une grandeur peu commune et d'une très-belle race. Ceux du gouvernement d'Arkhangel sont aussi très-recherchés, et les veaux de Kholmogori ont une chair très-délicate et pèsent quelquefois jusqu'à six quintaux. Le *mouton* russe n'a rien qui le distingue, et sa laine est grossière et dure. Mais depuis quelque temps on s'efforce d'en améliorer la race, en achetant à l'étranger des mérinos et des brebis dits *électoraux*, dont le nombre se monte déjà, dit-on, à 60 millions. Les agneaux de Tauride sont connus pour la belle fourrure frisée qu'on en retire: ce sont les Kalmuks surtout qui préparent les peaux des agneaux embryons. Les moutons à grosses queues des Kirguises et des Kalmuks sont, quoique d'une forme peu agréable à la vue, très-utiles, par la graisse qu'ils portent sous une queue pesant quelquefois jusqu'à 40 livres. Les brebis circassiennes ont une laine très-fine; les moutons de la Daourie sont surtout remarquables par leur grandeur; les *moufflons*, enfin, et le *musimou*, vivent dans un état sauvage au nord des monts Saïanes, où on leur donne la chasse. Un simple Tatar possède souvent un troupeau de 1000 bêtes, et il n'est pas rare même que des particuliers en possèdent jusqu'à 50,000. Néanmoins on ne connaît en Russie les bergeries que depuis quelques années; aujourd'hui la sollicitude du gouvernement se porte sur cet objet, et encourage fortement l'importation des mérinos. Le *cochon* se trouve en grande quantité, surtout vers le nord; ses soies forment un objet majeur d'exportation. Les *chèvres* de toute espèce sont communes chez les peu-

ples nomades, où des particuliers en possèdent des troupeaux de 1000 têtes et au-delà. La chèvre tachetée du Kirguise, à poil fort long, est sans corne, et sa figure est singulièrement laide. Celle de la Grousinie se recommande par la finesse de son poil. La *kaberga*, ou chèvre sauvage de la Tauride, vit sur les hautes montagnes.

Le *gibier* et les *bêtes sauvages* abondent en Russie, où la chasse, faite avec méthode et par bandes nombreuses, est le plaisir favori de la noblesse. Le cerf, le daim et l'élan y sont communs : la chair de ce dernier fournit une excellente nourriture; on y chasse encore le lièvre, le loup, l'ours, le lynx: le chasseur se rencontre même quelquefois avec des tigres, et les ours blancs viennent souvent visiter les côtes septentrionales de l'empire, où les morses, les phoques et les lions marins sont fort communs. On sait que la pelleterie forme un des articles les plus importans du commerce russe. Les principales *bêtes à fourrure* sont : l'écureuil blanc et l'écureuil noir; les renards blancs, qui sont recherchés, et les noirs, plus précieux encore, les gris, les bleus, les renards croisés et les renards rouge de feu; les zibelines de Iakoutsk et de Nertchinsk, blanches et quelquefois jaunes; les martes des environs de Tobolsk; les hermines, les belettes, les fouines, qui sont assez communes; les loutres de l'Oural; les castors qui vivent le long des fleuves de la Sibérie; le goulu, les blaireaux et les chats sauvages. Le rat musqué des bords du Volga et du Kama, et le muoc de l'Altaï, fournissant une matière odorante, sont aussi de quelque importance. Dans les steppes des Kalmuks on trouve en assez grande quantité le suslik, petit animal qui ressemble à la belette; le surok, espèce de marmotte très-commune dans ces steppes et qui a quelque rapport avec le kengourou, quoiqu'il soit

plus petit, et le birok, quadrupède féroce qui tient du loup et du chien.

La *volaille* est aussi très-abondante en Russie : les perdrix, les coqs de bruyère, les bécasses et bécassines, les outardes, les oies et canards sauvages, et une infinité de petits oiseaux, alimentent la chasse, que l'on fait encore de temps à autre avec les faucons, que le pays fournit aussi en grand nombre. Les édredons de la Nouvelle-Zemble et des côtes voisines donnent un précieux duvet; plusieurs autres espèces d'oiseaux sont recherchées pour leurs plumes, qui forment un article d'exportation : les oiseaux de chant sont les seuls qui ne soient pas nombreux.

Dans les rivières et les lacs on pêche une quantité prodigieuse de *poissons*, qui, dans de vastes contrées, sont presque la seule nourriture de toute la population, et qui, pendant les longs carêmes, tiennent partout lieu de la viande, dont l'Église interdit l'usage. La pêche du Volga et celle de l'Oka sont surtout productives. Sans parler des carpes, des brochets, des truites, des harengs, surtout de ceux qu'on nomme *reipouchki*, et des sardines (*strœmlinge*), nous citerons les esturgeons et les bélougues, ainsi que les saumons, les lamproies marinées et les maquereaux de la Crimée. Le sterlet du Volga n'est qu'une nuance de l'esturgeon : ses œufs, ainsi que ceux de la bélougue, donnent le caviar, dont la consommation est immense en Russie. Un seul sterlet en donne de 10 à 30 livres, et d'une seule bélougue on peut en recueillir, dit-on, jusqu'à 120 livres. Ce sont les Cosaks de l'Oural qui font le meilleur caviar. La pêche de l'esturgeon est en général d'un grand rapport : 1,850,500 poissons de cette espèce, pêchés, en 1793, dans le Volga, près d'Astrakhan, ont donné 124,970 pouds (de 33 livres de France, ou 40 de Russie) de caviar, et 3575 pouds de colle de

poisson. Les côtes, visitées par des cachalots, des baleines et d'autres cétacés, et où l'on recueille beaucoup d'huîtres et de moules perlières, fournissent encore des morues et une abondance de harengs, dont la plus grande pêche se fait dans la mer de Kamtchatka. Toutes ces pêcheries russes donnent annuellement un produit net de plus de 10 millions de roubles.

Plusieurs espèces d'*insectes*, qui apportent également leur tribut à la richesse nationale, méritent aussi d'être mentionnées. Les abeilles donnent une quantité prodigieuse de cire et de miel; ce dernier supplée en partie au manque de vignes : on en prépare l'hydromel blanc et le rouge, boisson très-commune dans la classe ouvrière. Les Bachkirs s'appliquent surtout à l'éducation des abeilles : chez eux, un seul individu possède souvent un millier de ruches ou arbres creusés, où travaillent ces insectes industrieux. Le ver-à-soie est aussi d'une grande importance; cependant l'éducation de ces insectes, très-ancienne dans les pays du Caucase, ne date, en Russie même, que de l'année 1798; mais elle fait journellement des progrès, surtout dans la Nouvelle-Russie. Le *Coccus Polonorum*, qui vit en Oukraine sur une plante nommée *Polygonum minus*, donne une superbe couleur cramoisie, et remplace la cochenille. On ne connaît ce vermisseau que depuis peu d'années, mais la récolte annuelle en est très-abondante.

2. *Règne végétal.* Sur les 350,000 milles carrés qui composent la surface de la Russie, tout ce qui est au-delà du 60.e degré de latitude, ne se prête plus à l'agriculture et manquera toujours de bras pour l'exercer; 50 à 60,000 autres milles sont couverts de montagnes, en sorte qu'il ne reste qu'environ 150,000 milles carrés de terrain susceptible d'être

cultivé. Toute cette dernière surface étant fertile, elle pourrait nourrir environ 150 millions d'habitans, tandis que plusieurs autres millions vivraient de la pêche et de la chasse. Il est vrai que le manque d'eau rendrait le défrichement des steppes du sud-ouest très-difficile. Aujourd'hui on laboure de 80 à 90,000 milles carrés; mais l'agriculture, favorisée par le gouvernement, et suffisamment répandue pour les besoins du moment, serait susceptible encore de grands perfectionnemens sous le rapport des procédés et de l'engrais. Toutefois elle fait des progrès sur tous les points; quoique, à raison du climat, elle doive toujours présenter des inégalités auxquelles l'industrie des hommes ne pourra rien changer. En plusieurs endroits le terrain est si fertile qu'il n'a pas même besoin d'engrais. Cependant sa valeur est toujours peu considérable : trop d'hommes concourent à la culture de la terre; le sol n'entre presque pour rien dans l'estimation des biens-fonds, et c'est le nombre d'hommes qui y vivent attachés à la glèbe qui donne la mesure d'évaluation.

En donnant à la Russie d'Europe 402,100,552 dessaitines de surface, on trouve que ce nombre comprend 156 millions de dessaitines (à 1 hectare $\frac{93}{1000}$) de forêts, 178 millions de terres incultes ou couvertes d'eaux, ou d'habitations et occupées par les routes; 61,500,000 dessaitines de terres labourables, et un peu plus de 6 millions de dessaitines de prairies. On voit combien les pâturages sont rares dans la Russie en général; leur augmentation, en permettant d'entretenir plus de bétail, offrirait les moyens de donner plus d'engrais aux champs. Ils ne sont considérables qu'en Livonie et en Courlande, où ils forment la sixième partie de la surface. Les forêts, au contraire, couvrent d'immenses étendues, quoique très-inégalement; car, tandis que le plateau

du nord est hérissé de forêts, la Petite-Russie en manque, et le bois, en général, commence à devenir cher dans la Russie d'Europe. En somme, on trouve toujours une dessaitine de bois sur 2 $\frac{5}{9}$ qui en sont dépourvues; proportion assez forte et n'attestant pas une fertilité extraordinaire.

C'est le *blé* qui forme la principale richesse du sol russe : on en sème, année commune, 50 millions de tchetvertes (doubles boisseaux de 206 litres), en Europe, qui donnent, à raison de 3 $\frac{1}{2}$ grains, 167,500,000 tchetvertes par an; on en récolte dans tout l'empire, année commune, 181 millions de tchetvertes, dont 80 millions suffisent à la consommation, mais de l'excédant desquels 10 millions sont encore absorbés par les distilleries d'eau-de-vie, et 50 millions par les semailles, en sorte qu'il n'en reste pour le commerce qu'environ 40 millions. Presque toutes les provinces ont constamment un fort excédant; il n'y a que les gouvernemens de Pétersbourg et de Moscou, à cause de leur population; ceux d'Arkhangel et de Vologda, par la rigueur de la température, et celui de Perm, où l'on s'occupe surtout de l'exploitation des mines, qui consomment beaucoup plus qu'ils ne produisent. Dans la Sibérie elle-même on cultive une quantité suffisante de blé. Le seul gouvernement d'Orel produit annuellement 5 à 6 millions de tchetvertes au-delà de sa consommation, et c'est ce gouvernement, avec ceux de Kasan, de Nijni-Novgorod, de Penza, de Tambof, d'Orel et de Koursk, où la récolte des blés est surtout abondante. Elle serait plus riche encore, s'il était possible de trouver de plus grands débouchés. Le seigle et l'avoine sont les grains qu'on cultive le plus généralement; on évalue la récolte annuelle du premier à 383,425,000 roubles en assignats, et celle de la seconde, à 200,202,000 roubles, ce qui donne un total de près

de 585 millions, valeur double de celle de la production entière du froment, de l'orge, du millet, du blé sarrazin, du maïs, du lin, du chanvre et du tabac, qui, donnant annuellement un poids de 1,800,000 pouds, n'est estimée qu'à 290 millions. Dans les contrées situées plus au nord, on cultive la *ledianka*, ou le froment de glace, qui n'a rien à redouter de l'intempérie de l'air. Le blé est assez généralement séché en Russie dans les fours qu'on nomme ovines; quoique le grain devienne plus petit en se séchant, l'humidité du sol rend cette opération presque indispensable; elle préserve d'ailleurs le blé des charançons et permet de le conserver plus long-temps.

Parmi les autres productions du règne végétal, le *chanvre* et le *lin* sont les plus communes: la culture du chanvre, dont l'exportation ne rapportait encore en 1802 que 20,000 roubles, est même la plus productive et la mieux entendue de toutes celles de la Russie centrale. Il se trouve en abondance surtout aux environs de Novgorod, de Tver et de Riga; on le rencontre sauvage sur les bords du Volga, de l'Oural et du Térek. Dans la Sibérie il croît une espèce d'ortie qui peut tenir lieu de chanvre. On trouve le lin en excellente qualité dans tout le centre de la Russie et dans les provinces baltiques; celui des bords de la Kama, qu'on nomme lin de Valachie, est le plus estimé: ses fils sont plus longs qu'à l'ordinaire. Le *tabac*, long-temps défendu en Russie par l'Église, est aujourd'hui planté partout dans l'Oukraine: dans ce pays, dont les feuilles, avec celles de Sarepta, sont le plus estimées, on en récolte annuellement plus de 300,000 pouds. Le tabac forme une branche essentielle de l'agriculture de toute la partie méridionale de la Russie d'Europe. Dans cette même contrée,

on récolte aussi assez de *houblon* pour pouvoir en exporter une partie; cette plante est d'ailleurs commune dans toute la Russie, et vient en mille endroits sans aucune culture.

Les *vignes* sont bien plus rares, et leur première plantation ne date guère que d'un siècle. On estime surtout les raisins d'Astrakhan, pour leur grosseur et leur goût savoureux; on les conserve tout l'hiver. Comme fruit, ils forment un article de commerce; mais ils ne sont point propres à donner du vin. Les vins de la Crimée et ceux du Caucase sont d'une qualité très-médiocre; aussi ne les boit-on que mêlés avec des vins étrangers ou avec de l'eau-de-vie. Des vignerons étrangers ont été appelés en Russie pour perfectionner la préparation du vin. En attendant, les Cosaks du Don préparent leur *vinomarozka*, ou vin gelé, avec des raisins, toutes sortes de baies, et de l'eau-de-vie, ingrédient essentiel de toute bonne boisson chez les Russes et leurs voisins.

Les *légumes* sont cultivés dans les environs des deux capitales, et surtout dans le gouvernement de Iaroslavl, près de Rostof, dont les jardiniers fournissent les contrées les plus éloignées de l'empire de primeurs et d'excellens légumes de toute espèce. Ils ne sont cependant pas communs, à l'exception des choux, qui forment une nourriture habituelle du menu peuple. Les *fruits* sont moins rares, mais on ferait bien d'en perfectionner la qualité, au lieu d'en tirer, pour des sommes immenses, des pays étrangers. La Russie produit des cerisiers, des pruniers et des pommiers sauvages; les fruits des mêmes arbres sont cultivés au centre et à l'est de l'empire, où, toutefois, les espèces européennes ne sont connues encore que par le commerce. Celles qui y viennent sont toutes originaires d'Asie. Les pommes de Kirevsk sont remarquables pour leur énorme

grosseur ; un seul de ces fruits pèse quelquefois jusqu'à 4 livres. Les pommes *nalivnié*, c'est-à-dire remplies d'un suc transparent, des gouvernemens de Moscou et de Vladimir, sont très-estimées ; on les croirait artificielles. Les pommes de Kalouga et de Rostof, et les cerises de Vladimir, sont particulièrement connues. On fabrique en quantité du cidre et du vin de cerises; ce dernier surtout dans les steppes. Mais le fruit le plus commun en Russie, et dont la consommation passe toute croyance, ce sont les noisettes. Les provinces méridionales produisent des fruits du sud ; le melon et l'arbouse, ou le melon d'eau, dont il se fait aussi une grande consommation en été, y viennent en abondance. La Grousinie et le pays d'Astrakhan fournissent du *coton* et de la *garance*, dont la culture a éveillé la sollicitude du gouvernement. Cette plante teinturière a aussi été naturalisée en Tauride et sur les bords du Volga et de l'Oka. Il vient du *poivre* sur ceux de la Samara ; la *rhubarbe* de Sibérie ne le cède pas à celle de la Chine, et la *saxifraga crassifolia*, qui croît dans les montagnes de Kholivân, donne le thé tchaguir, qui remplacerait avec avantage celui qu'on importe en si grande quantité de la Chine. Enfin, plusieurs plantes des steppes fournissent une espèce de potasse, dont on se servira utilement à toute sorte d'usages.

Il reste à parler des *forêts*, source de richesses qui restera long-temps inépuisable, et qui le serait à un plus haut degré, si elles étaient entretenues d'une manière plus méthodique et plus soignée. Toutefois, depuis 1802, année où fut publié un réglement forestier, cette branche de l'économie rurale a fait de grands progrès. Soixante-dix millions d'arpens russes, ou dessaitines, sont encore absolument couverts de pins, de sapins et d'autres arbres à

aiguilles, sans compter les chênes, les érables, les hêtres, les peupliers et les charmes, qui tous ne sont pas rares dans les latitudes qui ne dépassent pas le 52.ᵉ degré, et les bouleaux, qui viennent encore dans les contrées les plus boréales. On comptait, en 1804, 8,195,295 pins propres à servir de mâts, et ayant au moins 30 pouces de diamètre, et 374,804 chênes de 24 pouces et au-dessus. Près de 87 millions de pins pouvaient fournir du bois de construction. Les pins, les sapins, les tilleuls et les bouleaux, sont les arbres les plus communs; ces derniers dominent jusqu'au 55.ᵉ degré de latitude, au-dessus duquel on trouve encore de vastes de forêts de pins et de sapins. Le gouvernement de Novgorod et celui de Tver sont surtout couverts de forêts; la forêt de de Volkhonski, qui s'étend jusque vers les collines de Valdaï, est une des plus vastes qu'on connaisse. Dans le gouvernement de Perm, sur 18 millions de dessaitines, 17 millions sont couverts de forêts. Ces bois immenses sont un grand bienfait pour un pays situé sous un ciel si inclément; elles le défendent en partie contre les vents des mers glaciales. Les provinces situées vers le sud n'ont pas le même besoin; aussi sont-elles dépourvues de bois au point qu'on y brûle de l'herbe et de la fiente. (2)

3. Le *règne minéral*, enfin, est aussi d'une très-grande ressource pour la Russie, dont il grossit de plus en plus les revenus publics, comme ceux des particuliers. Ce sont l'Oural, l'Altaï et les montagnes qui entourent la ville de Nertchinsk, en Sibérie, qui fournissent surtout une grande abondance de *métaux*, même précieux. Avant 1821, on ne connaissait en

---

(2) C. T. HERRMANN, *Données statistiques sur l'état de l'agriculture en Russie*, *en* 1814. Dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences*, *à Saint-Pétersbourg*. T. 8, p. 398 et 399.

Russie que deux mines d'*or*, dont celle de Bérésof et de Krilatof, gouvernement de Tobolsk, était la plus riche; on gagnait environ 40 pouds par an. Depuis la découverte des grandes mines de l'Oural, où l'on a trouvé un morceau d'or natif, extrêmement pur, pesant 25 livres, ce résultat est beaucoup augmenté. On recueille le plus d'or aux environs de Catherinebourg (56°, 50', 38" de lat. nord, 30°, 20', 30" de long., méridien de Pétersbourg). En 1824, on en a exploité, dans quinze mines différentes, 206 pouds, 37 livres et 32 zolotniks, dans le courant de 1825 et pendant le premier semestre de 1826, on en a eu 357 pouds, 25 livres, 42 zolotniks; pendant le second semestre de la même année, 116 pouds; en 1827, 282 pouds, 6 zolotniks; ce qui fait, dans l'espace de quatre ans, 962 pouds, 22 livres et 80 zolotniks, c'est-à-dire, en mettant la livre au taux de 1500 fr., une valeur de plus de 57 millions de francs. De plus, on lave l'or sur plusieurs points, et la contrée de Bogoslof, district de Verkhotoure, en fournit, malgré sa latitude avancée, 20 zolotniks sur 100 pouds de gravier. Les mêmes monts ouraliens renferment aussi beaucoup de *platine*, dont on commence, en Russie, à frapper des monnaies; on en a recueilli en 1825 et pendant le premier semestre de 1826, 21 pouds, 6 livres, 88 zolotniks; pendant la seconde moitié de 1826, 6 pouds, 20 livres, 30 zolotniks; en 1827, 25 pouds, 30 livres, 65 zolotniks, ce qui donne, pour les mêmes quatre années, un total de 54 pouds, 17 livres, 67 zolotniks. L'*argent* est exploité dans l'Altaï, à Kholivano-Voskressenski, et dans les montagnes de Sibérie, aux environs de Nertchinsk; les douze mines qu'on connaît, en fournissent annuellement 3000 pouds. On gagne encore beaucoup d'or par la dissolution chimique de l'argent : l'exploitation de ces deux métaux précieux est

de pur profit pour le gouvernement; car ses frais lui sont remboursés par les profits faits sur le minérai que les mêmes mines lui fournissent. (3)

Le *cuivre* abonde dans le gouvernement d'Olonetz, dans l'Oural et l'Altaï; on en coule annuellement environ 210,000 pouds. On a trouvé beaucoup de cuivre natif dans une île sur la côte orientale du Kamtchatka, qui porte son nom de ce métal. Quant au *plomb*, on en coule 38,000 pouds dans les seules mines de Nertchinsk et de Kholivân. L'exploitation du *fer* fournit bien plus de ce métal que la Russie ne saurait en employer. Dans l'Oural seul, il occupe plus de 50,000 ouvriers, et l'on en gagne encore dans le Caucase, dans les Carpathes, dans l'Altaï et même dans les collines de Valdaï. Ces différentes mines, au nombre d'environ 170, fournissent 6 millions de pouds de fer épuré, sans compter le minérai coulé en ancres, faux, agrès, canons et armes de toute espèce. Le total de la fonte qu'on y coule s'élève à environ 9 millions de pouds. En 1749, on a découvert sur une montagne de la Sibérie une masse de fer pesant 42 pouds. La Sibérie fournit encore du *mercure*, de l'*antimoine*, du *zinc* et du *cobalt*. On recueille de l'*aimant* dans la mine de Keskanor, de l'Oural. On en a trouvé des blocs de 40 livres qui portaient deux quintaux. La mine de Gommelchefski, dans l'Oural, fournit les plus belles *malachites*; on en trouve une à Saint-Pétersbourg qui, pesant 100 pouds, est d'un prix inestimable.

Parmi les autres *minéraux*, le granit de Russie est d'une grande beauté : on en trouve de toutes les couleurs, et il est exploité surtout en Finlande et dans

---

(3) *Gornoï Journal*, ou *Journal des mines*. Saint-Pétersbourg, 1825, n.° 3; 1826, n.os 3 et 9. — *Gazette* (allemande) *du commerce de Saint-Pétersbourg*, 1826, n.° 21.

le gouvernement d'Olonetz, où l'on trouve encore des marbres également de toutes les couleurs; celui de l'Oural ne le cède en rien aux meilleures qualités connues. Ces montagnes fournissent encore le jaspe, l'albâtre, le lapis-lazuli, les cristaux de roche et le verre de Russie, qui, fendu en lames qui ont souvent un pied carré de surface, sert de vitres dans les contrées les plus septentrionales. Le spath calcaire, l'ardoise et le plâtre, se trouvent partout et en grande quantité; la Sibérie fournit de la serpentine, de la terre à porcelaine et de l'amiante; la Tauride, de la terre sigillaire, à faïence et à foulon; le pétrole et la naphte découlent des rochers du Caucase; les côtes de la mer Baltique, et même les forêts de la Lithuanie, recèlent du succin; enfin, le soufre, la tourbe, la houille, sont en plusieurs endroits. La Russie produit aussi toutes les matières salines et toutes les espèces de sel : elle en exploite une quantité plus que suffisante à sa consommation; mais les immenses distances qui, dans quelques contrées, porteraient le prix de cette denrée à un taux trop élevé, en nécessitent une forte importation de l'Autriche et de l'Angleterre. L'exploitation générale se monte à 30 millions de pouds; la consommation n'est que d'environ 20 millions. L'Ilek, rivière du gouvernement d'Orenbourg, en est surtout une source inépuisable; ses deux bords sont formés de superbes cristaux du sel-gemme le plus pur et le plus beau qu'on puisse voir; il fournit, à lui seul, 355,000 pouds de ce minéral. L'Oural en donne 5 ou 6 millions de pouds, et le lac salé d'Ielton, du gouvernement de Saratof, environ le même nombre. Les principales sources salées sont celles de Solikamsk, gouvernement de Perm, où seize salines fournissent un sel extrêmement blanc, et d'Oussolié, gouvernement de Simbirsk, qui donnent annuellement plus d'un million de

pouds. La saumure donne 10 à 16 zolotniks par livre. Les environs du lac d'Ilmen, les provinces polonaises, la Tauride et le gouvernement d'Irkoutsk, en produisent aussi une grande quantité.

L'Oural, cette mine inépuisable de richesse, renferme enfin beaucoup de *pierres précieuses*, surtout des rubis, des topazes, des aigues-marines, des améthystes, des bérils, des grenades, et l'on y a même découvert dernièrement des diamans. Parmi les pierres fausses, imitant les fines, on distingue l'émeraude, l'opal, la calcédoine, l'onix, le chrysolithe, le porphyre, l'agate et la cornaline.

Pour terminer cette statistique de la nature, s'il est permis de s'exprimer ainsi, nous ajouterons que l'*ivoire fossile* qu'on recueille en Sibérie forme un objet d'exportation, qu'on y trouve aussi une quantité prodigieuse de pétrifications, et que les eaux minérales, dont nous citerons surtout celles du Térek, du lac Baïkal et de Bargousine, dans le gouvernement d'Irkoutsk, sont également fréquentes en Russie. (4)

---

(4) P. S. Pallas, *Neue nordische Beyträge*, etc., ou Nouveaux essais sur la description physique, géographique et ethnographique des pays du nord, leur économie rurale et leur histoire naturelle; Saint-Petersbourg et Leipsic, 1781 - 1796, 7 vol. in-8.°, avec planches. — J. G. Georgi, *Geographisch-physikalische und naturhistorische Beschreibung*, etc., ou Histoire naturelle et description géographique et physique de l'empire de Russie; Kœnigsberg, 1797 - 1800, 3 tomes en 10 volumes in-8.°, avec deux cartes. — B. F. J. Herrmann, *Beyträge zur Physik*, *Œkonomie*, *Mineralogie*, *Chemie*, etc. Sur la physique, l'économie rurale, la minéralogie, la chimie, la technologie et la statistique de la Russie et des pays adjacens; Berlin et Stettin, 1786 - 1789, 3 vol. in-8.°

CHAPITRE II.

DIVISIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES.

L'empire de Russie, dans son état actuel, est une immense agglomération de pays, formant ensemble une masse compacte et bien arrondie. La *vieille Russie*, qu'on a improprement nommée la *Moscovie*, en forme le noyau et la principale force; une vaste ceinture de provinces, continuées au-delà de l'Oural jusqu'aux rives du grand Océan, environnent de toutes parts cette ancienne patrie des Russes, qui l'ont débordée dans toutes les directions. La vieille Russie, dont les limites naturelles étaient le Boug, le Dnièpr, la Velikaïa et le lac Péïpous à l'ouest, à l'est le Don et le Volga, au nord le golfe de Finlande, le lac Ladoga et la Dvina, et les steppes au sud, comprenait les quatre grandes-principautés suivantes : celle de *Novgorod*, avec les principautés de Tver, de Péréaslavl, de Biélo-Ozero, la république de Pskof ou Plescau, le pays des Iames, celui d'Olonetz et la Biarmie, successivement soumis par les armes de la république de Novgorod la grande; celle de *Kiovie*, avec les principautés d'Halitch ou de Galitch, de Vladimir de Volhynie, de Novgorod-Séverskoï, de Tchernigof et de Péréïaslavl; celle de *Vladimir*, avec les principautés de Souzdal, de Mourom et de Rostof; enfin, celle de *Moscovie*, qui en était la plus récente. Il faut y ajouter encore la principauté de *Smolensk*, comprenant, outre cette ville et son territoire, Viazma, Dorogobouge, Droutsk, Mstislavl, Bielsk et Toropetz, ainsi que celle de *Polotsk*, formant dans l'origine un État indépendant gouverné par des Varègues autres que ceux de Novgorod. Toutes ces différentes souverainetés étaient réunies sous le même sceptre,

à la mort de Vladimir le grand, au commencement du onzième siècle, et le furent encore une fois sous son fils Iaroslaf. Mais depuis ce monarque législateur, la Russie fut démembrée en divers sens et déchut d'année en année. Elle ne recouvra sa grandeur première que sous Alexis Mikhaïlovitch, considérablement augmentée même par la conquête de la *Sibérie*, faite un siècle avant lui. Néanmoins, Ivan III le grand, fils de Vassilii, avait déjà commencé à se nommer *Grand-Seigneur* (Velikii-Gossoudar) *de toutes les Russies*, titre qui, conservé par ses successeurs, n'embrassait pourtant que la vieille Russie, dont la Kiovie était même alors détachée. Si, depuis Iaroslaf-Vladimirovitch, cette monarchie n'avait fait que décheoir et perdre tour-à-tour ses plus belles provinces, elle s'accrut, au contraire, constamment et sans interruption depuis Ivan III Vassiliévitch, jusqu'à nos jours. Elle n'avait compté, en 1462, que 18,000 milles carrés géographiques, et à la mort de ce prince, elle en avait déjà plus de 37,000. Cette étendue se trouva presque quadruple à la mort d'Ivan IV Vassiliévitch, en 1584, ce prince ayant fait la conquête des Tsaries de Kasan et d'Astrakhan, élevées autrefois sur les débris de la Grande-Bulgarie, et le Cosak Iermak lui ayant fait don de l'immense Sibérie. Quelque colossale que fût dès-lors la Russie, son étendue était encore doublée à la mort de Michel Fœdorovitch, en 1645, quoique la population n'excédât guère encore 12 millions. Quand Alexis Mikhaïlovitch, son fils, eut fait la conquête de la Kiovie et celle de quelques provinces que les Tatars avaient long-temps tenues envahies, son domaine s'étendit depuis Smolensk jusqu'au lac Baïkal, et c'est dès-lors qu'on commença à diviser la vieille Russie en grande, en petite et en blanche.

Les grands-duchés de Novgorod, de Moscovie et

de Vladimir formaient, avec les principautés de Tver, de Riaisân, de Iaroslavl, de Rostof, de Biélo-Ozero, de Nijni-Novgorod et de Pskof, la *Grande Russie*; la Kiovie avec Tchernigof et plusieurs autres provinces méridionales de l'autre côté du Dnièpr, provinces auxquelles leur situation à l'extrémité de l'empire avait fait donner le nom d'Oukraine ou de frontière, et auxquelles quelques-uns ajoutent les territoires de Tambof, d'Orel et même de Riaisân, étaient compris sous le nom de la *Petite Russie*, et la *Russie blanche* se composait des principautés de Smolensk et de Polotsk, ainsi que de Mstislavl, Rjef et Bielsk. Cette division est naturelle et nécessaire; la différence de mœurs, de langue et de manière d'être des habitans respectifs de ces trois régions la motivent. Les Annales russes mentionnent encore une autre division, et celle-ci offre plus de difficultés : ils ajoutent aux trois grandes divisions précédentes, la *Russie rouge* et la *noire*. On désignait de ces deux dénominations des provinces qui, après avoir anciennement fait partie du territoire russe, ont été conquises par les Polonais et les Lithuaniens. Les Russes et les Tatars exprimaient par les couleurs diverses qualités : le blanc avait surtout quelque chose de noble à leurs yeux, et pour désigner la puissance du monarque russe, les Tatars le nomment encore aujourd'hui Tsar blanc (Tchagan Tsar), titre qui lui fut donné, au dire d'Herberstein, déjà avant lui. A la même époque, le pays était aussi souvent nommé *Russie blanche* (1); mais Alexis Mikhaïlovitch, en ajoutant à son titre de Tsar de la Grande Russie, ceux de Tsar de la Petite Russie et de la Russie blanche, désignait, par ce dernier

(1) PAULUS JOVIUS, *De legatione Basilii magni*, etc. *Rerum Moscoviticarum auctores varii*; p. 122, 51.

nom, les provinces qu'il venait de conquérir sur les Polonais. La Russie rouge, à laquelle appartenaient la principauté de Galitch et peut-être quelques districts de la principauté de Kief, restait encore entre les mains des Polonais, ainsi que la Russie noire, qui, s'il est vrai qu'on se soit servi de ce nom et qu'il ne doive pas son origine à une confusion de termes qui aurait fait substituer le mot *tchermnoï*, rouge, à *tchernoï*, noir, était composée des palatinats de Novgorodek, de Grodno et de Bialystok, enlevés aux Russes par les Lithuaniens. On trouve, en effet, parmi la population de cette province, comme parmi celle de la Volhynie et de la Podolie, une foule de véritables Russes, désignés par le nom de Roussniaks, et qui ne sont pas des colons venus de l'intérieur depuis la dernière conquête de ces pays. Il résulte, de ce que nous venons de dire, qu'on n'est point d'accord sur l'origine de ces noms empruntés aux couleurs et que l'on retrouve chez d'autres peuples slaves, tels que les Serbes et les Croates : quelques historiens croient devoir attribuer cette origine à des raisons physiques; d'autres, à l'état politique de ces populations; d'autres, enfin, à leur habillement. (2)

Du temps d'Alexis, la Permie, la Sibérie, Kasan et Astrakhan, incorporés à l'empire, formaient, avec la vieille Russie, l'ensemble de la monarchie. Sous le premier nom, les annalistes comprenaient Iouga, Soukhna, Vologda, Viatka, Kholmogori, Lop-Korela, Pertassi, Permeki, Gami et Tchoudsavaïa.

Depuis Pierre le grand, les conquêtes devinrent de plus en plus fréquentes, et c'est surtout aux dépens des Suédois, des Polonais et des Turks qu'elles

---

(2) MULLER, *Sammlung russischer Geschichte*, ou Collection de pièces relatives à l'Histoire de Russie; t. 8, p. 543 - 553.

se firent. La Russie, qui, à l'avénement de Pierre, n'avait qu'environ 264,000 milles carrés géographiques, en comptait plus de 273,000 à sa mort. A la mort de Catherine II, son étendue était de 331,000 milles carrés, et c'est sous le règne d'Alexandre I.er Pavlovitch qu'elle fut portée au nombre que nous avons indiqué dans le chapitre précédent.

Agrandie de la sorte, la Russie proprement dite ne forme plus qu'un des élémens qui composent cette monarchie devenue si complexe. En prenant pour base l'origine des principaux peuples qui en font partie, on trouve, pour les conquêtes faites depuis Alexis, les divisions suivantes : 1.° les provinces *tchoudes* ou *finnoises*, comprenant la Biarmie (Perm, Viatka, etc), la Carélie, la Finlande et l'Esthonie; 2.° les provinces *letto-vénèdes*, embrassant la Lithuanie avec la Samogitie et la Lettonie proprement dite, c'est-à-dire, la Courlande avec la majeure partie de la Livonie; 3.° les provinces *polonaises*, comme sont la Volhynie, la Podolie et Bialystok; 4.° la province *valaque* nommée la Bessarabie; 5.° les provinces *turques* qui avaient formé auparavant les khanats de Crimée et de Kabardinie, ainsi que ceux d'Astrakhan, de Kasan et de Sibérie; 6.° les provinces arméniennes, qui sont la Géorgie, la Mingrélie, l'Imirétie et l'Arménie proprement dite; 7.° les provinces mongoles de la Sibérie.

On a compris tous ces vastes pays sous les noms de *Russie d'Europe* et de *Russie d'Asie;* mais cette division générale n'est point reconnue par le gouvernement russe, qui, en faisant franchir l'Oural à plusieurs de ses gouvernemens de l'est, semble au contraire avoir pris à tâche de l'effacer entièrement. En l'admettant, trois immenses gouvernemens se trouveraient morcelés; d'ailleurs on ne s'est point encore entendu sur la frontière qu'on donnerait à

l'Europe du côté du sud, là où la Russie s'avance entre la mer Noire et la Caspienne.

Quant aux *divisions administratives*, la Russie avant Pierre I.er était divisée en huit voïvodies; ce grand monarque les répartit sur les dix gouvernemens qu'il institua en 1710, et qui sont ceux de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Kief, d'Arkhangel, de Smolensk et Riga, de Tobolsk, de Voronège, de Kasan, d'Astrakhan et de Nijni-Novgorod (3). Mais ce nombre ayant bientôt été trouvé insuffisant, on le porta à quatorze, en distrayant le gouvernement de Riga de celui de Smolensk, les gouvernemens de Novgorod-Velikii et de Revel de celui de Saint-Pétersbourg, et le gouvernement de Bielgorod de celui de Voronège. L'impératrice Catherine II trouva dix-huit gouvernemens : pour remédier aux abus qui s'étaient glissés en foule dans ce système défectueux d'administration, elle en entreprit, en 1775, une réorganisation complète. Elle commença par partager l'empire en trois grandes régions : celle du nord, celle du centre et celle du midi. Chacune de ces régions fut subdivisée en gouvernemens, dont elle porta le nombre à quarante-deux, et vers la fin de son règne à cinquante. Mais à sa mort, Paul I.er réduisit de nouveau ce nombre et entreprit une division nouvelle de tout le territoire russe. L'organisation définitive eut lieu sous Alexandre, son fils, en 1822 : cet empereur divisa toute la monarchie en cinquante gouvernemens, ou en cinquante-un, en comptant aussi le cercle de Bialystok, qui a sa régence à part, et, de plus, en quatre provinces ou *oblastes* (juridictions), auxquelles fut ajoutée depuis une cinquième.

---

(3) STRAHLENBERG, *Description historique de l'empire de Russie*; t. I.er, p. 14-16.

L'année suivante il répartit les uns et les autres sur douze gouvernemens généraux, dont il établit le siége à Pétersbourg, Moscou, Tver, Riga, Smolensk, Kief, Odessa, Nijegorod, Orenbourg, Perm, Tobolsk et Irkoutsk, auxquels il faut ajouter encore le gouvernement général de Tiflis. Le grand-duché de Finlande reçut aussi un gouverneur général, mais le gouvernement de Vybourg y fut réintégré; il jouit maintenant, avec le reste du grand-duché, d'une administration particulière.

En faisant connaître les noms des gouvernemens et des provinces, que leur grandeur, jointe à une population bien clair-semée, n'a pas permis encore d'organiser régulièrement, nous maintiendrons la division naturelle en trois grandes régions.

1.° *Région septentrionale:*

Saint-Pétersbourg, Novgorod, Tver, Pskof, Esthonie, Livonie, Courlande, Olonetz, Arkhangel, Vologda, Kostroma, Iaroslavl, Viatka, Perm, Tobolsk, Iénisseisk; puis, la province non organisée de Iakoutsk, le pays des Tchouktchis et le Kamtchatka.

2.° *Région centrale:*

Moscou, Smolensk, Vladimir, Kalouga, Toula, Riaisân, Tambof, Orel, Koursk, Voronége, Simbirsk, Penza, Kasan, Nijni-Novgorod, Orenbourg, Vitebsk, Mohilef, Vilna, Grodno, Minsk, Slobodes d'Oukraine, Tomsk, Irkoutsk; puis, le cercle de Bialystok, la province non organisée d'Omsk et le pays des Okhotes.

3.° *Région méridionale:*

Kief, Tchernigof, Poltava, Volhynie, Podolie, Kherson, Iékatérinoslaf, Tauride, Saratof, Astrakhan, Géorgie; puis, les provinces non organisées de Bessarabie, du Caucase et d'Arménie (4); enfin, le pays des Cosaks du Don.

(4) Créée en vertu d'un oukase du 21 Mars 1828.

On voit que les gouvernemens ont, à quelques exceptions près, tous le nom de leur chef-lieu : leur étendue n'est pas la même pour tous, car celle de l'une est quelquefois le triple ou même le décuple de celle de l'autre. Le plus petit est celui de Bialystok, qui n'a que 158 milles carrés géographiques, et le plus grand celui d'Iénisseisk, qui en a près de cent mille.

A tant de pays il faut ajouter encore plusieurs groupes d'îles du grand Océan, tels que la Nouvelle-Sibérie, les îles Alioutiennes, les Kouriles, les îles Pribylof, celles d'Ivosdevy, Krestofski, Saint-Laurent, Saint-Mathieu; enfin, l'Amérique russe, espaces immenses de terrain qui ajoutent au territoire russe de nouveaux milliers de milles carrés.

Toutefois, au milieu de ces pays il s'en trouve quelques-uns qui ne sont pas entièrement soumis à la Russie. Quelques peuplades qui en parcourent les steppes, en sont simplement vassales, de même que l'Imirétie et la Mingrélie. Le Lesghistan, quoique environné de toutes parts des possessions russes, conserve encore son indépendance, et les forteresses turques d'Anapa, de Poti, et d'autres, situées en partie sur le territoire russe et que la fortune des armes vient de faire tomber entre les mains de l'empereur, ne lui ont pas été cédées encore par un traité.

TABLEAU SYNOPTIQUE

Des gouvernemens, de leur surface et de leur population. (5)

NOMS des divisions administratives et autres.	ARÉAL en milles carrés géogr.	POPULATION.	HABITANS par mille carré géogr.
I. Russie d'Europe	72,869	41,866,317	605
A. Provinces baltiques	9,020	3,490,041	398
1. Saint-Pétersbourg	848	844,900	994
2. Finlande	6,402	1,378,500	215 ½
3. Esthonie	323	238,937	739
4. Livonie	938	644,701	687
5. Courlande	509	383,003	753
B. Grande-Russie	43,388	21,451,876	494
6. Moscou	474	1,337,900	2,823
7. Smolensk	1,008	1,325,700	1,314
8. Pskof	1,045	638,876	611
9. Tver	1,135	1,260,700	1,110
10. Novgorod	2,578	915,500	216
11. Olonetz	3,587	359,800	100
12. Arkhangelsk	16,225	263,100	16
13. Vologda	6,867	802,200	117
14. Iaroslavl	671	1,038,100	1,545
15. Kostroma	1,808	1,455,500	803
16. Vladimir	920	1,334,500	1,449
17. Nijegorod	961	1,379,900	1,435
18. Tambof	1,271	1,422,100	1,118
19. Riaisân	781	1,308,600	1,674
20. Toula	558	1,039,800	1,860
21. Kalouga	395	1,175,100	2,999
22. Orel	849	1,299,500	1,529

(5) Ce Tableau est emprunté à HASSEL ; tel que nous le donnons, nous avons lieu de le croire exact, sans cependant prétendre en garantir tous les détails. Voyez HASSEL, *Genealogisch-statistischer Almanach*, c'est-à-dire, Almanach généalogique et statistique. Sixième année. Weimar, 1829; p. 57 - 59.

NOMS des divisions administratives et autres.	ARÉAL en milles carrés géogr.	POPULATION.	HABITANS par mille carré géogr.
23. Koursk	701	1,649,000	2,350
24. Voronège	1,547	1,445,900	934
C. Petite-Russie	4,135	5,674,000	1,371
25. Kief	978	1,472,100	1,503
26. Tchernigof	1,189	1,410,000	1,184
27. Poltava	850	1,877,500	2,207
28. Slobodes d'Oukraine	1,118	914,400	817
D. Russie méridionale	8,771	2,801,500	320
29. Iékatérinoslaf	1,417	826,100	583
30. Kherson	1,206	459,400	380
31. Tauride	1,646	346,200	211
a. Province de Bessarabie	891	800,000	897
b. Pays des Cosaks du Don	3,611	369,800	102
E. Russie occidentale	7,535	8,448,900	1,125
32. Vilna	1,081	1,357,400	1,255
33. Grodno	536	868,100	1,619
34. Vitebsk	668	934,900	1,398
35. Mohilef	918	945 400	1,073
36. Minsk	1,832	1,160,100	633
37. Volhynie	1,394	1,496,300	1,072
38. Podolie	948	1,462,100	1,542
c. Prov. ou cercle de Bialystok	158	224,600	1,422
II. Russie d'Asie	275,767	12,407,190	48
A. Tsarie de Kasan (6)	11,519	5,746,250	498
39. Kasan	1,123	1,028,150	915
40. Viatka	2,221	1,293,800	582
41. Perm	5,996	1,269,900	212

(6) Les gouvernemens de cette Tsarie et de la suivante étant situés en grande partie en-deçà du mont Oural, nous ne les rangerions pas, avec feu HASSEL, dans la Russie d'Asie. Cependant nous n'avons rien voulu changer à sa division, bien que nous ayons fait d'ailleurs plusieurs corrections à son Tableau.

NOMS des divisions administratives et autres.	ARÉAL en milles carrés géogr.	POPULATION.	HABITANS par mille carré géogr.
42. Simbirsk	1,402	1,119,400	798
43. Penza	777	1,035,000	1,331
B. Tsarie d'Astrakhan	13,822	2,599,700	188
44. Astrakhan	3,899	222,700	57
45. Saratof	4,297	1,333,500	310
46. Orenbourg	5,626	1,043,500	185
C. Pays du Caucase (7)	5,838	2,083,500	310
d. Province du Caucase	1,585	146,500	92
e. Province de Grousinie	832	390,000	373
f. Province d'Imirétie	645	270,000	418
g. Tcherkessie	1,535	550,000	368
h. Province de Daghestan	434	184,000	373
i. Province de Chirvan	445	133,000	299
j. Province d'Arménie	362	410,000	1,133
D. Steppe des Kirguises	31,681	360,000	11
E. Sibérie	211,840	1,606,190	$7\frac{3}{4}$
47. Tobolsk *k.* Province d'Omsk	24,961	572,471	23
48. Tomsk	60,425	340,000	$5\frac{1}{2}$
49. Iénisseisk		135,000	
50. Irkoutsk		400,500	
l. Province de Iakoutsk	126,460	147,015	$4\frac{3}{4}$
m. Pays d'Okhotsk		6,698	
n. Presqu'île de Kamtchatka		4,506	
F. Isles de la Sibérie	1,067	11,550	11
III. Russie d'Amérique	24,000	50,000	$2\frac{1}{4}$
TOTAL de la surface de la monarchie russe	372,636	54,323,507	145

(7) **La division des pays du Caucase, donnée par HASSEL, n'est pas officielle ; on les divise en gouvernement de Géorgie et en provinces de Caucase et d'Arménie; les autres petites Tsaries et Khanats ne sont pas encore tout-à-fait incorporés à l'empire.**

CHAPITRE III.

DE LA POPULATION ET DE SES DIVERS ÉLÉMENS.

I. Évaluation générale. La population de la Russie n'est nullement en proportion avec l'immense étendue de cet empire : sur une surface donnée, sur laquelle, dans les autres pays, on trouverait 450 habitans, la Russie, prise dans son ensemble, n'en offre guère que 30. Il est vrai que cette étonnante disproportion diminue considérablement, si l'on ne fait entrer en ligne de compte que les provinces européennes de la monarchie russe : aussi bien serait-il injuste de comprendre les colonies dans ce calcul; car, pour être contiguës à la mère-patrie, les Russies d'Asie et d'Amérique n'en sont pas moins ses colonies. En Europe on peut compter au moins 45 individus sur une portion de terrain où d'autres pays de cette partie du monde en offriraient 200. Ces mêmes provinces européennes ont 606 habitans par mille carré, tandis qu'en prenant l'ensemble de la monarchie, on ne trouve généralement pour la même étendue que 165 individus. On voit que cette proportion varie de province à province; en effet, il y a en Russie des gouvernemens où l'on ne trouve que 2 ou 3 habitans sur un mille carré, tandis qu'on y en rencontre d'autres où, sur la même étendue, on en compte jusqu'à mille.

Cependant, sous le rapport de la population comme sous tous les autres, la Russie fait de rapides progrès : peuplée à l'avénement de Catherine II de 25 millions d'habitans seulement, elle en comptait à la mort de cette impératrice environ 33 millions, et aujourd'hui ce nombre s'est élevé

à 55 millions. Sans doute que les conquêtes faites dans l'intervalle sont la principale cause de cette prodigieuse augmentation, mais elles ne suffisent pas pour l'expliquer; aussi voit-on par différens relevés que la population se multiplie à l'intérieur, et que l'augmentation naturelle a été annuellement, et depuis 1798, d'environ 500,000 individus; marche progressive, qui, dans cent ans, doublerait le nombre actuel des habitans. Une multiplication si extraordinaire ne présente pourtant aucun sujet de crainte : le noyau seul de cet empire est bien peuplé; aux extrémités il reste de vastes contrées qui sont presque entièrement dépourvues de population. Ne fût-elle peuplée qu'autant que la Suède, dont le climat rigoureux est peu favorable à la multiplication de l'espèce humaine, la Russie compterait toujours 95 millions d'habitans; mais elle en aurait 432,000,000, si la population y était compacte comme en Allemagne. En s'arrêtant même à un calcul très-modique, la Russie pourrait nourrir facilement un nombre d'hommes cinq fois plus grand que celui auquel sa population se réduit présentement.

C'est, comme nous l'avons dit, au centre de la Russie que les plus grandes masses sont réunies; la population devient plus rare à mesure qu'on avance vers le nord ou vers l'orient. Ainsi, dans le gouvernement de Moscou, qui est le mieux peuplé de tous, parce les manufactures y sont nombreuses et que, les capitaux y ayant reflué sur l'agriculture, celle-ci est généralement soignée, on compte 2323 hommes par mille carré; les gouvernemens de Poltava et de Kief viennent immédiatement après: dans le premier on trouve 1938 hommes par mille carré, et dans le second, 1917. En revanche on ne trouve que 16 ames par mille carré dans le gouvernement

d'Arkhangel; mais les circonstances locales n'y permettent pas une plus grande population : cette contrée boréale est faiblement et non pas mal peuplée. La Sibérie est au contraire mal peuplée; mais on peut dire aussi que la partie septentrionale de cette immense colonie est ouverte aux vents qui balaient un sol marécageux d'un côté, et pierreux de l'autre. On n'y trouve guère plus de 4 habitans par mille carré.

C'est aussi dans les provinces du milieu que la population, déjà compacte, se multiplie le plus fortement, de manière que le demi-million que l'empire gagne tous les ans est tout à l'avantage du peuple russe lui-même, dont le nombre est décuplé, tandis que celui des peuples soumis diminue chaque année.

Au reste, il est difficile de déterminer au juste le nombre d'habitans de la Russie tout entière : les calculs fondamentaux et officiels sont eux-mêmes d'une extrême insuffisance, et il n'y a qu'à jeter un regard sur les tableaux publiés dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, pour s'assurer de l'impossibilité d'arriver à des résultats complets et certains. Six dénombremens généraux ont eu lieu jusque-là, mais aucun ne fut complet. Le premier fut fait en 1722, le second en 1742, le troisième en 1762, le quatrième en 1782, le cinquième en 1792. La sixième révision, c'est le terme dont on se sert en Russie, devait s'effectuer dix ans après, suivant la règle que le gouvernement s'était imposée de faire tous les dix ans le relevé général de la population; cependant elle n'a eu lieu réellement qu'en 1811, et nous ne sachions pas que depuis un nouveau dénombrement ait été entrepris. Tous nos calculs, basés sur la révision de 1811 et le mouvement de la popu-

lation depuis cette année, ne peuvent donc être qu'approximatifs, vu le prodigieux accroissement de la population, et l'insuffisance des données que le Saint-Synode publie annuellement sur son mouvement.

Voici maintenant de quelle manière les 55 millions d'habitans sont répartis sur les différens points de l'empire : sur une ville de plus de 300,000 hab. (Saint-Pétersbourg, 312,970 hab.); sur une ville de plus de 200,000 hab. (Moscou, 246,545 hab.); sur cinq villes de plus de 30,000 hab. (Kasan, 50,000 hab.; Riga, 47,949 hab.; Kief, 40,000 hab.; Odessa, 40,000 hab.; Astrakhan, 36,000 hab.); sur 11 villes de 20,000 hab. et au-delà (Toula, Kronstadt, Irkoutsk, Iaroslavl, Kalouga, Koursk, Tobolsk, Vilna, Tver, Orel, Orenbourg); sur 1822 villes moins considérables; sur 1210 forts ou slobodes, enfin, sur 227,400 villages et une infinité de hameaux.

II. Mouvement de la population. En empruntant aux registres publiés annuellement par le Saint-Synode quelques détails sur le mouvement de la population en Russie, pendant une série d'années, nous rappellerons ce que nous avons déjà dit, que ces relevés officiels sont insuffisans. Dressés sur des documens quelquefois incomplets, ils n'embrassent de plus que les individus appartenant à l'église grecque orthodoxe. Pour connaître le véritable état des choses, il faudrait avoir des relevés semblables pour les sectaires de l'église russe, qui sont nombreux; pour les catholiques et les protestans, qui sont en plus grand nombre encore; pour les mahométans et même pour les payens : à leur défaut nous nous en tiendrons à ceux qui sont seuls à notre disposition.

Année 1823. Naissances : 1,633,601 enfans, dont

854,685 mâles et 778,916 du sexe féminin. Décès : 970,258 individus, dont 494,392 mâles et 475,866 du sexe féminin. Excédant des naissances sur les décès : 663,343 individus. Mariages : 381,865.

Année 1824. Naissances: 1,646,224 enfans. Décès: 1,209,473 individus. Excédant des naissances sur les décès : 436,751 individus. Mariages : 336,350.

Année 1825. Naissances : 1,704,615 enfans, dont 890,641 mâles et 814,974 du sexe féminin. Décès: 1,071,206 individus, dont 544,996 mâles et 526,210 du sexe féminin. Excédant des naissances sur les décès : 634,409 individus. Mariages : 365,326.

Année 1826. Naissances : 1,722,862 enfans, dont 897,553 mâles et 825,309 du sexe féminin. Décès : 1,235,706 individus, dont 628,334 mâles et 607,372 du sexe féminin. Excédant des naissances sur les décés : 487,156. Mariages : 404,786.

Année 1827. Naissances : 1,844,779 enfans, dont 952,673 mâles et 892,106 du sexe féminin. Décès : 1,178,051 individus, dont 600,162 mâles et 577,889 du sexe féminin. Excédant des naissances sur les décès : 666,728. Mariages : 388,377.

L'excédant des naissances sur les décès était, en 1806, de 542,701 ; en 1810, de 470,496; en 1817, de 670,045 ; et en ajoutant tous ces résultats, on trouve; au bout de huit ans, une augmentation de population de 4,571,629 individus.

Les deux tableaux suivans serviront à faire connaître quelle part chaque éparchie ou diocèse a dans cette augmentation, ainsi que les degrés de la mortalité suivant les différens âges : nous les empruntons l'un et l'autre aux publications officielles du Saint-Synode.

I.er TABLEAU.

Mouvement de la population gréco-russe en 1825.

ÉPARCHIES OU DIOCÈSES.	NOMBRE des naissances.	NOMBRE des décès.	NOMBRE des mariages.
1. Kief.	61,295	37,193	14,256
2. Novgorod	33,204	19,817	7,202
3. Moscou	48,192	40,310	9,909
4. Saint-Pétersbourg	24,947	23,644	4,655
5. Kasan	81,260	52,392	16,207
6. Astrakhan	20,317	12,284	5,338
7. Tobolsk	46,917	24,808	9,300
8. Iaroslavl.	33,385	31,182	6,646
9. Pskof	23,041	15,289	5,033
10. Riaisân	46,129	21,893	9,835
11. Tver.	48,972	36,113	9,751
12. Iékatérinoslavl	52,661	49,703	13,374
13. Mohilef	22,310	13,971	5,715
14. Tchernigof.	59,579	39,238	12,746
15. Minsk.	9,802	4,368	5,576
16. Podolie	45,662	32,728	12,661
17. Kychenef	28,334	18,127	6,986
18. Kalouga	30,320	17,721	5,925
19. Smolensk	47,015	31,473	7,992
20. Nijni-Novgorod	52,323	38,475	9,360
21. Koursk	70,818	36,739	17,772
22. Vladimir	43,071	29,573	8,202
23. Vologda	26,891	21,991	4,659
24. Toula	44,606	21,042	9,014
25. Viatka.	63,301	35,903	14,406
26. Voronège	88,609	38,629	19,162
27. Irkoutsk (les pays de Iakoutsk et Kamtchatka non-compris)	21,747	15,136	4,530

ÉPARCHIES OU DIOCÈSES.	NOMBRE des naissances.	NOMBRE des décès.	NOMBRE des mariages.
28. Kostroma	29,298	20,738	5,696
29. Arkhangel	7,126	5,313	1,103
30. Tambof	66,703	33,211	14,205
31. Orel.	68,979	45,037	12,402
32. Poltava	70,522	46,854	15,750
33. Perm	59,040	35,349	11,221
34. Penza	82,554	35,823	18,115
35. Slobodes d'Oukraine . .	68,494	41,461	14,287
36. Volhynie et Gitomir . .	41,559	29,563	9,248
37. Orenbourg.	31,276	11,990	6,085
38. Géorgie	4,356	2,131	1,009
TOTAUX.	1,704,615	1,071,212	365,326

II.e TABLEAU.

Mortalité parmi les individus mâles en proportion de leur âge.

PROGRESSION DE L'AGE.	MORTS en 1825.	MORTS en 1827.
Enfans de 5 ans et au-dessous	278,802	315,753
De l'âge de 5 ans à celui de 10	37,193	40,914
De la 10.e année à la 15.e	14,690	16,605
De la 15.e — 20.e	13,356	13,746
De la 20.e — 25.e	14,427	16,215
De la 25.e — 30.e	14,048	14,802
De la 30.e — 35.e	12,887	13,835
De la 35.e — 40.e	13,549	13,435
De la 40.e — 45.e	15,377	15,708

PROGRESSION DE L'AGE.	MORTS en 1825.	MORTS en 1827.
De la 45.e année à la 50.e	16,839	17,218
De la 50.e — 55.e	17,488	9,012
De la 55.e — 60.e	15,224	16,540
De la 60.e — 65.e	19,354	20,953
De la 65.e — 70.e	15,282	16,599
De la 70.e — 75.e	17,317	17,741
De la 75.e — 80.e	10,239	10,983
De la 80.e — 85.e	9,159	9,739
De la 85.e — 90.e	4,710	4,779
De la 90.e — 95.e	2,792	2,993
De la 95.e — 100.e	1,414	1,644
De la 100.e — 105.e	568	604
De la 105.e — 110.e	154	141
De la 110.e — 115.e	56	104
De la 115.e — 120.e	30	46
De la 120.e — 125.e	32	31
De la 125.e — 130.e	4	16
De la 130.e — 135.e	4	4
De la 135.e — 140.e	=	1
TOTAUX	544,995	600,162

III. ESTIMATION DE LA POPULATION PAR RACES. 1.° La *race slavonne* forme le principal élément de toute la population de la Russie, depuis qu'une foule d'hommes de races diverses sont venus s'y fondre. On peut l'évaluer aujourd'hui à 45 millions d'individus, Russes, Polonais, Boulgares et Serviens. Les premiers, formant la grande majorité, comptent environ 43 millions d'individus. A la mort d'Ivân III, Vassiliévitch, en 1505, il en existait pourtant à peine 10 millions; leur prodigieuse aug-

mentation s'explique en partie par leur fusion avec les peuples soumis à leur domination. Sous le nom de *Russes* sont compris aujourd'hui tous ces peuples qu'on connaissait anciennement sous ceux de Roxolanes (Ross-Alanes), d'Iapygues, de Drevliens, de Krivitches, de Poloftses, de Drégovitches, de Radimitches, de Viatitches, de Sévériens et de Boulgares du Volga, et l'on ne fait plus d'autre distinction que celle entre les Grands-Russes et les Petits-Russes. Les premiers, occupant le centre, sont les plus nombreux : on en compte 34 millions; dans les 9 millions qui restent pour les Petits-Russes (Malo-Russes) sont compris aussi les Roussniaks de la Lithuanie et des provinces polonaises, ainsi que la majeure partie des Cosaks, qui sont un amalgame de Polonais, de Russes et d'anciens Tcherkesses; on en connaît, sous des dénominations diverses, au-delà de 400,000 individus mâles, dispersés sur un territoire d'une étendue de 4,600 milles carrés géographiques.

Les *Polonais* sujets immédiats de l'empire sont au nombre d'environ 2 millions; ils habitent particulièrement la Podolie, la Volhynie et Bialystok. Les *Boulgares* et les *Serviens*, qui, établis entre les fleuves Dnièpr et Ingoul, habitent une partie du gouvernement d'Iékatérinoslavl, étaient autrefois des peuplades puissantes; mais aujourd'hui, qu'ils se sont confondus en grande partie avec la population russe, ils ne s'élèvent plus qu'à 30,000 individus.

2.° La *race letto-lithuanienne*, confondue avec la précédente par quelques écrivains, en diffère pourtant sous plusieurs rapports, quoiqu'elle se rapproche surtout des Vénèdes slavons : elle se compose de 1,900,000 individus, dont 600,000 *Lettons* et *Coures* habitent la Courlande, la Semgalle et

une grande partie de la Livonie. Tout le reste est *Lithuanien* et habite l'ancien grand-duché qui en porte le nom et dont dépendaient la Polésie et la Samogitie.

3.° La *race hunno-finnoise*, autrefois très-nombreuse, est aujourd'hui réduite au point qu'il n'en reste plus que 2,962,000 individus répandus par toutes les provinces du nord et de l'est, et dont les masses les plus compactes sont en Finlande, dans l'Esthonie et dans la Permie. Les Russes les nomment tous indifféremment Tchoukhontsis. Voici quelles sont les tribus ou peuplades qui appartiennent à cette race des anciens Scythes, ainsi que le nombre pour lequel elles entrent chacune dans cette évaluation.

Les *Finlandais* ou *Souomes*, nom générique qui comprend aussi les anciens Ijores, les Iames, les Quènes, ainsi que les Caréliens, qu'on trouve encore çà et là dans le gouvernement de Tver, habitent la Finlande, le Savolax, l'Ingrie, et comptent 1,380,000 individus, qu'on a divisés en trois branches, savoir : les Finnois de la Baltique, les Finnois Volgares ou Boulgares, et les Finnois iougriens ou ouraliens. Les *Esthoniens*, Esthes ou Æstiens, qui s'étendaient autrefois jusqu'en Prusse, ne comptent plus guère que 480,000 individus, habitant la province à laquelle ils ont attaché leur nom. Les *Lives* et les *Krivines* n'en sont, à vrai dire, qu'une faible fraction ; mais ils en sont aujourd'hui totalement séparés. Le peu qui en reste se trouve en Courlande et en Livonie ; ces tribus y habitent quelques villages, dont toute la population ne s'élève pas au-delà de 2 à 3,000 hommes. Ils se distinguent fortement de la population qui les entoure. Les *Lapons*, qui habitent les régions polaires, sont au nombre de 9,000. Les *Zyriaines*,

répartis sur les gouvernemens de Vologda, de Perm et de Tobolsk, et qui se nomment eux-mêmes Komi-Mourtes, ne comptent plus que 30,000 individus. Les *Permiens* en peuvent compter 34,000. Les *Vogouls*, ou Vogouli-Mansis, qui vivent en nomades dans les gouvernemens de Perm et de Tobolsk, le long des affluens de la Kama, de l'Irtyche et de l'Ob, autrefois très-nombreux, sont réduits aujourd'hui au nombre de 12,000 hommes. Les *Tchouvaches* ou Souïaches, sur les deux rives du Volga, dans les gouvernemens de Nijni-Novgorod, de Kasan et d'Orenbourg, sont au nombre de 370,000. Celui des *Tchérémisses* ou Maris, des environs de Kasan, se monte à 190,000. Celui des *Mordouins*, dans les gouvernemens de Nijni-Novgorod et de Kasan, à 92,000. On compte 114,000 *Mechtchériaks* et *Teptiaires* du gouvernement d'Orenbourg. Enfin, le nombre des *Ostiaks d'Obi*, habitant les bords de ce fleuve, ainsi que les environs de Bérésof et l'Obdorie, se monte à 107,000. Ces nombres, nous le répétons, seraient infiniment plus considérables, si, depuis des siècles, les peuples de race finnoise ne s'étaient pas mêlés et presque confondus, d'abord avec les Turks et les Mongols, dont leur origine les rapprochait, puis avec les Russes, leurs vainqueurs.

4.° La *race des Khasovas*, nommés par les Russes Samoïèdes (1), s'approche beaucoup de celle des Finnois, mais les individus qui la composent parlent une autre langue. On les divise en *Vanoïtes*, *Tysia-Igolii* et *Khiroutches*, tribus qui habitent, la première, les bords du Mézèn, de la Petchora

(1) Nous ne pouvons croire que ce nom, qui signifierait *gens qui se mangent les uns les autres*, soit dérivé de la langue russe; nous hasarderions plutôt l'étymologie suivante, tirée du finnois : *Souomi-Iotes*, géans de la terre.

et de l'Obi; la seconde, l'intérieur du gouvernement d'Arkhangel, et la troisième, le district de Bérésof en Sibérie, avec les Ostiaks de ces contrées. Les *Ostiaks du Iénissei*, au nombre de 38,000, paraissent être de la même race, qui offre un total d'environ 58,000 individus.

5.° A la *race Mongole* appartiennent les *Kalkas*, les *Bourètes* et les *Kalmuks*, en tout 213,000 nomades.

6.° La *race Mandjoure* peut être estimée à 50,000 hommes. La branche de ce peuple puissant, dont les principales tribus ont fait la conquête de la Chine, qu'on trouve en Russie, porte le nom de *Tungouses*, ou de Donkas de la Sibérie; elle est établie entre l'Iénissei, la Léna et l'Amour.

7.° A la *race turque* appartenaient, parmi les habitans de l'ancienne Russie, les Khasares, les Komans, les Petchénègues ou Patsinakes, les Tortsis, les Ouses, et plusieurs autres peuples dont les noms ont péri. Parmi la population actuelle, les *Tatars de Kasan* et *d'Astrakhan*, les *Nogaïs*, les *Trukhmènes*, les *Kirguises*, les *Bachkirs*, les *Boukhares* et les *Iakoutes*, formant ensemble un total de 2,197,000 hommes, appartiennent à cette race. Les Iakoutes, en particulier, sont au nombre de 100,000.

8.° La *race caucasienne* peut être évaluée, depuis les dernières conquêtes faites par les Russes sur les Persans, à 2 millions d'hommes. Ce sont les Géorgiens, les Imirètes et Mingréliens, compris tous les trois sous le nom de *Grousiniens*, les *Arméniens*, les *Tcherkesses*, les *Ossètes*, les *Avkhasses* et les *Midzègues*. Les Tcherkesses forment, à eux seuls, environ 48,000 familles.

9.° La *race valaque*, en Bessarabie, comprend les *Moldavènes* et les *Valaques*, au nombre de 130,000 hommes.

Outre les races dont nous venons de donner l'énumération, on trouve en Russie de nombreuses populations formées d'hommes de différentes origines, de colons de diverses contrées de l'Europe et de peuplades dont la race est encore peu connue. Les *Eskimos*, parmi lesquels les *Tchouktchis* sont les plus nombreux, habitent le nord-est de la Sibérie et sont, avec les *Kamtchadales* et les habitans des îles voisines, au nombre de 90,700. On peut estimer les *tribus américaines* à 20,000 hommes.

Les *Allemands*, dispersés sur toute la surface de la Russie, et ceux surtout qui forment la bourgeoisie et la noblesse des trois provinces baltiques et en partie du gouvernement de Saint-Pétersbourg, sont au nombre de 380,000, dans lequel les colons des deux bords du Volga sont compris pour 81,000 individus. Les *Suédois*, en Finlande et dans les environs de Narva, ainsi que ceux qui, autrefois prisonniers de guerre, ont été colonisés à l'intérieur, se montent à 56,000 ames. Les *Juifs*, fréquens surtout dans les provinces polonaises et lithuaniennes, ainsi que dans celles qui tiennent leur nom de la mer Baltique, mais repoussés par les lois de la Vieille-Russie, sont au nombre de 460,000. Le seul gouvernement de Vilna en compte 100,000, et celui de Podolie jusqu'à 136,000.

Quant aux autres étrangers répandus sur la vaste surface de l'empire, on peut les évaluer à environ 62,000 individus : ce sont 21,000 *Grecs*, 6000 *Français* et *Anglais*, 1200 *Danois*, 15,000 *Tadjiks* ou Boukhares persans, 6200 *Arabes*, 2000 *Parses*, et 10,500 *Indous* et *Bohémiens* ou *Tsiganes*, très-nombreux surtout dans la ville de Voronège.

Tous ces divers élémens réunis donnent un total de 54,686,700 ames. On voit combien ils diffèrent entre eux et de quelles masses hétérogènes la

Russie se compose. Toutefois il est juste de dire que la sage politique de son gouvernement contribue beaucoup à en avancer la fusion, qui, en effet, fait chaque année des progrès et que quelques siècles suffiront à achever. En attendant, la religion, les mœurs, les usages et les traditions de chaque peuple sont respectés, et malgré les barrières souvent difficiles à franchir, qui les séparent encore entre eux, malgré des rivalités que le temps n'a pas partout éteintes, tous vivent paisiblement à côté l'un de l'autre, également protégés par le gouvernement. On s'est borné ici à donner la nomenclature des peuples les plus importans; mais il y en a, en tout, plus de 90, habitant la monarchie russe: ils parlent, sans compter les dialectes, quarante langues différentes (2). Aucun pays de la terre n'offre dans sa population une si prodigieuse variété.

IV. ÉVALUATION DU NOMBRE DES SECTATEURS DE CHAQUE CROYANCE RELIGIEUSE. Tant de peuples divers doivent nécessairement différer entre eux par leurs opinions religieuses; aussi toutes les professions de foi imaginables ont-elles, en Russie, des sectateurs.

1.° La grande majorité du peuple professe la *religion grecque-orthodoxe*, qui est celle de l'État et du souverain. Nous nous en occuperons spécialement pour en raconter l'histoire et en faire connaître le rit et le dogme. Les dissidens ou sectaires de cette église, nommés en russe *Raskolniks*, c'est-à-dire hérétiques, sont au nombre d'au moins 300,000, parmi lesquels on distingue, dit-on, 72 branches ou sectes. Ils habitent les gouvernemens de la Petite-Russie et le pays des Cosaks; on en

(2) Nous en ferons connaitre, par des échantillons, les plus importantes; dans un appendice que nous avons cru devoir rejeter à la fin de ce volume.

trouve même parmi les anciens Finnois de la Carélie et à Riga.

2.° Les *catholiques-romains* sont, avec les *Grecs-unis* et les *Arméniens* également *unis*, au nombre d'environ trois millions et demi. Les premiers, habitant les provinces polonaises et lithuaniennes, ont six archevêques et évêques, dont le plus élevé, celui que l'empereur a nommé à la dignité de Métropolitain, réside à Saint-Pétersbourg, où il préside le consistoire catholique-romain. Les six diocèses sont ceux de Mohilef, de Vilna, de Mintsk, de Loutsk, de Samogitie et de Kaminietsk. Les Grecs-unis, dont la réconciliation avec le Saint-Siége date du concile de Florence, comptent à eux seuls 1,590,687 individus. Leurs évêchés sont ceux de Loutsk, de Polotsk et de Brzesk-Litefsky, et leurs trois évêques reconnaissent l'autorité d'un métropolitain. Ils sont nombreux, surtout, dans les gouvernemens de Kief et de Vilna. La communauté des Arméniens-unis est peu considérable; celle, au contraire, des Arméniens qui n'ont point adhéré à l'union avec l'église romaine, était estimée, avant 1827, à environ 60,000 individus. Ce nombre est devenu bien plus considérable à la suite de la conquête des provinces de l'Araxe, avec lesquelles un siége métropolitain de cette communauté a passé sous la domination des Russes. Au-delà du Caucase les Arméniens sont en majorité; ils ont aussi des églises à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Astrakhan, et deux évêques, indépendamment du métropolitain et de l'archevêque de Nachitchevan.

3.° Les *confessions évangéliques* ont aussi un grand nombre d'adhérens. Ceux de la *Confession d'Augsbourg* s'élèvent à près d'un million et demi. A la tête de leur communauté sont placés trois évêques et plusieurs surintendans ou inspecteurs

généraux. Ils sont en majorité dans les trois provinces baltiques et en Finlande; on en compte 200,000 dans la principauté de Galitch et dans la Petite-Russie; à Sarepta ils forment de grandes colonies, et ils ont en outre des églises à Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Kharkof, etc. En vertu d'un oukase rendu par l'empereur le 22 Mai (3 Juin) 1828, il a été formé un comité composé des premiers pasteurs de l'église luthérienne de Russie, de plusieurs professeurs en théologie, des présidens laïques des consistoires d'Esthonie et de Livonie, ainsi que d'un représentant de la noblesse courlandaise, à l'effet de rédiger un réglement fondamental et organique, applicable à toutes les églises de la confession d'Augsbourg dans tout l'empire. Le sénateur comte de Tiessenhaussen a été nommé pour présider ce comité. Quant aux *Réformés*, on n'en compte guère que 38,000. Ils ont 49 églises dans les deux capitales et dans les provinces. Les affaires de leur culte sont, comme celles de l'église luthérienne, administrées par le Collége de justice, spécialement institué pour les provinces baltiques. A ces deux communautés protestantes on peut ajouter encore 9,000 *Frères moraves* et 5,000 *Mennonites* des contrées qu'arrose le Volga.

4.° Après les Russes et les Catholiques, les *Mahométans* sont les plus nombreux. Répandus par toutes les parties de l'empire, ils offrent cependant des masses plus compactes en Tauride et dans les gouvernemens de Kasan et d'Astrakhan. Ils reconnaissent, en matière de foi, l'autorité des muftis d'Oufa et de Baktchisaraï, et forment un total de 4 millions d'individus.

5.° Les *Juifs* Talmoudistes ou Khoraïtes, que nous avons déjà dit s'élever à 460,000 ames, ne se trouvent qu'en Pologne, en Lithuanie et dans les

provinces baltiques, où ils ont une quantité de synagogues. Tolérant pour toutes les autres religions, le gouvernement russe leur a itérativement interdit tout établissement dans la Vieille-Russie, où ils ont même de la peine à pénétrer. Mais on en rencontre aussi dans la Tauride.

6.° Le nombre des *Payens* habitant la monarchie russe est aussi très-considérable, quoique les efforts des missionnaires tendent à le réduire. Les Kalmuks sont sectateurs du *Dalaï-Lamisme*, qui compte 300,000 adhérens. Le *Fétichisme* en compte 600,000, surtout parmi les peuples de la Sibérie, et, en Europe, parmi les Lapons et les Samoïèdes. Les premiers sont aussi très-attachés au *Chamanisme*, professé en outre par quelques Indous, qui ont une pagode à Astrakhan.

En ajoutant tous ces nombres, on trouve plus de 10 millions d'individus dont les croyances diffèrent de celle de l'église dominante; on en peut inférer que cette dernière compte environ 45 millions de membres, nombre qui s'accroît continuellement par suite des mariages mixtes dont la progéniture est, suivant les lois, toujours élevée dans les principes de l'église grecque-orthodoxe. (3)

V. ÉVALUATION DE LA POPULATION PAR CLASSES. Voyez au chapitre suivant.

(3) On peut consulter sur tout ce chapitre les ouvrages suivans : J. G. GEORGI, *Description de toutes les nations de l'empire de Russie*. Ouvrage publié en allemand, en français, en russe et en anglais; 4 vol. in-4.° Traduction française, Saint-Pétersbourg, 1776 et 1777, 3 vol. in-8.° — Comte CH. DE RECHBERG, *Les peuples de la Russie*, ou *Description des mœurs*, *usages et costumes des diverses nations de l'empire de Russie;* Paris, 1812, 2 vol. in-folio, avec fig. coloriées; — C. T. HERRMANN, *Des progrès de la population en Russie par gouvernemens*. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg; T. 8. — *Idem*, *Nouvelles recherches statistiques sur le rapport de la population à l'étendue du terrain en Russie; ibid.*

CHAPITRE IV.

DE LA CIVILISATION EN GÉNÉRAL ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN PARTICULIER.

Partie intégrante et essentielle du système européen, cohéritière d'une longue expérience acquise, à leurs propres frais, par des peuples plus anciens, et enrichie par les résultats déjà obtenus dans des pays qui, avant qu'elle ne se les fût soumis, étaient infiniment plus civilisés qu'elle-même, la Russie doit être plus avancée en culture qu'on ne le suppose communément. Elle est d'ailleurs depuis longtemps liée, par des relations politiques ou commerciales, avec des États placés sur la sommité de la civilisation déjà développée, que des milliers d'individus travaillent chaque jour à y étendre davantage, et elle est régie, depuis un siècle, par des souverains que leur éducation, leurs alliances, en partie même leur origine, ont élevés au niveau des lumières de leur époque. Aussi trouve-t-on à Pétersbourg, à Moscou, à Riga, à Odessa, tout ce que la science, les arts, l'industrie, le luxe ont imaginé de plus exquis dans les diverses contrées de l'Europe, et l'Asie même offre à l'imitation des Russes, sur les marchés d'Orenbourg, d'Astrakhan et de Nijni-Novgorod, ce qu'elle a de plus recherché. Tant de modèles ne pouvaient et ne peuvent être perdus pour un peuple doué d'une grande intelligence : les Russes ont dû travailler à naturaliser chez eux ces productions exotiques, soutenus dans leurs efforts par une foule d'étrangers établis sur tous les points de l'empire.

Mais s'il est vrai de dire que les deux capitales,

que les ports les plus florissans se trouvent à la hauteur du siècle, on doit avouer aussi que la civilisation n'a pu encore se répandre par portions égales sur toutes les provinces de ce vaste pays, que même il en est où elle n'a pu arriver absolument. Il s'ensuit que la civilisation est en Russie à tous les degrés imaginables : haute et entière là où un immense et continuel froissement exerce les esprits et où des milliers d'étrangers apportent leurs lumières; très-digne d'attention dans les provinces moins tardivement admises dans la grande famille européenne, comme sont les provinces baltiques, polonaises et finlandaises, elle est encore nulle dans les steppes de l'Asie, sous les neiges des plages hyperboréennes, chez le Samoïède, le Iakoute et le Kamtchadale. D'ailleurs, même dans les régions les plus avancées en culture, ceux qui s'associent au mouvement toujours progressif se réduisent à un nombre bien limité. C'est dans la haute noblesse russe et polonaise, surtout dans la noblesse allemande des trois provinces baltiques, dans la haute bourgeoisie des deux capitales, des grands ports de mer, des villes de ces mêmes provinces, de la Finlande et de la Samogitie qu'on les trouve. Vient ensuite la petite bourgeoisie allemande, finlandaise, polonaise, puis cette foule de petits marchands russes qui n'appartiennent pas tous à la classe des hommes libres, les paysans établis le long des grandes routes, les serfs russes habitant les terres de l'intérieur, enfin, les tribus volgaïques et ouraliennes finnoises, les peuplades mandjoures et autres. Les Tatars, bien qu'étrangers à notre genre de civilisation, sont infiniment supérieurs en mœurs, en activité, en intelligence, à une partie de la population chrétienne. Les Israélites, qu'éclairent leurs courses, l'oppression et le mépris

dont ils sont toujours frappés, et l'instinct du trafic qu'ils apportent en naissant, ne sont pas non plus aux derniers degrés de l'échelle; mais ces deux peuples entendent la civilisation à leur manière et sont hors de la règle commune.

I. Histoire de la civilisation. La Russie, habitée dans le principe par de farouches Sarmates, par des Thraces belliqueux, par des Scythes nomades et souvent redoutables à leurs voisins, traversée ensuite par les Huns, les Avares, les Vandales, les Alains, les Hongrois, visitée dès le 6.e siècle par des Turks-Komans, devait être plongée dans une barbarie complète à l'arrivée des aventuriers Varègues, dont elle attendait des destinées nouvelles. Elle leur dut les rapports intimes qui s'établirent bientôt entre elle et l'empire de Byzance, le christianisme que des apôtres grecs lui apportèrent, les caractères de l'alphabet qu'elle en reçut en même temps, enfin, un faible reflet des arts, des sciences et du luxe qui régnaient à la cour des Comnènes et des Paléologues. C'est à Kherson que les Russes allaient d'abord étudier les secrets d'une civilisation qui n'avait pu encore les atteindre; quelques-uns d'entre eux allaient même jusqu'à Constantinople pour se les faire révéler. Toutefois, dès le 11.e siècle il existait à Novgorod une école de langue slavonne; dès le 12.e on enseignait à Smolensk le grec et le latin, et Constantin Vsevolodovitch perdit une bibliothèque dans l'incendie de Vladimir. Galitch et Vladimir eurent aussi, dès ces anciens temps, des écoles grecques. A cette époque la Russie jouait un rôle en Europe : la fille de l'empereur Constantin Monomaque n'avait point dédaigné l'alliance de Vsévolod I.er; Henri IV et Fréderic I.er recherchaient l'amitié des grands princes, et Anne de Russie vint se placer, avec Henri I.er, sur le trône

du roi très-chrétien. Bientôt il arriva à Novgorod tant d'étrangers, que les magistrats de la république se virent appelés à prononcer sur la convenance d'accorder la permission d'ouvrir un temple à l'exercice du culte latin. Le commerce de cette ville puissante ne pouvait manquer de répandre de nouvelles lumières, de naturaliser en Russie des conquêtes faites sur l'industrie étrangère. Malheureusement, cette fois elles étaient perdues pour un pays destiné à subir un long joug, un esclavage qui, outre qu'il démoralisait la nation, avait le grave inconvénient de rendre la Russie étrangère aux intérêts de l'Europe, dont cependant elle faisait partie, et de faire confondre les Russes avec les Tatars et d'autres peuples asiatiques, avec lesquels ils n'avaient rien de commun. Assujettie dès-lors à de farouches musulmans, la Russie resta long-temps en dehors de la civilisation des chrétiens; une servitude de plusieurs siècles laissa de profondes empreintes dans les mœurs et dans le caractère, et il fallait de longues années pour en laver la flétrissure. A cette époque quelques couvens servirent de refuge aux lettres et aux sciences; c'est dans un cloître que Nestor avait recueilli et consigné dans une estimable chronique les premières traditions historiques : ce furent des moines aussi qui, se livrant aux études dans leur retraite, continuèrent les fastes d'une nation qui semblait ne plus exister. Débarrassée enfin d'un joug honteux et démoralisant, la Russie se trouva sans écoles, sans maîtres, sans ressources, tandis que même les petits États qui l'entouraient secouaient la barbarie dans laquelle de longues guerres et de fréquentes dévastations les avaient retenus. C'est ainsi que, dès 1424, Revel, en Esthonie, avait son école de district; que Dorpat, en Livonie, avait, depuis 1555,

une école de filles très-distinguée; que la petite ville de Goldingen, en Courlande, reçut une école, en 1567. Quant à la Pologne, elle avait depuis 1578 son université, qui, établie à Vilna, devint pour elle un foyer de lumière. Il est vrai que, dès 1340, des Grecs, et plus tard des Italiens, construisirent à Moscou des temples dont ils couvraient les murs de peinturrs; qu'un siècle après, quelques-uns des nombreux exilés de Constantinople y apportèrent leurs sciences et leurs arts; on peut ajouter même que, sous Ivân III Vassiliévitch et sous Vassilii Ivanovitch, l'Europe renoua des relations avec ce pays; mais le silence absolu des historiens sur des écoles qui auraient existé, comme aussi surtout les rapports défavorables de plusieurs diplomates étrangers, qui ne tarissent pas sur le chapitre de l'ignorance des Moscovites, prouve assez combien ce peuple était encore plongé dans les ténèbres. Ivân IV Vassiliévitch y porta un premier remède, en introduisant l'imprimerie dans son pays. La première presse fut établie à Kief, et il en sortit le Psautier in-4.°, de l'année 1551, qui est le plus ancien monument de la typographie russe. Deux ans après, Moscou en reçut également une, et le tsar Ivân IV fonda en outre des écoles dans plusieurs villes de la Russie. En 1588 une académie théologique fut fondée à Kief, et en même temps de nombreux étrangers, surtout des Italiens et des Anglais, firent, par leurs leçons ou leur commerce, revivre dans quelques esprits le goût d'une culture dont on ne conservait même plus le souvenir. C'est à l'illustre maison des Romanofs, élevée au trône en 1613, que la Russie doit son retour à la civilisation; une foule d'Allemands, d'Anglais, de Français appelés dans ce pays, y répandirent des idées et des notions nouvelles, offrirent l'exemple de l'ac-

tivité au travail, de l'esprit d'invention et d'une assiduité consciencieuse. Des routes nouvelles furent ainsi frayées. En 1650, le patriarche Nikon ouvrit des écoles grecques et latines, et trente ans plus tard Fœdor Alexéïévitch fonda au couvent de Za-Ikono-Spass, à Moscou, une académie slavo-gréco-latine. C'est sous ce même prince que la Petite-Russie, dont le clergé était bien plus instruit que celui de la Grande-Russie, fut réincorporée à l'empire des Tsars : cette réunion permit à ce dernier de participer aux connaissances déjà acquises par les autres dans l'intervalle d'une longue séparation de la mère-patrie. Vint ensuite Pierre le grand, et c'est à dater du règne de ce grand homme, qui amena et attira des maîtres en tous genres, que la Russie prit rang parmi les nations policées de l'Europe. L'imprimerie, dont les progrès étaient lents, fut perfectionnée par lui : Élia Kopiévitch, ayant simplifié l'alphabet slavon, que des formes singulières et désagréables à l'œil rendaient d'un usage difficile, ce monarque fit fondre des caractères semblables à ceux qui venaient de prendre la place de l'ancienne bigarrure, et Lomonossof, en créant une littérature, s'en servit pour multiplier ses utiles écrits. Pierre le grand donna l'exemple de l'application aux sciences et aux arts pratiques ; il éleva les savans au niveau de la noblesse, mit de grandes ressources à leur disposition, appela à la vie une foule d'instituts scientifiques et littéraires, et adopta, après avoir fait la conquête de plusieurs provinces suédoises et allemandes, la culture qui y était déjà naturalisée. Il visita plus d'une fois le séminaire que le vénérable archevêque Théophane Prokopovitch avait fondé, à ses propres frais, en 1721, et encouragea ce prélat dans ses nobles efforts. Jusqu'à lui les ecclésiastiques avaient été les seuls qui

cultivassent les lettres, les autres classes commencèrent dès-lors à s'en occuper aussi, et aujourd'hui de tous les auteurs connus un huitième seulement appartient à l'ordre ecclésiastique. En 1714 parut le premier journal russe à Saint-Pétersbourg, et douze ans après Catherine I.re, héritière des grandes conceptions de son époux, ouvrit cette académie des sciences devenue si illustre depuis par les Euler, les Muller, les Pallas, les Schubert, les Frähn et d'autres savans. En mourant, Pierre I.er avait laissé 51 écoles pour les enfans du peuple, 56 écoles de garnisons, et 26 petits séminaires pour les fils des prêtres. Ce nombre alla toujours en croissant, et Élisabeth fonda, enfin, en 1755, à Moscou, la première université russe, ainsi que deux gymnases destinés à préparer la jeunesse studieuse à suivre les cours de l'université. Catherine II favorisa l'élan de la nation dont elle avait deviné le génie, par une administration sage et paternelle, par une législation éclairée et par la fondation de nouvelles écoles. Constamment occupée à s'instruire elle-même, elle répandit autour d'elle des flots de lumière, et dans un espace de trois années seulement 150 établissemens d'instruction naquirent sous sa main. Dans ce nombre l'école nationale supérieure et le gymnase des instituteurs méritent d'être remarqués; ouvert à Saint-Pétersbourg le 13 Décembre 1783, ce dernier fut depuis réuni à l'institut pédagogique de la même ville, fondé en 1803, et converti en université en 1819. Alexandre, continuant l'œuvre commencée par sa grande aïeule, ouvrit à la jeunesse 140 écoles nouvelles, dans les années 1804 à 1807 seulement; il fonda plusieurs universités, des gymnases, des instituts de toute espèce; donna des soins à la situation morale du clergé, fit composer des livres d'éducation appro-

priés aux besoins des élèves, encouragea les sciences et les arts, soutint l'industrie et le commerce, fit entreprendre des voyages de découverte et autour du monde, et porta sa sollicitude également sur le tatar et sur le payen, comme sur les chrétiens. Nicolas, son frère et successeur, ayant nommé en 1828 un comité d'instruction publique, le chargea de revoir tous les réglemens concernant les établissemens d'instruction et de lui proposer tous les perfectionnemens dont ils lui paraîtraient susceptibles. A la suite du rapport de ce comité, fait à la fin de l'année, de nouvelles mesures furent prises dans l'intérêt de la propagation des lumières, et de grandes améliorations résolues pour l'avenir.

D'après les calculs les plus récens (1), la presse a multiplié déjà en Russie 13,249 ouvrages écrits en langue russe. Un tiers seulement en étaient des traductions du français ou de quelques autres langues. Bacmeister n'avait compté en tout, en 1807, que 4000 ouvrages, et avant 1800 il n'en existait encore guère que mille. Dans la seule année 1815 on a imprimé, dans 61 typographies qui existent en Russie, 583 ouvrages rédigés dans diverses langues. En retranchant de la somme des imprimeries celles des différentes administrations, leur nombre se réduit à 40, dont 14 sont à Saint-Pétersbourg même; les librairies sont au nombre de 32, et l'on connaît 9 fonderies de caractères.

Tels sont les honorables efforts qu'une succession de princes éclairés ont faits pour tirer leur nation de la barbarie où elle croupissait, et qui devint la cause des préjugés que nourrissaient contre elle

(1) Voy. Vass. Step. Sopikof, *Opyte rossiiskoï Bibliographii, etc.*, c'est-à-dire, Essai d'une Bibliographie russe, ou Dictionnaire complet des ouvrages et traductions, etc.; Saint-Pétersbourg, 1813-1821, 5 vol. in-8.°

tous les étrangers; préjugés dont la marche toujours progressive du peuple russe saura faire et a déjà fait en partie bonne justice. Une fois admis dans la grande famille européenne et initié dans les secrets de la civilisation, sa tâche devint facile; tant de lumières inconnues encore à son ignorance étaient déjà répandues; tant d'améliorations dans la vie sociale et domestique, dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, la navigation, la guerre, les beaux-arts étaient, dans l'occident, consacrées par l'expérience d'un grand nombre d'années, quand les Russes commençaient seulement à s'informer de ce qui se passait ailleurs. Ils furent dispensés du travail de l'invention : imiter, copier, modifier, c'est tout ce qu'ils pouvaient faire dans leur position. Cette imitation une fois commencée, on ne sut plus où s'arrêter, et c'est peut-être la raison pourquoi la grande masse du peuple est restée étrangère à un tel point aux immenses trésors qu'en moins d'un siècle le gouvernement, les classes élevées et quelques esprits hors de la règle commune, se sont appropriés par leurs voyages, leurs observations, leurs lectures et des comparaisons auxquelles ils donnèrent lieu. Pour peu que l'on observe attentivement, on se convaincra même que ces mêmes classes élevées ne sont pas entièrement à la hauteur de leurs connaissances et n'ont pas tiré des grandes richesses intellectuelles dont elles disposent tout le parti qu'elles leur offraient, faute d'en avoir suivi l'origine et le développement, et parce qu'elles sont trop éblouies peut-être d'un trésor à la production duquel elles n'ont aucune part.

II. Caractère de la civilisation russe. Le plus beau résultat des lumières déjà répandues en Russie c'est le *gouvernement* qui, depuis plusieurs années, tient entre ses mains les destinées de ce pays. En

le considérant comme un être collectif, on pourrait le nommer la personne la plus éclairée de l'empire. On sait déjà que la *noblesse* et les *classes industrielles* viennent après, et celles-ci méritent peu les qualifications que leur donne quelquefois l'ignorance. Elles parlent les principales langues de l'Europe; elles connaissent les inventions et découvertes que l'on fait sur tous les points du globe; elles ne restent point étrangères aux perfectionnemens qu'on y apporte à l'économie domestique et rurale, aux procédés techniques, au domaine de la pensée; elles suivent les débats politiques de toutes les nations; elles adoptent ce qu'en tous lieux on ajoute aux commodités de la vie; aussi nulle variation dans l'habillement des Parisiens ne leur échappe, et ils sont sûrs d'éventer tous les secrets de la gastronomie dont ils peuvent se promettre des jouissances nouvelles. Les membres de ces mêmes classes apportent dans la vie commune une aptitude, un tact, une justesse de vues admirables; ils mettent de l'urbanité et des manières élégantes dans leurs relations sociales: ils ont de la grâce et de la dignité dans leur maintien, de la facilité, de la souplesse même dans leur caractère. Ce qu'on peut leur reprocher, c'est de rester ordinairement à la surface des choses, d'effleurer les objets dont ils s'occupent, de ne connaître de la science que son péristyle ou ses parties usuelles, d'en négliger celles qui forment le caractère, qui ennoblissent l'ame, qui relèvent notre espèce à ses propres yeux: c'est de sacrifier le fond à la forme, la solidité à l'éclat, le beau à l'utile, l'utile même à l'agréable. Le noyau de la science, ils le dédaignent; ils aimeraient bien les résultats, mais ils reculent devant les sacrifices.

Ces réflexions, on le sent bien, n'ont aucune application à la grande masse de la population, où l'on

trouve, en général, un esprit fin, exercé, rusé même, sans que l'éducation ait rien ajouté à ce don de la nature (2). L'*artisan*, maniant avec une admirable dextérité la hache, dédaigne encore l'usage de la scie et du rabot; avide de gagner, il préfère un profit médiocre à un gain plus grand, mais qui ne peut être obtenu qu'à force de travail et d'assiduité. Le *marchand*, pressé de vendre, et impatient de voir payer sa peine, sacrifie à son avidité, et son crédit et les premières notions d'équité; intéressé et spéculateur, il ne sait pourtant calculer qu'avec des jetons (stchoty), et à peine s'il comprend ce que c'est qu'une balance des avances et des rentrées. Le *laboureur*, enfoncé dans sa routine, craindrait de se charger de nouvelles peines en l'abandonnant; il ne s'occupe que de ce qui lui est indispensable, et n'a aucun intérêt à adopter des procédés nouveaux, ou à défricher des terres, puisque celles qu'il cultive suffisent à son entretien, à contenter son maître et à lui fournir la mauvaise eau-de-vie dont il aime à s'abreuver. Le *serf* est trop indifférent sur lui-même pour songer à son perfectionnement, sa nature ne lui paraît pas assez relevée pour valoir de nobles efforts; les lumières sont aussi trop dangereuses pour lui, pour qu'on puisse le mettre en contact avec elles. Jouir du moment est la seule tâche qu'il connaisse, en jouir à tout prix, sans s'inquiéter si c'est aux dépens des autres. Car, il faut bien l'avouer, la morale exerce peu d'empire

---

(2) Voyez FABER, *Bagatelles, ou Promenades d'un désœuvré à Saint-Pétersbourg*; Paris, 1812, 2 v. in-12. — THIELE, *Der Eremit in Sanct-Petersburg, oder Leben und Treiben in der Hauptstadt, etc.*, c'est-à-dire; l'Ermite à Saint-Pétersbourg, ou la vie de la capitale de la Russie; Kaschau, 1826, in-12. — SAINT-MAURE, *l'Ermite en Russie*; Paris, 1829, 3 vol. in-8.° — P. D. DE PASSENANS, *la Russie et l'esclavage, etc.*; Paris, 1822, 2 vol. in-8.° — BOULGARINE, *Archippe Thaddéevitch, ou l'Ermite russe*; Paris et Pétersbourg, 1828, 3 vol. in-12.

encore sur ces hommes agrestes, qui, ne connaissant de la religion que les formes extérieures qu'elle peut revêtir, croient à peine avoir fait le mal quand ils se sont permis des supercheries, même des infidélités. Ici la justice exige que nous fassions une distinction entre les Grands- et les Petits-Russes. Ces derniers, moins mélangés avec des peuples asiatiques et plus anciennement établis dans le pays qu'ils habitent, ont conservé des mœurs plus pures, et forment, en quelque sorte, le type du peuple slavo-russe. Leur physique est bien plus avantageux que celui des Grands-Russes, ils sont aussi plus confians, plus généreux, et ne connaissent pas cette astuce, ce manque de foi qui caractérisent ces derniers dans leurs transactions avec les étrangers.

Telle est la situation où se trouve encore la Russie, tels sont les deux élémens opposés dont elle se compose, et qui laissent entre eux un vide qui commence à se remplir et qui disparaîtra, nous n'en pouvons douter, au bout de quelques lustres. En constatant cet état des choses, nous n'avons pu songer à la dénigrer : elle nous répondrait, d'ailleurs, victorieusement par les rapides progrès qu'elle a faits en si peu de temps, et par les germes de perfectionnement que les empereurs Alexandre et Nicolas, à l'exemple de Pierre I.er et de Catherine II, ont déposés dans son sein. La barbarie dont un peuple se dépouille est pour lui bien plus un titre de gloire qu'une tache dont il aurait à rougir.

Si nous n'avons pas craint de prononcer une vérité pénible peut-être à entendre, mais utile à dire, vérité que l'esprit dans lequel cet ouvrage est conçu nous fera pardonner, il nous sera doux d'enregistrer les titres que la Russie peut faire valoir à la gloire littéraire et intellectuelle en général.

III. Sciences et arts. Il sera traité de la litté-

rature proprement dite dans un des chapitres suivans : ici nous nous bornerons à rappeler quelques travaux scientifiques d'une haute importance.

1. Les *hautes - sciences* doivent beaucoup à la Russie : elles y sont dans un état très-florissant. Il est vrai que ceux qui les cultivent sont rarement Russes, mais appartiennent ou aux provinces baltiques, ou même à des pays étrangers. Toutefois, comme c'est sur le sol de l'empire, à la faveur des encouragemens accordés par le monarque, et aidés des ressources qu'il a mises à leur disposition, qu'ils ont été menés à leurs découvertes ou aux perfectionnemens dont ils ont enrichi la science, il est juste d'en tenir compte à leur patrie adoptive. Les *mathématiques pures et appliquées* ont été traitées avec succès dans ce pays qui s'honore des noms d'Euler, de Bernouilly, de Schubert, de Fuss, de Struve; les *sciences physiques et naturelles* y ont reçu de nouveaux développemens par des savans d'un haut mérite, tels que Pallas, Scherer, les deux Fischer, Parrot, Ledebour, Trinius. L'*ethnographie*, la connaissance de l'Asie nommément, lui doit de grands progrès, grace aux voyages que son gouvernement à fait entreprendre dans l'intérêt de la science : nous rappellerons ceux de l'illustre Pallas, des deux Gmelin, de Georgi. de Guldenstädt, de MM. Timkofski, Hyacinthe, de Meyendorf, Mouraviof et Klaproth, par terre, et ceux de Golofkine, de Bellingshausen, de MM. Krusenstern, Kotzebue, de Wrangel, Lazaref, Vassilief, etc., par mer. L'*étude des langues* fleurit aussi en Russie : le savant M. Frähn compte parmi les premiers orientalistes ; M. Schmidt excelle dans la connaissance de la langue mongole, dont il est encore à peu près le seul interprète; M. Senkofski se recommande par sa connaissance du turk; Groddek a publié en Russie ses savantes re-

cherches sur la littérature grecque; M. Græfe a signalé son érudition dans la même partie; M. Chichkof a recherché avec succès les étymologies de la langue russe elle-même, et M. Adelung a publié une espèce de statistique des langues. MM. Storch et Herrmann s'occupent, au contraire, de la *statistique* proprement dite et de l'*économie politique* : leurs savantes recherches sur leur patrie adoptive sont consignées dans plusieurs ouvrages et dans une série de Mémoires académiques. L'*histoire* ne manque pas non plus d'interprètes en Russie : les noms de Muller, de Chtcherbatof, de Schlœtzer, de Lehrberg, de Karamzine, de MM. Krug et Evers, sont généralement connus. Enfin, il n'existe nulle part des *numismates* plus habiles que MM. Kœhler et Fræhn, auxquels l'histoire et l'antiquité doivent tant d'heureuses découvertes. (3)

2. Quant aux *beaux-arts*, les travaux des Russes dans ce genre sont aussi dignes de quelque attention. Comme leurs titres à l'estime sont assez nombreux, nous pouvons nous dispenser cette fois de citer les noms des étrangers qui ont le plus contribué à faire naître parmi les artistes russes une noble émulation, l'enthousiasme pour leur art et un goût épuré qui les guide avec sûreté dans le choix et l'exécution de leurs sujets.

Parmi les principaux *architectes*, nous nommerons Kakourinof († 177) et MM. Starof, Voronikhine, Mikhaïlof et Sakharof; en *sculpture*, on cite particulièrement, indépendamment de Choubine et de Chtchédrine, M. Martos, qui a fait preuve d'un beau

(3) Voyez, sur d'autres écrivains russes appartenant au clergé, l'ouvrage russe : IEVGENII (métr. Eugène), *Slovar istoritcheskii* etc., ou Dictionnaire historique des écrivains russes de l'ordre ecclésiastique, 2.e édit.; Saint-Pétersbourg, 1827, 2 vol. in-8.° — PH. STRAHL, *Das gelehrte Russland*, ou La Russie érudite; Leipsic, 1828, in-8.°

talent par un grand nombre de monumens publics et privés; M. Outkine a singulièrement perfectionné l'*art du burin* en Russie; le comte Tolstoï est un excellent *médailleur*, et parmi les *peintres*, nous pouvons citer aussi quelques noms dont la Russie est en droit de se glorifier. Lossenko († 1773), bon peintre d'histoire, se recommandait surtout par la correction de son dessin. On peut dire la même chose de Sokolof († 1791), qui travaillait dans le même genre. Chtchédrine († 1804) fut un excellent paysagiste, Alexéïef († 1826) excellait surtout dans la perspective, et Ignatius († 1824) fit voir par de bons tableaux d'histoire ce qu'on aurait pu attendre de lui, si sa mort eût été moins prématurée. Aujourd'hui les principaux peintres d'histoire sont: MM. Ivanof, Iégorof, Chébouief et Egginck. MM. Martynof, Matvéïef et Chtchédrine, jeune, sont d'habiles paysagistes. M. Kiprennski peint le portrait; M. Orlofski, des tableaux de genre, et MM. Vorobief et Venetsianof, la perspective et l'architecture.

IV. Collections et associations d'utilité publique. 1. De riches *Bibliothèques* et *Musées*, formés dans les capitales et dans quelques autres foyers de lumières, facilitent les recherches et la comparaison. La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, qui en est la plus importante, se compose de 300,000 volumes d'imprimés et de 13,000 manuscrits. Celle de l'Ermitage compte 100,000 volumes, sans la collection particulière nommée Bibliothèque russe, et où l'on trouve 10,000 volumes d'ouvrages écrits tous dans la langue nationale L'Académie des sciences possède aussi une riche bibliothèque, dont les volumes s'élèvent au nombre de 100,000, et dont le Musée asiatique renferme près d'un millier de manuscrits orientaux. La Bibliothèque du Palais de Marbre, de 30,000 volumes, est riche en bons ouvrages histo-

riques et diplomatiques, publiés avant l'année 1770. La Bibliothèque impériale de Moscou, très-considérable avant l'incendie de 1812 qui la consuma, se compose aujourd'hui également de 30,000 volumes, mais que le seul hasard a rassemblés. Égale en nombre à cette dernière, celle de Dorpat est bien plus choisie et plus riche dans chacune de ses parties, quoique son existence ne date non plus que de ce siècle. On peut citer encore les bibliothèques de l'université de Vilna, de l'École des hautes-sciences de Iaroslavl, du Saint-Synode, à Moscou, où sont enfouis de nombreux et précieux manuscrits; celles de la ville de Riga, du Musée de Mitau, des Académies de Troïtsa et de Kief; celles de plusieurs riches particuliers, surtout dans les provinces baltiques et polonaises. La *Bibliothèque* de Troïtsa est aussi riche en manuscrits d'auteurs même classiques. Celle d'Abo devint la proie des flammes, lors de l'incendie de 1827; mais on en forme une nouvelle, à Helsingfors.

Le Musée Roumantsof, fondé à Saint-Pétersbourg en 1827, renferme, indépendamment d'un grand nombre d'antiquités nationales et de curiosités de toute espèce, des livres précieux, des manuscrits et diverses pièces d'une haute importance pour la paléographie russe. On trouve à Saint-Pétersbourg un magnifique jardin botanique; ceux de Gorenki, de Moscou, de Vilna et de Dorpat, sont aussi très-distingués. Le Cabinet d'histoire naturelle de l'Académie des sciences, auquel celui de l'Amirauté vient d'être ajouté, s'est successivement enrichi par les voyages de découvertes faits en diverses contrées, et par des achats considérables; celui de Moscou, moins remarquable pour le nombre, renferme des morceaux très-curieux, dont quelques-uns ne se trouvent pas ailleurs. Ceux de Vilna et de Dorpat

sont moins considérables, et celui de Mitau est spécialement destiné aux productions des provinces baltiques, surtout du règne animal. Le Musée anatomique de Moscou, formé par M. Loder, est l'un des plus riches que l'on connaisse, et se compose d'environ 50,000 préparations.

La Russie possède aussi beaucoup de productions des beaux arts, et la Galerie impériale des tableaux qu'on montre à l'Ermitage, peut être citée avec tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre. On y conserve 1800 tableaux choisis, de toutes les écoles. Plusieurs autres tableaux d'un grand prix sont à l'Académie des beaux-arts et aux châteaux impériaux de Tsarskoïé-Sélo et de Pavlofski. Parmi les collections privées, celles de MM. Narychkine, le comte Stroganof et le comte Bezborodko, ainsi que celle du prince Ioussoupof, aux environs de Moscou, méritent la plus grande attention, et forment ensemble un total de quelques milliers de beaux tableaux. L'Académie des beaux-arts renferme en outre un Musée de sculpture et d'architecture; l'Ermitage offre aussi quelques belles statues et des antiques : mais ce que la Russie possède de plus précieux en fait de sculpture, se conserve au Palais impérial taurique; cependant cette collection n'est pas nombreuse.

D'autres cabinets renfermant des objets curieux de toute espèce sont ceux de M. Iablonofski, à Moscou, et de M. Svignine, à Saint-Pétersbourg. Le médailler oriental de l'Académie des sciences est peut-être unique dans son genre, et celui de l'Ermitage est surtout complet pour les monnaies et médailles nationales. Ce dernier Musée renferme encore une magnifique collection de camées et de pâtes. Une belle collection minéralogique se trouve au Corps impérial des mines, où l'on admire de

plus des curiosités de toute espèce, surtout des armes; la manufacture d'armes de Toula en offre également un grand nombre. A Moscou, il se trouve un riche dépôt d'armures, de harnais, de trônes, de sceptres, de couronnes, de costumes et d'antiquités nationales de toute espèce; le vaste hôtel où tous ces objets sont rassemblés est nommé en russe Oroujeinaïa Palata. Enfin, l'Amirauté de Saint-Pétersbourg, et surtout le Corps des mines, possèdent de riches collections de modèles, de machines, d'instrumens, etc., et plusieurs autres dépôts d'objets curieux se trouvent sur divers points de ce vaste empire, qui, on peut le voir, recèle plus de richesses en ce genre qu'on ne s'accordait à lui en supposer.

2. Quant aux *associations d'utilité publique*, elles ont ou un but littéraire ou un but pratique.

Les sociétés savantes sont au nombre de vingt-six, dont voici l'énumération :

L'Académie impériale des sciences, à Saint-Pétersbourg, fondée le 25 Décembre 1725; l'Académie impériale russe, en la même ville, fondée le 21 Octobre 1783; l'Académie des beaux-arts, également à Pétersbourg; l'Académie des beaux-arts de Moscou; l'Académie impériale de Vilna. De plus, il existe à Saint-Pétersbourg une Société libre des amis des sciences, de la littérature et des arts; une Société des amateurs de la langue russe; une Société de médecine; une Société pharmaceutique; une Société impériale de minéralogie. A Moscou : la Société des sciences physiques et médicales; la Société impériale des naturalistes; la Société des amateurs de l'histoire et des antiquités de la Russie; la Société des amateurs de la littérature russe. A Abo : la Société physiographique. A Kalouga et à Jitomir : des Sociétés littéraires. A Vilna : la Société de médecine. A Kharkof : la Société des sciences. A Iaros-

lavl : la Société des amateurs de la langue russe. A Riga : la Société littéraire et la Société lettonne. A Mitau : la Société courlandaise pour la littérature et les arts. A Kasan : la Société des amis de la littérature nationale, et celle des amateurs des sciences. A Krzemienecz : la Société savante.

D'autres associations, d'un but pratique, concourent à l'avancement de la civilisation, en luttant contre des préjugés, en encourageant le travail, en répandant des notions nouvelles et en offrant de nouveaux moyens d'aisance. Telles sont les suivantes :

A Saint-Pétersbourg : la Société libre économique, la Société libre d'économie rurale, la Société impériale philanthropique, la Société militaire, la Société pour l'encouragement des écoles d'enseignement mutuel, la Société pour l'encouragement des artistes. A Moscou : la Société d'économie rurale. A Riga : la Société libre d'économie rurale, la Société livonienne d'utilité publique et d'économie. A Novotcherkask : la Société de lecture des Cosaks, etc.

V. Établissemens d'instruction publique. Pour mettre en œuvre avec plus de méthode et d'ensemble un système d'éducation publique, et pour simplifier cette partie de l'administration générale en la centralisant, on a divisé tout l'empire, le grand-duché de Finlande y compris, en *sept districts universitaires*, qui comprennent chacun un plus ou moins grand nombre de gouvernemens et de provinces. Un curateur est placé à la tête de chaque district, et le ministre de l'instruction publique est le chef commun à tous. Dans chaque district il y a une université, foyer de lumières dont émanent tous les genres d'instruction, autant de gymnases qu'il comprend de gouvernemens et souvent un plus grand nombre, des écoles secondaires, des écoles

primaires ou d'arrondissement. Ces districts et les portions du territoire qu'ils embrassent, sont les suivans :

1.° Le district de Saint-Pétersbourg, embrassant les gouvernemens de Pétersbourg, Arkhangel, Olonetz, Vologda, Smolensk, Kalouga et provisoirement de Pskof, gouvernement qui sera restitué plus tard au district de Dorpat. Les gouvernemens de Vitebsk et de Mohilef n'en font plus partie ; ils sont placés, en vertu d'un oukase impérial du 8 (20) Décembre 1828, sous la curatelle d'un fonctionnaire particulier, qui, chargé de la direction de toutes les écoles de ces deux gouvernemens de la Russie blanche, résidera habituellement soit dans l'un, soit dans l'autre.

2.° Le district de Moscou, comprenant les gouvernemens de Moscou, de Novgorod, Tver, Iaroslavl, Kostroma, Vladimir, Riaisân, Toula, Orel, Voronège, Tambof.

3.° Le district de Dorpat, dont ressortissent la Courlande, la Livonie et l'Esthonie, auxquelles le gouvernement de Pskof viendra se joindre avec le temps.

4.° Le district de Kharkof, dont la direction s'étend aux gouvernemens et pays suivans : Slobodes d'Oukraine, Tchernigof, Poltava, Kief, Koursk, Astrakhan, Caucase, Géorgie, Imirétie, Mingrélie, Kherson, Iékatérinoslaf, Tauride, Bessarabie, Cosaks du Don, Cosaks de la mer Noire.

5.° Le district de Kasan, comprenant les gouvernemens de Kasan, Nijni-Novgorod, Simbirsk, Saratof, Penza, Orenbourg, Viatka, Perm. Les gouvernemens de Tobolsk, de Tomsk, d'Irkoutsk et d'Iénisseisk, qui en faisaient aussi partie, en ont été distraits par le même oukase du 8 (20) Décembre 1828, en vertu duquel les établissemens d'ins-

truction publique de ces quatre gouvernemens sont placés dorénavant sous la surveillance de leurs gouverneurs civils, chargés à leur égard des fonctions qu'exercent dans les districts les curateurs d'université, et correspondant à cet effet directement avec le ministre de l'instruction publique.

6.° Le district de Vilna, embrassant les gouvernemens de Vilna, Grodno, Minsk, la Volhynie, la Podolie et le cercle de Bialystok.

7.° Le district de Helsingfors, dont le ressort s'étend à toute la Finlande, et dont le régime, garanti par d'anciennes chartes, n'est point assimilé à celui des six autres districts.

1. Parmi les sept *universités*, celles qu'on vante le plus sont celles de Vilna et de Dorpat. La première est la plus ancienne, car elle remonte à l'année 1578; elle compte aussi, après celle de Moscou, le plus grand nombre d'étudians. En 1824 il y en avait 927, et le corps enseignant se composait de 42 membres. Il y avait eu 51 professeurs et 525 étudians en 1808. L'université de Dorpat rapporte sa première origine à l'année 1632; mais c'est en 1802 qu'elle a reçu son organisation définitive. Elle avait, en 1808, 37 professeurs et 193 étudians, et en 1824, 39 professeurs et 365 étudians. L'université de Helsingfors, fondée à Abo en 1640, fut transférée de cette ville, où elle comptait en dernier lieu 472 étudians, au chef-lieu du grand-duché, après l'incendie de 1827; aujourd'hui elle n'a encore que 338 étudians; le corps enseignant se compose de 21 professeurs, de 19 professeurs adjoints, d'un professeur extraordinaire de la littérature russe, et de plusieurs lecteurs. L'université de Moscou, fondée en 1755, comptait, en 1808, 49 professeurs et 135 étudians; en 1824, au contraire, il y avait 59 professeurs et 820 étudians. L'univer-

sité de Kharkof, fondée en 1804 et ouverte en 1805, avait, en 1808, 27 professeurs et 82 étudians; en 1824, 43 professeurs et 337 étudians. L'université de Kasan, fondée en 1804 et inaugurée en 1814, avait, en 1824, 34 professeurs et 118 étudians. Son district est immense, quoique la Sibérie en soit maintenant distraite. Enfin, l'université de Saint-Pétersbourg, fondée en 1819, se composait, dans la même année 1824, de 38 professeurs et de 51 étudians.

Le nombre total des jeunes gens étudiant aux universités russes était donc, en 1824, de 3090; ils suivaient les cours de 296 professeurs.

2. Outre les universités il existe en Russie un grand nombre d'autres établissemens consacrés aux hautes études, mais qui, pour la plupart, ne sont pas du ressort du ministère de l'instruction publique. L'enseignement qu'on y suit embrasse, dans les uns, l'ensemble des connaissances préparatoires qu'on est convenu de nommer du nom d'humanités; dans les autres, une branche spéciale d'études, comme la théologie, la jurisprudence ou la médecine. Ces dernières forment ce que nous nommerions des facultés, mais existent isolément. Nous comprendrons les uns et les autres sous le nom de *hautes écoles spéciales*.

La *théologie* est enseignée dans les académies ecclésiastiques de Kief, fondée en 1588; de Moscou, fondée en 1705; de Saint-Pétersbourg, fondée en 1802, et de Kasan, d'une date encore plus récente; de plus, dans 37 séminaires et 18 petits-séminaires gréco-orthodoxes. Tous ces établissemens comptent environ 26,000 élèves et 427 professeurs. La dotation des quatre académies est de 234,400 roubles. L'église catholique entretient aussi 13 séminaires, sans compter le séminaire supérieur

de Vilna, fondé en 1803. Ces séminaires, dont 4 sont établis dans l'éparchie de Mohilef et 3 dans celle de Vilna, entretiennent 47 maîtres et 254 élèves. Les Grecs-unis ont en outre 4 séminaires, avec 105 élèves, et les jeunes lévites arméniens vont faire leurs études au couvent de Nakhitchevân, gouvernement d'Iékatérinoslaf. Les protestans font leurs études théologiques à l'université de Dorpat, dont la faculté de théologie leur est exclusivement réservée.

La *jurisprudence*, enseignée à toutes les universités, était professée spécialement à l'école de droit fondée à Saint-Pétersbourg en 1805; mais cette école a été réunie avec l'université de cette ville.

Toutes les branches de la *médecine* et de la *chirurgie*, également professées aux universités, le sont encore d'une manière particulière à l'Académie chirurgico-médicale de Saint-Pétersbourg, fondée par Pierre le grand. Richement dotée par Catherine II, et réorganisée par l'empereur Alexandre, cette école est aujourd'hui un des plus beaux établissemens de ce genre; le nombre de pensionnaires qu'on y admet peut monter à 520, et 386,290 roubles sont affectés aux dépenses que leur instruction nécessite. L'Académie chirurgico-médicale de Moscou, également fondée par Pierre le grand, dépendait dans le principe de celle de Pétersbourg; aujourd'hui c'est un établissement à part, à la vérité inférieur au premier, mais également propre à former d'excellens médecins et chirurgiens.

L'Institut central pédagogique, rétabli en Novembre 1828 sous une forme nouvelle à Saint-Pétersbourg, est placé au même rang que les universités et recevra les jeunes gens décidés à se vouer à l'enseignement, et de préférence ceux qui sortent des séminaires. Ils y resteront six ans, pendant les-

quels ils feront trois cours différens, dont le dernier seulement sera consacré à l'art pédagogique en lui-même.

D'autres établissemens, jouissant presque des mêmes prérogatives que les universités, ont pour destination de former une partie de la jeunesse russe aux capacités et talens requis pour le service de l'État, surtout dans les hauts emplois. Des études régulièrement suivies et terminées dans l'un d'eux, donnent droit à leurs élèves, comme aux étudians gradués des universités, à un certain rang dans l'hiérarchie des titres. Ce sont les suivans:

Le Lycée de Tsarskoïé-Sélo, qui date de l'année 1811 et où 14 professeurs enseignent les langues anciennes et modernes, l'histoire, la géographie, les mathématiques et la littérature; la Haute-École de Saint-Pétersbourg, fondée en 1822, mais que l'on projette de convertir en un gymnase; l'École des hautes sciences d'Iaroslavl, fondée en 1805 par Paul Grigoriévitch Démidof, et à laquelle ce citoyen patriotique a joint, en 1811, une Pension noble; enfin, les Pensions nobles des universités de Pétersbourg et de Moscou.

Plusieurs milliers de jeunes gens reçoivent leur éducation dans les *Écoles militaires*, généreusement dotées par le gouvernement. Telles sont : les deux Corps de cadets des troupes de terre à Saint-Pétersbourg, celui de Moscou, celui de Fréderikshan, en Finlande, et ceux de plusieurs autres villes de l'empire, vastes établissemens, où 5000 jeunes gens reçoivent une éducation soignée; l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg, ouverte en 1809 sous la direction du général en chef Oppermann; le Corps des cadets de la marine, fondé déjà par Pierre I.er, mais auquel l'empereur Alexandre a ajouté, en 1803, une école de navigation pour 50 élèves; l'Ins-

titut du corps des ingénieurs des voies de communication (ponts et chaussées), fondé en 1820, d'après le projet du général Bétancourt. On peut compter encore parmi les écoles militaires, par l'espèce de discipline qui y règne, les deux Corps des pages de Pétersbourg et de Moscou; l'École des pilotes, établie par Pierre le grand à Kronstadt; le Corps des cadets des mines, auquel l'empereur Alexandre a donné, en 1804, une nouvelle extension; l'École des mines d'Iékatérinebourg et les Écoles de l'art du forestier, établies à Saint-Pétersbourg en 1803, et à Kalouga en 1817.

L'enseignement de plusieurs autres branches, notamment des *langues orientales*, du *commerce* et de la *technologie*, occupe de plus un grand nombre de professeurs dans d'autres écoles spéciales.

L'établissement oriental, fondé en 1823, a pour but de former, pour les relations diplomatiques de la Russie avec les cabinets de l'orient, de bons dragomans; l'École arménienne de Moscou, fondée sous Catherine II, remplit à peu près la même tâche, et l'École fondée à Orenbourg est destinée à répandre parmi les musulmans de l'empire quelques-uns des résultats de la civilisation européenne. Ceux qui se destinent au commerce, peuvent acquérir toutes les connaissances que cet état exige à l'École du commerce, fondée en 1771 à Moscou par Prokovii Akimfiévitch Démidof, et transférée à Saint-Pétersbourg sous le règne de l'empereur Paul; à l'Académie pratique du commerce de Moscou, qui, fondée en 1810, reçoit 60 élèves; au Gymnase du commerce, fondé en 1806 à Taganrog. M. Cancrine, ministre des finances, vient de fonder à Saint-Pétersbourg un Institut technologique pratique, destiné à former de bons ouvriers et fabricans, et divisé en deux classes, dans chacune desquelles les

élèves restent trois ans. Ces derniers seront au nombre de 132; on les choisira préférablement parmi les orphelins, sans distinction de culte : chaque ville de gouvernement peut présenter, pour y être admis, un candidat; Moscou en présente 30, Saint-Pétersbourg 20, et les villes de Riga, Vilna et Kasan chacune 3, etc. (4). Des écoles de navigation sont établies à Irkoutsk depuis 1790, et à Riga depuis 1800. Les sciences agronomiques sont enseignées à l'École impériale d'agriculture, fondée à Saint-Pétersbourg en 1801, et à celle que la comtesse Stroganof a ouverte en 1824, dans le même but; puis à l'Institut économique de Mariemont. L'art vétérinaire est enseigné aux écoles de Saint-Pétersbourg, Moscou et Loubny, gouvernement de Poltava, toutes trois fondées en 1808. Enfin, il existe en Russie quelques écoles normales nommées séminaires des maîtres d'école de campagne, et leur nombre sera sans doute successivement augmenté: celles par lesquelles on a fait l'essai, ont été fondées à Vilna en 1819, à Dorpat en 1820, et à Pernau en 1821.

3. Le nombre des *gymnases* et *écoles secondaires*, très-borné avant Catherine II, est aujourd'hui proportionné à celui des universités dont ils dépendent. Il a déjà été dit qu'il existe dans chaque district universitaire un certain nombre de gymnases établis dans tous les chefs-lieux de gouvernemens, et quelquefois encore dans quelques villes d'arrondissement; mais, quoique tous réorganisés sous le règne d'Alexandre, ils sont généralement susceptibles de

(4) Tous les établissemens d'instruction et d'utilité publiques, dont nous n'avons pu donner ici que la nomenclature, seront décrits en détail dans le *Tableau des principales villes* et dans l'*Itinéraire* qui formeront la suite et le complément du présent ouvrage.

grands perfectionnemens. Ce sont les provinces conquises qui, associées moins tardivement aux progrès de la civilisation, possèdent les plus anciens gymnases de l'empire, et peut-être les meilleurs; car ceux des provinces baltiques, par exemple, méritent d'être cités avec tout ce qu'on connaît de mieux dans ce genre. Le plus ancien de tous paraît être celui de Vilna, fondé dès l'an 1587; celui de Dorpat l'a suivi de près, à deux années d'intervalle; le gymnase de Revel remonte à l'année 1630; celui de Vinnitsa, en Podolie, ci-devant collége de jésuites, à l'an 1647; celui de Riga, à 1675; celui de Mendzirjitch, en Volhynie, long-temps aussi un collége de jésuites, à 1702; celui de Volyntz, du gouvernement de Vitebsk, à 1716. Nous avons vu que dès l'an 1660 il était question de gymnases pour Moscou; mais celui qui y existe actuellement ne date que de l'année 1775, époque à laquelle fut fondé aussi le gymnase académique de Mitau, qui, descendu d'un degré depuis la fondation de l'université de Dorpat, porte maintenant le nom de *Gymnasium illustre*. Enfin, le gymnase de Kharkof ou des Slobodes d'Oukraine, fut ouvert en 1765, celui de Minsk en 1773, celui de Grodno la même année, et celui de Bialystok en 1777.

On voit que tous ces établissemens existaient avant la réunion des contrées pour lesquelles ils furent fondés avec l'empire des Tsars. Ce dernier en avait alors peu qui pussent entrer en comparaison avec eux, et c'est en masse qu'il fallut les créer, quand le besoin de relever l'instruction populaire se fit d'abord sentir. Aussi une ordonnance de Catherine II en appela à la fois à l'existence 22 dans les chefs-lieux des gouvernemens suivans : Novgorod, Tver, Iaroslavl, Vologda, Kostroma, Voronège, Vladimir, Riaisân, Pskof, Smolensk, Kalouga, Koursk,

Toula, Orel, Tambof, Nijni-Novgorod, Simbirsk, Penza, Perm, Saratof, Viatka et Arkhangel. Elle y ajouta encore ceux de Pétrozavodsk et d'Astrakhan en 1788, et en 1789 ceux de Mohilef, Kief, Tchernigof, Tobolsk et Irkoutsk. Le nombre des gymnases, s'élevant dès-lors à 42, fut encore augmenté depuis de plusieurs autres, comme sont : celui des Cosaks du Don à Tcherkask, en 1790; celui d'Iékatérinoslaf, en 1793; celui de Symphéropol, en 1797; ceux de Kasan et de Poltava, en 1798; ceux de Pétersbourg et de Svislotch, bourg du gouvernement de Grodno, en 1805; dans la même année, le Gymnase du commerce d'Odessa, nommé depuis Lycée Richelieu; celui de Krojakh, du gouvernement de Vilna, en 1817; celui des Cosaks de la mer Noire, à Iékatérinodar, en 1820; ceux des Carmes à Khvaloïne, du gouvernement de Vilna, et de Sloutsk, du gouvernement de Minsk, en 1825; enfin, les trois gymnases dépendant de l'Université d'Abo ou de Helsingfors et qui sont ceux de Vybourg, Borgo et Abo; les deux derniers, dont la première origine ne nous est point connue, sont vraisemblablement anciens. Conformément aux conclusions du comité d'instruction publique, rendues en 1828, plusieurs gymnases nouveaux seront incessamment ouverts. Pétersbourg en aura trois, parmi lesquels figurera la Haute-École, qui changera d'organisation; à celui qui existe présentement à Moscou deux autres se joindront : l'École populaire principale de Kasan devant être convertie en un gymnase, cette ville aura deux établissemens de ce nom, et il en sera fondé un à Krasnoiarsk, gouvernement d'Iénisseisk, afin que chaque gouvernement de la Sibérie ait son gymnase particulier.

Tous les gymnases existans, au nombre de cinquante-cinq, ont subi, sous le dernier règne, une réorganisation, et sont établis aujourd'hui sur un

pied uniforme dans toutes les parties de l'empire ; les priviléges que quelques-uns assuraient à leurs élèves, au moment où ils entraient au service de l'État, sont maintenant généralement abolis, mais il reste toujours entre eux une grande inégalité de mérite et d'utilité.

Indépendamment des gymnases, il existe dans l'empire, sous diverses dénominations, un assez grand nombre d'écoles secondaires. Ici il est juste de mentionner avant tout les excellens instituts nobles et bourgeois que feu l'impératrice Marie-Fœdorovna, dont le nom restera cher surtout aux malheureux et aux mères de famille, a si bien su faire fleurir. L'institut de demoiselles du couvent Smolnii, fondé en 1764 par l'impératrice Catherine II, est le plus ancien de tous; 500 jeunes filles y reçoivent, aux frais du gouvernement, une éducation soignée, qui toutefois n'est pas la même pour toutes. Cette vaste maison se compose de deux parties distinctes, celle des filles nobles et la partie consacrée aux filles des classes bourgeoises : outre les connaissances utiles qu'on leur enseigne à toutes également, on donne encore aux premières des talens d'agrément et de société. L'Institut de Sainte-Catherine, spécialement affecté à l'éducation de jeunes filles appartenant à des familles nobles, doit son origine à l'impératrice Marie et aux dames de l'ordre dont il porte le nom. Fondé en 1790 pour 60 jeunes filles de naissance, mais sans fortune, il en entretient aujourd'hui plus de 180, qu'on élève avec le plus grand soin. Un autre Institut, portant le même nom et affecté à la même destination, fut fondé en 1803 à Moscou, par cette grande bienfaitrice de l'humanité; on y forme à toutes sortes de talens près de 250 jeunes filles, dont 150 seulement paient une pension très-modique. L'Institut d'A-

lexandre, aussi à Moscou, et fondé en 1805, est consacré aux classes mitoyennes, du sein desquelles il reçoit environ 120 jeunes filles. L'Institut des demoiselles nobles, à Kharkof, également fondé par l'impératrice Marie, a la même destination que celui de Sainte-Catherine à Pétersbourg.

L'école principale protestante de Saint-Pierre, fondée à Saint-Pétersbourg en 1762, et renouvelée en 1800, peut aussi compter parmi les écoles secondaires. Son existence repose sur des documens qui lui assurent d'importans priviléges. Plus de 500 élèves, des deux sexes, y sont formés à toutes les connaissances utiles dans les différentes conditions de la vie. L'enseignement s'y fait en allemand. D'autres établissemens de ce genre sont : l'École de la noblesse, à Revel, fondée en 1765 ; le Catharinéum, ou l'École latine et russe, à Riga, ouverte en 1789; l'Institut noble de Tver, fondé en 1799; l'Institut noble d'Alexandre, établi à Toula, en 1802; l'École des nobles, fondée à Tiflis, en 1803; la grande École de filles (*Mädchenschule*), fondée à Riga, en 1804; l'École populaire principale de Kasan, qui sera, comme nous l'avons dit, convertie en un gymnase et qui date de 1808; enfin, les gymnases qui sont redevables de leur existence à des particuliers, comme celui de Naijine, ville du gouvernement de Tchernigof, qui a été fondé par le comte Bezborodko, et celui de Kréménetz, dans le gouvernement de Volhynie, qui fut fondé par la noblesse et le clergé des provinces de Volhynie et de Podolie.

Il existe, de plus, en Russie 247 *pensionnats particuliers*, également soumis au contrôle de l'Université; la seule ville de Saint-Pétersbourg en renferme 38; à Moscou il y en a 31, et les autres se trouvent à Arkhangel, Verro, Hapsal, Venden, Lempsal, Dannenhof, Mitau, Goldingen, Léal, Toula, Kasan,

Penza, Vladimir, Iaroslavl, Kherson, Iélisavetgrad, Krementchouk, Odessa et Astrakhan.

4. Les *Écoles primaires* ou *d'arrondissement* sont peut-être moins considérables, quoique leur nombre doive être porté à 511; mais il n'en existe pas encore le tiers. Elles sont établies, ou le seront, dans chacune des villes chefs-lieux d'un arrondissement. Indépendamment de ces écoles, organisées toutes sur un mode uniforme, on peut ranger dans la catégorie des écoles primaires les établissemens suivans : la Maison des orphelins militaires, où 500 fils d'officiers reçoivent leur éducation et qui, fondée en 1796, fut réorganisée en 1805; l'École de filles de cette même maison, école placée jusque-là sous la direction de l'impératrice-mère, à laquelle l'impératrice régnante, Alexandra-Fœdorovna, succède dans le patronage des pauvres et des orphelins; la Maison des enfans trouvés et d'éducation de Saint-Pétersbourg, fondée en 1767, et dans laquelle 600 enfans abandonnés reçoivent de l'instruction et une bonne direction; la Maison impériale d'éducation à Moscou, fondée en 1762, et où l'on élève 570 enfans des deux sexes; les Écoles allemandes de Sainte-Anne et de Sainte-Catherine, à Saint-Pétersbourg; de Saint-Pierre et Paul et de Saint-Michel, à Moscou, et plusieurs autres sur lesquelles les renseignemens nous manquent. Peut-être devra-t-on compter aussi parmi ce genre d'écoles les Écoles centrales d'apanages et les Écoles de villages d'apanages, qu'un oukase du 25 Octobre 1828 a appelées à la vie; les unes, pour former des maîtres d'école propres à enseigner les premiers élémens des lettres à la population des campagnes, et les autres, pour éclairer autant que possible la classe des paysans et former des individus capables de servir comme écrivains dans l'administration locale des apanages.

5. Les *Écoles élémentaires* ou *paroissiales* viennent après, et celles-ci surtout devraient être multipliées. Leur nombre n'est aucunement proportionné au besoin de la population, malgré les efforts que l'empereur Alexandre a faits à cet égard, en fondant presque à la fois plus de cent de ces écoles. On en trouve au moins cinquante dans les trois provinces baltiques; mais c'est parmi les colons allemands établis à l'intérieur, le long du Volga, qu'elles sont surtout nombreuses et florissantes, puisqu'en 1822 on comptait chez eux, sur 57,000 individus 11,000 garçons et filles suivant les leçons des maîtres d'école. En 1820 il existait à Saint-Pétersbourg plusieurs écoles d'enseignement mutuel qui devaient servir de modèle à celles qu'on se proposait de créer sur tous les points de l'empire; mais cette méthode simplificative a depuis été abandonnée : heureusement qu'elle paraît rentrer en faveur dans le moment actuel.

Le nombre total des écoles entretenues, soit aux frais de l'État, soit à ceux de particuliers, et placées sous la direction de l'instruction publique, était, en 1824, de 1411, dans lesquelles 69,269 jeunes gens des deux sexes recevaient leur instruction : 4608 professeurs étaient chargés de l'enseignement, et 1236 fonctionnaires y étaient en outre attachés. En 1808, le nombre de ces établissemens n'était encore que de 1132, et celui des élèves de 46,695, dont 17,362 appartenaient au seul district universitaire de Vilna. Le gouvernement de Vilna est toujours celui qui a le plus d'écoles; 8711 jeunes gens y en fréquentaient 154 pendant l'année 1824. Après lui, le gouvernement de Livonie tient le premier rang : 4112 écoliers ou étudians y fréquentaient, à la même époque, 114 écoles. Ce nombre paraîtra peut-être très-modique ; car, en évaluant la population de cette province à 700,000 ames, il ne donne encore

qu'un seul écolier sur 170 ames; et pourtant il est hors de toute proportion avec le nombre d'écoliers qu'on trouve pour la Russie tout entière, qui ne compte, en général, qu'un écolier sur 794 individus. Le gouvernement de Iénisseisk était celui où il régnait le plus de ténèbres; on n'y trouvait que 2 écoles et 81 écoliers. Celui de Tomsk venait après : dans un même nombre d'écoles on y trouvait 100 écoliers. Le nombre de ces derniers s'élevait dans le pays des Cosaks de la mer Noire à 221, répartis sur 9 écoles; le gouvernement d'Irkoutsk avait 245 écoliers dans 6 écoles, et celui d'Orenbourg 259 écoliers dans cinq écoles.

Nous ne parlerons point ici des *écoles militaires* établies dans les colonies militaires : pour les faire figurer dans le chapitre de l'instruction publique, il faudrait bien savoir jusqu'à quel point l'enseignement porte sur des objets étrangers au métier des armes. Nous dirons seulement que ces écoles sont très-nombreuses.

6. Outre ces écoles placées sous la direction du ministère de l'instruction publique, le *clergé russe* en entretenait, en 1824, 344, où l'on instruisait 45,851 jeunes gens. Ce dernier nombre n'avait été, en 1804, que de 30,167, et celui des écoles de 83 seulement, avec 444 maîtres. Nous donnerons ici les nombres des écoles et des élèves dans les douze éparchies où le clergé travaille le plus activement à répandre des lumières dans les classes inférieures. (5)

---

(5) Ce Tableau est extrait de celui que donne M. PIERRE DE KŒPPEN dans ses *Materialy dla Istorii*, etc., c'est-à-dire, dans ses *Matériaux pour servir à l'histoire de la civilisation en Russie;* Saint-Pétersbourg, 1825-1827, n.os 1, 2 et 3, in-4.° : ouvrage auquel nous avons emprunté, en outre, une partie des détails qui précèdent. Il est à regretter que les fonctions actuelles de M. de Kœppen ne lui permettent plus de continuer cet excellent recueil.

NOMS DES DOUZE ÉPARCHIES.	NOMBRE DES ÉCOLES		NOMBRE DES ÉLÈVES	
	en 1808.	en 1824.	en 1808.	en 1824.
1. Penza.	4	12	801	2949
2. Vladimir	3	11	1809	2346
3. Koursk	1	14	1083	2140
4. Tver	6	19	1740	2116
5 Moscou	5	14	2030	2069
6. Riaisân	1	13	1347	1935
7. Orel	1	7	1184	1905
8. Kasan.	3	9	1258	1830
9. Tambof.	2	9	558	1775
10. Toula	3	9	1405	1749
11. Novgorod	3	22	622	1597
12. Iaroslavl.	4	10	1430	1549

En revanche, il n'y avait que 241 élèves dans l'école de la Grusinie, 256 dans celle de Kichenef, 312 dans celle d'Arkhangel, 317 dans celle de Minsk, 328 dans celle d'Orenbourg, et 404 dans celle d'Irkoutsk; mais il faut remarquer que la population russe est moins considérable dans ces contrées-là, à raison de son mélange avec des musulmans, des Arméniens, des païens et des catholiques.

En ajoutant aux 69,269 jeunes gens élevés dans les établissemens placés sous la direction du ministère de l'instruction publique, les 45,851 qui fréquentent les écoles du clergé russe, on trouve le nombre de 115,116 écoliers; il pourra être porté à 150,000, si l'on y ajoute les jeunes colons qui fréquentent les écoles, au nombre de 11,000, tous ceux qui ont à leur disposition des moyens d'instruction sur lesquels nous n'avons pas de données, et ceux enfin qui font leurs études dans les diverses écoles

spéciales dont il a été question plus haut. Néanmoins ce nombre paraîtra toujours hors de proportion avec l'immense population de l'empire : en effet, on trouve, par le calcul, que sur 367 individus un seul y fréquente l'école.

La somme mise annuellement à la disposition du ministre de l'instruction publique s'élève à près de 3 millions de roubles.

VI. Développement de lumières au moyen de la presse. On conçoit que, dans un état de choses pareil à celui que nous avons retracé dans le paragraphe précédent, la majeure partie du peuple ne sait encore ni lire ni écrire; mais c'est une justice à rendre à la nation russe, que de dire que chaque père de famille, pour peu qu'il jouisse de quelque aisance, s'empresse aujourd'hui d'assurer à ses enfans un avantage dont il n'a pu jouir lui-même. L'amour de la lecture a fait dans les derniers temps de grands progrès en Russie, et insensiblement la presse y deviendra une puissance. Les talens nationaux sont même loin de suffire au besoin d'instruction qui se manifeste : à défaut de bonnes compositions originales, on traduit une quantité prodigieuse d'ouvrages étrangers, parmi lesquels les romans sont surtout en possession d'attirer l'attention. Sur 3400 ouvrages imprimés en langue russe, 1525 étaient des traductions, dont 802 avaient été faites sur des originaux français.

Quant aux *journaux* ou recueils périodiques, le nombre de ceux qui, sous divers titres, ont déjà paru, est de 230, et il s'en publie actuellement, dans tout l'empire, 73, rédigés dans douze langues différentes; quelques-uns comptent des milliers d'abonnés. Cette sorte de publication ne date cependant que du règne de Pierre I.er, qui fit publier la première feuille le 2 Janvier 1703. Avant lui, et

depuis 1636 seulement, les Tsars recevaient à Moscou les feuilles hollandaises, celles de Hambourg, de Kœnigsberg et autres, dont ils se faisaient faire des extraits dans les bureaux du Prikase des ambassades.

L'*Abeille du Nord* (Sèvernaïa Ptchela) est peut-être celui des journaux russes qui a le plus d'abonnés, et sa vogue est pleinement justifiée par son contenu. Ce journal politique et littéraire, paraissant trois fois la semaine depuis cinq ans, est rédigé avec beaucoup d'habileté par MM. Gretch et Boulgarine. Le *Journal* russe *de l'Académie des sciences*, également politique et consacré, en outre, aux annonces et affiches, est aussi très-répandu et paraît aux mêmes intervalles. La *Gazette de Moscou* (Moskofskiya Vaidomosti) compte aussi un grand nombre de lecteurs, mais ne paraît que deux fois la semaine. Ses volumineux cahiers in-4.° sont grossis par une longue série d'annonces. L'*Invalide russe*, qui paraît tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, est plutôt militaire que politique; mais il donne aussi toutes les nouvelles officielles, relatives surtout aux nominations. Fondé en 1813, son produit est affecté à la caisse des Invalides.

D'autres journaux politiques sont rédigés dans des langues étrangères et spécialement destinés à la haute bourgeoisie et aux employés de la couronne. Parmi eux le *Journal de Saint-Pétersbourg* et la *Gazette de Saint-Pétersbourg* doivent être cités au premier rang. Comme l'Abeille et le Journal russe de l'Académie, ils paraissent, in-folio, trois fois la semaine. Le premier, rédigé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères en langue française, est l'organe habituel de ce département. L'autre, plus considérable, reçoit aussi toutes sortes d'annonces. On y puise le plus de notions sur le pays même, et elle donne, en raccourci, les oukases publiés dans la

Gazette du Sénat. Son rédacteur actuel est M. Wulfert ; mais elle est censée être publiée par l'Académie des sciences. Le *Journal du Commerce* et le *Journal d'Odessa* viennent après, et se distribuent aussi trois fois la semaine : le premier est rédigé, en langue allemande, sous l'influence du ministre des finances ; l'autre, en langue française, est politique, commercial et littéraire. Enfin, nous citerons encore deux feuilles allemandes, celle qui paraît à Riga sous le nom d'*Ostseeprovinzenblatt* et qui offre souvent, avec de bons extraits de toutes les gazettes russes, de précieuses données statistiques et littéraires; et celle que M. de Recke publie à Mitau sous le titre de *Gazette universelle allemande de la Russie.*

Quant aux recueils scientifiques et littéraires, chaque année en fait éclore quelques-uns : parmi ceux qui existent en ce moment, nous nommerons le *Télégraphe de Moscou*, qui paraît, sous la rédaction de M. Pogodine, deux fois par mois, en cahiers in-8.°; le *Nouvelliste européen* (Vaistnik Ievropy), qui paraît également à Moscou, sous la même forme et aux mêmes intervalles, depuis sa fondation par le célèbre Karamzine, en 1802; le *Fils de la patrie* (Syne Otetchestva) et les *Archives du Nord* (Sèvernii Arkhif), que publient MM. Gretsch et Boulgarine, et qui paraissent deux fois par mois, en cahiers in-8.° d'environ six feuilles; le *Nouvelliste moscovite* (Moskofskii Vaistnik), d'une société de jeunes amateurs; le *Slave*, de Voïeikof; le *Journal historique, statistique et géographique*, de Gavrilof; les *Notices nationales* (Otetchestvennii Zapiski), de Svignine, etc. Le *Bulletin du Nord* paraît en français, à Moscou; l'*Esthona*, en allemand, à Revel, etc.

Ce développement de lumières à l'intérieur même du pays, le soin légitime d'en écarter tous les abus possibles, la crainte que la multiplicité des ouvrages

importés de l'étranger ne répandent en Russie, avant le temps, des idées pour lesquelles la grande majorité de la population n'est pas mûre encore, ou n'y créent des besoins qui autrement ne se feraient pas sentir, ont motivé l'établissement d'une double *censure*, à laquelle doivent être soumis et les écrits qui paraissent dans l'empire et ceux qu'on y importe du dehors. Il ne nous appartient pas de juger l'esprit de cette censure, plus ou moins sévère, depuis son établissement, selon les circonstances ou les vues particulières des souverains. Les réglemens de 1804 et de 1826 ont fait place à celui qui est actuellement en vigueur, et que l'empereur Nicolas rendit par un oukase du 22 Avril (vieux style) 1828; réglement qui s'étend en même temps à la propriété littéraire. Attribuée jusque-là au ministère de l'intérieur, pour les livres venus du dehors, et à celui de l'instruction publique, pour les ouvrages imprimés dans l'empire, la censure reste divisée en deux parties; mais l'une et l'autre sont maintenant du ressort du ministre de l'instruction publique.

VII. Améliorations sociales. Comparées à celles de plusieurs autres États, les ressources intellectuelles de la Russie sont sans doute faibles encore, et l'indifférence de la masse du peuple pour les lumières qu'on lui offre et dont elle ne sait pas tirer parti est, il faut l'avouer, toujours profonde. Mais quelque défectueux que puisse être le système d'instruction publique qu'on y suit, si disproportionné que soit le nombre de ceux sur lesquels il agit avec la population tout entière, on tombera d'accord que le gouvernement n'a épargné ni peine, ni sacrifices, pour assurer à ses sujets les élémens de bien-être que renferme l'instruction. Si la marche toujours progressive des lumières paraît lente, c'est que ses résultats n'ont point encore amené l'état de civili-

sation qu'on voit dans d'autres pays; mais il ne faut point oublier que là il est le fruit d'efforts continués pendant une série de siècles que la Russie n'a point encore eue à sa disposition. C'est avec l'état qui la précédait qu'on doit comparer la civilisation russe: on trouvera qu'elle est infiniment au-dessus de celle que Pierre le grand y a implantée, et qu'elle laisse un immense abyme entre elle et la barbarie qui régnait à l'avènement du premier Romanof. Les moyens d'instruction sont aujourd'hui le centuple de ce qu'ils étaient au temps du monarque réformateur, et ce perfectionnement n'a pu manquer d'exercer son influence sur toutes les classes de la société.

Le gouvernement est le premier à s'en ressentir: aujourd'hui plus de torture, plus de déportation arbitraire en Sibérie, plus d'inquisition politique, ni d'expédition secrète; les lois sont, au contraire, reconnues souveraines, la dignité de l'homme est respectée, les droits acquis sont protégés et les vieux abus corrigés successivement.

La noblesse, autrefois si ignorante et si dédaigneuse, se pique de rivaliser en culture avec celle des autres pays: elle imite, elle surpasse même quelquefois les manières élégantes et aimables qui y font le charme des sociétés: elle rougirait de rester en arrière du siècle et d'ignorer ce qui ailleurs alimente les conversations des cercles les plus distingués; elle s'honore de la société des savans, des littérateurs et des artistes. En commençant à traiter avec humanité ses subordonnés, elle suit l'exemple qui part du trône. Les cruautés et les exactions qu'elle exerçait si fréquemment sur ses pauvres serfs, sont aujourd'hui moins communes. Formée par des maîtres étrangers, par des lectures que la mode lui impose, par des voyages en divers pays qui achèvent l'éducation, elle s'associe à l'élan

des esprits, aux vues éclairées, aux sentimens philanthropiques qui caractérisent notre époque, et ne croit plus déroger en cultivant elle-même les arts, les sciences, les belles-lettres, ou en s'appliquant à l'amélioration de la condition sociale de ses inférieurs.

Le clergé, plus instruit, a aussi plus de mœurs qu'on ne lui en connaissait, et reste moins étranger aux progrès des lumières et à l'activité des esprits.

Le tiers-état se livre à l'industrie et crée à l'empire de nouvelles ressources : la routine perd de jour en jour de sa puissance, et les artisans améliorent leurs procédés. Les superstitions diminuent, l'amour du travail se répand, et la morale prend plus d'autorité sur les esprits. Le nombre des hommes libres, si considérablement augmenté sous Alexandre, grossit de jour en jour et renforce la classe mitoyenne.

VIII. Proportion des différentes classes entre elles, et condition de chacune. Pour achever le tableau de la civilisation de la Russie, il ne nous reste plus, indépendamment du coup d'œil sur sa langue et sa littérature, réservé à un chapitre suivant, qu'à faire connaître la proportion existante entre les élémens dont la société se compose, à examiner l'extension que chacun d'eux a prise dans les derniers temps, et à mesurer les intervalles qui séparent les classes l'une de l'autre.

1. La *noblesse* peut être évaluée à 150,000 familles, ou à environ 750,000 individus. Les dénombremens officiels que nous avons sous les yeux donnent 285,627 ames, nombre qui ne désigne que les individus mâles : en doublant ce nombre, on n'aurait encore que 571,254 individus; mais les données sur lesquelles il repose sont incomplètes, au point qu'un grand nombre de villes et douze gouvernemens n'y sont pas compris. De ce nombre total, que nous

donnons suivant d'autres documens, plus de 33,000 individus résident dans la première capitale de l'empire et 4942 à Moscou. La noblesse *russe* proprement dite, à laquelle appartient la majeure partie des terres de la vieille Russie, est peu nombreuse, si on la compare à celle des provinces *polonaises*, qui compte, à elle seule, 202,000 individus mâles. En Podolie, par exemple, une population qui ne va guère au-delà d'un million, renferme 93,000 nobles; c'est-à-dire, presque un noble par dix hommes: cette proportion est un peu moins forte en Volhynie, où l'on trouve, dans une population à peu près égale, 60,000 individus nobles. Mais tous ces gentilshommes ne sont pas possessionnés; au contraire, en Pologne les terres se trouvent entre les mains de quarante ou cinquante familles puissantes, et toute cette légion de nobles sans héritage vit en partie dans la misère. La noblesse *allemande* des provinces baltiques, très-éclairée et en partie très-distinguée par ses mœurs, quoique peu riche en général, se compose d'environ 6000 individus mâles, ce qui ne donne qu'un individu noble sur 125 qui ne le sont pas. Dans les provinces *turques* et *mongoles*, ainsi que chez les différens peuples de la Sibérie, on compte 9000 nobles mâles. En somme, la Russie renferme plus de 434,000 individus nobles qui ne sont pas d'origine russe, ou dont la noblesse n'a pas été conférée par les souverains du pays. Ceux d'entre eux qui sont titrés, tiennent leur titre de quelque puissance étrangère, de l'empire d'Allemagne, de la Prusse, de la Suède, etc. La noblesse de la Petite-Russie s'élève à 17,000 individus mâles, celle de la Grande-Russie, à 51,000 et au-delà. Il y a dans le seul gouvernement de Toula 1800 familles nobles, 1717 dans celui de Kalouga, et un nombre à peu près égal dans celui d'Orel. Au nombre des gentilshommes

russes il y en a plusieurs dont la famille était autrefois souveraine ou apanagée. Quant à leurs titres, on ne connaissait anciennement en Russie que des kniaz, des boïars, des okolnitches, etc.; le nombre des premiers s'élevait à plusieurs centaines. Aujourd'hui ils sont plus communs encore : le titre de kniaz, qu'on traduit par celui de prince, est souvent attaché à de nombreuses familles d'un seul gouvernement : s'il faut en croire Malte-Brun (6), 105 familles de celui de Toula et 61 de celui de Kalouga en sont revêtues. Tous les membres de la famille en héritent également, comme cela a lieu pour tous les autres titres. Celui de comte, moins commun, et datant du règne de Pierre I.er seulement, est pourtant aussi assez répandu, puisqu'au dire du même géographe, 36 familles du seul gouvernement de Kalouga et un nombre considérable de celui d'Orel le portent. La noblesse territoriale se divise en six classes, et pour être inscrit sur les registres du corps de la noblesse d'une province, il faut appartenir à l'une d'elles. A la tête de toutes se trouve un maréchal, qui préside le comité des représentans de la noblesse; ses pouvoirs sont très-limités, et il n'a presque aucune attribution importante, si ce n'est dans les trois provinces allemandes, où la noblesse a sauvé par des capitulations quelques-unes de ses prérogatives. Les priviléges communs à tous les nobles consistent en ce que cet ordre est affranchi de tout impôt personnel et de l'obligation au service militaire. En Pologne et dans les provinces allemandes ses membres peuvent seuls posséder des terres à titre héréditaire; mais en Russie ce privilége n'est pas exclusivement affecté à la noblesse. Elle a l'immunité des peines corporelles, et elle est soumise, dans les affaires contentieuses, à

(6) *Précis de géographie universelle*, t. 6, p. 598.

des juges tirés de son milieu, quoique, en dernier ressort, le même tribunal prononce dans toutes les espèces de litige. Nous reviendrons sur la noblesse dans le chapitre que nous consacrerons au gouvernement et aux corps politiques.

2. Les données relatives au *clergé* ne sont pas plus complètes que celles qu'on a sur la noblesse; mais on peut évaluer cet ordre à 230,000 individus en fonctions, dont environ 60,000 habitent les villes. Plus de 190,000 appartiennent au culte grec-orthodoxe; cependant tous n'ont pas reçu les ordres, mais ce nombre comprend aussi les frères laïques, les chantres, les marguilliers, etc. Les gouvernemens où l'on rencontre le plus grand nombre d'hommes voués au service des autels, sont ceux de Kief, qui en compte 8000; de Koursk, qui en offre un nombre égal, et de Riaisân, où il s'élève jusqu'à 9000. Parmi les rites étrangers, le culte catholique est celui qui compte le plus grand nombre de ministres: il en a au-delà de 30,000, dont les seuls gouvernemens de Podolie et de Volhynie occupent chacun 9000. Le culte protestant n'emploie pas 1000 pasteurs; mais les mollahs s'élèvent à plus de 9000, et dans la seule Tauride on trouve plus de 6000 prêtres mahométans. Sur ce grand nombre d'ecclésiastiques, ceux du culte catholique sont les seuls qui ne soient pas mariés. Près de 200,000 sont pères de famille, et le nombre total des individus appartenant à la classe du clergé peut en conséquence être porté à plus de 900,000.

Leur situation est très-différente, selon le degré qu'ils occupent dans l'hiérarchie sacerdotale: tandis que les métropolitains, les archevêques, les évêques et les archimandrites vivent dans une grande aisance, le plus grand nombre reçoit à peine de quoi satisfaire ses besoins. Les moines, qui sont nom-

breux, sont nourris aux frais de l'État; mais leurs besoins sont très-restreints et leur vie est d'une extrême simplicité. Les couvens, qui, au temps de l'occupation mongole, servirent de refuge aux lumières et aux lettres, ne sont aujourd'hui qu'une retraite consacrée à la prière et à la vie ascétique. Nous avons déjà dit que les prêtres sont aujourd'hui moins étrangers aux progrès des lettres et des sciences, et que leurs mœurs se sont aussi considérablement améliorées. D'un autre côté, l'empereur vient de pourvoir à leur subsistance par une augmentation de traitement. C'est le clergé protestant allemand et finlandais qui est à la fois le plus éclairé et celui dont la position est la plus indépendante : dans les provinces baltiques des terres considérables dépendent de chaque presbytère, et les pasteurs sont placés presque au niveau de la noblesse, dont ils partagent les immunités.

Partout, au reste, le clergé, affranchi des peines corporelles et apte a acquérir des immeubles de toute espèce, est aussi exempt de toutes charges, comme impôts, logemens militaires, etc. Un oukase du 12 Décembre 1801 a considérablement amélioré son sort. Il ne forme pas de corporation à proprement parler; mais, dans les manifestes, il est quelquefois envisagé comme un ordre particulier.

On voit par ce qui précède qu'environ 1,600,000 individus ne contribuent pas aux charges de l'État; il faut compter, en outre, parmi les classes improductives l'armée, forte, en temps de paix, d'environ 600,000 hommes, et de 800,000 en y ajoutant les femmes des militaires. On en peut conclure que sur vingt-cinq individus de la classe productive, il y en a toujours un qui ne rapporte rien à l'État.

C'est donc la classe productive, formant l'immense majorité de la nation, qui alimente les caisses et

compose les armées de l'État. On peut la diviser en hommes libres et en serfs, ou, en partant d'un autre point de vue, en tiers-état et en paysans. On la peut évaluer à plus de 50 millions d'individus.

3. Les *hommes libres* ou le tiers-état se composent de deux élémens, des habitans des villes et d'une classe d'hommes disséminée dans des bourgs (poçad) et par les campagnes. Les premiers sont compris sous le nom de *mechtchanine* ou bourgeois; on désigne les autres par le nom de *raznotchintsi*, c'est-à-dire, gens de différentes classes. Cependant le nom de mechtchanine, dans un sens plus étroit, n'embrasse pas toute la masse de la bourgeoisie.

1.° Les habitans des villes ont divers priviléges généraux : ils élèvent leur femme à eux, de quelque condition qu'elle soit, et transmettent aux enfans qui en naissent les droits dont ils jouissent eux-mêmes. Pour former un établissement d'industrie, pour exercer des arts et des métiers, ils n'ont pas besoin d'une autorisation préalable, et peuvent, comme ils veulent, disposer de leur fortune. La loi garantit leur personne, leur bien et leur réputation de toute violation, et ils ne peuvent être dépouillés de leur fortune ou privés de leur honneur que par une sentence judiciaire. Ils ont des tribunaux particuliers, où leurs pairs prononcent sur leur sort; ils peuvent acquérir des immeubles et sont dispensés de toute corvée imposée par la couronne. Les villes ont chacune un sceau accordé par l'empereur : elles peuvent avoir une maison commune, solder un secrétaire et entretenir une caisse. Dans les lettres patentes qui leur sont délivrées à leur fondation, on en range les habitans sous les six rubriques suivantes : bourgeois ou habitans ordinaires, marchands des trois guildes, artisans des tribus, gostes étrangers ou d'une autre ville, citoyens notables et poçadski.

Les *citoyens notables* forment la classe la plus élevée, comprenant, outre les individus qui, à plusieurs reprises, ont rempli des fonctions municipales et ont été élus au moins deux fois assesseurs du conseil de ville ou de la magistrature du gouvernement, les savans munis de diplômes ou de certificats délivrés par une école supérieure; les artistes membres de l'académie des beaux-arts ou examinés et reconnus par elle; les rentiers accusant un capital de 50,000 francs et au-delà, les banquiers pouvant en accuser un de 100 à 200,000 francs; les négocians en gros qui n'ont point de magasin, et les armateurs de vaisseaux. A la troisième génération les individus de cette classe, peu nombreuse encore, peuvent obtenir la noblesse.

Les *marchands des trois guildes* viennent après : ils sont exempts, eux et leur famille, de tout autre impôt que celui qu'on prélève sur leur capital, ainsi que du recrutement. Quand ils sont mis en jugement, des assesseurs de leur classe sont adjoints aux juges ordinaires des villes. Au sixième dénombrement on en a compté 109,766, dont 17,134 appartenaient au gouvernement de Moscou, 6970 à celui de Saratof, 6673 à celui de Tver, 5431 à celui de Kalouga, 5341 à celui de Koursk, 5200 à celui de Saint-Pétersbourg et 4812 à celui de Vladimir. Dans les autres gouvernemens leur nombre est moins considérable.

Un marchand de première guilde, ayant un capital d'au moins 50,000 francs, jouit de grands priviléges. Indépendamment de sa maison et des manufactures qu'il peut établir, il lui est permis d'avoir des jardins et des maisons de campagne, seulement il ne peut pas posséder de serfs. Il a le droit de faire tel commerce qu'il lui plaît au dedans et au dehors de l'empire et d'entretenir des vaisseaux marchands. Il arrive souvent à la noblesse et jouit de plusieurs

avantages attachés à ce rang. Il est inutile d'ajouter que l'aisance qui règne dans ces familles y porte des mœurs et des lumières, et il serait à souhaiter qu'un plus grand nombre de maisons nationales prissent place à côté d'elles.

Pour être inscrit dans la deuxième guilde, il suffit d'accuser un capital de 10,000 roubles au moins et d'en payer l'impôt, ce qui donne le droit de trafiquer partout à l'intérieur par terre et sur eau, d'établir des fabriques, de tenir des hôtels, d'entretenir des bateaux. Comme les marchands de première guilde, ceux de la seconde ont l'immunité des peines corporelles; mais ils ne peuvent atteler que deux chevaux à leur voiture de ville et doivent même s'en tenir à une calèche.

Les marchands de troisième guilde paient l'impôt d'un capital de 8,000 roubles et au-delà, et sont du reste assimilés à tous les autres bourgeois: ils font le commerce de détail dans les villes et les campagnes, peuvent entretenir des hôtelleries, des métiers à tisser, des bateaux, et visiter les foires et marchés. Cette classe, très-nombreuse, comprend des hommes placés sur divers degrés de l'échelle de la civilisation.

Les *marchands étrangers* ou d'une autre ville (inostrannii ou inogorodnii gost), forment une classe à part et jouissent de certains priviléges. Outre le libre exercice de leur culte, ils ont le droit de se faire représenter dans les conseils de villes et autres, là où ils forment 500 familles; les procès qui les concernent doivent alors être plaidés dans leur langue. Ils peuvent établir des fabriques et des manufactures et faire librement le commerce. Ils sont libres aussi de quitter le pays en emmenant leurs familles et leurs biens; seulement ils sont tenus d'avertir préalablement le magistrat de leur ville, de satisfaire

complétement leurs créanciers et de payer d'avance la rétribution municipale pour trois ans.

Mais ce sont les *artisans des tribus* (tsékhovyié) qui forment la grande masse de la bourgeoisie. Leur nombre va, fort heureusement, toujours en croissant, et l'on en comptait 702,652 à la sixième révision. Elle est surtout nombreuse dans les gouvernemens du centre et de l'ouest : dans celui de Tchernigof elle s'élève à 36,803 individus mâles; en Volhynie, à 33,422; en Podolie, à 33,266; dans le gouvernement de Moscou, à 25,925; dans celui de Minsk, à 25,510; dans celui d'Orel, à 23,395; dans celui de Kief, à 22,474; dans celui de Toula, à 21,560. Les pays caucasiens sont encore presque sans bourgeoisie; l'ancien gouvernement du Caucase ne comptait en tout que 900 artisans; l'Esthonie, qui en a peu elle-même, en offrait pourtant 3756. Une immense différence de talens, de mœurs et même de genre de vie sépare les artisans indigènes d'avec ceux qui sont d'origine étrangère; ces derniers forment, pour cette raison, dans les grandes villes des corporations distinctes.

2.° Les *Raznotchintsi*, classe qui comprend tous ceux qu'on n'a pu ranger dans les précédentes, ne paient pas d'impôts en numéraire, mais sont soumis en partie au recrutement. On n'a pas de données certaines sur leur nombre, mais on ne risque pas de se tromper en le portant à plus de trois millions.

4.° Les *Poçadski*, ou habitans de bourgs et de faubourgs, peuvent être ou des gens libres ou des paysans de la couronne. Inscrits sur leur demande, ils reçoivent l'autorisation d'ouvrir des ateliers, de tenir des auberges, des bains, des boutiques, de passer des contrats pour entreprendre des bâtisses et de prendre à ferme les récoltes.

5.° Les *Odnovortses* ou propriétaires d'une seule ferme

(*Einhöfner* en allemand), sont des paysans libres qui, possédant en propre la terre qu'ils cultivent, peuvent aussi se livrer à d'autres occupations et se faire inscrire dans une classe supérieure. M. Ziablofski, qui fait remonter leur origine aux streltsi, aux enfans de boïars, aux Cosaks des stanitses auxquels ont été distribués autrefois, par lots, des terres de la couronne, sur lesquelles ils se bâtirent chacun sa maison, soutient qu'ils descendent en partie de familles très-anciennes, mais déchues. Ils sont soumis au recrutement et à la capitation. C'est dans la Petite-Russie qu'on rencontre surtout cet heureux commencement de l'émancipation des campagnes. On évalue les Odnodvortses à environ deux millions d'individus, dont le seul gouvernement de Koursk offre 320,000 sur un million et demi d'habitans, et le gouvernement de Voronège 500,000 sur 1,400,000 habitans. Les paysans des provinces baltiques sont aujourd'hui libres aussi, mais ils n'ont aucune propriété.

Les *Iamtchiks* forment une corporation dans laquelle d'anciennes coutumes et quelques priviléges se sont perpétués : ils sont libres de l'impôt personnel et ont le droit d'être admis par députation devant l'empereur, dans les occasions solennelles. Leur nom, qui rappelle celui d'une ancienne peuplade finlandaise, désigne aujourd'hui l'habitant d'une Iame ou d'un village dont la population mâle a pour principale occupation le transport des personnes et des marchandises. Il existe beaucoup de ces villages habités par des rouliers ou voituriers seulement. Dans le seul gouvernement de Tobolsk, on compte 13,504 individus mâles de cette corporation; 12,108 dans celui de Smolensk, 8353 dans celui de Novgorod, et le nombre total, mais incomplet, trouvé à la sixième révision, est de 80,015 individus mâles.

Les *Colons*, très-nombreux, surtout au sud et

au sud-est de la Russie, mais que l'on trouve aussi aux environs de Saint-Pétersbourg, sont pour la plupart allemands, originaires particulièrement du grand-duché de Bade et du Wurtemberg. Leur économie rurale est infiniment supérieure à celle des paysans russes, auxquels ils pourraient servir de modèles : aussi jouissent-ils d'une grande aisance et envoient-ils généralement leurs enfans à l'école. Les paysans libres de la Nouvelle-Finlande, quoique, comme eux, ils n'aient jamais connu la servitude, sont infiniment au-dessous de ces colons, tant sous le rapport de l'aisance, que sous celle de l'intelligence et de l'activité.

Quant aux militaires retirés du service, ils reçoivent souvent à ferme des terres de la couronne, et arrivent alors, sur leurs derniers jours, à un certain degré d'indépendance et de bien-être, dont ils sont redevables surtout à leur expérience et à leur esprit plus exercé à la suite du froissement des camps et des comparaisons qu'ils ont pu faire, dans des expéditions lointaines, entre la situation de leurs concitoyens et celle des paysans étrangers. Les serfs émancipés doivent leur affranchissement soit à des actes de générosité de la part de leurs maîtres, tels qu'on en a eu plusieurs exemples au temps de l'empereur Alexandre, soit à un acte testamentaire, soit, enfin, à des profits et épargnes qui leur ont donné les moyens de se racheter eux-mêmes. Les hommes de cette classe, moins nombreux qu'ils ne promettaient de le devenir dans un moment d'enthousiasme et de philanthropie dû aux inspirations généreuses d'un noble souverain, se livrent plus volontiers au colportage, aux travaux publics des villes, au service domestique, etc., qu'à l'agriculture et aux professions sédentaires.

Enfin, on peut encore compter parmi les gens

libres des peuplades entières, soumises à la Russie ou placées sous sa protection, et qui, affranchies de la capitation, fournissent seulement à leur suzerain un certain contingent de troupes, et quelquefois encore un tribut en nature. Ce sont les Cosaks, les Kalmuks, les Bachkirs, les Vogoules, etc.; en tout, environ deux millions d'individus mâles. Les Juifs sont fortement imposés et, depuis 1826, soumis au recrutement.

4. La quatrième et dernière classe est celle des *paysans attachés à la glèbe* et qui sont la propriété de leurs maîtres. On les vend avec les biens-fonds, et ces derniers sont taxés à raison du nombre de paysans qui y appartiennent; on estime chaque paysan de 700 à 2000 roubles, selon la qualité de la terre qu'ils cultivent. Autrefois, les empereurs étaient dans l'usage d'en donner par milliers à ceux de leurs serviteurs dont ils voulaient récompenser le zèle et les sacrifices; maintenant il n'entre plus d'hommes dans les dons de cette nature, mais on distribue des terres seulement, sans paysans qui en dépendent. Les hommes de cette classe sont pour la plupart ignorans et pauvres; mais leur humeur facile et insouciante, la douceur et l'humanité avec lesquelles ils sont quelquefois traités, les secours que leurs maîtres ne peuvent leur refuser quand ils sont ruinés ou malades, et, par conséquent, l'assurance où ils sont d'avoir toujours de quoi subsister, font qu'ils sont moins malheureux qu'on ne le suppose ordinairement. Ils sont, d'ailleurs, sous la protection des lois, et les maîtres peuvent bien encore leur faire infliger des corrections corporelles, mais n'ont plus sur leurs esclaves le droit de vie et de mort, ni même celui de les envoyer en Sibérie sans l'autorisation du gouverneur de la province. Quelques-uns, à force de travail, arrivant à la fortune,

achètent le droit de se transporter où bon leur semble jusqu'à ce que leurs maîtres les rappellent: il leur est plus difficile d'acheter leur liberté, car les seigneurs résistent souvent aux offres les plus séduisantes.

On compte environ 18 millions de serfs mâles, disséminés surtout dans la Grande Russie, dans les provinces polonaises et dans la Vieille-Finlande; dans la Petite Russie les paysans libres sont en majorité; dans la Nouvelle-Finlande l'esclavage n'a jamais été connu, et il est aboli depuis peu dans les provinces baltiques.

Les paysans attachés à la glèbe sont ou serfs de la couronne, ou serfs des particuliers: ces derniers, au nombre de 10,411,753 mâles, se multiplient davantage que les autres; bien que la condition de ceux-ci soit plus douce et moins précaire, et que le gouvernement les traite avec une indulgence toute paternelle, leur nombre a néanmoins considérablement diminué de l'une des dernières révisions à l'autre, au lieu que celui des serfs de particuliers a fortement augmenté. Les uns et les autres sont employés, soit à l'économie rurale, soit dans les fabriques, soit aux travaux des mines. Ils vivent, en de pauvres villages, dans une simplicité grossière qui rappelle le premier âge des hommes, et leur nourriture même se ressent de leur ignorance et de leur dénuement. Le gouvernement fixe quand et comme il lui plaît le nombre de recrues qu'il veut choisir parmi eux; il prélève sur tous les paysans de la couronne une taxe, qui varie selon ses besoins; mais qui dans les temps ordinaires est de cinq roubles par an, et exige de ceux des particuliers une somme en bloc, que le seigneur est obligé de payer, sauf à se faire rembourser ensuite par ses paysans. La répartition de ce dernier impôt dépend de la volonté du noble, mais la

taxe ordinaire est de dix roubles par tête, ou environ. Le service militaire, dont la longue durée n'a été que faiblement restreinte par les dernières ordonnances rendues à cet égard, ne paraît point pénible aux paysans de l'intérieur comme à ceux des provinces baltiques, qui font tous leurs efforts pour s'y soustraire : il ne leur ôte rien de ce qu'ils ont, et les charges qu'il leur impose ne sont guère plus pesantes que celles auxquelles il les soustrait. D'ailleurs, il leur offre en échange la liberté de leurs personnes, ainsi que des enfans qui pourraient naître d'eux. Il est vrai qu'il les arrache assez souvent à des nœuds déjà formés, et il est triste de dire que les seigneurs envisagent, dans la remise que la loi leur impose, plutôt leur intérêt particulier, que les besoins et la situation de ceux qui sont à leur merci. (7)

---

(7) Voyez, sur ce chapitre, outre les ouvrages déjà cités, C. T. HERRMANN, *Des progrès de la population en Russie par gouvernemens*. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg; t. 8, p. 331 et suiv., et 352 et suiv. — JOH. PURGOLD. *De diversis imperii Russici ordinibus eorumque juribus atque obligationibus, etc.*; Halæ, 1786. in-8.° — H. L. C. BACMEISTER, *Russische Bibliothek*; Saint-Pétersbourg, 1772 - 1789, 11 vol., *passim*. — STORCH, *Russland unter Alexander dem Ersten*, *passim*.

CHAPITRE V.

EXPLOITATION DES RICHESSES NATURELLES.

Actifs, adroits et intéressés, les Russes sont doués par la nature d'une aptitude singulière à tous les genres de travaux, surtout mécaniques. On sait que, sans autre instrument que sa hache grossière, le paysan russe exécute des ouvrages souvent admirables, et qu'avec son seul secours il exécute tous les travaux du charpentier et du charron. Si le génie d'invention lui manque, il possède en revanche, au plus haut degré, la facilité d'imiter ce que d'autres ont produit, et un esprit vif et exercé lui fait deviner les procédés qu'il faut suivre. Mais, pressé de gagner et manquant de persévérance, le Russe travaille à la hâte, plutôt pour l'apparence que pour la durée, et les produits des métiers de toute espèce restent toujours infiniment au-dessous des ouvrages exécutés par des mains étrangères. Ceci, avec le manque d'invention dont nous venons de parler, explique pourquoi, dès le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, on n'a pu se passer en Russie d'artisans étrangers, pourquoi il s'y en trouve tant de toutes les parties du monde.

Ce qui est vrai pour l'industrie, l'est aussi pour le commerce. Le Russe naît marchand, si l'on peut s'exprimer ainsi : rien ne lui convient autant que le trafic, et, ne fût-ce que pour vendre de méchantes noisettes, il s'y livre avec complaisance et ardeur. C'est une des raisons pourquoi les Juifs furent exclus de la Russie proprement dite. Comme eux, le Russe établit ses prix plutôt sur ce qu'il espère obtenir, que sur la valeur réelle des mar-

chandises; il met toute sa remarquable faconde à vanter ces dernières, et ne néglige rien pour persuader ou captiver l'acheteur. Infatigable à étaler tout ce qui peut plaire à ses pratiques, il se laisse marchander, et l'offre la plus dédaigneuse ne le rebute pas. Mais le haut-commerce n'est guère de son ressort; il s'entend peu aux grandes entreprises, il craindrait de s'engager dans des combinaisons mercantiles trop compliquées, et les spéculations hasardeuses ne le tentent pas. C'est encore aux étrangers qu'il abandonne assez généralement cette partie, qui est entre les mains des négocians anglais, allemands, français, avec lesquels on ne voit rivaliser qu'un petit nombre de grandes maisons russes. Cependant les Russes y prennent de jour en jour plus de part.

I. Industrie. Avant Pierre Alexéïévitch, l'industrie des Russes consistait surtout à fabriquer du cuir de Russie, genre de fabrication pour laquelle, de temps immémorial, ils semblent avoir un secret; dans les campagnes, on tissait de plus une toile assez ordinaire, et des draps extrêmement grossiers, servant à l'habillement des paysans; on faisait des nattes de l'écorce intérieure des tilleuls, on façonnait les métaux, et l'on préparait le suif, le savon et le feutre.

L'établissement des premières fabriques russes est cependant rapporté à un temps antérieur au 16.e siècle, où il en florissait de considérables à Novgorod, Pskof, Smolensk, Iaroslavl, Moscou, Kief, Kasan, dans lesquelles on fabriquait des toiles, des draps, des galons d'or, des soieries, de la bonneterie, des chapeaux, de la quincaillerie, des armes, des meubles et ustensiles de toute espèce. Mais dans les guerres des faux Dmitris, pendant les ravages commis par les Polonais, l'industrie paraît avoir fait des

pas rétrogrades jusqu'au temps d'Alexis Mikhaïlovitch, qui la releva en appelant, en 1628, dans le pays des artistes et des fabricans étrangers. Toutefois, les grandes fabriques ne datent véritablement que du règne du Tsar régénérateur qui, dans ses voyages à l'extérieur, en avait compris toute l'importance. Un plus grand nombre de fabricans étrangers furent appelés aussitôt à guider les efforts de son peuple; pour exploiter à son tour cette mine inépuisable, ce dernier avait besoin de leçons et d'exemples.

De grands priviléges furent accordés à ces hommes industrieux : soumis au Collége des manufactures et du Sénat, ils n'étaient justiciables d'aucune autre autorité; ils étaient exempts du service civil et militaire, ainsi que de l'obligation de loger des troupes; ils pouvaient acheter des serfs et acquérir même, par l'achat de terres, les prérogatives de la noblesse. Pierre le grand établit les manufactures de Pétrozavodsk et d'Okhta; en donnant à celle de Toula une impulsion nouvelle, il y perfectionna les instrumens et les procédés. Il accorda de même une attention particulière à celle de Pétrofski, près d'Olonetz, d'où il retira une partie de ses munitions de guerre et de ses canons, et la transféra, en 1724, à Systerbek, en Ingrie, pour la rapprocher du siége de son gouvernement.

Il créa à Moscou, en 1720, la grande Cour des draps, établissement immense, dont dépendaient quatre moulins et deux cent six paysans, et qui bientôt fournit annuellement à la couronne 100,000 archines de drap pour l'armée, et 80,000 archines de croisé, sans parler du drap fin à l'usage des particuliers. La grande manufacture de toiles, instituée le 10 Mars 1720, lui doit aussi son origine, ainsi que d'autres grands ateliers d'industrie, dont plusieurs subsistent. Ces ateliers étaient : l'Oroujeïnoï-dvor

de Pétersbourg, où l'on réparait les vieilles armes et en fabriquait aussi de nouvelles; les tuileries et briqueteries de Tossna, qu'on transporta aussi, en 1708, par son ordre, plus près de la capitale, sur les bords de la Néva; la papeterie de Douderhof, aux portes de Saint-Pétersbourg; la verrerie de Iambourg, proche Narva; la manufacture de glaces; celle de haute- et de basse-lice de Saint-Pétersbourg. Les grands de l'empire et beaucoup de spéculateurs étrangers secondant les vues du monarque, il vit, avec une vive satisfaction, s'élever des forges et des moulins à poudre dans les environs des deux capitales; des moulins à scie, près de Schlusselbourg et d'Ijora; des fabriques de toiles, des manufactures de soieries, établies dès 1717, avec d'autres où l'on fabriquait des étoffes d'or et d'argent; des raffineries de sucre; des fabriques de bas et de fil d'or; des fabriques d'aiguilles, etc. A sa mort, il existait vingt-et-une grandes manufactures; les villes de Moscou, de Iaroslavl et d'autres possédaient quatorze grandes fabriques de toutes sortes de toiles de lin et de chanvre, mais assez grossières, et ce n'est qu'en 1761 qu'on commença, à Moscou, à tisser de la toile fine qui pût concourir avec celle qu'on importait de l'étranger; mérite auquel la belle manufacture de Zatrapesnof, à Iaroslavl, vint bientôt s'associer.

Les successeurs de Pierre I.er ne poussèrent pas avec la même activité cette branche importante de l'économie politique, et s'écartèrent souvent du système qu'il avait adopté, de favoriser les industriels par de grands priviléges, par la raison, sans doute, que ces distinctions indisposaient la classe des marchands contre les fabricans. Cependant les manufactures se multiplièrent, surtout de 1742 à 1762, intervalle durant lequel 335 nouvelles prirent nais-

sance; de manière qu'en 1767 il en existait, en tout, 502, qui rapportaient 2,790,110 roubles en argent, sans compter l'industrie disséminée par les campagnes sous le nom de Zavodes. Il y avait alors 26 manufactures de soieries, occupant 1200 ouvriers; nombre dans lequel ne sont pas compris une foule de petits ateliers; de plus, 76 manufactures de draps, 88 de toiles, 30 de cotonnades, etc. Catherine II, en abolissant les priviléges, rendit l'industrie absolument libre : aussi surgit-il partout de petites fabriques, nuisibles à l'industrie générale, en ce qu'elles rivalisaient de médiocrité, pour vendre au plus bas prix possible. En 1802 on comptait déjà 2270 fabriques, sans qu'on pût dire que l'industrie générale y eût beaucoup gagné. Les manufactures d'armes furent successivement perfectionnées, et celle de Toula, qui occupe 6000 ouvriers, fournit aujourd'hui annuellement 17,000 fusils, 6500 paires de pistolets et 16,000 armes blanches. Long-temps les manufactures de drap ne purent prospérer, et en 1788 ce furent encore les Anglais qui fournissaient les draps nécessaires à l'habillement des troupes russes, quoique Pierre I.er les eût déjà fait fabriquer à l'intérieur. Aujourd'hui tout ce drap est fabriqué dans le pays même, 23 grands ateliers en fournissent annuellement à la couronne pour 700,000 roubles, et les manufactures de Moscou et de Riga ont fait de grands pas vers la perfection. Celle de Sviblof, à 7 verstes de Moscou, mérite d'être nommée. Les filatures de coton se relèvent aussi depuis 1824; mais on importe toujours beaucoup de coton filé, la valeur de cette importation était même, en 1826, de 33 millions, tandis qu'elle n'avait été que de 20 millions en 1823. Ces chiffres prouvent, d'ailleurs, la consommation qu'on fait de cet article; en effet, on fabriquait en 1824, en

Russie, pour 37 millions d'étoffes de coton, et l'on n'en importait que pour 10 millions. L'importation des soieries était, la même année, d'une valeur de 6,600,000 roubles seulement, et l'on en fabriquait pour plus de 10 millions. Quant aux draps, les manufactures russes en fournissaient, à la même époque, pour 59,748,085 roubles, et l'étranger seulement pour 9,196,733 roubles; les premières ont donné pour 10,689,504 roubles de toiles et d'étoffes de lin, et l'on en importait seulement pour 189,420 roubles. Parmi les manufactures de toiles il faut distinguer surtout celles de MM. Iakovlef et Ougletchaninof, à Iaroslavl.

Pour faire embrasser d'un regard tout le développement que l'industrie a pris dans les dernières années, nous ajouterons que le total des valeurs des objets manufacturés en Russie était en 1824 de 117,625,734 roubles, et le total de celles des importations de 26,481,779 roubles. Ce dernier total était, en 1820, de 58,115,114 roubles. Mais pour faire voir en même temps combien l'industrie de la Russie est inférieure à celle de plusieurs autres États européens, il nous suffira de faire le rapprochement suivant. Pendant les années 1824, 1825 et 1826, l'Espagne a tiré d'Angleterre pour 118,000 francs de machines; les Pays-Bas en ont acheté pour 1,852,725 francs; la France en a pris pour une valeur de 3,285,625 francs, et l'exportation des machines d'Angleterre en Russie n'a été, dans le même temps, que d'une valeur de 147,000 francs.

Il n'en est pas moins vrai de dire que toutes les branches d'industrie fleurissent aujourd'hui en Russie; celles qui y sont surtout considérables, sont la fabrication du cuir de Russie rouge et noir, dont les qualités les plus estimées sont celles de Iaroslavl, de Kostroma et de Pskof; la fabrication de la

toile, des cordes, du savon, des chandelles, des armes. Les distilleries d'eau-de-vie, dont 6 millions de seaux ou védros se consomment dans le pays, et dont le monopole rapporte annuellement à la couronne 16 millions de roubles, sont également d'une haute importance, de même que l'exploitation du sel, qui fournit chaque année 8 millions de quintaux.

Les villes les plus industrieuses sont Moscou, Saint-Pétersbourg, Riga, Arkhangel, Astrakhan, Iambourg, Schlusselbourg, Serpoukhof, Toula, Vologda, Voronège. Le nombre général des ateliers d'industrie était, en 1822, dans tout l'empire de 3724, dont 540 appartenaient au gouvernement de Moscou, et 170 à celui de Saint-Pétersbourg. (1) En 1812, on ne comptait encore que 2332 ateliers, avec 119,093 ouvriers, dont 31,160 étaient des paysans de la couronne, 27,292 des paysans de particuliers, et 60,641 des ouvriers libres. Car, l'industrie étant dégagée d'entraves à l'intérieur et parfaitement libre, le paysan peut partout concourir à ses profits; aussi des villages entiers ne sont habités que par des tisserands, dont le gouvernement protège la modeste industrie. En 1814, il y avait 3181 ateliers, et 3253 en 1815; c'étaient 1348 tanneries et fabriques de cuir, avec 11,000 cuves et 6438 ouvriers; 295 fabriques de cotonnades, avec 9000 métiers et 13,197 ouvriers; 247 de savon, chandelles et bougies, avec 504 chaudrons et 834 ouvriers; 226 de drap, avec 2918 métiers et 36,333 ouvriers, qui ont fabriqué 2,796,024 archines; 199 de fonte, d'armes, de quincaillerie er d'aiguilles, avec 244 fourneaux et 12,252 ouvriers; 150 de soieries, avec 2200 métiers et 5571

(1) Voyez la table comparative, à la fin de ce chapitre.

ouvriers ; 138 de verrerie et de cristaux, avec 571 fourneaux et 5038 ouvriers ; 84 de toile, avec 15,000 métiers et 24,864 ouvriers; 80 de cordages, avec 2047 ouvriers; de plus, 67 de papiers, 64 de suif, 48 de sucre, 43 de boutons et de marchandises en laiton, 37 de chapeaux, 30 de vinaigre et d'eau-forte, 25 de rubaneries, 25 de teintureries, 19 fabriques de porcelaine et de faïence, 14 de potasse, 14 de vitriol et de soufre, 6 de tabatières, 5 de tabac, 2 de poudre et d'amidon, et 2 de cire d'Espagne : enfin, il existe à Saint-Pétersbourg une belle manufacture de glaces et une de tapisseries de haute-lice.

Dans ces nombres ne sont pas compris les moulins à poudre, les nombreuses distilleries d'eau-de-vie, les forges et usines, au nombre de plus de 200, les lavoirs d'or, etc. La préparation du caviar et de la colle de poisson est aussi assez importante pour ne point être passée sous silence. Le total des fabriques de toute espèce était en 1828, d'après des données authentiques, de 6000, avec 300,000 ouvriers.

Les tanneries et les corderies, la fabrication des toiles, des chandelles et du savon n'ont point à craindre la concurrence étrangère; les verreries, les papeteries, les fabriques de fer, d'acier et de cuivre, rivalisent avec succès avec les établissemens étrangers du même genre; mais les manufactures de draps, d'étoffes de soie et de coton attendent encore de grands perfectionnemens. La Russie ne sait pas encore se suffire à elle-même. En bien des endroits la routine s'oppose aux améliorations; dans d'autres, les capitaux nécessaires ne sont pas à la disposition de ceux qui seraient en état de les faire tourner au profit de l'industrie nationale; souvent même les productions du pays, contre lesquelles s'élèvent d'injustes et ridicules préventions, manquent de débou-

chés suffisans. C'est par ces raisons, sans doute, qu'il faut expliquer le fait qu'en 1822 les manufactures de l'empire ont été réduites à faire à la banque un emprunt de dix millions et demi en assignats.

L'industrie est libre en Russie; il n'y existe d'autre monopole que ceux sur le sel, sur l'eau-de-vie et sur les cartes à jouer. L'organisation des corporations et maîtrises n'a rien non plus qui puisse ralentir l'élan de l'industrie populaire; chacun est le maître d'exercer son art ou son métier à la campagne comme dans les villes. L'industrie nationale est aujourd'hui plus que jamais l'objet de la sollicitude éclairée du gouvernement, qui, par un système prohibitif sévère, la protége contre une trop grande concurrence qui l'écraserait, et s'assure par là à lui-même une augmentation considérable de revenus. Ce système, qui date de l'année 1822, tend aussi à créer, par le travail et par les profits qu'il assure, un tiers-état laborieux et intelligent, source de nouvelles richesses pour l'État. Le tarif qui exclut beaucoup de marchandises étrangères et en soumet d'autres à des droits onéreux, promulgué et confirmé par l'oukase du 30 Décembre 1823, est maintenu avec une stricte sévérité. (2)

II. COMMERCE. 1. *Histoire du commerce.* Le plus ancien commerce des Russes se faisait par la mer Noire avec Constantinople; Kief en était l'entrepôt. Les marchandises de l'Inde y affluaient, et les Russes donnaient en échange leurs pelleteries et d'autres

---

(2) On a consulté pour ce paragraphe : J. B. SCHERER, *Histoire raisonnée du commerce de la Russie;* t. 2, p. 39-70. — H. STORCH, *Gemälde des Russischen Reichs*, ou Tableau de l'empire de Russie; t. 3 et suivans. — C. T. HERRMANN, *Coup d'œil sur l'état des manufactures en Russie et sur les principes de la législation manufacturière;* deux parties. Mémoires de l'Académie des sciences; t. 8, etc.

productions de leur sol. Ce commerce, garanti par plusieurs traités encore existans, avança la civilisation du pays qu'il mit en relations non interrompues avec la ville qui, à cette époque, était le principal foyer de lumières. Quand la bataille de la Kalka eut livré aux Tatars Kief et les plus belles provinces de la Russie, il cessa entièrement. Alors Novgorod, abandonnée à elle-même, recueillit l'héritage de Kief, et devint à son tour l'entrepôt des marchandises de l'Orient; active et remuante, cette république, dont le commerce avait été borné jusque-là, l'étendit infiniment en lui trouvant de nouveaux débouchés. Dès 1226 les Novgorodiens avaient conclu un traité d'alliance et d'amitié avec les Lubeckois, et en 1276 ils accédèrent formellement à la ligue anséatique, qui établit un comptoir dans leur ville. Bientôt ils abandonnèrent Constantinople, après avoir trouvé une route plus directe pour l'expédition des marchandises de l'Inde. Tcherdyne, en Biarmie, devint l'entrepôt du commerce de l'Asie, et Dorpat, Pskof et Narva reçurent des comptoirs des Novgorodiens. Ces relations avec Novgorod et les villes anséatiques ayant fait fleurir la ville de Pskof, elle devint assez considérable pour que la ligue y établît elle-même un comptoir, qui subsista assez long-temps. Mais Novgorod éclipsait cette petite république; l'activité de ses habitans la porta à un haut degré de splendeur, et Magnus II, surnommé Smek, roi de Suède et de Norvége, rechercha son amitié. Cependant cet état prospère ne fut pas de longue durée : l'invasion des Tatars, le bouleversement qui en fut la suite, bien qu'ils favorisassent d'abord son indépendance, ne manquèrent pas de paralyser son activité commerciale. Novgorod tomba même un instant au pouvoir des grands-princes de Lithuanie, et quand les Tsars de Russie se rele-

vèrent enfin de la nullité politique où ils étaient tombés, ils s'efforcèrent de trouver un dédommagement à la perte de Novgorod, dont le commerce leur échappait. Un coup sensible fut porté à la grande ville par la découverte que firent, en 1553, les Anglais du port d'Arkhangel; dès-lors ce peuple commerçant put s'introduire en Russie. Par l'intermédiaire d'Arkhangel il fit le commerce, non-seulement de la Russie, mais de la Chine, de la Boukharie, de la Perse, et finit par s'en arroger le monopole. Toutefois, en 1602, les Hollandais commencèrent à leur disputer ce droit exclusif, et Novgorod elle-même fit quelques efforts pour se relever de son anéantissement. En 1670, le cours du change fut introduit à Arkhangel : jusque-là on l'avait totalement ignoré en Russie. Les relations avec les pays étrangers ne reçurent pas pourtant tout le développement dont elles étaient dès-lors susceptibles : de fortes entraves gênaient le commerce, qui se faisait par l'intermédiaire du Tsar. S'érigeant lui-même en négociant, il achetait ou échangeait comme il lui convenait : les marchandises qui étaient sa propriété étaient vendues avant toutes autres et sans concurrence; il fixait lui-même le prix de celles qu'il achetait. Un tel état de choses ne put durer : il changea à l'avénement de Pierre I.er Ce prince, il est vrai, se réserva d'abord le monopole de quelques articles; mais en 1719 il proclama la liberté absolue du commerce. Outre son port sur la mer Blanche, la Russie en avait déjà un sur la mer Caspienne, depuis la conquête d'Astrakhan, et Alexis Mikhaïlovitch avait, le premier depuis les Varègues et leurs flotilles, fait construire des bâtimens qui formaient une petite escadre sur le Volga. Pierre Alexéïévitch commença par augmenter le nombre de ces navires, et fonda, en 1697, le premier chantier régulier

à Voronège, ville située sur la rivière du même nom. Après cela, toute son attention se porta sur la mer Noire et sur la Baltique, dont des territoires étrangers le séparaient. La conquête de l'Ingrie, de l'Esthonie et de la Livonie leva bientôt le principal obstacle : les ports de Riga, de Revel, de Narva, tombèrent en sa possession, il fonda lui-même ceux de Pétersbourg et de Kronstadt, et se fit encore céder celui de Vybourg. Dès ce moment il s'efforça à faire prendre rang à la Russie parmi les puissances maritimes et commerçantes : Pétersbourg devint à la fois sa résidence et le centre de ses relations avec l'Europe, comme aussi le débouché commun des productions de l'intérieur ; plusieurs canaux projetés et en partie creusés devaient assurer à cette nouvelle capitale une subsistance abondante, lui amener le superflu des provinces, et ouvrir une communication sûre et prompte avec l'Asie. Tout alors changea de face : la nature secondait les intentions de Pierre ; car peu de pays sont plus heureusement situés que la Russie, qui, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, compte cent fleuves navigables, et où la rigueur du climat forme en hiver d'excellentes routes pour les transports. Le trafic est d'ailleurs l'occupation favorite de toutes les classes du peuple russe. C'est en 1703 que le premier vaisseau marchand entra dans l'embouchure de la Néva : le capitaine et l'équipage hollandais furent comblés de présens. Pierre institua un Collége maritime, rendit de sages réglemens, offrit des primes d'encouragement, envoya des consuls à l'extérieur et se multiplia pour assurer la réussite de son projet favori. Aussi, dès 1714, 16 bâtimens visitèrent Saint-Pétersbourg ; en 1730, ce nombre était déjà de 180, et cinquante ans plus tard, il entrait annuellement de mille à douze cents bâtimens dans les différens ports de l'empire. On en

comptait même, en 1761, le nombre de 1859 qui étaient entrés dans les ports russes, et 1948 qui en étaient sortis. Aujourd'hui le mouvement commercial est bien plus considérable, puisqu'en 1826 on enregistra dans le seul port de Kronstadt 957 bâtimens marchands qui y entrèrent, et 945 qui en sortirent, et qu'il règne aussi une grande activité à Riga et à Odessa.

Avant de faire connaître les principaux débouchés des productions russes, ainsi que les divers objets d'importation et d'exportation, il est indispensable d'apprécier le commerce qui se fait à l'intérieur du pays.

2. Le *commerce intérieur* d'un État consiste dans l'échange que font entre elles les parties qui le composent de l'excédant des productions de chacune, et dans le débit des objets manufacturés qui se fait dans les villes ou sur les principaux marchés de l'intérieur. Ce commerce est actif dans tout pays qui, comme la Russie, se compose d'élémens divers dont chacun a des richesses qui lui sont propres. Si la Courlande et la Livonie sont riches en blé et en chanvre, elles manquent en revanche de sel et de peaux bien préparées; si le nord abonde en bois, en goudron, en suif, en pelleteries, il est obligé d'acheter aux provinces plus méridionales le blé qu'il consomme; si, enfin, Pétersbourg et Moscou peuvent montrer avec quelque orgueil les produits de leur industrie, ces capitales sont obligées de recourir, pour la subsistance de leurs habitans, et aux céréales des uns, et aux bestiaux des autres : les poissons du Volga, le caviar des Cosaks, les pelleteries du Samoïède, le gibier des Finnois, divers articles de luxe et d'aisance, y viennent aussi des provinces. Ces immenses approvisionnemens se font par eau, et pour comprendre toute l'importance de l'hy-

drographie russe, de cette foule de lacs méditerranées, de ces grands fleuves navigables, surtout de cette admirable canalisation dont, le premier, nous avons tâché de retracer l'ensemble et les parties, il suffit de jeter un regard sur les chiffres qui marquent le nombre d'embarcations allant et venant sur les diverses voies d'eau, ainsi que la valeur de leur chargement. (3)

Pendant l'année 1824 sont arrivés à Saint-Pétersbourg, de l'intérieur, 11,305 bâtimens chargés, et 1012 autres qui étaient à vide. Leur chargement, si l'on y ajoute 4162 trains de bois, également arrivés dans cette ville, était de la valeur de 123,180,698 roubles. Ceux qui avaient passé par le canal de Vouichni - Volotchok amenaient une valeur de 97,709,719 roubles; ceux qui avaient descendu les eaux du système de Tikhvine en portaient une de 13,996,432; le chargement de ceux, enfin, qui arrivaient par le canal de Marie, était estimé à 9,501,945 roubles. Tous ces transports avaient traversé le lac Ladoga; mais il faut y ajouter encore ceux venus du port de Sermask, qui amenaient une valeur de 1,972,602 roubles. D'un autre côté, les bâtimens qui, dans la même année, ont quitté Pétersbourg pour regagner divers points de l'intérieur, emportaient une valeur totale de 21,833,848 roubles; c'étaient 1149 bâtimens chargés, avec 3849 autres sans chargement. La plupart ont remonté le canal de Tikhvine, voie infiniment plus sûre et plus facile pour le retour que celle du canal de Vouichni-Volotchok, par la raison que le Msta qu'on remonte avant d'entrer dans celui-ci est rapide et obstrué

(3) Nous empruntons ces données au 3.e numéro du *Journal des voies de communication*, de Saint-Pétersbourg. Août 1826.

de plusieurs chutes. Ils portaient des marchandises pour 19,803,221 roubles. Ceux qui ont passé par le canal de Vouichni-Volotchok en portaient pour 1,766,918 roubles, et par le canal de Marie on n'a transporté que pour 263,709 roubles de marchandises. A ces nombres il faut ajouter encore 132 embarcations et 27 trains de bois que l'hiver, en survenant pendant leur voyage, a empêchés d'arriver à Saint-Pétersbourg, et dont le chargement était évalué à 208,335 roubles.

Pendant la même année, 1147 bâtimens, portant une valeur de 14,126,369 roubles, sont arrivés à Moscou par l'Oka et la Moskva-Raika; 113 barques d'une valeur de 2,224,986 roubles en sont parties par la même voie. Une barque portant une valeur de 48,730 roubles a en outre hiverné en chemin.

Sont arrivés à Astrakhan, sur le Volga, 555 bâtimens chargés, portant une valeur de 7,449,615 roubles, et 346, qui en ont été expédiés par la même voie, ont emporté une valeur de 6,955,535 roubles. Ajoutez que 23 bâtimens chargés et 1728 sans chargement ont hiverné entre Tver et Astrakhan, avant de pouvoir arriver en cette dernière ville, et qu'entre les seuls ports de Rybinsk et de Doubofka, situés tous deux sur le Volga, 4499 embarcations, portant chacune de 2500 à 15,000 et même à 30,000 pouds, allaient et venaient durant le même temps.

Deux cent soixante-dix-neuf embarcations et 103 trains de bois, ensemble d'une valeur de 4,118,621 roubles, ont descendu le Don et ses affluens; 56 barques et 5 trains de bois l'ont remonté en venant de Taganrok : leur valeur était de 396,569 roubles.

Sur la Duna, ou Dvina occidentale, des marchandises ont été transportées sur 9 embarcations, par le canal de la Bérésina et la rivière d'Oulla; il faut y

ajouter de plus 3 radeaux ou trains de bois chargés, 368 bateaux sans chargement, 3500 troncs de bois de construction et 3851 mâts, le tout formant une valeur de 738,000 roubles. De tous les autres ports de la Duna sont arrivés à Riga 361 bateaux chargés et 1795 trains de bois, pour une valeur de 11,044,034 roubles.

De Narva ont été expédiés sur la Narova 142 bateaux chargés et 801 trains de bois, en tout pour 336,078 roubles de marchandises; de Iourbourg à l'étranger, par le Niémen, 169 bâtimens et 297,628 pieds de bois de construction, ensemble d'une valeur de 3,201,406 roubles. Trois cent six bateaux ont traversé le seul canal d'Oginski; leur valeur, avec celle du bois de construction et des mâts, montait à 1,595,807 roubles.

Les transports faits des divers ports du Dnièpr, de la Soja et de la Dessna étaient: 1291 bâtimens chargés, 1464 trains de bois; valeur de 8,141,656 roubles. Cent soixante-neuf trains, de la valeur de 159,300 roubles, ont hiverné sur le Dnièpr. De divers ports du Dniestr sont partis 26 bâtimens chargés, 162 trains; valeur de 73,850 roubles.

De Brest-Litofski, 173 bateaux chargés et 9892 troncs de bois de construction, d'une valeur totale de 1,191,252 roubles, ont descendu le Boug occidental, pour gagner la Vistule. Cent soixante-sept ont hiverné.

Par la Dvina septentrionale sont arrivés à Arkhangel 541 embarcations chargées et 1451 trains de bois, valeur de 7,727,038 roubles. Cent soixante-dix-sept bâtimens, portant une valeur de 784,226 roubles, ont remonté la Dvina, en partant du même port. Quatre bâtimens seulement, valeur de 13,625 roubles, ont passé par le canal du Nord.

Enfin, par les différens canaux de la Finlande il a

été transporté, sur 143 bateaux, pour 248,708 roubles de marchandises.

La valeur de toutes les marchandises transportées, en 1824, sur les différentes voies d'eau de l'empire, s'élevait donc à la somme totale de 215 millions, et, pendant l'année 1825, à celle de 195 millions. On employait à cette navigation intérieure, en 1824, 30,000 bâtimens de toute grandeur, et en 1825, un nombre égal ou même supérieur.

Par terre, plusieurs grandes et belles chaussées favorisent le commerce intérieur. En hiver, des milliers de traîneaux partent de tous les points de l'empire pour suivre la direction de Moscou ou de Saint-Pétersbourg. C'est surtout avec la Sibérie que se fait un grand commerce par terre : cette vaste contrée envoie à la Russie d'Europe, non-seulement les richesses qui lui sont propres, telles que pelleteries, fer, musc et autres matières odorantes, ossemens de mammouths, dents de morses (4), etc., mais encore les marchandises que ses négocians sont allés acheter aux frontières de la Chine et de la Mongolie. Elle reçoit en échange des objets manufacturés et de luxe, soit russes, soit tirés des pays étrangers. Moscou est le principal entrepôt de tout ce commerce : les négocians y font annuellement, dit-on, pour quatre millions et demi d'affaires. Cependant l'importation était, dans cette ville, en 1827, de 1,969,287 roubles, et l'exportation de 165,993; en 1828, la première était de 4,069,916 roubles, et l'exportation de 538,905 roubles. La ville d'Irkoutsk prend aussi une part considérable au commerce de la Sibérie. Celui de l'intérieur, en général, est favo-

(4) C'est à la langue russe que ce nom français a été emprunté.

risé par plusieurs grandes foires et par des marchés importans. La foire de Nijni-Novgorod, célèbre jadis sous le nom de Makàrief, d'où elle a été transférée, il y a dix ans, sur ce point central de la navigation du Volga, est d'une haute importance. En 1827 on y a apporté pour 67 millions de roubles de marchandises russes, pour 22 millions de marchandises asiatiques, et pour 16 millions de denrées coloniales ou d'objets manufacturés des autres États européens : en tout pour 105 millions de marchandises. Cette année-là ayant été mauvaise, elle ne peut même pas servir de mesure : les marchandises apportées en 1820 étaient d'une valeur de 107 millions environ, et en 1821 la valeur de celles qu'on a pu placer seulement montait à 106 millions. Nous nommerons encore les foires ou marchés d'Iékaterinebourg, d'Irbit, en Permie, de Kief, de Riga, de Rostof, de Romny, gouvernement de Poltava ; de Koursk, de Parsk, gouvernement de Kostroma ; de Liebédiân, gouvernement de Tambof ; de Berditchef, près de Jitomir ; enfin, la foire qui, nommée Ouroupinskaïa, se tient annuellement dans le pays des Cosaks du Don, sur le Khoper. Les grands marchés de laines tenus à Orel, à Voronège, à Kief, à Kharkof et à Poltava, méritent aussi d'être mentionnés. A la foire Korennaïa, près de Koursk, on a fait en 1825 pour 7 millions d'affaires, et à celle de Berditchef pour 4 millions.

3. Le *commerce extérieur* de la Russie, qui devient de plus en plus considérable, se fait aussi par terre et par eau. Plus des deux tiers en sont concentrés dans la seule ville de Saint-Pétersbourg, cependant vingt-neuf autres ports de mer y concourent, et il se fait, en outre, par quarante-une douanes des frontières.

Par terre, il se fait avec l'Europe et l'Asie ; chaque

année de nombreuses caravanes vont chercher les denrées et divers produits bruts de la Chine, de la Boukharie, de la Perse et des provinces turques de l'Asie mineure. On commerce avec la Chine par l'intermédiaire de Kiakhta, d'Irkoutsk et d'un petit nombre d'autres villes de la Sibérie Des pelleteries et quelques objets de moindre importance sont offerts en échange du thé, de la porcelaine, de la soie, du musc, de la rhubarbe, des soieries et des cotonnades des Chinois. Ce commerce, qui remonte à l'année 1643, mais qui n'est libre que depuis 1762, n'assure point à la Russie de grands avantages : le bilan en est tout en faveur des Chinois ; car, tandis que l'importation est de près de 4 millions de roubles, l'exportation s'élève à peine à 1,800,000.

Les relations commerciales avec la Perse sont d'une date plus ancienne : Novgorod commerçait déjà avec la Perse, par l'intermédiaire de Tcherdyne; néanmoins ces relations ne sont pas plus favorables aux intérêts de la Russie, dont les négocians sont d'ailleurs souvent pillés par les Bachkirs, par les Kirguises, par les Lesghiens et d'autres nomades vivant de déprédations. Tiflis est l'entrepôt de ce commerce, mais il se fait aussi par Astrakhan et sur la mer Caspienne. La soie brute qu'on achète aux Persans en forme le principal objet.

Les marchands de la Boukharie vendent aux Russes des peaux frisées, des étoffes en soie et en coton, ainsi que des pierres précieuses. Orenbourg est le principal siége de ce trafic, de même que Tcherkask et Tiflis le sont du commerce de la Turquie. Ce dernier consiste en vins, huiles, fruits du sud, que les Turks importent pour plus de trois millions; ils prennent en échange du caviar, du cuir de Russie et du fer; mais toute l'exportation ne s'élève pas au-delà de 400,000 roubles.

En Europe, la Russie trafique, par terre, avec tous ses voisins : avec la Suède, par Serdopol, Nychlott et Wilmanstrand; avec la Prusse, par Polangen et Kovno; avec l'Autriche, par Kief, Kamenetz et d'autres villes frontières. Le bétail et les cuirs de Russie sont les objets qu'elle exporte : l'importation consiste surtout en produits ouvrés; elle se fait encore en partie par contrebande, malgré des réglemens sévères et la vigilance dont le gouvernement fait une loi aux préposés des douanes.

Mais le *commerce maritime* de la Russie lui est bien plus avantageux et d'une tout autre importance. Il se fait, comme il a été dit, au moyen de vingt-neuf ports, dont les plus considérables sont Pétersbourg, Riga, Odessa et Arkhangel. En 1805 sont sortis de tous les ports russes 5085 bâtimens, dont 67 seulement sur leur lest; il en est entré 5332, dont 3207 sur leur lest; en 1825, 3903 bâtimens sont entrés, et 4046 sont sortis; en 1826, 3594 sont entrés, et 3616 sont sortis. Du seul port de Saint-Pétersbourg il sort annuellement environ 1000 vaisseaux marchands : un égal nombre y entre; en 1825 il y est entré même 1263 bâtimens, et 1228 en sont sortis. Le mouvement commercial n'est pas moins considérable à Riga : en 1825, 1043 bâtimens y sont arrivés, et 1032 en sont sortis; en 1826 on en a vu arriver 1037, et sortir 1031. A Odessa, pendant la même année 1826, sont arrivés 578 bâtimens, et sortis 529. A Arkhangel, enfin, pendant la même année, 241 bâtimens sont arrivés, et 217 repartis. L'importation était à Saint-Pétersbourg, en 1805, de 55 millions, et l'exportation de 72 millions; en 1820, importation : 190 millions, exportation : 102 millions; en 1823, importation : 106 millions, exportation : 104 millions; en 1824, importation : 120 millions, exportation : 97 millions; en 1825,

importation : 115 millions, exportation : 121 millions. Dans la même année l'importation était à Riga de 16,134,128 roubles, l'exportation de 46,041,537; à Odessa, l'exportation s'était élevée à plus de 14 millions, et l'importation à 11 millions.

Les deux tiers du commerce maritime de la Russie sont entre les mains des Anglais, qui, dans la seule année 1826, y placèrent pour 1,646,054 livres sterling de leurs objets manufacturés. Après eux, les nations qui y prennent le plus de part sont les Danois, les Belges, les Français, les Portugais, les Hambourgeois, les Espagnols, les Lubeckois, les Autrichiens, les Suédois, les Italiens, les Prussiens, les Américains, les Brémois et ceux d'Oldenbourg. On peut le diviser, d'après les mers qui lui servent de véhicule, en cinq catégories. Le commerce de la Baltique, qui en est la partie la plus importante, se fait dans les ports de Pétersbourg et Kronstadt, de Riga, de Revel, de Libau et d'Åbo. Il se faisait, en 1809, sur 4786 bâtimens sortans, et 4809 bâtimens entrans. Le cabotage occupait plus de mille barques et navires. Le commerce de la mer Blanche se fait dans les ports d'Arkhangel et d'Onéga, d'où il sort aussi chaque année un grand nombre de bâtimens allant à la pêche de la baleine, de la morue et des harengs. Cette dernière est presque toute entre les mains de la Compagnie de la mer Blanche, fondée en 1803. Le commerce de la mer Noire n'existe que depuis l'ouverture du port de Kherson, en 1778, et la prise d'Otchakof, en 1788. Odessa, qui fut fondé depuis, s'en est bientôt presque exclusivement emparé, et le port de Kertch, fondé en 1823, n'y prend qu'une part bien minime. Il faut ajouter à cette partie du commerce maritime celui de la mer d'Asof, dont le centre est Taganrog, mauvais port, où les vaisseaux marchands ne peu-

vent aborder. Le commerce de la mer Caspienne, qui se fait à Astrakhan, est le moins considérable de tous; une trentaine de navires y suffisent. Celui du Grand-Océan, à Pétropavlofsk, et dans quelques autres ports du Kamtchatka, n'est pas bien florissant non plus, aucune nation étrangère ne pouvant y concourir. Il se trouve entre les mains de la Compagnie de l'Amérique du nord, qui, fondée et privilégiée en 1797, en a presque le monopole depuis 1821. Les progrès de cette association, qui tient des comptoirs à Moscou, Irkoutsk, Iakoutsk, Okhotsk, Kasan, Tomsk, etc., éveillèrent la jalousie des États-Unis; mais la légère mésintelligence qui en fut la suite cessa entièrement depuis le 17 Avril 1824, où fut conclu le traité qui interdit aux Russes de s'étendre au-delà du 54°, 50' de latitude septentrionale.

Voici quels sont les principaux *objets d'exportation :*

Produits bruts : le blé, les légumes, la graine de chenevis et de lin, le chanvre et l'étoupe, le lin, le tabac, le houblon, l'anis et le cumin, les mâts, le bois de construction et de chauffage, la rhubarbe; le bétail, la laine, le suif, le miel et la cire, le musc, les soies de porc, les poissons; le sel, le fer, le cuivre. *Produits ouvrés et manufacturés :* les toiles à voiles, les cordages, la toile, les ancres, le cuir de Russie, le maroquin et le parchemin, les chandelles et le savon, la pelleterie, la viande salée, le goudron, la poix, l'eau-de-vie, le verre, le verre de Russie, le caviar salé et pressé, le feutre, la potasse.

Les objets suivans forment les principaux *articles d'importation :* les denrées coloniales, les parfums, les drogues, les vins, le rhum, l'arak et l'eau-de-vie de France, les huiles fines, la bière anglaise, les fruits, les fromages renommés, les huîtres, la morue,

les sardines; les toiles fines, les soieries, les rubans, les articles de mode et de galanterie, les cotonnades, les étoffes de laine et les draps de qualité fine, la percale, les indiennes; la quincaillerie, la bijouterie et les diamans; la faïence et la porcelaine; l'étain et le plomb; les beaux chevaux, les oiseaux à ramage, etc.

Nous avons dit plus haut que les trois quarts du commerce russe se faisaient par l'intermédiaire des ports réunis de Pétersbourg et de Kronstadt : pour faire voir à quel point le mouvement commercial s'est accru dans la capitale de l'empire, nous ajouterons ici à ce que nous avons dit des importations et exportations pendant ces derniers temps, qu'en 1749 celles-ci n'étaient encore que de 3,184,322 roubles en argent, et les premières de 2,942,242 roubles; qu'en 1755 les exportations étaient de 4,550,060, et les importations de 3,321,875 roubles, valeur de ce temps-là, et que les unes et les autres sont, par conséquent, aujourd'hui décuplées. Mais le bilan est moins favorable à la Russie qu'en 1749 et en 1755. Les droits de douane qui, en 1786, n'étaient encore que de 3,278,050 roubles en argent, s'élevaient déjà en 1823 à plus de 22 millions de roubles en assignats.

Le mouvement commercial de toute la Russie s'est accru dans la même proportion : en 1742, l'exportation totale ne montait pas à une valeur de plus de 3,500,000 roubles, argent de ce temps-là, et ne s'élevait encore en 1802 qu'à 30,500,000 roubles. Néanmoins le bilan était de 14 millions en faveur de la Russie. Aujourd'hui l'on importe et exporte cinq fois autant, et même au-delà.

Avant de spécifier les exportations et importations des dernières années, nous donnerons un état détaillé de ce qu'elles étaient de 1780 à 1789, d'abord

en valeurs, et puis en nature même. Au lieu de nous borner à donner un terme moyen, nous ferons connaître le maximum et le minimum de la quantité exportée ou importée des différentes marchandises. (5)

I.er TABLEAU.

Valeur des importations et exportations pendant dix ans consécutifs.

ANNÉE.	EXPORTATION. (en roubl. en arg.)	IMPORTATION.
1780	10,981,138	8,656,379
1781	12,204,484	9,582,352
1782	11,467,347	—
1783	10,098,791	11,484,956
1784	12,941,573	12,172,345
1785	13,497,645	10,063,211
1786	13,360,011	11,775,577
1787	16,086,799	15,979,295
1788	—	15,824,948
1789	18,719,694	15,617,002
TOTAL pour neuf années.	119,357,482	111,156,065

(5) Voyez J. G. GEORGI, *Versuch einer Beschreibung, etc.*, ou Essai d'une description de Saint-Pétersbourg et des curiosités de ses environs; t. 1, p. 166 et suiv.

II.ᵉ TABLEAU.

Quantité des articles exportés pendant les années 1780 à 1789.

ARTICLES D'EXPORTATION.		MAXIMUM.	MINIMUM.
Fer en barres et autre. . .	*pouds* . . .	3,610,292	1,699,784
Salpêtre.	—	23,199	15,857
Chanvre.	—	3,813,188	1,184,713
Lin.	—	568,810	224,122
Toile	*archines*. .	4,594,947	1,220,806
Toiles à voile	*pièces*. . .	278,532	150,876
Cordages	*pouds* . . .	166,066	47,461
Huile de chenevis et de lin.	—	303,841	31,024
Graine de lin	*tchetvertes*	45,294	2,789
Tabac.	*pouds* . . .	101,147	4,143
Rhubarbe	—	200⅓	57½
Froment	*tchetvertes*	17,719	8,566
Seigle.	—	65,953	2,041
Avoine	—	49,452	548
Mâts	*pièces*. . .	2,545	385
Planches	—	2,407,998	49,547
Résine	*pouds* . . .	13,367	1,608
Poix	—	18,960	480
Goudron	—	70,229	4,444
Nattes	*pièces*. . .	209,790	2,300
Cire	*pouds*. . .	17,078	3,856
Suif et chandelles	—	1,449,860	437,377
Potasse.	—	58,594	4,831
Soies de porc	—	39,820	18,400
Colle de poisson.	—	8,266	2,767
Caviar	—	15,441	2,476
Crins.	—	9,220	2,049
Queues de cheval	*pièces*. . .	121,963	17,622

ARTICLES D'EXPORTATION.		MAXIMUM.	MINIMUM.
Huile de baleine.	*pouds* . . .	152,644	10,129
Peaux et pelleteries . . .	*pièces* . .	977,805	264,850
Cuir de Russie	—	184,599	105,154
Peaux de bouc.	—	581,957	2,076
Langues de bœuf	—	18,308	1,656
Os de bœuf.	—	128,700	18,000
Viande salée, savon, édredons, musc, etc., etc.			

III.e TABLEAU.

Quantité ou valeur des articles importés de 1780 *à* 1789.

ARTICLES D'IMPORTATION.		MAXIMUM.	MINIMUM.
Fruits de l'année.	*roubles* . .	94,000	37,000
Bière anglaise.	—	312,000	212,000
Citrons	—	139,000	64,000
Eau-de-vie de France . .	*pots*. . . .	50,000	=
Café	*pouds* . .	36,500	16,200
Tabac.	—	5,000	=
Harengs	*tonneaux* .	19,500	9,500
Huile d'olives	*roubles* . .	20,000	=
Sucre.	*pouds*. . .	259,000	113,000
Vins de Champagne et de Bourgogne	*tonneaux* .	4,000	=
Autres vins	*oxhoft* . .	250,000	=
Cotonnades	*roubles* . .	660,000	408,000
Toile fine	—	2,000,000	=
Étoffes de laine	—	2,000,000	=
Soieries	—	2,500,000	=
Articles de galanterie. . .	—	700,000	=

ARTICLES D'IMPORTATION		MAXIMUM.	MINIMUM.
Glaces	*roubles*	53,000	=
Chevaux anglais		300	200
Quincaillerie	*roubles*	50,000	=
Bas de soie et de coton	*douz. de p.*	10,000	=
Montres	*pièces*	2,000	=
Gresserie anglaise	*roubles*	50,900	37,700
Alun	*pouds*	37,000	14,000
Indigo	—	5,360	2,300
Cochenille	—	1,470	1,200
Verre et cristaux	*roubles*	77,000	51,000
Faux	*pièces*	450,000	200,000
Eaux minérales	*roubles*	12,000	=
Papier	—	66,600	19,500
Livres	—	56,300	44,000
Gravures	—	72,200	48,000

En 1825, la Russie a exporté des marchandises et de l'argent (non monnoyé) pour une valeur de 236,351,242 roubles en papier, et l'importation de la même année a été de 195 095,250 roubles, ce qui donnerait une différence en plus de 41,255,992 roubles en faveur de la Russie, si l'on pouvait faire entrer en ligne de compte l'argent exporté. M. Weydemeyer, qui ajoute au total de l'exportation une valeur de 1,619,794 roubles, que l'on aurait exportée en lingots d'or et d'argent, ainsi que les droits auxquels les marchandises sont soumises, porte ce total à 244,349,761 roubles. Ajoutant ensuite à l'importation 11,574,755 roubles, valeur d'espèces ou de lingots d'or et d'argent importés, et 813,642 roubles, valeur des confiscations, il trouve pour le total de l'exportation, dont il déduit encore les droits prélevés, la somme de 174,296,587. Le bilan devient

ainsi beaucoup plus favorable à la Russie, et la différence en sa faveur se monte à 70,053,174 roubles.

Le tableau suivant fera voir sur quels points ces importations et exportations ont été effectuées, ainsi que l'importance relative de chaque partie du commerce russe.

LIEUX où les marchandises sont entrées ou sorties.	BATIMENS entrés et sortis.	EXPORTATION.	IMPORTATION.
I. Commerce d'Europe			
Mer Blanche	468	7,810,925	834,024
Mer Baltique. . . .	5,552	169,702,349	146,974,722
Frontière occidentale d'Europe, p. terre.	=	18,139,857	7,065,726
Mer Noire et mer d'Asof	1,497	25,885,171	8,448,025
TOTAUX	7,517	221,538,302	163,322,497
II. Commerce d'Asie :			
Mer Caspienne . . .	432	2,582,487	3,804,556
Frontière de terre depuis la mer Casp.e jq. Semipalatinsk .	=	4,216,817	6,267,298
Kiakhta	=	5,503,344	5,503,344
Géorgie	=	890,498	3,809,158
TOTAUX	432	13,193,146	19,384,356
Ci-dessus.	7,517	221,538,302	163,322,497
TOTAUX	7,949	234,731,448	182,706,853
III. Commerce des pays réunis ou alliés :			
Pologne		4,143,759	6,021,244
Finlande.		2,262,824	553,674
Bessarabie.		4,640,009	2,362,950
TOTAL		11,046,592	8,937,868

En 1826, première année après l'introduction du système prohibitif, l'exportation a été de 181,782,254 roubles, et l'importation de 186,807,152 roubles; le bilan a été par conséquent contraire à la Russie, qui avait en moins 5,024,898 roubles. L'exportation du suif et de la toile avait surtout souffert une forte réduction.

En 1827, l'exportation a été de 234,770,423 roubles, et l'importation de 172,303,676; il y avait donc une différence en plus de 62,466,747 roubles en faveur de la Russie.

L'excédant en faveur de la Russie était donc, pendant ces trois années, de 98,697,841 roubles, et en y ajoutant de plus l'année 1824, de 124,016,151 roubles. (6)

TABLEAU

Des principaux objets d'exportation des années 1825, 1826 *et* 1827. (7)

ARTICLES D'EXPORTATION, valeur en papier.	1825.	1826.	1827.
Blé et farine	16,454,821	16,766,833	37,462,878
Lin	36,317,321	25,494,669	25,722,842
Chanvre	26,379,426	24,966,390	26,270,322
Fer et cuivre	15,000,000	14,500,000	7,869,084
Laines	5,206,544	1,545,604	=
Bois de construction . .	11,882,348	7,919,156	8,654,537

(6) Nous avons rejeté à la fin de ce paragraphe, (voyez à la page 162) d'autres données plus détaillées, sur le mouvement commercial de la même année, et que l'impression déjà trop avancée ne nous permettait plus d'ajouter ici.

(7) Voyez *Gossoudarstvennaïa vnechennaïa Torgovlia*, c'est-à-dire, *Tableau général du commerce de la Russie sous ses différens points de vue;* Saint-Pétersbourg, 1825, 1826, 1827 et 1828. — Ces tableaux officiels, commencés par le comte Roumantsof, alors minis-

ARTICLES D'EXPORTATION, valeur en papier.	1825.	1826.	1827.
Potasse.	3,568,404	2,666,305	=
Suif	37,056,610	28,053,078	38,808,559
Graine de lin.	8,500,000	7,577,563	=
Soies de porc.	12,000,000	3,847,600	=
Cire.	4,858,252	3,819,634	=
Cordages, etc.	=	=	11,838,427
Toiles	=	=	11,721,139
Cuirs bruts.	=	=	3,011,151
Cuirs ouvrés	=	=	5,667,907

TABLEAU

Des principaux articles d'importation des années 1825, 1826 *et* 1827.

ARTICLES D'IMPORTATION, valeur en papier.	1825.	1826.	1827.
Vin de Champagne . . .	2,943,175	1,552,817	2,412,522
Autres vins étrangers . .	8,073,132	7,522,634	10,865,676
Café	6,769,147	4,640,670	6,342,449
Thé	4,807,049	5,675,992	6,719,166
Fruits de l'année	4,570,201	4,401,374	=
Sel.	5,326,153	4,520,566	=
Cotonnades.	11,174,775	12,627,635	15,126,902
Soieries	=	=	8,428,633
Étoffes de laine.	=	=	9,783,083
Toiles peintes.	=	=	16,006,284

tre du commerce, en 1802, sont publiés aujourd'hui par M. Dmitri Bibikof, conseiller d'État et directeur du commerce, qui les enrichit chaque année d'une préface.

Les revenus des différentes douanes étaient :

en 1822 de	39,946,752	roubles.
en 1823 de	40,586,743	—
en 1824 de	49,693,084	—
en 1825 de	54,092,830	—
en 1826 de	55,667,322	—

Revenu total de ces cinq années. 239,986,731 roubles.

Le revenu de la douane de Saint-Pétersbourg, avec celle de Kronstadt, était pendant les mêmes cinq années :

en 1822 de	21,662,042	roubles.
en 1823 de	22,368,080	—
en 1824 de	27,234,043	—
en 1825 de	30,798,650	—
en 1826 de	31,989,384	—

Et dans les cinq années réunies, de 134,052,199 roubles.

On voit quelle extension le commerce prend en Russie ; les négocians nationaux y prennent une part de jour en jour plus active : ils commencent maintenant à faire directement telles affaires dont, il y a peu d'années, ils laissaient presque tout le profit à des marchands étrangers. Le nombre des bâtimens qu'ils équipent augmente aussi annuellement, au point qu'un seul négociant d'Arkhangel, M. Brandt, en a aujourd'hui en mer onze qui lui appartiennent, et que des navires russes vont porter directement les productions nationales à Londres, à Livourne et même à Alexandrie, en Égypte. Les grains, le lin et le chanvre de la Russie sont particulièrement recherchés; elle rivalise avec la Suède pour l'exportation des métaux, surtout du fer; les Chinois préfèrent à tous les autres draps celui qui sort des manufactures de Moscou, et les commandes de toile

et de cire, que fait le Mexique, deviennent de jour en jour plus considérables.

A Pétersbourg, le commerce en gros est surtout entre les mains de négocians étrangers établis dans cette ville sous le nom d'hôtes (innostrannii Gost); les indigènes n'y font guère que le commerce de détail, pour lequel la nature semble les avoir créés. De tous les points de l'empire, les marchands russes y affluent avec des échantillons de leurs marchandises, pour les vendre en gros et acheter de même celles que les grandes maisons ont fait venir des pays étrangers à leurs frais et périls. Le marchand russe ne risque rien de cette manière; mais ses bénéfices ne deviennent jamais bien considérables non plus. Il y a aussi beaucoup de maisons étrangères à Moscou, à Arkhangel, à Odessa et à Riga; mais dans les trois ports surtout les nationaux concourent davantage aux grandes affaires. En général, il existe très-peu de grands comptoirs russes; mais le commerce de détail est entièrement entre les mains des nationaux. « C'est toujours, dit un académicien russe, une in« dustrie éparpillée, qui demande, pour se concen« trer, des lumières et une culture que nous devons « encore attendre de l'avenir. » (8)

Tous les négocians sont divisés en trois classes ou guildes, selon le capital qu'ils font entrer dans le commerce et l'industrie. Les négocians de première guilde sont ceux qui déclarent un capital de 10 à 50,000 roubles; les étrangers sont en majorité parmi eux. Ils peuvent faire tel commerce qu'il leur plaît au dedans ou au dehors de l'empire, et jouissent de toutes sortes de priviléges. (Voyez p. 117.)

Le capital entier des négocians et des manufac-

(8) M. HERRMANN, dans les Memoires de l'Académie imperiale des sciences, 1822; t. 8, p. 357.

turiers déclaré au gouvernement, et grevé par lui d'une imposition, est de 319,660,000 roubles; la part que Moscou a à cette somme totale, est de 52 millions, celle de Saint-Pétersbourg de 26 millions, celle de Tver de 17 millions et celle des villes de la Livonie de 14 millions de roubles en papier.

A la tête du commerce de la Russie est placé le Collége du commerce à Saint-Pétersbourg. Plusieurs banques lui prêtent leur appui : la première qui fût établie dans l'empire, date de l'année 1770. Les villes de Pétersbourg et de Moscou ont chacune une banque de billets d'assignation, datant de l'année 1786. D'autres institutions de ce genre sont : la banque des hypothèques, le comptoir d'escompte, la chambre d'assurance maritime et la banque du commerce fondée en 1818. Le cours du change se note sur Amsterdam. Pour favoriser le commerce, le gouvernement lui a ouvert plusieurs écoles spéciales, où un grand nombre de jeunes gens qui s'y destinent reçoivent l'instruction nécessaire à leur état.

Enfin, la Russie entretient, dans tous les pays, des consuls et des agens de commerce : elle a conclu des traités avec le Danemarck, en 1782; avec la Prusse, en 1784; avec l'Autriche, en 1785; avec la France, en 1787; avec Naples et Sicile, la même année; avec le Portugal, en 1787 et en 1798; avec la Porte ottomane, en 1792; avec la Chine, la même année; avec l'Angleterre, en 1793, 1797 et 1801. (9)

(9) Voyez sur tout le paragraphe du commerce, outre les tableaux déjà cités, J. B. SCHERER, *Histoire raisonnée du commerce de la Russie*: Paris, 1783, 2 vol. in-8.° — W. C. FRIEBE, *Ueber Russlands Handel, etc.*, c'est-à-dire, Sur le commerce, l'économie rurale, l'industrie et les productions de la Russie; Saint-Petersbourg et Gotha, 1796-1798, 3 vol. in-8.° — Le grand ouvrage russe de MICHEL TCHOULKOF; Saint-Petersbourg, 1781 et suiv., 21 vol. in-4.°

TABLE

De la population relative, de la fertilité, de

NOMS DES GOUVERNEMENS,

dans l'ordre de leur plus grande population relative.

1. Kalouga (suivant M. Oldekop, ce gouv. ne serait que le 3.e en rang
2. Moscou (placé par le même au premier rang) . . . .
3 Koursk (M. Oldekop, ne lui donnant que 1850 habitans par mi carré, le place au 5.e rang) . . . .
4. Poltava (même rang chez M. Oldekop, qui ne lui donne q 1870 habitans par mille carré). . . . .
5. Toula (2.e rang chez M. Oldekop, qui lui donne 2100 h. par m. c
6. Riaisân (7.e rang, 1630 habitans par mille carré) . . . . .
7. Grodno (25.e rang, 870 habitans par mille carré) . . . . .
8. Iaroslavl (10.e rang, 1400 habitans par mille carré) . . . .
9. Podolie (12.e rang, 1220 habitans par mille carré). . . . .
10. Orel (9.e rang, 1500 habitans par mille carré) . . . .
11. Kief (6.e rang, 1710 habitans par mille carré, etc., etc.) . .
12. Vladimir. . . . .
13. Nijni-Novgorod . . . .
14. Vitebsk . . . .
15. Penza . . . .
16. Smolensk . . . .
17. Vilna . . . .
18. Tchernigof. . . . .
19. Tambof . . . .
20. Tver. . . . .
21. Mohilef . . . .
22. Volhynie. . . . .

(10) Nous avons emprunté ce Tableau, publié d'abord dans les *Archiv* *burgische Zeitschrift*; t. 3, p. 192. M. OLDEKOP le reproduit dans son re les mêmes reserves. Nous n'y avons changé que la serie et le chiffre d voyez ci-dessus p. 52-54, qui diffère pourtant en quelques points des do

MPARATIF

rie et du commerce dans les gouvernemens. (10)

BITANS par le carré géogr.	PRODUIT moyen de la récolte, en tchetvertes.	NOMBRE de fabriques et de manufact.	CAPITAL déclaré par le corps des marchands.	RANG qu'il occupe dans les 3 catégories.	Rang suivant la pop. relat.
1,999	2,250,000	49	12,000,000	35 - 27 - 6	1
1,823	2,900,000	540	52,000,000	28 - 1 - 1	2
2,350	8,200,000	150	10,500,000	3 - 6 - 9	3
2,207	7,000,000	10	2,850,000	5 - 41 - 30	4
1,860	6,700,000	55	10,000,000	20 - 43 - 41	5
1,674	5,525,000	70	7,400,000	12 - 15 - 16	6
1,619	3,400,000	8	650,000	24 - 42 - 50	7
1,547	2,800,000	85	9,000,000	29 - 13 - 11	8
1,542	5,600,000	39	2,550,000	10 - 30 - 33	9
1,529	8,100,000	145	13,800,000	4 - 8 - 5	10
1,503	5,500,000	65	1,115,000	11 - 17 - 46	11
1,449	3,300,000	340	11,000,000	25 - 2 - 8	12
1,435	4,900,000	300	4,220,000	15 - 3 - 23	13
1,398	3,150,000	3	2,400,000	26 - 46 - 35	14
1,331	9,100,000	60	2,300,000	1 - 19 - 36	15
1,314	4,500,000	50	8,000,000	17 - 26 - 13	16
1,255	4,300,000	70	1,000,000	19 - 16 - 48	17
1,184	2,750,000	65	6,000,000	30 - 18 - 18	18
1,118	9,080,000	37	8,500,000	2 - 31 - 12	19
1,110	4,050,000	32	17,000,000	22 - 32 - 3	20
1,073	4,800,000	25	1,100,000	16 - 35 - 47	21
1,072	5,000,000	95	2,000,000	14 - 11 - 38	22

l, 1822, n.° 3, au Journal de Saint-Pétersbourg, allemand, *Sanct-Peters-*
en garantir l'exactitude, et en le donnant à notre tour, nous le faisons sous
lation relative, auquel nous avons substitué celui du tableau de Hassel,
ous avons reçues dans notre texte.

NOMS DES GOUVERNEMENS, dans l'ordre de leur plus grande population relative.
23. Saint-Pétersbourg . . . .
24. Voronège . . . .
25. Kasan . . . .
26. Slobodes d'Oukraine . . . .
27. Kostroma . . . .
28. Simbirsk . . . .
29. Courlande . . . .
30. Esthonie. . . . .
31. Livonie . . . .
32. Minsk . . . .
33. Pskof . . . .
34. Iékatérinoslaf. . . . .
35. Viatka . . . .
36. Kherson . . . .
37. Saratof . . . .
38. Novgorod. . . . .
39. Finlande . . . .
40. Perm. . . . .
41. Tauride. . . . .
42. Orenbourg . . . .
43. Vologda . . . .
44. Olonetz. . . . .
45. Astrakhan . . . .
46. Tobolsk avec Omsk . . . .
47. Arkhangelsk. . . . .
48. Tomsk . . . .
49. Irkoutsk . . . .

(11) Ici nous préferons le chiffre de M. Oldekop à celui de Hassel. O
dans ce tableau, et nous avons négligé celui du Caucase, qui n'exist
cinquante gouvernemens, quoiqu'on en trouve cinquante-un en ajoutant le
pris dans notre liste la grande-principauté de Finlande, qui a son adminis

HABITANS par mille carré géogr.	PRODUIT moyen de la récolte, en tchetvertes.	NOMBRE de fabriques et de manufact.	CAPITAL déclaré par le corps des marchands.	RANG qu'il occupe dans les 3 catégories.	Rang suivan. la pop. relat.
994	1,030,000	170	26,000,000	42 - 5 - 2	23
934	6,500,000	55	5,500,000	7 - 22 - 19	24
915	5,200,000	150	6,500,000	13 - 7 - 17	25
817	4,135,000	7	1,700,000	20 - 43 - 41	26
803	2,625,000	50	3,700,000	31 - 25 - 26	27
798	6,200,000	90	3,900,000	9 - 12 - 25	28
753	1,250,000	4	4,225,000	41 - 45 - 22	29
739	800,000	6	4,600,000	43 - 44 - 21	30
687	1,270,000	39	14,000,000	40 - 29 - 4	31
633	3,800,000	12	1,250,000	23 - 38 - 44	32
611	3,000,000	75	7,500,000	27 - 14 - 14	33
583	2,350,000	1	3,400,000	34 - 48 - 28	34
582	4,070,000	29	2,700,000	21 - 34 - 32	35
380	1,430,000	12	3,200,000	38 - 39 - 29	36
310	6,400,000	235	11,500,000	44 - 37 - 42	37
216	2,150,000	=	7,500,000	36 - 50 - 15	38
215½	700,000	20	=	44 - 37 - 42	39
212	2,500,000	100	2,500,000	33 - 10 - 34	40
211	450,000	3	1,400,000	47 - 47 - 43	41
185	4,350,000	1	3,500,000	18 - 49 - 27	42
117	1,400,000	10	4,000,000	39 - 40 - 24	43
100	360,000	24	2,200,000	48 - 36 - 37	44
57	11,000	110	5,000,000	50 - 9 - 20	45
23	2,600,000	53	1,800,000	32 - 23 - 40	46
16	230,000	30	1,900,000	49 - 33 - 39	47
5½	2,070,000	40	1,200,000	37 - 28 - 45	48
(11) 1½	670,000	50	2,800,000	45 - 24 - 31	49

ailleurs que les gouvernemens de Iénisseisk et de Géorgie ne figurent pas encore ujourd'hui. Si nous n'avons compté nous-même (voyez à la page 50) que ui manquent aux quarante-neuf de ce tableau, c'est que nous n'avons pas conarticulière, mais qui figure dans les tableaux de Hassel et de Mr Oldekop.

Addition à la page 153. Ces chiffres, que nous avons trouvés dans les publications officielles et que nous croyons exacts, ne s'accordent pas néanmoins tout-à-fait avec d'autres données relatives à la même année et que nous recevons à l'instant même de Saint-Pétersbourg. Comme ces dernières, également puisées à une source officielle, sont plus détaillées, nous les donnons ici telles que nous les avons reçues, en priant le lecteur de les reporter à la page 153, où l'impression déjà trop avancée, ne nous a pas permis de les ajouter.

Mouvement du commerce extérieur de la Russie pendant l'année 1827.

Exportation, en nature . .	236,163,597 roubles.	
En or et argent monnayés ou en lingots		3,611,108 rbl.
		Total 239,774,705 rbl.
Importation, en nature . .	208,118,426	
En or et argent monnayés ou en lingots		13,736,300
		Total 221,854,726 rbl.
Excédant en faveur de la Russie	28,045,171	17,919,979 rbl.

Valeur du commerce de transit . .	5,495,847	roubles.	
Valeur du commerce de cabotage dans les ports septentrionaux .	4,764,296	—	
dans les ports méridionaux . .	3,360,086	—	
Bâtimens arrivés de tous les pays	5,314,	portant	466,648 lastes.
Bâtimens russes compris dans ce nombre . . .	723,	—	55,479 —
Bâtimens sortis de tous les ports russes.	5,309,	—	457,919 —
Bâtimens russes compris dans ce nombre . . .	779,	—	52,667 —

III. MONNAIES, POIDS ET MESURES. 1. De temps immémorial on comptait en Russie par *roubles* et *grivnes*, et c'est là la *monnaie* vraiment nationale. C'est à l'année 1327 que les chroniques font la première mention du rouble comme d'une monnaie généralement usitée; mais la grivne est bien plus ancienne encore, et il paraît que dès le temps d'Igor on se servait en Russie de grivnes frappées à Constantinople. Cette grivne était la dixième partie d'un rouble, valeur d'abord fictive, qui variait selon les temps. Long-temps le rouble était représenté par des peaux d'écureuils ou d'autres petites bêtes à fourrure; ensuite par de petites barres en argent fin, marquées souvent de quelque timbre; puis par des monnaies étrangères, des écus d'Empire, par exemple, dont on effaçait l'empreinte pour y substituer celle des armes russes. Au commencement du 16.e siècle, le rouble moscovite était encore de forme ovale, et ce n'est qu'en 1654 qu'on commença à en frapper à Moscou, qui se rapprochaient, pour l'ensemble de la forme, de ceux qui sont encore en usage. Le mot rouble, en russe, est un pluriel (*roubli*), qui signifie bords crénelés ou crénelure. On ne sait trop comment expliquer ce mot; peut-être faut-il remonter, pour en trouver le sens, aux entailles ou morceaux de bois au moyen desquels on comptait. Ce rouble se subdivise en 2 *poltina* ou demi-roubles; la poltina en 5 *grivnes*; la grivne en 20 *dengas*. Les dengas sont très-anciennes, il en fallait, comme l'on voit, 200 pour former un rouble. Six dengas formaient une *altyna*, et 3 une *polaltina*, deux autres pièces de monnaie russe. La *copèke*, dont le nom est dérivé de *kopiè*, pique, parce qu'on voyait sur les roubles frappés sous Ivân IV, un cavalier armé d'une lance, était le tiers d'une denga, et se subdivisait elle-même en 2 *dénouchkas* et en 4 *polouchkas*.

La plupart de ces petites monnaies n'existent plus aujourd'hui ; mais il est toujours bon d'en connaître la valeur, non-seulement pour l'intelligence de certaines données historiques, mais encore parce que le peuple, qui a conservé le souvenir de ces noms, s'obstine à s'en servir dans la vie commune. A l'intérieur surtout on compte toujours par grivnes et par altynes; on y nomme *tchetvertak* une double grivne, qui porte encore le nom de *poloupaltinnik*. Il n'existait pas alors en Russie, des espèces en or.

Aujourd'hui cependant l'unité monétaire officiellement reconnue, est celle du rouble subdivisé en 100 copèkes. Cette centième partie du rouble en argent (car il n'est question ici que d'espèces réelles) n'est point représentée par une seule pièce; deux pièces de 2 copèkes en cuivre en tiennent lieu. Un oukase de l'empereur Alexandre, de l'année 1810, fixe la valeur intrinsèque du rouble à 83 $\frac{1}{3}$ zolotniks, de manière que le métal employé à frapper cent roubles pèse 5 livres et 6 zolotniks. La livre d'argent fin est à la livre d'argent monnayé, comme 10 est à $7\frac{1131}{2275}$. On a des pièces d'un demi-rouble et d'un quart de rouble; en d'autres mots, des pièces de 50 et de 25 copèkes. Les pièces de 20, de 10 (grivnes), et de 5 copèkes d'une valeur intrinsèque réelle et, comme toutes les autres espèces russes, d'une très-belle empreinte, appartiennent à un système décimal qu'on avait d'abord suivi, mais dont on est revenu. Le rouble en argent correspond à 4,010 de franc; le rouble en or, qui n'est que fictif, à 4,020 de franc, et la copèke, qui est la centième partie d'un rouble en argent, équivaut à 0,0401 de franc. Trois roubles en argent font un *ducat russe* en platine, métal qu'on a monnayé pour la première fois en 1828 : l'emploi de cette monnaie est encore facultatif. Une *impériale* est une monnaie d'or de 22 karats, qu'on a d'abord frappée

sous Catherine II, qui en a fixé le poids à $3\frac{22}{7}$ zolotniks, et la valeur à 10 roubles en argent; elle correspond à 41,130 de franc. Une espèce plus petite est la demi-impériale, de 5 roubles en argent, et d'une valeur équivalente à 20,565 de franc. La livre d'or fin est à la livre d'or monnayé comme 10 est à $9\frac{5683}{34123}$. Avant les impériales, il n'y avait d'autres monnaies d'or que les ducats que la grande-princesse Sophie fit frapper à son effigie, et qui sont depuis long-temps hors de cours.

Les espèces en cuivre sont les subdivisions du rouble en papier; ce dernier a 100 copèkes en cuivre, c'est-à-dire 25 copèkes en argent. On ne frappe plus aujourd'hui qu'une seule monnaie en cuivre, la *grocha* (gros-sou) ou la pièce de 2 copèkes; mais il y a encore en circulation des pièces de 5 et de 10 copèkes, ou des *pétaks*, grosses pièces d'un usage fort peu commode.

Un oukase impérial porte que toutes les monnaies étrangères seront mises hors de circulation, et les comptes ne peuvent plus se faire, d'une manière légale, qu'en roubles et copèkes. Cependant les ducats de Hollande ou tchervontsi (tchervonetz) ont toujours cours, tandis que toutes les autres espèces se vendent au poids seulement.

Toutefois, dans la Livonie et la Courlande, les *écus d'Albert* sont encore en circulation. Cette monnaie prussienne, d'une valeur intrinsèque réelle, se subdivise en 4 *florins* de Prusse; chaque écu a 80 *ferdings* ou encore 20 *sechser* (pièces de 6 *düttchen*), en Courlande; en Livonie, les 80 ferdings correspondent à 16 *fünfer* (pièces de 5 *düttchen*): 12 écus d'Albert font environ 20 roubles en argent.

Toutes les espèces russes en or et en argent sont frappées à la Cour des monnaies de Saint-Pétersbourg, où l'on commence aussi à frapper des mon-

naies de platine; les monnaies de cuivre sont frappées indistinctement et selon le besoin, à Moscou, Catherinebourg, Sousoun et Féodosie, où il y a également des Cours de monnaie. L'exportation de toutes les espèces monnayées russes est défendue sous des peines sévères : on ne s'étonnera pas de la rigueur de ces peines, en se rappelant que la valeur intrinsèque des pièces est au-delà de leur valeur nominale.

Tous les comptes officiels, tous les paiemens du gouvernement se font en papier-monnaie (billets d'assignation), et ce n'est qu'en Courlande, en Livonie, en Esthonie et dans quelques autres provinces, qu'on compte par roubles en argent de 400 copèkes en cuivre. Cette pièce d'argent, dont la valeur a baissé depuis les grandes émissions de papier-monnaie, vaut bien moins à l'intérieur, où son taux ordinaire n'est que de 375 copèkes. Il varie cependant selon les circonstances. Le rouble en papier, qui forme aujourd'hui la véritable unité monétaire en Russie, équivalait lors de sa première émission à un rouble en argent; mais après avoir successivement baissé, il se soutient depuis grand nombre d'années au taux d'un quart de rouble environ, et l'on préfère le papier même aux espèces sonnantes. Un rouble en papier a 100 copèkes en cuivre. On a des assignats bleus de 5 roubles, des rouges de 10 roubles et des blancs de 25, 50 et 100 roubles. Ceux de 25 sont seuls gravés dans le sens de la longueur du papier, qui est très-fin et fabriqué exprès. Plusieurs banques rachètent ces billets; la somme totale représentée par ceux qui, le 1.er Janvier 1824, se trouvaient en circulation, s'élevait à 595,776,310 roubles.

2. *Mesures.* La plus grande *mesure linéaire* est la *verste* (versta) de $104\frac{1}{10}$ au degré. Elle équivaut à

1066,8 de mètre et se subdivise en 500 *sagènes*, espèce de toise dont chacune correspond à 2,1336 de mètre. La sagène a 3 *archines*, chacune de 0,7112 de mètre ou d'environ 15 pouces; 100 aunes de Brabant font 97 archines. L'archine est subdivisée en 16 *verchoks*, dont chacune correspond à 1¾ pouce ou, plus exactement, à 0,0444 de mètre. On se sert aussi du pied, qui a 0,3048 de mètre; du pouce, qui a 0,0254 de mètre, et de la ligne, qui en a 0,0021. Treize aunes de Riga font 10 archines russes, et 8 archines font 10 aunes de Hambourg. Sept verstes font un mille d'Allemagne; il en faut quatre environ pour une lieue ordinaire de France.

La *mesure aréale* est nommée *dessaitine*; elle est de 2400 sagènes carrées, de 22,893 archines carrées, ou enfin, de 1,093 de hectare.

La *mesure de capacité* qui est le plus en usage pour les liquides est le *védro* ou seau de 12,30 de litre, ce qui équivaut à 10 *stofs* ou chopines de Livonie. Le védro se subdivise en 8 *krouchkas*. Cinquante-sept védros font 152 gallons d'Angleterre. Il faut 18½ védros pour 1 *oxhoft*. Pour les céréales, la plus petite mesure est le *pojak*, qui est la moitié de 1 *garnetz* de 3,23 de litre. Huit garnetz font 1 *tchetvérik*, qui équivaut par conséquent à 25,85 de litre. Deux tchetvériks donnent 1 *osmina*, et 2 osmines 1 tchetverte de 206,80 de litre. La tchetverte est la mesure de capacité dont on se sert le plus communément dans la Russie proprement dite, tandis que dans les provinces baltiques c'est le *lof* qui sert à mesurer les céréales : le lof n'est que le tiers environ de la tchetverte. Il faut 12 tchetvertes ou 48 lofs pour 1 *last*, qui est de 3308,80 de litre.

3. *Poids*. Le *poud* est le poids dont on se sert le plus pour les choses pesantes : il est de 40 *livres* russes; mais seulement de 33 livres de France ou,

plus exactement, de 16,280 de kilogramme. Dix pouds forment un *berkovetz*, qui a 162,800 de kilogramme, et ne diffèrent pas beaucoup du *schiffpfund* de Riga. Quarante-six livres russes n'en donnent que 45 de cette dernière ville, et seulement 38 livres de Hambourg. La livre se subdivise en 32 *loths*, ou, pour mieux dire, en 96 *zolotniks*, chacun de 0,0042 de kilogramme. Chaque zolotnik peut encore être subdivisé en 96 parcelles, qu'on ne désigne que par une fraction. Deux livres sont communément nommées un *dvoïnik*, trois, un *troïnik*; enfin, trois livres de Russie forment une *oque* de Tauride. Le poids de Narva est plus pesant de 14 $\frac{1}{7}$ pour 100 que celui de Russie. Dans la pharmacie on se sert encore du poids de Nuremberg.

Pour le foin on a en Russie un poids particulier, la *grista*, qui pèse 20 livres, et la *perma*, qui est de 240 pouds. (12)

---

(12) Voyez sur ce dernier paragraphe : STORCH, *Gemählde des russischen Reiches :* Tableau de l'empire de Russie ; t. 3, p. 423-452. — Le Journal des voies de communication de Saint-Pétersbourg. — (A. L. SCHLÖZER) *Münz-*, *Geld- und Bergwerksgeschichte*, *etc.*, c'est-à-dire, Histoire des monnaies, de l'argent et des mines de l'empire de Russie, de l'année 17 0 à 1789, faite sur des documens ; Göttingue, 1791, in-8.° — (PH. KRUG) *Zur Münzkunde Russlands*, ou De la connaissance des monnaies de la Russie, ouvrage publié par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg ; Saint-Pétersbourg, 1805, in-8.°

CHAPITRE VI.

DU PEUPLE RUSSE EN LUI-MÊME.

Les notions renfermées dans les cinq chapitres précédens s'appliquent à l'ensemble des élémens dont se compose l'empire de Russie. Il est temps d'en envisager spécialement le principal, de faire connaître en particulier le noyau de cette immense agrégation d'hommes de tant d'origines diverses, et de l'examiner sous tous les rapports. Tous les autres peuples qui ont conservé leur physionomie, leur langue et peut-être leur littérature nationales, pourront être caractérisés dans la suite de cet ouvrage ; mais tous n'ont pas survécu à la fusion qu'une longue série de siècles a opérée et qui continue toujours. Le peuple russe, dont les principales masses se trouvaient au centre et vers le sud-ouest, s'est répandu en tous sens; et des colons arrivés jusqu'aux extrémités de la monarchie y ont porté leur langue, leurs usages et en partie même leur religion. Presque en minorité d'abord, les Russes forment aujourd'hui l'immense majorité; mais, en bien des lieux, les traits de leur physionomie, leurs cheveux, leur langage même attestent le mélange qui a eu lieu, et dont la Petite-Russie a su, mieux que la grande, se préserver.

I. Caractère des Russes. Plusieurs traits épars qu'on a trouvés dans ce que nous avons dit sur l'état de la civilisation en Russie ont déjà pu donner une idée du caractère du peuple russe qui a conservé en grande partie les qualités et les défauts des hommes non encore civilisés. Mais, peindre les Russes comme un peuple d'esclaves, toujours courbé sous la verge

et incapable d'efforts généreux, c'est à coup sûr aller au-delà de la vérité.

Le Russe est bon, prévenant, serviable et éminemment hospitalier; sa politesse, qui pourrait bien avoir sa source dans l'immense distance qui le sépare d'avec la haute classe et dans l'humilité qui lui est imposée vis-à-vis d'elle, lui donne un certain air de bon ton qui parle en sa faveur; il est gai, actif, pétulant même et souvent gaillard, et sa physionomie annonce de l'intelligence. Il est courageux jusqu'à la témérité et endurant au plus haut degré. S'il a peu de persévérance dans ses travaux, il est, au besoin, d'une constance à toute épreuve. De même qu'il connaît à peine la crainte, il se laisse aussi rarement embarrasser; il a la repartie vive, le jugement juste, et son esprit fécond ne le laisse jamais sans ressources. Mille expédiens sont toujours à sa commande, et sa dextérité est admirable. Soumis aux lois de son pays, lors même qu'elles pésent sur lui, il est fidèle à son prince et aime sa patrie, dont il est fier et que son ignorance lui fait envisager comme infiniment supérieure à toutes les autres contrées. Religieux et exact dans la pratique des devoirs prescrits par l'Église, il donne aussi de fréquentes aumônes aux pauvres et honore les morts d'un culte scrupuleux. Il aborde sans crainte son seigneur, il ose lui parler avec franchise; sa présence est loin de l'intimider : il ne manque pas d'une certaine faconde; son langage métaphorique et insinuant tient souvent de la poésie, et ces allocutions familières de petit-père, charmante petite nourrice (molitvennaïa Karmilitsa), respirent la bonhomie. D'un autre côté il est vrai de dire qu'au fond du cœur se cachent des passions ardentes, qui, terribles si elles éclatent, l'emportent facilement sur le fond de bonté qu'on trouve incontestablement chez le

Russe. Sa politesse et ses manières distinguées font place alors à une brutalité qui s'exhale dans les discours les plus crus et les plus abjects : dans l'explosion de la colère, le barbare reparaît dans toute sa force. Ses jurons l'emportent par la grossièreté sur ceux des autres peuples ; fécond en invectives, les unes plus dégoûtantes que les autres, il les vomit avec d'autant moins de réserve qu'il en vient rarement à des voies de fait. Son regard s'enflamme, sa gesticulation s'anime d'une énergie brutale ; nulle considération ne l'arrête dans la manifestation entière d'une nature sauvage. Cependant sa fierté apparente s'humilie à la moindre lueur d'un gain possible : il baise les pans de l'habit ou les bras de celui qu'il supplie ; il touche la terre du bout de la main en signe de soumission, et descend même jusqu'à se prosterner aux pieds de celui qui a quelque autorité sur lui. L'amour du gain le domine ; son avidité est excessive, au point que, pour la satisfaire, rien ne lui coûte ; il lui sacrifie sa fierté naturelle, la bonne foi, et je dirais même la morale, si l'ignorance du Russe lui permettait de sentir la portée de ce mot. Une femme célèbre (1) a dit avec raison que le vol est presque aussi fréquent en Russie que l'hospitalité ; « ils vous donnent comme ils vous prennent, « selon que la ruse ou la générosité parle à leur « imagination. » Et ici ils deviennent d'autant plus dangereux qu'ils sont inépuisables en artifices, et qu'ils cachent leur astuce sous une apparence d'honnêteté et de bonhomie à laquelle on se laisse prendre facilement. En un mot, le caractère des Russes est ce qu'il doit être chez un peuple énergique et bien doué de la nature, mais sur lequel les lumières

(1) Madame DE STAEL, dans son ouvrage : *Dix années d'exil ; Œuvres inédites* ; t. I, p. 270 et suiv.

n'ont point encore exercé leur empire, et auquel une morale éclairée n'a point donné le sentiment de sa dignité. On entrevoit ce que ce peuple peut devenir un jour; il possède toutes les qualités qui font les grands peuples, à l'exception peut-être de la profondeur du sentiment, à laquelle un esprit trop exclusivement pratique et trop spéculateur semble devoir l'empêcher d'arriver.

II. La Langue russe appartient à la grande famille des *langues slavonnes*, qui, parlées par environ 70 millions d'individus, se font entendre depuis les bords de la mer Adriatique jusqu'aux côtes de l'Amérique septentrionale. Il est impossible de rien dire de certain sur l'origine et les premières habitations des Slaves, qui paraissent s'être étendus entre le Danube et le Dniestr, même jusqu'à la Vistule, dès le commencement du 7.e siècle. On dérive leur nom de *slovo* qui, comme celui de *glagolite* qu'on connaît en Dalmatie, signifie mot; ils désignaient du nom de *Slovani*, ceux dont ils comprenaient la langue, et du nom de muets (*Niémi, Tchoudi* et *Vlakhi*), ceux dont l'idiôme leur était étranger. Après avoir long-temps rapporté à tort le slavon aux langues sémitiques, on s'accorde aujourd'hui à croire qu'il a ses racines dans le sanscrit (2); langue qu'on regarde aussi comme la mère de l'allemand, du grec et du latin, avec lesquels on peut trouver également au slavon quelques rapports éloignés. (3) Ce dernier ressemble en effet au sanscrit et pour les mots et pour les formes les plus usités; mais, déta-

---

(2) Anton, *De lingua rossica, ex eadem cum sanscredanica matre orientali prognata;* Viteb., 1809, in-8.° — F. Adelung, *Rapports entre la langue sanscrite et la langue russe;* Saint-Pétersbourg, 1811.

(3) *Observations sur la ressemblance frappante que l'on découvre entre la langue des Russes et celle des Romains*, Milan, 1817, in-4.°

chée du tronc et transplantée dans un autre terroir, cette branche de la langue primitive a dû prendre des développemens indépendans qui ont considérablement affaibli la première similitude. Quoi qu'il en soit, l'origine du slavon se perd, comme celle du peuple qui le parle, dans la nuit des temps. Par son esprit et sa structure, c'est une langue européenne, et elle participe plus ou moins des formes que l'on connaît aux autres langues de notre partie du monde. Procope, écrivain byzantin du 6.e siècle, est le premier qui ait daigné s'en occuper un instant : il en cite quelques phrases et quelques noms; mais cet idiôme des *Sclabénoi* lui semble inintelligible au point qu'il le qualifie de « singulièrement barbare. » C'était cependant une langue riche, flexible, énergique, hardie, majestueuse, comme on en peut juger par le plus ancien monument que nous en possédions, la traduction de la Bible faite sur le grec en 863. Les Slaves durent ce bienfait à leurs apôtres les moines Constantin, dit Cyrille, et Méthode son frère, tous deux de Thessalonique, qui, dans le principe, destinèrent leur traduction du Nouveau-Testament et des Psaumes aux Boulgares et aux Moraves. On admire avec raison la force, la gravité, l'inspiration éloquente qui règnent dans cette version, une des plus anciennes que nous connaissions, et qui conserve la langue slavonne dans son antique pureté. Ces deux missionnaires sont les inventeurs de l'alphabet slavon, qui, composé de 43 lettres, rendait avec précision toutes les espèces de sons. L'alphabet grec en formait la base; toutefois il est facile de voir qu'ils l'ont considérablement étendu et enrichi. Il était destiné à servir à tous les peuples slavons; mais bientôt l'alphabet glagolitique, dont la base est moins large, lui disputa cette universalité en se répandant dans les communes latines de

la Dalmatie (4), et l'influence des papes fit prévaloir chez d'autres peuples de cette famille les caractères ou latins ou gothiques. Cyrille et Méthode, en commençant à dire la messe en langue slavonne, en firent la langue de l'église : il est vrai que Jean VIII défendit d'abord l'usage de cette langue *barbare;* mais, finissant pourtant par s'apercevoir « que Dieu l'avait « donnée aux peuples comme il leur avait enseigné « l'hébreux, le grec et le latin, » il autorisa cette innovation en 880.

Cette langue-mère se développa et s'altéra en divers sens, ce qui donna lieu à un grand nombre de dialectes, parmi lesquels on distingue deux branches principales. A la première, qui est celle des Slaves orientaux, appartiennent le slavon, le russe, le serbe, le croate, le vinde; la seconde, celle des Slaves occidentaux, se compose du slovaque, du tchekhe ou bohémien, du vénède de la Haute-Lusace, de celui de la Basse-Lusace et du polonais. Les peuples slavons qui parlent, avec diverses nuances, le premier de ces dialectes sont : les Russes, les Illyriens, les Monténégrins, les Boulgares, les Serbes, les Bosniaks, les Dalmates, les Croates, les Vindes de la Carniole, de la Carinthie et de la Styrie. Le second dialecte est parlé, également avec toutes sortes de variations, par les Tchekhes ou Bohèmes, les Moraves, les Slovaks de la Hongrie, les Lusaciens, les Polonais, les Silésiens. Parmi tous ces idiômes, le bohémien est celui qui fut le plus anciennement cultivé. (5)

Quant à la langue *russe*, qui nous occupe spé-

---

(4) [J. DOBROFSKI] *Glagolitica. Ueber die glagol. Literatur*, c'est-à-dire, Sur la littérature glagolitique, etc.; Prague, 1807, in-12.

(5) P. J. SCHAFFARIK, *Geschichte der slavischen Sprache und Literatur, etc.*, ou Histoire de la langue et de la littérature slavonnes dans tous les dialectes de cette langue; Bude, 1826, in-8.°

cialement, elle dut son origine à des modifications plus ou moins importantes, auxquelles fut soumise, dans la suite du temps, la langue-mère, qui devint la langue sacrée (tserkovnii iasyk), et qui resta long-temps la langue des érudits. Ces changemens sont considérables, cependant il est toujours facile de reconnaître dans la langue de Nestor en 1100, dans celle du droit urbain de Novgorod de l'année 1019, et dans celle même des traités conclus par Igor en 945, et par Oleg en 912, avec les empereurs de Constantinople, celle qu'on parle aujourd'hui en Russie. Le christianisme et les prêtres byzantins la chargèrent bientôt d'une foule de mots grecs, auxquels, sous la longue domination des Tatars, vint s'associer un grand nombre de termes mongols ou turks, qui se rapportaient surtout à la vie commune, tandis que les autres étaient relatifs au culte et aux sciences. Auparavant déjà la langue russe avait adopté des Varègues plusieurs dénominations, et, s'il faut en croire M. Gretch, ils en avaient emprunté quelques-unes, à une époque plus reculée, aux Goths, avec lesquels ils habitaient, au 5.e siècle, la Mœsie : il se forma ainsi, de plus en plus, une langue de la vie commune ou *usuelle*, différente de celle des livres et des saintes liturgies ou *littérale*. La domination que les Polonais exercèrent pendant quelque temps en Russie, y contribua de son côté et fit recevoir dans la langue russe un grand nombre de mots polonais. Cet idiôme nouveau, formé par des emprunts ou plutôt par des élémens intrus, était tellement reçu au temps de Pierre le grand, qu'il prévalut enfin dans les livres, comme il avait prévalu dans la société; et c'est de cette époque que date, à proprement parler, la langue russe. Pierre venait de créer un monde nouveau; il fallut bien que la langue se rajeunît et prît plus d'étendue : l'intro-

duction de nouvelles connaissances et d'usages nouveaux, la réorganisation de l'armée, la création d'une marine, la réforme complète du système suivi jusque-là dans l'administration, toutes ces nouveautés firent passer dans la langue usuelle une foule de termes hollandais, allemands, anglais et français, qui s'y sont naturalisés. Il en résulta une bigarrure choquante, qu'on peut voir encore dans les productions littéraires de cette époque; la langue perdait son caractère national; mais de grands écrivains l'ont depuis ramenée dans la bonne voie. Pierre le grand lui donna un nouvel alphabet simplifié, plus agréable à l'œil et rapproché des caractères latins. En rejetant quelques lettres inutiles, il réduisit leur nombre de quarante-trois à trente-quatre. Élie Kopiévitch imprima avec ces lettres d'abord à Amsterdam, et le Tsar s'en servit aussi pour la grande Bible en cinq volumes in-folio qu'il fit imprimer à Amsterdam et Lahaye de 1717 à 1721. Le patriarche les ayant aussi adoptées et ayant fait imprimer avec elles à Moscou même, leur usage devint de plus en plus général. Lomonossof parut alors : ce grand homme, qui joignit l'exemple aux préceptes, ramena la langue, altérée par tant d'élémens étrangers, à son antique unité et à des règles fixes. Indépendamment de sa grammaire, qui parut en 1755, il publia un traité sur l'éloquence et un écrit intitulé : *Des règles de la versification russe;* mais la simplicité et l'éloquence de son style contribuaient surtout à empêcher la langue de dégénérer davantage. Depuis, elle a été cultivée par une série de bons auteurs; et la lutte qui s'éleva entre les littérateurs de Moscou et ceux de Pétersbourg la ramena, en la préservant de barbarismes trop nombreux, vers sa source, qui doit être aussi la base de son perfectionnement On l'assujettit à certaines règles; on en arrêta les formes

grammaticales, et son étude devint une occupation sérieuse même pour les hautes classes, qui jusqu'alors l'avaient dédaignée. Une academie, créée à cet effet, fut chargée du soin de la maintenir dans sa pureté et de travailler à son développement; et l'université de Moscou s'empressa de la seconder dans cette surveillance.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la langue russe est riche en mots et en formes, sonore, flexible, gracieuse, et souvent pittoresque; elle se plie à tous les tons et à tous les genres, et sa naïveté est aussi parfaite que son élégance. La variété de ses terminaisons est étonnante, et, par de légers préfixes ou suffixes ajoutés à une racine, on exprime les nuances les plus délicates de la pensée. Sa conjugaison est imparfaite, à la vérité, ou au moins très-irrégulière; mais les verbes russes marquent aussi des gradations que toutes les autres langues ne peuvent rendre que par des périphrases. Elle a sept cas différens, et les prépositions modifient de diverses manières la forme primitive des mots, dont l'enchaînement devient plus harmonieux par la multiplicité des finales. Les diminutifs, les augmentatifs, les fréquentatifs y abondent, et elle indique, sans article, trois genres différens dans les noms, les pronoms et les verbes. Son énergie n'exclut pas la finesse; sa politesse est admirable, et elle est également propre, par son élégance, à devenir langue des salons, et, par sa richesse et son heureuse formation, à être l'interprète de la philosophie et des belles-lettres. Ces mêmes qualités en rendent cependant l'étude très-difficile, et un organe étranger parvient rarement à rendre avec justesse et pureté certains sons qui sont particuliers à la langue, tels que le *iéry*, l'*l* gras, l'*ë*, le *iéri*, etc.

Ce qui distingue le russe du slavon, c'est que dans

ce dernier les noms et les verbes ont un duel entre le singulier et le pluriel; qu'il n'a ni les augmentatifs ni les diminutifs du russe; que plusieurs de ses verbes se conjuguent avec l'auxiliaire *être*, et que le vocatif y a toujours une terminaison particulière. On trouvera quelques autres différences dans la construction grammaticale: les inversions, par exemple, sont dans le slavon plus hardies que dans le russe. On jugera de la diversité des deux langues, ainsi que des rapports qui existent entre elles, par l'oraison dominicale que nous donnerons dans l'une et dans l'autre à la fin de ce volume.

On sait que la langue russe ne connaît pas tous ces patois et cette infinité de dialectes qu'on rencontre ailleurs; le langage même des habitans de la campagne ne diffère de celui des populations des villes que par la prononciation de quelques voyelles, surtout de l'*o*, qui, dans les villes, se prononce plus souvent *a*. Il existe cependant trois principaux dialectes: celui de Pétersbourg, celui de Moscou et celui d'Arkhangel. On peut de plus appeler du nom de patois l'amalgame de plusieurs langues qu'on remarque dans le russe de Smolensk ou de la Russie blanche, dans celui de Souzdal et dans celui d'Olonetz. Mais une distinction bien plus importante à faire, c'est celle entre le petit-russien et le grand-russien. Le premier dialecte est beaucoup plus rapproché de la langue-mère, quoique, d'un autre côté, il ait reçu du polonais un assez grand nombre de mots latins et allemands. Les déclinaisons diffèrent surtout de celles qui sont usitées dans le russe littéral, et l'on y trouve, comme dans le slavon, un vocatif avec une terminaison particulière. Dans les conjugaisons, les passés qui, en russe, se terminent en *l* (ia khodil), ont, en petit-russien, pour finale un *v* (ia khodiv), et toutes les fois que le russe littéral fait de l'*u* latin un *o* (fur-vor), le

petit-russien le change en *i* (vir). A la place de l'*iate* il met souvent un *i*; le glagol ne lui est jamais qu'un *h* aspiré, et l'*o*, pour lui, se prononce toujours simplement et purement.

La meilleure grammaire de l'ancien slavon est due au zèle infatigable du vénérable abbé Dobrofski, mort au commencement de cette année. Son livre, intitulé: *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris*, a paru à Vienne en 1822, en LXVIII et 720 pages in-8.° Une traduction, ou plutôt un extrait russe de cet ouvrage du philologue de Prague, fait par M. Ivân Péninski, a paru à Saint-Pétersbourg en 1825, et a été reproduit depuis dans une nouvelle édition.

La première grammaire russe est due à un Allemand, et parut à Oxford, en 1696, en un petit volume de 97 pages in-4.°, aujourd'hui très-rare. En voici le titre : *H. W. Ludolfi Grammatica russica, quæ continet et manuductionem quandam ad grammaticam slavonicam*. Nous avons déjà dit que la première qui parût en Russie même fut celle de Lomonossof, publiée en 1755 ; elle devint la base de celle que Rodde fit paraître en langue allemande à Riga en 1773, et dont la 5.ᵉ édition est de l'année 1790; Heym en publia une dans la même langue en 1791, 1794, 1805 et 1821, également à Riga; il l'avait composée sur la grammaire en langue russe que l'académie impériale russe avait fait paraître à Saint-Pétersbourg en 1821. Celle de Vater parut ensuite (Leipsic, 1808, in-8.°); celle de M. Tappe, la plus commode de toutes, et qui est accompagnée d'exercices en tous genres, parut d'abord en 1810, à Saint-Pétersbourg et Riga; mais la 5.ᵉ édition est de l'année 1820. Enfin, le *Système de la langue russe* de Puchmayer (Prague, 1820, in-8.°) est enrichi d'une préface de l'abbé Dobrofski. Les Français sont moins soucieux des littératures étrangères, et chez nous le

nombre des grammaires russes est moins considérable. Celle de Maudru (Paris, an X, 2 vol. in-8.°) n'est qu'une nouvelle édition de celle de Charpentier, et très-imparfaite elle-même; celle de Hamonière (Paris, 1817, in-8.°) laisse aussi beaucoup à désirer, et celle de M. Reiff, qui est la meilleure (Saint-Pétersbourg, 1821, in-8.°), sera entièrement refaite sur les excellens ouvrages que vient de publier M. Nikolaï Ivanovitch Gretch, l'un des connaisseurs les plus distingués de la langue nationale. Ce littérateur a composé en langue russe, et d'après un système qui lui est propre, trois cours de grammaire, l'un plus développé que l'autre, et dont le cours supérieur est une excellente théorie de cette langue. Voici quel en est le titre : *Prostrannaïa rousskaïa Grammatika*, ou Grammaire russe détaillée; Saint-Pétersbourg, 1827, t. 1, XVI, et 386 pages in-8.°

L'académie russe a publié deux grands dictionnaires de la langue qu'elle est chargée de cultiver, l'un étymologique, l'autre alphabétique : ce dernier, qui se compose de six volumes in-4.°, a été publié de 1806 à 1822. Heym en a donné un très-bon extrait pour les Français et les Allemands, et M. Oldekop a rédigé un nouveau dictionnaire, plus complet peut-être, quoique moins étendu, dont la partie russe-allemande a seule paru, que nous sachions. Le dictionnaire de poche russe-allemand et allemand-russe, que M. Schmidt a publié à Leipsic, est très-imparfait.

III. Littérature russe. Arrêtée dans son développement pour être replongée dans de profondes ténèbres, la Russie a eu deux commencemens de littérature, très-distincts l'un de l'autre. Elle devait le premier, qui avait suivi de près la première traduction de la Bible en langue slavonne, à l'empire de Byzance et aussi en partie aux scaldes normands;

l'exemple de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre déterminèrent le second. Entre les deux périodes se trouve placée la longue domination des Tatars, si pernicieuse aux progrès intellectuels et moraux de la Russie.

La première période ayant son commencement au 10.ᵉ et au 11.ᵉ siècle, il est évident que la Russie, bien loin de rester en arrière des autres pays européens, les devançait en culture, et qui sait si sans la bataille de la Kalka elle ne brillerait pas aujourd'hui au rang des États les plus policés, de ceux qui servent de fanaux aux nations étrangères. Il faut attendre, pour apprécier à sa juste valeur cette première période de développement, que les littérateurs nationaux aient produit au grand jour quelques-uns des dix mille manuscrits enfouis encore dans les couvens et presque inaccessibles à l'investigation. Les premiers pas de cette littérature antique sont enveloppés d'obscurité : à travers ses nuages on ne démêle que le nom de Boïane, du *Rossignol des temps anciens*. Quelque mélodieux, quelque brillans que puissent avoir été ses chants, ils sont morts avec lui, ou n'existent plus au moins que dans la tradition. Les prouesses de Saint-Vladimir et de ses héros inspirèrent un grand nombre de poëtes, et la table-ronde de ce premier grand-prince chrétien ne fut pas moins célèbre alors que celle du roi Arthus (6). Toutes les romances et ballades de cette époque ne sont pas perdues, et les gestes de Dobrinia Nikititch, de Tchourilo Plenkovitch et autres, vivent encore dans

(6) *Fürst Wladimir und dessen Tafelrunde*, ou Le prince Vladimir et sa table-ronde, chants héroïques de l'ancienne Russie; Leipsic, 1819, in-8.° — Prince Tsertelof, Esprit de la poésie russe, etc.; Saint-Pétersbourg, 1822, 2 vol. in-8.°

quelques poèmes héroïques, et surtout dans des contes populaires antiques que la presse a sauvés depuis de l'oubli. Le *Courage de Filipat et de Maxime*, les *Noces de Devguieiva*, l'*Enlèvement de Stratigovna*, l'*Histoire de Jinagrip Tsar des Adoriens*, tels sont les sujets favoris qui retentissaient sur la lyre du troubadour slavon, dont les chants, dominés encore par les miracles du paganisme, n'avaient pu se dégager de la mythologie des Slaves, qui se compose d'élémens si poétiques. Un joli poëme du commencement du 12.ᵉ siècle nous a été conservé, mais le nom de son auteur a péri. C'est le *Discours sur l'armée d'Igor*, consacré au récit de l'expédition de ce prince de Novgorod-Séverskoï, contre les Poloftses, qui le firent prisonnier à la suite d'une bataille où il succomba (7). La *Chronique* ou les *Annales de* NESTOR (1056 - 1116 et au-delà), moine du couvent Petcherskii (des souterrains) de Kief, appartient à la même époque. Indépendamment de sa haute importance historique, ce monument n'est pas sans mérite littéraire; les récits, animés par l'intérêt que présentait le sujet, prennent quelquefois la forme et la vivacité du drame, et respirent la bonhomie et une douce piété (8). SYLVESTRE, évêque de Péréïaslavl († 1123), et deux anonymes, les continuèrent jusqu'à l'année 1203 (9). Voilà tout ce qui a été sauvé de la littérature naissante de la Russie, dont Tchinguis-Khan vint bientôt arrêter les progrès; ces restes nous prouvent cepen-

---

(7) *L'expédition d'Igor contre les Poloftses, traduite du russe ancien* (en allemand), par J. MULLER; Prague, 1811, in-12.

(8) NESTOR, *Russische Annalen, etc.* NESTOR, Annales russes, revues dans le texte slavon original, traduites et commentées par A. L. DE SCHLOTZER; Gœttingue, 1802 - 1809, 5 vol. in-8.°

(9) Cette continuation des Annales de Nestor, trouvée à Königsberg, fut imprimée à Saint-Pétersbourg en 1767, sous le titre, *Laitopiss Nestorova.*

dant que l'érudition byzantine était répandue en Russie et permettent de supposer qu'ils n'en étaient pas les seuls fruits.

Lors de l'invasion, les lettres se réfugièrent dans les couvens, où elles se renfermèrent durant deux siècles, auxquels nous devons une série d'annales très-circonstanciées, qui ne laissent aucune lacune dans l'histoire de la Russie. Deux ans après la bataille de la Kalka (1226), mourut S. SIMON, évêque de Souzdal, qui laissa des annales très-importantes; la *Chronique de Sainte-Sophie* (10) et le *Livre des degrés* (stépennaïa Kniga) (11) leur sont bien postérieurs, et la distance qui les sépare n'est plus remplie que par des traductions du grec en slavon, par des livres de prières et des contes puérils qu'on décorait du nom d'histoire. De ce genre sont l'histoire d'Alexandre le grand, celles de Marc-Aurèle et de plusieurs autres empereurs romains, celle d'Antoine et de Cléopâtre, etc. Telle était l'agonie d'une littérature qui s'était annoncée sous de si brillans auspices, que le clergé même perdit son temps à de si ingrates productions. Toutefois, au milieu de cette barbarie, on admire l'éloquence de VASSIAN, archevêque de Rostof (1480), de PHOTIUS, métropolitain de Moscou († 1431) et de quelques autres prélats.

C'est sous Ivân IV Vassiliévitch que les lettres commencèrent à renaître : la typographie, dont il enrichit Moscou, n'y contribua que très-faiblement; mais il fonda aussi des écoles et assura à la Russie un grand avenir. On sait cependant que c'est aux

---

(10) Ces annales, qui embrassent les années de 862 à 1534, ont été publiées à Moscou, par M. STROIEF, 1820 à 1822, in-4.°

(11) Le laborieux et savant Muller le fit imprimer à Saint-Pétersbourg en 1777, 2 vol. in-4.°

Romanofs surtout que cet empire doit sa régénération; c'est pendant leur règne que les lettres opérèrent, pour ainsi dire, leur retour dans ce pays. On commença par de faibles essais dans l'art dramatique, en dialoguant des histoires de la Bible, pour les faire représenter ensuite par de jeunes séminaristes, surtout de Kief, durant leurs vacances. Siméon de Polotsk, hiéromonaque et précepteur de Fœdor Alexéïévitch (1628-1680), se distingua surtout dans ce genre de composition; et la grande-princesse Sophie Alexéïévna en fit représenter les drames par les jeunes seigneurs et dames de sa cour. On cite surtout son *Néboukadnétsar* et son *Enfant prodigue*. Siméon Polotskii composa aussi plusieurs autres ouvrages en prose et en vers, entre autres un Psautier en vers, imprimé à Moscou en 1680. La Pologne servit alors de modèle aux écrivains russes, et dès ce moment on trouve en Russie l'essai d'une métrique calquée sur les règles de la prosodie des anciens. L'apparition d'une traduction du *Médecin malgré lui*, de Molière, fut un phénomène remarquable qui arriva bientôt après. Sophie la fit aussitôt mettre en scène; puis on essaya de naturaliser encore un grand nombre d'autres pièces françaises. Enfin, c'est à la même époque que vécut Dmitri, métropolitain de Rostof (1651-1709), qui perfectionna la prose russe, et dont le style passa alors pour un modèle de pureté et d'élégance. (12)

Le règne de Pierre I.er marque le commencement de la seconde période, plus riche et plus brillante que la première. Remarquable déjà dans son origine, cette nouvelle littérature, qui s'appuyait sur celle

(12) Voyez, sur les travaux de ce prélat, l'article qui le concerne dans Strahl, *Das gelehrte Russland*, ou La Russie érudite; p. 283-297.

des autres nations européennes, fit des progrès rapides et arriva, au bout d'un siècle, à une hauteur qu'il suffirait de bien connaître pour l'apprécier davantage. L'impulsion partit du Tsar : il stimula l'ambition des nationaux à rivaliser avec les étrangers, dont il répandit les productions, et il fit publier des traductions russes d'un grand nombre d'ouvrages, surtout français. En simplifiant l'alphabet, en favorisant la langue vulgaire, si différente déjà du slavon littéral, il mit les lettres à la portée d'un plus grand nombre d'hommes, et en enleva le monopole au clergé. Il répandit le goût des lettres en fondant une académie et des écoles; le talent naissant était sûr de trouver en lui un appui. Il était secondé par l'archevêque Théophane Procopovitch (1681 - 1736), qu'on nomme avec raison le Mécène du règne de Pierre le grand. Prosateur et poète, ce prélat établit surtout sa réputation de littérateur par l'oraison funèbre qu'il prononça à la mort du Tsar; discours qui l'a fait considérer comme le père de l'éloquence de la chaire. Trois hommes vécurent à la même époque, qui portèrent la littérature russe, dont ils sont les premiers grands maîtres, à un haut degré de splendeur.

Le *prince Antiochus* Kantémir (1709 - 1744), fils d'un hospodar de Moldavie, et lui-même ambassadeur russe à Londres et à Paris, était un des hommes les plus distingués de son temps, et se serait sans doute couvert de gloire, si une mort prématurée n'avait trop abrégé son honorable carrière. Indépendamment d'un grand nombre de traductions qu'on lui doit, comme celles des Lettres persanes, des Entretiens sur la pluralité des mondes, de l'Histoire de Justin, il laissa des odes, des fables et surtout des satires qui le placent à côté d'Horace et de Boileau. Ce talent, aussi beau que précoce, préluda d'une

manière brillante aux succès futurs du Parnasse russe, et peu s'en est fallu que le véritable créateur de la prose et de la poésie n'eût été trouvé, pour la Russie, avant que Lomonossof ne parût. Mais ce n'est pas des palais des grands qu'il devait sortir, c'est de dessous une humble chaumière des environs de Kholmogori (gouv. d'Arkhangel) que cet astre devait se lever.

Michel Vassiliévitch Lomonossof (1711-1765) devint le père de la littérature russe, en ramenant la langue à une pureté dont elle s'éloignait par une servile imitation de ses modèles, en composant une grammaire et un traité sur l'éloquence, en traçant les règles de la versification, surtout en donnant l'exemple d'un style correct, simple et élégant, et en offrant un modèle de beaux vers et de tous les genres de poésie depuis l'épopée jusqu'à l'idylle. On ne lui tient plus compte aujourd'hui de sa vaste érudition; mais on admire toujours ses éloges académiques, son ode à la paix et sa traduction des psaumes de David.

Soumarokof (1718-1777) essaya aussi de presque tous les genres de poésie; mais c'est à Melpomène qu'il doit son immortalité. On le regarde comme le père de l'art dramatique en Russie. Il est vrai qu'on avait représenté long-temps avant des histoires bibliques dialoguées: on donnait aussi depuis plusieurs années sur le théâtre de Saint-Pétersbourg, des pièces allemandes et italiennes; mais il n'existait avant Soumarokof ni tragédie, ni comédie nationale. Dès-lors il est facile de juger quelle sensation a dû faire, en 1750, la première représentation de *Khoref*, qu'on donna sur un théâtre de société. Fœdor Volkhof (1729-1764), fils d'un marchand de Kostroma et directeur de la première troupe de comédie russe, s'était chargé de mettre en scène cette tragédie, et son talent, comme acteur, contribua effi-

cacement à la faire réussir. L'impératrice Élisabeth appela à la cour Volkhof avec ses camarades, jeunes marchands comme lui, pour y jouer Khoref devant elle, et, charmée de cette production, elle créa un théâtre national, dont le poète devint directeur et Volkhof le premier acteur. On donna successivement sur ce théâtre *Hamlet*, *Ariston*, *Sinaf et Truvor*, *le faux Dmitri*, *Zémire* et d'autres tragédies, ainsi que quelques comédies de Soumarokof, dont on peut voir les principales productions dans la traduction française de Papadopoulo. (Paris, 1801, in-8.°)

Michel Matvéïévitch Chéraskof, *Nicolaï Nikititch* Popofski, Pétrof et Trédiakofski vinrent après. Le premier (1733-1807) excitait long-temps l'admiration de ses contemporains par ses poëmes épiques *la Rossiade* et *Vladimir*, ainsi que par sa tragédie de *Pojarskoï*; mais il se survécut à lui-même et finit par tomber presque dans l'oubli. Ses ouvrages, imprimés à Moscou, remplissent douze volumes in-8.° — Popofski, le traducteur de l'Essai sur l'homme, de Pope, mourut trop jeune dans l'intérêt de sa réputation. — Pétrof (1736-1799), brillant et hardi dans ses odes et dans sa traduction de l'Énéide, a mérité tous les suffrages. — Trédiakofski a rendu d'éminens services à la littérature nationale, par des traductions en vers qu'il fit, et en y naturalisant plusieurs mètres des Grecs et des Romains; mais son *Télémaque* versifié n'a pu réussir: les longueurs en ont paru ennuyeuses au point qu'elles sont passées en proverbe.

Si les règnes d'Anne et d'Élisabeth furent illustrés par quelques beaux génies, si, favorisée par elles, la littérature sortit de son enfance, le règne de Catherine II la vit arriver à maturité. De grands écrivains signalèrent cette époque, et l'impératrice, ardente à encourager tous les genres de talens, fut récom-

pensée de ses efforts par la gloire que le pays en recueillit et qui rejaillit sur elle. C'est sous son règne que furent publiées les Histoires de Russie du prince KHILKOF et de TATICHTCHEF ; c'est pour lui plaire que le prince CHTCHERBATOF, que BOLTINE et GOLIKOF composèrent les leurs ; c'est elle qui inspira un grand nombre de poètes, dont les productions sont toujours lues avec admiration.

C'est à ce règne qu'appartiennent KOSTROF († 1796), auteur d'une traduction de l'Iliade en vers alexandrins, et d'une autre des poésies d'Ossian ; *Hippolyte* BOGDANOVITCH (1743-1803), dont la *Douchenka*, ou Psyché, poème en trois chants, est célèbre ; *Jean* KHEMNITZER (1744 - 1784), dont on lit les fables avec plaisir, même depuis que celles de Krylof ont paru, et plusieurs auteurs dramatiques, parmi lesquels on distingue ABLESSIMOF, auteur du premier vaudeville national, intitulé : *Melnik*, ou le Meunier, tableau charmant et fidèle des mœurs du peuple ; KNIAJENINE (1742 - 1794), dont on vante surtout le Glorieux (*Khvastoun*), comédie en cinq actes et en vers ; *Denis* FONE - VISINE (von Wiesen, 1745 - 1792), dont les contes sont si intéressans et si gracieux, et que ses comédies, l'*Enfant gâté* et le *Brigadier*, placent au-dessus de Soumarokof.

Gabriel DERJAVINE (1743 - 1816), qu'on peut presque nommer le poète russe par excellence, appartient aussi à ce règne, quoiqu'il fleurît encore sous celui d'Alexandre. Les plus hautes fonctions de l'État ne purent l'empêcher de cultiver la poésie, à laquelle l'appelaient son originalité et la fécondité inépuisable de son imagination. Son ode *à Dieu*, celle qu'il composa sur la mort du prince Mechtcherski, son *Épître à mon voisin*, sa *Félicie* et sa *Cascade*, portèrent sa réputation au plus haut degré.

Le règne d'Alexandre fut plus brillant encore, et

rien ne manqua à sa gloire. Le nombre des écrivains distingués allait toujours en croissant, et la Russie, sous lui, trouva son barde et son historien. La langue, défigurée par trop de néologismes et par des dissonances pénibles, devenue maniérée, d'ailleurs, à la suite d'une fausse sensibilité que la mode avait rendue commune, fut ramenée à une élégance correcte et simple et dans une voie plus favorable à son perfectionnement. Au milieu du grand nombre d'écrivains qui se pressent sous notre plume, nous choisirons les plus remarquables.

Vladislaf OSÉROF (1770-1816), en composant son *Dmitri Donskoï*, tragédie en cinq actes, et *Fingal*, tragédie en trois actes, créa de nouvelles ressources à l'art scénique en Russie, et l'on peut citer à côté de lui : KRIOUKOFSKI, dont la tragédie en vers, *Pojarskoï*, fait en ce moment l'ornement du théâtre; *Vassili* KAPNISTE (1756-1823), qui dut un succès plus décidé encore à sa comédie *Iabéda*, ou la Chicane, qu'à sa tragédie d'*Antigone* et au Recueil de poésies lyriques qui parut à Saint-Pétersbourg en 1806, et M. le prince CHAKHOFSKOÏ, auquel on doit des tragédies, des comédies, des opéra et des vaudevilles, indépendamment des *Pelisses enlevées*, charmant poème héroï-comique.

La poésie lyrique a été cultivée avec le plus grand succès par un assez grand nombre de poètes.

M. *Iván* DMITRIEF (né 1760) excelle dans ce genre; mais il s'est aussi distingué dans l'apologue et dans le conte, genre dans lequel il atteint souvent à la hauteur de notre Bonhomme, son modèle. La sixième édition de ses œuvres a paru à Saint-Pétersbourg en 1823, et forme deux volumes in-8.°

Nikolaï KARAMZINE (1765-1826), compatriote du précédent, obtint aussi de grands succès dans le genre lyrique; mais c'est au service de Clio qu'il

s'illustra particulièrement, et son influence sur la prose russe a été décisive.

M. *Vassili* JOUKOFSKI (né 1783) à qui l'éducation de l'héritier du trône des Tsars est actuellement confiée, a exploité avec beaucoup de succès des sujets nationaux dans sa *Svetlana* et dans le *Barde au camp des guerriers russes;* mais il a aussi beaucoup emprunté aux littératures étrangères, notamment à l'allemande, dont il a tâché de naturaliser le romantisme en Russie. Sa traduction de Jeanne d'Arc, par Schiller, et de quelques-unes des délicieuses poésies allémaniques de Hebel, méritent les plus grands éloges La troisième édition de ses Œuvres a paru à Saint-Pétersbourg en 1824, en 3 vol. in-8.°

M. *Constantin* BATIOUCHKOF (né 1787) se distingue par une grace parfaite et par la sensibilité la plus touchante. Parmi ses productions on remarque surtout l'élégie *sur la mort du Tasse.* Voyez ses *Essais en vers et en prose;* Saint-Pétersbourg, 1817, 2 vol. in-8.°

M. *Alexandre* VOÏEÏKOF (né 1773) a fait des épîtres et une traduction libre des Jardins, de Delille, en vers alexandrins. Il a aussi traduit par fragmens et en hexamètres les Géorgiques de Virgile.

Dans le genre épique la Russie compte, en ce moment même, trois poètes dignes de fixer l'attention. M. *Nicolas* GNÉDITCH (né 1784) a fait oublier, par une excellente traduction de l'Iliade en hexamètres, genre de vers qu'il introduisit au Parnasse russe, celle que Kostrof avait publiée, sans l'achever, en vers alexandrins. Il exploite, d'ailleurs, tous les genres, et son idylle, les *Pêcheurs*, mérite une mention particulière, aussi bien que ses traductions en vers du Roi Lear, de Shakespeare, et de Tancrède, de Voltaire. M. *Ivan* KOZLOF a été dédommagé, autant que la chose est possible, des disgraces du

sort et de la perte de la vue, par l'inspiration et une verve brillante. C'est l'émule de lord Byron, mais plus aimant et plus religieux. Son Moine, ou *Tchernetz*, a révélé subitement un grand talent, et ce poème épique a été bientôt suivi d'une traduction en vers de la Fiancée d'Abydos, du chantre de la nuit. M. *Alexandre* POUCHKINE (né 1799) actuellement le favori du public russe, c'est-à-dire, de la classe peu nombreuse où l'on trouve l'amour des belles-lettres, compte presque autant de succès que de publications. Il se serait placé plus haut encore, si des études plus sérieuses et une réflexion plus mûrie venaient au secours de sa brillante imagination et de sa facilité à faire des vers. Il s'est essayé en plusieurs genres : on vante ses poésies lyriques (Saint-Pétersbourg, 1826, in-8.°) et sa tragédie de *Boris Godounof*; mais c'est à ses poèmes épiques qu'il est redevable de ses plus beaux succès. Il débuta par *Rousslán et Loudmilla*, poème héroï-comique en six chants, dont le sujet est puisé dans les traditions fabuleuses de la cour de Vladimir le grand ; le *Captif du Caucase* et la *Fontaine de Baktchisaraï* vinrent après, et depuis il a publié le Bohémien, ou *Tsigán*, productions qui toutes lui ont valu l'admiration de ses compatriotes. Ce poète si fécond compte à peine trente ans : l'indépendance de son caractère égale son talent.

La vocation des Russes pour la fable est aujourd'hui reconnue : ils rivalisent dans ce genre avec toutes les autres nations, et si Khemnitser est resté au-dessous des grands modèles, Dmitrief et Krylof ne voient que Lafontaine au-dessus d'eux. M. *Iván* KRYLOF (né 1768), dont le Recueil assez considérable de fables a paru dans de très-belles éditions (Saint-Pétersbourg, 1825, 1 vol. in-8.° de 312 p.), et que le comte Orlof a fait connaître aux Français,

pourrait même être mis sur le même rang avec le Bonhomme, s'il ne s'éloignait pas quelquefois de la simplicité dont lui est le plus parfait modèle, et si l'on ne trouvait pas fréquemment trop de recherche dans la morale de ses fables. (13)

Mais parmi tous les écrivains de ce siècle, la palme doit être adjugée à KARAMZINE (14), le second père de la langue russe. Ses *Lettres d'un voyageur russe* ont exercé une influence heureuse sur les études de ses compatriotes; ses articles du *Mercure* et d'autres journaux ont puissamment contribué à former leur goût et à ramener leurs méditations sur des sujets utiles; son *Histoire de l'empire de Russie*, enfin, que malheureusement la mort l'a empêché d'achever, est un monument immortel, où la langue paraît être arrivée à son plus haut degré de perfection et où sont cachés, ce semble, des germes innombrables que les écrivains nationaux voudront féconder.

Le mérite de M. *Alexandre* CHICHKOF (né 1750), président de l'Académie russe et long-temps ministre de l'instruction publique, pour être moins éclatant, n'en est pas moins réel. Son *Traité sur*

(13) On pourra puiser de plus amples détails sur toute cette matière dans LE CLERC, *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie moderne;* Paris et Versailles, 1783, in-4.°, t. 1, p. 52-143; dans le *Manuel de la littérature russe*, de M. NICOLAS GRETSCH; Saint-Pétersbourg, 1801, 4 vol. in-8.°; dans l'*Anthologie russe*, de M. DUPRÉ DE SAINT-MAURE; Paris, 1823, in-8.°; dans les *Specimens of the russian poets*, ou Échantillons de productions des poètes russes, de M. J. BOWRING; Londres, 1821, in-8.°, 2.e édition; enfin, dans les Productions poétiques des Russes (*Poetische Erzeugnisse der Russen*), par M. VON DER BORG, poète livonien; Dorpat, 1820, 2 vol. in-8.° — Nous citerons de plus: P. VON GŒTZE, *Stimmen des russischen Volkes in Liedern*, ou Chants populaires des Russes, recueillis et traduits par M. de Gœtze; Saint-Petersbourg, 1827, in-8.°; et *Metrische Uebersetzungen, etc.*, ou Traductions métriques du russe, par M. SIGISMOND SCHREIBER; Saint-Pétersbourg, 1828, in-8.°

(14) Nous avons déjà parlé de lui comme poète, voy. à la p. 189.

l'ancien et le nouveau style a le plus contribué à épurer le goût et à perfectionner la langue à l'étymologie de laquelle il a consacré ses laborieuses veilles. Sa traduction de la Jérusalem délivrée du Tasse est d'ailleurs un modèle d'une belle prose, et il s'est appliqué en outre à des recherches sur l'histoire de la langue et du peuple russes. A côté de M. Chichkof on peut citer, pour les services qu'ils ont rendus à la langue russe, MM. *Ivân* Martynof, le traducteur des auteurs classiques anciens; *Ivân* Mouraviof-Apostol, auquel on doit une bonne traduction des Nuées d'Aristophane et un voyage dans la Crimée; *Ivân* Kalaïdovitch, lexicologue distingué, et Gretch, dont il a plusieurs fois été question.

M. *Nikolaï* Gretsch (né 1790), connu depuis long-temps par les journaux qu'il publie conjointement avec M. *Thaddée* Boulgarine, auteur humoristique, et par le Manuel de littérature russe, auquel nous avons extrait quelques-unes des données qu'on a lues ci-dessus, s'est placé dans ces derniers temps au rang des premiers littérateurs de son pays par les trois différentes grammaires de la langue russe qu'il vient de publier et dans lesquelles il développe un système ingénieux qui lui est propre. Son style a autant de force que de richesse, et sa critique, judicieuse et subtile, n'a d'autre défaut que celui d'être quelquefois trop prompte et souvent trop mordante.

Finalement il nous reste à parler d'un petit nombre d'auteurs appartenant à l'ordre du clergé, qui, autrefois exclusivement en possession de cultiver les lettres, ne prend plus à leurs succès qu'une part très-secondaire. Cependant les hommes que nous avons à nommer font une brillante exception.

Platon LEFCHINE, plus connu sous le nom du métropolitain Platon (1737 - 1812), fils d'un simple curé de village, s'éleva au plus haut rang de l'hiérarchie cléricale par un mérite transcendant. Protecteur éclairé des lettres, il les cultiva lui-même avec ardeur; il rendit de grands services à la prose russe, et il honora la chaire chrétienne par d'excellens sermons, dont il existe une collection en vingt volumes. On a de lui de nombreuses dissertations, une *Histoire abrégée de l'Église russe*, des *Leçons sur la doctrine chrétienne orthodoxe*, des *Observations faites pendant un voyage dans la Russie-Blanche et la Petite-Russie.*

Iván LEVANDA (1736 - 1814), archiprêtre de l'église de Sainte-Sophie à Kief, acquit aussi une haute réputation par l'éloquence de la chaire. Ses nombreux discours ne sont imprimés qu'en partie, mais ils méritent sous plus d'un rapport de fixer l'attention.

Ambroise PODOBIÉDOF (1742 - 1818), métropolitain de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, se fit connaître, même à l'étranger, par les deux discours qu'il prononça en 1775 devant Catherine II, pendant le séjour de cette impératrice dans l'ancienne capitale. On admire son éloquence dans plusieurs autres sermons, et dans l'*Éloge de Catherine* II, composé après la mort de sa protectrice. Ce prélat, savant connaisseur de la langue russe, a publié en outre plusieurs ouvrages de théologie.

EUGÈNE ...., métropolitain de Kief, qui passe pour être l'ecclésiastique le plus savant de son pays, en est aussi un des bons écrivains. Son *Histoire et description de l'église de Sainte-Sophie à Kief* (Kief, 1825, in-8.°), son *Dictionnaire des écrivains russes de l'ordre ecclésiastique* (2.ᵉ édition,

Saint-Pétersbourg, 1827, 2 vol. in-8.°), et plusieurs autres ouvrages, sont généralement estimés. Ce prélat s'intéresse vivement à tous les travaux littéraires, et aime à soutenir de ses conseils et de ses encouragemens les écrivains dont le talent et les sentimens promettent à leur patrie d'utiles services et peut-être de nouveaux titres de gloire. (15)

IV. La Religion. Tous les Russes proprement dits, les Roussniaks, une grande partie des Lithuaniens et les populations finnoises englobées par les premiers, professent la religion gréco-russe, qu'ils nomment orthodoxe, et qui seule est la religion de l'État et du souverain. Toutefois le gouvernement, animé de l'esprit d'une tolérance éclairée, respecte tous les cultes, que chaque secte exerce suivant ses traditions avec une entière sécurité sous la garantie publique; les chrétiens, les mahométans et les payens jouissent également de sa protection. Mais cet état de choses, si honorable pour la Russie, ne date que de l'année 1702; le manifeste par lequel Pierre I.er proclama à cette époque la liberté générale des cultes, fit succéder une sage tolérance à une bigoterie fanatique et exclusive. Néanmoins, et quoique tout le monde professe librement la religion de ses pères, il n'est loisible à personne d'abjurer la foi gréco-russe pour embrasser une autre croyance, au lieu que l'Église dominante reçoit volontiers les prosélytes des autres Églises. Les parens qui appartiennent à la première ne peuvent pas non plus choisir à leur gré une religion pour

(15) Voyez *Slovar istoritcheskii, etc.*, c'est-à-dire, le Dictionnaire historique de Mgr. Eugène, dont il vient d'être question. — *Das gelehrte Russland*, ou La Russie érudite, par M. le professeur Philippe Strahl; Leips., 1828, in-8.°, XX et 514 pages. Le savant professeur ne connaissait malheureusement pas encore la seconde édition du Dictionnaire de Mgr. Eugène, sur lequel son ouvrage est fait.

leurs enfans, qui doivent être élevés dans la religion gréco-russe, si l'un ou l'autre de leurs parens la professent.

1. *Histoire du christianisme en Russie.* L'Église russe rapporte l'introduction du christianisme en Russie à l'apôtre S. André, qu'elle nomme le grand martyr et le *premier-appelé* (pervozvannii); mais s'il est vrai que ce disciple de Jésus ait remonté le Dnièpr pour aller à Kief, d'où il se serait rendu, par le Volkhof, à Novgorod et, par la mer des Varègues, chez les Finlandais et les Livoniens, auxquels il aurait aussi porté l'Évangile (16), il faut convenir que sa prédication, bientôt oubliée, a laissé peu de traces parmi tous ces peuples. Péroun (en lithuanien Perkoun), le dieu du tonnerre, n'en resta pas moins l'objet de leur adoration, ils n'en continuèrent pas moins à encenser les idoles souvent rougies de sang humain. « Les « Slaves et les Antes, dit Procope au 6.e siècle (17), « adorent un seul dieu, le maître du tonnerre et le « souverain du monde entier; ils lui sacrifient des « taureaux et toutes sortes d'objets: ils n'ont au- « cune doctrine sur le destin; ils font des vœux « d'offrandes dans le danger de mort, et croient « acheter par là leur guérison. Les fleuves sont sacrés; « il s'y trouve des nymphes et des esprits, auxquels « on fait des offrandes et des sacrifices accompa- « gnés de prédictions. » Long-temps après Procope, les forêts étaient les lieux saints des Slaves de la Russie; le Dnièpr, le Boug et le Volkhof étaient les fleuves sacrés. Le pouvoir suprême était quelquefois partagé entre le dieu blanc (Biel-Bog) et

---

(16) HERBERSTEIN, *Commentarius rerum Moscoviticarum;* édit. de Bâle, in-fol. p. 27.

(17) *De bello gothico*, 3, 14.

le dieu noir (Tchernoï-Bog) : Led présidait à la guerre et aux frimas, Koléda amenait la paix et la belle saison, et Pogoda faisait venir les fleurs, comme Koupalo mûrissait les fruits: les troupeaux étaient sous la protection de Voloss et de Mokoch; Daze-Bog découvrait aux hommes les trésors cachés sous terre, et le Morskoï-Tsar (roi de la mer), régnait sur l'Océan; Korcha était le dieu des buveurs; Lel inspirait le désir et les passions, et des esprits subalternes sans nombre peuplaient les airs et les campagnes, tandis que les Domovié-douchi (esprits domestiques) protégeaient les familles. Cependant toutes ces divinités n'étaient pas adorées par le même peuple : le culte des Novgorodiens différait de celui des Kioviens, et quelques autres petits États avaient pareillement le leur. Mais Péroun était pour tous le maître du ciel et de la terre : son règne dura jusqu'à ce que Vladimir noya son idole dans les flots du Borysthène.

En attendant, le christianisme reparaît en Russie dès 864 ; les traditions assurent au moins que les chefs Varègues, arrivés devant Constantinople, demandèrent à être baptisés à la suite d'un miracle qui avait fortement agi sur leur imagination ; et deux ans après, Photius, patriarche de Constantinople, pour récompenser l'ardeur de ces entreprenans et braves guerriers à embrasser la nouvelle religion, leur envoie un évêque accompagné d'un prêtre. Mais ce fut aussi à la même époque (867) qu'éclata pour la première fois ce qu'on a nommé depuis le grand schisme d'Orient. Depuis long-temps le culte des images, les empiétemens du patriarche d'Orient sur ce que celui d'Occident nommait son district, la question surtout de savoir si le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, ou seulement de Dieu le Père, avaient mis la

désunion dans l'Église chrétienne, jusque-là catholique : les prétentions à la suprématie spirituelle sur les Boulgares récemment convertis, créèrent ensuite des difficultés plus sérieuses. Mais quand, en 863, le pape Nicolas I.er déclara illégalement élu le savant Photius, celui-ci osa l'excommunier et lança contre lui sa fameuse encyclique ou circulaire *de hæresi Latinorum*, dans laquelle il reproche aux Latins d'avoir altéré, falsifié même, le symbole de la foi, et de recommander, sans aucun motif soutenable, le jeûne du sabbat et le célibat des prêtres. Ce schisme cependant, retombé presque dans l'oubli, comme il devait, ne fut consommé qu'en 1057, où la jalousie du patriarche Michel Cérularius contre celui de Rome le fit revivre : alors il devint irréparable par la violence des incriminations du patriarche de Constantinople contre l'Église latine. Aux accusations déjà portées contre cette dernière par Photius, Cérularius ajouta celles de permettre de manger de la chair d'animaux suffoqués, pratique qui semblait odieuse aux Orientaux, et de se servir de pains azymes dans la communion. C'est dans l'intervalle des deux schismes que le christianisme fut prêché sur plusieurs points de la Russie : les Grecs y répandirent leur doctrine; le siége épiscopal de Kief devint dépendant de celui de Byzance, et quand la séparation des deux Églises eut lieu, la Russie fut naturellement entraînée dans le parti de son patriarche, auquel elle devait ses lumières nouvelles et dont ses prêtres grecs lui avaient fait partager les vues. Toutefois l'Église latine paraît avoir eu aussi quelque part à la conversion des Russes.

Le christianisme se répandit de plus en plus parmi eux, quand la régente Olga eut reçu le baptême, en 955, des mains du patriarche de

Constantinople, et lorsqu'en 988 Vladimir I.er l'embrassa également à Kherson, ils se laissèrent convertir et baptiser en masse à Kief. Michel, arrivé de l'empire de Byzance avec six évêques et un certain nombre de prêtres, devint, avec l'agrément du patriarche, le premier métropolitain de cette ville, et Joachim de Kherson alla porter la bonne nouvelle à Novgorod. Elle ne gagna cependant que lentement du terrain, malgré le zèle des missionnaires sortis des couvens que Vladimir avait fondés, notamment du couvent *Petcherskii* ou des souterrains, de Kief, qui commença dès-lors à s'élever et devint le sépulcre des martyrs. De nouveaux siéges épiscopaux furent bientôt fondés à Novgorod, Tchernigof, Vladimir-Séverskoï, Bièlgorod et Rostof, et le grand-prince assura en même temps au clergé, par la publication de son *Nomocanon*, une existence honorable et indépendante. Les revenus de cet ordre furent encore considérablement augmentés par Iaroslaf, fils de Vladimir. Mais avant la mort de ce dernier, le métropolitain Léontias canonisa, dans une assemblée de son clergé, la régente Olga, en 993; la seconde canonisation eut lieu en 1072, où Boris et Glièb, frères de Sviatopolk, grand-prince de Kief, que ce prince cruel avait fait assassiner en 1015, furent reçus au nombre des saints par le métropolitain George. Vladimir y fut non-seulement reçu de même, mais on l'assimila aux apôtres, et il fut nommé depuis S. Vladimir Ravno-apostolnii. Le partage que ce prince avait fait de ses Etats avant sa mort, arrivée en 1015, funeste à l'indépendance politique de la Russie, favorisa seulement les progrès du christianisme, qui fut porté par les douze grands-princes, successeurs de Vladimir le grand, dans les contrées les plus lointaines, chacun

créant dans sa résidence un siége épiscopal et y fondant des églises et des couvens. Les premiers couvens fondés en Russie sont ceux de Saint-George et de Sainte-Irène à Kief, qui durent leur existence à Iaroslaf I.er Vladimirovitch : ce prince, pieux et libéral envers le clergé, éleva aussi un grand nombre d'églises. C'est sous son règne et en 1037 que fut consacrée à Kief l'église métropolitaine de Sainte-Sophie, qui y attire encore l'affluence des fidèles, et en 1045 on vit s'élever la cathédrale du même nom à Novgorod, devenue si célèbre depuis par ses richesses, ses portes d'airain et sa sainteté.

La doctrine chrétienne fut portée successivement parmi les Boulgares, les Petchénègues, les Viatitches, une faible partie des Tchérémisses et des Votiaks; pour convertir les Esthes et les Lives, encore payens, Meinhard partit de Brême en 1186 avec plusieurs compagnons. De toutes parts l'idolâtrie fut renversée : le christianisme se fit jour jusqu'à l'Oural, et vers l'an 1380 le moine Étienne persuada les Zyriaines en Biarmie de quitter leur dieu Voïpel et la fameuse *Vieille d'or* (zolotaïa baba), dont les traditions hyperboréennes sont remplies. Les Tatars, alors payens encore, ne s'opposèrent pas aux efforts des pieux missionnaires, mais il s'éleva même au milieu de leur *orde* un siége épiscopal, celui de Saraï, qui répandit le christianisme à l'Orient. L'Église latine et l'Église grecque se disputèrent les Lithuaniens, dont la conversion ne commença qu'en même temps que celle des Permiens; mais les Tchouvaches et la majeure partie des Votiaks et des Tchérémisses passèrent bientôt après au culte grec-orthodoxe; même les Tcherkesses redoutèrent à ce point le pouvoir d'Ivân IV Vassiliévitch, qu'ils retournèrent partiellement au christianisme que les Arméniens leur

avaient prêché long-temps avant. Enfin l'évangile pénétra avec Iermak en Sibérie, et s'y répandit insensiblement et dans la suite des siècles jusque parmi les peuples sauvages, qui y ont conservé leurs mœurs et leurs habitudes nationales. Toutefois, c'est dans cette contrée que le paganisme a conservé le plus de sectateurs ; en Europe, il est confiné dans les régions arctiques, et le christianisme n'a plus d'autre rival, dans cette partie des possessions russes, que le mahométisme, dont les nombreux partisans; laborieux et paisibles, n'éprouvent pourtant aucune gêne et ne sont point molestés à raison de la foi qu'ils ont héritée de leurs pères, et qui leur enseigne aussi d'être soumis à Dieu, charitables envers leurs prochains, et obéissans au pouvoir légitimement constitué, pour participer aux récompenses réservées aux bons dans un autre monde.

2. Quant aux *dogmes de l'Église gréco-russe*, ils ne diffèrent en rien de bien essentiel de ceux de l'Église latine ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait à faire entre les deux Églises des distinctions nombreuses et réelles. Ces dogmes sont encore exactement ce qu'ils ont été du temps de Photius, sauf peut-être quelques modifications peu importantes, amenées par les exigences des temps et des lieux; car cette Église antique est stationnaire en tout point, et rappelle dans ses formes extérieures les mœurs de l'époque et du pays où elle a été fondée.

Pour elle, comme pour les autres communions chrétiennes, la Bible forme le fondement de la foi : elle n'en admet que la traduction slavonne de Cyrille, qui, à ses yeux, jouit de la même autorité traditionnelle qui s'attache ailleurs à la Vulgate et aux Septante. Les Russes invoquent aussi la

tradition et se conforment dans leurs croyances au symbole apostolique, à ceux de Nicée et d'Athanase. Mais ils rejettent l'autorité des conciles postérieurs au septième, qui, tenu à Constantinople en 754, se prononça contre le culte des images, et ils ne reconnaissent pas celle de plusieurs Pères de l'Église latine : ceux des Pères de l'Église chrétienne dont les grecs-orthodoxes font le plus de cas et révèrent plus que tous les autres, sont Basile le grand, Grégoire de Naziance, Jean Chrysostôme et Éphrèm de Syrie. Malgré ces divergences, et bien que leur Église n'admette pas le suprême pontificat du pape romain, ils n'ont jamais été excommuniés par l'Église latine, qui les considère comme schismatiques, mais non comme hérétiques : cette dernière accorde même à l'autre que sa consécration dans l'eucharistie est valide, attendu que la succession épiscopale n'a jamais été interrompue dans son sein, et par cette raison elle autorise la communication *in sacris* entre ses sectateurs et ceux de sa sœur aînée. Voici maintenant quels sont les articles de foi sur lesquels elles sont divisées d'opinions, ceux qui font les principaux sujets de controverse entre elles.

Le Saint-Esprit procède, disent les Grecs, de Dieu le Père et non aussi de Dieu le Fils; les mots *filioque* que les Latins trouvent dans le symbole de Nicée, sont une addition postérieure et absolument fausse. — Le pain levé est le seul dont on puisse faire usage dans la communion; se servir de pain azyme, c'est suivre une pratique juive, à laquelle notre Seigneur lui-même ne s'est point conformé. — Le baptême, pour être efficace, doit se faire par immersion et à trois fois, et non par aspersion; conféré par un prêtre régulièrement ordonné, il est valide, sans qu'il y ait lieu de le

faire confirmer par un évêque : il s'ensuit que les enfans peuvent être admis à la sainte cène sans confirmation préalable. — On doit célébrer la communion sous les deux espèces, et l'usage veut que le pain soit trempé dans le vin. L'*antidoron* ou pain bénit, qu'on distribue à la messe, est indépendant du sacrement de la cène. — Le culte dont on honore les saints est légitime; mais il ne doit être adressé qu'à ceux qui ont été canonisés par l'Église catholique avant le schisme, ou à ceux que l'Église orthodoxe a depuis reçus au nombre des saints. Toutefois leurs images doivent être nécessairement linéaires : on ne peut les représenter dans des statues, et toutes les figures à ronde-bosse, jusqu'aux bas-reliefs, doivent être exclus du temple. — Il n'y a point de purgatoire; mais les ames trépassées, revêtues du corps dans lequel et par lequel elles ont péché, attendent leur jugement dans un endroit de transition agréable et serein pour les bons, triste et ténébreux pour les méchans. Les prières des fidèles peuvent contribuer à en rendre le séjour plus supportable à ces derniers, qui doivent le quitter, ainsi que les autres, après la sentence définitive. — Le jeûne du sabbat est contraire à la tradition, et d'un autre côté le grand carême est de sept semaines, et non pas de six : pendant toute sa durée l'usage des œufs et du lait est non moins prohibé que celui de la viande; la chair d'oiseaux ou d'animaux suffoqués étant immonde, le chrétien n'y touchera pas, et les religieux, après avoir renoncé aux jouissances du monde, s'abstiendront constamment de toute espèce de viande. — Le divorce, proscrit par l'Église, devient cependant légitime en cas d'adultère; le célibat des prêtres est évidemment en opposition avec les préceptes positifs de l'Évangile

et avec l'usage suivi dans les premiers siècles : pour remplir ses fonctions, un prêtre doit nécessairement être marié, il ne peut même les continuer, s'il a le malheur de perdre sa femme, que dans aucun cas il ne peut remplacer.

3. *Dissidences au sein de l'Église gréco-russe.* Malgré l'épithète de catholique qu'elle s'attribue, l'Église chrétienne n'a jamais été une, jamais tous ses membres n'étaient d'accord sur tous les points de ses croyances, et nous ne pensons pas que la diversité d'opinions en matière religieuse puisse être considérée comme un mal, puisqu'elle est dans la nature même des choses, conforme à l'essence de la raison humaine et fondée sur la multiplicité des besoins. A dater de la première introduction du christianisme en Russie, des dissidences d'opinions, quelquefois très-prononcées, y produisirent, comme ailleurs, des *sectes religieuses*, que l'Église orthodoxe comprend toutes aujourd'hui sous le nom général de *Raskolniks*, hérétiques ou sectaires, quoiqu'elles diffèrent beaucoup entre elles, et par leur origine et par leurs croyances. L'Église russe a toujours condamné les hérésies; mais, en exceptant des momens de crise, on peut dire qu'elle en a usé à leur égard avec une modération qu'on est malheureusement trop peu accoutumé à trouver dans les querelles religieuses : néanmoins l'hérésie n'a point été extirpée, et le nombre des sectaires est toujours assez considérable en Russie.

C'est le moine André qui protesta le premier, en 1003, contre certaines doctrines de l'Église orthodoxe, et, un siècle après lui, l'Arménien Martin en combattit également quelques-unes. Dès cette époque, on agita les questions de savoir si c'est à partir de la droite ou de la gauche

qu'il fallait faire le tour de l'autel, si le signe de la croix devait être fait avec les trois premiers doigts de la main, ou seulement avec l'index et le doigt du milieu; questions qui, malgré leur évidente futilité, mettent encore les esprits en émoi. Les scrupules de Karp Strigolnik portaient au moins un peu plus haut; il accusa publiquement, en 1375, le clergé de simonie et condamna la confession auriculaire. Malgré son ignorance et sa superstition, ce fanatique eut de nombreux partisans et put donner son nom à une grande communauté, dont les débris subsistent. On trouve des *Strigolniks* sur les bords du lac Peïpous, et le nom général de Raskolniks en comprend un grand nombre qu'on ne distingue plus autrement.

Un fait plus curieux à constater, c'est que le judaïsme releva la tête en Russie, et qu'il s'y forma au 15.e siècle une secte de chrétiens-juifs, qu'un Israélite était parvenu à fonder au milieu d'un peuple que l'on pouvait croire si dévotement attaché au christianisme. Zacharie et son disciple, le pope Alexis, nièrent la rédemption du genre humain par Jésus-Christ, soutinrent qu'on était toujours à attendre la venue du Messie, et signalèrent le culte des saints comme une impiété. L'*hérésie juive* (jidofskaïa éress) ne fut point un paradoxe sans conséquences : répandue avec habileté parmi des populations faciles à tromper, elle se glissa de tous côtés; plusieurs prêtres s'en firent les apôtres et, chose incroyable, elle gagna même le haut clergé et la cour. Longtemps un métropolitain qui, au fond de son ame, niait la divinité du Christ, gouverna le troupeau du Seigneur formant ce qu'on nommait toujours l'Église orthodoxe, et un Juif remuant avait pu faire des milliers de prosélytes. Mais ce qui pa-

raîtra plus étonnant encore, c'est que cette secte, qui n'est pas l'arianisme, n'a point péri entièrement, qu'elle se perpétue en quelques contrées, et que la même hérésie a été reproduite de nos jours, non parmi les philosophes et les esprits forts, mais parmi des gens simples et agrestes.

C'est à peu près à la même époque que le concile de Florence, tenu en 1438, mit la désunion au sein de l'Église grecque-orthodoxe par ses tentatives de la réunir à l'Église latine. Le métropolitain Isidore s'étant rendu à ce synode, y entra dans les vues du pape et des pères, et prononça l'union en 1439. La pourpre romaine devint sa récompense; mais il ne fut avoué ni par le grand-prince Vassili-Vassiliévitch, ni par son propre clergé : arrêté à son retour, il fut condamné à faire pénitence dans le monastère Tchoudof (des miracles); mais ayant réussi à s'évader, il se réfugia à Rome. Cependant Grégoire de Bulgarie, disciple d'Isidore, plus heureux que son maître, en fit prévaloir les décisions. La métropole de Kief, avec les évêchés de Briensk, de Smolensk, de Pérémuchl, de Tourof, de Loutsk, de Vladimir, de Polotsk, de Kholm et de Halitch, adhéra à l'union et reconnut la suprématie du pape de Rome. Les Grecs-unis se séparèrent dès-lors de leurs frères, sans se conformer en tout aux pratiques et usages de l'Église latine; les Grecs-orthodoxes, au contraire, restèrent fidèles à leur opposition contre le Saint-Siége et à leurs traditions héréditaires, malgré les efforts persévérans des papes, malgré les démarches faites par la Sorbonne auprès de Pierre le grand, enfin, malgré les sourdes intrigues des Jésuites, qui réussirent à se faire chasser de la Russie, comme ils l'avaient été de tous les autres pays de l'Europe. Le Saint-Siége avait pourtant fait de grandes con-

cessions : il avait accordé à ses prosélytes de l'Église d'Orient ce qu'il a constamment refusé aux dissidens de l'Église latine. En se relâchant sur leurs dogmes touchant la procession du Saint-Esprit et le purgatoire, en reconnaissant la primauté du pape, les Grecs obtinrent de continuer à célébrer la messe dans leur langue nationale, et qu'on n'insistât pas sur le célibat des prêtres ; il y eut sur l'article de la communion un compromis qui laissa la question indécise. Comme tous les patriarches d'Orient ont protesté contre cette union, leur Église considère comme schismatiques ceux qui l'ont adoptée.

Un siècle plus tard il se prépara un autre grand schisme, dont les conséquences subsistent aussi toujours, et qui, après avoir long-temps tourmenté l'Église, en détacha de nombreuses populations. Quoiqu'il n'éclatât véritablement qu'à la suite du concile de Moscou, tenu en 1667, il remonte cependant à l'année 1520, où Vassili-Ivanovitch commença à s'occuper de la révision des livres liturgiques, et même de celle de la traduction slavonne de la Bible. Tous ces livres, traduits du grec par S. Méthode et S. Cyrille, avaient été, pendant près de sept siècles, multipliés par la main des copistes, fidèles aussi long-temps qu'on conservait les traditions grecques, et que les nombreuses écoles fondées auprès des évêchés entretenaient quelques lumières : les copies s'altérèrent sous la domination des Tatars par l'oubli de la langue grecque et du slavon primitif, ainsi que par l'ignorance qui se répandait de toutes parts, au point qu'on trouvait peu de personnes qui sussent lire et écrire. De graves erreurs, de nombreuses contradictions se glissèrent ainsi dans le rituel, la liturgie et dans tous les livres d'église :

consultés quelquefois sur la discordance qu'on remarquait dès-lors entre les livres grecs et leurs traductions russes, les patriarches de Constantinople marquèrent plus d'une fois leur mécontentement d'un pareil état de choses, et condamnèrent ces livres, qu'ils déclaraient inexacts et altérés. Vassili IV ayant, par cette raison, demandé aux religieux du monastère du mont Athos quelque homme savant, qui pût remédier à ce mal, Maxime, moine du couvent de Vadoped, fut envoyé à Moscou, où on l'accueillit avec distinction. Une étude prolongée pendant neuf ans lui fit trouver en effet de graves altérations dans les livres russes; mais quand il voulut y porter remède, des clameurs fanatiques s'élevèrent contre lui, et il expia son zèle dans une prison de longue durée, dans laquelle il mourut en 1555. Cependant dès 1551 Ivân IV Vassiliévitch avait repris la même discussion, et le métropolitain Macaire lui avait fait convoquer un concile, où la nécessité de la réforme de ces livres fut reconnue, quoique d'ailleurs cette assemblée se prononçât fortement pour le maintien des anciennes coutumes et la conservation même de la barbe. Le Tsar fit imprimer à Moscou des liturgies corrigées, et mit beaucoup de zèle à les faire substituer, dans les églises, à celles que le temps avait faussées. Malgré la terreur qu'il inspirait, les préjugés populaires lui résistaient, ainsi qu'à Job, premier patriarche, et ce fut Nicon seulement qui, un siècle après, vint à bout de cette réforme, qui ne touchait en rien au dogme. Prenant pour base la liturgie de Constantinople, Nicon la modifia en quelques articles et y fit les additions consacrées par l'usage, où réclamées par les besoins du temps où il vivait. Cette nouvelle liturgie fut imprimée en 1659. Il fit

aussi retirer des églises un grand nombre d'images de saints, appartenant à des particuliers, afin de rehausser l'éclat du culte principal en y ralliant tous les fidèles. Mais ce patriarche, trop ami peut-être des innovations et trop éclairé pour son temps, réunit toutes les haines contre lui, au point que le Tsar Alexis Mikhaïlovitch, qui ne l'aimait point, put le faire destituer en 1666 par un concile, auquel assistaient deux patriarches étrangers (18). La même assemblée consomma l'œuvre de la révision des livres saints, et rapporta plusieurs canons du concile de 1551. Ses résolutions donnèrent lieu à un schisme violent : les partisans de l'ancien état des choses vociférèrent contre ce changement, et déclarant la réforme des livres pour une œuvre de Satan, attachant à Nicon le nom injurieux d'antéchrist, ils soutinrent que le christianisme était faussé dans ses principes ; que la tradition était dénaturée ; que la consécration des prêtres faite par Nicon était frappée de nullité ; que le baptême même, conféré par des ecclésiastiques que ce patriarche avait reçus dans les ordres, était non valide. Le pope Nikita Poustosvaite (saint du désert), l'évêque Paul de Kalomna, l'archiprêtre Ivân Néronof, de Moscou, et Avakoum (Habacuc) de Tobolsk, se distinguèrent surtout par leur violente opposition, et devinrent les chefs des séparatistes, dont le nombre s'accrut prodigieusement. Ils se répandirent surtout parmi les Cosaks, en Sibérie, dans les gouvernemens de Kasan et de Nijni-Novgorod, et, persécutés en Russie, ils

(18) Les faits relatifs à Nicon se trouvent rapportés dans l'excellent ouvrage du baron DE MEYERBERG : *Iter in Moschoviam*, p. 87 et ailleurs. Voyez encore l'article qué M. STRAHL a consacré à cet homme remarquable, dans sa *Russie érudite*, p. 216 - 247.

formèrent dans l'île de Vietka, sur la frontière de la Pologne, un établissement que l'arrivée successive de nombreux réfugiés rendit bientôt florissant. Les persécutions produisirent leur effet ordinaire, celui de les rendre plus attachés à leur doctrine, et ce fut au contraire la sage tolérance de Catherine II qui commença à les ramener au giron de l'Église.

Telle est l'origine de la secte que les Russes nomment Raskolniks ou hérétiques, dont les membres se nomment eux-mêmes *Starovertsi*, sectateurs de l'antique foi, ou *Pravoslavnié*, orthodoxes, et que, par une espèce de compromis, on nomme assez souvent du terme moyen de *Staroobratsi*, hommes attachés à d'anciennes pratiques. Ils se sont perpétués jusqu'à nous : fidèles à leur croyance, ils vivent aujourd'hui sous la protection de la loi, mais il leur est défendu de construire des églises nouvelles. Leur nombre, qui, à la cinquième révision, avait été de 579,045 ames, était de 561,515 seulement à la sixième; cependant on prétend qu'ils ont de nouveau augmenté depuis.

Voici quels sont les points de controverse qui s'agitent entre eux et l'Église russe-orthodoxe.

Les Starovertsi soutiennent que les livres anciens, tels qu'ils existaient avant l'altération reprochée par eux à Nicon l'antéchrist, peuvent seuls servir dans les églises. — Les prêtres russes sont irrégulièrement consacrés : la prêtrise n'a été transmise dans sa pureté efficace que par ceux que n'avait pas souillés l'hérésie de Nicon. — Le signe de la croix, que les orthodoxes font avec les trois premiers doigts de la main, doit être fait avec l'index et le doigt du milieu seulement; la procession autour du pupitre ou des fonts du baptême doit se faire dans le sens de la gauche à la droite et non *vice versa* : l'Alléluïa doit être simplement répété dans la liturgie, et au lieu de le dire une troi-

sième fois, il faut y ajouter : « Louange à toi, notre Dieu. » Dans la prière : Jésus-Christ, etc., il faut substituer aux mots : « Notre Dieu, aie pitié de nous ! » ceux-ci : « Fils de Dieu, aie pitié de nous ! » — Le nom du Christ, qui est de deux syllabes et non de trois, doit être écrit Isous. — Dans la consécration eucharistique, le nombre des pains doit être de cinq et non de sept. — Les images anciennes, ou celles qui sont peintes par un homme ayant la vraie foi, sont seules admissibles, et la croix est à huit pointes et non à quatre. — La barbe est sacrée, le vrai-croyant ne déposera pas le cafetan national russe ; il s'interdira l'usage du tabac et ne se souillera pas en hantant des mécréans, comme sont tous ceux qui n'appartiennent pas à la communauté dont il est membre.

Cependant, loin de former une communauté unique, les Raskolniks sont divisés en une foule de sectes, dont quelques-unes ont paru long-temps, et non sans raison, dangereuses au repos de l'État et aux mœurs publiques. Les unes ayant, dès l'origine, attiré dans leur parti des prêtres qui avaient reçu les ordres des mains d'évêques non suspects, crurent avoir seules la légitime succession du sacerdoce, et méprisèrent celles qui s'étaient vues réduites à confier leur salut à des prêtres illégalement consacrés. Bientôt la désunion se mit entre ces dernières ; l'autorité de ces prêtres étant ébranlée dans beaucoup d'individus, on finit par la récuser, en se passant entièrement d'ecclésiastiques. De là, les Raskolniks avec prêtres (Popoftchina) et les Raskolniks sans prêtres (Bezpopoftchina). Ces derniers, plus fougueux que les autres, et plus opposés à l'ordre légal des choses, donnèrent naissance à un grand nombre d'autres sectes, dont nous nous bornerons à énumérer les principales.

Les *Pomoraines* regardent comme fondateur de leur secte le sous-diacre Daniel Vikouline. Partant

du principe que les prêtres de l'Église russe qui tenaient leur mission d'un hérésiarque, sont incapables d'administrer les sacremens, ils rebaptisent tous ceux qui, désertant celle-là, se joignent à eux. Ils n'ont pas de prêtres et abhorrent les églises; le baptême par le feu est à leurs yeux le plus efficace, en le subissant ils croient se faire un mérite devant Dieu.

La secte *Andréïeftchina*, qui tient son nom d'André Dénissof, abhorre l'argent, vit dans une peur continuelle de l'antéchrist, observe plusieurs pratiques ridicules et baptise aussi une seconde fois ses néophytes. Ses adhérens ont cependant moins d'aversion pour l'ordre légal établi. La secte *Théodosieftchina*, nommée ainsi en l'honneur de Théodose Wassilief, n'est qu'une nuance de celle-ci.

Les *Philippons* sont fanatiques et recherchent le martyre. Ils réprouvent le mariage, rebaptisent leurs prosélytes et encouragent le suicide. Fondée par Philippe Poustosvaite, cette secte compte environ 5000 adhérens.

Les *Doukhobortses* ou lutteurs d'ame, nommés ainsi depuis l'année 1788, avant laquelle on leur donnait le nom d'Ikonobortses ou Ikonoclastes, rejettent avant tout les images saintes et ont une doctrine particulière sur la Trinité, qu'ils comparent à la hauteur, à la largeur et à la profondeur dans la nature. Ils n'ont ni prêtres ni églises, ne se signent pas en priant et n'ont pas de fêtes proprement dites. Ils n'admettent de la Bible que les évangiles, ni d'autre prière que le Pater. Ce sont d'ailleurs des paysans honnêtes et laborieux, qui habitent surtout la Nouvelle-Russie, où un rescrit de l'empereur, daté de 1817 et motivé sur un rapport que nous avons eu occasion de parcourir, leur assure protection.

Les *Bogomiles* (gens aimant Dieu) se livrent à tous les excès de la sensualité et se dispensent

du travail, comme les *Messaliens*, pour être plus aptes à recevoir le Saint-Esprit, qui doit venir les éclairer. Les *Malakhans* ou mangeurs de lait ont aussi quelque analogie avec les sectes des quakers, auxquels on a souvent, mais à tort, comparé les Philippons et les Doukhobortses, et la secte dégoûtante des *Origénistes* enseigne que la mutilation dans les parties génitales est commandée par le fondateur même de notre religion. Ils interprètent dans ce sens les paroles de Jésus, S. Matthieu, 19, 11 et 12.

4. Arrivant au *culte extérieur* de l'Église dominante, nous dirons qu'il nous a paru imposant et solennel. Les prêtres, revêtus de riches draperies, portent tous leur barbe et les cheveux longs. Le chant, souvent majestueux, est sans accompagnement d'orgues : la musique vocale peut seule se faire entendre dans les temples. Pour prévenir toute altération dans la foi, on prêche rarement, et le service divin se compose de la messe, de la liturgie, du chant et de la lecture de passages de quelque écrit des Saints-Pères Le *hospodi pomiloui* (Kyrié éleïson) forme l'accompagnement habituel des cérémonies religieuses, dont le caractère est grave et auguste. Le service se fait tout entier en langue slavonne; c'est la langue dans laquelle sont aussi écrits la Bible et les liturgies; cependant en 1819 le saint-synode a publié lui-même la première traduction de l'Évangile en langue vulgaire. La fête de la résurrection de notre Seigneur est célébrée avec une grande solennité : c'est la principale fête des grecs-orthodoxes. Ils observent quatre grands jeûnes, dont celui du grand-carême dure sept semaines, celui de Pierre et Paul, celui de la Vierge et celui de S. Philippe sont moins longs et moins rigoureux. L'autel, dans les églises russes, est placé derrière l'*ikonostase*, c'est-à-dire,

le mur aux images qui représente le rideau du temple de Salomon ; les portes, qui sont au milieu de cette paroi ornée quelquefois avec une grande richesse, juste devant l'autel, s'ouvrent et se ferment pendant l'office. Il faut être prêtre pour entrer au sanctuaire par cette voie.

Le culte national est célébré dans 28,112 églises de tout rang, parmi lesquelles se trouvent beaucoup de cathédrales, dont celles de Sainte-Sophie à Kief et à Novgorod, de l'Assomption, de la Visitation et de l'archange Michel à Moscou, de la Vierge à Vladimir et de Saint-Alexandre Nefski à Pétersbourg, sont surtout réputées saintes. Toutes ces églises sont desservies par 68,000 ecclésiastiques séculiers. Les couvens sont au nombre de 550, dont 70 de femmes. Les moines, qui sont presque tous d'une basse condition, suivent généralement la règle de S. Basile. On en compte environ 7300, et 1300 religieuses, auxquelles sont particulièrement recommandés les malades, les pauvres et les orphelins. Dans les villes, les églises sont extrêmement nombreuses, et l'on en trouve une dans tout grand village (sélo).

5. Il nous reste à dire quelques mots de la *constitution de l'Église russe* et de son *hiérarchie cléricale* pour terminer ce chapitre, qui peut-être paraîtra déjà trop long pour un ouvrage qui doit se borner à tracer les contours.

Plus jeune que le pouvoir impérial, auquel elle fut soumise dès sa naissance, l'Église orientale, loin d'avoir la prétention d'élever la crosse au-dessus du sceptre, ne se mêle même point des affaires temporelles. Se renfermant dans leurs attributions cléricales, les patriarches reçurent souvent leur direction de l'empereur, et, jaloux seulement du libre exercice de leur autorité spirituelle, ils rendaient à

César ce qui appartenait à César. Le même esprit de subordination caractérise l'Église russe, qui, fille de la grecque, suivit l'impulsion qu'elle en avait reçue, et lui reconnut pendant de longs siècles un droit de contrôle. C'est des mains du patriarche de Constantinople que Kief reçut en 988 son premier métropolitain, dans la personne de l'évêque Michel, et les premiers pasteurs de cette église métropolitaine devinrent bientôt les chefs de toute la communauté chrétienne en Russie. Les successeurs de Michel vinrent aussi presque tous de Byzance : le patriarche n'envoya long-temps que des Grecs, et c'est en 1145 seulement qu'on trouve un Russe placé sur le siége métropolitain de Kief; encore ne s'y maintint-il pas. Cependant dans ces élections on se réglait souvent sur les intentions du grand-prince, qu'on consultait à ce sujet; Rostislaf stipula même, en 1164, que le patriarche demanderait toujours à l'avenir l'agrément du souverain avant de proclamer la nouvelle élection. Deux ans après, l'évêque de Novgorod prit le titre d'archevêque, que le métropolitain ne put se refuser de lui confirmer : jusque-là ce dernier était seul revêtu de ce titre. Pour se soustraire à l'ascendant des Tatars, auxquels toutefois on ne peut pas reprocher de l'intolérance, Maxime, métropolitain de Kief, transféra en 1299 son siége à Vladimir, et en 1381 Moscou devint à son tour et pour long-temps la résidence habituelle du premier pasteur de l'Église russe. En 1437 on rencontre le premier exemple d'un métropolitain élu par un concile national : il est vrai que Constantinople se refusa à reconnaître Jonas en cette qualité et qu'il ne fut jamais solennellement intronisé; mais il ne s'en maintint pas moins sa vie durant, et fut même canonisé après sa mort. Avant qu'elle n'arrivât, la

capitale de l'empire de Byzance était tombée au pouvoir des Turks-Ottomans, et cette grande catastrophe consomma l'émancipation de l'Église russe. Théodose, archevêque de Rostof, fut élu en 1461 par les évêques de sa nation, et cette coutume prévalut. Cependant le souverain eut toujours beaucoup de part aux élections; lui et les princes de sa famille assistaient aux conciles ou les présidaient même, et l'on ne recourut plus au patriarche que dans les cas où il s'élevait quelque discussion sur le dogme ou sur la discipline ecclésiastique : ce prélat fit valoir pour la dernière fois sa suprématie sur l'Église russe, en nommant, à un concile tenu en Russie, un patriarche de ce pays, auquel seraient subordonnés quatre métropolitains, six archevêques et huit évêques. Le métropolitain Job fut élevé en 1588 à la dignité patriarcale, et son siége, reconnu par toute l'Église d'Orient, fut placé au cinquième rang, à la suite de celui de Jérusalem. Job eut dix successeurs, élus, soit parmi les métropolitains de Novgorod, de Kief, de Kasan et de Riaisân, soit parmi les archevêques et archimandrites de la Tsarie. Mais à la mort d'Adrien, arrivée en 1702, Pierre I.er déclara aux évêques assemblés pour procéder à une nouvelle élection, qu'il était lui-même leur patriarche, et qu'à l'avenir celui-ci devait leur suffire Le clergé n'était pas assez fort pour résister à une volonté si impérieusement exprimée, et c'est ainsi que l'empereur devint, dans ses États, le chef suprême de l'Église, investi du droit de lui donner des réglemens et de nommer aux principaux emplois. Pierre I.er fit rédiger un acte supplémentaire, qu'il ajouta au Droit canon ou Nomocanon, et délégua en 1721 son autorité à une assemblée de prélats qu'il établit à Moscou, et à laquelle il donna le nom de très-saint-synode-dirigeant. Ce col-

lége, composé de métropolitains, d'archevêques, d'évêques, d'archiprêtres, d'archimandrites, d'un procureur-général, d'un secrétaire-général et de quelques subalternes, eut quelque temps son siége à Moscou; mais dans la suite il fut transféré à Pétersbourg, en conservant néanmoins un *comptoir* dans l'autre capitale: il forme toujours la plus haute instance en matière religieuse; mais tous les actes qui en émanent ne sont valides que quand ils sont pourvus de l'approbation de l'empereur. Le clergé placé sous sa direction est séculier ou régulier, et forme une hiérarchie graduée. Au premier rang sont, en ce moment, quatre métropolitains, celui de Novgorod et Saint-Pétersbourg, celui de Kief et Halitch, celui de Moscou et Kalomna, et le Katholikos de Grousinie, métropolitain de Kartalinie et Kachety, prélats auxquels on peut ajouter en outre les deux métropolitains grecs non-russes. Toutefois le nombre des métropolitains n'est pas limité, et cette haute dignité n'est pas nécessairement attachée à certains siéges; les archevêques de Kasan et de Tobolsk en ont aussi été quelquefois revêtus. L'empereur l'accorde comme récompense aux prélats qu'il veut distinguer. Tous les autres membres du haut clergé, portant le titre d'*arkhiéreï*, sont ou archevêques ou évêques, et sont placés sur la même ligne avec les précédens, quoique ceux-ci aient le pas sur eux. Toutes ces distinctions sont purement honorifiques, aucun arkhiéreï n'est subordonné à un autre, si ce n'est que les coadjuteurs ou vicaires sont sous la direction des titulaires des grands siéges. Les diocèses de Moscou, de Kief, de Novgorod, sont ordinairement administrés par un archevêque; cependant ce titre, indépendant du siége, peut être conféré par l'empereur à qui il lui plaît, de même qu'il peut ne pas l'accorder aux évêques de

ces trois anciennes capitales. Ce sont elles et le diocèse d'Iékatérinoslaf qui ont un évêque pour vicaire.

La circonscription des *éparchies*, ou diocèses épiscopaux, a varié en divers temps; aujourd'hui on en compte trente-huit, dont voici l'énumération. Ce sont les éparchies de Kief et Halitch avec Tchéhérine, dont l'évêque est vicaire de la métropole; de Novgorod avec Staraïa-Roussa, dont l'évêque est vicaire de l'archevêque de Novgorod; de Moscou et Kalomna, avec le vicariat de Dmitrof, évêché; de Saint-Pétersbourg avec Rével, dont l'évêque est vicaire de la métropole; de Pskof, Livonie et Courlande; de Tver et Kachine; de Kalouga; de Mohilef et Vitebsk; de Smolensk et Dorogobouge; de Kasan et Simbirsk; d'Astrakhan et Caucase; de Tobolsk et Sibérie; de Rostof et Iaroslavl; de Riaisân et Saraïsk; de Iékatérinoslaf, Kherson et Tauride; de Tchernigof et Néjine; de Nijegorod et Arzamass; de Bielgorod et Koursk; de Souzdal et Vladimir; de Vologda et Oustioug; de Viatka et Slobodsk; d'Arkhangel et Kholmogori; de Voronège et Tcherkask; d'Irkoutsk et Nertchinsk; de Kostroma et Galitch; de Tambof et Chatsk; d'Orel et Siéfsk; de Toula et Bélef; de Minsk et Litofsk; de Podolsk et Bratslaf; de Kichenef et Khotine; de Poltava et Péréïaslavl-Zaleskoï; de Perm; de Volhynie et Jitomir; de Penza et Saratof; des Slobodes d'Oukraine et Kharkof; d'Orenbourg et Oufa; de Grousinie et Imirétie, avec un vicariat dont le titulaire est archevêque de Gory.

Le clergé séculier, placé sous l'inspection des évêques, se compose de *protohiéreis* ou archiprêtres, de *hiéreis*, prêtres ou popes, et de diacres. Le clergé régulier, qu'on nomme aussi quelquefois clergé noir (tchornoïe Doukhovenstvo), comprend les archimandrites, les igoumènes ou prieurs, les igouménia

ou abbesses, les moines (monakhi) et les religieuses (monakhini), enfin, les anachorètes (poustynniki). C'est du sein du clergé régulier que sont pris les évêques, et tous les prêtres qui, ayant perdu leur femme, désirent continuer d'appartenir à l'ordre ecclésiastique, y entrent et deviennent *hiéromonaques* ou prêtres-moines.

Les *revenus du clergé* consistaient d'abord dans la dîme; mais quand il fut parvenu à la possession de grands biens-fonds, cultivés par des serfs, il en tira sa subsistance, ainsi que du rapport de ce qu'on nomme Raskolnitchii-Prikaze, c'est-à-dire, du droit payé par les dissidens pour être autorisés à porter leur barbe. L'administration de ces biens entrait dans les attributions du patriarche; Catherine I.re en chargea un collége d'économie, qui fut supprimé, à son tour, en 1742. Le saint-synode fut alors chargé de leur administration, et un relevé fait par ordre de l'impératrice Élisabeth, en 1746, constate que 839,546 paysans mâles appartenaient à ces terres. Elles furent converties en propriété de l'État, en 1762, par Pierre III, qui créa un nouveau collége d'économie pour les administrer. Catherine II commença, il est vrai, par revenir sur cet arrangement et par assurer au clergé une existence moins misérable; mais, en 1764, elle n'en sécularisa pas moins tous les biens ecclésiastiques, maintint le collége, et assigna un revenu fixe à tous les membres du clergé. Les chambres des comptes (Kameralhöfe) établies dans les chefs-lieux des gouvernemens, sont maintenant chargées de l'administration de ces domaines, dont on évalue le rapport annuel à 250,000 roubles en argent, somme qui est employée à payer les traitemens du clergé. Malgré cette confiscation douloureuse, ce dernier possède pourtant toujours des terres assez considérables, attachées soit aux

couvens, soit aux presbytères; mais dont aucuns paysans ne dépendent.

Quant à la condition des membres du clergé, aux lumières répandues parmi eux, et au nombre total de leur classe, nous renvoyons le lecteur au paragraphe VIII du chapitre IV (p. 114 - 117), où nous avons déjà eu occasion de traiter cette matière. (19)

---

(19) On trouvera de plus amples détails sur les différens points que nous venons d'exposer, dans le paragraphe consacré à la religion dans les ouvrages suivans :

PH. STRAHL, *Beyträge zur russischen Kirchengeschichte*, ou Recherches concernant l'Histoire ecclésiastique de la Russie; Halle, 1827, in-8.° Quelques dissertations du même savant, et relatives au même sujet, sont insérées dans les Archives d'histoire ecclésiastique qu'ont publiées les docteurs Staudlin, Vater et Tzschirner. Nous desirons vivement que le second volume des *Beyträge*, qui doit s'occuper de l'hiérarchie cléricale et des ordres monastiques, voie bientôt le jour, de même que nous attendons avec impatience l'Histoire ecclésiastique que M. Strahl nous promet encore, et qu'il est plus qu'un autre en état d'écrire. — M. GRÉGOIRE, ancien évêque de Blois, *Histoire des sectes religieuses*; 2.e édit., t. 4, que l'auteur a bien voulu nous communiquer en manuscrit. — JOH. MICH. HEINECCII *Abbildung der alten und neuen griechischen Kirche*. Tableau de l'ancienne et de la nouvelle Église grecque; Leipsic, 1711, in-4.°, avec gravures. — JOHN GLEN KING, *Rites and Ceremonies of the Greek Church in Russia*; Londres, 1772, in-4.° Trad. allemande: J. G. KINGS *Gebräuche und Ceremonien, etc.* Coutumes et cérémonies de l'Église grecque en Russie; Riga, 1773, in-4.° — ALEX. DE STOURDZA, *Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'Église orthodoxe*; Stuttgard, 1816, in-8.° — HERM. JOS. SCHMITT, *Die morgenländisch griechisch-russische Kirche*, c'est-à-dire: De l'Église orientale gréco-russe, ou Tableau de son origine, de sa doctrine, de ses rites, de sa constitution et de son schisme. Mayence, 1826, in-8.° — *Dissertatio de origine christianæ religionis in Russia*; Rome, 1826, in-8.° — N. YASNOFSKY, *Die heilige Lithurgie, etc.* La sainte liturgie de notre saint-père Jean Chrysostôme, suivie des prières, etc. (*sine loco*), 18[illegible]3, in-12. — A. W. HUPEL, *Kirchliche Statistik von Russland*, ou Statistique de l'Église en Russie. Dans les *Nordische Miscellaneen*, Riga, 1781-1791, in-8.°

CHAPITRE VII.

DE LA CONSTITUTION POLITIQUE ET DE L'ADMINISTRATION.

I. Autorité suprême. En Russie, tout *pouvoir* émane du souverain, dont l'autorité est sans partage ni contrôle. La qualification de *Samoderjetz* qu'il se donne, et qui est la traduction du mot d'autocrate, *autocrator*, dont se servaient les empereurs de Byzance, indique clairement la nature de son autorité, qu'il n'est censé tenir que de Dieu. Ce principe a été rappelé, il y a peu d'années, par un grand-duc de Russie, à l'occasion d'un événement mémorable : « La loi suprême de l'empire, a-t-il dit, loi sacrée « que la stabilité de l'ordre existant y rend un bienfait du Ciel, c'est la volonté du souverain que la « Providence nous a accordé (1). » En effet, quoique les déterminations de ce souverain puissent quelquefois être influencées par des traditions et d'anciens usages, sa volonté n'a pourtant aucune limite légale. Loin de nuire au libre développement de la nation, cette absence de toutes les entraves, que les progrès de la civilisation ont fait opposer ailleurs à la manifestation de la volonté souveraine, doit être envisagée comme un bienfait sans lequel l'aristocratie pèserait sur la masse de la population : l'unité et l'énergie du pouvoir sont en Russie, comme elles l'ont été en France, la condition de l'émancipation du peuple. C'est à l'ombre de la monarchie absolue que s'élève, que grandit et prospère le tiers-état, véritable force

(1) Voyez la lettre adressée à l'empereur Nicolas par son frère le grand-duc Constantin, sous la date du 20 Décembre 1825. Pièce curieuse, qu'on trouve dans les journaux du temps.

d'un pays : c'est auprès du trône surtout qu'il peut trouver protection contre l'arbitraire et l'avidité d'une aristocratie puissante et nombreuse, et par conséquent oppressive et envahissante. D'ailleurs, comment maintenir l'unité au milieu de tant d'élémens divers, comment faire concourir au même but tant de peuples que n'unissent entre eux ni une origine, ni une langue, ni des mœurs, ni même une religion communes à tous ? comment imprimer aux parties les plus éloignées le mouvement nécessaire et faire exécuter partout avec célérité les ordres émanés d'un centre si lointain, sans une dictature fortement constituée, qui soit en état d'agir avec énergie au moment même du besoin ?

Autrefois, cependant, les grands seigneurs ou boïars n'étaient pas sans toute influence à la cour des tsars, déjà entravés dans leurs déterminations par la rigoureuse étiquette à laquelle ils étaient astreints : les oukases ou ordonnances commençaient alors par la formule suivante : « Le grand-prince a « ordonné, les boïars ont approuvé. » Toutefois ce contrôle était plus nominal que réel, et Pierre le grand eut peu de peine à s'y soustraire totalement, surtout quand il eut transféré de Moscou à Pétersbourg le siége de son gouvernement, translation à laquelle le dégoût que lui inspirait une pareille tutelle paraît avoir aussi contribué. Ce monarque réformateur se débarrassa encore d'une autre entrave, peut-être plus réelle que la première, en supprimant la chaire patriarcale. Depuis ce moment l'autorité impériale fut vraiment illimitée, et c'est en vain que l'aristocratie essaya de reconquérir quelque importance, lors de l'avènement d'Anne Ivanovna ; après avoir échoué contre la volonté énergique d'une souveraine bien conseillée, elle devint soumise et obséquieuse, et n'osa plus lever la tête de temps en temps,

que dans des conspirations qui n'ont rien de glorieux pour elle.

Mais à cette époque toute la Russie était réunie sous un seul chef, comme elle l'avait été au temps de Vladimir et avant ces malheureux partages qui, brisant les forces de l'empire, en avaient préparé l'asservissement. Au temps de ces partages, au contraire, l'autorité du grand-prince était presque nulle dans les domaines des princes, ses parens ou alliés, apanagés comme lui; malgré les prétentions de suzeraineté énoncées même par son titre, son pouvoir ne s'étendait pas au-delà des limites de son propre apanage. Cette coordination d'un assez grand nombre de princes souverains, tous issus d'une même souche, fut peut-être la cause de ce que le régime féodal ne s'établit pas en Russie; car on n'appellera pas de ce nom l'état transitoire où le pays s'est trouvé un instant sous les derniers grands-princes de la famille de Rurik, quand ils eurent soumis plusieurs princes apanagés, auxquels cependant ils n'ôtèrent ni le titre de leur souveraineté, ni l'administration de leur territoire, quoiqu'ils les soumissent à leur sceptre et à leur loi.

Jamais des chartes ou capitulations n'ont tempéré en Russie le pouvoir monarchique; car l'acte d'élection de 1613, qui conféra la couronne des tsars à Michel Romanof et à ses descendans, et qui seul offre l'apparence d'une constitution, loin d'affaiblir l'autorité du souverain, consacre, au contraire, le pouvoir absolu. Dès-lors la Russie ne connut d'autre loi fondamentale que la volonté ou le caprice de celui qui la gouvernait; et depuis Alexis Mikhaïlovitch jusqu'à Paul Pétrovitch, de grands abus de pouvoir ont eu lieu. Mais Alexandre, que ses lumières et ses vertus plaçaient à la hauteur du siècle, s'efforça d'accomplir ce que Catherine la grande n'avait fait

qu'ébaucher, en substituant de bonnes lois aux décisions arbitraires de l'autorité suprême. En 1811, il proclama hautement ce principe que la loi est au-dessus du souverain, et l'on peut dire, en effet, que depuis lui la justice a succédé à l'arbitraire, et que l'empire russe a pris place parmi les États sagement constitués. L'empereur actuel travaille avec zèle à consolider et à étendre le régime des lois, et on ne peut plus douter aujourd'hui, que les droits et les intérêts de chacun ne reposent en toute sûreté à l'ombre du trône. Seulement il arrive quelquefois que des mesures arbitraires, peu acerbes, il est vrai, frappent encore les employés et les courtisans; mais il est juste de rappeler aussi que pour ces derniers la liberté n'est ni le premier des vœux, ni le plus pressant besoin.

En conséquence de tout ce qui vient d'être dit, la Russie forme une monarchie absolue, et aujourd'hui héréditaire, depuis l'acte rédigé en 1613, à l'avènement au trône de Michel Fœdorovitch, dans l'illustre famille des Romanof, alliée à celle des Rurik. Anciennement aucune loi explicite ne réglait la succession au trône : le droit de primogéniture était souvent suspendu à la suite d'une minorité, ou de quelque autre incapacité instántanée; souvent aussi les frères du prince succédaient au préjudice de son fils déjà majeur. Le trône passait le plus communément de père en fils; mais quelques grands-princes en ont disposé à leur gré en faveur de celui de leurs descendans qu'ils préféraient, et depuis Oleg jusqu'à Ivân IV Vassiliévitch, les anomalies sont fréquentes. Michel Romanof fut appelé au trône que l'expulsion de Vladislas de Pologne laissait vacant, par une élection libre et spontanée; mais ce mode ne fut suivi que cette seule fois, et l'hérédité fut en même temps expressément stipulée pour l'avenir.

Néanmoins Pierre I.er ne la respecta pas : contrarié dans ses desseins par un fils indocile, il résolut de laisser le trône à son épouse, préférablement à sa descendance mâle; rappelant, à cet effet, les antécédens établis par Ivân III Vassiliévitch, il ordonna qu'à l'avenir chaque souverain serait libre de nommer lui-même son successeur, d'annuler un premier choix pour l'arrêter sur telle personne qu'il lui plairait de désigner, au sein ou hors de la famille impériale. L'oukase qu'il rendit à ce sujet, en date du 5 Février 1722, eut force de loi jusqu'à la fin du siècle, et menaça plus d'une fois la Russie de déchiremens intérieurs. Pour prévenir ce danger, Paul I.er rapporta l'oukase de son aïeul, auquel il substitua un réglement de succession qui, rédigé par lui et son épouse dès l'année 1786, fut promulgué en 1797. En vertu de cet acte, dont on ne peut méconnaître la sagesse, la monarchie devint de nouveau héréditaire dans les mâles par ordre de primogéniture et jusqu'à parfaite extinction de la branche masculine, à défaut de laquelle seulement les femmes seraient appelées à la succession; ce cas échéant, la princesse qui se trouverait la plus proche parente du dernier souverain lui succéderait la première et les autres ne seraient appelées au trône que dans le cas où celle-ci ne laisserait pas d'héritiers directs. Confirmé en 1807, l'acte de succession de l'empereur Paul peut être considéré aujourd'hui comme une loi de l'État : Alexandre y ajouta, en 1820 (manifeste du 20 Mars), la disposition supplémentaire que les enfans nés d'un mariage reconnu et autorisé par l'empereur régnant et qui ne constituerait pas une mésalliance, jouiraient seuls des droits auxquels ils pourraient prétendre en vertu du même acte. L'oukase rendu le 28 Janvier 1826, par l'empereur Nicolas, loin de déroger à ses dispositions, les confirme en tous points

et donne à ce document un nouveau degré de validité.

Indépendamment de la loi qui règle la succession au trône, il en est d'autres qu'on peut aussi regarder comme *lois fondamentales.* De ce nombre sont les documens suivans : 1.° La déclaration d'Ivân III Vassiliévitch, qui porte que l'empire est un et indivisible et qu'aucune partie n'en peut être aliénée. Cette loi importante, que le tsar confirma par son testament en donnant au grand-prince des prérogatives qui l'élevaient bien au-dessus de tous les autres membres de sa famille investis de principautés, est de l'année 1476. 2.° L'oukase par lequel Catherine I.re confirme la disposition de l'acte de succession signé par Michel Romanof, relative à la religion du souverain. Il y est ordonné que, pour succéder au trône, il était indispensable de professer la religion grecque-orthodoxe, et que nul ne pourrait y être admis qui porterait déjà une couronne. Cette loi n'a point été rapportée et n'en avait pas besoin aussi long-temps que les empereurs de Russie ne se faisaient pas couronner rois de Pologne : d'ailleurs, cette seconde couronne, qu'ils portent depuis 1814, fut conquise par les armes russes, ce qui semble la placer dans la même catégorie que celles de Kasan, d'Astrakhan, de Crimée et de Finlande, quoique la Pologne ait conservé et ses frontières et sa constitution particulière. Enfin, peuvent être regardés comme lois fondamentales: 3.° l'oukase rendu, en 1775, par Catherine II, touchant l'organisation et l'administration des gouvernemens, ainsi que, 4.° son manifeste de 1785, relatif aux priviléges de la noblesse et à ceux des villes.

A la mort d'un souverain, son plus proche héritier lui succède de plein droit, et l'hommage-lige que ses sujets lui prêtent, conformément à un ancien usage, n'est qu'une formalité dont personne n'aurait la fa-

culté de se dispenser et qui n'ajoute rien aux droits du successeur : le sacre que le métropolitain de Moscou lui confère, n'y ajoute rien non plus : c'est un acte traditionnel et auguste, auquel il se soumet selon son bon plaisir. Tout empereur peut nommer les tuteurs de son fils, et désigner celui qui doit gouverner comme régent pendant la minorité de ce dernier : au cas où il serait mort sans avoir rien ordonné à cet égard, la régence reviendrait de droit à l'impératrice douairière ou au plus proche agnat, à l'exclusion cependant de la belle-mère ou du beau-père du nouveau souverain. Celui-ci est majeur à seize ans, mais tous les autres princes de la famille ne le deviennent qu'à vingt ans accomplis. Il ne peut choisir une épouse, capable de partager son haut rang, que dans une maison souveraine, et si la princesse de son choix professe une autre croyance que la religion grecque-orthodoxe, elle doit embrasser celle-ci avant la conclusion du mariage; en se soumettant à cette formalité indispensable, elle change ordinairement son nom. Son époux lui confère la couronne impériale et l'associe à son sacre, ou fait renouveler, pour elle, cette auguste cérémonie, que l'archevêque de Moscou est seul en droit d'accomplir. Le souverain fixe l'état des revenus de ses frères et sœurs, qui portent tous le titre de grands-princes et de grandes-princesses, et qui sont traités d'altesse impériale; tous ses descendans, dont le premier porte le titre de *Nasslaidnik* ou héritier, sont également grands-princes et reçoivent la même qualification. Anciennement, quand le souverain portait le titre de tsar et son épouse celui de tsarine ou, pour mieux dire, de tsaritse, les fils, et surtout l'aîné d'entre eux, étaient nommés tsarévitchs ou fils de tsar, en même temps qu'on nommait leurs sœurs tsarevnes. Paul I.er, renouvelant ce titre en quelque

sorte oblitéré, le conféra à son second fils Constantin, qui l'a depuis conservé. Cependant, pour mieux rappeler sa dignité impériale, Paul substitua, en même temps, le nom de césarévitch a celui de tsarévitch, qui, sans doute, lui semblait moins auguste.

Quant au *titre* des souverains de Russie, ils portaient dans le principe celui de grand-prince (vélikii-kniaz), qui leur assignait en même temps le premier rang parmi tous les kniaz ou princes, qui se multiplaient depuis le partage fait par S. Vladimir. On leur donnait encore la qualification de grand-seigneur (vélikii-gossoudar), qu'ils reçoivent jusqu'à ce jour. Plus tard, Vassili Ivanovitch prit le titre de Tsar, que quelques-uns de ses ancêtres s'étaient parfois donné; toutefois celui de grand-prince resta toujours le plus usité jusqu'en 1547, époque du couronnement du jeune Ivân IV, fils du précédent: ce prince, auquel un despotisme ombrageux a valu dans la suite le surnom de Terrible, n'avait que dix-sept ans quand il se proclama tsar et autocrate de toute la Russie. Il existe beaucoup de versions sur l'origine et la signification de ce mot de tsar qui rappelle le nom de César; mais il est certain que ce titre, qu'on donnait aussi à l'empereur d'Orient et aux khans des Tatars, désignait une dignité qui n'était point au-dessous de celle des rois. Vassili Ivanovitch le regarda même comme synonyme du mot d'empereur, puisqu'il le traduisit, dès 1516, par le mot latin *imperator*. Les empereurs romains ont quelquefois protesté contre ce titre, dont ils se croyaient seuls en possession; mais alors Maximilien ne réclama pas contre cette innovation, et dans une lettre datée du 4 Août 1514, il s'adressa lui-même à l'empereur Vassili Ivanovitch. Cette coutume se répandit: Louis XIV écrivant, en 1674, à Alexis Mikhaïlovitch, le qualifie également

de majesté impériale; mais le roi de Pologne ne lui reconnut d'autre dignité que celle de roi et de tsar, et refusait même de recevoir les lettres où il prenait le titre d'empereur. Il est facile de voir que la véritable acception du mot de tsar n'était pas plus arrêtée que celle du mot de kniaz, dont le mot de prince pourrait bien ne pas être l'équivalent : dans la traduction slavonne de la Bible, le nom de tsar rend presque toujours celui de roi, et l'on donnait, en russe, à l'empereur d'Allemagne, non le titre de tsar, mais celui de késar ou césar. Quoi qu'il en soit, lorsque Pierre le grand, après la paix de Nystatt, le 22 Octobre 1721, fut proclamé empereur de toutes les Russies par le sénat, le saint-synode et le peuple russe, et qu'il accepta ce titre, il s'éleva de toutes parts de vives réclamations, et quand, après quelques débats qui n'eurent aucun résultat, les puissances consentirent à le reconnaître dans cette nouvelle qualité, elles firent cependant quelques réserves, qu'on pourra voir dans les pièces diplomatiques que nous réimprimerons à la fin de ce volume.

Voici maintenant quel est le titre de l'empereur de Russie, suivant toute sa teneur :

NN. par la grace de Dieu empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kief, Vladimir et Novgorod, tsar de Kasan, tsar d'Astrakhan, tsar de Pologne, tsar de Sibérie, tsar de la Chersonèse Taurique; seigneur de Pskof et grand-prince de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie et de Finlande; prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Sèmegalle de Samogitie de Bialystok, de Karélie, de Tver, de Iougrie, de Perm, de Viatka, de Bolgarie et de plusieurs autres pays; seigneur et grand prince du territoire de Novgorod-Inférieur, de Tchernigof, de Riaisân, de Polotsk, de Rostof, de Iaroslavl, de Biéloséro, d'Oudorie, d'Ob-

dorie, de Kondinie, de Vitebsk, de Mstislaf, et dominateur de toute la région hyperboréenne; seigneur du pays d'Ivérie, de Kartalinie, de Grousinie, de Kabardinie et d'Arménie; seigneur héréditaire et suzerain des princes Tcherkesses, de ceux des montagnes et d'autres encore; héritier de la Norvége, duc de Schlesvic-Holstein, de Stormarn, de Ditmarsen et d'Oldenbourg.

Pour mettre nos lecteurs à même de se faire une idée exacte des accroissemens que la Russie a pris en moins de trois siècles, il ne sera pas hors de propos de reproduire ici le titre complet du tsar Vassili Ivanovitch, tel que le baron d'Herberstein, auteur très-exact, nous l'a conservé. (2)

Vassili, grand-prince, par la grace de Dieu tsar et seigneur de toute la Russie, grand-prince de Vladimir, de Moscou, de Novgorod, de Pskof, de Smolensk, de Tver, de Iougrie, de Permie, de Viatka, de Bolgarie et d'autres pays; seigneur et grand-prince de Novgorod des terres inférieures et de Tchernigof, de Riaisân, de Volotkie, de Rjef, de Béloï, de Rostof, de Iaroslavl, de Béloséro, d'Oudorie, d'Obdorie, de Kondinie et d'autres pays.

Avant Ivân III Vassiliévitch, les *armoiries* des souverains de la Russie consistaient en un cavalier d'argent au champ de gueule, que Dmitri Donskoi, en y ajoutant un dragon, avait changé en un Saint-George perçant le monstre de sa lance : Oleg, dit-on, portait une figure de ce saint sur son bouclier, que, de retour d'une expédition faite à Constantinople, il suspendit aux portes de Kief. Telle serait la première origine du cavalier, emblème que tous ses successeurs adoptèrent. Cependant, suivant

(2) *Rerum Moscoviticarum commentarii*; ed. Basil., p. 15.

Leclerc (3), les armes de Vladimir consistaient simplement en trois cercles mis en forme de triangle. On lisait dans le premier : « Notre Dieu, la Trinité qui a été de tout temps, non pas trois Dieux, mais une substance, un Dieu. » Le second cercle contenait les titres d'honneur du prince à qui la lettre tsarienne s'adressait; le troisième cercle renfermait ceux du souverain. Quoi qu'il en soit, Ivân III ayant épousé en secondes noces Zoé ou Sophie, nièce du dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, il en adopta les armoiries comme héritier de ces princes déchus, et l'aigle romaine devint alors l'emblème de la monarchie russe. C'est une aigle à deux têtes, déployant les ailes et tenant de la griffe droite un sceptre d'or et de la gauche le globe des empereurs romains. Elle porte sur la poitrine un écusson rouge, où est représenté Saint-George à cheval et terrassant le dragon; ses deux têtes couronnées sont surmontées d'une troisième couronne, plus grande que les autres; six écussons sont autour: ce sont les armes de Novgorod, de Vladimir, de Kief, de Kasan, d'Astrakhan, et de Sibérie. Le tout est renfermé dans le grand collier de l'ordre de Saint-André, surmonté d'une couronne royale et placé dans un écusson d'or. Quand Pierre I.er et son épouse Catherine I.re eurent ainsi arrêté les armoiries de l'empire, la figure de Saint-George perçant le dragon resta spécialement affectée à la grande-principauté de Moscou, quoique celle de Novgorod, à peu près semblable, représentât aussi un combattant à cheval, comme on peut le voir dans les dessins de Meyerberg, publiés dernièrement par M. Adelung. Ceci est maintenant changé: aujourd'hui les armes de Novgorod consistent en deux

(3) *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie moderne*; t. 1, p. 451, éd. in-4.°

ours, qui tiennent une chaise rouge, et en deux sceptres d'or; celles de Vladimir sont un lion d'or qui tient une croix d'argent; celles de Kief, un ange sur une colline verte; celles de Kasan, un dragon ailé portant une couronne; celles d'Astrakhan, une couronne d'or au-dessus d'un sabre d'argent; celles de Sibérie, enfin, deux loups tenant un arc d'or surmonté d'une couronne et de deux flèches d'argent. Outre ces armoiries, vingt-six autres écussons sont rangés à l'entour de l'aigle, dans le grand sceau de l'empire.

II. Distinctions sociales. 1. Indépendamment de l'ordre de Malte ou de Saint-Jean de Jérusalem, qui fut renouvelé en Russie quand l'empereur Paul s'en déclara grand-maître en 1798, on compte dans ce pays cinq *ordres de chevalerie*, dont chacun a son chapitre, et qui tous sont placés sous la direction du chancelier des ordres de l'empire. Ces distinctions sont toutes d'une origine récente : après avoir apaisé les troubles suscités par la garde des strélitses en 1698, Pierre I.er fonda le premier ordre que la Russie connût. Ce fut celui de Saint-André le protoclète, que les Russes considèrent comme leur apôtre spécial. Le comte Golïovine, grand-chancelier et grand-amiral, en fut le premier chevalier. Cet ordre n'a qu'un degré, mais c'est une distinction particulière que de le recevoir en diamans; distinction qui s'applique également à tous les autres ordres. Celui-ci est plus particulièrement l'ordre de la maison impériale : les grands-princes le reçoivent à leur baptême et l'empereur en passe le collier à l'impératrice après l'avoir couronnée. Ses marques sont l'image du saint, qui pend d'une croix émaillée en bleu, surmontée d'une couronne; le revers de cette croix montre une aigle éployée, et l'inscription rappelle le nom de Saint-André,

patron de la Russie; sur l'aigle on lit encore ces mots : *Za vériou i vernosti*, pour la foi et la fidélité. La croix est portée à un cordon bleu, et le collier se forme de croix de Saint-André et de couronnes alternativement posées.

La fondation de l'ordre de Saint-Alexandre Nefski, surnommé le fidèle ou bien-croyant (blagovernii), remonte aussi au temps de Pierre I.er, mais ce fut la veuve de ce souverain qui le conféra d'abord en 1725. Il n'a aussi qu'un seul degré. C'est une croix rouge émaillée, avec des aigles d'or; au milieu est Alexandre Nefski à cheval, et l'inscription de la plaque est la suivante : *S. A.* (Sanctus Alexander), et *principibus patriæ.* Cette décoration, que tous les chevaliers de Saint-André ont aussi le droit de porter, est suspendue à un cordon ponceau.

L'ordre de Sainte-Anne appartient spécialement à la maison de Holstein-Gottorp, actuellement régnante : fondé le 3 Février 1736, par le duc Charles-Fréderic, il fut naturalisé en Russie quand le fils de ce dernier, le malheureux Pierre III, monta au trône de Pierre Alexéïévitch, son aïeul. Il en existe quatre classes, et même une cinquième, qu'on accorde à des soldats distingués par leur bravoure; le cordon en est rouge, liséré de jaune, et la décoration consiste également dans une croix rouge émaillée, qu'on porte, suivant les degrés, à l'épée, à la boutonnière, au cou ou sur le côté.

L'ordre de Saint-George, fondé le 26 Novembre 1769 par Catherine II, est le seul qui soit purement militaire. Renouvelé par l'empereur Alexandre, lors de son avènement au trône, il jouit d'une haute considération et a quatre classes. On confère la quatrième indistinctement à tous les militaires irréprochables et ayant le grade d'officier, après vingt ans de service; mais pour porter la décoration de la première, il

faut avoir gagné des batailles et sauvé l'empire : les souverains eux-mêmes ne la portent qu'au cas où ils auraient rempli cette condition. C'est une croix blanche émaillée, portant l'écusson de Saint-George, et suspendue à un cordon dans lequel les couleurs jaune et noire alternent. Les simples soldats reçoivent, après le même temps de service, une croix en argent, attachée à un ruban des mêmes couleurs.

L'ordre de Saint-Vladimir, civil et militaire, est aussi très-considéré et a quatre classes. C'est une croix rouge foncé et émaillée, attachée à un cordon ponceau liséré de noir. Fondé par Catherine II le 22 Septembre 1782, il fut renouvelé par Alexandre en 1801.

Tous ces ordres, auxquels des pensions étaient primitivement attachées, ont leurs statuts, et donnent des droits de noblesse; seulement cette distinction n'est pas attachée aux degrés inférieurs, qu'on confère à de simples soldats, ou à quelques autres décorations, qu'il ne faut considérer que comme temporaires. Parmi ces dernières, on peut compter la décoration accordée aux employés de la couronne après un service irréprochable soit au civil, soit dans les armées, en vertu d'un oukase du 22 Août 1828; la médaille pour la campagne de 1812, celle pour la prise de Paris en 1814, et plusieurs autres marques distinctives accordées à des particuliers à divers titres et sous différentes formes.

Il existe aussi en Russie un ordre pour les dames, celui de Sainte-Catherine, que Pierre I.er fonda en 1714, pour éterniser la mémoire des services que la tsarine lui avait rendus pendant la guerre contre les Turks. Il a deux classes : la décoration, sur laquelle on voit l'image de la sainte et un nid d'aiglons placé sur une colline au pied de laquelle il y a deux aigles qui tiennent chacun un serpent dans

leur bec, se porte à un cordon ponceau liséré de blanc. On y lit la devise : *æquat munia comparis.* L'impératrice, qui est grande-maîtresse de cet ordre, le confère aux dames les plus distinguées de la cour, dont quelques-unes, qu'elle honore en leur accordant son portrait, sont nommées dames à portrait. Au mois de Janvier dernier (1829), l'empereur Nicolas fonda en outre la croix d'honneur de Marie, destinée à récompenser le service irréprochable des femmes, surtout de celles qui sont attachées à des établissemens de bienfaisance et d'éducation. Celle de première classe est conférée aux personnes du sexe qui auraient servi irréprochablement pendant au moins vingt-cinq ans : il suffit d'un service de quinze ans pour avoir droit à la seconde classe. La décoration consiste en une croix bleue émaillée et ornée d'une guirlande et du chiffre de feu l'impératrice Marie Fœdorovna.

2. La *cour* de l'empereur, quoique réduite par Alexandre, est toujours très-brillante; mais il n'y règne point cette étiquette rigoureuse et cette roideur de formes que le progrès des lumières n'a pas réussi encore à bannir des autres cours de l'Europe. L'empereur, qui met la grandeur dans la simplicité, se soustrait au faste et ne traîne pas à sa suite, quand il sort, de longs cortéges. Les premières charges de sa cour sont celles des deux grands-chambellans, du grand-échanson, du grand-veneur, du grand-écuyer, du grand-maréchal de la cour, du grand-maître de la cour et du grand-maître des cérémonies. Viennent ensuite le maréchal de la cour, l'écuyer de la cour, le veneur de la cour, le maître des cérémonies, environ trente chambellans actuels et chambellans en activité de service, un grand nombre de chambellans actuels, de chambellans et de gentilshommes de la chambre purement honoraires et souvent investis encore

d'autres fonctions plus importantes; enfin, douze pages de la chambre, et quarante-huit pages. L'impératrice et les princesses ont à leurs ordres des grandes-maîtresses et des maîtresses de la cour, des dames d'honneur et des demoiselles d'honneur, dont un petit nombre seulement fait le service auprès de leur personne. Tout le personnel de la cour était, en 1820, de trois mille huit cent cinquante-huit individus, et la somme fixée à son entretien ne s'élevait pas à plus de 3,368,815 roubles. Parmi les hautes charges, il faut compter encore les aides-de-camp généraux et les aides-de-camp de l'empereur, aujourd'hui très-nombreux et faisant alternativement, les uns et les autres, le service auprès de sa personne, quoique les mêmes titres soient aussi fréquemment conférés à des personnes que leurs emplois militaires tiennent à une grande distance de la cour. Plusieurs chancelleries, avec de nombreux employés, sont également placées sous la direction du ministère de la maison de l'empereur (créé en 1826). Enfin, ce département comprend, en outre, le confesseur de la cour avec quatre autres ecclésiastiques, et une chapelle, dont les chœurs jouissent d'une réputation méritée, plusieurs médecins et chirurgiens du corps, un nombre à peu près égal de médecins et de chirurgiens de la cour, etc.

3. La *noblesse* fut de tout temps nombreuse en Russie et presque exclusivement en possession des diverses charges de l'État : c'est elle aussi qui formait primitivement le noyau et le principal élément des armées des grands-princes. On la divisait alors en deux classes, en *kniaz* ou princes, qui appartenaient aux familles apanagées, et en simples gentilshommes ou *dvorianini*. On faisait encore une distinction entre la noblesse de Moscou, qui avait de plus grandes prérogatives, et celle des provinces ou

des villes (dvorânstvo gorodovoïé). Tous les titres féodaux étaient étrangers à la vieille Russie. Le titre de *boïarine*, que les paysans donnent généralement à leurs seigneurs, était dans l'origine une distinction qu'on devait à des services rendus et non au hasard de la naissance. Des princes le portaient aussi bien que de simples gentilshommes. C'était la première dignité de l'État et répondait, à peu de chose près, à celle des conseillers privés d'aujourd'hui. Le nom de boïarine leur a été donné, sans doute, par la raison qu'ils entouraient le prince dans les batailles (boï) et commandaient ses troupes; plus tard, ils devinrent aussi juges et présidens de colléges ou prikases du tsar, et enfin ils en formèrent surtout le conseil. Les *enfans de boïars* (dièti boïarskié) formaient l'escorte des précédens ou leur garde d'honneur, comme les *ryndi* formaient celle du prince. Cette garde d'enfans de boïars, dont tous les membres étaient nobles ou ennoblis par cela même qu'ils y étaient reçus, était souvent très-nombreuse et formait des détachemens de cavalerie sur lesquels on comptait dans les grandes occasions.

Les *okolnitchiyé* étaient inférieurs aux boïars d'un degré, cependant leurs honneurs et leurs fonctions étaient presque les mêmes; comme eux ils commandaient des corps de troupes et présidaient des prikases : toutefois on trouve aussi qu'ils leur furent souvent subordonnés comme adjoints ou comme assesseurs. Leur nom vient de ce que dans l'origine ils étaient préposés à la démarcation et à la garde des frontières (okolntchnoste). Venaient ensuite les *doumnié dvorianini* ou gentilshommes du conseil : c'étaient les hommes dont le souverain se servait dans les affaires même secrètes, et dont le plus élevé en rang était investi du grand-sceau de la couronne. Leur charge a été créée en 1671; on pouvait y arri-

ver avec du talent; car il ne fallait pas être noble pour y être admis. Les *stolniki komnatyïé* avaient le même rang à la cour, quoique leurs fonctions fussent bien différentes. C'était une espèce de chambellans, dont le titre, purement honorifique, ne les empêchait pas de servir dans les armées ou au civil. La charge d'un simple *stolnik* était un peu moins distinguée, mais pourtant supérieure à celle d'un *straiptchei* ou procureur, qui avait plusieurs degrés. Les *diaks* ou secrétaires étaient choisis dans les basses classes, de même que les *doumnié diaki* ou secrétaires intimes : cependant ces derniers jouissaient souvent d'une grande influence auprès du tsar, et marchaient de pair avec les stolniks, dont la charge était réservée aux nobles seulement. (4)

Il n'est pas sans importance de connaître les noms des principales familles historiques, de celles qui sont les plus anciennes ou qui ont le plus souvent exercé de l'influence sur la direction des affaires. Parmi les familles princières, celles des Odoïefski, des Massalskoï, des Repnine, des Toufiakine, des Dolgorouki, des Chtcherbatof, des Boriatinskoï, des Prosorofskoï, des Chakhofskoï, des Biélosselskoï, des Labanof, des Gagarine, des Khilkof, etc., descendent de princes apanagés issus de Rurik; celles des Gallitsine, des Khavanskoï, des Kourakine, des Troubetskoï, originaires de la Lithuanie, prétendent être sorties du sang de Gédimine; celles de Tcherkasskoï, d'Ouroussof et de Ioussoupof sont d'origine tatare, et quelques autres descendent des

(4) *Ueber die ehemaligen russischen Rangstufen*, c'est-à-dire : Sur l'ancienne hiérarchie des rangs en Russie; extrait d'un ouvrage russe publié à Moscou en 1784. Voyez : BUSSE, *Journal von Russland*. Novembre 1795. — C. MEINERS, *Vergleichung des ältern und neuern Russlands*, ou Comparaison entre l'ancienne Russie et la Russie actuelle; t. 2, p. 1 à 37.

souverains du Caucase ou de la Sibérie. Oléarius, dans le troisième livre de son Voyage en Moscovie, nous a laissé une liste des personnages revêtus, de son temps (en 1636), des dignités de boïars, d'okolnitches et de doumnié dvorianini; presque identique avec celle que M. Adelung vient de publier dans le volume de texte qui accompagne les dessins de Meyerberg mis au jour par lui, et qui est de l'année 1660, elle peut passer pour exacte, et mérite bien d'être reproduite ici. La plupart des familles qui y sont mentionnées sont encore aujourd'hui placées très-près du trône du monarque, et quelques-unes, du nombre de celles que nous avons déjà indiquées, étaient autrefois souveraines.

Il y avait à cette époque vingt-neuf boïarines, savoir les suivans:

Boris Ivanovitch *Morousof*, Boris Nikita Ivanovitch *Romanof*, Ivân Vassiliévitch *Morousof*, kniaz Ivân Andréïévitch *Gallitsine*, kniaz Nikita Ivanovitch *Odoïefski*, kniaz Iakof Koudéniétévitch *Tcherkasski*, kniaz Alexeï Nikitovitch *Troubetskoï*, Gliéb Ivanovitch *Morousof*, Vassili Petrovitch *Chérémétief*, kniaz Boris Alexandrovitch *Repnine*, Mikhaïl Mikhaïlovitch *Saltykof*, Vassili Ivanovitch *Strechnof*, kniaz Vassili Séménovitch *Prosorofskoï*, kniaz Fœdor Séménovitch *Kourakine*, kniaz Grigorii Séménovitch *Kourakine*, kniaz Iourii Petrovitch *Bouinessof-Rostofski*, Ivân Ivanovitch *Saltykof*, kniaz Iourii Alexéïévitch *Dolgoroukoï*, Grigorii Vassiliévitch *Pouchkine*, kniaz Fœdor Fœdorovitch *Volkhonskoï*, Lavrentii Dmitriévitch *Saltykof*, Ilia Daniélovitch *Miloslafski*, Vassili Vassiliévitch *Boutourline*, kniaz Ivân Petrovitch *Pronskoï*, kniaz Ivân Nikitovitch *Khavanski*, kniaz Fœdor Iouriévitch *Khvorostinine*, Vassili Borissovitch *Chérémétief*, Nikita Alexéïévitch *Soussine*.

Les okolnitches étaient au nombre de 24, savoir les suivans :

Kniaz Andrei Fœdorovitch *Litvinof-Massalskoï*, kniaz Ivân Fœdorovitch *Khilkof*, Nikifor Serguéïévitch *Sabakine*, kniaz Dmitri Petrovitch *Lvof*, kniaz Vassili Petrovitch *Lvof*, kniaz Simon Petrovitch *Lvof*, kniaz Ivân Ivanovitch *Romodanofskoï*, kniaz Vassili Grigoriévitch *Romodanofskoï*, kniaz Stepân Gavriilovitch *Pouchkine*, kniaz Simon Romanovitch *Pojarskoï*, Bogdân Mathvéïévitch *Khitrovo*, Petr Petrovitch *Gollovine*, Ivân Andréïévitch *Miloslafski*, kniaz Ivân Ivanovitch *Labanof-Rostofskoï*, kniaz Dmitri Alexiéïevitch *Dolgoroukoï*, kniaz Petr Alexéïévitch *Dolgoroukoï*, Simon Loukianovitch *Strechnof*, Ivân Fœdorovitch Bolchoï *Strechnof*, Mickhaïl Alexéïévitch *Artichef*, Prokofii Fœdorovitch *Sokovnine*, kniaz Boris Ivanovitch *Troïékourof*, Alexéi Dmitriévitch *Kollitsiof* (*Kollitchef?*), Vassili Alexandrovitch *Zioglokof*, Ivân Vassiliévitch *Alférief*.

Les doumnié dvorianini n'étaient qu'au nombre de six, savoir :

Ivân Afanassiévitch *Gavriénof*, Fœdor Kossmitch *Iélissarof*, Bogdân Fœdorovitch *Narbiékof*, Ivân Vassiliévitch *Kondérof*, Vassili Fœdorovitch *Ianof*, Afanassii Ossipovitch *Prontchichtchef*.

Pour achever de faire connaître les principales familles formant l'aristocratie russe, nous citerons encore les noms suivans :

Les princes Vorotynskoï, Viasemskoï, Iéletskoï, Chtcherbatof, Velikogo-Gaguine, Kolzof-Massalskoï, Mstislafskii, Telliatefski, Chouiskii, Préimkof-Rostofskoï, Vorontsof, Viliaminof (5) et

(5) Le Clerc fait remonter ces deux dernières familles princières à un Niémetz ou Allemand arrivé à Kief, sous Iaroslaf, fils de Vla-

les simples gentilshommes Strogonof, Narychkine, Volynskoï, Besobrasof, Meretskii, Nachtchokine, Rtichtchef, Golokhvastof, Anitchkof, etc., etc. (6)

Quoique courbée sous le sceptre despotique du tsar, et toujours humble en présence du souverain, jamais noblesse ne fut plus exigeante, ni plus jalouse de sa naissance ou de ses droits acquis. Il en résulta de graves débats et une rivalité continuelle entre les familles les plus illustres. Avant de prendre du service, chaque noble examinait scrupuleusement quels étaient ceux dont il aurait à recevoir des ordres : il en comparait la naissance, les ancêtres, les services, les titres, les dignités héréditaires dans la famille, avec ceux dont il se vantait lui-même, et rien ne pouvait surmonter son dégoût à se ranger sous l'autorité de ce chef, s'il trouvait que sous tous ces rapports ou sous quelques-uns il avait l'avantage sur lui. Telle était l'origine de ce qu'on nommait *mestnitchestvo*, c'est-à-dire de l'hiérarchie des places, qui reconnaissait et consacrait les ridicules prétentions de la haute noblesse. Depuis le règne d'Ivân III Vassiliévitch, on inscrivait les services, la généalogie et les honneurs propres à chaque famille dans les livres officiels nommés *Razriad*, auxquels on recourait toutes les fois qu'il s'élevait quelque prétention de préséance; une autorité instituée *ad hoc*, et appelée *Razriadnoï*

---

dimir. En si bon chemin on ne s'arrête pas, et nous aurions trouvé, nous, la confirmation de ce fait dans le nom même de Vorontsof, qui est Varang-tsof; or, on sait que Varangues est le nom qu'on donnait à Constantinople à la garde Varègue.

(6) Notre liste est, sans doute, incomplète, et d'autres familles encore seraient peut-être en droit d'y figurer, même en première ligne; l'omission de leurs noms serait bien involontaire de notre part. Quelques autres, aujourd'hui illustres, n'ont pu y être reçus, par la raison qu'ils ne paraissent pas dans l'Histoire avant le règne de Pierre le grand.

prikase, examinait les droits et les titres de chacun. Se trouvait-il qu'en effet les parens ou ancêtres du chef dont on recusait l'autorité avaient été subordonnés ou inférieurs en rang et en naissance à ceux du plaignant, celui-ci, reçu dans sa plainte, était placé sous un autre chef, sous les ordres duquel il pût servir sans honte et sans déroger; quelquefois on le dispensait entièrement du service à la suite d'une querelle de cette nature, car on n'élevait souvent de ces difficultés que pour avoir un prétexte pour se soustraire à l'obligation de participer aux charges de l'État.

Fœdor Alexéïévitch mit fin à ce désordre, et déclarant, en 1681, que le mérite seul rendait apte aux honneurs et emplois, il brûla tous les razriadniya knigui qu'il avait pu se faire remettre. Respectant toutefois les généalogies (rodoslovniya knigui), il divisa toute la noblesse en cinq catégories, dont il réserva la première aux plus anciennes familles.

Pierre le grand changea cet état de choses : sachant à quel point sa noblesse était contraire à ses plans de réforme, il prit à tâche de l'affaiblir par la concurrence. C'est de son règne que datent les premiers comtes et barons de l'empire russe; il en fit créer d'autres par l'empereur d'Allemagne, qui, à son instigation, éleva même quelques-uns des principaux officiers de Pierre à la dignité de prince du saint-empire. Mais ce monarque réformateur créa encore une seconde noblesse, à laquelle le mérite et les services pouvaient seuls donner accès, et qu'il éleva même au-dessus de son ancienne noblesse héréditaire. Une nouvelle hiérarchie des rangs fut introduite en vertu d'un oukase du 16 Janvier 1721 : tous les officiers civils et militaires furent classés dans quatorze catégories, dont les huit premières conféraient la noblesse héréditaire

et quelques-unes des suivantes la noblesse personnelle. Tout serviteur de l'État devint ainsi blagorodnii ou bien-né. Cette mesure importante a encore aujourd'hui son plein effet, seulement elle subit quelques légères modifications sous le règne de Catherine II. Appelées des noms qui constituent l'hiérarchie militaire, les quatorze classes formant le *tchine* se suivent dans l'ordre que voici : feld-maréchal, général de corps-d'armée, lieutenant-général, major-général (brigadier), colonel, lieutenant-colonel, major, capitaine d'état-major, capitaine, lieutenant, sous-lieutenant, enseigne à porte-épée, et enseigne. Ces distinctions militaires étaient aussi applicables aux employés civils, et aujourd'hui même les Russes donnent le titre de général à de hauts fonctionnaires de cet ordre ; toutefois on a depuis trouvé pour ces derniers des désignations particulières, qu'on a calquées sur les rangs de l'hiérarchie militaire auxquels elles correspondent. En commençant par les degrés inférieurs, dont deux cependant n'existent pas réellement, et qui ne forment une série non-interrompue que depuis le secrétaire de collége, qui est de la onzième classe, ces désignations sont les suivantes : archiviste, translateur, secrétaire de collége, conseiller titulaire ou honoraire, assesseur de collége, conseiller de collége, conseiller d'État (correspondant au grade de brigadier supprimé dans l'armée), conseiller d'État actuel (excellence), conseiller privé, conseiller privé actuel (haute-excellence ou vouissokoprévosskhoditelstvo !), conseiller privé actuel de première classe. Cette dernière ne comprend jamais qu'un très-petit nombre d'individus et se réduit le plus souvent à trois ou quatre.

Pierre le grand, en formant ainsi une noblesse du mérite, dont les rangs fussent ouverts à tout

le monde, mais où l'on n'entrerait qu'à la suite de services réels, et en parcourant successivement, quel que fût d'ailleurs le titre qu'on devait déjà à la naissance, tous les degrés de l'échelle; ce monarque, disons-nous, donna ainsi un grand exemple aux autres souverains et une leçon d'humilité à sa haute noblesse, dont les membres, pour marcher de pair avec des roturiers anoblis, étaient forcés dorénavant à se rendre utiles comme eux. Ici cependant nous nous permettrons une réflexion : cet arrangement, excellent au temps de Pierre pour servir de contrepoids à une noblesse arrogante et pour entourer d'une plus haute considération des hommes précieux par leur intelligence, leurs talens, leur activité et leur dévouement à la personnne du réformateur, n'offre-t-il pas aujourd'hui plusieurs inconvéniens ? En grossissant à l'infini le corps de la noblesse, ne nuit-il pas à cette institution peut-être nécessaire, et en dépouillant le tiers-état de tout ce qu'il a de citoyens distingués, n'affaiblit-il pas la considération dont il serait juste et utile d'entourer la classe laborieuse ? N'enlève-t-il pas à jamais aux arts et à l'industrie des hommes capables qui auraient contribué à leurs succès, s'ils n'avaient pas eu à soutenir un rôle nouveau, et qu'ils ne craignissent de déroger à un rang auquel de longs efforts et les travaux de leurs pères les ont enfin élevés, en se livrant à des occupations qu'on regarde comme roturières ?

Tous les nobles sont également favorisés par le gouvernement, mais ceux qui appartiennent à l'une des huit premières classes peuvent seuls se faire inscrire sur les registres des gouvernemens tenus par les maréchaux de la noblesse, et qui comprennent en outre : l'ancienne noblesse, qui date de cent ans au moins et qui le prouve par ses diplômes, ses

armes et ses sceaux; les gentilshommes étrangers entrés au service de la Russie et qui peuvent justifier de leur origine; les familles auxquelles l'empereur confère les titres de prince, de comte ou de baron; la noblesse traditionnelle, qui n'a pas les moyens de justifier de son ancienneté. Les khans et autres grands-titulaires musulmans prennent rang avec les princes, au nombre desquels se trouvent déjà beaucoup de Mourses tatars auxquels on a accordé le titre de prince au moment de leur baptême, peut-être avec trop de libéralité. Parmi tous les princes, dont quelques-uns seulement sont distingués par le titre d'altesse (svaitlost), il n'en est aucun qui ait une principauté dont il soit titulaire; mais leurs domaines, souvent très vastes, leur donnent un grand poids dans l'État. Tous les nobles étant regardés comme égaux entre eux, la fille d'un prince ne se mésallie point en épousant un simple gentilhomme.

Il a déjà été question dans un chapitre précédent de quelques prérogatives des nobles, nous les résumerons toutes ici en peu de mots. Ils ne peuvent être privés de leurs honneurs, de leurs biens ou de leur vie qu'à la suite d'un jugement; ils ne peuvent être jugés que par leurs pairs, et une sentence de mort portée contre l'un d'eux demande, pour être valable, la confirmation du sénat et la sanction du souverain: ils ne sont point passibles de peines corporelles, pas même dans le cas où ils servent comme simples soldats; ils peuvent se dispenser de tout service, à moins qu'ils ne soient mis, par jugement et pour quelque délit grave, à la disposition du ministre de la guerre; ils sont libres d'entrer au service d'une puissance étrangère, quand elle n'est pas en guerre avec leur patrie; s'ils préfèrent servir en Russie, ils peuvent obtenir leur congé quand il leur plaît et aussitôt qu'ils en forment la demande; ils peu-

vent disposer à volonté des biens par eux acquis, à la charge seulement de se conformer aux lois ordinaires pour tout ce qu'ils possèdent à titre d'héritage. Les biens d'un noble condamné et dégradé ne sont point confisqués, mais rendus à sa famille; les nobles peuvent établir dans leurs terres des fabriques, des manufactures, des bourgs, des marchés : leurs habitations sont exemptes de logemens militaires; ils peuvent vendre en gros tous leurs produits, et les trésors que leurs terres peuvent recéler leur appartiennent en toute propriété. Dans les provinces baltiques, où la noblesse a sauvé quelques attributions féodales, les membres de cet ordre peuvent même seuls posséder des terres.

Quelques-uns de ces priviléges sont très-anciens, d'autres datent de l'année 1762 (18 Février), où Pierre III Fœdorovitch déclara que la noblesse était libre de s'établir où elle voudrait et de servir comme bon lui semblerait; quelques-uns aussi datent du manifeste rendu le 24 Avril 1785 par l'impératrice Catherine II (7).

Il a déjà été traité de la noblesse comme élément de la population, et nous avons aussi déjà examiné quel degré elle occupe dans l'échelle de la civilisation; pour compléter ce qui la concerne, on voudra bien rapprocher ce qui en a été dit au quatrième chapitre (pages 81, 111, 112 et suivantes) avec ce que nous venons d'exposer.

III. L'ADMINISTRATION de la Russie se trouvait, avant l'avénement des Romanof, dans un état déplorable : il n'y avait alors que concussion et exaction, et plus quelqu'un était puissant, plus il se permettait de malversations. Le chaos régnait par-

(7) *Vom Adel* : De la noblesse, traduction du russe faite par ordre suprême, par C. G. ARNDT; Mitau, 1796, in-8.°

tout : les masses, dénuées de toute garantie, souffraient cruellement de l'arbitraire et de l'avidité de ceux qui avaient de l'autorité sur elles. Il est vrai que sous les premiers princes de cette illustre famille on ne put point encore remédier à tant de maux : le désordre continua, et même Pierre le grand, bien qu'il introduisît des améliorations considérables dans toutes les branches de l'administration, ne put pourtant pas l'assujettir à une règle fixe, ni la rendre plus paternelle. Après lui-même, les voïvodes et lieutenans étaient investis de tous les pouvoirs; ils cumulaient les fonctions de chefs militaires, d'administrateurs, de juges et de chefs de la police. Tout était confondu, tout dépendait de leur bon plaisir, en vertu du monstrueux pouvoir discrétionnaire qui leur était confié. Tel était l'état des choses à l'avénement de Catherine II. Vivement frappée de tous les inconvéniens qu'il traînait à sa suite, cette sage princesse travailla dès les premières années de son règne à y porter remède : elle en entreprit une réorganisation complète, décidée comme elle l'était à substituer l'ordre, la sûreté et l'inviolabilité du droit de propriété au chaos qu'elle avait trouvé en arrivant aux affaires. Après de longues études, elle rendit, le 7 Novembre 1775, ce réglement à jamais mémorable, qui, embrassant toutes les parties de l'administration, trace aux employés de tout rang la ligne de conduite qu'ils auront à suivre à l'avenir, fixe les attributions dans lesquelles ils devront se renfermer, et offre aux administrés un commencement de garantie contre l'arbitraire jusque-là excessif (8). Le système

---

(8) Nous ne savons pas s'il existe une traduction française de cette espèce de code administratif; mais nous en avons sous les yeux une traduction allemande, dont voici le titre : *Katharina der zweiten*

qu'elle introduisit éprouva bien dans la suite quelques modifications, tant sous son règne que sous celui d'Alexandre I.er, qui y revint cependant d'autant que son père s'en était éloigné (9) : mais il forme toujours la base de l'administration de l'empire, à laquelle il imprime un caractère d'uniformité et de concordance que n'ont pas dans tous les autres pays les rouages si nombreux et compliqués de la machine de l'État, et que la divergence de tant d'élémens rend surtout admirable.

1. *Administration centrale.* Le point central de toute l'administration, c'est le monarque lui-même, à la décision ou à la sanction duquel toutes les mesures de quelque importance doivent être soumises. Tout émane de lui et tout aboutit à lui en dernière instance ; ses nombreuses attributions, le travail personnel qu'il s'est imposé, demandent une activité prodigieuse, dont le souverain actuel paraît avoir trouvé le secret, guidé sans doute par l'exemple de quelques-uns de ses illustres devanciers. C'est une centralisation rigoureuse à laquelle rien n'échappe. Quant aux dépositaires de l'autorité du monarque, ils sont ou collectifs ou individuels; les premiers forment les grands colléges de l'empire, les autres sont les gouverneurs et autres délégués ; ceux-ci président à l'administration locale, ceux-là composent l'administration centrale, qui nous occupe dans ce moment.

Trois corps ou colléges, coordonnés entre eux, se trouvent placés au plus haut de l'échelle administrative : ce sont, le conseil de l'empire, le sénat

---

Verordnungen, etc., c'est-à-dire : Ordonnances de Catherine II, relatives à l administration des gouvernemens de l'empire de Russie, traduites du russe par C. G. ARNDT ; Mitau, 1795, in-8.°

(9) Voyez l'oukase rendu par Alexandre le 21 Septembre 1801.

dirigeant et le saint-synode. Chacun méritera de nous arrêter quelques instans.

1.° Le *conseil de l'empire*, institué en 1810, en remplacement du *conseil* ou *cabinet*, qui jusque-là avait formé un pouvoir considérable dans l'État, se compose d'un président, d'un nombre illimité de membres, parmi lesquels les ministres sont toujours compris, et d'un secrétaire de l'empire : la chancellerie de l'empire et la commission des requêtes en relèvent. Toutes les affaires importantes, à l'exception de celles touchant la politique extérieure, sont du ressort de ce collége; toutes les dispositions générales, administratives, judiciaires ou relatives aux finances, tous les projets de lois, sont soumis à sa délibération avant d'être présentés à l'empereur, qui lui-même renvoie devant ce corps des affaires sur lesquelles il ne veut point statuer; mais ces délibérations n'ont rien d'obligatoire pour le monarque. Le conseil de l'empire se divise en quatre départemens, dont chacun a son président : ce sont les départemens de la législation, de la guerre, des affaires civiles et religieuses, de l'administration et des finances.

2.° Le *sénat dirigeant*, qu'on considère comme le premier corps de l'État, doit son origine à Pierre Alexéïévitch, qui l'institua le 25 Février 1711, pour en faire une espèce de pouvoir intermédiaire entre lui et son peuple. Établi d'abord à Moscou, il ne se composait alors que de neuf boïars, avec lesquels siégeaient en outre le grand-chancelier et le vice-chancelier de l'empire, et un petit nombre de grands dignitaires. Les douze sénateurs, qui remplissaient leurs fonctions au moment de la mort de Pierre, furent : le prince Mentchtchikof, le comte Apraxin, le comte Gollofkine, le comte Bruce, le comte Pouchkine, le comte Tolstoï, le comte Matvéïef, le prince Gallitsine, le prince Dolgoroukoï, le général Bou-

tourline, le général Ouchakof et le général Ioussoupof.

En 1714, Pierre I.er avait transféré le sénat à Saint-Pétersbourg, et Catherine II lui donna, par un oukase du 15 Décembre 1763, une nouvelle organisation, à laquelle l'oukase du 20 Septembre 1802 apporta encore quelques changemens essentiels (10). Catherine l'avait divisé en six départemens, mais il en compte aujourd'hui huit, dont les cinq premiers siégent à Pétersbourg et les autres à Moscou. Le sénat n'a d'autre président que le monarque, qui, dans chaque département, se fait représenter par un haut-procureur, et dans le *plenum* ou dans l'assemblée générale de toutes les sections réunies, par le ministre de la justice, comme procureur-général. Un jugement que le procureur n'aurait pas signé, ne pourrait pas être mis à exécution : ce dernier veille à ce que rien ne se fasse qui soit contraire aux intérêts du souverain. Les sénateurs sont à la nomination de l'empereur ; leur nombre n'est pas fixé, il y en a souvent près de cent : les membres présens à chaque séance siégent dans l'ordre de leur rang et de leur ancienneté. Gardien des lois, le sénat veille à leur exécution, et demande compte de leur gestion à tous les hauts fonctionnaires de l'État; il surveille l'emploi des deniers publics et la rentrée des revenus; il est chargé d'aviser aux moyens de satisfaire à tous les besoins publics; les lois et les édits rendus par l'empereur sont promulgués par lui; il prononce dans les matières contentieuses; il nomme au plus grand nombre d'emplois, et ac-

(10) On peut lire ce document remarquable dans STORCH, *Russland unter Alexander I.* La Russie sous Alexandre I.er; t. 1, p. 24 et suivantes.

Comme tant d'autres actes d'Alexandre, monarque éclairé et bienveillant, il porte le cachet d'une haute sagesse.

corde aux serviteurs de l'État l'avancement qu'ils ont mérité; enfin, cour souveraine dont tous les tribunaux de l'empire ressortissent, il juge en dernière instance toutes les causes qui arrivent jusqu'à lui, et dans un petit nombre de cas seulement il est permis d'appeler des décisions qu'il a rendues à la justice du monarque lui-même. Les oukases du sénat ont force de loi comme ceux de l'empereur, qui seul peut en arrêter les effets. « Il exercerait, dit Malte-Brun, une autorité encore plus salutaire, si les formalités étaient simplifiées et si, au lieu d'une procédure prétendue gratuite, on pouvait mettre un terme à la corruption des juges inférieurs (11). »

Les archives de l'empire sont conservées dans le sénat, et le conseil des finances en dépend.

3.° Il a déjà été question du *saint-synode* comme autorité suprême de l'Église gréco-russe (voyez page 216). Ce troisième grand corps de l'État se compose d'un certain nombre de prélats nommés par l'empereur, d'un médecin en chef, d'un haut-procureur, avec plusieurs procureurs, de trois secrétaires et de quelques autres employés. Il présente à tous les emplois ecclésiastiques, tient la main à l'observation des lois canons, veille au maintien de la pureté de la doctrine, se fait rendre compte par les consistoires de la situation matérielle et morale de toutes les éparchies, exerce un contrôle suivi sur les commissions d'écoles ecclésiastiques, et prononce en matière de divorce, etc. Il a un comptoir à Moscou, où siégent le métropolitain de cette ville, avec d'autres prélats, un procureur et un secrétaire.

Mais le pouvoir exécutif proprement dit, concentré en quelque sorte dans la main de l'empereur,

(11) *Précis de la Géographie universelle*; t. 6, p. 679.

est plus spécialement confié aux ministres secrétaires-d'État, dont la réunion forme un quatrième collége sous le nom de *comité des ministres*, mais subordonné aux trois grands corps dont il vient d'être question. Toutefois l'autorité des ministres est surtout individuelle, et certaines mesures seulement sont soumises par eux à la délibération préalable du comité, qui a quelquefois un président dans la personne du grand-chancelier, charge qui se trouve cependant le plus souvent vacante. Souvent aussi les ministres ont chacun un collègue nommé *tovarichtche*, qui le seconde et prend sa place en cas d'absence ou de maladie, mais qui n'est responsable que des actes qu'il a signés lui-même. Les ministres font leur rapport (doklade) à l'empereur même, qui le renvoie ensuite, ainsi que les comptes annuellement rendus, au sénat, dont une des attributions est de contrôler les ministres. L'institution actuelle du ministère repose sur le réglement rendu par Alexandre Pavlovitch, le 20 Septembre 1802(12).

Le *ministère de la guerre* (ministéria voïennykh soukhopoutnikh sill) y est d'abord nommé; il comprend tout le matériel de la guerre: le ministre est chef du *collége de la guerre*, qui se compose du commissariat général de la guerre, du commissariat de la guerre, de la caisse militaire, de la chancellerie de l'équipement, de celle des munitions et de celle des comptes. Les manufactures d'armes, le génie, l'artillerie, les écoles et les hôpitaux militaires sont placés sous sa direction; les gouverneurs militaires et commandans de place, le général de jour (déjournii g.) et le quartier-maître-général relèvent de lui, et il nomme à tous les postes subalternes.

---

(12) Ce réglement se trouve traduit en allemand dans le Journal de M. Storch souvent cité; t. 1, p. 31 et suiv.

L'empereur se réserve à lui-même la majeure partie du personnel de la guerre, et son état-major forme un corps à part, qui ne dépend pas du ministère de la guerre, mais d'un *chef* dont les attributions sont importantes et nombreuses. C'est ainsi que le comité militaire, le dépôt des cartes géographiques, les aides-de-camp généraux et aides-de-camp de l'empereur, le vaguemestre général, l'inspecteur général des affaires médicinales relatives à la guerre, et l'aumônier général des armées, sont sous les ordres du chef de l'état-major-général, auquel est aussi confiée l'administration des colonies militaires.

Le second ministère est celui de *la marine* (ministéria voïennykh morskikh sill), qui a sous ses ordres le *collége de l'amirauté* et le *département de l'amirauté*, dont les travaux sont en outre contrôlés par un conseil nommé à cet effet. Les chantiers, le commissariat-général de la marine, les magasins, les corps savans et les écoles de marine, plusieurs observatoires, les médecins de la flotte et les établissemens qui leur sont confiés, etc., sont placés sous sa direction; mais, comme le ministre de la guerre, celui de la marine n'est pas chargé des plans d'opérations, ni des promotions dans les grades supérieurs.

Le *ministère des affaires étrangères* (ministéria innotrannykh diél), qui vient ensuite, a la conduite des toutes les affaires diplomatiques, correspond avec les ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires et agens consulaires que la cour entretient dans les pays étrangers, délivre les passe-ports et tient les archives des affaires extérieures, dont le dépôt est à Moscou. Le titulaire de ce département, revêtu quelquefois de la charge importante de vice-chancelier de l'empire, a sous ses ordres le *collége de l'empire pour les affaires extérieures*, où l'on trouve des hommes

de tous les pays. La Russie entretient des ambassadeurs à Paris, à Londres, à Vienne, dans les Pays-Bas et à Constantinople; elle a des ministres et envoyés extraordinaires à Stockholm, à Berlin, à Francfort, à Dresde, Cassel, Weimar, Hanovre et Oldenbourg ensemble, à Stuttgard et Carlsrouhe ensemble, à Naples, à Madrid, à Lisbonne, à Copenhague, à Turin, à Munic, à Rome, à Florence, à Rio-Janeïro et à Téhéran; des chargés d'affaires à Washington et en Suisse; un ministre résident à Hambourg; des consuls-généraux à Londres, Lisbonne, Cadix, Ostende, Bordeaux, Gibraltar, Livourne, Venise, Raguse, Smyrne, Alexandrie, Leipzic, et de simples agens consulaires sur un grand nombre d'autres points.

Le *ministère de la justice* (ministéria ioustitsii) est le quatrième en rang; ses attributions ne sont pas bien exactement définies, mais ce département a trois expéditions, celle pour le sénat, celle pour les gouvernemens et celle pour la chambre héraldique ou l'*héraldie*. Du reste le ministre de la justice est chargé de toutes les fonctions exercées autrefois par les procureurs-généraux, dont le dernier se rendit si fameux. La commission des lois ne fait plus partie de son département; l'empereur actuel en a réuni le comité de rédaction avec sa chancellerie particulière, afin de lui imprimer un nouveau degré d'activité, en le rapprochant de sa personne.

Le *ministère de l'intérieur* (ministéria vnoutrennykh diél) se compose de ce qu'on nomme le département de l'intérieur et de plusieurs colléges, tels que celui des manufactures, dont une section est cependant subordonnée au ministère des finances, celui du commerce intérieur, le collége médicinal, l'administration générale de la police, la direction géné-

rale des postes et le comptoir général du sel. Les attributions du ministre consistent à maintenir l'ordre et la sûreté à l'intérieur, à pourvoir à l'approvisionnement des magasins et des marchés, à veiller à l'entretien des édifices publics, à faire les révisions ou dénombremens périodiques, à seconder les progrès de l'agriculture et de l'industrie, à favoriser le commerce et à soutenir les efforts des colons étrangers. Les gouverneurs et gouverneurs-généraux relèvent de ce ministre : il reçoit les rapports des chambres des comptes (Kameralhöfe) et les correspondances que les maréchaux de la noblesse entretiennnent avec le gouvernement. Les directeurs des postes, des constructions publiques, des établissemens agricoles, l'inspecteur médicinal civil et les grands-maîtres de police, avec tous les autres fonctionnaires de ce ci-devant département, dépendent aussi de lui; mais la direction des ponts et chaussées, ou des voies de communication, en est distraite et forme un corps particulier de l'ordre militaire.

Le *ministère des finances* (ministéria finansof), dirigé depuis quelques années par un homme supérieur, a reçu dans les derniers temps de grands développemens. Formé d'un grand nombre de départemens, que nous devons énumérer, il embrasse les parties vitales de l'économie intérieure de la vaste monarchie russe. Le département des domaines de l'État contrôle les chambres des comptes et des finances (Kameralhöfe) dans ce qui regarde l'administration des terres dépendantes de la couronne, et en reçoit les revenus; il afferme les monopoles de la couronne, et donne son avis sur les terres que le domaine donne à bail sous le nom d'arrendes; les paysans de la couronne, les fermes, les starosties, les bois et forêts, les distilleries d'eau-de-vie, etc., en

dépendent. Le département des mines et de la monnaie embrasse, outre ces deux objets, tout ce qui est relatif à l'exploitation et au transport du sel; les fabriques de la couronne et, jusqu'à un certain point, celles des particuliers; les mines de Perm, de Bérésof, de Goroblagodate et autres; les cours de monnaie de Pétersbourg, de Moscou, d'Iékatérinebourg d'Ijorsk, de Sousoun et de Tiflis en relèvent. Le département du commerce extérieur comprend, indépendamment du collége de commerce, qui prononce dans les matières contentieuses relatives au commerce, les douanes et les entrepôts. Celui de la trésorerie, auquel appartient le comptoir de l'État, est chargé de tout ce qui a rapport à la comptabilité, aux revenus et aux dépenses de l'État. Le département des manufactures, nommé aussi le collége de la chambre (Kammerkollegium), s'occupe spécialement de la fabrication du papier timbré, de celle des lettres de change et de leur émission. A celui des banques de l'empire appartiennent la banque d'assignations, celle d'emprunt, celle du commerce, la commission d'amortissement de la dette publique, et l'expédition du papier-monnaie. Le département du contrôle ou de la révision des comptes n'est pas placé sous la direction du ministre des finances, mais il a un chef particulier, qui est le contrôleur de l'empire. Le trésorier de l'empire, au contraire, et le maître des rentes relèvent du ministre même.

Le *ministère de l'instruction publique* (ministéria narodnago prosvechtchéniya) est chargé de la direction suprême de tous les établissemens séculiers consacrés à l'éducation de la jeunesse, des affaires concernant les sciences et les arts, de la censure, des imprimeries, des académies, des bibliothèques et collections de toute espèce. Le *collége de justice* en relève : réduit aujourd'hui à ne former qu'une

espèce de consistoire-général appelé à connaître des affaires matrimoniales et autres concernant les membres des églises évangéliques, il a cessé d'être une cour d'appel pour les provinces prétendues allemandes. Les présidens des académies et les curateurs d'universités sont placés sous les ordres immédiats du ministre, qui reçoit aussi la correspondance des gouverneurs chargés, dans leurs districts, de l'inspection des écoles.

2. L'*administration locale* est confiée aux gouverneurs généraux ainsi qu'aux gouverneurs civils. Nous avons déjà vu (page 50) que les *gouvernemens généraux* ou vice-royautés sont au nombre de quatorze : ils comprennent deux, trois ou quatre gouvernemens, suivant leur importance ou les localités; la Finlande en forme un à elle seule. Ils sont administrés par des militaires ayant au moins le rang de lieutenans-généraux, et qui commandent en même temps la division de troupes stationnée dans leur vice-royauté. Le gouverneur général n'est ni juge ni législateur, mais il sanctionne les jugemens portés par les hautes cours et les fait mettre à exécution; tous les fonctionnaires civils lui sont subordonnés et lui adressent leurs rapports, aussi bien que les commandans des forteresses, et même le général commandant la troupe. Muni de grands pouvoirs, il jouit encore de droits considérables; le sénat peut bien lui demander compte de sa gestion, mais il n'appartient qu'à l'empereur de le réprimander ou de lui infliger quelque punition.

Les *gouvernemens* organisés sont au nombre de cinquante ou de cinquante-et-un, en y comprenant le cercle de Bialystok, qui, en raison de son peu d'étendue, ne reçoit pas le nom de gouvernement. Mais il reste de vastes portions de terrains qui, par leur immense étendue ou la dépopulation où

ils sont encore, n'ont pu jusque-là être organisés en gouvernemens réguliers : ces divisions administratives provisoires sont nommées *oblastes* ou juridictions (voyez page 50).

Dans l'origine un gouvernement devait comprendre de trois à quatre cent mille individus mâles; mais cette règle, bientôt abandonnée, souffre aujourd'hui de nombreuses exceptions, comme il est facile de s'en assurer en jetant un coup d'œil rapide sur le tableau synoptique que nous avons donné à la page 52 et suivantes. Quelques-unes de ces divisions ont conservé leur ancienne dénomination historique, comme la Finlande, la Courlande, la Tauride, etc.; mais la plupart tiennent leur nom de la ville qui en est le chef-lieu. Le gouvernement d'Orenbourg n'appartient ni à l'une ni à l'autre catégorie, puisque son chef-lieu actuel est Oufa. La constitution des gouvernemens n'est pas la même pour tous; ceux de Kief, de Tchernigof, de Poltava, de Livonie, d'Esthonie, de Courlande, de Finlande, de Vitebsk, de Mohilef, de Vilna, de Grodno, de Minsk, de Podolie et de Volhynie ayant conservé quelques restes de celle qui les régissait avant leur incorporation à la Russie, ainsi que certains priviléges.

Les gouverneurs civils représentent dans leur gouvernement le gouverneur général : ils sont chargés de toute la partie civile de l'administration, confirment les jugemens des tribunaux inférieurs et nomment à diverses places; ils sont chefs du collége de provision ou prévoyance générale et inspecteurs naturels des écoles; ils peuvent demander compte de leur gestion à toutes les autorités du gouvernement, la haute-cour exceptée; leur volonté fait loi, lors même que le conseil de régence ne partage pas leur avis. Cependant c'est en conseil de régence que doivent être pris par lui

toutes les mesures importantes, et ce conseil inscrit ses contradictions sur le procès-verbal des délibérations. Déjà réglées par le manifeste de Catherine, les attributions des gouverneurs sont encore précisées par un oukase très-sage, rendu le 16 Août 1802.

Le vice-gouverneur, qui, comme le gouverneur, est à la nomination de l'empereur, remplace son supérieur en cas d'absence ou de maladie; de plus, il a la présidence de la chambre des finances, qui, chargée de l'administration des biens et de la perception des revenus de la couronne, se compose en outre de trois conseillers, du maître des rentes, de deux assesseurs, de quatre jurés et de deux secrétaires. Le conseil de régence est formé de deux conseillers et d'un secrétaire, tous également à la nomination du monarque.

Les autres autorités dont la sphère d'activité embrasse tout un gouvernement, sont les suivantes :

La cour de justice supérieure (Oberlandsgericht), qui prononce en dernière instance dans toutes les affaires civiles relatives à une valeur au-dessous de 500 roubles, ainsi que dans les affaires criminelles : les affaires civiles plus considérables peuvent être portées encore devant le sénat; mais malgré l'appel interjeté dans un pareil cas, la sentence de la cour reçoit provisoirement son exécution. C'est à elle qu'on en appelle des jugemens de la cour des statuts, de celle des pupilles, ainsi que des arrêts de la magistrature du gouvernement. Divisée en deux sections, dont l'une criminelle, l'autre civile, elle se compose de deux présidens, de deux conseillers, de huit assesseurs, dont quatre doivent appartenir à la classe des bourgeois, et de deux secrétaires.

La cour de conscience ou d'équité, qui prononce dans les causes concernant les mineurs, les indi-

vidus frappés d'interdiction, etc., qui accommode les procès par un compromis entre les parties et qui veille à ce que les prisonniers ne restent pas trop long-temps détenus sans jugement. Elle se compose d'un juge, de deux assesseurs nobles, d'autant d'assesseurs bourgeois et de deux autres tirés des populations de la campagne, et d'un secrétaire.

Le collége de provision générale, qui, composé du gouverneur, de deux membres de la haute-cour, de deux de la magistrature du gouvernement, de deux des tribunaux inférieurs et de trois assesseurs des trois différens ordres, a l'inspection et la direction de tous les établissemens sanitaires et de bienfaisance, ainsi que de ceux qui sont consacrés à l'instruction des pauvres et à l'extinction de la mendicité. Les maisons de travail et les prisons rentrent dans les attributions de ce collége.

Enfin, le collége de médecine, qui veille à la salubrité et à la santé publiques, nomme les médecins cantonaux, inspecte les pharmacies, est chargé de la médecine juridique, etc. Il se compose d'un inspecteur qui est en même temps le physicien du chef-lieu du gouvernement (Stadtphysikus), d'un opérateur, d'un accoucheur, de deux sages-femmes et d'un secrétaire.

A ces autorités, constituées pour tout le gouvernement, on peut ajouter encore le comité de la noblesse, simulacre d'une représentation partielle. Présidé par le maréchal de la noblesse, ce comité veille aux intérêts de son ordre et vote les fonds destinés à des établissemens qui en dépendent. Il peut correspondre directement avec le ministère et s'adresser en droite ligne à l'empereur lui-même.

Chaque gouvernement a en outre un procureur qui, avec les deux *fiscaux* ou solliciteurs qui lui

sont subordonnés, tient la main aux intérêts de la couronne, dénonce la négligence ou la malversation, veille à l'observation des lois et ordonnances, et poursuit les criminels. Il a, enfin, un arpenteur, un architecte et un maître de poste.

Tout gouvernement est divisé en plus ou moins d'*arrondissemens*, selon son étendue. Chaque arrondissement ou cercle comprend de 20 à 30,000 individus mâles, nombre qui toutefois varie suivant les circonstances; car le gouvernement de Koursk a quinze cercles, tandis que celui d'Esthonie n'en a que deux, et que celui de Bialystok n'en forme même qu'un seul (13). Le chef de chaque cercle c'est le président de la cour inférieure, qu'on nomme aussi *des statuts*, et qui se compose, outre ce chef, qu'en quelques localités on nomme capitaine ou Hauptmann, de deux assesseurs nobles, d'un égal nombre d'assesseurs de la campagne et d'un secrétaire. La cour inférieure est chargée de l'administration locale, des matières de police concernant les campagnes, de l'information des procès criminels, du jugement dans les affaires correctionnelles et de l'exécution des sentences. La cour du cercle, plus haute d'un degré, forme une cour d'appel pour celles des statuts, et connaît des affaires civiles et criminelles. Elle se compose du juge de cercle, de quatre assesseurs dont deux des campagnes, et d'un secrétaire ayant sous lui plusieurs employés formant la chancellerie. La cour noble des pupilles, composée de onze membres nobles et présidée par le maréchal de la noblesse du cercle, est de même particulière à chaque arrondissement, qui a en outre

(13) On trouvera tous les détails de ces divisions dans le Tableau général qui accompagnera ce volume, détails qu'il serait fastidieux d'entasser ici.

son maître de rentes avec quatre assesseurs jurés, son arpenteur, son avocat ou solliciteur, son médecin, son chirurgien et sa sage-femme. Tous les fonctionnaires nobles attachés à ces différentes autorités et magistratures locales sont élus périodiquement par la noblesse des cercles; librement, car un oukase de l'empereur Alexandre défend aux gouverneurs d'influencer les élections. Les paysans choisissent eux-mêmes les assesseurs de leur ordre, dont la présence devient nécessaire toutes les fois qu'un cultivateur comparaît devant une cour.

Quant aux *villes*, elles ont une constitution particulière, qu'elles doivent également à la sollicitude éclairée de Catherine II. L'espèce de municipalité par laquelle elles sont régies, et dont tous les membres sont librement élus par les communes, se compose de deux bourgnemestres et d'au moins quatre conseillers, tous salariés par les villes mêmes; c'est ce qu'on nomme *douma* ou conseil de ville. Quelques bourgs ont aussi des douma avec un bourguemestre et deux conseillers. Cette magistrature municipale prononce dans toutes sortes de débats entre bourgeois, et exerce aussi un contrôle sur la vente d'immeubles et sur les étrangers qui s'établiraient dans la ville: elle est renouvelée tous les trois ans; dans les petites villes, par le concours de tous les bourgeois, et dans les grandes, par ceux qui paient au moins 50 roubles d'impôts à la couronne: il faut d'ailleurs, pour voter, avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans.

Dans chaque ville il y a en outre un *conseil commun municipal* et un *conseil de six voix*, qui l'un et l'autre sont présidés par le chef de la bourgeoisie, appelé *golova*, magistrat non-salarié, dont la charge élective dure trois ans. Le premier conseil a pour objet de nommer les membres de l'autre,

de délibérer sur les intérêts communaux, de veiller à la paix et à la sécurité dans l'intérieur de la ville. Il est renouvelé tous les trois ans : chacune des six classes sur lesquelles les bourgeois sont répartis, y envoie un représentant élu au scrutin. Ces six classes sont : les bourgeois possédant une propriété immobilière dans l'enceinte de la ville; les trois guildes de négocians; les maîtrises et jurandes; les gostes ou étrangers fixés dans une ville à raison de leurs affaires; les bourgeois notables, comme ci-devant fonctionnaires municipaux, grands banquiers, armateurs de vaisseaux, marchands en gros, hommes de lettres, artistes, etc.; les artisans non encore enregistrés dans le livre de la bourgeoisie. C'est dans ce premier conseil que se recrute celui dit de six voix, formé d'un membre de chaque classe; il est présidé par le *chef* auquel est encore confiée la présidence de la cour des orphelins de la ville. Ce conseil a pour attributions l'entretien et la construction des bâtimens publics, le maintien du bon ordre et de la paix dans les guildes et les maîtrises, l'administration des revenus communaux; il concourt en outre aux buts bienfaisans du collége de provision générale. Enfin, la *cour orale*, dont les membres sont élus tous les ans par les marchands et les artisans, accommode les affaires concernant les dettes ou autres d'une importance très-secondaire. (14)

Chaque grande ville a d'ailleurs son commandant nommé par le gouvernement, et souvent son maître de police; dans les petites, il y a un bailli, nommé gorodnitchéï : ces fontionnaires, chargés de la police

---

(14) Voyez, sur le mode de constitution des villes, le réglement de Catherine II, dont voici une traduction allemande : *Catharina II, Stadtordnung :* Réglement municipal de Catherine II, traduit du russe en allemand par ARNDT ; Saint-Petersbourg, 1785, in-4.°

et de la surveillance des bâtimens et magasins de la couronne, commandent la milice qu'on nomme *de l'intérieur*, vieux militaires chargés du maintien de la paix et de la garde des prisonniers. Le gorodnitchéï n'est point juge, mais il tient la main à l'exécution des lois, poursuit les coupables et exécute les sentences.

3. La *police*, comme on l'a vu dans le paragraphe précédent, a deux branches en Russie : la partie centrale et la partie locale. La première est rangée sous les ordres immédiats du ministre de l'intérieur; la seconde, organisée surtout dans les deux capitales sur un pied large et remarquable sous plus d'un rapport, est exercée au nom des gouverneurs par des délégués particuliers, nommés grands-maîtres, maîtres de police et autrement.

Dans un État aussi vaste et aussi peu avancé sous le rapport moral que l'est la Russie, cette branche de l'économie politique, plus importante que partout ailleurs, demande aussi une vigilance toute particulière. Sous le point de vue de l'activité, la police russe ne laisse assurément rien à désirer : sa vigilance est la même dans les villes et dans les campagnes, et l'on peut dire qu'il règne en Russie autant de sûreté qu'en aucun autre pays: le nombre des attentats aux personnes n'y est guères plus grand que partout ailleurs, et le brigandage sur les grands chemins y est peut-être même moins fréquent que dans certaines contrées qui se vantent d'une haute civilisation Mais la moralité des agens employés présente-t-elle toujours la garantie qu'on est en droit d'en attendre? Les restitutions des objets volés, par exemple, s'opèrent-elles aussi facilement, aussi fréquemment que leur découverte? Sans nous prononcer sur ces questions, auxquelles d'ailleurs la police de quelques autres pays donnerait également lieu, nous dirons que

sous ce rapport comme sous tant d'autres, la Russie fait des progrès et réforme bien des abus.

Au reste, la police entretient des magasins considérables, exerce un contrôle sévère sur les colporteurs, les mendians, les voitures, les cabarets, les marchés et d'autres lieux publics. Ses dispositions contre l'incendie sont admirables; mais l'éclairage public et le pavage laissent beaucoup à désirer. Des *boudotcheniks* ou sentinelles de police, placées dans des guérites qu'on trouve de distance en distance sur la voie publique des grandes villes, veillent jour et nuit au bon ordre et à la tranquillité des citoyens, ainsi qu'à la salubrité publique et à la bonne qualité des marchandises exposées en vente.

Dépourvu de données satisfaisantes sur une branche d'administration qui, par sa nature même, se couvre d'obscurité, nous nous bornerons à consigner ici quelques observations et calculs empruntés soit aux registres de la police, soit à ceux des colléges médicinaux.

État des hôpitaux en 1811 *et* 1812.

Il existait à cette époque :

8	hôpitaux de	1.re classe,	admettant au-delà de 100 malades.
32	—	2.e classe,	— 30 —
17	—	3.e classe,	admettant 30 malades seulement.
57	hôpitaux.		

La mortalité y était de 1 sur 10.

On comptait encore dix-sept maisons de refuge pour les orphelins. Les hôpitaux du comité de surveillance institué en 1775 par Catherine II ont admis pendant ces deux ans 38,355 malades, dont 26,434 ont été guéris. (15)

(15) Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Année 1824, t. 9.

État de l'hôpital impérial des pauvres malades à Saint-Pétersbourg en 1827.

Malades reçus. 2306.	Externes traités à l'hôpital 31,092.
morts 589.	Dépenses de l'hôpital pendant cette
1717.	année 202,024 roubles.

Dans les quatorze premières années de l'établissement de cet hôpital

Ont été traités	22,736 malades reç., et	222,755 malades ext.
Ont été guéris	15,959 —	111,121 —
Sont morts . .	4,667 —	
Ont été rayés des registres		40,776 —

La mortalité y était de 1 sur 5. (16)

En 1827 ont été admis dans tous les hôpitaux de l'empire 260,308 individus malades; de ce nombre 246,025 en sont sortis guéris, et 11,993 y sont morts.

La mortalité était de 1 sur 21.

Le nombre d'individus auxquels on a inoculé la vaccine pendant la seconde moitié de l'année 1826 et dans le cours de l'année 1827, ne s'élevait encore qu'à 622,967. On se rappelle que les naissances de la seule année 1827 étaient, au sein de l'Église dominante seulement, de 1,844,769 enfans. (17)

Nous ajouterons à notre tableau de la mortalité à raison de l'âge (pages 61, 62), les données suivantes relatives à l'année 1826, où les décès dans les mâles étaient de 600,162.

---

(16) M. DE GOUROFF, *Mémoire sur l'état actuel de l'hôpital impérial des pauvres malades à Saint-Pétersbourg;* Saint-Pétersbourg, 1817, in-8.°

(17) Ces dernières données ont été publiées par les journaux de la capitale de la Russie, ainsi que celles sur les accidens divers qui ont influé sur la population du pays et le bien-être des habitans.

Sont morts à un âge au-delà de 90 ans 2785 individus mâles.

	95 —	1432	—
	100 —	818	—
	115 —	38	—
	120 —	24	—
	125 —	7	—
Est mort à	160 —	1	—

La proportion des morts aux vivans est, pour tout l'empire, de 1 à 40; celle des naissances, relativement aux morts, de 16 à 10; celle des naissances, relativement à la population générale, de 1 à 25; celle du sexe masculin au sexe féminin, de 44 à 40; la proportion, enfin, des mariages, relativement au nombre des habitans, est comme de 1 à 100. (18)

A Saint-Pétersbourg sont morts en 1818, 9590 individus; en 1824, 9750 individus, et en 1825, 12,153. Les naissances, dans cette dernière année, n'étaient que de 8910.

La mortalité à Saint-Pétersbourg est donc, année commune, de trois sur cent; elle était en 1825 d'un vingt-cinquième de la population totale. C'étaient 8234 individus mâles et 3919 du sexe féminin. Sur les 8910 enfans nés en cette année, 1579, c'est-à-dire plus d'un cinquième, étaient illégitimes, 1224 appartenaient aux confessions catholique et évangélique. Le nombre d'enfans nés dans la religion grecque était en conséquence de 7686, dont 3864, c'est-à-dire la moitié, sont morts avant d'avoir atteint l'âge de cinq ans; 243 avant dix; 551 avant quinze; 440 avant vingt; 1405 avant vingt-cinq; 655 avant trente; 1155 avant 35; 536 avant 40; 799 avant 45; 316 avant 50, et dont 23 atteignirent un âge qui dépassait 90 ans (19). Selon M. Granville,

(18) M. DE WEYDEMEYER, *Tableaux historiq., etc.*; XI.e Tabl.

(19) *Calendrier de Saint-Pétersbourg, publié par l'Académie imp. des sciences. pour l'année* 1827; p. 97. Il paraît en russe et en allemand.

médecin anglais, il y avait sur le nombre de 9590 morts, de l'année 1818, 2260 enfans, et sur les 7930 adultes qui restent, 2930 sont morts de consomption.

Dans la même capitale le nombre des enfans trouvés est prodigieux : pendant dix mois de séjour que M. Granville y a fait dernièrement, on en a reçu 3554 à l'hospice des enfans trouvés. S'il est vrai que tous les dix mois les admissions soient aussi nombreuses, 4000 enfans naturels entreraient chaque année dans l'établissement, c'est $\frac{1}{78}$ de la population de Saint-Pétersbourg, qui est de 313,000 ames. (20)

Accidens divers qui ont influé sur la population du pays et le bien-être des habitans.

ACCIDENS.	En 1823.	En 1824.	En 1825.	En 1826.	En 1827.
Individus morts subitement .	12,146	12,542	13,363 (21)	12,929	14,825
Individus assassinés. . . .	1,099	1,287	1,110	1,095	1,226
Suicides	986	1,069	1,066	966	1,176
Monstres mis au monde . . .	14	7	6	12	11
Enfans abandonnés et trouvés.	23	24	16	20	(22) 12
Brigandages commis	210	193	154	107	189
Désert., vagab. et crim. arrêtés	2,736	2,491	2,931	3,190	2,739
Prisonniers évadés	50	89	51	3	27
Incendies dus au hasard. . .	2,961	2,474	3,036	2,826	3,461
Incendies dus au crime . . .	96	82	120	98	192
Maisons détruites par incendie dans les villes	1,324	804	1,142	1,240	1,976
Moulins, greniers et maisons des champs ainsi détruits.	23,754	13,405	15,483	23,674	24,487
Forêts incendiées (dessait.) .	10,724	10,212	124	5,528	4,083
Bétail enl. par épizoot. (têtes).	24,535	29,209	829,505	65,181	39,981
Chevaux enlevés par épizootie.	19,262	10,560	84,092	13,797	10,706

(20) *Revue Britannique.* Mars 1829, t. 23, p. 123.

(21) Sur ce nombre 442 sont morts à Saint-Petersbourg.

(22) Nous donnons ici ces chiffres tels que nous les avons trouvés dans la

IV. JUSTICE ET LÉGISLATION. 1. Par ce qui précède on a pu voir qu'en Russie le *pouvoir judiciaire* n'est pas indépendant de l'administration et ne forme pas, par conséquent, une catégorie à part. Le sénat n'est pas uniquement une haute-cour de justice, les tribunaux des gouvernemens sont placés sous le contrôle et souvent même sous l'influence des gouverneurs et des gouverneurs généraux, et, quoique ces fonctionnaires n'aient, à proprement parler, aucune attribution judiciaire, toute sentence prononcée par les tribunaux n'est valide qu'après avoir obtenu leur sanction. Dans un ordre inférieur ce sont, comme nous l'avons dit, le magistrat, dans les villes, et la cour du cercle, dans les campagnes, qui connaissent des affaires litigieuses et de tous les procès en première instance; de leurs jugemens on peut appeler à la haute-cour du gouvernement, et dans un petit nombre de cas, pour lesquels il n'y a pas de règle fixe, le recours à l'Empereur reste encore ouvert. Les provinces allemandes diffèrent par leur constitution intérieure des autres gouvernemens : outre les autorités inférieures qui leur sont particulières et celles qu'elles partagent avec toutes les autres parties de l'empire, ils ont encore une cour d'appel, qui est le *tribunal de la cour*. Il en existe un dans chacune des deux capitales.

De nombreux avocats sont attachés à chaque tribunal; trop souvent ces hommes spéculent sur la simplicité des plaideurs : mais dans les provinces baltiques on rencontre parmi eux de véritables légistes,

Gazette académique de Saint-Pétersbourg, sans en garantir l'exactitude. Les nombres représentant les enfans trouvés et abandonnés doivent être infiniment au-dessous de la réalité, quoique les enfans déposés ou nés en très-grand nombre dans les hospices n'y soient point compris. En prenant même au pied de la lettre le mot d'enfans trouvés, il est peu croyable que les deux capitales ne donnent pas un chiffre plus considérable.

dont le plus ou moins de salaire n'est pas l'unique mobile et qui savent défendre leurs cliens au lieu de les rançonner.

Malgré les ordres pressans et réitérés de l'empereur actuel et de son prédécesseur, les juges montrent toujours peu d'empressement à faire bonne justice. Ils mettent souvent une négligence blâmable dans l'accomplissement de leurs devoirs, et les procès traînent communément en longueur. Pour se faire une idée de la lenteur qu'on met à exécuter les volontés bienveillantes du prince, et de la manière dont les causes s'entassent dans les greffes, il suffit de relire le rescrit adressé par l'empereur Nicolas à son ministre de la justice, en date du 3 (15) Janvier 1827. Il est dit dans cette pièce que le nombre des prisonniers ayant été au commencement de l'année 1826 de 127,000, on était parvenu à les expédier dans le courant de cette année, au point qu'au commencement de l'année 1827 il ne restait plus dans les prisons que 4900 individus. Un oukase prescrit que les affaires concernant des individus arrêtés et détenus pour crime soient constamment jugées les premières. Du reste, 2,850,000 causes de toute espèce étaient pendantes, durant la même année, devant les différens tribunaux de l'empire!

2. C'est une erreur beaucoup trop accréditée que de croire que la Russie manque absolument de toutes *lois écrites*. Bien que le pouvoir législatif réside essentiellement dans la personne de l'empereur et que chaque oukase rendu par lui ait force de loi et abroge toute disposition légale qui serait contraire en tout ou en partie à son texte, quoique enfin d'un tel état de choses il résulte de nombreuses et graves contradictions qui nuisent à l'autorité des lois en même temps qu'elles embrouillent la science du légiste, la Russie possède pourtant, comme d'autres

États et depuis des siècles, certains codes de lois. Quoique modifiés en mille points, et ne répondant plus à quelques égard aux besoins actuels, ces codes forment toujours le *droit russe*, la base des décisions judiciaires.

La *Pravda Rousskaïa* ou *Pravda Slavidn*, c'est-à-dire le droit russe, donné aux Novgorodiens en 1017 par le sage Iaroslav Vladimirovitch, fut le premier droit écrit des nations slavonnes et resta long-temps la base de la législation russe. Nous disons, le premier droit *écrit;* car dès l'an 912 et dans le traité qu'Oleg conclut avec l'empereur de Byzance, il est question de lois slavonnes, antérieures, par conséquent, à ce premier essai de fixer la législation. Rien de plus simple, rien qui trahisse mieux l'état d'enfance où se trouvait encore la société, que ce code, dont néanmoins les principales dispositions paraissent avoir été empruntées à la législation des Scandinaves et des peuples germains. Le droit criminel et le droit civil y sont confondus, mais on n'y rencontre encore aucune trace de punitions : les lois ne châtient pas, elles restituent à chaque individu ce qu'il a perdu et réparent le mal qu'il a souffert. Dans les dix-sept titres ou articles dans lesquels on divise communément la Pravda, les seuls points qui soient réglés sont les suivans : à qui appartient-il de venger le meurtre commis sur une personne, et si l'on renonce à la vengeance, quel dédommagement est-on en droit d'exiger? de quelle manière peut-on rentrer en possession d'objets qu'on a perdus par la violence ou la fraude? comment prouve-t-on son droit de propriété et quel dédommagement peut-on réclamer indépendamment de la restitution? enfin, quelle est la réparation que réclame la violence commise à l'égard d'une personne libre par un homme libre aussi, ou par un esclave?

Porter la main à la barbe d'un individu ou le frapper d'un bâton, c'est s'attaquer à ce qu'il a de plus cher, et ce délit, contre lequel il est plus difficile de se mettre en garde, emporte aussi une réparation plus forte que des coups portés avec une épée.

Tel est à peu près tout le contenu de ce premier code, mais il reçut plus d'extension sous les fils de Iaroslaf, qui y ajoutèrent dix-huit autres articles, et au 13.e siècle on le trouve déjà développé au point qu'il entre dans toutes sortes de détails et offre bien plus de garanties au droit de propriété. (23)

L'original de la chronique de Nestor renfermait la Rousskaïa Pravda dans toute sa teneur et avec sa continuation attribuée à Isiaslaf Iaroslavitch et à ses frères; mais les copistes l'ont le plus souvent négligée. Cependant ce monument nous a été transmis dans deux manuscrits, dont le plus ancien est conservé à l'Académie impériale des sciences; l'historien Tatichtchef en a trouvé l'autre dans une chronique russe, et l'on a découvert dans les archives de l'église de Sainte-Sophie à Novgorod un exemplaire complet du code plus étendu, qu'on peut regarder comme une amplification de celui de Nestor; amplification qui porte le caractère d'une civilisation plus avancée que n'était celle dont la première Pravda fut le produit. Telle n'est cependant pas l'opinion de tous les savans: M. Strahl, par exemple, regarde l'amplification même comme le véritable code de Iaroslaf, dont le texte du chroniqueur Nestor n'aurait fourni qu'un extrait (24). Le manuscrit de Sainte-Sophie, qui est sur parchemin, paraît être de l'année 1280; parmi les autres,

(23) Voyez Joh. Ph. Gust. Ewers, *Das älteste Recht der Russen*, c'est-à-dire, De la plus ancienne législation des Russes, avec des développemens historiques; Dorpat et Hambourg, 1826, in-8.°, XVI et 348 pages. Dans cet ouvrage remarquable on trouve aussi une traduction allemande de la Pravda, de sa continuation et de l'amplification.

(24) Strahl, *Beiträge zur russischen Kirchengeschichte*, p. 9, 10.

le plus remarquable est celui, également sur parchemin, que renferme la bibliothèque du comte A. J. Moussine-Pouchkine, si précieuse pour l'histoire et la paléographie nationales.

La première édition imprimée de la Pravda est celle que le célèbre et infatigable Schlœtzer publia séparément en 1777 (25); il en parut une seconde dans l'*Ancienne bibliothèque russe* (26), et le savant J. H. Boltine fit aussi imprimer en 1792, et itérativement en 1799, le code plus étendu qu'on doit à Vladimir Monomaque et à ses successeurs (27).

Ces premières lois, si douces et si patriarcales, étaient calquées sur l'état d'enfance de la société : elles durent paraître insuffisantes quelques siècles après. En effet, dans l'intervalle les besoins s'étaient multipliés, et des mesures plus coërcitives étaient devenues nécessaires à la suite de la dépravation des mœurs, résultat de la longue humiliation dans laquelle la Russie gémit pendant le règne des Tatars. Ivân III Vassiliévitch s'occupa le premier de la réforme de la législation de son pays, en publiant, en 1498, l'*Oulojénié Zakonn*, ou le code de lois qu'il avait fait rédiger par le scribe (diak) Vladimir Goussef; toutefois cette réforme ne fut accomplie qu'en 1550, année où Ivân IV Vassiliévitch, après

(25) *Pravda rousskaïa dannaïa v' xi vèkai Novgorodtsam, kniasem Iaroslavom, etc.*, c'est-à-dire, Droit russe donné au 11.e siecle aux Novgorodiens par le prince Iaroslaf Vladimirovitch et son fils Isiaslaf Iaroslavitch, publié par F. A. SCHLŒTZER; Saint-Pétersbourg, 1777.

(26) *Prodolgénié drevneï rossüskoï Vivliofiki;* Saint-Pétersbourg, 1786. t. 1, p. 9-22.

(27) *Pravda rousskaïa, ili zakony vélikhykh kniaseï Iaroslava, etc.*, c'est-à-dire, Droit russe, ou Lois des grands-princes Iaroslaf Vladimirovitch et Vladimir Vsévolodovitch Monomaque dans l'ancien texte et avec une traduction en russe moderne, publie par la société des amateurs de l'histoire nationale; Saint-Pétersbourg, 1792, et Moscou, 1799. On en trouve un texte plus authentique dans les *Monumens russes* (Rousskiya dostopamiatnosti); Moscou, 1815, p. 28-85.

avoir pris l'avis de ses boïars et légistes, promulgua le *Soudebnik*, code de lois dont la Pravda forme le fond, mais qui y fait des additions importantes et tous les changemens que le nouvel et triste état des choses rendait indispensable. Bien que la fixation du droit civil et criminel en forme le principal objet, il règle aussi la procédure et renferme beaucoup de dispositions relatives à la constitution de l'Église et aux droits des évêques. Il réorganise les autorités judiciaires et en précise les attributions. Admettant encore le combat juridique, il s'étend sur les causes qui peuvent y donner lieu, sur les personnes qui peuvent y prétendre par elles-mêmes, sur les remplaçans de ceux qui n'en ont pas le droit, sur les armes à employer, etc. La restitution y forme aussi un principe fondamental, mais le Soudebnik réprime en outre, par des peines sévères, la violation de l'ordre et de la sûreté publique, ainsi que celle du droit de propriété. Il porte la peine de mort contre ceux qui attenteraient à la vie du souverain, contre les rebelles, les traîtres, les incendiaires, les sacriléges, les meurtriers, les brigands, les faussaires et les chefs de voleurs; il punit du knoute les simples attentats à la propriété, autorise l'usage de la torture et prévoit tous les genres d'infraction aux lois. Il règle aussi les rapports de l'homme libre à l'esclave et soumet cette classe à une jurisprudence particulière. Le droit de l'hérédité y est consacré avec toutes ses conséquences, et une disposition expresse ordonne l'enregistrement de toutes les propriétés achetées ou vendues, sous peine aux intéressés de prendre sur eux tous les risques d'un marché qui resterait sans garantie. (28)

---

(28) Voyez pour plus de détails sur le Soudebnik : G. EWERS und M. VON ENGELHARDT, *zur Kenntniss Russlands und seiner Geschichte*,

Ce code, imprimé pour la première fois à Moscou en 1768, in-4.°, sous les auspices de Schlœtzer, et plus tard, en 1786, avec un commentaire de l'historien Tatichtchef, reste comme un monument remarquable des beaux jours du règne d'un prince ferme et sage alors, mais dont l'âge plus avancé ne réalisa pas les espérances que sa première jeunesse avait fait concevoir. Toutefois, rédigé dans un temps de crise et au moment même de la renaissance de la Russie, il ne put suffire long-temps à ses besoins nouveaux et fit place, un siècle après, au *Sobornoïé Oulojénié Zakonn*, qui, sous Alexis Mikhaïlovitch, devint la loi suprême de l'État. Rédigé par une commission de cinq grands fonctionnaires, soumis ensuite à une assemblée de prélats et de boïars présidée par le patriarche, et promulgué par le tsar en 1649, l'Oulojénié ne fut en quelque sorte qu'une nouvelle édition revue et corrigée du Soudebnik, dont il perfectionna et développa quelques parties, en adoucissant en même temps un grand nombre de dispositions, surtout celles relatives à la torture, dont l'usage jusque-là avait été si fréquent. Il est vrai qu'à d'autres égards, nommément dans le chapitre des vols et brigandages, il est plus sévère que la législation antérieure. Entrant dans les plus grands détails, il statue des peines pour toutes les espèces de délits, bien souvent sans proportionner la gravité du châtiment à l'importance du crime; car, tandis que l'usage du tabac ou même la vente et la simple possession de cette marchandise était punie du knoute, de l'exil, de la confis-

---

c'est-à-dire, Mémoires relatifs à l'étude de la Russie et de son histoire; n.° 1, Dorpat, 1818, in-8.° Ce recueil ne fut malheureusement pas long-temps continué; mais depuis le nouvel an M. Engelhardt en publie un nouveau, sous le titre de *Mélanges russes* (Russ. Miszellen).

cation, tandis qu'on fendait les narines et coupait les oreilles à ceux qui n'avaient commis que ce faible délit, un assassinat commis par un père sur son enfant était expié par l'amende honorable et un emprisonnement de peu de durée. Il est vrai que ce dernier fait s'explique par l'autorité illimitée que les lois russes accordaient aux pères sur leurs enfans; non-seulement ils pouvaient les livrer à l'esclavage, mais ils avaient la faculté de les vendre jusqu'à quatre fois, et un mari pouvait en agir de même avec sa femme. L'Oulojénié porte de plus que le faussaire, le parjure et le suborneur seraient punis du knoute, qu'on couperait une oreille au brigand et au voleur; il veut que le blasphémateur, le sacrilége, l'hérétique, l'incendiaire et quiconque essayerait d'ébranler un Russe dans sa croyance, soient brûlés vifs; que le faux-monnayeur périsse en avalant du plomb fondu; que la femme qui aurait assassiné son mari périsse misérablement enterrée jusqu'au cou; que les meurtriers, que les brigands relaps, que les voleurs deux fois repris, soient mis à mort par la hache ou par la corde. D'autres genres de supplice furent la roue, le pal et la flagellation à mort. La confiscation, l'exil, la mutilation, sont aussi autorisés par l'Oulojénié, qui, dans certains cas, ordonne encore de fendre les narines, de couper les oreilles, d'appliquer le knoute ou fouet à pointe, ainsi que les *battoks* ou baguettes : ces deux dernières peines sont prononcées contre un grand nombre de délits. La peine de l'amende s'y rencontre moins souvent, cependant en se laissant fortement rançonner on échappait toujours à la punition, excepté dans les cas de haute trahison. On a horriblement abusé de ce qu'on nommait *crier le mot*; c'était une manière brutale d'accuser quelqu'un de haute trahison : cette dénonciation qu'indiquait le cri de *fait et mot* (diélo i slovo), qui pourrait pa-

raître bizarre si les conséquences en eussent été moins effrayantes, ne restait jamais sans effet. Une disposition si honteuse, prêtant à tant d'abus, et que d'infâmes délateurs faisaient fréquemment tourner contre des innocens, soit qu'ils les craignissent ou qu'ils enviassent leur bonheur, ne fut pourtant abolie que par Pierre III Fœdorovitch.

Ce code très-remarquable, quoique fort imparfait, qui comprend en tout vingt-cinq titres et neuf cent soixante-trois articles, n'a jamais été abrogé : cependant toutes ses principales dispositions ont été modifiées depuis par de nombreux oukases. On en conserve l'original à l'Oroujeinaïa Palata, c'est-à-dire au dépôt d'armes de Moscou (voyez p. 89) : écrit sur un rouleau long de trente-cinq archines sur environ huit ou dix pouces de large, il est signé par le patriarche Joseph, plusieurs archevêques et évêques, et par trois mille boïars et notables citoyens. L'original russe fut imprimé en 1780 (29); mais on en avait depuis long-temps une traduction latine que le baron de Meyerberg avait annexée à son *Iter in Moschoviam* (30), et une autre en allemand, publiée par G. B. Struven à Dantzig en 1723.

Nous avons dit qu'une série d'oukases subséquens apportèrent à ce code de graves changemens : en effet, au commencement du règne de Pierre I.er il avait perdu presque toute importance, et ce monarque, voulant le venger de cette espèce de dégradation, tâcha de le mettre en harmonie avec lui-même, en y insérant les oukases qui lui semblaient

---

(29) *Oulojénié po kotoromou soud i rosprava vo vsaikikh dièlakh, etc.*, Code suivant lequel droit et justice sont rendus en toutes choses dans l'empire de Russie, composé et imprimé sous le règne de S. M. le seigneur tsar et grand-prince Alexis Mikhaïlovitch; Saint-Petersbourg, 1780, in-4.°, 248 pages et 50 pages d'index.

(30) *Sine anno et consule* (*Coloniæ*, 1663 ?), in-fol., p. 111-236.

utiles et en en élaguant tout ce que des lois postérieures avaient déjà changé ou rapporté. Telle est l'origine du *Svodnoïé oulojénié* ou du code de lois modifié de Pierre le grand, code qui n'a jamais été imprimé et que ce grand prince comptait remplacer bientôt par un travail nouveau, complet et rédigé dans les principes et suivant les besoins de son époque. Ce fut lui qui, le premier, institua cette *commission des lois* qui, souvent réorganisée depuis, existe jusqu'à ce jour, sans qu'elle ait pu doter encore le pays de la législation qu'il s'en est si longtemps promise en vain. Dans le principe, Pierre I.er avait adopté pour base du travail qu'il lui confiait l'Oulojénié de son père, qu'il désirait voir modifié sur les lois livoniennes et suédoises; mais il y substitua plus tard le code danois ; changement qui n'amena pas plus de résultats que le premier projet. Plongée dans l'inaction pendant les règnes de Catherine I.re et d'Anne, la commission des lois reprit quelque vigueur sous Élisabeth ; aussi dit-on que peu d'années avant la mort de cette princesse les trois quarts du travail étaient achevés. Dans le fait, on n'en a rien pu trouver; au moins Catherine II fit-elle recommencer l'entreprise, en lui imprimant une nouvelle énergie. L'instruction qu'elle adressa à la commission des lois nommée par elle, est connue de tout le monde (31); instruction qui, bien que du vivant de Catherine elle n'amenât aucun résultat réel, fut le plus beau fleuron de sa couronne. Hors d'état de débrouiller ce dédale, elle s'attacha au moins à compléter et perfectionner le système de législation qu'elle avait trouvé en vigueur; elle

(31) *Nakaz Lékateriny ftoriya dannii komissii o sotchinenii Proïekta novago oulojénia.* Original russe et traduction en latin, français et allemand ; Saint-Pétersbourg, 1770, in-4.°

donna aux lois une nouvelle force, prévint les abus de pouvoir, réprima la corruption et fit comprendre clairement aux juges la nature et les limites de leurs attributions.

L'empereur Alexandre ne fut pas plus heureux qu'elle : dès 1803 il institua une nouvelle commission des lois, dont l'activité se borna pourtant à enfanter quelques projets incohérens, et à publier le *Svode* ou les pandectes russes, collection formée de plus de 70,000 articles réglementaires, qui, au surplus, n'ont point encore force de loi. Elle a dans la traduction allemande qui fut faite, par ordre suprême, pour les provinces baltiques, vingt-deux volumes in-8.° (32), et commence ainsi : « Le « souverain est, en tant qu'autocrate, la source de « tout pouvoir politique et civil. Le principe qui « guide le monarque russe dans l'exercice de ce pou- « voir, est le même que celui qui a été proclamé par « l'acte constituant de la sainte-alliance. » Plus qu'aucun autre, cet estimable souverain paraissait destiné à substituer au régime variable des oukases une législation fixe et harmonieuse dans toutes ses parties. Jamais prince n'abusa moins d'un immense pouvoir; renonçant de bonne grâce à des droits qu'il ne tenait qu'à lui d'exercer, il repoussa les mesures arbitraires et se déclara lui-même l'organe de la loi à laquelle il se reconnaissait inférieur. « Grâce à « vous, dit-il aux Polonais, j'ai pu montrer à ma « patrie ce que je lui prépare depuis grand nombre « d'années, et ce qu'elle obtiendra un jour quand « les bases de cette œuvre si importante seront « suffisamment consolidées. Le bien demande du « temps pour mûrir, et la perfection est placée si « haut que la faiblesse humaine n'y peut jamais

(32) Saint-Pétersbourg, 1819 - 1823.

« atteindre. » Le même monarque écrivait dans une autre occasion : « Lors même que je pourrais me « placer au-dessus de la loi, je ne le voudrais pas ; « car à mes yeux nul pouvoir n'est légitime qu'à « condition qu'il émane des lois : bien au contraire, « je crois avoir plus qu'un autre l'obligation de te- « nir la main aux lois, et dans le cas où il serait « loisible à d'autres d'user d'indulgence, je suis « forcé, moi, d'être juste. » Ces paroles méritent d'être conservées, elles sont glorieuses pour la mémoire de celui qui les a prononcées. Au reste, les premières années du règne d'Alexandre sont marquées par des bienfaits sans nombre ; presque tous tendaient à rendre les lois plus humaines et à faire prévaloir dans son empire l'équité et la justice.

Après sa mort, Nicolas Paulovitch, son frère, marcha sur ses traces et s'expliqua plus d'une fois dans le même sens. « J'espère, dit-il dans un rescrit « remarquable, j'espère que des succès toujours « croissans réaliseront mes vœux les plus chers, « qu'une active expédition des affaires, rendue pos- « sible par l'assiduité et l'exactitude de tous les em- « ployés, préviendra à l'avenir leur entassement ; « qu'une justice rigoureuse et impartiale protégera, « dans toutes les parties de l'État, la sûreté indivi- « duelle des citoyens, garantira les propriétés et « défendra tous les droits de mes bien-aimés sujets ; « que ceux qui en sont constitués les gardiens ne « prendront pour guides que le sentiment de leur « devoir, le respect dû à l'inviolabilité des lois, « les sermens prêtés au trône et les principes de « l'honneur. Ainsi Dieu soit notre aide, qui soutient « de ses bénédictions toute louable entreprise (33). »

(33) Rescrit de l'empereur du 3 (15) Janvier 1827, adressé au ministre de la justice, prince Lobanof-Rostofskii.

Pour imprimer un plus haut dégré d'activité à la commission des lois, il la réunit avec sa chancellerie privée, après l'avoir distraite du département de la justice, et en confia la direction à M. Speranski, qui a déjà terminé, à la satisfaction de son maître, le travail historique préliminaire qui doit servir de base à la législation même.

Les oukases actuellement en vigueur et les décisions judiciaires qui en forment le complément, ont été réunis en une collection par les soins de M. Chtcherbatof et paraissent, dans un ordre alphabétique, depuis 1822. Dans les provinces privilégiées les tribunaux prononcent encore suivant une législation étrangère et d'anciennes coutumes.

Les *peines*, autrefois cruelles, sont aujourd'hui proportionnées à la gravité du délit. La torture a été abolie par Catherine II, et Alexandre a itérativement défendu d'aggraver le sort des condamnés soit par de mauvais traitemens, soit en les surchargeant de chaînes. La peine de mort n'existe en Russie que pour les cas de lèse-majesté, et n'est point appliquée en Finlande, où elle n'est pourtant pas abrogée: dans ce pays, l'empereur a l'habitude de commuer la peine du dernier supplice en travaux forcés avec déportation au-delà de l'Oural. Cependant les parricides et d'autres grands criminels, condamnés à cinquante ou cent coups de fouet, expirent souvent sous la main de l'horrible exécuteur nommé maître du knoute. Dans tous les autres cas capitaux, les travaux forcés et la déportation dans les mines de la Sibérie remplacent la peine de mort; avant de les y transporter, on inflige aux criminels la peine du knoute, supplice cruel et sanglant. Mais on ne leur fend plus les narines comme autrefois, et l'empereur Alexandre a même défendu de les marquer sur le front, comme cela se pratiquait, « afin, dit-il,

« de ne pas rendre impossible, à ceux qui se seraient
« corrigés, la rentrée dans la société. (34) »

(34) Nous regrettons vivement de ne point avoir eu encore à notre disposition un ouvrage dont le premier volume vient de paraître, et qui est destiné à répandre une nouvelle lumière sur toute la matière traitée dans ce paragraphe. Voici le titre de cet ouvrage : *Versuch über die geschichtliche Ausbildung der russischen Staats und Rechts-Verfassung; erste Hälfte*, c'est-à-dire, Essai d'un tableau historique des développemens successifs de la constitution et de la législation russes. L'auteur est M. le prof. Rentz à Dorpat; 1829, in-8.°

CHAPITRE VIII.

DES FORCES MATÉRIELLES DE LA RUSSIE.

Après avoir fait connaître la nature du pays, les richesses naturelles qu'il offre à ses habitans et le parti que l'industrie de ces derniers a su en tirer; après avoir apprécié ensuite les forces intellectuelles et morales que la Russie doit à sa civilisation, il ne nous reste plus qu'à calculer ses forces matérielles, celles qui permettent au gouvernement d'exercer son action à l'intérieur et de prendre part au mouvement du dehors, en d'autres termes, ses finances, son armée et sa marine.

Ici notre tâche, assez difficile déjà jusque-là, devient de plus en plus embarrassante. Dans un État où il y a peu de publicité, où les élémens qui composent la richesse nationale sont aussi variés que multiples, où tout est en fluctuation à raison de son développement continuel, ces branches de l'économie intérieure s'enveloppent d'obscurité. A défaut de données certaines, tout repose sur des évaluations approximatives, et nous n'aurons pas la témérité d'en promettre davantage. Ce chapitre restera donc nécessairement l'un des plus imparfaits de notre ouvrage : comment parlerions-nous avec certitude de choses que les régnicoles eux-mêmes ignorent, et que souvent des hommes placés dans l'administration de ces forces mêmes ne savent pas? Aussi préférons-nous appeler l'indulgence de nos lecteurs sur les résultats incomplets, quoique approchans, que nous leur offrons, que de les abuser, à l'exemple de certains écrivains, par des calculs qui reposeraient sur des bases imaginaires ou, pour le moins, sans solidité.

I. Les Finances de la Russie en forment la partie la moins connue : sans parler des difficultés de la matière, compliquée par sa nature même, le gouvernement, qui ne doit compte à personne de sa gestion, ne produit point au grand jour de la publicité les documens qui seuls permettraient d'en tracer le tableau.

Dans le chapitre précédent il a été question de la manière dont les finances sont administrées en général, des fonctionnaires chargés de la perception des deniers publics, des cours et corporations qui ont à en surveiller l'emploi en même temps qu'elles règlent la répartition de l'impôt, du ministre placé au haut de l'échelle et du contrôleur qui revoit les comptes. La chambre des rentes, dans les cercles, les chambres de finances ou des comptes pour les gouvernemens tout entiers, et le sénat au centre, voilà quelles sont les principales autorités financières; autorités qui, avec tous les employés qui en dépendent, relèvent toutes du ministre des finances, et sur lesquelles le contrôleur-général de l'empire exerce une active surveillance.

1. A en juger sur la simple apparence et par le chiffre que nous donnerons plus bas, les *revenus de l'État* ne sont nullement proportionnés aux dépenses que doivent nécessiter une cour si imposante, une administration si compliquée, une armée si formidable et un matériel d'une telle importance. Mais ce serait s'exposer à de graves erreurs que d'appliquer à la Russie la mesure qui convient à la plupart des autres États, où tous les paiemens se font en numéraire, où les individus pèsent dans la balance, où tout s'achète au poids de l'or, où la main-d'œuvre est chère et où la valeur de l'argent est moins grande qu'en Russie. Si la position de la Russie était la même, concevrait-on que 170 millions de francs aient suffi à Catherine II pour faire toutes ses

guerres, pour soutenir la magnificence de sa cour, pour entretenir tant d'établissemens d'instruction et de bienfaisance, pour travailler à l'embellissement de sa résidence et pour fournir en outre à la libéralité avec laquelle cette grande princesse encourageait les arts et les sciences? On aurait de la peine à comprendre comment aujourd'hui même l'empereur peut, avec de si faibles moyens, tenir sur pied une armée si considérable sans préjudice pour les autres rouages de la machine si compliquée de l'État. Sans doute que les élémens du revenu public sont insuffisamment connus, mais on serait au courant de toutes les rentrées en numéraire, qu'on n'aurait pas une idée beaucoup plus exacte des véritables ressources de l'empire. Les causes de cette difficulté, qui n'est que trop réelle, ayant été très-bien expliquées par l'Anglais Tooke, membre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, nous le prendrons pour guide en les énumérant à notre tour. (1)

Certains revenus particuliers, l'exploitation de la pêche du fleuve Oural, par exemple, ne sont jamais portés sur le compte, attendu qu'ils servent de paie et sont assignés à perpétuité, soit à des individus, soit à des classes d'hommes; des gouvernemens entiers sont souvent requis à fournir des denrées nécessaires à l'approvisionnement de l'armée au lieu des impôts dont sont grevés tous les autres contribuables, et la valeur de ces fournitures ne figure pas dans le budget; d'ailleurs le taux auquel le gouvernement reçoit ces approvisionnemens en blé et en fourrage est assez bas pour lui assurer des profits considérables: le travail des mines, le transport des métaux et du sel, remplacent dans quelques contrées la

(1) *Histoire de l'empire de Russie sous le règne de Catherine II*, traduction française de Levêque; t. 4, p. 1 et suivantes.

capitation ou au moins une partie de cet impôt; des tribus entières en sont exemptes, à condition de faire le service militaire toutes les fois qu'elles en sont requises par l'empereur : or, ces travaux et ce service seraient payés cher partout ailleurs, et de même qu'en d'autres pays ils grossiraient la dépense, ils doivent ici figurer parmi les recettes; de plus, quelques nations paient leur tribut en peaux et en fourrures, qu'on emploie en grande partie pour les besoins de l'armée et dont on ne tient pourtant aucun compte dans le budget. On n'y fait pas entrer non plus le marbre et les pierres précieuses que l'État retire de ses domaines, les boulets de canon que lui fournissent ses fonderies, et une foule d'autres objets de valeur qui trouveraient ailleurs leur place dans le budget des dépenses. En portant sur celui des recettes le produit net de certaines exploitations qui se font au profit du gouvernement, ce dernier ne tient pas compte, parmi les dépenses, des frais occasionés par les transports et la main-d'œuvre; frais qui, pour d'autres articles figurant dans la même liste, viennent en déduction de la valeur du produit net : cette inégalité embrouille le calcul en le rendant incertain. Toutes ces valeurs ajoutées au budget des recettes en augmenteraient considérablement le chiffre, et dans tous les cas tant de matières d'approvisionnement, d'équipement et de construction, tant de bras qu'il faudrait payer ailleurs et qui en Russie sont à la libre disposition du gouvernement, expliquent plus ou moins l'exiguité du chiffre qui marque le montant des dépenses. Qu'on ajoute à cela que les employés sont à la vérité nombreux, mais que leurs traitemens sont en général plus que modiques, que la paie des soldats et des matelots est extrêmement faible, qu'un grand nombre de services sont gratuits, et l'on sera moins étonné de la dif-

férence si frappante que présentent au premier abord les sommes du budget russe avec celles d'États beaucoup moins importans.

Voici maintenant quelles sont, à notre connaissance, les principales sources du revenu public et le produit approximatif de chacune d'elles.

1.° La *capitation* (podouchniya d'éngui). Perçue sur tous les paysans, sur les odinodvortses et sur les artisans, elle varie selon les besoins de la couronne et n'est pas au même taux dans toutes les provinces; on a vu d'ailleurs que des contrées entières en sont exemptes, soit absolument, soit en partie, à raison de leurs prestations en denrées ou en main-d'œuvre. Cependant cet impôt peut être évalué au moins à trois francs par tête. C'est sur les individus mâles seulement qu'il est prélevé; mais sur tous, sans distinction d'âge. En admettant que le nombre des habitans mâles soumis à la capitation s'élève à environ 20 millions, l'on trouve un nombre moyen de 60 millions de francs, dont toutefois une faible partie devra être déduite à cause des exemptions déjà indiquées.

2.° La *redevance annuelle payée par les paysans de la couronne* ou l'*obrok*. Les terres de la couronne sont ou administrées par elle, ou données en bail ou *arrende* à des particuliers : dans le premier cas la couronne perçoit elle-même l'obrok de ses serfs; dans le second elle le cède aux arrendataires moyennant un plus ou moins grand loyer annuel. Il en résulte que cet impôt est également variable; il se trouve souvent considérablement réduit, quand la couronne confère à l'un ou à l'autre de ses serviteurs, pour en jouir sa vie durant, de vastes terrains avec toutes leurs dépendances. En thèse générale, tous les individus mâles faisant partie des domaines de la couronne paient annuellement la somme

moyenne de 10 francs; leur nombre s'élevant à plus de 7 millions, le produit de cet impôt sera en conséquence de plus de 70 millions de francs.

3.° La *taxe sur le capital des marchands* ou le *centième denier*. Tous les individus soumis à cet impôt sont exempts de la capitation : par sa nature, il est plus ou moins productif, selon que le commerce est plus ou moins florissant. Il ne fut introduit qu'en 1783, et c'est dans les provinces baltiques que le premier essai en fut fait. Chaque négociant est libre d'accuser un capital quelconque, que le gouvernement impose ensuite d'un certain pour cent : le plus ou le moins d'étendue qu'il donnera à ses affaires, ses priviléges et sa considération, dépendent de sa déclaration, qui n'avoue cependant jamais le capital entier dont il dispose. En 1823, la somme de tous les capitaux déclarés était d'environ 320 millions de roubles, ce qui donnerait un produit de 3,200,000 francs, si cet impôt se réduisait réellement à un centime. Le fait est que le gouvernement exige un et trois quarts pour cent, depuis l'année 1810, ce qui porte la somme de ce produit à 5,600,000 francs.

4.° Les *droits de douane*. Considérablement augmentés par le système prohibitif actuellement en vigueur, ils forment aujourd'hui un revenu d'une grande importance, quoique aussi sujet à beaucoup de variations. Les droits maritimes en forment les trois quarts, et ce revenu n'est assuré au gouvernement qu'en temps de paix. En comparant entre eux les chiffres représentant le produit de toutes les douanes russes pendant les cinq années de 1823 à 1826, durant lesquels ces chiffres sont toujours allés en croissant, on trouve un nombre moyen de 47,597,000 francs acquis au trésor.

5.° Le *monopole de l'eau-de-vie*. Déjà très-ancien en Russie, ce monopole ne s'applique pourtant qu'à

vingt-neuf gouvernemens de la Russie proprement dite : dans d'autres parties de l'empire, comme dans les provinces baltiques, dans la petite, la nouvelle Russie et dans la Russie blanche, les villes seules y sont assujetties, et dans les campagnes la distillation de l'eau-de-vie est seulement grevée d'un impôt, nommé *accise*, et qui n'est pas assez considérable pour faire compensation. D'ailleurs les nobles ont par tout l'empire le droit de distiller toute l'eau-de-vie qu'il leur faut pour la consommation de leurs maisons. Ce monopole, affermé aujourd'hui par districts et en trois cent sept lots, pèse donc surtout sur les paysans russes, qui ne peuvent prendre l'eau-de-vie dont ils font une si grande consommation qu'aux *kabaks* ou cabarets de la couronne, si ce n'est qu'ils s'en procurent quelquefois par contrebande. S'il est difficile d'évaluer avec quelque exactitude le rapport du monopole dans les villes et de l'accise dans les campagnes des gouvernemens privilégiés, nous avons au moins des données certaines sur le rapport de ce même monopole dans la Grande-Russie ou dans les vingt-neuf gouvernemens qui y sont soumis. Le minimum du fermage dans toute son étendue est de 67 millions de roubles, mais son montant ordinaire est d'au moins 70 millions (2). Nous ne craignons pas d'affirmer que le total de cet impôt s'élève annuellement à 90 millions de roubles.

6.° Le *monopole du sel*. Comme le gouvernement russe est en possession d'un grand nombre de salines

(2) M. le lieutenant-général CANCRINE, ministre des finances, a publié cette année-ci un état détaillé de tout ce qui concerne ce monopole, de la vente d'eau-de-vie qui s'est faite dans chaque district dans les années de 1819 à 1825, de son rapport brut, des frais qu'il a fallu en déduire, du minimum du fermage adjugé en 1827, etc. Nous donnerons, à la fin de ce volume, un extrait sommaire de ces listes que nous avons sous les yeux.

très-productives, il en fournit toutes les parties de l'empire, à raison d'un rouble par poud, à l'exception cependant de celles dont la situation trop lointaine porterait le prix de cette denrée de première nécessité à un taux trop élevé. La consommation annuelle étant de 20 millions de pouds environ, et les frais de transport et d'exploitation consumant plus de la moitié du produit brut, ce monopole ne rapporte guère au gouvernement que la somme de 8 millions par an.

7.° Les *mines de la couronne.* Ce revenu devient de plus en plus considérable depuis que l'on trouve dans l'Oural beaucoup d'or natif et qu'on a commencé à tirer aussi parti du platine. Le bénéfice annuel qui en résulte peut être évalué à au moins 8 millions de francs; on peut le porter à 10 millions en y ajoutant les redevances payées au gouvernement par les propriétaires particuliers de mines.

8.° La *monnaie.* Ici le bénéfice de la couronne pourrait être bien plus considérable qu'il n'est réellement, si les petites pièces, qui peuvent très-bien représenter seulement des valeurs, avaient moins de valeur intrinsèque. Elles en ont tant, au contraire, qu'il a fallu en prohiber sévèrement l'exportation. Dans les cours de monnaie impériales on frappe aussi en espèces l'or, l'argent et le platine des particuliers; de très-belles médailles en sortent de temps en temps. Le rapport de ce droit régalien s'élève également à la somme de 8 millions de francs environ!

9.° Le *papier timbré* et le *droit sur la vente des propriétés immobilières*, nommé en russe *pochlina.* Cette taxe remonte aussi à une époque assez reculée. La couronne perçoit six pour cent de la valeur de chaque vente, non-seulement de terres et de maisons, mais encore de serfs. En comprenant dans la même catégorie les droits de vérification, de patente

et du sceau, ceux qu'on perçoit en délivrant des passe-ports ou des permis de séjour, on peut en évaluer le rapport général à environ 5 millions de francs.

10.° L'*impôt par lequel les marchands se rachètent du recrutement* et les sommes au moyen desquelles les seigneurs se libèrent de l'obligation de fournir le nombre de recrues que la répartition leur impose, à raison de 2000 francs par individu; 11.° les *amendes pécuniaires* auxquelles sont condamnés les contrebandiers, les contrevenans à des réglemens de police intérieure, ceux qui reçoivent chez eux et recèlent les déserteurs; 12.° le *rapport de propriétés de la couronne données en bail*, telles que pêcheries, moulins, magasins, places, bains, etc.; 13.° le *bénéfice des fabriques de la couronne* et quelques autres revenus, qu'il serait trop long et en partie impossible de détailler: tous peuvent encore figurer au budget pour une somme d'au moins 6 millions de francs.

Récapitulation de tous les revenus indiqués:

	Francs.		Francs.
Capitation	60,000,000	*Ci-contre*..	283,197,000
Obruk	70,000,000	Mines........	10,000,000
Centième denier.	5,600,000	Monnaie.....	8,000,000
Douanes......	49,597,000	Timbre et enregistrement ..	5,000,000
Eau-de-vie....	90,000,000	Impôts divers..	6,000,000
Sel..........	8,000,000		
	283,197,000	RAPP. TOTAL.	312,197,000

Avant que Catherine II n'arrivât au trône de Russie, le nombre des taxes de toute espèce était bien plus considérable; l'empereur Alexandre, comme elle, en a remis quelques-unes à ses sujets. La recette produite par celles qui sont aujourd'hui en vigueur peut être évaluée, comme on vient de le voir, à 312 millions. Dès 1813, le laborieux M. de

Wichmann l'avait estimée à environ 280 millions; depuis le commerce a pris de grands développemens, et la population s'est considérablement accrue, tant par ses progrès naturels, que par quelques conquêtes faites dans l'intervalle. Cependant nous devons répéter ici que toutes les branches de revenus ne sont pas connues, qu'il est difficile de calculer la valeur de certaines prestations en nature; aussi nous hâterons-nous d'ajouter que les deux chiffres relatifs à deux époques différentes nous paraissent également insuffisans, et qu'il nous semble que, réduite à une recette de 312 millions, la Russie serait hors d'état de déployer l'appareil de forces que nous allons décrire, et de subvenir, en outre, à tant d'autres dépenses. Par ces raisons nous adopterions volontiers le chiffre de M. Balbi (3), qui estime les recettes à 400 millions, et même celui de M. Weydemeyer (4), qui les porte jusqu'à 450, si l'un et l'autre statisticiens avaient appuyé par des calculs

(3) Nous recevons à l'instant même de la bonté de M. ADRIEN BALBI le Tableau statistique intitulé : *L'empire russe comparé aux principaux États du monde*, dont l'impression vient d'être terminée. Si nous aimons à reconnaître l'utilité de ce travail et le mérite des laborieuses recherches de son auteur, nous devons dire pourtant que quelques-uns de ses chiffres nous semblent trop élevés. Celui qui indique la recette n'a rien d'invraisemblable, mais nous ne savons pas sur quoi il repose. L'auteur nomme avec raison la capitation et la taxe sur les boissons les deux principales branches du revenu public; il en donne le montant pour chaque gouvernement séparément. En additionnant tous ces nombres, nous avons trouvé la somme de 147,100,000 francs, ce qui est, à 3 millions près, celle que nos calculs nous avaient fournie à nous-même; mais nous aurions désiré que M. Balbi eût jugé à propos d'expliquer aussi l'origine des 253 millions qui restent.

(4) *Tableaux historiques, chronologiques, géographiques et statistiques de l'empire de Russie.* Le contenu des seize tableaux qui composent cet ouvrage se trouve presque tout entier, mais sous une autre forme et avec plus d'exactitude, dans la feuille unique de M. Balbi que nous venons de citer et qui le rend à peu près superflu aujourd'hui.

satisfaisans l'opinion qui leur a fait préférer leur chiffre respectif, au lieu de se contenter de l'énoncer.

2. Le relevé des recettes de l'État que nous avons essayé de donner à l'aide des matériaux que nous avions recueillis, reste donc malheureusement incomplet: y suppléer par de simples conjectures, n'amènerait aucun résultat profitable à la science. Mais sur le chapitre des *dépenses* nos données sont bien plus incomplètes encore, et les deux statisticiens que nous venons de nommer s'abstiennent même ici de nous communiquer leurs conjectures. Il aurait été difficile de rien avancer d'exact à ce sujet, attendu qu'il est impossible de se procurer des états officiels, qui peut-être n'existent pas même au département du trésor, et qu'aucune publication faite par le gouvernement ne guide l'investigateur dans ses recherches. En 1811, on évaluait la dépense de l'année à 274 millions de francs, c'est-à-dire, à une somme à peu près égale à celle du revenu national. En temps de paix, la recette et le revenu paraissent généralement se balancer; mais la moindre dépense extraordinaire produirait un déficit. La Russie est donc hors d'état d'entreprendre des expéditions lointaines, ou qui seraient de nature à traîner en longueur, à moins de s'imposer des sacrifices extraordinaires ou de contracter des emprunts. L'armée absorbe à elle seule, même en temps de paix et malgré la modicité de la paie et le bas prix des denrées et des fourrages, près de la moitié du revenu annuel. S'il faut en croire M. Weydemeyer, et certes son chiffre est plutôt trop faible qu'exagéré, l'entretien des forces de terre aurait coûté en 1818 la somme de 150 millions. Le même auteur évalue à 24 millions l'entretien de la marine pendant la même année. L'intérêt de la dette consolidée doit se monter à plus de 40 millions et l'amortissement annuel forme.

également un objet important. Les frais de la diplomatie, dans laquelle le rôle de la Russie est un des plus brillans, viennent après, et l'administration de chaque gouvernement coûte plus de 400,000 roubles, ce qui, pour cinquante-cinq gouvernemens et oblastes, donnerait encore pour le moins 22 millions de francs. Enfin, quoique les dépenses de la cour impériale soient réduites au juste nécessaire, elles n'en figurent pas moins pour une forte somme sur le budget. A ces dépenses fixes et inévitables il faut ajouter encore, outre les frais de construction de chaussées et de villes, ceux occasionés par les nombreux canaux que le gouvernement fait creuser, par les embellissemens dont il orne les capitales, par les établissemens d'instruction, de bienfaisance et de salubrité qu'il entretient, par des circonstances imprévues de toute espèce. Aussi, quelle que soit la somme totale des dépenses, elle ne peut rester au-dessous de 300 millions, et doit, au contraire, les dépasser considérablement.

3. Quant à la *dette nationale*, notre embarras à son égard n'est guère moindre, quoique nous en ayons trouvé des évaluations dans plusieurs écrits de nos devanciers. Hassel la porte à 500 millions de florins et M. Balbi à 1,300,000,000 francs. On voit que la différence entre les deux sommes est assez modique; mais toutes les deux embrassent encore la dette de la Pologne, qui ne nous occupe point ici. Quoique la dette assez considérable de ce royaume vienne en déduction de celle de la Russie, ces deux données nous semblent pourtant également exagérées. Voici ce que nous avons trouvé nous-même à cet égard.

Busching, dans sa Géographie, ne fait encore aucune mention d'une dette publique, quoiqu'il examine l'état des finances de la Russie; mais Catherine II, dans son manifeste du 28 Juin 1786, en

avoua une de 26 millions de francs, qu'elle espérait pouvoir liquider dans l'espace de dix ans. Cette prévision ne se réalisa pourtant pas : au lieu d'éteindre sa dette, la Russie fut obligée de l'augmenter itérativement par des emprunts, à la suite des guerres qu'elle eut à soutenir contre les Ottomans, les Suédois et les Français. Elle s'accrut au point que le ministre des finances en avoua une, il y a une dixaine d'années, de 600 millions de francs. Les principaux élémens qui composent cette dette nationale sont les suivans : l'emprunt hollandais de 47,600,000 roubles en papier; une dette temporaire de 3,026,000 roubles en argent et de 31,162,466 roubles en assignats; une dette perpétuelle à six pour cent de rente, de 20,620 roubles en or, de 8,831,112 roubles en argent et de 229,465,611 roubles en assignats; une dette temporaire à cinq pour cent d'intérêt, de 79,677,200 roubles en argent. Indépendamment de ces diverses sommes, trois emprunts ont été faits à l'étranger dans les années 1817, 1818 et 1822; mais nous ne savons pas pour quelle valeur ils figurent dans le livre de la dette publique; ils étaient d'ailleurs plutôt destinés à faire hausser la valeur du numéraire en Russie qu'à subvenir aux besoins du gouvernement. D'après un rapport du ministre des finances, toute la dette active portant intérêt, s'élevait au 1.er Janvier 1824, à 847,341,010 francs. Une commission, créée le 1.er Septembre 1817, travaille à l'amortissement successif de cette dette, ainsi qu'au rachat du papier-monnaie, dont la valeur s'élève aussi à environ 600 millions de francs; somme qui fait juste le double de la valeur de toutes les espèces mises en circulation durant un siècle, de 1718 à 1818.

II. Armée. Avant d'examiner l'état actuel des forces de terre que la Russie a, dans ce moment,

à sa disposition, il sera utile d'entrer dans quelques détails sur l'origine et les progrès de l'armée russe.

Ses premières troupes, formées surtout d'élémens scandinaves, ressemblaient assez par leur composition à celles des autres pays au moyen âge : boïars armés de pied en cap, entourés d'enfans de boïars, de pages d'armes, et suivis d'aventuriers à pied et à cheval mal armés et organisés par milliers, centaines et dixaines d'hommes. Elles déchurent au 13.[e] siècle, et l'introduction de la poudre à canon en 1389 ne put leur rendre les forces qu'elles avaient laissé paralyser. On peut dire qu'antérieurement au 16.[e] siècle la Russie n'avait ni armée permanente, ni même d'infanterie; on n'y connaissait encore ni la solde, ni le service régulier, ni les manœuvres. Le Tsar voulait-il entreprendre quelque expédition au-delà des frontières, ou s'agissait-il d'en repousser quelque agresseur, il appelait à lui sa noblesse, qui aussitôt montait à cheval, en se faisant suivre par un certain nombre de ses serfs ou vassaux. Cette cavalerie, souvent très-nombreuse, se composait en conséquence de nobles possessionnés et de leurs gens, de nobles d'une classe inférieure que le tsar avait investis de terres, et de la milice des *fils de boïars*, dans laquelle entraient des nobles qui consentaient à descendre de leur rang et des roturiers qui cherchaient à s'élever au-dessus du leur. Ces guerriers, couverts d'armures en fer, portaient un sabre recourbé, un arc, des flèches, une lance et un fouet; reposant leurs pieds sur des étriers très-courts, ils étaient assis à cheval à la manière des Orientaux. Jusqu'à Vassili Ivanovitch, la manière ordinaire de récompenser les services des fils de boïars avait été de leur distribuer des portions de terrain ; ce prince leur paya le premier une solde, et c'est aussi sous lui que l'armée, entretenue ainsi aux frais du sou-

verain, commença à devenir permanente, dans ce sens au moins qu'un certain nombre d'hommes était constamment retenu sous les armes. Seulement ce n'étaient point encore les mêmes hommes : l'année révolue, ceux qui avaient jusque-là fait le service, étaient relevés par un autre contingent, qui, après une année de service, retournait également à ses foyers. Mais quand une guerre éclatait, tous étaient appelés à la fois sous les armes, et cette levée en masse produisit souvent au-delà de cent mille combattans bien armés et équipés. Vassili fut aussi le premier Tsar qui, prenant à sa solde des aventuriers de tous les pays, en forma une espèce d'infanterie, à la vérité peu imposante, mais destinée à prendre de grands développemens. Elle ne formait, dit-on, que la sixième partie de toute l'armée (5). Son fils Ivân IV fit après lui de grands pas dans la carrière des innovations : il s'entoura d'une garde permanente, porta ses troupes à un nombre formidable et augmenta son infanterie. Cependant, malgré tous ces progrès, les Polonais et les autres nations européennes faisaient encore peu de cas des armées russes, et les grands du pays eux-mêmes regardaient avec un superbe dédain ces corps réguliers qu'on commençait à substituer à leurs nobles escadrons et dans lesquels on ne put les engager à prendre du service. C'est à l'occasion du siége de Kasan, en 1554, que l'histoire fait la première mention de la milice des *strélitses* ou fusiliers, qui formèrent pendant 150 ans le noyau de l'infanterie russe. Indépendamment du sabre, ils étaient armés d'un mousquet sans batterie et quelquefois d'une hallebarde ou d'une hache en forme de demi-lune : tous étaient uniformément

(5) M. le comte de SÉGUR, *Histoire de Russie et de Pierre le grand*; p. 494.

habillés dans le goût national. Ivân IV Vassiliévitch en comptait déjà 15,000, dont 2000 faisaient constamment le service auprès de sa personne, tandis que 5000 autres étaient chargés de la garde de Moscou. Dans cette capitale les strélitses habitaient un quartier séparé et, comme les janissaires, ils avaient certains priviléges. Indépendamment du métier des armes, ils trafiquaient et pouvaient exercer tel métier qui leur convenait : ils avaient aussi le droit de distiller eux-mêmes l'eau-de-vie dont ils avaient besoin, et l'immense consommation qu'ils faisaient de cette liqueur si nationale en Russie, ne fut pas la moindre cause des excès auxquels ils se sont si souvent livrés. Les *jiltses* paraissent avoir existé avant eux; mais, s'il faut s'en rapporter à leur nom, ils formaient dans le principe une milice sédentaire, qui plus tard seulement put être employée hors de Moscou, où elle avait son quartier-général. Au siége de Kasan, dont il vient d'être parlé, il se trouvait aussi une artillerie formidable, desservie, il est vrai, par des officiers étrangers. Le Tsar en avait beaucoup à son service : les Cosaks à sa solde étaient au nombre de 4000, les Polonais de 4300 et les Anglais, Français et Allemands de 250. Dans la suite le nombre des soldats étrangers fut considérablement augmenté : Mikhaïl Fœdorovitch avait déjà à son service des régimens tout allemands, et son fils Alexis put même, au siége de Smolensk, en 1654, employer sept régimens russes organisés à la manière des Européens et soutenus par 40,000 strélitses. Chacun de ces sept régimens se composait au moins de mille hommes : le Tsar les avait formés moins pour combattre avec plus d'avantage les Polonais, que pour avoir un contrepoids qu'il pût opposer à l'insolence des strélitses, qui, se mêlant de tout, faisaient trembler le monarque sur son trône.

A mesure qu'Alexis augmentait ainsi son infanterie, il réduisait sa cavalerie, qui, malgré son nombre, était d'un faible secours contre les lignes formidables des Suédois et des Polonais. Les strélitses recevaient annuellement, outre un équipement complet, sept roubles en argent, six tchetvertes de seigle et autant d'avoine. Il paraît que sous Fœdor Alexéïévitch cette milice turbulente formait de nouveau toute la force de l'empire et que le nombre des troupes régulières avait souffert de fortes réductions. Mais le héros réformateur, son frère, fatigué de l'insolence de ces soldats et de leur esprit récalcitrant, qui opposait une résistance obstinée à ses plus sages mesures, résolut de casser la milice des strélitses, pour la remplacer par des régimens tous bien organisés et habitués à la discipline. Soutenu par son ancien maître Lefort, de Genève, il forma d'abord deux régimens, qui prirent les noms de ce même Lefort et de Boutyre; en 1695 il y ajouta ceux des gardes de Préobrajensk et de Séméonof, et au siége de Narva il put employer en outre vingt autres régimens réguliers, auxquels se joignirent presque en même temps douze régimens de dragons. Il avait d'abord nommé chacune de ces divisions du nom de son chef; mais, rendu attentif aux avantages d'un nom invariable rappelant au régiment ses traditions de gloire, il changea en 1710 toutes les dénominations déjà usitées, pour y en substituer d'autres, empruntées à des villes ou à des provinces. Peu de temps avant sa mort, ce grand homme eut la satisfaction de voir son armée régulière portée à 108,350 hommes, nombre dans lequel les régimens des gardes ne sont pas même compris. Sous ses successeurs l'artillerie fut surtout perfectionnée : cette arme fit de grands progrès en Russie, au point de se trouver aujourd'hui dans un état admirable.

Catherine II, dont nous avons déjà vu le nom attaché à tant d'améliorations sociales, ne resta point étrangère à la situation de son armée. Elle augmenta la solde des soldats et des officiers, réorganisa plusieurs régimens et donna aux troupes un uniforme plus commode et plus élégant que celui qu'elles avaient porté jusque-là. Cet uniforme, tout national, se composait d'une redingote nommée Kourtka, d'un large pantalon à charivari, de bottines et d'une casquette à pointe couverte d'une plaque de métal. C'est aussi Catherine II qui, la première, opposa aux spahis des Ottomans une bonne cavalerie légère, composée de Cosaks, de chasseurs et de hussards; enfin, c'est sous son régne qu'on vit les premiers régimens d'artillerie à cheval. Il ne manquait plus alors à l'armée russe que des généraux habiles et expérimentés : les Roumantsof et les Souvorof y étaient trop clair-semés, et la défiance a toujours entouré les capitaines étrangers chargés du commandement des armées. Sous le rapport de l'exercice et de la discipline, Paul I.er fit quelque bien à l'armée; mais, peu disposé à respecter des réformes émanées de sa mère, il en révoqua plusieurs, nomma de nouveau les régimens du nom de leurs chefs, et fit refaire les uniformes sur une coupe moins avantageuse et moins nationale. Ces changemens durèrent peu : Alexandre, ramenant insensiblement l'état des choses que Catherine avait introduit, changea encore une fois l'uniforme, créa de nouveaux régimens de la garde et porta l'armée russe à cet état de force, de régularité, de discipline qui lui a permis de lutter avec gloire et bonheur contre une armée célèbre pour sa bravoure et pour l'habitude des victoires qu'elle avait contractée.

Voici quelle en a été la composition au commencement de l'année 1804.

Garde impériale: 12,600 hommes, savoir: quatre régimens et une *commande* de cavalerie, 3316 hommes; trois régimens et trois bataillons d'infanterie, 9305 hommes.

Régimens de ligne (de campagne): 268,863 hommes, savoir : 45 régimens de cavalerie, 49,738 hommes; 110 régimens d'infanterie, dont 13 de grenadiers, 77 de fusiliers et 20 de chasseurs, 219,125 hommes.

Régimens des garnisons et vétérans: 83,658 hommes, savoir : 19 régimens et 26 bataillons dits de l'intérieur, 70,884 hommes, et 12,770 vétérans.

Artillerie: 42,919 hommes, savoir: treize bataillons et deux escadrons d'artillerie volante; douze compagnies et 62 *commandes* d'artillerie de places fortes à l'intérieur; deux régimens de pionniers, deux compagnies de pontonniers.

Troupes irrégulières : Cosaks, Tatars, Bachkyrs, Kalmuks et un bataillon grec, en tout 98,672 hommes.

Total de l'armée : 506,712 hommes, auxquels il faut ajouter 13,084 officiers et 1187 fonctionnaires de toute espèce, comme prêtres, médecins, auditeurs, etc.

Quelque considérable que soit ce chiffre, il ne représente encore que l'effectif des soldats présens sous les armes, leur nombre nominal allait bien au-delà. L'entretien de chaque régiment était de 93,000 à 94,000 roubles en argent. Les soldats recevaient douze roubles de paie annuelle, et leur *pajok*, c'est-à-dire la provision alimentaire qu'on leur fournissait, consistait en 3 tchetvertes de farine, 2 ¼ de tchetverte de gruau, et dans le fourrage pour les chevaux

En 1810, les listes officielles portaient toute l'armée russe à 639,415 hommes; en 1815, à 632,155 hommes, et en 1821 jusqu'à 989,117 hommes.

Ce dernier chiffre se rapporte toutefois au grand complet de l'armée; état où elle ne s'est point trouvée durant un grand nombre d'années : l'effectif restait donc bien au-dessous de l'état nominal. C'étaient, selon ces mêmes listes, 613,722 hommes d'infanterie, divisés en 189 régimens et en 566 bataillons; 118,141 chevaux ou 76 régimens de 563 escadrons; 47,088 hommes d'artillerie, formant 30 bataillons et 165 compagnies; 27,632 hommes de troupes composant ce qu'on nomme les *extra-corps* (invalides ou vétérans, soldats de police, cadets, etc.); 105,534 hommes de cavalerie irrégulière, formant 210 régimens et 1055 escadrons; 77,000 hommes des garnisons de l'intérieur, formant 19 régimens ou 38 bataillons.

Depuis 1821 l'armée paraît avoir été considérablement réduite, et le recrutement suivait son cours régulier, c'est-à-dire qu'on levait deux hommes sur 500, tous les trois ans. Des mesures extraordinaires devinrent nécessaires en 1828, quand la guerre qui éclata en Orient fit porter l'armée au grand complet de guerre, où elle paraît se trouver en ce moment.

En essayant de donner un état de tous les élémens qui composaient l'armée en 1827, nous suivrons des renseignemens donnés officiellement; mais il est à propos de remarquer que les chiffres qui vont suivre paraissent représenter plutôt l'état nominal que l'état effectif de cette même armée, et nous pensons qu'elle était bien moins nombreuse qu'on ne la disait, puisqu'il a fallu, pour la compléter, les levées extraordinaires et multipliées des années 1827 et 1828.

1.° *Garde impériale:*

Huit régimens d'infanterie, savoir : ceux de Préobrajensk, de Séméonof, d'Izmaïlof, de Moscou, des grenadiers du corps, de ceux de Pavlofski, des chasseurs de la garde et des gardes de Finlande. Chacun de ces régi-

mens, formés de trois bataillons, se composant de 2,400 hommes, ils présentent un total de..	19,200
Le bataillon des sapeurs de la garde, le bataillon d'instruction de sapeurs et l'artillerie à pied de la garde donnent un total de.........	2,000
Huit régimens de cavalerie, savoir : ceux des chevaliers-gardes, des gardes à cheval, des cuirassiers de la garde, des cuirassiers de l'impératrice Marie, des dragons, des hussards, des chasseurs à cheval, des oulans. Ils forment en tout 53 escadrons. Chaque régiment ayant au moins 800 hommes, on trouve un total de......................	6,400
Les Cosaks et les Tatars de la garde, formant 3 escadrons, donnent en outre..........	800
Les pionniers et l'artillerie à cheval de la garde présentent enfin......................	800
Nombre total de la garde impériale...	29,200
2.° *Infanterie de ligne ou de campagne :*	
Cent vingt-sept régimens de grenadiers, de fusiliers et de chasseurs, portant les noms de divers gouvernemens, de plusieurs souverains, de princes, de maréchaux et d'hommes célèbres étrangers et nationaux. Ils ont chacun 3 bataillons et 2400 hommes, ce qui offre pour total............................	304,800
Trente-six bataillons de troupes des garnisons de l'intérieur, donnant.................	77,000
Nombre total de l'infanterie de l'armée. .	381,800
3.° *Cavalerie de l'armée :*	
Seize régimens de cuirassiers, chacun de 5 escadrons et de 1000 hommes, total........	16,000
Cinquante-deux régimens de dragons, d'hussards,	
A reporter.....	16,000

Report	16,000
d'oulans et de chasseurs, chacun de 5 et de 10 escadrons et également de 1000 hommes, total	52,000
Trente-huit régimens de Cosaks réguliers, chacun de 5 *sotnes* ou 500 hommes et répartis sur les 25 divisions : total	19,000
Dix-huit régimens de Cosaks du Don, chacun de 1000 hommes : total	18,000
Dix régimens de Cosaks de la mer Noire, également de 1000 hommes chacun	10,000
Dix régimens de Cosaks de l'Oural, aussi de 1000 hommes	10,000
Trois régimens de Cosaks du Volga, *idem*...	3,000
Les Cosaks de Sibérie, les Kalmuks, les Tatars, les Bachkyrs, les Caucasiens, formant ensemble un total de	40,000
Total de la cavalerie irrégulière ..	100,000
Nombre total de toute la cavalerie de l'armée	168,000

4.° *Artillerie de l'armée :*

Soixante compagnies d'artillerie de siége à 200 hommes	12,000
Soixante compagnies d'artillerie de campagne, *id.*	12,000
Vingt-deux *commandes* d'artillerie à cheval, *id.*	4,400
Douze compagnies de pionniers, *idem*	2,400
Dix compagnies de pontonniers, *idem*	2,000
Douze compagnies et 62 *commandes* d'artillerie des garnisons de l'intérieur.	11,500
Nombre total de l'artillerie de l'armée	44,300

5.° *Troupes formant ce qu'on nomme les extra-corps*, total................	27,000
Nombre total absolu de toutes les forces de terre	630,300

En ajoutant à ce nombre environ 20,000 officiers

de tous les grades, on trouve un grand total de 670,000 hommes portés sur les registres de l'armée avant les levées extraordinaires de 1827 et 1828. Nous avons déjà fait observer que ce nombre était alors peut-être plutôt nominal qu'effectif; mais à la suite des derniers recrutemens il a été porté d'abord au grand complet et augmenté ensuite de 200,000 hommes au moins, ce qui porterait toute l'armée russe à 870,000 hommes actuellement présens sous les armes; nombre immense, mais qui n'a rien d'exagéré. M. Balbi le porte même à 1,039.000 hommes, dans lesquels les troupes polonaises sont aussi comprises; mais nous préférons nous arrêter au résultat de nos propres calculs.

Tout cet immense attirail de forces est divisé en huit armées, composées chacune de trois ou d'un plus grand nombre de corps, mais dont quelques-unes aussi ne forment qu'un seul corps Le corps de la garde impériale est placé dans ce moment sous les ordres du grand-duc Michel, frère de l'empereur; l'armée du sud, que le feldmaréchal-général comte Wittgenstein vient de quitter, a pour chef actuel le général d'infanterie comte Diebitch; l'armée de l'ouest, cantonnée autour de Mohilef, est commandée par le feldmaréchal-général comte d'Osten-Sacken; l'armée lithuanienne est confiée au Césarévitch Constantin, frère aîné de l'empereur, avec toute l'armée polonaise; le général d'infanterie comte Paskévitch-Erivânski est à la tête du corps séparé du Caucase; l'armée du grand-duché de Finlande est sous les ordres du général d'infanterie Zakrefski, qui est en même temps ministre de l'intérieur; les colonies militaires, soumises au chef de l'état-major-général, sont momentanément confiées à la direction du général d'infanterie Tolstoï: enfin, aux environs de Moscou et de Saint-Pétersbourg se tient encore un corps de réserve pour les cas d'urgence.

L'empereur est le chef suprême de l'armée, dont ordinairement il prend lui-même le commandement en temps de guerre. Les feldmaréchaux sont placés sous ses ordres immédiats. Dans le moment actuel on en compte trois, dont l'un est étranger à la Russie. Les généraux commandans de corps sont désignés par les noms de général de l'infanterie ou général de la cavalerie; ils sont assez nombreux. Les généraux de division ou lieutenans-généraux le sont encore davantage, et le titre de général-major ou de général de brigade est même très-fréquemment accordé au premier colonel ou commandeur d'un régiment. Leur traitement à tous est très-modique: ils reçoivent cependant, à titre de frais de table, des subventions assez fortes et trouvent d'ailleurs l'occasion d'augmenter leurs émolumens de diverses manières. La paie des officiers subalternes est surtout insuffisante, et c'est faire en quelque sorte un sacrifice à la patrie que de servir comme tel dans la cavalerie, surtout de la garde. Tout officier a à ses ordres, suivant son rang, un ou plusieurs *dentchiks* ou domestiques militaires, entretenus par le gouvernement, mais équipés aux frais de leurs maîtres. On choisit ces hommes parmi les recrues les moins propres au service actif; ils composent souvent toute la maison des officiers-généraux, qui en font des cochers, des cuisiniers, des jardiniers, aussi bien que des valets de chambre. Pour passer officier, il faut avoir fait ses preuves de noblesse ou avoir été admis préalablement dans un institut militaire; néanmoins de simples soldats peuvent aussi, par leurs services, s'élever à ce grade, et les plus hauts honneurs militaires ne sont point inaccessibles aux hommes de cette classe. C'est ainsi que les sous-officiers de la garde passent fréquemment à l'armée avec le rang d'enseigne, et tout officier de ce grade est apte à de-

venir général. La paie d'un simple soldat n'excède pas trente francs par an, sur lesquels on lui fait même encore, à divers titres, plusieurs réductions. Il reçoit en outre trois barils de farine, vingt-quatre livres de sel et une certaine quantité de gruau de blé-sarrasin. On lui donne chaque année un uniforme.

L'armée se recrute parmi les artisans et les paysans à certains intervalles, communément tous les trois ans. Elle ne se compose que d'hommes libres, car tout serf est émancipé par cela seul qu'il entre au service de l'État. Le *recrutement*, qui frappe d'ailleurs indistinctement sur tous les hommes des deux classes indiquées, capables de porter les armes, et qui ont moins de quarante ans, mariés ou non mariés; le recrutement, disons-nous, est une mesure régulière dont toutes les parties de l'empire sont également atteintes, à l'exception toutefois de quelques peuplades que nous nommerons tout-à-l'heure. Quoique les individus appelés au service militaire soient obligés de renoncer à leur barbe et de dire à leur famille, quelquefois à leurs femmes et enfans, un éternel adieu, le peuple se résigne cependant au recrutement, et c'est une chose digne de remarque que la promptitude avec laquelle le paysan russe, placé dans une sphère nouvelle, dépouillé de sa barbe et de sa longue chevelure, prend les habitudes de la discipline et des camps, et cette tournure martiale qui caractérise les soldats russes. C'est dans les provinces luthériennes des provinces baltiques que le recrutement trouve le plus d'obstacles à surmonter, parce que ceux qu'il atteint sont arrachés à leur terre natale pour passer au milieu d'hommes qui non-seulement leur sont étrangers et par leurs habitudes, et par leur langue, et par leur religion, mais encore accoutumés à traiter comme une race déchue tous ceux qu'ils comprennent sous le

nom général de Tchoudes ou Tchoukhontsis. Les Israélites y sont soumis comme les autres sujets de l'empereur.

Dans les temps ordinaires le recrutement atteint un individu sur 500 ames (on se rapelle que ce terme ne s'applique qu'aux mâles); en temps de guerre on lève au moins deux recrues sur le même nombre, et dans les cas d'urgence quatre et même au-delà. En ordonnant ces levées, le gouvernement se règle toujours sur les résultats du dernier dénombrement général, fait quelquefois huit ou neuf ans auparavant, sans tenir compte du mouvement intermédiaire de la population et des changemens que le temps peut y avoir amenés. Les Lapons et les Samoïèdes; les Kamtchadales, les Tchouktchis et les Koriaks; les Tchérémisses, les Mordouins et les Ostiaks; les Iakoutes, les Tchouvaches et les Boukhares; les Mandchoures, les Bouriaites et quelques autres tribus sont exempts du recrutement, soit à raison de la population clair-semée des contrées qu'ils habitent, soit à cause de leur constitution physique, ou enfin à raison de leur répugnance insurmontable à quitter leurs foyers et à porter les armes. Les Cosaks, dont les obligations et les priviléges sont réglés par des traités, mettent en campagne, à la réquisition de l'empereur, le nombre de troupes qu'ils se sont engagés de fournir, et sont en dehors du recutement. Les Allemands en sont aussi assez généralement exempts, et comme les classes privilégiées ne prennent du service qu'autant qu'il leur convient, les individus mâles qui fournissent les nouvelles levées ne s'élèvent pas à 24 millions, nombre duquel il faut déduire encore tous ceux que le gouvernement remet à leurs seigneurs contre une somme de 1500 à 2000 francs dans les gouvernemens dépeuplés. Il en résulte qu'une levée de 2 ames par 500 ne produit

qu'environ 90.000 hommes. Dans les momens de crise on appelle sous les armes la milice ou l'arrière-ban du pays qui, au besoin, peut être portée à 250,000 hommes.

Avant l'oukase du 3 (15) Septembre 1827, la durée du service était pour les soldats de la garde de vingt-deux ans, et pour ceux de l'armée de vingt-cinq; ceux qui avaient servi tout ce long temps sans reproche, avaient droit à la moitié de leur solde pour le reste de leur vie. L'oukase en question réduit le temps de service pour les premiers à vingt et pour les autres à vingt-deux ans; au bout de ce terme, ceux qui veulent continuer le service reçoivent, outre la retraite à laquelle ils ont droit, une double solde et au bout de cinq ans une pension viagère équivalente au triple de leur première solde, payable aussi dans le cas où des blessures ou une maladie les forcerait à quitter l'armée avant les cinq années révolues. Un petit nombre de ces guerriers revoient la cabane de leurs parens.

Les militaires blessés, infirmes ou accablés d'années, trouvent un *asile* honorable dans un des cinq hôtels d'invalides que le gouvernement entretient; il tient en outre neuf hôpitaux militaires avec cent quatre-vingt-neuf médecins et chirurgiens; plus, vingt-trois hôpitaux nommés *Commandes de terre*, avec vingt-trois employés du même genre. Les régimens de cavalerie ont un escadron de réserve chargé de l'instruction des recrues; il existe en outre des écoles militaires de toute espèce (voyez p. 95), et une ordonnance de l'année 1803 porte qu'il en serait établi une dans tous les chef-lieux de gouvernement, en faveur des jeunes fils de nobles : on n'en connaît encore toutefois qu'une douzaine. Enfin, la couronne entretient à Saint-Pétersbourg des hospices pour les orphelins militaires, les uns destinés aux fils et filles

d'officiers, les autres affectés à l'éducation des enfans de soldats.

Les frontières de la Russie sont défendues par une quantité de *forteresses*, dont quelques-unes, comme Narva, Riga, Dunabourg, Svéaborg, Smolensk, sont importantes; mais dont la plupart, d'ailleurs mal entretenues, sont d'une faible ressource. On compte vingt-quatre forts ou *Krépost* le long de la mer Baltique, vingt contre la Pologne et la Turquie, quinze en Sibérie et dix sur le Volga; de ce nombre quelques-uns sont entourés d'une simple palissade. Les deux capitales ne sont pas fortifiées, mais elles renferment l'une et l'autre, à leur centre, une citadelle ou un *kreml*, nom que ne porte pas cependant celle de Pétersbourg. Ces deux citadelles sont fortes, mais elles ne peuvent servir, contre l'ennemi du dehors, qu'à toute extrémité.

Les principaux *arsenaux* sont à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Novgorod, à Riga, à Kief, à Briensk et à Tcherkask; le gouvernement entretient en outre de grandes manufactures d'armes à Toula, à Sistrebek et à Briensk; des fonderies de canons à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kherson, à Petrozavodsk et à Lipetsk; un grand moulin à poudre à Okhta, etc.

Pour compléter ce tableau de la Russie comme puissance militaire, il nous reste à parler d'une institution très-remarquable dont on n'y a fait l'essai que dans les derniers temps, et qui ne se retrouve ailleurs que sur les frontières méridionales de l'empire d'Autriche, en Croatie et dans l'Esclavonie, où elle a été fondée contre les Turks. En nous appliquant à décrire succinctement les *Colonies militaires*, nous ne promettons pas d'en tracer un tableau complet et qui en rende tous les détails : les étrangers y étant difficilement admis, les nationaux ayant eux-mêmes des difficultés à surmonter pour parvenir

à les visiter, et les descriptions qu'on en a étant contradictoires entre elles, on connaît imparfaitement leur présente situation. Il paraît que le gouvernement n'attache plus lui-même à ces établissemens l'importance qu'ils lui semblaient avoir du vivant de l'empereur Alexandre. On sait que ce fut le comte Araktchéïef, général en chef de l'artillerie, qui, le premier, donna à l'empereur son maître l'idée d'en faire l'essai : de vives appréhensions s'emparèrent alors des esprits timorés dans toutes les parties de l'Europe, mais l'événement n'a point justifié ces craintes. Alexandre ayant demandé au comte Araktchéïef, qu'il honorait de toute sa confiance, d'aviser à un moyen d'entretenir en permanence la force armée que la Russie s'était créée à la suite de l'agression de Napoléon, d'une manière moins onéreuse à l'État que n'est le mode ordinaire, ce général imagina d'opérer une fusion entre plusieurs régimens de l'armée et des populations entières de serfs de la couronne, à l'effet de mettre en culture une plus grande étendue de terrain, en même temps qu'on ferait prendre des habitudes martiales à des générations entières; de supprimer une solde coûteuse, au moins pendant la paix, et de tripler les forces de terre sans augmenter les charges de l'État et sans plus recourir désormais au recrutement. Ce projet ayant obtenu la sanction de l'empereur, on organisa militairement de vastes contrées, sans faire attention aux réclamations que les paisibles cultivateurs élevaient de toutes parts. Les soldats alors devinrent cultivateurs, les paysans furent obligés d'endosser l'uniforme et de porter le mousquet, et les enfans des uns et des autres naissaient soldats. Le premier essai fut fait aux environs de Novgorod, dans un gouvernement qui renferme encore d'immenses étendues de terres en friche. Des régimens

de grenadiers furent cantonnés dans des villages de la couronne et répartis sur tous les feux. Les chefs de famille devinrent *colons* en titre, propriétaires de leurs maisons avec quinze dessaitines de terre labourable qui en dépendaient; on construisit sur un plan uniforme de nouveaux villages, qu'on peupla de paysans mariés, qui jusque-là n'avaient point eu de ferme. A la mort d'un colon, sa petite propriété passe, avec l'agrément du colonel du régiment cantonné, à son fils aîné et devient ainsi un héritage assuré à la famille. Chaque colon est tenu d'entretenir chez lui un soldat avec ou sans cheval, et de fournir à sa subsistance; le soldat, en revanche, l'aide à labourer ses champs et partage ses autres travaux. Tout ce qui habite la colonie est assujetti aux réglemens militaires; point de barbes, point de longues chevelures, une discipline rigoureuse s'étend à tout le monde. Les femmes mêmes n'en sont point exemptes, au moins elles ne peuvent prendre pour mari qu'un militaire de la colonie. Dans chaque maison se trouve, outre le colon et le soldat, un suppléant de ce dernier, choisi dans la famille et obligé de prendre sa place en cas de mort ou d'un accident quelconque. Ces suppléans, aussi nombreux que les soldats actifs, sont en conséquence exercés comme eux dans le maniement des armes, et portent aussi l'uniforme. Les soldats colonisés peuvent se marier aussi bien que tous les autres colons; ceux qui restent, prennent soin des femmes et des enfans de ceux qui sont en campagne. Les enfans de tous appartenant à la colonie tout entière, les parens n'en disposent point: toutefois ils leur restent jusqu'à huit ans. Passé cet âge, ils entrent tous dans les écoles militaires, où ils font l'apprentissage de la soumission et de la discipline; à treize ans ils commencent à manier les armes et à travailler dans

les champs, et à dix-sept ans ils sont considérés comme membres de la colonie. Leur service dure alors vingt-deux ans, au bout desquels ils peuvent recevoir leur congé en se faisant remplacer par leur suppléant, qui alors reçoit pour adjoint un jeune homme qui le remplacera plus tard à son tour. Toute cette population militaire, régie par un code spécial, est divisée en régimens et en compagnies, et placée sous la direction du chef de l'état-major-général. Elle était en 1824 d'environ 400,000 individus mâles, dont 40,000 servaient à cheval; mais on avait calculé que ce nombre pourrait être porté à 3 millions, dont la moitié serait rendue mobile toutes les fois que les circonstances l'exigeraient. Ce but une fois atteint, l'État pourrait se passer de tout recrutement. Soit que ces prévisions aient été exagérées, soit qu'on rencontre dans l'exécution du projet des difficultés qu'on n'avait pas prévues, soit enfin qu'un changement de système en ait laissé apercevoir d'autres inconvéniens, il semble qu'on a renoncé à donner suite à ces calculs; ce qui est sûr c'est qu'on n'ajoute plus la même importance à des combinaisons qui ont valu au comte Araktchéïef une célébrité momentanée (6).

III. Quoique incomparablement moins forte que la maison militaire de l'empereur, la MARINE RUSSE commence aussi à rivaliser avec celles des grandes puissances. Cent trente ans se sont à peine écoulés depuis la

(6) Docteur LYALL, *Travels through Russia.* Voyage par la Russie; Londres, 1824, in-4.° Le rapport de ce voyageur sur les colonies militaires a été publié séparément, et traduit en français sous le titre suivant : *Essai historique sur le système de colonisation militaire de la Russie;* Paris 1825, in-8.° — Voyez sur tout le paragraphe : M. STORCH, *Sur l'origine, les progrès et l'état actuel de l'armée russe*, dans le journal: *Russland unter Alexander I*; t. 3, p. 74-94. — MEINERS, *Comparaison entre la Russie ancienne et son état actuel;* t. 2, p. 58-82, etc.

prise d'Asof par Pierre le grand, jusqu'au combat naval de Navarin, livré sous Nicolas I.er, et ce court espace de temps a suffi à deux génies supérieurs pour créer une flotte et la porter à cet état respectable, où elle est déjà arrivée. Il est difficile de concevoir comment ils ont pu réussir si vite à surmonter la répugnance qu'une nation toute continentale, et depuis un temps immémorial absolument étrangère aux courses maritimes, devait avoir pour la mer, où ces matelots de fraîche date ne trouvaient plus les temples et les images si chers à leur piété, ni le genre de vie et les entours qu'une longue habitude leur avait rendus indispensables. En s'aventurant sur la mer, où S. Nicolas *morskoï* seul le suivait, le Russe, barbare encore, foulait aux pieds ses préjugés, en même temps qu'il renonçait aux objets de son affection, pour se lancer dans une carrière dont les chances et la nouveauté devaient lui faire horreur. Néanmoins il s'est fait avec la docilité et l'intelligence qu'on lui connaît à ce pénible service, et l'on trouve aujourd'hui en Russie d'excellens matelots, très-habiles à la manœuvre, actifs et expérimentés, et d'une discipline telle qu'on ne la trouverait pas facilement ailleurs.

1. L'*Histoire de la marine russe* ne remonte pas au-delà du règne d'Alexis Mikhaïlovitch. On en trouve un résumé très-abrégé, mais fidèle, en tête du réglement que Pierre I.er a donné à la flotte (7). Ce document, publié en 1720, est fort remarquable par ce même compte rendu peut-être par l'empereur lui-même de l'état où, à son avénement, il a trouvé la marine de son pays, et de ce qu'il a fait pour la retirer de la nullité où elle était encore. Il n'attache

(7) Nouveau journal de Saint-Pétersbourg (*Neues Sanct-Petersburgisches Journal*). Année 1781, t. 3, p. 62 et suivantes.

aucun prix aux entreprises maritimes faites sur la mer Noire par les successeurs immédiats de Rurik; dans les 15,000 barques qu'Igor mena devant Constantinople, il ne voit qu'un amas informe de nacelles faites d'un tronc d'arbre sans art, comme sans le moindre emploi du fer, et il déplore que ce faible commencement n'ait pu avoir de suite, à cause de l'affaiblissement progressif de l'empire, qui, partagé une première fois par Vladimir le grand, ne fut plus momentanément réuni que pour subir de nouveaux démembremens. Depuis lors il n'est plus question de marine jusqu'à Ivân IV Vassiliévitch : ce prince, aussi actif qu'éclairé, appela en 1581 de la Hollande des matelots et des constructeurs de navires, dont l'arrivée au port d'Arkhangel n'est pourtant pas bien constatée. C'était le seul port de mer que la Russie eût à cette époque : les Tatars de la Crimée entouraient la mer Noire, et les embouchures de la Néva et de la Narova, russes au temps de S. Alexandre, étaient alors au pouvoir des Suédois: moins étrangers à la navigation qu'ils ne l'étaient en effet, les Russes n'auraient pourtant pu aborder alors que la mer Blanche, couverte de glaces les trois quarts de l'année, et la mer Caspienne, qui n'offrait pas assez de sûreté. Alexis-Mikhaïlovitch sentit le premier le besoin d'une escadre : après avoir établi un chantier sur l'Oka, à peu de distance de Moscou, il engagea à son service le Hollandais David Butler, qui lui construisit un bâtiment de guerre, l'Aigle, avec un certain nombre de petites embarcations. Cette escadre descendit le Volga jusqu'à Astrakhan et la mer Caspienne; mais elle fut détruite presque aussitôt par Stianka Rasine, dont la rébellion venait d'éclater sur les côtes de cette mer. L'équipage périt, il n'en échappa que le chirurgien et le Hollandais Karsten Brandt, destiné par le sort à se-

conder un jour le fils du Tsar dans ses constructions. Ce prince, se trouvant un jour à Izmaïlof, visita plusieurs bâtimens où l'on conservait divers objets provenant de la succession de Nikita Ivanovitch Romanof, son aïeul; il y découvrit dans une grange la chaloupe que son père avait fait construire par des mains étrangères. Frappé de sa construction et des avantages qu'il lui remarquait, le jeune prince interrogea Timmermann de Strasbourg, son précepteur, pour apprendre s'il était possible de s'en servir encore, et celui ci lui ayant indiqué le charpentier Brandt pour la réparer, Pierre, transporté de plaisir, voulut faire lui-même l'essai de ce bateau et le fit lancer sur la Iaousa. A peine l'étranger lui eût-il expliqué de quelle manière il fallait le gouverner, que dans son impatience il s'y jeta lui-même : mais la Iaousa lui ayant paru trop étroite et trop peu profonde pour ses manœuvres, il fit transporter sa chère chaloupe d'abord à l'étang Prossianoï et puis au lac de Péreïaslavl, sur les bords duquel Brandt construisit, par son ordre, deux petites frégates et trois yachts. En 1694 le jeune Tsar se transporta avec son escadre à Arkhangel, où il se hasarda pour la première fois, avec une joie inexprimable, sur la mer, jusqu'à Ponoï. Le voïvode Apraxine y fit construire dans la même année le premier bâtiment marchand régulier. Ses guerres avec les Turks donnèrent à Pierre l'idée d'établir un chantier à Voronège, où il attira des constructeurs étrangers; en 1696 on y lança sur la rivière du même nom deux vaisseaux, deux galéasses, vingt-trois galères et quatre brûlots. Cette seconde escadre, plus forte et aussi plus heureuse que la première, descendit le Voronège et le Don et, arrivée devant Asof, contribua puissamment à la prise de cette ville; prise qui ouvrit à Pierre la

navigation de la mer du même nom, dans l'intérêt de laquelle il fit construire le port de Taganrog.

Telle est la première origine de la marine russe. Mais de si faibles commencemens ne firent qu'enflammer le génie du grand monarque dont la vie tout entière semblait être dans l'avenir. Il avait bien engagé à son service plusieurs constructeurs hollandais, mais leur nombre était insuffisant et le Tsar voulait que ses Russes apprissent eux-mêmes un art qu'on n'exerçait encore qu'à l'aide des étrangers. En conséquence il envoya en Hollande un grand nombre de jeunes gentilshommes pour y étudier l'art de la construction des vaisseaux et peut-être celui de la manœuvre. Interrompant lui-même son ouvrage, il s'y rendit en personne, et l'on sait que Pierre Mikhaïlof travailla à Sardam comme un simple charpentier. Ce dévouement produisit les plus grands résultats. En 1698 on vit arriver à Arkhangel un vaisseau de ligne de 60 canons, auquel le Tsar avait lui-même mis la main : c'était le premier que la Russie possédât. Il fut suivi de plusieurs autres, et cette jeune marine prit ainsi son premier essor. Les chantiers de Voronège, d'Arkhangel et bientôt de Petersbourg, auxquels le monarque imprima une activité extraordinaire, la renforcèrent successivement : on construisit dans le premier plusieurs vaisseaux de 80 canons dans l'intervalle de 1705 à 1709; les deux autres fournirent de belles frégates et des bâtimens de toutes les grandeurs; on en acheta en même temps continuellement aux Anglais et aux Hollandais, et le sort des combats livra aussi aux mains des Moscovites quelques grands navires suédois. Indépendamment de cette escadre, celle des galères s'accroissait de jour en jour : composée en 1713 de 93 galères, de 60 *karbasses*, de 50 chaloupes, d'une bombarde,

de 10 brigantins, de deux prames et de plusieurs transports, elle sortit du port de Saint-Pétersbourg pour faire cette descente en Finlande que les fastes de la marine russe ont célébrée comme le premier exploit naval fait sur la Baltique. Dès l'année 1718 la grande flotte de Pierre comptait 23 vaisseaux de ligne et 3 frégates en état de service, armés de plus de mille canons, desservis par environ 8000 hommes, et commandés en partie par des Russes, en partie par des étrangers. Encore l'escadre de Voronège n'est-elle pas comprise dans ce calcul. De pareils résultats donnèrent au Tsar une vive satisfaction : pour jouir de son ouvrage, il célébra, le 11 Août 1823 à Kronstadt, une fête digne de faire époque dans l'histoire de Russie. Dans cette occasion Pierre montra à toute sa flotte la chaloupe qui avait si puissamment agi sur sa jeune imagination : il en tenait lui-même le gouvernail, le prince Menchtchikof l'assistait en qualité de maître, les amiraux Sievers, Gordon, Siniavine et Sanders étaient aux rames, et le grand-maître de l'artillerie Otto desservait le canon que la chaloupe portait. Toute la flotte de la Baltique, au nombre de plus de trente vaisseaux de haut bord et de quelques centaines de galères ou de chaloupes canonnières, était rangée en ordre de bataille; à mesure que la petite chaloupe s'approchait d'un bâtiment celui-ci baissait le pavillon et saluait par des salves d'artillerie, en même temps que son équipage faisait retentir les airs de ses hourra et du bruit des fifres et des tambours. Un festin splendide ayant terminé cette solennité, Pierre fit le lendemain son entrée à Saint-Pétersbourg dans la même petite chaloupe, appelée par lui le *père de la flotte russe* et qu'on nomme aussi quelquefois le *grand sire*. Après cette ovation, la chaloupe ne ser-

vit plus : elle fut déposée à la forteresse en face de la cathédrale de Saint-Pierre et Paul, où on peut la voir toujours, consacrée à la mémoire. Mais Pierre ne s'en tint pas là : jusqu'à son dernier jour il perfectionna sa marine, et ce qu'il fit pour elle tient réellement du prodige. On calcule que pendant son règne il a fait construire cent douze vaisseaux de ligne et frégates, qu'il en a acheté vingt et qu'il a pris sur ses ennemis un vaisseau, six frégates, six galères, un yacht et soixante-cinq chaloupes. Il rédigea de sa main le réglement auquel il voulait soumettre sa marine et qu'il rendit en 1720; il construisit les ports de Saint-Pétersbourg et de Kronstadt, et fit rebâtir celui de Revel. Dans la suite la flotte se trouva quelquefois plus nombreuse, mais jamais dans un meilleur état que sous lui. Les impératrices Anne Ivanovna et Élisabeth Pétrovna y firent peu de changemens et ne la maintinrent pas peut-être dans un état satisfaisant : toutefois en 1746 la flotte était encore de vingt-quatre vaisseaux de ligne, de sept frégates, de trois bombardes, de deux prames et de cent deux galères. Il est vrai que, pour la plupart vieux, ces bâtimens durent bientôt être mis à la réforme, et comme on ne les remplaçait pas par de nouvelles constructions, la flotte s'affaiblit successivement jusqu'au temps de Catherine II, qui, toujours en guerre avec les Turks et quelquefois brouillée avec les Suédois, la porta, d'une manière trop hâtive peut-être, à une force prodigieuse. Elle entretenait dans la Baltique cinquante vaisseaux, vingt-deux frégates, et en tout cent bâtimens armés; dans la mer Noire, trente vaisseaux et frégates, et plus de soixante petits navires; dans la mer Caspienne, trois frégates, deux bombardes, deux brigantins et plusieurs transports. Son escadre de galères se composait en outre de plus de

mille bâtimens à rames, dont deux cent grandes chaloupes canonnières. Cet immense appareil de forces étonnait l'Europe en même temps qu'il en imposait aux ennemis de la Russie : bientôt l'escadre russe, s'aventurant pour la première fois jusque dans l'Archipel, y remporta sous le comte Orlof la victoire de Tchesmé. La paix de Koutchouk-Kaïnardgi et la navigation libre de la mer Noire furent les fruits de ce triomphe; plus tard Otchakof et Kinbourn tombèrent entre les mains des Russes, et la conquête de la Crimée, où depuis la fondation de la monarchie ils avaient eu des rivaux à combattre, leur livra enfin toute la côte septentrionale de la mer Noire, sur laquelle jusque-là ils n'avaient eu aucun port. Taganrog et Caffa perdirent leur importance après la fondation de Kherson, d'Odessa et de Sévastopol. Ce dernier endroit devint la station de la flotte militaire entretenue sur la mer Noire, tandis qu'Odessa devint l'entrepôt du commerce de cette mer, commerce qui jusque-là n'avait point existé et auquel cette ville doit déjà une grande prospérité. Après avoir été long-temps tolérés sur la mer Noire, les Russes en eurent alors l'empire. Alexandre fit régner plus d'ordre et de régularité dans l'administration de la marine, et proportionna le nombre de ses vaisseaux au nombre de ceux que ses plus proches voisins pouvaient lui opposer. Le Danemarck avait en 1804 quatorze vaisseaux de ligne et dix frégates, et la Suède entretenait douze vaisseaux de ligne et dix frégates : l'empereur décida en conséquence que la flotte russe de la Baltique serait de vingt-sept vaisseaux de ligne et de vingt-six frégates. Comme toutes les forces navales des Turks consistaient en vingt-huit vaisseaux de ligne, il réduisit sa marine de la mer Noire à vingt-neuf vaisseaux et frégates. Mais quoique Alexandre fît de grands efforts pour

soutenir l'une et l'autre à cette hauteur, il ne put y réussir, à cause du grand nombre de bâtimens que le temps mettait hors de service. C'est pendant les dernières années seulement, et sous le règne actuel, qu'une nouvelle impulsion fut donnée aux constructions navales et aux travaux de l'amirauté.

2. Quant à l'*état actuel* des forces maritimes de la Russie, les tableaux statistiques varient à cet égard, ce qu'on doit attribuer en partie à la courte durée des vaisseaux, qui, après six ou huit ans, sont hors de service. M Balbi, dont les chiffres sont ordinairement les plus élevés, mais qui cette fois avoue son incertitude, les porte à 50 vaisseaux de ligne, 30 frégates et 50 autres bâtimens. Hassel, au contraire, les réduit (8) à 32 vaisseaux de ligne et 18 frégates, auxquels il ajoute aussi divers bâtimens plus petits. Suivant M. Weydemeyer, enfin, elles seraient de 25 vaisseaux et d'un égal nombre de frégates. L'un et l'autre calcul fournissent également 50 vaisseaux de premier et de second rang, ce qui nous paraît exact: toutefois, en faisant entrer en ligne de compte quelques bâtimens qui ne sont pas en ce moment en activité de service, quoiqu'ils figurent encore sur les états. la flotte russe se composera, selon nous, de 32 vaisseaux de ligne et de 25 frégates, auxquels il faut ajouter plus de 20 corvettes et bricks, 6 cutters, 7 brigantins, 54 schooners, 20 galères, 25 batteries flottantes et 121 chaloupes canonnières. Ce calcul donne un total de 310 bâtimens, portant 464 voiles et environ 6000 bouches à feu. Montés par 33,000 hommes (9), dont 3000 artilleurs et 9000 soldats de la marine, ils sont répartis sur trois escadres, dont l'une est dans la Baltique, la seconde, dans la mer

(8) Almanach généalogique, historique et statistique pour l'année 1829, p. 62.

(9) M. Weydemeyer compte jusqu'à 80,000 marins de tout grade.

Noire, et la troisième, dans l'Archipel et la Méditerranée. Un certain nombre de bâtimens armés protègent le commerce dans diverses mers, ou sont envoyés à des expéditions de découverte.

Les trois escadres sont composées ainsi qu'il suit :

Celle de la mer Baltique, commandée par l'amiral Siniavine, se compose de 8 ou 9 vaisseaux de ligne, d'un égal nombre de frégates, de corvettes, de bricks, et porte en tout environ 2000 bouches à feu.

Celle de l'Archipel, commandée par le vice-amiral comte Heyden, se compose de 8 vaisseaux de ligne, de 7 frégates, d'une corvette et de 4 bricks, portant ensemble 950 bouches à feu.

Celle de la mer Noire, commandée par l'amiral Greigh, est composée de 16 vaisseaux de ligne, de 6 frégates, de 8 corvettes ou bricks, et d'un certain nombre de petits navires, portant ensemble 1666 bouches à feu.

Voici quels sont les principaux bâtimens des deux premières escadres :

Vaisseaux de ligne :	L'Alexandre de........	110 can.
	L'Empereur Pierre I.er ..	110
	La Fère Champenoise...	84
	L'Impératrice Alexandra.	74
	L'Asof.............	74
	Le Saint-André.......	74
	L'Hézékhiel.........	74
	Le Saint-Alexandre Nefski	74
	Le Grand-Duc Michel...	74
	Le Césarévitch Constantin	74
	Le Vladimir.........	74
	Le Hangoud.........	74
	Le Grand-Syssoï......	74
	A reporter....	1044 can.

	Report....	1044 can.
	Le Kronstadt	74
	L'Emmanuel.........	60
	En tout....	1178 can.
Frégates :	La Constantine de	44 can.
	Le Castor	44
	Le Grand-Duc Alexandre	44
	L'Olga	44
	La Marie	44
	La Princesse Lovitch.........	44
	Le Croiseur (Kraïsser).......	44
	Le Signaleur (Vèstovoï)......	44
	La Russie.................	44
	L'Agile (Provornoï).........	44
	La Diane......	44
	Le Mercure.........	44
	L'Hélène.................	36
	En tout....	564 can.
Corvettes :	Le Tonnant (Grémiachtchii) ...	24 can.
	Le Gémiatitskii (Gémanistii? le maniéré)................	24
	En tout....	48 can.
Bricks :	L'Okhta de..................	18 can.
	Le Zélé (Ousserdié)	18
	L'Achille..................	18
	L'Ulysse..................	18
	Le Télémaque..............	18
	En tout....	90 can.

Ces 35 bâtimens portent ensemble 1880 bouches à feu. Neuf vaisseaux ont été mis sur les chantiers d'Okhta et de Pétersbourg à la fin de 1827.

Les principaux bâtimens composant l'escadre de la mer Noire sont les suivans :

Vaisseaux de ligne :	Le Paris.	110 can.
	Le François I.	110
	L'Impératrice Marie.	84
	Le Roi de Prusse	84
	Le Pantéléïmon.	84
	L'Oméga.	84
	La Hollande.	74
	Le Beau (Prékrassnii).	74
	Le Parménion.	74
	Le Jean Zlatooust	74
	Le Pimenn	74
	L'Aigle du Nord.	74
	Le Tschesmé.	74
	L'Erivân	60
	L'Archipel.	60
	Le Ténédos.	60
	En tout. . .	1254 can.
Frégates :	L'Étendard (Standart) de.	56 can.
	L'Estafette.	44
	L'Alerte (Posspechnoï).	44
	La Flore.	44
	L'Eustafia.	44
	Le Raphaël (10).	36
	En tout. . . .	268 can.
Corvettes et bricks :	La Diane.	28 can.
	Le Jason	23
	Le Mercure	20
	Le Papal.	20
	A reporter. . . .	91 can.

(10) Cette petite frégate, prise dernièrement par le capitan-pacha, se trouve en ce moment au pouvoir des Turks.

Report.....	91 can.
L'Orphée..........	20
Le Ganymède.......	18
La Mingrélie.......	15
En tout....	144 can.

Ces 29 bâtimens portent ensemble 1666 bouches à feu : on peut y ajouter 2 brigantins, 2 schooners, 7 lougres, 4 bombardes, 3 yachts, 2 bateaux à vapeur et 16 de transport.

Le gouvernement entretient, en outre, une flotille sur la mer Caspienne, et une autre sur celle d'Okhotsk.

Un vaisseau et quelques frégates forment l'escadre de la garde, montée en temps de guerre par le régiment des marins de la garde. Tout le reste de la flotte forme trois *divisions*, chacune de trois *escadres*, dont la première est commandée par un contre-amiral, et la troisième, par un vice-amiral.

Le grade le plus élevé dans la marine est celui d'un amiral-général, dont étaient revêtus Apraxine, sous Pierre le grand ; Potemkine (Patiomkine), sous Catherine II, et que l'empereur confère quelquefois à l'un des princes de sa famille ; le plus souvent cette charge est vacante. Les amiraux, ordinairement au nombre de deux ou trois, viennent après ; leur rang est celui d'un général en chef. Les vice-amiraux ont le même rang qu'un lieutenant-général, les contre-amiraux ont celui d'un général-major (maréchal-de-camp), les capitaines-commodores celui d'un brigadier. Les vaisseaux de ligne et les frégates portant au moins 50 canons, sont commandés par des capitaines de premier rang, dont le grade répond à celui de colonel dans l'armée ; les capitaines de second rang, qui sont sur la même ligne avec les lieutenans-colonels, commandent les autres frégates.

Les capitaines-lieutenans, qui sont majors, sont à la tête des corvettes et des bricks; enfin, les brigantins, les cutters, chebeks, schooners, galères, etc., sont commandés par des lieutenans de vaisseau, dont le rang est le même que celui des capitaines d'état-major. Les Mitchmans sont des officiers surnuméraires, parmi lesquels on choisit les plus distingués pour remplacer les lieutenans à mesure que l'ancienneté fait avancer ceux-ci. Les pilotes et les maîtres ne sont pas nobles, comme tous ces officiers, mais ils peuvent obtenir, par leurs services, le rang d'un lieutenant et même celui de capitaine; le premier a à ses ordres plusieurs sous-pilotes, et l'autre est chargé du soin des voiles, des agrès, etc. Les matelots sont divisés en deux classes: les plus anciens, qui forment la première, reçoivent une paie plus considérable que ceux de la seconde. Tous les officiers de la marine ont aussi, comme ceux des troupes de terre, au moins un *dentchik*, et peuvent en avoir un grand nombre, s'ils ont un grade élevé.

Le recrutement de la marine se fait en même temps que celui de l'armée: à chaque levée on fait une petite part à la flotte. Le temps du service est le même, et le sort des matelots ne diffère pas de celui des soldats, si ce n'est qu'en temps de paix les premiers ont un peu plus de liberté. Les provinces baltiques fournissent les meilleurs matelots. A la flotte appartiennent aussi plusieurs bataillons de troupes d'embarquement, qu'on répartit sur les vaisseaux quand ils partent pour une expédition militaire; ils sont 3000 ou 4000 au plus, et ne sont employés que dans ces sortes d'entreprises.

L'entretien de la marine est aussi peu coûteux que celui de l'armée, quoique la construction de vaisseaux entraîne aujourd'hui bien plus de frais qu'au milieu du siècle dernier. Suivant M. Weydemeyer,

le budget de la marine, en 1818, ne se serait pas élevé à plus de 24 millions de roubles. Les traitemens des officiers de tous grades sont aussi fixés à un taux si bas qu'il faut leur accorder, à titre de frais de table, de fortes subventions. La paie des matelots est, comme celle des soldats, presque nulle, et leurs alimens sont aussi très-économiques. Quand ils sont en mer, ils reçoivent chaque jour une livre et demie de biscuit et un verre d'eau-de-vie; de plus, tous les mois quatorze livres de viande salée, quatre livres et demie de beurre salé, trois livres de pois, douze livres de gruau, une livre et demie de sel. Le *quass* est leur boisson ordinaire.

Deux *amirautés*, celle de Saint-Pétersbourg et celle de Nikolaïef, dirigent toutes les opérations des flottes de la Baltique et de la mer Noire, ainsi que les constructions qu'elles nécessitent. Les principaux *chantiers* sont à Okhta, à Kronstadt, à Kherson, à Arkhangel et à Voronège. Celui de Kronstadt est le seul où il y ait des bassins de construction. A Kolpina se trouve un grand arsenal de la marine avec de nombreux ateliers. Les malades de la flotte sont traités dans onze *hôpitaux* et lazareths, et dans dix-sept *commandes* de la flotte. Il a déjà été question du corps des cadets de la marine établi à Saint-Pétersbourg (p. 95), de l'école des pilotes à Kronstadt (p. 96); d'autres établissemens qui dépendent de cette administration sont: l'école des pilotes à Nikolaïef, à laquelle est jointe une école de construction de vaisseaux; l'école de navigation, fondée en 1781 à Kholmogori; enfin, différentes institutions pour des enfans de matelots destinés à faire un jour le service de pilotes.

Nous avons déjà fait l'énumération des *ports de mer* où se fait le principal commerce de la Russie (p. 144): il nous reste à faire connaître ceux qui

servent de stations à la flotte militaire. Le plus important de tous, comme centre de la marine russe, est celui de Kronstadt, qui peut tenir vingt-cinq vaisseaux de ligne : sa rade, commode et spacieuse, de douze verstes d'étendue, peut recevoir un plus grand nombre de bâtimens; mais elle ne les met pas à l'abri des vents d'ouest, si dangereux dans ces parages. Le chenal est bordé de bas-fonds, mais il est soigneusement marqué par des tonneaux nageant sur l'onde. Ce port a quelques autres inconvéniens : les vaisseaux n'en peuvent pas sortir avec le vent de mer, à cause de son étroite issue; son eau trop douce nuit à la conservation des bâtimens; enfin, les glaces du golfe de Finlande ne permettent pas à la flotte d'appareiller avant le mois de Mai, ou de Juin quelquefois. — Le port de Révել, reconstruit en 1820, est plus profond que celui de Kronstadt, son eau est aussi plus salée, mais il est plus difficile d'y entrer. La rade en est protégée par des îles : on peut sortir de celle-ci avec tout vent, avantage que n'ont pas les bâtimens stationnés dans le port même. La longue durée des glaces y forme aussi un grand inconvénient. — Baltischport, autrefois Rogervick, également en Esthonie et sur la mer Baltique, a été fortifié par Pierre I.er et ses successeurs; mais les travaux, très-avancés déjà, ont été abandonnés en 1769. Ce port est beau et vaste, mais peu profond et d'une trop large ouverture. Comme les glaces n'y emprisonnent pas la flotte aussi long-temps et que l'eau y est salée, Catherine II a songé un instant à mettre ce port en état de recevoir toute son escadre de la Baltique; mais des obstacles insurmontables lui ont fait renoncer à ce projet. — Il a été question depuis de le réaliser au profit du petit port de Vindau, en Courlande; mais si ce plan a été réellement formé, l'exécution en paraît au moins ajournée.

Dans la mer Blanche, Arkhangel offre un port sûr et profond, formé par une baie qui est auprès de l'embouchure de la Dvina; on évite le banc de sable qui obstrue cette baie, en cinglant le long de la côte, qui ne présente nulle part des bas-fonds. Des froids prématurés y forcent souvent les vaisseaux à hiverner quand ils avaient encore l'espoir de rejoindre la flotte de Kronstadt. L'île de Solombola, où se trouve le chantier de construction, est contiguë au port.

Le principal port de la mer Noire est Sévastopol, en Crimée; c'est une petite baie longue de cinq verstes et située vers la pointe méridionale de la presqu'île, du côté de l'ouest. Quelques écueils en garnissent l'entrée; mais le port est assez profond pour tous les vaisseaux, qu'il garantit parfaitement contre les tempêtes du Pont-Euxin. Ce port, avec la rade d'Akhtiar, qui en fait partie, est aujourd'hui le centre des forces navales de la Russie dans cette mer. Malheureusement les grandes forêts en sont trop éloignées, et le *teredo navalis* y est un dangereux ennemi pour les vaisseaux, que les dégâts produits par cet insecte forcent à radouber tous les deux ans. — Le même inconvénient n'existe pas dans le port d'Odessa, fréquenté surtout par les vaisseaux marchands, mais dont la rade protège aussi parfaitement les vaisseaux de guerre, si ce n'est que les vents du sud-ouest les y atteignent quelquefois. Le fort de Kinbourn en est peu éloigné; mais un banc de sable qui est devant en rend l'approche dangereuse. — Le port de Kherson, construit et fortifié en 1778, est le premier que la Russie eût dans ces parages; mais l'ayant trouvé peu commode, en ce que les vaisseaux, forcés de s'arrêter sur la rade d'Otchakof, n'arrivent pas jusqu'à la ville, on l'abandonna bientôt au seul commerce du Dnièpr, sur le Liman duquel il est situé, et dont

l'entrée, large d'une demi-verste, est défendue par les forts d'Otchakof et de Kinbourn. — Le port de Nikolaïef, situé à l'embouchure de l'Ingoul dans le Boug, qui se jette lui-même dans le Liman du Dnièpr, serait préférable, à tous égards, à celui de Kherson, si l'entrée du Boug, dont le lit est partout assez profond, était moins dangereuse pour les vaisseaux de ligne; la flotte des galères se tient là, et l'on y envoie les vaisseaux qui ne peuvent plus tenir la mer. L'amirauté de cette ville dirige, comme nous l'avons dit, les opérations navales de la mer Noire. Les bâtimens qui naviguent sur cette mer trouvent encore un refuge dans les ports de Féodosie ou Caffa, de Balaklava, de Kozlof ou Eupatoria, et à Kertch ils peuvent même hiverner en toute sûreté.

La mer Caspienne présente, sur sa côte orientale, un grand nombre de ports sûrs; mais on les évite à cause des brigandages des Turkomans et des Kirguises. La flotille que la Russie entretient sur cette mer stationne à Arkhangel, dont le port est sur le Volga, à environ trente verstes de son embouchure. Ce port, très-peu profond, ne peut recevoir que de petits navires; ceux qui sont de dimensions plus grandes se tiennent sur la rade qui est vers la mer, à une assez grande distance de la ville.

Enfin, la Russie a encore deux ports sur la côte orientale de l'Asie, celui de Pétropavlofsk (11) et celui d'Okhotsk. Le premier, situé sur la mer du Kamtchatka, est à 12,337 verstes (3084 lieues de France) de Saint-Pétersbourg. Son eau est prodi-

(11) Il ne faut pas confondre ce port de Pierre et Paul situé à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Kamtchatka, et à 12,337 verstes de Saint-Pétersbourg (voyez p. 2), avec une autre ville de la Russie d'Asie, portant également le nom de Pétropavlofsk et située dans la province d'Omsk, à une distance de 3561 verstes (890 lieues de France) de Saint-Pétersbourg.

gieusement salée, et la marée y est très-forte. Il en part tous les ans plusieurs baleiniers russes; les vaisseaux que le gouvernement envoie à la découverte dans les plages arctiques, y hivernent quelquefois, et des bâtimens anglais y ont souvent touché. Le port d'Okhotsk, situé au fond de la mer du même nom, à 9693 verstes de Saint-Pétersbourg, sert quelquefois aux Russes de point de départ pour aller au Kamtchatka ou en Amérique. On y construit des bâtimens marchands. (12)

(12) Voyez, sur le paragraphe de la marine, une suite d'articles de M. HERRMANN, insérés dans *Russland unter Alexander I*, de M. Storch, t. 6 et 7, et portant ce titre : *Geschichte und statistische Beschreibung der russischen Seemacht*, c'est-à-dire, Histoire et description statistique de la marine russe.

CHAPITRE IX.

APERÇU DE L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA RUSSIE. (1)

I. TEMPS ANTÉRIEURS A L'HISTOIRE. La majeure partie de l'immense territoire portant actuellement le nom d'empire de Russie, était désignée par les anciens, qui n'en avaient aucune connaissance positive, sous le nom général de Scythie : en effet, sa population consistait principalement en Scythes ou Tchoudes, peuple nomade et sauvage qui s'étendait des bords de la mer Caspienne à ceux de la Baltique. Long-temps cette race aborigène, c'est-à-dire, dont la première origine se perd dans la nuit des temps, n'était connue que sous ce nom générique, dont les anciens paraissent même n'avoir pas clairement distingué ceux de Thraces, de Gètes ou Goths et quelques autres : dans la suite elle paraît l'avoir échangé contre celui de Souomes, de Karéliens, d'Aestiens, et contre d'autres noms de tribus usités jusqu'à ce jour. Le nord de l'Europe et celui de l'Asie paraissent être également la patrie des Tchoudes, au moins est-il vrai de dire qu'on ne reconnaît aucune différence essentielle entre eux et ces Huns, Hunnes ou Ounni qui, venus des frontières de la Grande-Tatarie, fondirent sous Attila sur l'Europe occidentale, entraînant à leur suite des Goths, des Vénèdes, des Rugiens, des Alains et diverses autres peuplades. C'est peut-être à cette ressemblance avec les Hun-

(1) A l'exemple de quelques-uns de nos devanciers, il nous a paru nécessaire de joindre à la statistique proprement dite cet *Aperçu de l'histoire politique*, destiné à faire connaître et la série des souverains et les changemens arrivés successivement dans la démarcation et dans la constitution de l'État. Servant en même temps à compléter les faits historiques épars dans cet ouvrage, et à les rattacher à la chronologie des évènemens, il offrira avec eux un abrégé de l'histoire morale, intellectuelle, commerciale et politique du pays qui nous occupe.

nes que les Tchoudes ont dû le nom que leur donnent tous les étrangers, celui de Finnois ou Funnes (en latin Fenni), qu'eux-mêmes ne connaissent pas. La partie méridionale de la Scythie s'appelait plus particulièrement la Sauromatie ou Sarmatie, nom qu'on ne trouve pas à la vérité avant Pomponius Méla (2), mais que les Sauromates, déjà connus d'Hérodote (3), ont dû donner long-temps avant à la région qu'ils habitaient. Il nous serait difficile d'expliquer l'origine de ce nom (4); mais les Sarmates, voisins des Scythes, furent souvent confondus avec eux par les auteurs anciens. Ils en différaient pourtant essentiellement : établis entre le Tanaïs et la Vistule, et s'étendant des sources du Borysthène jusque vers le Bas-Danube, les Sarmates, que les anciens divisaient en Vénèdes, en Alains, en Roxolans, en Iazygues et quelquefois encore en Bastarnes, étaient, selon toute vraisemblance, de la race qu'on a depuis nommée slavonne, mais qui peut-être n'est point restée sans mélange, alors que les Goths, les Avares, les Huns, les Turks et les autres peuples qui se disputèrent les pays situés au nord de la mer Noire, les ébranlèrent tour à tour. Dans l'antiquité ce littoral avait été habité par les Cimmériens ou Kimrs, dont la Crimée perpétue le nom : il avait fait partie du royaume du Bosphore, et Tanaïs ou Asof en était la ville la plus

---

(2) *De situ orbis*, III, 4, 1.

(3) IV, 117.

(4) Cette explication vient pourtant d'être donnée par l'auteur de l'*Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*. Le mot de Sarmatie est, selon M. DE SALVANDY, une contraction de celui de Sorabomatie, pays des Sorabes ou Serves, noms qui seraient eux-mêmes absolument équivalens de celui de Slaves, comme dérivés de *servus*, *servare*, de même que le dernier vient de *salus*, *salvare*; t. 1, p. 24. Il ne manque à cette hypothèse, pour être ingénieuse, qu'un peu de vraisemblance.

marquante. Toutefois Tanaïs n'était pas l'établissement le plus ancien dans ces contrées : long-temps avant sa fondation, des Grecs de Milet avaient construit dans les mêmes parages la ville d'Olbie, et Kherson, Panticapée et Phanagorie s'étaient ensuite enrichies, comme elle, par les arts, l'industrie et le commerce. Au-delà, les anciens ne connaissaient que les steppes de l'Oukraine, que parcouraient des nomades dont les habitations n'avaient jamais été explorées. Au 4.ᵉ siècle de notre ère, les connaissances géographiques ayant fait quelques progrès, on trouve mentionné le nom des Slaves, que le Goth Jornandès regardait, avec les Antes, comme une branche des Vénèdes, mais qui formaient dès-lors un grand nombre de peuplades, telles que les Krivitches, les Drevliens, les Lièkhes, les Sévériens, les Drégovitches, les Douliébiens, etc. C'est au 5.ᵉ siècle qu'on rapporte la fondation des premières villes de ces peuples, surtout de Kief au sud, et de Novgorod vers le nord. Les habitans de la dernière furent plus particulièrement connus depuis sous la dénomination de *Slovénis*, dérivée, ce semble, du mot *slovo*, parole ; ils se nommaient les *parlans*, à l'opposite des *muets* (nièmtsi), nom qu'ils donnaient à tous ceux dont ils n'entendaient pas la langue. Toutefois on a encore dérivé le nom des Slaves, de *slava*, la gloire, et cette explication ne manque pas non plus de vraisemblance. La prétention de former la tribu principale de tout le peuple dont ils sortaient, les avait peut-être portés à s'attribuer cette épithète ambitieuse, que l'on reconnaît aussi dans le nom de Slavensk, ville slavonne plus ancienne encore que la Nouvelle-ville. Izborsk, Polotsk, Smolensk et Tchernigof sont d'une origine plus récente, quoique toutes ces villes existassent au 10.ᵉ siècle et même avant.

Mais le pays des Slaves s'appelait-il dès-lors *Rossia?* Cette question, débattue par des érudits de tous les pays, présente de graves difficultés. Les Orientaux dérivent ce nom de Rouss, fils de Japhet, et bien différent, selon eux, de Saklab, père de la nation slavonne. Parmi les Occidentaux, les uns l'ont dérivé de Ross, frère ou petit-fils de Lèkh, premier prince de Pologne; d'autres ont soutenu, à l'exemple de Herberstein, qu'il fallait en demander l'explication à la langue slavonne elle-même, dans laquelle Ross signifie des gens dispersés, Sporades en grec, nom par lequel les Hellènes, à en croire Procope, ont en effet désigné les Antes et les Vénèdes (5); un plus grand nombre d'auteurs, enfin, pensent que la Russie doit son nom aux Roxolans, ou peut-être Ross-Alanes, que quelques manuscrits de Strabon, au dire de Malte-Brun (6), nomment même Roxani (prononcez Rossani, en slavon Rossiâni), et qui habitaient très-anciennement sur les bords du Dnièpr. Suivant toutes ces suppositions, le nom de Russes, indigène en Sarmatie, aurait appartenu à une peuplade slavonne, et ce qui a pu accréditer cette opinion c'est qu'en effet plusieurs écrivains byzantins désignent sous le nom de Russes, les Slaves du Dnièpr, à une époque antérieure à l'arrivée des aventuriers varègues. D'un autre côté, le moine Nestor distingue nettement les Slaves des Russes : il connaît des Varègues-russes, comme il connaît des Varègues-normands et des Varègues-anglais; à son exemple, tous les anciens annalistes russes datent le nom de leurs nationaux de l'arrivée de Rurik à Novgorod, et ce prince est, selon eux, de la race des Rouss.

(5) Voyez tout le passage de cet historien *de bello Gothorum, L. III, ed. Dav. Hœschelii*, p. 277.

(6) Levesque, Histoire de Russie; t. 1, p. 27 et 88.

L'autorité de l'empereur Constantin Porphyrogénète vient à l'appui de celle des chroniqueurs; en parlant des cascatelles du Dniépr, en 950, il distingue clairement la langue des Slaves de celle des Varègues : il donne les noms de ces chutes d'eau en slavon (Σκλαβινιστι) et en varègue (Ρωσιστι). En effet, la plupart des noms historiques du siècle de Rurik et de ses premiers descendans appartiennent à une langue tout autre que la slavonne, et attestent leur origine étrangère. En partant de ce fait, et sans nous arrêter à l'opinion de Levesque, qui veut que les Russes soient d'origine hunnique, nous demanderons si ces étrangers portaient effectivement le nom de Russes, ou s'il leur a été donné par les peuples chez lesquels ils ont fait leur première apparition? Tout porte à croire que depuis long-temps les Varègues ou Normands étaient connus sous cette dénomination, et l'évêque Luitprand, qui, envoyé à Constantinople par l'empereur Otton I.er, y vit des gardes mercenaires du nord, dit que ce sont « les Russes, que nous appelons aussi Normands. » Il est certain, que ce nom était très-connu sur les côtes de la Baltique : celui des Rugiens le rappelle, et les Tchoudes nommaient dans leur langue Rouotsi ou étrangers, ces essaims de pirates qui infestaient le littoral de la mer Baltique. De plus, d'anciens annalistes rapportent (7) que des Ross qui, arrivés à la cour de Louis le débonnaire, demandèrent à ce prince de les renvoyer dans leur patrie qu'ils n'avaient pu trouver, furent reconnus être des Suédois, et l'on peut ajouter à ce fait qu'un district de la Suède s'appelait effectivement Rosslaguen. (8)

---

(7) Voyez dans DUCHESNE, t. 3, p. 95. — *Note sur l'origine des Russes;* par MALTE-BRUN ; dans LEVESQUE, Histoire de Russie; t. 1, p. 84-90.

(8) Malte-Brun s'appuie du témoignage imposant de l'historien

Il semble donc hors de doute que les Russes, étrangers à la Slavinie, venaient des bords de la mer Baltique. C'étaient des Normands qui, ayant fait en 859 une descente dans le pays des Tchoudes, imposèrent un tribut aux Krivitches, aux Mères et aux Slaves de Novgorod. On les nommait encore Varègues, gens d'armes (wär-recken, en norvégien Væringar), ou peut-être Varjager, pirates errans, nom qu'on retrouve dans les *varanguois*, marins ou pirates, de la langue normande, et dans le *droit de varech*, que l'usage a consacré dans la langue française même. De leur nom, la mer Baltique était appelée mer des Varègues ou varejskoïé moré, pour nous servir du russe de Nestor. Ce nom se retrouve à Constantinople, où nous avons vu que dès le 9.[e] siècle il y avait des Russes : la garde des Varangoï qui, quand un roi norvégien arriva à la cour de l'empereur, le saluèrent roi de leur patrie, se composait de Varègues dont Anne Comnène dit qu'ils étaient de Thulé, c'est-à-dire, de certaines contrées boréales que leur éloignement ne permettait pas de définir plus clairement.

A leur arrivée en Russie, ces aventuriers varègues ou normands ne se soutinrent d'abord que deux ans, au bout desquels ils se virent expulsés ; mais ils opérèrent leur retour dès l'année suivante, sous des auspices plus favorables. La république de Novgorod étant agitée par des troubles continuels, Gostomusl, un des anciens, osa proposer à la population de se donner des maîtres qui fussent en état de maintenir parmi eux l'ordre et la paix : dans ce but, il con-

Suhm, pour affirmer que le nom de Rosslagen n'est qu'une abréviation très-moderne de *Rœrs-Lugen*, qui signifie canton des bateliers ; mais on se demande, dès-lors, par quel hasard les Finnois ont toujours nommé, dans leur langue, le même canton de la Suède *Rouotsalaïne*.

seilla de rappeler ces mêmes Varègues dont on venait de se débarrasser péniblement et de se soumettre de plein gré à leur domination avant que, renforcés par des essaims nouveaux, ils ne revinssent les armes à la main, pour venger leur défaite. Cet avis prévalut dans l'assemblée du peuple : le Varègue Rurik arriva en conséquence avec ses frères Sinéus (Sinaf) et Truvor et les familles de chacun d'eux. Ces noms sont évidemment scandinaves, au moins n'appartiennent-ils pas aux langues slavonnes.

II. Temps historiques. Après avoir ainsi examiné différentes opinions sur l'origine du nom de la Russie, ainsi que des guerriers qui y fondèrent des établissemens destinés à se perpétuer en se développant de plus en plus, nous revenons à la briéveté à laquelle notre plan nous astreint, pour caractériser en peu de mots le règne de chacun des grands-princes, tsars et empereurs qui se sont succédé sur le trône de ce pays dans une suite non interrompue de dix siècles, depuis Rurik jusqu'à Nicolas I.er Cette chronologie des souverains, destinée à compléter et à éclaircir les faits historiques renfermés dans les chapitres précédens, offrira en même temps une esquisse des révolutions arrivées dans le gouvernement et des accroissemens progressifs, qui ont porté la monarchie russe au degré de puissance où depuis long-temps nous la voyons arrivée.

1.° *La première dynastie*, du nom de Rurik, a fourni à la Russie cinquante princes, appartenant à vingt-trois générations.

1. Rurik, 862-879. Appelé dans la Slavinie par les Novgorodiens, Rurik n'établit pas d'abord sa résidence dans leur cité : il paraît que c'est une ville située sur le lac Ladoga qui fut le premier siége du gouvernement de ce prince varègue. Les chroniques

scandinaves la nomment Aldeïoborg, nom qu'on reconnaît encore dans celui de Staroïe-Goroditché (Vieux-bourg), que porte un endroit situé près de Vieux-Ladoga. Après avoir réuni à sa domination, après la mort de ses frères Sinéus et Truvor, les petits États de Biélo-Osero et d'Izborsk qu'il leur avait cédés, il s'établit à Novgorod même, où il affermit son autorité mal assurée d'abord. Sous son règne paisible les Varègues Oskold et Dir, oubliés dans le premier partage des terres, se rendirent maîtres de Kief, où ils fondèrent un État assez puissant pour menacer peu de temps après la capitale des empereurs d'Orient.

2. Oleg, 879-913. Ce prince, parent de Rurik, qui l'avait nommé tuteur de son fils, est nommé par les historiens régent ou administrateur de la Russie. Mais Igor étant en bas âge à la mort de son père, Oleg succéda à ce dernier et régna en son propre nom. En enlevant à Oskold sa principauté, il agrandit considérablement ses possessions, dont Kief devint alors la capitale, et pour se faire respecter au dehors, il porta ses armes devant Constantinople, où il força l'empereur Léon VI, surnommé le philosophe, de se racheter par un tribut. Retournant alors couvert de butin, il apprit à ses sujets combien de semblables expéditions leur promettaient de richesses. Pendant ce règne, illustré encore par la soumission des Khasares, plusieurs villes s'élevèrent, le gouvernement des provinces commença à s'organiser, et le premier traité de commerce fut conclu en 912 avec Constantinople. Pour satisfaire aux besoins de ses Varègues, auxquels les grandes charges étaient exclusivement réservées, Oleg imposa aux Slaves un tribut dont la nature ne nous est point connue.

3. Igor Rurikovitch, 913-945. Après avoir

succédé à son oncle, ce prince fit la paix avec les Turks Patsinakes ou Petchénègues et avec l'empereur de Byzance, dont il avait deux fois menacé le trône. Ses barques l'avaient porté jusqu'en Paphlagonie, dans le Pont et dans la Bithynie, et, sur son passage, rien n'avait été épargné. Le traité conclu, en 945, entre Igor et l'empereur romain, subsiste encore et forme un monument curieux de la civilisation de cette époque. Le grand-prince avait aussi imposé tribut aux Drevliens, mais réduit au désespoir par de nouvelles exactions et la dévastation de son pays, ce peuple enveloppa, dans une embuscade, la petite troupe avec laquelle Igor s'était aventuré au milieu d'eux et fit main basse sur elle.

4. Sviatoslaf I.er Igorévitch, 945-973, était encore en bas âge à la mort de son père : la grande-princesse Olga, sa mère, prit en conséquence les rênes du gouvernement en son nom, et sa régence dura environ dix ans. Après avoir vengé sur les Drevliens la mort de son époux, elle parcourut les provinces, régularisa l'administration, leva des impôts et fonda la ville de Pskof. Accueillie avec distinction, à Constantinople, par l'empereur Constantin VI, elle embrassa le christianisme, auquel elle ne réussit pourtant pas à convertir son fils, et fut dans la suite canonisée. Parvenu à l'âge de majorité, Sviatoslaf se forma une armée, à l'aide de laquelle il remporta, quelques années après, des victoires sur les Khasares et les Boulgares, étendant à leurs dépens les bornes de son empire. Charmé de ses nouvelles provinces, il aurait peut-être établi sa résidence sur le Danube, sans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Petchénègues, et dans lesquelles il finit par succomber.

5. Iaropolk I.er Sviatoslavitch, 973-980. Le grand-prince Sviatoslaf ayant partagé ses posses-

sions entre ses trois fils, Iaropolk les réunit de nouveau, après avoir battu son frère Oleg, qui périt dans le combat, et expulsé Vladimir, le troisième frère, de sa principauté de Novgorod. Cependant ce dernier s'était retiré au-delà de la mer, pour implorer le secours des Varègues : ramené par eux, il fit d'abord une incursion dans le pays du prince de Polotsk, dont la fille Rogniéda l'avait refusé pour donner sa main à Iaropolk; Rogvolod est défait, Vladimir le tue de sa main avec deux de ses fils, et force ensuite la malheureuse princesse à recevoir sa main; puis marchant sur Kief, il effraya tellement son frère, que celui-ci se laissa persuader à aller le trouver dans son camp. Arrivé près de son frère, où l'avait poussé la trahison d'un des siens, Iaropolk fut massacré par les Varègues et le sang d'Oleg se trouva trop bien vengé.

6. VLADIMIR I.er SVIATOSLAVITCH, 980 - 1015. Après s'être placé sur un trône fumant encore du sang de son frère, Vladimir épousa la veuve de ce dernier, enceinte de Sviatopolk. C'était une chrétienne grecque d'une grande beauté. Resté seul maître de l'empire, Vladimir le rendit bientôt redoutable au point que tous les princes voisins recherchèrent son amitié. Soudain il se détermina à embrasser le christianisme : pour y arriver, il fit la conquête de la Crimée et prit la ville grecque de Kherson ou Khorsoun, où fleurissaient les lettres et les arts. Il demanda alors en mariage la sœur de Basile et de Constantin, qui occupaient simultanément le trône de Constantinople. Trop faibles pour résister aux armes de Vladimir, les deux empereurs exigèrent cependant qu'il embrassât préalablement le christanisme, dont sa vie et ses mœurs avaient été peu dignes jusqu'à ce moment. Vladimir, qui avait déjà pris sur cette doctrine toutes sortes d'infor-

mations et qui avait arrêté sa résolution, ne fit aucune difficulté sur ce point. Anne ou Anastasie le suivit donc à Kief, où le peuple, soumis aux volontés du prince, se fit baptiser par milliers et vit sans regrets Péroun et ses autres idôles plongés dans les flots du Dnièpr. Après avoir affermi son autorité au-dedans et s'être rendu redoutable à ses ennemis du dehors, Vladimir embellit, à l'aide d'artistes grecs, sa ville de Kief, fonda Vladimir de Volhynie et plusieurs autres villes, fit des traités de commerce avec ses voisins, entoura la religion d'éclat et de respect, encouragea les arts et mérita le surnom de *grand*, qui lui fut conféré, mais auquel on a ajouté encore celui de *saint*, que le bienfait dont la Russie lui est redevable excuse, mais que ses mœurs et son caractère ne justifiaient point.

7. Sviatopolk I.[er] Iaropolkovitch, 1015-1019, fils posthume de Iaropolk et de cette chrétienne qui avait été obligée de partager la couche de Vladimir, meurtrier de son premier époux, dut à ses artifices de monter sur un trône où il ne put pourtant se maintenir que quatre ans, malgré l'assistance de son beau-père Boleslas, roi de Pologne. Vladimir avait eu, de ses nombreuses femmes, dix fils : à l'exemple de Sviatoslaf, son père, il avait eu l'imprévoyance de partager entre eux et trois de ses parens toute la monarchie, qu'il démembrait ainsi en sept grands apanages et en quelques petites principautés presque indépendantes du grand-prince. C'est ainsi que se formèrent les États de Kief, de Novgorod, de Polotsk, de Pskof, de Smolensk, de Tourof, de Drevlie, de Vladimir en Volhynie, de Tchernigof, de Rostof, de Tmoutarakân, de Mourom et de Bérestof. Quand le sanguinaire Sviatopolk eut fait périr les princes de Mourom, de Rostof et des Drevliens, Iaroslaf, prince de Novgorod, marcha contre

le tyran de sa famille, qu'il força de prendre la fuite; mais Boleslas ayant encore ramené son gendre, Iaroslaf fut obligé de prendre les armes une seconde fois et resta maître de Kief.

8. Iaroslaf I.er Vladimirovitch, 1019 - 1054. Réunissant, à la mort de ses frères, toute la monarchie, ce grand-prince lui rendit un instant la force qu'elle avait perdue dans ces dernières dissensions. Ses possessions s'étendaient depuis l'embouchure du Dniépr jusqu'à celle de la Duna. La Livonie et l'Esthonie en faisaient partie, et c'est Iaroslaf, dit-on, qui fut le premier fondateur de Iourief ou Dorpat. Novgorod - Séverskoï et plusieurs autres villes lui doivent également leur origine. Il dompta les Petchénègues; les Iames et les Iougriens apprirent à leurs dépens quelle était déjà la puissance des Novgorodiens, et pour punir l'empereur de Constantinople de l'assassinat d'un ambassadeur russe commis dans la capitale même, il fit élire, de sa propre autorité, le Russe Ilarion au siége métropolitain de Kief. Ce prince, ami des lettres et des arts, préoccupé du bien-être de ses sujets, aimant la paix quoique toujours en mesure de faire la guerre, éleva la Russie à un rang auquel jusque-là elle n'avait pu prétendre, et dont elle descendit après lui pour n'y arriver de nouveau qu'au règne à jamais mémorable de Pierre Alexéiévitch : aussi l'empereur de Byzance, les rois de Pologne, de Suède, de Norvège, d'Angleterre, de France et de Hongrie recherchèrent-ils à l'envi son alliance. Le christianisme fit de grands progrès sous le règne de Iaroslaf; mais ce qui immortalisa surtout le nom de ce prince, ce fut la *Pravda Rousskaïa*, dont il était l'auteur, premier code écrit qui ait été donné à la Russie. (Voyez ci-dessus, page 271).

9. Isiaslaf I.er Iaroslavitch, 1054 - 1078, l'aîné

des douze fils entre lesquels Iaroslaf avait de nouveau partagé son empire, lui succéda à Kief. Pacifique et bon, il se vit pourtant obligé de rester constamment armé, afin de repousser les attaques des Poloftses et des autres Ouses, de réprimer la turbulence de Vseslaf, prince de Polotsk, et de défendre sa couronne contre deux de ses propres frères, qui réussirent momentanément à l'en dépouiller. *Sviatoslaf* et *Vsévolod* se succédèrent au trône dans l'intervalle; mais le règne de ces usurpateurs ne dura que quatre ans. Toutefois cet interrègne n'est pas sans intérêt historique, puisque c'est pendant sa durée qu'une ambassade allemande, arrivée à Kief, y produisit une grande sensation. Elle venait peut-être pour demander la réintégration d'Isiaslaf qui, de la Pologne, s'était rendu à la cour de l'empereur Henri IV. Des troupes polonaises le replacèrent quelque temps après sur son trône; mais il périt, après une victoire remportée par lui sur les Poloftses et leurs alliés, victime de sa générosité à l'égard d'un frère qui en avait si mal agi envers lui et en faveur duquel il avait cependant pris les armes.

10. Vsévolod I.er Iaroslavitch, 1078 - 1093, était ce frère : la mort d'Isiaslaf le rendit maître légitime d'un trône sur lequel la trahison l'avait déjà élevé un moment. Il s'appliqua à faire oublier par des vertus une faute que son frère lui avait déjà pardonnée. Les provinces furent gouvernées, durant son règne, par ses fils et ceux d'Isiaslaf : Vladimir, prince de Tchernigof et l'aîné des premiers, le seconda avec une activité extraordinaire, et réprima plus d'une fois les troubles que le système de partage ne cessait d'enfanter. Iaropolk, fils d'Isiaslaf et prince de Vladimir de Volhynie, lui donna surtout beaucoup d'occupation; mais il eut aussi à soutenir des guerres opiniâtres contre les Turks Poloftses et, à la

prière de l'empereur Henri IV, il marcha contre Gaïsa, roi de Hongrie. Ce règne est d'ailleurs mémorable par les développemens que prit la nouvelle législation, par les progrès des lumières et des sciences, par l'école de filles que fonda à Kief la grande-princesse Anne, quand elle eut pris le voile, et par une peste qui ravagea la capitale et ses environs.

11. Sviatopolk II Isiaslavitch, 1093-1113. Ce prince de Tourof succéda au dernier des fils de Iaroslaf, comme l'aîné des petits-fils de ce prince, quoique Vsévolod eût désigné son fils Vladimir pour lui succéder. Craignant de rallumer les discordes intestines, ce dernier appela lui-même Sviatopolk à Kief et le servit avec le même zèle qu'il avait déployé sous le règne de son père, toujours prêt à assister le grand-prince de ses conseils comme de ses armes. Mais Oleg et David Sviatoslavitch, ses cousins, n'imitèrent point cet exemple de soumission; toujours sous les armes, ces princes apanagés de Tmoutarakân et de Smolensk ne permirent jamais à Sviatopolk de déposer les siennes. Oleg s'allia même plusieurs fois aux Poloftses qui, sous ce règne, se rendirent de plus en plus formidables. Sviatopolk avait excité leur colère : peu après son avènement il avait incarcéré, sans aucun prétexte, les députés que ce peuple lui avait envoyés, et à la même époque d'autres émissaires Poloftses périrent à Péréïaslavl, où le grand-prince avait envoyé des agens. Cette violation du droit des gens produisit des guerres sanglantes, dans le cours desquelles les Turks menacèrent plus d'une fois Kief. Elles tournèrent pourtant à l'avantage des chrétiens: leur triomphe eût été même moins tardif, sans les dissensions toujours renaissantes entre le grand-prince et les princes apanagés, ainsi qu'entre plusieurs de ces derniers; dissensions que les *congrès* ou diètes, qu'on avait

usage de convoquer, n'arrêtèrent pas toujours, et seulement momentanément.

12. VLADIMIR II VSÉVOLODOVITCH, surnommé *Monomaque*, 1113-1125, n'étant pas l'héritier le plus proche, ne devait point succéder au trône, dont au reste ses brillantes qualités et sa belle conduite l'avaient bien rendu digne. Mais il existait des fils de Sviatoslaf, second fils de Iaroslaf et l'aîné du grand-prince Vsévolod, père de Vladimir; or, suivant le droit alors en usage, ceux-là étaient les héritiers légitimes du trône. Aussi quand les grands et le peuple de Kief y appelèrent Vladimir, au préjudice de la seconde branche des descendans de Iaroslaf I.er, ce prince refusa long-temps et ne se rendit à leurs vœux que par égard aux embarras qui entouraient de toutes parts ce trône que jusque-là il avait si bien su défendre. Il était fils d'une fille de l'empereur grec Constantin Monomaque : cette parenté et la terreur des armes de Vladimir engagèrent Alexis Comnène à rechercher son amitié en flattant son ambition : il lui envoya la couronne, le sceptre, le globe et la pourpre de son grand-père, et ces insignes royaux se voient encore à l'Oroujeinaïa Palata de Moscou. Reconnu en qualité de Tsar de la Russie, Vladimir prit alors le nom de Monomaque. Il affermit sa puissance sur les princes apanagés, porta ses armes contre les Tchoudes et la Pologne, et remporta des victoires sur les Poloftses et les Boulgares. Il fit plusieurs additions au *Droit des Slavons* de son grand-père et débarrassa son pays des juifs, qui le ruinaient par l'usure et qui depuis n'ont jamais pu y rentrer. Dès son règne, Kief, entouré d'une grande muraille de briques, était une ville riche et somptueuse, où régnait un luxe inouï. Comme Constantinople, elle avait une porte d'or, et

l'incendie, qui y éclata en 1124, consuma, dit-on, jusqu'à six cents églises. (9)

13. Mstislaf Vladimirovitch, 1125-1132, avait déjà rendu de grands services à son père quand il n'était encore que prince apanagé de Novgorod: arrivé à la grande-principauté, il se fit respecter de ses voisins les Polofises et les Polonais, et fit la guerre aux Krivitches, aux Tchoudes et aux Lithuaniens. Les principaux d'entre les princes apanagés reconnaissant sa suzeraineté, étaient les suivans: Vsévolod, Isiaslaf et Rostislaf, trois de ses fils qui régnaient à Novgorod, à Koursk et à Smolensk; ses frères Iaropolk, prince de Péréïaslavl; André, prince de Vladimir; Iourii (George), prince de Souzdal, et Viatcheslaf, prince de Tourof, et les descendans de Sviatoslaf, qui avaient pour apanages Tchernigof, Tmoutarakân, Mourom et Riaisân. Isiaslaf reçut encore la principauté de Polotsk, que son père ôta aux descendans du fils aîné de Saint-Vladimir, princes qui furent déportés à Constantinople, où régnait Jean Porphyrogénète, beau-frère du grand-prince. Ce dernier affermit l'autorité de sa couronne et en agrandit le domaine; mais, comme ses prédécesseurs, il travailla à la décadence de sa patrie par un partage de ses possessions fait entre ses fils.

14. Iaropolk II Vladimirovitch, 1132-1139, l'aîné des frères de Mstislaf, lui succéda nonobstant l'existence de ces fils: il y eut cependant, comme cela se pratiquait en d'autres occasions, une espèce d'élection, nécessaire peut-être pour empêcher que le trône ne retournât à la branche que l'avènement

---

(9) Il est vrai que Tatichtchef attribue ce nombre à une erreur des copistes, et lit 30 au lieu de 600; mais on trouve ailleurs qu'à cette époque Kief avait 400 églises, ce qui peut donner la mesure de sa grandeur.

de Vladimir II en avait dépossédée. Mais la descendance directe d'un prince ne lui succédait ordinairement qu'après que tous les fils d'un même père eurent occupé le trône, qui ensuite appartenait au degré suivant. Le règne de Iaropolk fut de courte durée; sous lui le pays fut agité par des troubles continuels, occasionés par l'ambition de George, prince de Souzdal et de Rostof, d'André, prince de Vladimir, et de Vsévolod Olgovitch, prince de Tchernigof. L'expulsion de Iaroslaf de sa principauté de Galitch lui suscita une guerre avec la Pologne : toutefois, après avoir été long-temps vainqueur, Boleslas III fut battu par les Russes et ne survécut pas long-temps à sa défaite. Mais Vsévolod Olgovitch entretenait le désordre et appela même à son secours les Poloftses, éternels ennemis des Russes; le grand-prince, dont l'armée s'élevait à environ 50,000 hommes tirés de toutes les principautés, eut peu de succès contre eux et manquait, dit-on, de courage. Les Tchoudes et les Lives le voyant occupé ailleurs, en profitèrent pour refuser le tribut que les Novgorodiens leur avaient imposé. Néanmoins Iaropolk finit par humilier ses ennemis et par les forcer à lui demander la paix; malheureusement il ne put en jouir, et ce prince juste et sage consuma à des querelles interminables un règne qu'il aurait voulu faire tourner au bien-être de tous ses sujets.

15. VSÉVOLOD II OLGOVITCH, 1139-1146. *Viatcheslaf Vladimirovitch*, frère du précédent et prince de Péréïaslavl, était désigné pour succéder à Iaropolk, aussi fut-il reconnu sans opposition, quand il se présenta à Kief, à la mort de ce dernier. Mais comme sa faiblesse ne lui permit pas de défendre sa couronne contre le prince de Tchernigof, les Sviatoslavitchs, ou la seconde branche des fils de Iaroslaf, arrivèrent enfin au trône au préjudice des descendans

de Vladimir Monomaque, qui était de la troisième. Connaissant l'étendue des maux qui résultaient pour la Russie de son démembrement continuel, Vsévolod essaya de réunir les principautés, ou au moins de les soumettre toutes à son autorité suprême. Il trouva de grands obstacles à surmonter, et une mort prématurée ne lui permit pas de réaliser cet utile projet.

16. ISIASLAF II MSTISLAVITCH, 1146-1154, lui succéda, bien qu'il eût garanti le trône à *Igor Olgovitch*, auquel Vsévolod avait fait prêter, par les princes et par le peuple, le serment de fidélité. Le peuple de Kief n'aimait pas le prince Igor, et quand celui-ci abandonna son autorité, au moment même où il la reçut, à ses favoris, on redemanda la famille de Monomaque. Isiaslaf, prince de Péréïaslavl, que Vsévolod II avait promis de nommer son successeur, fut invité à venir prendre possession du trône qu'Igor, abandonné de ses sujets et de son armée, n'était pas en état de défendre. Se voyant ainsi trahi, Igor prît la fuite et se cacha dans un marais: quand on l'eut découvert, on lui rasa la tête pour l'enfermer dans un couvent; mais un soulèvement ayant eu lieu en faveur de ce malheureux prince, le peuple furieux le mit en pièces. Délivré de son compétiteur, Isiaslaf II n'en régna pas plus tranquillement. Iourii Vladimirovitch, prince de Souzdal; Sviatoslaf Olgovitch, oncle du malheureux Igor; Sviatoslaf Vsévolodovitch, son frère, et Vladimirko, prince de Galitch, issu d'une autre branche de la famille de Rurik, prirent les armes contre le nouveau grand-prince, qui, quoique soutenu par les Kioviens, fut plusieurs fois expulsé de leur ville et momentanément précipité d'un trône où ses armes le ramenèrent pourtant. Deux fois les Hongrois vinrent à son secours : la seconde fois, Gaïsa II commandait lui-

même les troupes envoyées contre ses ennemis, et le roi de Pologne arma également en sa faveur Les Poloftses, toujours empressés de profiter de ces dissensions intestines, prirent le parti de ses adversaires, qu'ils abandonnaient un moment après quand ils y voyaient de l'avantage pour eux. Ils avaient remporté une victoire sur le grand-prince; mais Isiaslaf envoya contre eux son fils Mstislaf, qui les battit à son tour en 1152. Isiaslaf, plus grand que sa fortune, se soutint sur son trône, et l'attachement de ses peuples le suivit au tombeau.

17. Iourii I.er Vladimirovitch *Dolgorouki*, 1154-1157. Ce huitième fils de Monomaque, que ses guerres avec Isiaslaf II avaient déjà momentanément placé sur le trône, y remonta au préjudice de *Rostislaf Mstislavitch*, frère du précédent et prince de Smolensk, et d'*Isiaslaf Davouidovitch*, prince de Tchernigof et petit-fils d'Oleg, qui s'y étaient succédé dans l'intervalle de quelques mois. Avant son avènement à la grande-principauté, Iourii avait, en 1147, posé les fondemens de la ville de Moscou, qui n'était alors qu'un bourg palissadé, auquel on avait donné le nom de la rivière sur le bord de laquelle il s'élevait. Arrivé au trône, qu'il convoitait depuis si long-temps et où les ennemis de son pays l'avaient fait monter, il fut obligé de les combattre lui-même et se livra ensuite à ses plaisirs; mais, outre Moscou, il fonda plusieurs villes, comme celles de Kostroma, de Iourief-Polskoï, de Péréïaslavl sur le lac Klechnine, de Vladimir sur la Kliazma, et il agrandit le pouvoir des grands-princes.

18. Isiaslaf III Davouidovitch, 1157-1161, eut à défendre un trône péniblement acquis contre Mstislaf Isiaslavitch, qui, l'ayant repoussé de Kief, remit le sceptre à son oncle Rostislaf. Deux fois dépouillé du pouvoir suprême, Isiaslaf s'allia aux Po-

loftscs et livra à ses adversaires, sur la Dessna, une bataille qui paraît n'avoir point été décisive.

19. Rostislaf Mstislavitch, 1159-1168. Auparavant prince apanagé de Smolensk, Rostislaf gagna peu à l'échange qu'il fit. Le trône de Kief lui était disputé par d'autres descendans de Rurik, et André, indépendant du grand-prince, régnait à Vladimir, tandis que Novgorod s'efforçait de son côté de se soustraire à l'autorité commune, et entra, en 1164, dans la ligue anséatique, où Pskof ne tarda pas à suivre cette grande cité. Néanmoins le règne de Rostislaf est mémorable, en ce que ce prince obtint du patriarche de Constantinople que le métropolitain russe fût élu à l'avenir par les évêques du pays, sous l'agrément du grand-prince de Kief.

20. Mstislaf II Isiaslavitch, 1168-1171, succéda à son oncle à Kief, après avoir repoussé Vladimir Mstislavitch, autre prince de sa famille C'était un homme sage et instruit, ami de la justice, mais trop faible pour se maintenir long-temps sur un trône incessamment ébranlé par des soulèvemens. Il ne régnait pas seul cependant; son frère *Iaropolk* fut élu en même temps que lui, et les deux princes partagèrent volontairement la domination avec leurs oncles Mikhaïl et Vsévolod Iouriévitch. Mais *Gléb Iouriévitch*, autre frère d'André, *Vladimir III Mstislavitch*, *Román Rostislavitch* et plusieurs autres princes leur disputèrent le trône, et y montèrent tour-à-tour sans pouvoir bien établir leur autorité. Il en résulta un interrègne de plusieurs années, marqué par des guerres interminables.

21. André I.er Iouriévitch *Bogolioubskii*, 1157-1175. Ce prince de Souzdal qui, le premier, transféra sa résidence à Vladimir sur la Kliazma, prit le titre de grand-prince en même temps qu'Isiaslaf III, et ne pouvant s'emparer de Kief, il se fit nommer

grand-prince *de la Russie blanche*; cependant la Russie rouge ou Kief reconnut aussi plus tard son autorité. Cette ville, agréablement située, mais toujours infestée par diverses peuplades turques, dont les Polofises étaient à cette époque les plus formidables, commença alors à déchoir, en même temps qu'elle descendit du premier rang que le séjour du souverain lui avait jusque-là assuré. André resta à Vladimir, où il n'était pas exposé à des attaques toujours renaissantes, et dont la possession, moins enviée, devait aussi lui susciter moins d'ennemis. Ce prince ayant fait de grandes libéralités au clergé et fondé, entre plusieurs autres églises, celle de la mère de Dieu à Vladimir, fut surnommé Bogolioubskii ou le pieux, surnom que d'autres rapportent à Bogolioubof, ville bâtie par lui et qui était son séjour favori. André épuisa ses États par les guerres qu'il fit continuellement à Kief et à Novgorod, ainsi que par le grand nombre de monastères qu'il fit construire; il travailla, trop imprudemment peut-être, à affaiblir les autres souverainetés de son pays, et la rigueur dont la dépravation des mœurs lui faisait une loi, indisposa contre lui un grand nombre de ses sujets. Depuis lui, le titre de grand-prince ne resta plus exclusivement attaché au trône de Kief, dont ceux de Vladimir et de Galitch balançaient le pouvoir. Vladimir devenant même de plus en plus puissant, tandis que les factions déchiraient Kief, cette dernière ville descendit d'autant de degrés que sa rivale s'élevait. Sous André l'affaiblissement de la Russie fut consommé; mais ce prince défendit avec succès ses domaines contre les incursions des Boulgares, que des agrandissemens successifs avaient rendus formidables. Entouré de scélérats au sein même de sa cour, il périt, en 1175, victime d'une vengeance particulière et abandonné de ceux qui auraient dû le défendre ou le venger.

22. Mikhaïl I.er Iouriévitch, 1175 - 1177, étant resté vainqueur de ses rivaux, régna paisiblement à Vladimir et à Souzdal, pardonnant des offenses et prévenant tout nouveau sujet de mécontentement; mais son règne fut court, la mort l'enleva au bout de deux ans.

23. Vsévolod III Iouriévitch, 1177 - 1213, ou, comme on le nomme encore, *Dmitri I.er*, le plus jeune des onze fils de Iourii, succéda à son frère, quoique celui-ci eût laissé un héritier. C'est sous lui que la grande-principauté de Vladimir devint si puissante qu'elle fut considérée comme la première de toutes. Kief était presque réduit au seul territoire de la métropole, et les princes apanagés, ne reconnaissant plus la suzeraineté du souverain de Kief, prirent tour-à-tour le titre de grand-duc. Vsévolod III pacifia le royaume de Kasan, agité par des troubles intestins, battit les Boulgares et fonda la ville de Tver. Dans le même temps, *Sviatoslaf Vsévolodovitch* régnait à Kief, et après lui *Rurik Rostislavitch* et *Vsévolod Sviatoslavitch* s'y succédèrent. A Galitch, Iaroslaf Vladimirovitch faisait fleurir le commerce et encourageait les arts et les sciences; toutefois cet état prospère ne dura pas long-temps, car Iaroslaf étant mort sans enfans, la principauté commença aussi à déchoir.

24. Constantin Vsévolodovitch, 1213 - 1218. Ce prince aimé de son peuple qui, à raison de sa bonté, de sa justice, de son amour des lettres et des arts, lui donna le surnom de sage, fut d'abord supplanté par Iourii, prince de Vladimir, dont il était l'aîné. Mais, l'ayant repoussé à son tour, il régna, pendant le court espace de deux ans, de manière à effacer tous ses prédécesseurs. Il se forma une bibliothèque nombreuse et choisie, travailla lui-même à l'histoire de ses devanciers, fit faire des traductions

slavonnes d'ouvrages grecs et s'entoura de savans. A sa mort, il désigna lui-même son frère Iourii pour lui succéder.

25. Iourii II Vsévolodovitch, 1218-1238. Ce prince ne régna pas sans gloire : il battit les Mordouins et conclut avec les Boulgares un traité d'alliance et de commerce. Mais il eut le tort d'abandonner Kief, menacé par les Tatars. Ces nomades asiatiques, qu'on nomme aussi Mongols de la tribu qui les avait subjugués, s'étaient jetés d'abord sur les Poloftses qui, oubliant leur ancienne haine à l'approche d'un si grand danger, avaient demandé des secours au grand-prince de Kief. *Mstislaf III Romdnovitch* hésita, et ce peuple était déjà affaibli quand il se détermina enfin à entrer en alliance avec ses khans. Après la jonction des deux armées, les Poloftses et les Kioviens marchèrent contre les barbares, qui débordaient déjà de toutes parts le cours du Don. Ces derniers avaient le nombre pour eux : malgré la valeur de leurs ennemis, ils gagnèrent, sur la Kalka, en 1224, une bataille décisive, dans laquelle Mstislaf, plusieurs autres princes et une foule de généraux et de guerriers perdirent la vie. Après avoir envahi Tchernigof et Novgorod-Séverskoï, les Tatars revinrent sur leurs pas pour subjuguer les Poloftses, qu'ils exterminèrent en grande partie. Ils disparurent alors pour quelque temps ; mais, en 1232, s'étant jetés sur les Boulgares, ils les subjuguèrent et en détruisirent le royaume. Malgré un traité d'alliance conclu avec l'imprévoyant Iourii, ce peuple l'avait vainement appelé à son secours ; tout ce qu'il en obtint à une seconde invasion des Mongols, ce fut de pouvoir s'établir sur ses domaines, où il fonda plusieurs villes, le long du Volga. Batu, petit-fils de Tchinguis-Khan et grand-khan de l'orde de Kaptchak, entra en Europe avec une armée de

600,000 hommes, et s'étant présenté aux frontières de la principauté de Riaisân, il somma les princes russes de se soumettre à lui payer tribut. Ceux-ci, après en avoir délibéré entre eux, préférèrent la mort à l'ignominie: ils sollicitèrent l'appui de Iourii, le plus puissant souverain de leur patrie, et, sans l'attendre, marchèrent au-devant de l'ennemi. Le grand-prince de Vladimir, qui avait déjà refusé l'alliance que lui offrait *Isiaslaf IV Mstislavitch*, successeur de Vladimir Rurikovitch dans la grande-principauté de Kief, resta sourd à ce nouvel appel. Mais quand les princes de Riaisân eurent été battus sur le Voronège, quand, après une défense désespérée, ils eurent livré leur ville aux barbares, les yeux de Iourii furent désillés; à son tour, il réclama l'assistance des autres princes. Malheureusement, son armée, que commandait Vsévolod, son fils, arriva trop tard: Kalomna, Moscou et Vladimir furent pris et saccagés par le farouche Batu, qui en fit passer les habitans au fil de l'épée. Alors le grand-prince passa le Volga pour se retirer dans le gouvernement de Tver: les Novgorodiens devaient marcher à son secours; mais avant que ces renforts ne lui arrivassent, Batu lui livra bataille sur le Site, le 4 Mars 1238. Le nombre des Tatars l'emporta sur le courage des Russes; Iourii II, rachetant les fautes qu'il avait faites par une rare bravoure, périt avec un grand nombre de princes et de voïvodes, et le champ de bataille resta jonché de ses soldats.

26. Iaroslaf II Vsévolodovitch, 1238-1247. Après la mort de Iourii, ce prince quitta Novgorod, où il régnait, pour monter au trône chancelant sur lequel ses deux frères l'avaient précédé. Batu ravageait la Grande-Russie et s'avança, après avoir pris Torjok, jusqu'à une distance de cent verstes de Novgorod. Mais, effrayé par les marécages et les immenses forêts qui l'environnaient, il n'alla pas plus

loin : cette ville fut ainsi préservée de la destruction générale et de ces horribles ravages qui firent qu'en Russie, pour nous servir des propres termes des annalistes, « les vivans enviaient aux morts la tranquillité des tombeaux. » Kief, au contraire, fut pris après une mâle défense, et de là Batu se tourna à l'ouest contre les Hongrois et les Polonais. Cependant il confirma Iaroslaf II dans sa grande-principauté, en lui reconnaissant formellement le premier rang parmi tous les princes russes, dont il était devenu l'arbitre, au point qu'un changement de règne arrivé sans son consentement était frappé de nullité. Esclaves des Mongols, les Russes se vengèrent au moins sur les Suédois et sur les chevaliers porte-glaives de l'humiliation qu'ils avaient essuyée et dont ces voisins cherchaient à profiter. Alexandre Iaroslavitch, à qui son père avait laissé le gouvernement de Novgorod, marcha contre le grand-maître de l'ordre, qui, aidé par les Tchoudes, s'avançait sur Ladoga, après avoir fait sa jonction avec le roi de Suède. Une bataille fut livrée sur la Néva, dans le pays des Ingres ou Ijores, dépendant de Novgorod, et la victoire, que le prince Alexandre remporta malgré le petit nombre de ses troupes, lui valut le surnom de *Nefskii*. Quelque temps après, les alliés, auxquels les Lithuaniens se joignirent encore, prirent Izborsk et Pskof et s'avancèrent jusqu'à une petite distance de Novgorod. Mais Alexandre les vainquit encore, et, dans une troisième campagne qu'une victoire remportée en 1242 sur le lac Peïpous décida en sa faveur, il rentra en possession du pays de Pskof et força les chevaliers de la Livonie à lui demander la paix. Les Lithuaniens, qui s'étaient avancés jusqu'à Torjok, furent aussi battus. Iaroslaf, étant retourné au camp de Batu, obtint l'inviolabilité de Novgorod, mais il y mourut, peut-être à la suite d'un poison qu'on lui avait administré.

27. Sviatoslaf II Vsévolodovitch, 1247-1249. Ce sixième fils de Vsévolod succéda à son frère, toujours en vertu de la même coutume qui accordait la préférence à tous les princes du même degré sur ceux du degré suivant (10). Il se fit aussi confirmer par Batu-Khan; mais son règne, interrompu d'ailleurs par l'usurpation de son neveu Mikhaïl, ne dura que deux ans.

28. Mikhaïl II Iaroslavitch, 1248, ne régna que peu de mois et fut tué dans une bataille contre les Lithuaniens, dont le prince avait fait une incursion dans ses États. Alors ses deux frères Alexandre et André se disputèrent la succession et allèrent tous deux dans l'orde pour faire prononcer le grand-khan. Celui-ci conféra à André la principauté de Vladimir et Novgorod à son frère.

29. André II Iaroslavitch, 1249-1252, ne jouit pas long temps du trône qu'il avait obtenu sur Sviatoslaf, son oncle, et sur Alexandre, son frère : il eut l'imprudence d'épouser la fille d'un ennemi des Tatars et de cesser de leur payer le tribut, pendant qu'Alexandre, présent à l'orde, se conciliait par sa soumission l'amitié de leur arbitre. Revenant sur sa décision, celui-ci le mit à la tête d'une armée pour faire valoir ses droits : en même temps son général Sartak-Khan s'empara de Souzdal et passa la Kliazma. André ne l'attendit pas : sachant bien qu'aucun des princes russes ne voudrait le soutenir contre un ennemi qui les faisait tous trembler, et en ayant fait l'expérience devant Novgorod, il s'enfuit d'abord à Pskof, puis à Kolivane ou Talina (Revel), et passa

(10) On a judicieusement observé que cet ordre de succession devait contribuer au morcellement de l'empire : il était, en effet, naturel qu'un grand-prince pourvût, de son vivant, à l'établissement de ses enfans qui ne devaient pas lui succéder, au moins immédiatement. Voyez M. de Ségur, *Histoire de Russie et de Pierre le grand*, p. 70.

de là, dit-on, en Suède. Parvenu cependant à se réconcilier avec les Tatars, il rentra en possession de Souzdal et fit le voyage de l'orde.

30. ALEXANDRE I.er IAROSLAVITCH *Nefskii*, 1252-1263. Avant son avènement au trône de Vladimir, ce prince s'était fait une grande réputation de bravoure et d'habileté par ses victoires en Ingrie et sur les frontières de la Livonie; depuis il marcha de nouveau contre les Tchoudes, les Iames et les Suédois, pour repousser leurs incursions. Débarrassé de ces ennemis, il alla à Saraï, capitale de l'orde d'or, et cette fois, comme les deux suivantes, il y fut traité avec distinction. Mais il ne put empêcher que les Tatars n'envoyassent en Russie des employés chargés de la levée d'un impôt qui pesait sur le peuple, et dont le clergé seul était exempt. Un recensement eut lieu : on divisa le peuple par dizaines, cinquantaines, centaines et milliers, et l'on préposa des agens du fisc à chacune de ces divisions. Cette mesure humiliante fut même étendue à Novgorod : ses habitans, que leur situation rendait peu dociles à subir un joug dont leur fierté rougissait, s'étant indignés de cette tentative, il fallut toute la fermeté d'Alexandre pour réprimer un soulèvement que la république aurait, sans doute, payé cher. Néanmoins, en 1262, les commissaires du fisc des khans furent massacrés en plusieurs endroits et chassés dans d'autres; alarmé des préparatifs que les Tatars faisaient à la suite de ces violences, le grand-prince alla trouver Berkhaï-Khan et parvint à le fléchir. Il le quitta rassuré, mais la mort le frappa avant qu'il n'eût pu atteindre Vladimir. Ce prince, que l'Église russe a canonisé, mérite de vivre dans le souvenir de son peuple.

31. IAROSLAF III IAROSLAVITCH, 1263-1271, frère du précédent. Il est dit *de Tver*, du nom de la ville où il mourut. Sans respect pour les volontés du grand-

prince, il s'était fait nommer prince de Novgorod, consentant à se laisser prescrire par la république les conditions auxquelles il la gouvernerait. On lui imposa de n'employer dans les affaires du gouvernement que des citoyens de Novgorod même, de ne faire autrement que par leur intermédiaire le commerce avec l'Allemagne, de ne les juger qu'en présence de leur bourguemestre ou possadnik, d'interdire toute possession d'immeubles dans le domaine de la république à tout homme étranger à la ville, de ne pas recevoir le témoignage des valets contre leurs maîtres, et de n'entreprendre la guerre que du consentement de la république. Pendant que son frère était à l'orde, il avait fait une expédition en Livonie pour reprendre Iourief (Derpt ou Dorpat), ville russe dont le grand-maître des chevaliers de l'ordre teutonique s'était emparé. La prise de cette ville l'engagea dans de nouvelles guerres avec les Livoniens; son règne fut d'ailleurs agité par de fréquens soulèvemens des Novgorodiens, et il eut à défendre son trône contre son frère, qui était soutenu par les Tatars, quoiqu'ils eussent confirmé par un diplôme le grand-prince régnant. Iaroslaf fut appelé à l'orde en même temps que son frère; il fut bien reçu par Mangou Timour, qui le congédia bientôt après. Il mourut en route.

32. Vassili I Iaroslavitch, 1271-1276, était ce frère ambitieux. Le grand-khan le reconnut dans sa nouvelle dignité; mais les Novgorodiens élurent pour les gouverner son neveu Dmitri qu'Iaroslaf III avait autrefois supplanté. Cependant Dmitri ne put se soutenir. Pendant que Vassili suivait les Tatars dans une expédition contre les Lithuaniens, gouvernés dès-lors par des grands-princes très-puissans qui s'étaient agrandis aux dépens de la Russie, de nouveaux commissaires firent encore le recensement

de la population russe, pour régulariser le paiement du tribut.

33. Dmitri I.er Alexandrovitch, 1276-1294, l'aîné des fils d'Alexandre Nefskii, réunit alors la possession de Novgorod à celle de la grande-principauté, et fit, comme son père, une guerre heureuse aux Tchoudes. Mais il trouva un compétiteur au trône dans son propre frère André, qui, à l'aide des Tatars, parvint à le chasser en 1288. Dmitri implora alors le secours de Nogaï qui, s'étant séparé des khans de Kaptchak, s'était créé une domination en Russie. Il put en effet remonter sur son trône et s'y soutint assez long-temps, malgré les efforts et les intrigues d'André, qui ne cessait de le noircir aux yeux du grand-khan. Les Tatars, excités par lui, vinrent encore une fois dévaster ce malheureux pays, et André acheta son élévation au prix d'une nouvelle destruction de Moscou.

34. André III Alexandrovitch, 1294-1304, arrivé ainsi à régner, ne connut pas de bornes à son ambition : ses empiétemens continuels soulevèrent contre lui les princes apanagés, qui prièrent le grand-khan de fixer lui-même la délimitation de leurs territoires. André portait le surnom de *Gorodetskoï*, du nom de sa résidence Gorodetz. C'est sous son règne que les Suédois bâtirent Nienschanz, à l'embouchure de la Néva, pour empêcher les Russes d'entrer dans la mer Baltique en descendant ce fleuve. On sait que ce fort fut remplacé dans la suite par la nouvelle capitale du Nord.

35. Daniel I.er Alexandrovitch, 1295-1304, régnait paisiblement sur Moscou, pendant que son frère, injuste à son égard, était à Vladimir. En 1295 il prit le titre de grand-prince et fut le premier qui attacha cette dignité à la ville de Moscou. Après l'avoir considérablement agrandie, il la fortifia d'une

citadelle ou d'un kreml, qu'il construisit en 1300. De tous les princes russes il fut le premier qui reçût la sépulture à Moscou.

36. Mikhaïl III Iaroslavitch, 1304-1319, surnommé *de Tver*. C'était un fils posthume de Iaroslaf III, et George (Iourii), fils de Daniel, contesta ses droits à la couronne. Mais ce dernier ayant succombé, Mikhaïl réunit de nouveau les principautés de Vladimir et de Moscou, dont le grand-khan lui confirma la souveraineté. Il en jouit jusqu'à ce qu'Uzbek arriva au pouvoir : ce khan favorisa Iourii au point de lui donner sa sœur en mariage, et cette princesse, devenue chrétienne, prit le nom d'Agafia. Les armes de Iourii ne furent pourtant pas heureuses; mais Mikhaïl, ayant été appelé à l'orde, y fut misérablement massacré.

37. Iourii III Danilovitch *Moskofskii*, 1319-1322, avait trempé la main dans ce meurtre : le khan, détrompé sur son compte, l'abandonna bientôt. Toutefois, le grand-duché de Vladimir et de Moscou, dont Moscou devint alors la commune capitale, ne fut pas sous lui sans puissance : il y réunit la principauté de Novgorod, qu'il fit administrer par des gouverneurs, chassa les Suédois de la Carélie et construisit le fort d'Orjek, qui, nommé par les Suédois Neuteborg (fort des noix), porte aujourd'hui le nom de Schlusselbourg. Mais à la même époque le grand-duché de Kief tomba avec Vladimir de Volhynie, Loutsk, Péréïaslavl, Jitomir, etc., au pouvoir de Gnédimine, grand-prince de Lithuanie.

38. Dmitri II Mikhaïlovitch, 1322-1325. On le nommait *Tverskoï*, du nom de sa résidence antérieure. Son règne fut court, car ayant osé assassiner, au sein de l'orde, Iourii son cousin, qu'il accusait de la mort de son père, il fut retenu prisonnier. Uzbek lui aurait pardonné peut-être, mais les princes russes

travaillèrent à le perdre, dans l'espoir d'arracher quelque portion de son héritage. Après l'avoir retenu prisonnier pendant deux ans, Uzbek, qui l'avait aimé, ordonna sa mort.

39. ALEXANDRE II MIKHAÏLOVITCH, 1325-1328, frère du précédent, avait d'abord été confirmé par le khan; mais ayant excité sa colère en mettant à mort un commissaire tatar plein d'insolence, il fut obligé de prendre la fuite. Les habitans de Tver ayant pris part à cet acte violent, en faisant main basse sur tous les Tatars qu'ils trouvèrent sous leurs pas, Uzbek envoya une armée pour ravager cette principauté. Il donna Vladimir et Moscou à Ivân Danilovitch et Tver à Constantin Mikhaïlovitch. En attendant Alexandre se soutint à Pskof, où il régna dix ans; il y ajouta même la principauté de Tver, après avoir obtenu son pardon du Mongol. Leur bonne intelligence ne dura pas long-temps: l'astucieux Ivân Danilovitch ayant de nouveau noirci Alexandre aux yeux du khan, le malheureux prince, appelé à l'orde, subit son arrêt de mort.

40. IVAN I.er DANILOVITCH *Kalita*, 1328-1340. Ce surnom de Kalita, la bourse, lui fut donné parce qu'il avait coutume de porter à son côté une gibecière à l'effet de faire des aumônes, ou peut-être aussi à raison de ses mesures fiscales. Ses intrigues l'avaient conduit du trône peu brillant de Péréïaslavl-Zaleskoï à celui de Moscou, où il se soutint à l'aide des troupes du grand-khan; au nom de ce dernier il se permit des exactions sur tous ceux dont il était jaloux. Il régna d'ailleurs avec sagesse et modération, et prépara une nouvelle ère à la Russie. Obséquieux courtisan d'Uzbek, il ne songea pourtant qu'à affermir son propre pouvoir; il se servit habilement de la terreur du nom de ce Mongol contre tout ce qui lui résistait en Russie; aussi l'au-

torité du grand-prince commença-t-elle dès-lors à se relever. Il réunit plusieurs territoires à ses propres domaines et y rattacha successivement les apanages de plusieurs princes. L'unité monarchique commença à se faire jour. Ses progrès inspiraient de la confiance : des boïars de toutes les principautés vinrent se grouper autour de son trône, et dès 1326 S. Pierre, métropolitain de Vladimir, avait transféré son siége à Moscou. Bientôt après la cathédrale de l'Assomption s'éleva au centre de cette vaste cité; Ivân reconstruisit le kremlin et entoura la ville d'une forte palissade.

41. Siméon Ivanovitch *Gordii* ou le superbe, 1340 - 1353. Le khan de Kaptchak avait décidé que les princes de Moscou succéderaient préférablement à ceux de Tver, qui avaient encouru sa disgrace : Siméon fut en conséquence investi de la grande-principauté. Il continua l'œuvre que son père avait commencée : en sacrifiant une partie des revenus de l'État, il détermina ses frères à reconnaître son autorité, à lui prêter secours toutes les fois qu'ils en seraient requis et à s'engager à n'entrer dans aucune alliance sans l'autorisation du grand-prince. Après avoir réduit Novgorod à l'obéissance, il en obtint tout l'arriéré du tribut que cette république était tenue à payer aux Tatars. Il mourut de la peste.

42. Ivan II Ivanovitch, 1353 - 1359. Ce prince débonnaire, frère du précédent, n'aurait pu se soutenir long-temps sur un trône disputé par plusieurs prétendans, sans l'amitié que lui portait Djanibek, khan d'un caractère pacifique, et sans la considération que les vertus du métropolitain de Moscou, S. Alexis, réfléchissaient sur lui. A sa mort, son trône resta vacant une année, le successeur de Djanibek ayant préféré partager les forces de ses vassaux que de les voir se réunir insensiblement dans un centre commun.

43. Dmitri III Constantinovitch, 1360 - 1362. Ce prince, chef de la postérité d'André, frère puîné d'Alexandre Nefskii, fut nommé à la grande-principauté par l'un des prétendans au trône de Kaptchak, qui était alors ensanglanté par les crimes de Berdibek, tandis qu'un autre de ces prétendans nomma Dmitri successeur légitime d'Ivân son père. Car dès-lors la discorde se mit parmi les successeurs de Tchinguis - Khan, et l'empire des Tatars, qui sous Giongi-Khan, fils du conquérant, n'avait déjà plus l'immense étendue que celui-ci lui avait donnée, commença à déchoir de plus en plus. L'un et l'autre prince russe s'en étant rapportés de leurs droits à la décision du khan Mourad, celui-ci se prononça en faveur de Dmitri Ivanovitch, qui, quoique très-jeune encore, prit les armes pour appuyer cette décision. Vladimir Andréïévitch, prince de Serpoukhof, son oncle, le secondait.

44. Dmitri IV Ivanovitch *Donskoï*, 1362-1389. Marchant sur les traces de son grand-père Ivân la bourse, cet homme remarquable obligea les princes apanagés à se reconnaître ses vassaux. Ayant ainsi affermi sa puissance, ses rivaux ne pouvaient plus lutter contre lui que par des dénonciations à l'orde, déchirée elle-même par des dissensions intestines; mais Dmitri Constantinovitch, devenu prince de Nijegorod, et Mikhaïl Alexandrovitch, prince de Tver, lui suscitèrent partout des ennemis. Lui-même irrita le grand-khan en lui refusant le tribut ordinaire, en en faisant périr même l'ambassadeur. Pour comble de malheur, Olguerd, grand-prince de Lithuanie et gendre de Mikhaïl, ravagea deux fois la Russie et aurait pris Moscou, sans la muraille de pierre dont Dmitri l'avait fait entourer peu auparavant. Ce dernier apaisa Dmitri III en épousant sa fille, et le prince de Tver fut obligé par ses propres

boïars à vivre en paix avec le grand-prince, menacé alors d'une nouvelle attaque de Mamaï, qui, après avoir usurpé le trône de Kaptchak, rassembla une grande armée dans le dessein de punir le Russe de ses mépris. Mais le vaillant Dmitri ne l'attendit pas: ralliant à lui toutes les troupes des principautés, il marcha à sa rencontre. Son armée, dont les bénédictions et les prophéties de S. Serge, pieux anachorète, avaient ranimé le courage, passa intrépidement l'Oka et le Don, fleuves que l'on considérait comme formant la limite des États du Tatar. Le héros la rangea en bataille dans le champ de Koulikof ou des bécasses, situé à l'embouchure de la Népriava dans le Don, là où les gouvernemens de Toula, de Riaisân et de Tambof se touchent. Les deux peuples se battirent avec une valeur égale; mais une embuscade bien disposée décida la bataille en faveur des Russes, et Mamaï prit la fuite. Si cette victoire, remportée le 8 Septembre 1388, rendit aux Russes le sentiment de leurs forces, elle servit aussi leurs ennemis: Mamaï, affaibli par sa défaite, ne put résister à son compétiteur Toktamuche, qui, soutenu par Timour-Beg, rendit quelque vigueur à l'empire du Kaptchak. Humilié de la victoire de Dmitri, Toktamuche prit la résolution de réduire les Russes qui secouaient le joug de son peuple: il entra en Russie avec une armée innombrable, qui porta partout le fer et la flamme. Pendant que Dmitri se retira devant elle à Kostroma, la trahison livra Moscou au Mongol, qui y mit le feu après l'avoir pillé. Chargé de butin, Toktamuche retourna à Saraï, et Dmitri, découragé par ce malheur, sollicita auprès de lui la patente ordinaire pour lui et son fils.

45. Vassili II Dmitriévitch, 1389-1425, l'aîné de ses six fils, ayant recueilli son héritage, la succession directe de père en fils, qu'Ivân la bourse avait déjà

travaillé à substituer à celle que l'usage avait consacrée, commença à s'établir. Ce changement devint très-favorable à la Russie : outre qu'il n'y avait plus lieu dès-lors de pourvoir à l'établissement d'un fils appelé à succéder immédiatement, l'éducation transmettant au fils les idées du père, la politique des grands-ducs eut plus de suite et ceux-ci trouvèrent un encouragement de plus dans la certitude que c'était pour leurs descendans qu'ils travaillaient. Mais sous ce même Vassili Timour-Beg ou Timour-Lenk, qui, après avoir fondé l'empire de Djagataï, lui soumit tous les États auxquels le démembrement de l'immense héritage de Tchinguis avait donné origine, passa en Europe, dévasta la Russie et ne s'arrêta que sur les bords de l'Oka. En même temps Vladislas Jaguellon, fils et successeur d'Olguerde, et Vitoft ou Vitold, son cousin, s'agrandirent successivement aux dépens de la Russie. Vitold en devint un ennemi formidable : il ajouta aux principautés de Kief, de Tchernigof, de Kholm, de Polotsk, de Tourof, de Loutsk, de Vladimir en Volhynie et de Galitch, qui toutes étaient au pouvoir des Lithuaniens, celle de Smolensk, d'où il avança jusqu'à Kalouga. Mais un lieutenant du Saheb-Kerân ou Maître du monde arrêta ses progrès : Timour-Koutloui battit Vitold sur les bords de la Vorskla, en Oukraine, et les armées du vainqueur d'Ancyre répandirent la consternation en Europe. Mais Timour-Lenk mourut en 1404, et quelque fatales que ses armes fussent devenues à la Russie, elles avaient servi du moins à terrasser l'empire du Kaptchak que le conquérant avait dépouillé de ses prestiges en même temps que de sa puissance. Iédiguée, frère d'armes de Tamerlan, ravagea bien encore une fois tout le domaine de Vassili et détruisit Moscou, à l'exception du kremlin ; mais déjà les Russes entrevoyaient le moment

de leur délivrance. En attendant les guerres intestines n'avaient pas cessé : le grand-prince disputait aux Novgorodiens la possession des provinces situées sur la Dvina, et prétendait les soumettre eux-mêmes à son influence. Mais les Novgorodiens eurent l'avantage, Vassili était trop peu actif et trop faible pour le disputer long-temps. Son règne ne fut point heureux : pendant sa durée, la peste, la famine, les tremblemens de terre et la guerre désolaient tour-à-tour le malheureux pays. En 1420 on frappa à Novgorod les premières pièces de monnaie, exemple qui fut bientôt imité par la république de Pskof. Quelque temps auparavant on avait placé à Moscou la première horloge sonnante.

46. Vassili III Vassiliévitch *Temnoï* ou l'aveugle, 1425-1462, que son père avait désigné pour lui succéder, fut d'abord renversé du trône par son oncle *Iourii Dmitriévitch*, prince de Galitch, qui fondait son droit sur l'ancien ordre de succession ; mais Sophie, fille de Vitold, sa mère, le fit reconnaître par les boïars et les employés, et le grand-khan l'ayant aussi confirmé, un officier mongol, nommé Oulân, le fit asseoir à Moscou sur le trône de son père. Iourii céda un instant à la nécessité, mais comme il renouvelait quelque temps après les mêmes prétentions, Vassili le détermina à aller avec lui à l'orde pour s'en rapporter à la décision du grand-khan. Oulou-Makmet prononça en faveur de Vassili et l'exempta même de tout tribut ; mais la guerre civile n'était pas encore terminée : Iourii s'empara encore une fois du trône de Moscou, qu'il laissa même, en mourant, à l'aîné de ses fils. Dans l'intervalle Vitold rançonna Novgorod, et le khan de Kaptchak arriva de nouveau sous les murs de Moscou que, pour la première fois, il trouva hérissés de canons. Vassili, ayant osé le braver, était tombé en

son pouvoir, et pendant sa captivité *Dmitri Iouriévitch Chemiaka* usurpa le trône. Vassili fut bientôt mis en liberté, mais son cruel parent le fit saisir et lui creva les yeux. De là le surnom d'aveugle ou de ténébreux, que l'on donne à Vassili. Le règne de l'usurpateur fut de courte durée : le peuple de Moscou, qui avait quitté lá ville pour ne pas obéir à un intrus, replaça sur le trône le petit-fils de Dmitri-Donskoï, qui dès ce moment régna avec sagesse. C'est sous lui que l'orde d'or fut démembrée ; il en résulta trois khanats, celui de Kaptchak, celui de Kasan et celui de Crimée: le khanat de Kaptchak, détruit en 1506, fut remplacé par un autre, celui des Tatars Nogaïs, entre la mer Noire et la Caspienne. C'est aussi sous le règne de Vassili III que l'histoire fait d'abord mention des Cosaks, peuplade guerrière bien plus ancienne, mais à laquelle les conquêtes des Tatars avaient donné plus de consistance. On ne parlait alors que de ceux de Riaisân.

47. Ivan III Vassiliévitch, *Gordii*, 1462-1505. Quand ce prince, que l'histoire a surnommé le superbe et qu'elle pourrait appeler avec plus de raison encore le persévérant, resta maître de la couronne, à la mort de son père, qui l'avait déjà associé à son règne, les limites de la grande-principauté étaient proportionnellement très-resserrées: le grand-duché de Moscou s'était successivement agrandi; mais le territoire russe en général avait été réduit de toutes parts, par les Asiatiques, les Lithuaniens, les Polonais, les chevaliers teutoniques et les Suédois. Néanmoins il lui restait toujours une surface de 18,000 milles carrés géographiques, qui nourrissaient environ six millions d'habitans. Pendant un règne long et constamment heureux, Ivân doubla l'étendue de la Russie, qui, depuis lui, n'a plus cessé de s'agrandir. S'étant rendu maître du khanat de Kasan,

il disposa de ce trône en faveur de princes tatars sur lesquels il croyait pouvoir compter ; il se rendit peu à peu indépendant de l'orde de Kaptchak, et quand Akhmet voulut ressaisir son ancienne suzeraineté, Ivân s'allia à Mengli-Guireï, khan de Crimée, dont l'amitié lui rendit des services signalés tant contre le khan de Kaptchak que contre le roi de Pologne, qui était entré en alliance avec ce dernier. Après deux cent quarante-quatre ans d'esclavage, la Russie secoua enfin un joug qui l'avait en quelque sorte effacée de la carte de l'Europe. Mais Ivân ne visait pas seulement à l'indépendance : se rendre maître absolu chez lui, lui paraissait être un but plus digne encore de tous ses efforts : la plus grande partie de sa vie fut consacrée à réaliser ce projet. Novgorod la grande se débattait en vain contre un ennemi aussi rusé, aussi persévérant, aussi puissant que le grand-prince : cette république, dépouillée de ses libertés, distraite de ses relations avec la ligue anséatique, privée même de ses habitans, déchut de sa gloire jusqu'à tomber dans une nullité parfaite. Viatka, colonie de Novgorod, en partagea le sort, et le tour des princes apanagés vint après ; c'est par celui de Tver qu'Ivân commença. La construction de la fortesse d'Ivangorod, sur la Narova, rapprocha les Russes de la Baltique, et leur domination s'étendit aussi à l'Orient par la soumission des princes Iougriens et Vogoules, qui acheva la conquête de la Permie. Ivân remporta de nouvelles victoires sur les Tatars de Kasan et tint en respect les chevaliers de la Livonie, le grand-prince de Lithuanie et le roi de Pologne. Ayant épousé la nièce du dernier empereur de Constantinople, il s'en considéra comme l'héritier, adopta les armes de l'empire (voy. p. 231), se fit, le premier, nommer Seigneur de toute la Russie, grand-prince de Vladimir, Moscou, Novgorod,

Tver, etc., s'entoura d'une cour brillante et fastueuse, fit ployer sous lui ses boïars, introduisit une étiquette sévère et demanda à l'empereur romain d'être traité par lui sur le pied d'une parfaite égalité. Ayant attiré d'Italie des artistes grecs qui s'y étaient réfugiés, il orna sa capitale de constructions en pierre, dont quelques-unes subsistent encore. Il organisa l'administration de la justice et compléta ou corrigea la législation qu'il avait trouvée en vigueur. Pour la première fois, Moscou vit alors des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du pape, du Grand-Turk, du roi de Pologne, de celui de Danemark et de la république de Venise. Après un règne glorieux de quarante-trois ans, qui consuma ses forces, Ivân mourut sans prendre l'habit monastique, comme avaient fait quelques-uns de ses prédécesseurs, plus superstitieux que lui.

48. Vassili IV Ivanovitch, 1505-1534, continuant le système de son père, déposséda les derniers des princes apanagés et mit fin à la république de Pskof, sœur cadette de celle de Novgorod. Smolensk revint presque en même temps au grand-duché, et Riaisân y fut aussi incorporé (11); mais la guerre de Vassili contre les Tatars de Kasan ne fut point heureuse. Ce grand-prince rechercha l'alliance de l'empereur romain Maximilien, qui lui accorda le titre de Tsar et même, dit-on, celui d'empereur, par lequel on avait coutume de rendre le premier en latin (12); il fit aussi des traités avec la Porte-Ottomane,

---

(11) Après la réduction des petits princes de Toula et de Riaisân, il ne restait plus à soumettre, à l'intérieur, que le prince de Novgorod-Séverskoï qui seul alors *in toto Mosci imperio castra et principatus possidebat*. Herberstein, *Comment. rer. Mosc.*, p. 70.

(12) Voyez plus haut p. 328. Herberstein ne donna pourtant pas ce titre au Tsar, comme on peut le voir à la page 17 de ses Commentaires, il nie même formellement qu'il s'en soit servi vis-à-vis de lui. Mais

avec le grand-maître de l'ordre teutonique en Livonie, avec les rois de Suède et de Danemark, surtout à l'effet de contenir le roi de Pologne et le grand-prince de Lithuanie. Mais il ne cultiva pas l'amitié du khan de Crimée, qui avait pourtant été si utile à son père. Le grand-prince, dont les efforts pour réduire Kasan, qui refusait de payer le tribut qu'Ivân lui avait imposé, étaient restés sans résultat, eut la douleur de voir tous les Tatars réunis sous Makmet-Guiréi dévaster encore une fois la Russie et n'épargner sa capitale que moyennant une forte rançon. Comme son père, Vassili travailla à l'embellissement de Moscou : il fit achever au kremlin le palais que celui-là avait commencé, et bâtir le grand couvent de religieuses qu'on nomme *Dévitchéi-Monastyr*. Il avait épousé en premières noces, du vivant de son père, Salomonée Sabourova, de cette même famille de Mourses tatars qui bientôt après plaça Boris Godounof sur le trône de Russie; mais ce mariage étant resté stérile, Vassili relégua son épouse dans un couvent de Kargopol et épousa en secondes noces la sœur des princes Glinski, qui avaient trahi le roi de Pologne leur maître pour se donner au grand-prince. De ce mariage naquit Ivân, mais comme il n'avait que trois ans à la mort de son père, celui-ci le recommanda vivement aux boïars en mourant.

49. IVAN IV VASSILIÉVITCH *Groznii* ou le terrible, 1534-1584. *Hélène Vassilievna* Glinskaïa, veuve de Vassili, se chargea de la régence pendant la minorité de son fils et la fit partager à son amant

---

Levesque assure (t. 2, p. 372) que la lettre dans laquelle Maximilien donnait à Vassili le titre d'empereur, existe dans les archives de Moscou. Quelque temps après, Élisabeth d'Angleterre donna ce même titre à Ivân IV, dans une lettre dont voici le préambule : *Elisabetha, D. G. Angliæ regina, serenissimo et potentissimo principi D. Joanni Basilivische, imperatori totius Russiæ, magno duci, etc.*

Obolenski-Telepnef. C'est depuis S.[e] Olga la première femme qui ait manié le sceptre. A sa mort, arrivée en 1537, les grands boïars, opprimés jusque-là, opprimèrent à leur tour : ils abreuvèrent de dégoûts le royal enfant. Les Chouiskoï et les Glinskoï se disputent la régence : le fidèle Belskoï tombe sous leurs coups. A dix-sept ans Ivân prend lui-même les rênes de l'empire, et bien qu'il n'eût eu jusque-là sous les yeux que des cruautés et des horreurs, il règne avec gloire et sagesse. Le moine Sylvestre et Alexis Adachef, ses favoris, l'inspiraient mieux que les boïars qui l'entouraient; mais c'est la jeune Tsarine Anastasie Romanova qui paraît avoir été son bon génie. A la mort de cette princesse tout changea. En attendant, Ivân, entouré de nombreux ennemis, fit la guerre avec avantage. Il profita de la défection du khan de Kasan pour se débarrasser d'un voisin toujours inquiet; après un siége opiniâtre, il enleva cette ville d'assaut : tout le khanat fut alors réuni au territoire russe, auquel bientôt après celui d'Astrakhan fut également incorporé. Les Tatars Nogaïs s'empressèrent d'offrir leur soumission; mais Devlet-Guiréi, khan de la Crimée, devenu vassal de la Porte-Ottomane, essaya d'arrêter les progrès d'Ivân et marcha jusque devant Toula; obligé de se retirer, il se cacha dans les steppes et eut bientôt à défendre ses propres frontières. Ivân fit aussi la guerre à Gustave Vasa, roi de Suède, et aux chevaliers Livoniens : elle fut heureuse, mais ces derniers s'étant sécularisés en 1561, ils cédèrent la Livonie à la Pologne, en se réservant pour eux et leur grand-maître, qui devint souverain héréditaire, les duchés de Courlande et de Sèmegalle, pour lesquels le duc se reconnut vassal de la couronne de Pologne. En même temps l'Esthonie se donna à la Suède. C'est encore Ivân IV qui conclut avec les Anglais le premier

traité de commerce (13), qui entra en relations mercantiles avec la Perse, qui établit à Moscou la première imprimerie, qui fonda des écoles, qui donna dans la *Goubnaïa Gramota* et dans le *Soudebnik* (voyez à la page 274) une nouvelle législation à son pays. Mais une carrière si glorieuse fut ternie par des forfaits et des cruautés qui, se succédant depuis 1560, année de la mort de la tsaritse, ne lui méritèrent que trop son surnom de Terrible. Plein de défiance, il s'entoure de ces gardes nouvelles qu'il vient de créer sous le nom de strélitses ou fusiliers, se cache dans le palais d'Alexandrofski, aux environs de Moscou, et ne se montre au peuple que pour frapper. Les supplices et les confiscations sont à l'ordre du jour : il n'épargne pas même la vie de l'aîné de ses fils. Négligeant les soins de l'empire, il laisse arriver les Tatars de Crimée jusque devant Moscou, et cette malheureuse ville est encore une fois ravagée. En attendant Iermak, un chef de brigands, a renversé avec quelques centaines de Cosaks la domination de Koutchoum-Khan, dont le siége était aux environs de Tobolsk; après avoir fait la conquête de toute la Sibérie, ce Cosak proscrit en fit hommage au tsar, qui lui pardonna ses crimes. (14)

50. FOEDOR I.er IVANOVITCH, 1584-1598, l'aîné des deux fils qui lui restaient, lui succéda ; mais Boris Godounof, beau-frère de ce prince, régna sous son nom, bien que Chouiskoï, Miloslafskoï et Nikita Iourié-

---

(13) On peut lire cette pièce remarquable dans TOOKE, *View of the Russian empire*, vol. 2, p. 478 - 487. La vieille traduction anglaise que Tooke rapporte, nomme Iván IV *Emperour of Russia*.

(14) *Joannis Basilidis Magni*, *Moschoviæ Ducis*, *Vita*, *a* PAULO ODERBORNIO *tribus libris conscripta*. Voyez dans *Rerum Moscoviticarum auctores varii*. Francf., 1600, in-fol., p. 240 - 326. — *Apologia pro Joanne Basilide II*, *magno duce Moscoviæ tyrannidis vulgo falsoque insimulato*. Vienne, 1711, in-4.°

vitch Romanof eussent été nommés par le dernier tsar pour le conseiller. Fœdor, faible et toujours souffrant, dut à l'activité de son ministre d'achever la conquête de la Sibérie, de contenir les Tatars de Crimée, de remporter des victoires sur les Suédois. La Russie avait dès-lors douze millions d'habitans, sur 125,000 milles carrés, ce qui pour la population est le double, et pour l'étendue huit fois plus qu'elle n'avait eu à l'avènement d'Ivân III. L'habile Godounof, prévoyant déjà les services qu'il aurait à demander au clergé, profita du voyage que Jérémie II, patriarche de Constantinople, fit à Moscou, pour rendre l'Église russe indépendante de l'antique métropole, en lui donnant son propre patriarche. Le métropolitain Job fut consacré en cette qualité en 1588. Il ne restait alors qu'un seul rejeton de la descendance directe de Rurik, Dmitri Ivanovitch, frère du tsar. Il vivait avec sa mère, relégué à Ouglitch. Boris, après s'être délivré de tous les grands boïars qui lui donnaient de l'ombrage, fit périr aussi le jeune Dmitri, de manière qu'à la mort du tsar la famille jusque-là régnante se trouva éteinte.

2.° *Souverains de différentes familles*, au nombre de quatre. (15)

1. Boris Foedorovitch Godounof, 1598-1606. Tout était préparé d'avance pour l'élection de ce descendant de Mourses tatars, et l'assemblée qui était censée représenter la nation l'élut en effet. Arrivé ainsi à l'accomplissement de ses plus chers désirs, Boris se donna l'air de ne pas vouloir de la couronne.

(15) Les quatre souverains qu'on va voir se succéder sur le trône de Moscou ne sauraient être regardés comme légitimes, et les désordres dont leur usurpation était accompagnée nous font regarder les années de 1598 à 1613 comme un interrègne. C'est la raison pourquoi nous n'ajouterons pas de chiffres aux noms de ces princes, dont nous ne tiendrons aucun compte dans la série générale des souverains.

Les sollicitations du peuple le déterminèrent enfin à l'accepter ; mais les grands lui étant contraires, il fut obligé d'user de violence à leur égard. De nouveaux crimes l'affermirent sur le trône, et pour plus de sûreté il fit des largesses aux grands en même temps qu'il remit au peuple l'impôt d'une année. Il sut entretenir la bonne intelligence avec ses voisins, fit régner la justice, protégea les arts et gouverna avec énergie et sagesse. Toutefois le Ciel semblait avoir pris à tâche de lui faire expier son crime : la peste et la disette désolèrent tour à tour le malheureux pays, et pour surcroît de peines il s'éleva un compétiteur au trône. C'était le moine Grichka ou Grégoire Otrépief, que sa ressemblance avec le jeune Dmitri, dont l'assassinat était resté inconnu, avait enhardi à se faire passer pour lui; soutenu par Iourii Mnichek, voïvode de Sendomir, dont il avait promis d'épouser la fille Marine, il franchit les frontières de la Russie. Vainqueur d'abord des troupes que le tsar avait envoyées contre lui, il fut ensuite battu par elles ; mais la défection d'un grand nombre de boïars, et surtout la mort de Boris, ranimèrent son courage.

2. Fœdor Borissovitch, 1605, succéda à son père, appuyé par le clergé et la noblesse; mais il ne fit sur le trône qu'une courte apparition, car le peuple s'était hautement prononcé pour l'imposteur ou le *Samozvanetz.* Otrépief, maître de Toula, ayant travaillé la population de Moscou, celle-ci l'invita à se présenter au milieu d'elle. Il y alla, en effet, fut couronné de la couronne des tsars, fit partager son trône à Marine, et sacrifia à sa sûreté toute la famille de Godounof. Mais ses déréglemens, ses cruautés, son dévouement aux intérêts des Polonais, éternels rivaux des Russes, enfin l'attachement qu'il portait à l'Église catholique et aux Jésuites, qui lui avaient inspiré du dédain pour la religion de son

peuple, indisposèrent tous les esprits contre le faux Dmitri ou Otrépief. Job, le premier patriarche, mourut assassiné, et l'usurpateur éleva sur le siége orthodoxe un grec-uni. Se disposant à abjurer lui-même la foi nationale pour embrasser la croyance des Latins, il introduisit dans les églises la musique instrumentale, proscrite par les usages du rit grec, et profana la sainteté des temples. Une semblable conduite devait le perdre : le prince Chouiskii se mit à la tête d'une conspiration tramée contre Dmitri, se rendit maître du palais, et livra ce souverain de quelques mois à la fureur de l'inconstante populace.

3. Vassili Ivanovitch Chouiskii, 1606-1610, descendait des derniers princes de Souzdal et de Nijegorod, et appartenait par conséquent à une branche collatérale de la dynastie de Rurik. Mais depuis que ces princes avaient ployé sous le despotisme des autocrates, le peuple ne leur tenait plus compte d'une origine qu'il avait oubliée, et le prince Chouiskii dut au hasard, plutôt qu'à sa naissance, de s'asseoir un moment sur le trône de son aïeul. Il y eut un simulacre d'élection, auquel le peuple ne prit aucune part. Vassili manquait des moyens nécessaires pour s'affermir sur un trône battu par des factions, et deux nouveaux imposteurs vinrent bientôt lui en contester la possession. Élie Vassilief se fit passer, sous le nom de Pierre Fœdorovitch, pour le fils du tsar Fœdor Ivanovitch auquel, à sa naissance, Boris Godounof, selon lui, aurait substitué une fille. Cru par les Cosaks, il s'en forma une armée, avec laquelle il avança jusqu'à Toula où il fut battu et pris. En même temps un certain Bolotnikof se présenta comme étant ce même tsar Dmitri que le peuple croyait avoir massacré, mais qui, assurait-il, était parvenu à échapper au carnage. Ces imposteurs, dont un supplice cruel

fit bientôt justice, furent soutenus l'un et l'autre par la Pologne, et Chouiskii poussa l'imprévoyance jusqu'à relâcher Marine Mnichek, qui se hâta de reconnaître un troisième faux Dmitri comme son mari, en faveur duquel éclata, au sein même de Moscou, un soulèvement. Chouiskii, secouru par les Suédois, ennemis de l'influence de la Pologne, se débarrassa encore de cet ennemi; mais ses alliés intéressés se disposaient à s'emparer, à titre d'indemnité, de la ville de Novgorod, tandis que de l'autre côté Sigismond III, Vasa, prenait Smolensk et battait à Kloúchine le frère du tsar, qui partageait le commandement des Russes avec le Suédois Pont de la Gardie. Le tsar n'avait que sa bonne volonté à opposer à des ennemis si acharnés et si nombreux; faible et irrésolu, il fut abandonné de tous ses sujets, qui le livrèrent au roi de Pologne, quand celui-ci vint mettre le siége devant Moscou. Chouiskii mourut à Varsovie.

4. Vladislas Vasa, fils de Sigismond III, 1610-1613, fut élu tsar sous le canon des Polonais et installé à Moscou par le grand-atamân Tsolkiefski. Dès-lors l'anarchie parvint à son comble : Vladislas, dirigé par les Jésuites, ne cacha pas la répugnance que lui inspirait le culte national, et les Polonais, maîtres du pays, commirent mille excès. Bien que, par la capitulation de Moscou, l'intégrité de la tsarie eût été garantie, Sigismond, dépouillant son propre fils, voulut démembrer la Russie. Elle était à deux doigts de sa ruine; jamais sa situation n'avait été plus déplorable. Dans cette détresse quelques hommes de cœur se souvinrent enfin qu'ils avaient une patrie : le prince Dmitri Mikhaïlovitch Pojarskoï fit un appel au patriotisme de la noblesse russe, en même-temps que Kozma Minine, simple bourgeois de Nijni-Novgorod, enflammait l'ardeur de ses concitoyens. Nijni-Novgorod, Iaroslavl, Kostroma et d'autres provinces

prirent alors les armes : les princes Pojarskoï et Troubetskoï et le boïar Chérémétief commandaient les troupes que l'or de Minine et des bourgeois servait à solder. Ils réduisirent Moscou par la faim, purgèrent cette capitale des Polonais, qui l'avaient traitée comme une ville conquise, allèrent au-devant des secours que Sigismond envoyait à ces derniers, et, les ayant battus, rendirent à leur patrie l'indépendance, le plus précieux des biens. Ensuite on convoqua une assemblée de boïars, d'enfans de boïars (voyez page 237), de députés des marchands et des bourgeois des villes, pour aviser aux moyens de lui rendre aussi le repos. On conféra librement la couronne au fils de ce Nikita Romanof, parent d'Ivan IV, que la jalousie de Godounof avait forcé de se faire tonsurer et qui, devenu métropolitain de Rostof, sous le nom de Philarète, avait encore été victime de la tyrannie des Polonais.

3.° *Deuxième dynastie, de Romanof.* Elle compte jusque-là quinze souverains, dont les quatre premiers continuèrent à porter le titre de tsar, mais dont les suivans prirent celui d'empereur. (16)

a. *Branche masculine.*

1. MIKHAÏL IV FOEDOROVITCH *Romanof*, 1613-1645. Librement élu par les représentans légitimes de la nation, à raison de sa parenté avec la descendance directe de Rurik (car il n'était plus question des branches collatérales) et des vertus de son père, Michel jura devant les boïars assemblés d'être fidèle à la religion du pays, de se conformer aux lois exis-

---

(16) Parmi les souverains décorés du titre impérial, il se trouve deux femmes qui n'appartiennent à la famille des Romanof que par leur mariage avec leurs prédécesseurs respectifs au trône. Nous ne pouvions leur assigner une rubrique à part. Les empereurs ayant ouvert une nouvelle série de souverains, leur chiffre doit être indépendant de celui des tsars qui les précédaient au trône.

tantes et de ne faire la guerre ou la paix que de l'aveu de son conseil. Ce tsar doux et pacifique s'appliqua à fermer les plaies profondes qui faisaient encore saigner la Russie : hors d'état de tenir tête à ses redoutables voisins, il implora la médiation des rois de France et d'Angleterre. Mais Gustave-Adolphe n'écoutant pas les propositions des ambassadeurs de ces deux puissances, et la Russie refusant à souscrire à des conditions trop humiliantes, Michel se vit réduit à tenter le sort des armes. Il lui fut contraire : défait à Pskof, il céda l'Ingrie et la Carélie pour recouvrer Novgorod, et c'est alors seulement, dans la paix de Stolbova, en 1617, que la Russie perdit momentanément le territoire où s'éleva, cent ans plus tard, sa nouvelle capitale. Elle acheta la paix avec la Pologne et l'élargissement de Philarète, qui bientôt après devint patriarche, par la perte de Smolensk, de Tchernigof et de la Sévérie. Cependant, quand Michel vit cette puissance rester toujours en guerre avec les Suédois, il essaya de reprendre les villes qu'il venait de céder; ce fut sans succès. Mais après la paix de Viazma, conclue avec Vladislas, fils et successeur de Sigismond III, paix dans laquelle le roi de Pologne renonça à toutes ses prétentions au trône de Russie, Mikhaïl, reconnu de toutes les puissances, régna en paix et donna tous ses soins à l'organisation d'une armée régulière, ainsi qu'au rétablissement de l'ordre et de la sûreté publique. La conjuration d'un colonel de Cosaks, que Marine Muichek avait épousé, en faveur d'un soi-disant fils du faux Dmitri et que, dans son insatiable ambition, cette femme intrigante reconnaissait aussi pour le sien, quoiqu'elle n'eût jamais eu d'enfans, cette conjuration donc interrompit bien un instant le repos, mais fut facilement réprimée. Mikhail renoua des relations avec la Perse et envoya la première ambassade en Chine.

2. ALEXIS MIKHAÏLOVITCH, 1645 - 1674. Plus belliqueux que son père, Alexis en avait pourtant aussi les qualités pacifiques. En même temps que ses armes reprenaient sur la Pologne la Russie-Blanche et la Petite-Russie, et combattaient la Suède non sans succès, quoique sans avantages réels; pendant que les Cosaks d'Oukraine étaient obligés de reconnaître sa suzeraineté, et que ses bâtimens exploraient les côtes septentrionales de la Sibérie, Alexis régularisa de plus en plus sa maison militaire, appela à lui un grand nombre d'étrangers, fonda des manufactures, exploita des mines, favorisa et étendit le commerce, colonisa les steppes et jeta les premiers, quoique bien faibles, fondemens d'une flotte russe. Jaloux de faire régner la justice, il réforma les lois et donna à son pays ce code qui, nommé *Sobornoïé Oulojénié* (voyez page 275), le régit encore aujourd'hui, du moins en partie. Si ce qu'a dit de lui un historien de nos jours (17), qu'il constitua et dégrossit la Moscovie que son fils n'eut plus qu'à polir, est exagéré, il est vrai du moins qu'Alexis commença déjà l'œuvre que Pierre, son fils, a consommée. La sédition du Cosak Stenko-Rasine n'eut d'autre résultat que de faire ressortir la force et la modération du tsar. C'est sous son règne qu'eurent lieu les tentatives de réforme faites par le patriarche Nikon, homme trop remuant peut-être, mais éclairé et supérieur en lumières à ses concitoyens, comme il surpassait en savoir tout son clergé. Il fit aussi effectuer, par un concile tenu à Moscou en 1667 (voyez p. 207), la révision de la Bible slavonne et des livres liturgiques, qui occasiona le schisme des Rasskolniks. Comme son père, Alexis mourut avant l'âge de cinquante ans, et ce-

---

(17) M. DE SALVANDI, dans son *Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski*; t. 1, p. 268.

pendant ils avaient régné ensemble soixante-quatre ans.

3. Fœdor II Alexéïévitch, 1676-1682. C'était un prince actif et déterminé, bien que d'une constitution délicate. La soumission des Cosaks Zaporogues l'ayant impliqué dans une guerre avec la Porte-Ottomane, il la termina glorieusement par une paix dont les avantages étaient pour lui. Ami des lettres et des arts, il fonda l'Académie ecclésiastique de Zaïkono-Spass, donna ses soins au perfectionnement des chœurs spirituels et embellit sa ville de Moscou. C'est lui qui, déclarant hautement que les dignités et les emplois devaient être la récompense du mérite personnel et non de l'illustration héréditaire dans une famille, détruisit avec l'approbation du patriarche et du consentement des grands boïars, les listes du *razriad* sur lesquelles on fondait le *mestnitchestvo* (voyez p. 241), mettant fin par là aux querelles toujours renaissantes entre les serviteurs de l'État sur la préséance ou supériorité dont chacun fondait la prétention sur le plus ou moins d'ancienneté de sa famille et sur les honneurs dont ses membres avaient été jadis revêtus. Mais en supprimant d'injustes prérogatives, il ne priva pas sa noblesse d'une distinction héréditaire en possession de laquelle cet ordre se trouvait dans tous les pays.

4. Ivan V Alexéïévitch et Pierre I.er Alexéïévitch, conjointement, 1682-1696. La constitution délicate d'Ivân, jeune prince de seize ans, né du premier mariage d'Alexis avec Marie Miloslafskaïa, son esprit presque imbécille et la faiblesse de sa vue, engagèrent les boïars et les chefs du clergé assemblés pour élire un souverain, à lui préférer son frère Pierre, né d'un second mariage d'Alexis avec Natalie Kirilovna Narychkine et âgé alors de dix ans. Natalie, mère de ce jeune enfant, fut chargée de la régence en son

nom, et celle-ci se laissa guider à son tour par le sage Artémon Serguéïévitch Matvéïef. Mais Sophie, troisième fille d'Alexis, pleine d'ambition et blessée des froideurs de la nation pour un frère né de la même mère qu'elle, et aux premières années duquel elle avait donné tous ses soins, émeuta la garde des strélitses, renversa le gouvernement qu'on venait d'instituer, fit périr les Narychkine et Matvéïef, associer au règne Ivân son frère, adjuger même à ce dernier le premier rang, et s'empara elle-même de la régence, qu'elle exerça pendant sept ans, aidée des conseils de son favori le prince Vassili Gallitsyne. Elle ne régna pas sans gloire : quoiqu'elle dût aux strélitses d'être arrivée au pouvoir, elle s'opposa néanmoins à leurs criminels excès, et osa même frapper cette soldatesque turbulente, dont l'audace ne connaissait plus de bornes, dans la personne de son chef, le prince Khovanski. Poète elle-même, elle encouragea les beaux-arts et les premiers essais des jeux scéniques. Elle conclut des traités avantageux avec les rois de Suède et de Pologne, entretint des relations avec toutes les cours de l'Europe, repoussa les Tatars de Crimée et contint les Turks. Mais son ambition ne fut point satisfaite du titre de grande-princesse et de régente : non-seulement elle avait pris toutes les marques extérieures de l'autorité suprême et ajouté son nom à celui de ses frères dans tous les actes publics; mais de sa propre autorité elle prit le titre d'autocratrice, et fit ajouter, sur les monnaies et les médailles, son nom à ceux des deux tsars. Pierre, sur l'éducation duquel Sophie avait exercé une influence pernicieuse, n'avait encore que quinze ans; mais il fut révolté de ces prétentions, et ne cachait plus à sa sœur combien peu il était disposé à les souffrir. Il se réfugia dans le couvent de la Trinité et appela à lui ses fidèles. La tsarevne, arrêtée

au moment où elle voulait s'enfuir en Pologne, fut obligée de prendre le voile, et sept ans après Ivân, à qui Pierre laissait volontiers les honneurs du rang suprême, laissa, en mourant, le trône sans partage à son frère.

5. PIERRE I.er ALEXÉÏÉVITCH, seul, 1696 1725. Avant de rester seul maître de l'empire, le jeune tsar eut à réprimer une nouvelle sédition, dans laquelle la tsarevne Sophie paraît avoir aussi trempé, et dont il tira vengeance par d'affreux supplices. Il avait déjà commencé à mettre en œuvre son plan de réforme : aidé de Lefort et d'un grand nombre d'étrangers, il avait déjà corrigé une foule d'abus, créé des ressources inconnues avant lui, frayé des routes nouvelles. Mais ces changemens trop brusques, et les mépris de Pierre pour la barbarie de ses compatriotes, indisposèrent tout le monde. Les prélats se plaignaient de la froideur du tsar envers le clergé, les boïars murmuraient de se voir préférer des étrangers, des aventuriers sans nom et sans fortune, d'être obligés d'équiper à leurs frais des vaisseaux, et d'envoyer leurs fils en Angleterre et en Hollande pour y apprendre des arts qu'ils jugeaient au-dessous d'eux : le peuple voyait aussi d'un œil jaloux ces nombreuses innovations, ces essaims d'étrangers, ce mépris pour les usages nationaux et les mœurs traditionnelles; cette proscription de la barbe et du cafetan, etc.; enfin, les strélitses se récriaient sur les exercices pénibles auxquels ils étaient assujettis, sur la haute-paie qu'on accordait à des hommes venus du dehors; sur le grand nombre de régimens composés ainsi d'étrangers, et sur la défiance qu'on leur marquait à eux-mêmes. Pierre, triomphant de toutes les résistances, persista dans l'accomplissement de ses projets, et opéra une révolution complète dans les mœurs et dans le gouvernement. Avant lui, dit un écrivain

habile, les princes de sa dynastie n'avaient vécu que d'emprunts faits à la civilisation, il fallait la rendre indigène. « Ce n'est pas seulement ses sujets qu'il veut « civiliser, c'est encore, et tout à la fois, le sol qu'ils « habitent: il veut améliorer, transformer toute cette « nature morale et physique sur laquelle s'étend sa « domination. (18) »

Après avoir terminé, par la prise d'Asof, la guerre avec les Turks, ajournant la réalisation de ses plus chers désirs, il quitte la Russie, visite Riga malgré le danger qui peut l'y menacer, s'abouche avec l'électeur de Brandebourg et avec celui de Saxe, et va ensuite en Hollande apprendre l'art du constructeur, travailler dans les chantiers comme un simple artisan, et employer ses loisirs à étudier les mathématiques, la physique, l'anatomie. De là il visite l'Angleterre et l'Autriche, d'où il se serait rendu à Venise sans un soulèvement des strélitses qui le rappela à Moscou. A son arrivée la rébellion était déjà apaisée et les coupables dans les fers. Le tsar, extrême dans tout, en tire une vengeance horrible, et préside lui-même au carnage qu'il ordonne. Assouvi de sang, il casse la milice qu'il vient de décimer. La guerre avec la Suède éclata bientôt après : ligué avec le roi de Pologne Auguste, Pierre remporta de grands avantages sur Charles XII, auquel il enleva successivement Schlusselbourg, Neuschantz, Dorpat et Narva. Impatient de trouver accès à une autre mer que la Blanche, la seule qui baignât alors les côtes de son empire, et de se mettre par ce moyen en contact avec les lumières européennes, il fonde à l'embouchure de la Néva, au milieu d'un marécage et dans cette même Ingrie qui, enlevée à la Russie

---

(18) M. DE SÉGUR, dans son *Histoire de Russie et de Pierre le grand*, p. 299 et 308.

par les armes suédoises, ne lui avait pas encore été cédée, la ville de Saint-Pétersbourg, qu'il se hâte de mettre en rapport, moyennant des canaux, avec la mer Caspienne. La bataille de Poltava, en 1709, décida entre lui et son aventureux antagoniste, maître dans l'art de la guerre. La soumission de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, de la Carélie, devint le prix de la victoire. Après une guerre contre les Turks, qui aurait pu entraîner les plus grands malheurs et dans laquelle Catherine se montra digne, par ses services, du trône où elle allait être élevée des derniers rangs du peuple, Pierre consacra tous ses soins à la création d'une marine, à l'établissement de fabriques et de manufactures, au développement de la langue nationale. Il s'efforça d'attirer dans son nouveau port de Kronstadt des marchands étrangers, et donna l'essor au commerce de son pays. Débarrassé de la milice remuante des strélitses, il s'appliqua à la remplacer par une armée régulière, et, pour accoutumer ses compatriotes aux rigueurs de la discipline, il fut le premier à s'y soumettre. Il organisa l'administration, institua le sénat en remplacement de la cour des boïars, rédiga lui-même plusieurs réglemens et fit ensuite, avec Catherine, un second voyage, dont Paris, qu'il ne connaissait point encore, fut le principal but. De grands désordres eurent lieu pendant son absence, et son retour, en 1718, fut signalé par une enquête rigoureuse, par de nouveaux supplices et par la condamnation d'Alexis, son fils unique, Russe de la vieille roche, méprisant les étrangers, et contraire à toutes les innovations qu'il avait vu se succéder dans sa patrie. La mort de ce malheureux prince et la réclusion d'Eudoxie, sa mère, cimentèrent le nouvel et frêle édifice de la civilisation. Bientôt après, la paix de Nystadt, terminant une guerre sanglante qui avait duré vingt-un ans, lui garantit la

possession de Pétersbourg, dont il fit le siége de l'empire, ainsi que celle de toutes les autres conquêtes faites sur les Suédois. Au milieu des réjouissances publiques par lesquelles on célébra cet événement, le sénat et l'éparchat du clergé proclamèrent Pierre I.er père de la patrie et le supplièrent d'accepter pour lui et ses descendans le titre d'*empereur de toutes les Russies*. Ayant accédé à leurs vœux, il demanda aux cours étrangères de le reconnaître dans cette nouvelle dignité : la Prusse, la Hollande et la Suède le firent immédiatement, les autres souverains hésitèrent quelque temps, et la France et l'Espagne ne le reconnurent qu'en protestant contre toute prétention de préséance.

Depuis la mort d'Adrien, en 1702, le siége patriarcal de Moscou était resté vacant : après avoir accoutumé son peuple à se passer de son premier pasteur, Pierre substitua à cette dignité, qu'il supprima en 1721, un synode dirigeant, placé sous ses ordres immédiats. Enfin, ses dernières années, non moins laborieuses que les précédentes, furent marquées par une guerre avec les Persans, par l'organisation nouvelle de la noblesse, par la fondation de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, par l'établissement d'usines, par des canaux qu'il fit creuser et par des voyages de découvertes entrepris par son ordre. Il mourut, victime peut-être d'un noble dévouement, en 1725. (19)

---

(19) On peut consulter, pour plus de détails sur la vie et le règne de ce grand homme, les ouvrages suivans:

VOLTAIRE, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le grand;* 1759-1763, 1.re éd., 2 vol. in-8.° — ALEXANDRE GORDON, *Histoire de Pierre le grand*, traduite de l'anglais en allemand. Leipsic, 1765, 2 vol. in-8.° — THÉOPHANE PROCOPOVITCH, *Histoire de Pierre le grand, depuis sa naissance jusqu'à la bataille de Poltava.* En russe; Saint-Petersbourg, 1773, in-8.° — DMITRI FÉODOSSIÉVITCH, *Vie et actions glorieuses de Pierre le grand.* En russe. S.-Pétersbourg, 1774.

6. CATHERINE I.re ALEXÉIEVNA, 1725-1727. Couronnée déjà du vivant de son époux, cette princesse fut désignée par lui pour lui succéder préférablement aux autres membres de sa famille. La sollicitude de Pierre pour son œuvre commencée lui avait fait intervertir et régler deux fois par des lois l'ordre de succession. Catherine, en effet, la continua. Dirigée par les conseils du prince Menchtchikof, elle suivit la même politique et termina plusieurs entreprises que Pierre avait ou commencées ou projetés. Mais son règne, marqué aussi par plusieurs créations nouvelles, fut de courte durée. Deux ans s'étaient à peine écoulés qu'elle suivit dans le tombeau celui qui l'avait tirée d'une humble condition pour la faire asseoir sur un trône puissant, et dont elle avait partagé les travaux les plus périlleux.

7. PIERRE II ALEXÉÏEVITCH, 1727-1730. Appelé au trône par le testament de Catherine, ce fils du Tsarévitch Alexis y monta, à peine âgé de treize ans. Sous lui les intrigues des princes Dolgorouki, dont la sœur était fiancée à l'empereur, contre Menchtchikof, arrêtèrent le développement des projets de Pierre, que toute la descendance mâle de ce grand homme conspirait à faire avorter. Menchtchikof,

---

2 vol. in-8.° — STÆHLIN, *Anecdotes originales de Pierre le grand*; Strasbourg et Paris 1787, in-8.° — FŒDOR TOUMANSKII, *Tableau complet des gestes de Pierre le grand*. En russe. Saint-Pétersbourg, 1788, t. 1.er — IVAN GOLIKOF, *Les gestes de Pierre le grand puisés à des sources authentiques*. En russe. Moscou, 1788 — 1797, 30 vol. in-8.° — G. K. CLAUDIUS, *Peter der Grosse*, ou Pierre le grand; Riga, 1798 et suiv. et 1818, 3 vol. in-8.° — G.A. VON HALEM, *Leben Peters des Grossen*, ou Vie de Pierre le grand; Munster et Leipsic, 1803 et suiv., 3 vol. in-8.° — B. BERGMANN, *Peter der Grosse als Mensch und Regent*, *etc.*, c'est-à-dire, Pierre le grand caractérisé comme homme et comme souverain; Kœnigsberg, 1823 et suiv., 4 vol. in-8.° — COMTE DE SÉGUR, *Histoire de Russie et de Pierre le grand*; Paris, 1829, in-8.° Voyez aussi Korb, Prinz von Buchau, Perry, Bruce, Weber et d'autres Mémoires du temps.

ayant succombé aux attaques de ses ennemis, fut privé de ses biens et honneurs, et exilé en Sibérie. Bientôt après la petite-vérole emporta ce seul rejeton mâle du héros-réformateur et de toute la famille des Romanof.

b. *Branche féminine.*

8. Anne Ivanovna, 1730 - 1740, fille d'Ivân V et veuve de Fréderic-Guillaume, duc de Courlande, de la famille de Kettler, s'empara alors d'un sceptre que Catherine avait destiné à passer des mains de Pierre, s'il mourait sans enfans, entre celles d'Anne Pétrovna, sa fille. Le conseil secret, en élevant au trône la duchesse de Courlande, avait essayé de circonscrire son autorité dans certaines bornes; mais l'impératrice, détruisant aussitôt après son arrivée l'acte qu'elle avait signé en Courlande, rentra dans l'exercice illimité du pouvoir, et pardonna à ceux qui avaient voulu lui poser des limites. Puis elle déclara qu'elle userait avec modération du pouvoir absolu que ses ancêtres lui avaient transmis. Se mêlant à l'élection d'un nouveau roi de Pologne, elle empêcha Stanislas Leczinski de faire triompher ses prétentions : Munnich, son feldmaréchal, prit Dantzig, où le prince avait été reçu avec empressement, et marcha ensuite contre l'armée française qui s'avançait pour soutenir le beau-père du roi Louis XV. La paix de Vienne, conclue en 1735, ayant mis fin à cette guerre, Munnich, général habile, fut envoyé contre les Turks que le khanat de Crimée brouillait incessamment avec les Russes. Le khan avait repris Asof; mais le feldmaréchal emporta cette ville et celle d'Otchakof d'assaut. Malgré ces avantages et la victoire de Stavoutchani, qui livra à la Russie Khotine et toute la Moldavie, cette puissance n'obtint pas dans la paix de Belgrade, qui intervint en 1739, des conditions bien favorables; elle n'obtint pas surtout

la navigation sur la mer Noire, qu'elle convoitait depuis long-temps. Les armes russes n'avaient pas été moins heureuses contre les Persans; mais Anne rendit généreusement à Nadir-Chah plusieurs provinces qu'elle lui avait enlevées. Le règne de cette princesse fut glorieux et favorable au développement des institutions fondées par Pierre le grand. Elle augmenta la garde impériale de deux régimens, fonda le corps des cadets, embellit Pétersbourg, fit entreprendre des voyages de découverte et exploiter les mines de l'Oural. C'est sous elle, et peu de temps après son élection, que la première députation chinoise arriva à Moscou; elle fut suivie d'une seconde, qui alla trouver l'impératrice à Pétersbourg, où elle avait aussi transféré sa résidence. Son ministre et favori, Ernest de Biren, fut placé par elle sur le siége ducal des Kettler, dont la descendance s'était éteinte en 1737, à la mort du duc Ferdinand.

9. IVAN I.er ANTONOVITCH, 1740-1741, fils d'Antoine-Ulric, duc de Brunswic et d'Anne Carlovna, née du mariage de Catherine, fille aînée d'Ivân V, avec un duc de Mecklenbourg, fut désigné par Anne pour son successeur. A la mort de l'impératrice, Ivân n'avait pas un an, et la régence fut confiée au duc de Courlande, qui se fit donner alors la qualification d'altesse impériale. Mais cet heureux parvenu, exerçant son autorité avec trop peu de mesure, devint odieux aux Russes, qui le haïssaient déjà en sa qualité d'étranger : Munnich le renversa et remit la régence entre les mains de la grande-duchesse Anne Carlovna, qui allait même être proclamée impératrice, quand une nouvelle révolution, à la suite de laquelle le feldmaréchal fut exilé en Sibérie, donna le sceptre à Élisabeth, seconde fille de Pierre le grand. Le jeune Ivân, après une courte vie passée dans la captivité, périt misérablement à Schlusselbourg, en 1764.

10. Élisabeth Pétrovna, 1741-1761, avait été exclue de l'héritage de son père par le testament de l'impératrice, et semblait se résigner de bonne grâce à son sort; mais en secret elle se formait un parti, et L'Estocq, chirurgien français, trama pour elle la conspiration qui la plaça sur le trône de ses ancêtres au moment où la régente se croyait sûre d'y monter. Élisabeth débuta par des mesures sévères contre les étrangers, mesures qui firent craindre un instant que l'ancienne barbarie ne reprît le dessus; mais bientôt elle changea de direction, et Beztoujef-Rioumine, grand-chancelier de l'empire, auquel elle sacrifia même son favori L'Estocq, qu'elle avait comblé d'honneurs, la fit marcher sur les traces de son père. Elle continua la guerre contre les Suédois jusqu'à ce qu'une paix avantageuse, conclue à Abo, le 7 Août 1743, lui permit de poser les armes. Par cette paix, elle plaça Adolphe-Fréderic, duc de Holstein-Gottorp, et prince-évêque de Lubeck, sur le trône de Suède. Puis elle prit part à la guerre pour la succession d'Autriche; s'étant étroitement alliée avec Marie-Thérèse, en 1747, elle contribua puissamment à faire conclure la paix d'Aix-la-Chapelle, qui fut signée l'année suivante. Dans la guerre de sept ans, elle prit encore le parti de cette grande souveraine contre Fréderic II, roi de Prusse, et c'est dans les batailles de Grossjägerndorf, de Paltzig, de Kunnersdorf et de Zorndorf, à la suite desquelles tout le royaume de Prusse et même Berlin, la capitale du Brandebourg, tombèrent entre les mains des Russes, que ces derniers apportèrent pour la première fois le poids de leur discipline et de leur courage dans la balance des destinées de l'Europe. Mais Élisabeth ne put achever cette guerre. La Russie lui doit de bonnes lois, la fondation de l'université de Moscou, celle du corps des cadets de la marine et de plusieurs autres établissemens utiles.

11. Pierre III Foedorovitch, 1761 — 1762, était petit-fils de Pierre le grand, et sa mère Anne Pétrovna, mariée à Charles-Fréderic, duc de Holstein-Gottorp et de Schlesvig, et héritier de la Norvége, aurait succédé à Pierre II, si les grands boïars avaient respecté le testament de l'impératrice Cathérine. Élisabeth s'appliqua à réparer l'injustice commise à son égard: dès son avénement au trône elle l'appela en Russie, le fit instruire dans la religion nationale qu'elle lui fit embrasser, et le nomma son successeur, au moment même où des ambassadeurs suédois venaient lui offrir la survivance du roi Fréderic. Il préféra la couronne de Russie à celle de Suède; mais il ne régna que six mois. De grands bienfaits signalèrent son règne: il supprima la chancellerie secrète, abolit l'usage barbare que l'on nommait crier le mot (voy. p. 276), s'appliqua à réformer l'administration de la justice, permit aux nobles d'entrer au service et de le quitter à volonté, rapporta la loi qui leur défendait de voyager en pays étrangers, réunit les biens du clergé avec le domaine de la couronne, et projeta la fondation d'un grand nombre d'écoles. Admirateur enthousiaste de Fréderic le grand, il ne se contenta pas de mettre fin aux hostilités contre lui, mais envoya même une armée à son secours. De l'autre côté Pierre III, nourrit une haine presque implacable contre le roi de Danemarc, et résolut de réconquérir tous les pays qui avaient jadis appartenus à sa famille, et dont les rois de Danemarc s'étaient emparés. L'empereur envoya dès son avénement au trône des troupes en Poméranie et dans le Mecklenbourg; il voulut les commander en personne, pour commencer les hostilités contre le Danemarc par la conquête de Schleswig, mais la mort anéantit ses desseins.

12. Cathérine II Alexéïevna, 1762 - 1796, monta

au trône le 9 Juillet, 1762. Cette princesse marcha sur les traces de Pierre le grand, et éleva la Russie à un état de considération et de puissance qui lui assura une influence décisive dans les affaires de l'Europe, et qui changea entièrement le système d'équilibre qu'on avait suivi jusqu'alors. Son règne est après celui de Pierre le grand, le plus remarquable de toute l'histoire de Russie. Des guerres continuelles avec tous ses voisins ne purent l'empêcher de travailler à la réorganisation totale des affaires intérieurs, et malgré le fardeau d'nn empire si colossal, elle trouvait encore le loisir de cultiver les lettres, d'entretenir une correspondance suivie avec les littérateurs les plus célèbres de la France et de l'Allemagne, comme aussi d'embellir sa cour des prestiges de l'art.

Trois ans après son avénement, elle fit nommer Stanislas Poniatofski à la couronne de Pologne, et les dissensions qui produisirent la confédération formée par le prince Radzivil, en 1767, et celle de Bar, en 1768, lui offrirent un prétexte d'envoyer des troupes sur le territoire polonais. La Turquie ayant protesté contre cette agression, Catherine porta ses armes contre elle. Battus par terre sur le Prouth et le Kahoul, et par mer à Scio et à la mémorable bataille de Tchesmé, les Turks auraient été à la merci de l'impératrice, sans la peste et la rébellion du Cosak Pougatchef, qui vinrent à leurs secours. Grégoire Orlof prit à Moscou de sages mesures contre le premier de ces fléaux, qui avait déjà fait d'épouvantables ravages, et que la superstition du peuple avait fait accroître. Ses efforts furent plus heureux que ceux du métropolitain, que la populace massacra pour avoir fait enlever une image infectée, qu'elle regardait comme miraculeuse. Débarrassée de ces ennemis, Catherine put s'entendre avec l'Autriche et la Prusse sur le premier

partage de la Pologne, qui, effectué le 5 Août 1772, agrandit considérablement la Russie, de même que la paix conclue avec Abdoul-Hamid lui donna non-seulement Kinbourn, Asof, la Cabardinie, une partie du khanat de Crimée, dont tout le reste fut placé sous le patronage de l'empire; mais encore la libre navigation de la mer Noire. Les victoires de Roumantsof Zadounaïski, successeur de Munnich, avaient surtout amené cet heureux résultat. Cependant la paix de Koutchouk-Kaïnardgi ne fut pas long-temps respectée : la guerre ayant éclaté de nouveau, toute la Crimée fut réunie à la monarchie, dont le Dnièstr devint la frontière contre la Turquie. Après la constitution de 1791, et la confédération de Targovitz qui la combattait, Catherine II envahit de nouveau la Pologne, dont elle provoqua le second partage, qui, consommé le 17 Août 1793, ajouta à l'empire 4253 milles carrés géographiques. La Courlande, ayant perdu son appui, tomba aussi au pouvoir de l'impératrice, et le tsar de Grousinie reconnut sa suzeraineté. Quelque glorieux que fussent tous ces faits d'armes, dont les Orlof, les Roumantsof, les Patiomkine et les Souvorof, peuvent revendiquer une partie du mérite, ce que Catherine fit pour avancer la civilisation de son pays, et les améliorations qu'elle opéra partout à l'intérieur, sont plus dignes encore d'admiration. Maîtresse d'un immense empire, elle appela, pour en multiplier les habitans et en exploiter les richesses, des bords du Rhin et de quelques autres contrées de l'Allemagne, des colons, auxquels elle fit distribuer des terres. Elle favorisa la création d'un tiers-état et la fondation de nouveaux établissemens de tout genre; aussi 216 villes nouvelles lui dûrent leur origine, et par ses soins Iambourg, Staraïa-Roussa, Dorpat, Dorogobouge, Kargopol, Kasan, Biélozero, Torjok, Serpoukhof, Biélgorod, Astra-

khan, Tioumen, Iaroslavl, Nijni-Novgorod et d'autres villes encore, se relevèrent plus belles de leurs cendres ou du délabrement où elles étaient tombées. Appelant de tous les points de son empire des députés qui pussent l'aider à rédiger un code national de lois conforme aux besoins de l'époque, elle en forma la commission des lois, pour laquelle elle traça de sa main ce projet de législation qui restera comme un monument de ses lumières et de sa sagesse. Puis elle rendit, en 1775, un réglement administratif non moins remarquable, par lequel elle s'efforça de mettre un terme à l'arbitraire des officiers civils, et fixa le mode d'administration pour tout l'empire, qu'elle venait de diviser en gouvernemens et districts. Elle fonda aussi l'Ermitage, vrai temple des arts, et l'Académie russe, créa un grand nombre d'écoles, éleva à la mémoire de Pierre I.er un monument digne de ce grand homme, fit revêtir de quais superbes les bords de la Néva et des canaux qui en dépendent, et embellit Saint-Pétersbourg d'un grand nombre de beaux édifices. Bien qu'amie des plaisirs, elle travaillait sans cesse au bien-être et à la gloire de sa patrie adoptive. Malgré toutes les guerres qu'elle eut à soutenir, car à celles que nous avons nommées il faut ajouter encore celles contre la Suède et la Perse, elle ne se laissait point rebuter : c'était une de ses idées favorites de renverser la domination des Ottomans en Europe, et de placer un de ses petits-fils sur le trône de Constantin le grand. Mais le terme de sa carrière arriva avant qu'elle n'eût pu réaliser ce projet. (20)

---

(20) (A. L. SCHLÖZER) *Neu verändertes Russland*, c'est-à-dire, La Russie sous sa forme nouvelle, ou Vie de Catherine II, impératrice de Russie, écrite sur des renseignemens authentiques, 3.e édit.; Riga, et Leipsic, 1771 et 1772, 2 vol. in-8.°, avec deux volumes de supplémens. — (J. F. BIESTER) *Abriss des Lebens und der Regierung, etc*, Tableau de la vie et du règne de l'impératrice Catherine II de Russie; Berlin, 1797, in-8.° — *Lettres de l'impératrice de Russie et de M. de*

Paul Ier Pétrovitch, 1796-1801. Après avoir passé sa jeunesse dans l'inactivité et la solitude, auxquelles ses brillantes qualités ne semblaient point devoir le condamner, Paul Ier monta sur le trône à l'age de 42 ans. Il rétablit dans l'armée une stricte discipline, et régla avec sagesse la succession au trône de Russie. L'oukase qu'il rendit le 16 Avril 1797, en exclut désormais les femmes. Contraire à la révolution française, il envoya Souvorof et Korsakof avec une armée de 100,000 hommes en Italie et en Suisse. Souvorof remporta sur les troupes républicaines des victoires signalées aux bords de la Trébie, et à Novi. Pendant ce temps la flotte combinée des Russes et des Turks mit pied à terre à Sinigaglia, et força les républicains à quitter le royaume de Nâples et l'État de l'Église. Après avoir délivré toute l'Italie du joug des Français, Souvorof résolut d'entrer en Suisse. Il franchit les Alpes et remporta une victoire sanglante près le *pont du diable*. Mais avant sa jonction avec Korsakof, ce dernier essuya une défaite près de Zurich et Paul fut d'autant plus empressé à rappeler ses troupes affaiblies, qu'il commençait à se défier de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre. Cette défiance tourna en inimitié, quand Pitt refusa de lui céder l'île de Malte, ancien siége de cet ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont il avait accepté la grande maîtrise.

Voltaire, dans les œuvres complètes de Voltaire. — (K. J. Prince de Ligne) *Portrait de feu S. M. Catherine II, impératrice de toutes les Russies ;* Dresde, 1797, in-8° — (J. Ch. de Struve) *Vita Catharinae II, Russorum Imperatricis ;* Francf. sur le Mein, 1798, in-8° — Tookes *Life of Catherine II;* Londres, 1801 3 vol. in-8°. — M. le comte de Ségur, *Mémoires et souvenirs ;* Paris, 1826, 3 vol. in-8°.

Alors Paul s'efforça de remettre en vigueur la neutralité armée, pour laquelle la Russie s'était réunie, en 1780, avec la Prusse, la Suède et le Danemarck. Il céda à cette dernière puissance son duché de Holstein-Gottorp et ses prétentions sur celui de Schlesvig, en échange des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, qu'il abandonna à Fréderic-Auguste, prince-évêque de Lubeck, auquel la diète allemande conféra le titre de duc d'Oldenbourg. Il alla enfin jusqu'ä mettre un embargo sur tous les bâtimens anglais qui se trouvaient dans ses ports, ainsi qu'à éloigner Louis XVIII de ses États, pour complaire au premier consul Bonaparte. L'Angleterre arma alors contre les alliés, et Nelson les battit à Copenhague; mais déjà l'auteur de l'alliance n'existait plus: Paul était mort le 23 Mars 1801 à l'age de 46 ans et 5 mois. La Russie lui doit plusieurs établissemens utiles. Entre autres il fonda à St. Pétersbourg un corps de Cadets pour des fils de soldats, et fit creuser plusieurs canaux dans l'intérieur de son vaste empire, tels que le canal de Novgorod, qui joint la Msta au Volkhow; celui de Tikhwine, qui réunit la Tikhvinka à la Sominka; celui de Marie, qui joint la Vytegra à la Kovja.

14. Alexandre Ier Pavlovitch, 1801 — 1825. Élève de Laharpe et de Catherine, et fils d'une princesse célèbre par son inépuisable charité, ce prince adoré de son peuple, entra dans une voie tout-à-fait différente. Il s'attacha à réaliser les projets que sa grande aïeule n'avait pu mettre a exécution, et à continuer ceux qu'elle n'avait pu que commencer. Humain et bienveillant, il s'efforça d'adoucir les lois et de faire régner la justice; il supprima le tribunal secret et renonça à l'exercice d'un pouvoir arbitraire qu'il tenait de ses ancêtres. Ami de la civilisation à laquelle il devait d'éminentes qualités, il mitigea les réglemens prohibitifs

rendus contre les livres étrangers, fonda des universités, des gymnases, des écoles; forma des collections nouvelles, fit entreprendre des voyages de découvertes, encouragea la publicité et favorisa de toutes les manières le développement des lumières. Il protégea les arts et les sciences, et attira dans son pays des hommes distingués, capables de les y faire fleurir. Enfin, sachant que l'industrie multiplie les ressources d'un peuple et le grandit à ses propres yeux, il travailla à augmenter le nombre des fabriques et des manufactures, à ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, à hâter les progrès de l'industrie nationale. Rempli de connaissances et plein d'urbanité, élégant dans ses manières et généreux dans ses procédés, il donna à ses grands l'exemple des vertus sociales, en même temps qu'il leur faisait connaître, par le charme répandu sur sa personne, tout le prix de la civilisation, aux bienfaits de laquelle il desirait les faire prendre part. — S'il fit bénir son règne au-dedans, il le fit respecter au dehors. Il porta l'armée russe à un degré de force et de consistance auquel elle n'était jamais parvenue auparavant, et la marine prit aussi sous lui de notables développemens. Aussi assura-t-il à son pays, qu'il augmenta à son tour de 40,000 lieues carrées, une des places les plus honorables dans le système européen, une prépondérance qui lui permit de prendre une part décisive aux débats dans lesquels furent arrêtées les bases de l'état nouveau de l'Europe. Il se fit pardonner sa puissance par ses vertus, par la bonté de son cœur, par une bienveillance universelle et par ces qualités rares de l'homme privé, qui honorent aussi le souverain. Sous lui une nouvelle partie de la Pologne, la Grousinie, la Finlande, le Chirvân et la Bessarabie, furent incorporés à l'empire, et il ajouta aux couronnes dont sa tête était déjà ornée, celle des Piastes et des Jaguellons.

Les premières années de son règne furent exclusivement consacrées aux soins de son empire, à la réalisation de ses plans d'amélioration ou de ceux que Catherine II n'avait pu mettre en œuvre. Mais quand, de sa propre autorité, Napoléon soumit toute l'Italie à son sceptre et qu'il détruisit la dernière ombre de l'indépendance batave, quand le droit des gens et les lois de la justice eurent été violés dans la personne du malheureux duc d'Enghien, Alexandre entra dans la troisième coalition, formée contre l'empereur des Français par l'Angleterre, l'Autriche et la Suède, et dont Pitt fut l'ame. La Prusse refusa d'y accéder, et la bataille d'Austerlitz en amena la dissolution. Quand enfin la Prusse se releva de sa léthargie, Alexandre, qui s'était lié d'amitié avec Fréderic-Guillaume III et Louise, sa noble épouse, la soutint généreusement. Mais les armes des alliés furent encore malheureuses : les journées d'Iéna, d'Eylau et de Friedland décidèrent en faveur de Napoléon et amenèrent la paix de Tilsit, le 7 Juillet 1807. C'est là, sur la frontière de son empire, que l'empereur de Russie fit la connaissance personnelle de l'homme gigantesque qui pesait alors sur l'Europe : la simplicité de ses manières, l'intérêt de ses discours, la profondeur de ses conceptions, l'étonnèrent : il fut subjugué par l'ascendant de son génie. Avec un homme tel que celui qui venait de le remplir d'admiration, il espérait régler de concert les nouvelles destinées de l'Europe. En 1809, Alexandre, provoqué par Gustave IV, ennemi irréconciliable de la France d'alors, fit la conquête de toute la Finlande qu'il organisa en grand-duché, en y réintégrant la portion déjà conquise par Pierre le grand ; mais il ne prit aucune part à la cinquième coalition, que les victoires d'Aspern et de Vagram mirent encore au néant. Puis il fit des guerres glorieuses à la Turquie et à la Perse. Cette der-

nière fut terminée avec avantage par la paix de Tiflis ou de Gulistan, en 1813, et l'autre une année avant, le 28 Mai 1812, par le traité de Boukharest, en vertu duquel la Russie fit l'acquisition de la Bessarabie et de la partie de la Moldavie située en-deçà du Prouth dont il fit la frontière méridionale de l'empire. Désabusé alors, cette paix lui permit de tourner ses armes contre l'oppresseur de l'Europe, qui avait reculé la frontière de sa domination jusqu'à la Trave en Mecklenbourg et s'était approprié le duché d'Oldenbourg. Son peuple répugnait d'ailleurs au maintien du système continental, qui ruinait son commerce, et qu'Alexandre avait jusque là religieusement observé. De là la guerre de Russie : les flammes de Moscou déposèrent pour la fermeté d'Alexandre, et la déroute complète que les Français, en butte à la rigueur des élémens, essuyèrent à la suite de ce malheur, lui permit d'affranchir la Prusse, l'Autriche et les petits États d'Allemagne, de traverser ces pays en vainqueur, de former une coalition générale dont il devint l'ame, et de venir à Paris déposer son antagoniste et dicter les conditions de la paix. Ses nobles procédés désarmèrent les Français plus encore que n'avait fait la terreur de ses armes, et quoiqu'il fût obligé d'en appeler une seconde fois à celles-ci, il usa toujours de clémence et de modération. Son influence neutralisa, au congrès de Vienne, les mauvaises dispositions de ses alliés, et, devenu l'ame d'une ligue nouvelle dont il avait conçu l'idée, et que des vues généreuses avaient fait nommer la sainte-alliance (26 Septembre 1815), mais qui depuis tourna plus d'une fois contre la liberté des peuples, il se vit placé à la tête des affaires de l'Europe, qui l'occupèrent trop peut-être pour sa gloire et le bonheur de ses sujets. Sa sollicitude pour la paix et la sûreté des trônes l'arma contre l'Espagne et l'Italie, et retint son bras déjà

levé pour secourir les Grecs, ses coréligionnaires. Pendant les dernières années de sa vie, il se trama une horrible conspiration : peu familiarisés avec les véritables besoins du pays, entraînés par une coupable ambition ou par une admiration inepte d'institutions étrangères, qui n'allaient point encore à la situation de la Russie, une foule de nobles, même des familles les plus illustres (des Odoïefski, des Troubetskoï, des Volkhonski, etc.), se conjurèrent pour donner à leur patrie une autre forme de gouvernement. Alexandre mourut à Taganrog, port de la mer d'Asof, où il avait accompagné son admirable épouse Élisabeth Alexéïévna, assez tôt pour ne pas voir éclater sur sa tête cette entreprise insensée autant que criminelle (21). *Nicolas Pavlovitch* lui succéda, le Césarévitch Constantin, son frère aîné, ayant renoncé au trône. En y montant, ce jeune prince, dont le début promet à la Russie une illustration nouvelle, se proposa de continuer le règne d'un frère qu'il admirait. Puisse-t-il allier toujours la sagesse et la modération de celui-ci à l'esprit sévère de justice et à l'énergique activité qui sont dans son propre caractère! (22)

---

(21) Plusieurs Vies d'Alexandre ont paru immédiatement après sa mort : elles ont toutes été composées trop à la hâte et sous l'influence de l'esprit de parti. La meilleure d'entre elles n'est pas exempte de ces deux reproches : elle est de M. ALPH. RABBE, auteur du *Résumé de l'histoire de Russie*. En voici le titre : *Histoire d'Alexandre I.er, empereur de Russie, et des principaux événemens de son règne;* Paris, 1826, 2 vol. in-8.° Un ouvrage plus interessant, mais dicté par une admiration portée jusqu'au culte, paraît en ce moment; en voici le titre : Madame la comtesse DE CHOISEUL-GOUFFIER, *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre;* Paris, 1829, in-8.° Quant aux malheureux événemens de la fin de ce règne, ils ne sont encore connus qu'imparfaitement. Témoin de ces sanglans debats qui se sont passés en partie sous nos yeux, nous essayerons, dans une autre occasion, de fixer l'opinion à cet égard et d'offrir à l'histoire des matériaux qu'elle n'ait point à récuser.

(22) Les ouvrages propres à compléter cet aperçu rapide de l'histoire

de Russie et à offrir de plus grandes lumières sur un sujet qui, tous les jours, gagne en intérêt, sont les suivans :

J. G. BUHLE, *Versuch einer kritischen Literatur der russischen Geschichte*, c'est-à-dire, Essai d'un examen critique des ouvrages consacrés à l'histoire de Russie ; Moscou, 1810, t. 1, in-8.° — A. L. SCHLŒZER, *Nestor's russische Annalen in ihrer slavonischen Grundsprache verglichen, etc.*, ou Les Annales russes de Nestor, revues dans leur texte original slavon, purgées d'interpolations et de fautes de copistes, commentées et traduites ; Gœttingen, 1802 - 1809, 5 vol. in-8.° — JOSEPH MULLER, *Altrussische Geschichte nach Nestor, etc.* Histoire ancienne de la Russie, suivant Nestor, accompagnée de notes servant à corriger, compléter et étendre les Annales de Schlœzer; Berlin, 1812, in-8.° — *Rerum Moscoviticarum auctores varii unum in corpus nunc primum congesti, quibus et gentis historia continetur et regionum accurata descriptio;* Francf., 1600, in-fol. — *Russia seu Moscovia, itemque Tartaria;* Ludg. Bat., 1630, in-32. — *Respublica Moscoviæ et urbes;* Lugd. Bat., 1630, in-32. — GERH. F. MULLER, *Sammlung russischer Geschichte*, ou Collection de pièces relatives à l'histoire de Russie ; Saint-Pétersbourg, 1732 - 1764, 9 vol. in-12. — A. L. SCHLŒZER, Tableau de l'histoire de Russie; Gœttingen, 1769; 12.e édition allemande plus complète; Gœttingen, 1802, in - 8.° — LE CLERC, *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne et moderne;* Paris, 1783 — 1794, 6 vol in-4.° — P. CH. LEVESQUE, *Histoire de Russie*, 4.e édition revue et publiée, avec des notes, par Malte-Brun et M. Depping; Paris, 1812, 8 vol. in - 8.° — *Istoriya Goçoudarstva rossiiskago* NIK. KARAMZINA; Saint-Pétersbourg, 1816 - 1823, 12 vol. in-8.° En français : *Histoire de l'empire de Russie, par N. Karamsin ; traduite par MM. de Saint - Thomas et Jauffret ;* Paris, 1818 - 1821, 9 vol. in-8.° En allemand : *Geschichte des russischen Reichs von Karamsin Nach der zweiten Original-Ausgabe übersetzt durch Hauenschild (Oldekop, Œrtel)*; Riga et Leipsic, 1820 - 1827, t. 1 - 10, in-8.° Cet ouvrage capital a aussi été traduit en italien. — A. W. TAPPE, *Geschichte Russlands nach Karamsin aus der Urschrift deutsch bearbeitet, etc.*, c'est-à-dire. Histoire de Russie faite sur l'original de Karamzine (voyez p. 192), et accompagnée d'un grand nombre de notes explicatives et d'additions; Dresde, 1828, 2 vol. in-8.° — M. J. ESNEAUX, *Histoire philosophique et politique de Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours;* Paris, 1828 et 1829, t. 1 et 2. Il y en aura quatre. — M. le comte DE SÉGUR, *Histoire de Russie et de Pierre le grand;* Paris, 1829, in-8.°

APPENDICES.

N.° I.

LA GRANDE-PRINCIPAUTÉ DE FINLANDE.

(Addition aux pages 2 et 4.)

En envisageant la Finlande, à l'exemple de la plupart des statisticiens, comme un élément de l'empire de Russie, nous ne prétendons point établir qu'elle doive être assimilée à ses autres provinces, sous le rapport de la législation, ni même de l'administration. Nous n'avons même pu confondre sa situation avec celle du ci-devant duché de Courlande, ou de quelques autres contrées régies suivant un mode spécial, et auxquelles d'augustes promesses ont garanti le maintien de leur ancienne organisation. Enfin, il n'entrait pas non plus dans nos intentions de la mettre sur la même ligne avec la Bessarabie, quoique, comme elle, celle-ci ait conservé jusque-là ses frontières. La Finlande forme, au contraire, comme la Pologne, un petit État à part; comme celle-ci, elle a ses frontières, sa constitution, son administration, son armée et ses finances particulières Si, malgré tant d'analogies, nous avons cru devoir faire entrer le grand-duché dans le tableau général de la Russie, bien que la Pologne en restât exclue, c'est que nous avons remarqué quelques différences essentielles entre le gouvernement des deux pays; différences qui, selon nous, sont tout à l'avantage de la Pologne. En effet, l'empereur de Russie ne s'adresse jamais à cette dernière que comme *roi*, oubliant pour un moment le grand empire dont la couronne est son bien le plus précieux, et parlant la langue du pays où sa voix se fait entendre. Il se fait couronner et sacrer

à Varsovie d'une couronne propre à la Pologne, en jurant le maintien des lois de ce pays. Un prince russe, chef de l'armée, y exerce à la vérité une grande influence; mais c'est un Polonais qui fait les fonctions de vice-roi, c'est un Polonais qui préside le sénat, et ce sénat n'a rien de commun avec celui de la Russie, si ce n'est le nom qu'il porte. Le royaume a sa noblesse particulière, des distinctions sociales qui lui sont propres, des ordres de chevalerie nationaux. Il n'en est point ainsi de la Finlande : le général russe, qui y commande l'armée, est aussi vice-grand-prince ou gouverneur-général, il préside même le sénat, et, ce qui est décisif, ce sénat porte le nom de *sénat impérial* pour la Finlande. Les lois doivent être consenties par les États; mais en matières ordinaires les *oukases impériaux* régissent aussi le grand-duché, et les distinctions de l'empire lui sont toutes également applicables. Les employés sont rangés dans le *tchine* russe, auquel les Polonais restent étrangers, et ne sont décorés que des ordres russes. Il y a plus, le secrétariat-d'État, dont, à la vérité, tous les membres appartiennent par leur naissance au grand-duché, mais qui se nomme officiellement *Chancellerie de Sa Majesté l'empereur pour le grand-duché de Finlande* (1), réside, non à Helsingfors, chef-lieu du gouvernement général, ni à Abo, l'ancienne capitale de la grande-principauté, mais à Saint-Pétersbourg, au centre du gouvernement de tout l'empire.

Après ces réflexions préliminaires, qui nous ont paru d'autant plus utiles que l'on ignore assez généralement la nature du lien qui unit la Finlande à la Russie, nous tâcherons de faire connaître l'organisation particulière du premier de ces pays, et nous reproduirons les actes sur lesquels se fonde l'indépendance à laquelle il prétend, ne se croyant lié à la

(1) Voyez le *Calendrier-d'État* de la Finlande, imprimé à Abo en langue suédoise. Nous en devons la possession à M. Wulffert, Finlandais plein de mérite, et secrétaire du consistoire général de la confession d'Augsbourg, qui a bien voulu aussi nous fournir d'utiles renseignemens.

Russie que par la personne du souverain, qui est constamment le même pour les deux pays.

Mais si, d'après ce qui précède, ce que nous avons dit au haut de la page 2 ne demande pas de justification, quelques lignes de la page 4, également relatives à la Finlande, ont besoin d'être rectifiées ou au moins expliquées; car ce n'est pas une connaissance imparfaite de l'état des choses qui nous les avait fait tracer.

Par la paix de Fréderikshamm, signée le 17 Septembre 1809, la Suède céda à la Russie tout ce qui lui restait du grand-duché de Finlande, y comprises l'Ostrobothnie et les îles d'Aland. Comme, par un manifeste du 11 (23) Décembre 1811, l'empereur Alexandre y réintégra ce que Pierre le Grand en avait conquis cent ans avant, et ce qui avait formé jusque-là le gouvernement russe de Vybourg, ce petit État, réuni à l'empire, se retrouva en possession de ses anciennes frontières. Elles sont, du côté de la Suède, le golfe Bothnique et la rivière de Tornéo: l'île du même nom, située au milieu de son lit, appartient à la Finlande; du côté de la Russie, la Sestra Reka, que les Finnois nomment Rayayoki, et une ligne tirée du lac Ladoga jusqu'à la Laponie norvégienne, qui s'étend là entre le grand-duché et la mer Glaciale. La convention de Saint-Pétersbourg, de l'année 1826, ne changea rien aux dispositions de la paix de Fréderikshamm, ni ne la confirma, comme nous l'avons dit par mégarde; elle servit seulement à régler d'une manière précise la démarcation entre la Laponie norvégienne et la Laponie russe.

Une ligne de douanes est établie entre la grande-principauté et l'empire, et nous avons fait connaître, à la page 152, la valeur des exportations et de l'importation, ou la balance commerciale entre les deux pays.

Le premier collége administratif pour la Finlande est le *sénat*, qui, siégeant à Helsingfors, se compose d'un président, d'un vice-president, d'environ quinze membres, d'un procureur, d'un substitut du procureur et d'une chancellerie. Il se divise en *département* de justice et *département* d'éco-

nomie; plusieurs *expéditions* dépendent de ce dernier et s'occupent des finances, de l'armée et des affaires ecclésiastiques. Le gouverneur-général, commandant en chef du corps d'armée stationné en Finlande, préside le sénat, en même temps qu'il est dépositaire du pouvoir exécutif. Mais le *secrétariat-d'État*, établi à Saint-Pétersbourg, est en dehors de son contrôle, et ne fait de rapports qu'à l'empereur lui-même. Le secrétaire-d'État, chef de la chancellerie impériale pour la grande-principauté de Finlande, a sous ses ordres un secrétaire-adjoint, quatre secrétaires d'expédition, un régistrateur, un archivaire et dix employés subalternes.

L'empereur Alexandre a maintenu aux Finlandais (2) l'ancienne constitution traditionnelle qui les régissait. Les lois générales ne peuvent en conséquence être rendues qu'avec le concours de la diète, qui, comme en Suède, se compose de quatre ordres, celui de la noblesse, celui du clergé, celui des bourgeois et celui des paysans. L'empereur convoque la diète quand il lui plaît, et peut aussi la dissoudre ou en prononcer la clôture, comme il le juge à propos.

Le code de lois qui régit ce pays, est celui que la diète suédoise adopta, en 1734, pour tout le royaume, et dont l'empereur Alexandre a garanti le maintien. (3)

---

(2) Il faut distinguer le nom de Finlandais de celui de Finnois, le premier embrasse tous les habitans du pays, tandis que l'autre n'appartient qu'à ceux d'entre eux qui sont de race tchoude.

(3) Ce code suédois a été traduit en allemand et en russe. Voici le titre des deux traductions : *Des Schwedischen Reichs Gesetz, genehmigt und angenommen auf dem Reichstag* 1734, c'est-à-dire, Code des lois du royaume de Suède, adopté et sanctionné par la diète de 1734; Stockholm, 1807. En suédois et en allemand. Ajoutez-y le supplément suivant, également imprimé dans les deux langues : *Sammlung solcher Verordnungen welche das Gesetz ändern oder erklären*, ou Recueil d'ordonnances qui modifient ou expliquent le code de lois; Stockholm, 1807. En russe : *Oulojénié Chvétsii prinatoïé na séïmai* 1734 *goda i iégo impératorskim vélitchestvom outverjdennoïé dlia vélikago-kniag-mstva Finlandii.* Traduction faite par ordre de l'empereur; Saint-Pétersbourg, 1824, XXIV et 544 p., in-4.° — *Pribavlénié k'oulojéniou, etc.;* Saint-Pétersbourg, 1827, IV, 349 et 167 p., in-4.°

La *religion* des Finlandais est la luthérienne, telle qu'elle fut établie en Suède. A la tête du clergé sont l'archevêque d'Abo et l'évêque de Borgo; l'état ecclésiastique se compose d'ailleurs de 37 consistoires ou *Probsteien*, et de 212 paroisses, et d'environ 300 membres du clergé, de tout rang.

Les *finances*, qui ont leur source dans les contributions levées sur les habitans, ne peuvent être employées que dans l'intérêt du pays même; l'*armée* ne se recrute que par des enrôlemens volontaires, la conscription usitée en Russie n'étant pas applicable au grand-duché. Cette armée se compose de trois brigades et d'un commissariat des guerres. Chaque brigade se forme de deux bataillons de *tireurs* (Scharfschützen). Le général chef de division est Finlandais, et les officiers d'état-major sont tous de la même nation.

Quant à l'étendue de la Finlande, M. Weydemeyer a évidemment tort de la réduire à 2200 milles carrés (4); le D.r Lyall l'a évaluée à 5532 milles, et ce nombre nous ayant encore paru, comme à M. Balbi, au-dessous de la réalité, nous avons adopté le chiffre de Hassel qui la porte à 6402. Ce dernier statisticien lui donne 1,378,500 habitans, ce qui ferait 215½ habitans par mille carré: MM. Balbi et Weydemeyer restent peu en-deçà de ce nombre, que le D.r Lyall et quelques autres réduisent cependant à environ 1,000,000.

Tout le pays est divisé en sept régions ou préfectures (*laines*), administrées chacune par un Landshöfding; ce sont celles de: 1.° Abo et Biörneborg avec les îles d'Aland; 2.° Nyland et Tavastéhouss; 3.° Kymménégard, y compris le Heïnola; 4.° Vybourg; 5.° Savolax et Karelie, ou le Kouopio; 6.° Vasa ou Ostrobothnie; 7.° Ouleaborg ou Caïana. Les laines sont subdivisés en *hérades* ou cercles, ayant à leur tête les *lagmans* ou magistrats de cercle.

---

(4) Ce chiffre paraît avoir été emprunté au n.° 295 de l'*Invalide russe*, année 1825. Dans des Notions statistiques sur la Finlande, insérées dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* de M. Oldekop, t. 10, p. 217 à 221, on trouve celui de 5300 milles carrés.

C'est le 1.er Octobre 1819, que le gouvernement fut transféré, en vertu d'un oukase imperial, d'Abo à Helsingfors.

Pièces officielles.

1.° *Manifeste de l'empereur Alexandre, adressé, en date du* 15 (27) *Mars* 1809, *à tous les habitans de la Finlande, et renouvelé, le* 14 (26) *Décembre* 1826, *par l'empereur Nicolas.*

Ayant pris possession, selon les décrets de la Providence, de la grande-principauté de Finlande, nous avons voulu confirmer et sanctionner par les présentes la religion et les lois fondamentales de ce pays, ainsi que les droits et priviléges, dont chaque ordre de la grande-principauté en particulier, et tous ses habitans en général, jouissaient par le passé, en vertu de la constitution : promettant en même temps de maintenir inviolables et en vigueur tous ces avantages et institutions.

Signé : ALEXANDRE.

2.° *Discours prononcé par Sa Majesté impériale, à la cérémonie de la prestation du serment de sujétion, à Borgo, le* 17 (29) *Mars* 1809.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai reçu les sermens de fidélité et de sujétion que les habitans de la Finlande viennent de me prêter, par l'organe de leurs représentans légitimement élus.

Les liens qui m'unissent à eux, affermis par ce libre témoignage de leur devouement, et consacrés par cet acte pacifique d'union, en deviennent plus chers à mon cœur, plus conformes à tous mes principes.

En leur garantissant le maintien de leur religion et de leurs lois fondamentales, j'ai voulu rendre témoignage du prix que j'attache aux sincères expressions de leur amour et de leur confiance.

Je prie Dieu, le tout-puissant, de m'accorder la force et la sagesse pour gouverner ce peuple estimable suivant ses institutions et suivant les lois inviolables de la justice éternelle.

3.° *Manifeste de Sa Majesté impériale à tous les habitans de la Finlande, relativement au serment de fidélité et de sujétion, prêté par les états du pays, en date du 23 Mars (4 Avril) 1809.*

Après avoir réuni les états de la Finlande en une diète générale, et reçu leur serment de fidélité, nous avons voulu, dans cette occasion, les rassurer par un acte solennel, expédié en leur présence et rendu dans le sanctuaire du Très-Haut, sur le maintien de leur religion et de leurs lois fondamentales, comme aussi des droits et priviléges dont chaque ordre en particulier, et tous les habitans de la Finlande en général, ont joui jusqu'à ce jour, en les leur garantissant. En communiquant, en conséquence, par les présentes, l'acte susdit à nos fidèles sujets de la Finlande, nous voulons en même temps qu'ils sachent que de même que nous nous conformons aux antiques usages de ce pays, garantis par nous, nous regardons aussi comme bon et obligatoire pour tous les habitans de la Finlande, sans exception, le serment de fidélité que les états en commun, et les députés de l'ordre des paysans en particulier, ont librement et volontairement prêté, tant en leur nom propre qu'en celui de leurs frères qui sont restés auprès de leurs foyers. Pleinement convaincu que ce peuple bon et loyal aura constamment pour nous et nos successeurs cette fidélité et cet inébranlable devouement par lequel il s'est distingué en tout temps, nous ne cesserons pas, avec l'assistance du Très-Haut, de lui donner des preuves durables de notre sollicitude constante et paternelle pour son bien et son bonheur.

Signé : ALEXANDRE.

N.° II.

DE LA POPULATION DE L'EMPIRE.

(Addition à la page 57.)

La septième *révision* de la population de la Russie, dont nous n'avions pas connaissance encore en traçant les lignes auxquelles cette addition se rapporte, a eu lieu en 1817; mais, comme les précédentes, elle ne donne que des résultats incomplets, et il est à regretter que, parmi les administateurs des provinces, M. le général Balachef seul ait pris la peine de faire le relevé exact de toutes les parties qui composent la statistique des gouvernemens. Son tableau, que nous avons sous les yeux, mais dont nous ne pouvons faire usage par la raison qu'il se rapporte seulement à cinq gouvernemens, est d'une haute utilité, et le zèle éclairé de ce gouverneur-général mériterait de trouver des imitateurs. (1)

Voici quels sont, suivant M. Weydemeyer, les données acquises par ce nouveau recensement:

Classe des serfs ou cultivateurs. . .	36,000,000 d'indiv.
Classe des marchands	120,000
Classe des bourgeois.	1,800,000
Raznotchintsi, iamtchiks et ouvriers.	1,500,000
Total	39,420,000

Il est à remarquer que les recensemens officiels ne tiennent compte que des mâles: c'est en doublant leur nombre que M. Weydemeyer a trouvé ce total pour les deux sexes. Les recensemens négligent aussi toutes les classes improductives; car ils sont entrepris uniquement dans le but de cal-

(1) Voici le titre de ce tableau : *Obchtchaïa statistitcheskaïa Tablitsa Goubernii sostoyachtchikh pod glavnym ouprävléniem Guénéral-Adioudanta Guénéral-Goubernatora* BALACHÉVA *za* 1821 *god.*

culer le rapport des impôts et les produits d'un recrutement. Si donc M. Weydemeyer ajoute aux classes dont nous venons de donner le nombre, celles qui sont exemptes de la capitation ou de toute autre rétribution personnelle, ainsi que du recrutement, c'est sur d'autres bases que la révision qu'il fonde ses chiffres. Les voici tels qu'il les a donnés :

Report	39,420,000
Noblesse héréditaire	225,000
Noblesse de service, classe des empl.	500,000
Clergé	216,000
Peuples nomades	1,500,000
Armée	1,000,000
Total	42,861,000

Ce chiffre ne représente pas, suivant M. Weydemeyer, le total de la population de l'empire; car le grand-duché de Finlande, la Bessarabie et les dernières acquisitions faites par la Russie sur la Perse, n'y sont point compris, et il faut y ajouter d'ailleurs l'excédant des naissances sur les décès, qu'a donné chacune des dix années qui se sont écoulées depuis la révision jusqu'au moment de la publication des *Tableaux historiques, chronologiques, géographiques et statistiques de l'empire de Russie*. Le terme moyen de cet excédant annuel étant 600,000, la population s'est accrue en dix ans de six millions d'individus. Il faut donc ajouter au total ci-dessus les sommes suivantes :

Report	42,861,000 indiv.
Population totale de la Finlande . .	1,300,000
Population de la Bessarabie	800,000
Acquisitions nouvelles du Caucase . .	?
Accroissement décennal de la popul.	6,000,000
Total général.	50,961,000 indiv.

En évaluant, à défaut de données certaines, la population des nouvelles acquisitions faites sur la Perse à environ 400,000 individus, on trouverait donc, pour l'empire de Russie tout entier, une population de 51,361,000 ames. La Pologne royale reste toujours exclue de ces calculs.

Ce résultat diffère beaucoup de celui que nous avons adopté (voyez p. 55, 56); notre chiffre, plus élevé de 3,640,000 individus, reste néanmoins en-deçà de ceux de Hassel et de M. Balbi, puisque celui du premier est de 56,100,000 (pour 1825), et celui du second de 58,776,000 (pour la fin de 1826). Voici de quelle manière M. Balbi justifie le sien (2):

Les personnes comprises dans les listes de la cinquième révision, qui a eu lieu depuis 1793 jusqu'en 1797, se montaient à 35,166,369, ou en nombre rond, à 35,166,000 indiv.

Les nobles, employés, militaires, peuples nomades et membres du clergé, non compris dans la révision, donnent un total d'au moins. . . . . 3,000,000 indiv.

Total. . . . . 38,166,000 indiv.

Ajoutez à ce nombre donné les populations des provinces acquises depuis, et l'excédant des naissances sur les décès pendant toutes les années écoulées dans cet intervalle, et vous aurez, avec certitude, le montant actuel de la population générale. Or, il résulte des publications annuelles et officielles du saint synode, rapprochées entre elles par M. Balbi, que de 1796 à 1826 l'accroissement de la population dans le sein de l'Église gréco-russe était de 15,359,496 ames. Quant au nombre d'habitans soumis au sceptre russe, en vertu de traités postérieurs à l'année 1796, voici de quelle manière M. Balbi en rend compte :

(2) *Extrait d'une lettre adressée à M. de Férussac par M. Balbi.* Bulletin universel, 6.e section. Bulletin des sc. géographiques, etc.; Avril, 1829, p. 104 à 109.

Report	38,166,000 indiv.
Population de la Finlande, cédée par la Suède en 1809	1,000,000
Population du cercle de Bialystok, cédé par la Prusse en 1807	225,000
Population de la Bessarabie, cédée par la Turquie en 1812.	800,000
Population des régions du Caucase acquises depuis 1800.	2,775,000
Nombre des Kirguises-Kaïssaks, de la petite horde et d'une partie de la grande	450,000
Augmentation de la population gréco-russe pendant vingt ans.	15,360,000
Total pour la fin de 1826 . .	58,776,000 indiv.

M. Balbi fait observer en même temps qu'il n'a pas compris dans ce calcul l'accroissement de la partie de la population qui n'appartient pas à l'Église gréco-russe, et que, dans le cas même où il y aurait exagération dans quelques-uns de ses chiffres, la différence en plus ne saurait être assez forte pour ne pas être compensée par l'omission de ce nouveau chiffre, qui ne laisserait pas d'être considérable, lors même qu'il se trouverait moins élevé que M. Balbi le suppose. Toutefois, en faisant l'addition de la population partielle, que, dans son tableau de *L'empire russe comparé aux principaux États du monde*, il assigne à chaque gouvernement, nous avons trouvé la somme totale de 55,226,000 habitans, ce qui est précisément le chiffre que nous avons nous-même adopté. Dans l'estimation du nombre des partisans de chaque religion ou secte, ses données diffèrent des nôtres en quelques points : il n'évalue, par exemple, celui des mahométans qu'à 2,735,000, tandis que nous avons cru devoir le porter à 4,000,000 (voy. p. 70). Ce dernier nombre paraît en effet susceptible de réduction, et les chiffres de MM. Lyall et Wey-

demeyer restent même beaucoup au-dessous de celui, plus faible que le nôtre, de M. Balbi. Nous n'avons à cet égard aucuns renseignemens exacts; il est juste, par conséquent, que nous nous rangions de l'avis du plus grand nombre.

Aux pages 45 et 48 nous avons indiqué la progression rapide dans laquelle la population s'est augmentée de tel règne à tel autre. Feu Hassel a composé à cet égard, sans doute sur des documens authentiques, un tableau que nous reproduisons à l'exemple de M. Balbi.

La Russie comptait :	m. c. géog.	habitans.
En 1462, à l'avèn. d'Iván III Vassiliévitch,	sur 18,494	6 millions.
En 1505, à la mort de ce prince,	sur 37,137	10
En 1584, à la mort d'Iván IV Vassiliévitch,	sur 125,465	12
En 1645, à la mort de Mikhaïl Fœdorovitch,	sur 252,000	12
En 1689, à l'avèn. de Pierre I.er,	sur 263,909	16
En 1725, à la mort de ce prince,	sur 273,815	20
En 1763, sous Catherine II,	sur 319,538	25
En 1796, à la mort de cette princesse,	sur 331,830	33
En 1825, à la mort d'Alexandre,	sur 375,175	60 (3).

Nous ajouterons à cet intéressant tableau quelques nouvelles données, fournies par la *Gazette de Saint-Pétersbourg;* mais qui paraissent basées sur l'augmentation annuelle de la population, ajoutée à des nombres au-dessous de la réalité.

Population en 1800	33,159,860
en 1801	34,043,357
en 1802	34,893,828
en 1803	35,134,177
en 1804	36,043,483
en 1806	41,253,483

M. Weydemeyer a aussi calculé l'agrandissement progressif de l'empire, mais sans y ajouter les progrès de la population; son tableau, sur l'exactitude duquel nous nous abstenons de

(3) Il faut retrancher des nombres de cette dernière année la superficie et la population du royaume de Pologne.

prononcer, diffère essentiellement de celui de Hassel, et ne prend pas pour points de comparaison les mêmes années. Selon lui, la surface de la Russie était, à l'avènement d'Alexis Mikhaïlovitch, de 258,000 milles carrés géographiques (différence en plus, 6000), et à la mort de Pierre I.er, de 280,000 (différence en plus, 6,185); elle n'était au contraire en 1828 que de 340,000 (différence en moins d'environ 36,000).

M. Lesur (auteur anonyme de l'ouvrage : *Des progrès de la puissance russe*) établit par un tableau bien fait (p. 485-488), qu'on pourra comparer avec celui de M. Damaze de Raymond (t. 1, p. 209 - 218), que depuis 1721 jusqu'en 1811 les acquisitions successives, faites par la Russie sur tous ses voisins, ont enrichi cet État de 26,524 milles carrés géographiques, habités par 10,770,834 individus. Il remarque dans une note, qu'en ajoutant à ce dernier nombre l'accroissement résultant de l'excédant annuel des naissances depuis 1802 seulement, la population des seuls pays conquis par la Russie depuis 1721, dépasserait déjà 11,500,000 habitans. Ce calcul peut être juste, mais l'augmentation de territoire doit avoir été bien plus forte.

Nous avons réuni tous ces différens calculs pour suppléer à l'insuffisance des données officielles, et pour mettre nos lecteurs en état d'arrêter leur opinion sur des bases de toute nature.

N.° III.

ÉCHANTILLONS DES PRINCIPALES LANGUES PARLÉES EN RUSSIE.

(Addition à la page 68.)

Nulle part la confusion ou au moins la multiplicité des langues n'est aussi frappante qu'en Russie, où des peuples d'origines absolument différentes sont paisiblement réunis sous le même sceptre. Connaissant l'étonnante variété des races, on n'aura aucune peine à croire ce qui a été dit plus haut (p. 68), qu'on parle dans l'empire quarante langues toutes differentes les unes des autres, et au nombre desquelles les dialectes d'un même idiome ne sont pas comptés.

Il serait difficile de les caractériser sans entrer dans des détails que le plan de cet ouvrage ne comporte pas, et que nous serions même embarrassé de devoir fournir. En effet, plusieurs de ces langues ne sont encore connues que de nom; on n'en a étudié qu'un certain nombre au point d'en pouvoir déterminer les caractères distinctifs, les racines et formes essentielles, et la plupart n'ont encore ni grammaire ni dictionnaire. En offrant à nos lecteurs des échantillons des principaux idiomes, de ceux surtout qui sont le plus répandus, nous n'avons d'autre but que de les mettre en état de juger par eux-mêmes combien ces idiomes diffèrent entre eux et par les mots et par les formes, et de trouver les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux. Nous leur offrons, à cet effet, la prière dominicale dans vingt-quatre langues, ainsi que quelques renseignemens que nous avons pu nous procurer sur les ressources qui existent pour leur étude. Ces échantillons sont en partie empruntés au *Mithridate* du célèbre Adelung, continué par Vater et par M. Adelung le neveu, dont nous avons déjà cité quelques travaux; mais nous avons corrigé ceux que nous en avons tirés sur d'autres données, et nous en avons calqué l'orthographe que MM. Adelung avaient établie suivant l'esprit de la langue allemande, sur la prononciation française, de manière que chaque lettre n'ait d'autre valeur que celle qui lui est particulière dans notre langue même. Nous en avons puisé plusieurs autres dans les éditions du Nouveau-Testament en zyriaine, tchérémisse, mordouan, lapon, etc., publiées à Saint-Pétersbourg, en caractères slavons, russes ou gothiques, par la Société biblique de Saint-Pétersbourg.

1.° *Race slavonne.*

1. *Le slavon ancien*, langue d'Église, mère de tous les idiomes slavons.

Otché nache, ijé yessi na nébeçakh, da svaititsa
Père notre, qui es aux cieux, qui soit sanctifié

imia tvoïé, da pridiète tsarstviyé tvoïé, da boudiète vo-
nom ton, oui vienne règne ton, oui se fasse vo-
lia tvoïa, iako na nébéçi, i na zemli. Khlèb nache
lonté tienne, comme au ciel, ainsi sur la terre. Le pain notre
nassouchtchnii dajd nam dniès. I ostavi nam
nécessaire donne-nous aujourd'hui. Et pardonne-nous
dolgui nacha, iakojé i moui ostavlayem doljnikom
péchés nos, comme aussi nous nous pardonnons à offenseurs
nachim. I né védi nass vo iskouchénié, no izbavi nass
nos. Et ne induis nous en tentation, mais délivre nous
ott loukavaho. Iako tvoïé iest tsarstvo, i sila, i
de le mal. Aussi bien tien est le règne, et la puissance, et la
slava, vo vaiki vaikof. Amine.
gloire, au siècle des siècles. Amen.

Voyez ce qui a été dit, à la page 179, des grammaires de cette langue. Fort. Durich, *Bibliotheca slav. antiquiss. dialecti communis et eccles. universæ Slavorum gentis*, Vienne, 1795, in-8.°

2. *Le russe actuel.*

Otché nache, souchtchii na nébeçakh, da svaititsa
Père notre, étant aux cieux, oui soit sanctifié
imia tvoïé, da pridiote tsarstviyé tvoïé, da boudiète vo-
nom ton, oui vienne règne ton, oui se fasse vo-
lia tvoïa i na zemli kak na nébeçi. Khlèb nache
lonté tienne aussi sur la terre comme au ciel. Le pain notre
nassouchtchnii daï nam na séi diéne. I prossti nam
nécessaire donne-nous en ce jour. Et pardonne-nous
dolgui nachi kak i moui prochtchayèm doljnikam
offenses nos comme aussi nous nous pardonnons à offenseurs
nachim. I né prédaï nass iskouchéniou, no izbaf nass
nos. Et ne livre nous à la tentation, mais délivre nous
ott loukavago, ibo tvoïé iest tsarstvo, i sila, i slava,
de le mal, car tien est le règne, et la puissance, et la gloire,
vo vaiki. Amine.
au siècle. Amen.

Les principales grammaires russes ont aussi été indiquées à la page 179, ainsi que les lexiques. La liste des premières sera complétée dans le N.° IV des Appendices, auquel nous renvoyons le lecteur. P. PÉTROV, *Nouveaux dialogues français, russes et allemands, à l'usage des commençans*, Saint-Pétersbourg, 1810, in-8.°

3. *Le polonais.*

Oïtché nache, ktory iest v'niébieçikh, svièts siyé
Père notre, qui est aux cieux, sacré soit
imié tvoïé, pridiyé krolestvo tvoïé, boudiyé vola tva,
nom ton, vienne royaume ton, se fasse la volonté tienne,
iako v'niébié i na ziémi. Khléba nachégo povchedniégo
comme au ciel ainsi sur la terre. Le pain notre quotidien
daï nam diisia. I otpoussí nam nachi viny, iako
donne-nous aujourd'hui. Et remets-nous nos fautes, comme
i my otpouchtchamy nachim vinovatsom. I nié vodiyé
aussi nous nous pardonnons à nos offenseurs. Et ne induis
nass na pokoussénié, alé nass zbaf ott slégo. Abovièm
nous en tentation, mais nous délivre de le mal. Car
tvoïé iest krolestvo, i motz, i khvala, na viéki.
tien est le règne, et la puissance, et la gloire, au siècle.
Amine.
Amen.

Grammaires : CP. CŒL. MONGROVIUS, *Polnische Sprachlehre für Deutsche*, ou Grammaire polonaise à l'usage des Allemands, 2.e édition : Königsberg, 1805, in-8.° — J. SÉV. VATER, *Grammatik der polnischen Sprache, in Tabellen, Regeln und Beispielen*; Halle, 1807, in-8.° Cette grammaire de la langue polonaise, composée, suivant le titre, de tableaux, de règles et d'exemples, a aussi été traduite en français. — (ON. KOPCZYNSKI) *Essai de grammaire polonaise pratique et raisonnée pour les Français*; Varsovie, 1807, in-8.° — G. SAM. BANDTKE, *Neue polnische Grammatik*, Nouvelle grammaire polonaise, avec un petit dictionnaire étymologique, 2.e éd.; Breslau, 1818, in-8.°

Lexiques : M. A. TROTZ, *Dictionnaire polonais-français-allemand et français-allemand-polonais;* Leipzig, 1806 - 1807; 4 vol., in-8.° — (J. V. BANDTKE), *Nouveau dictionnaire de poche des langues polonaise, allemande et française;* Breslau et Varsovie, 1805 - 1807; 2 vol. in-8.° — *Slovnik iézyka polskiégo przcz* SAM. BOG. LINDE, ou Dictionnaire de la langue polonaise; Varsovie, 1807-1814; 6 vol. in-4.°

J. SAM. KAULFUSS, *Ueber den Geist der polnischen Sprache und Litteratur*, Sur l'esprit de la langue et de la littérature polonaises; Halle, 1804, in-8.° — *Dialogues polonais, français et allemands*, 2.e édition; Breslau, 1809, in-8.°

2.° *Race letto-lithuanienne.*

1. *Le lithuanien* ou *chamaïtique.*

Tevié mouçou, koursaï essi danngouose, chvénnskis
Père notre, qui es aux cieux, soit sanctifié
vardas tavo, atéik karalisté tavo, bouk vala tavo,
nom ton, vienne règne ton, se fasse volonté tienne,
kéïp danngouï, téïp ir ant ziamess. Douonoss mouçou
comme au ciel, ainsi aussi sur la terrre. Donne nous
visou diénou douok moums chenndiéna. Ir atlaïsk moums
tous les jours pain notre quotidien. Et pardonne-nous
kaltess mouçou, kaïpo ir mess atlaïdziam saviémis
offenses nos, comme aussi nous nous pardonnons à nos
kaltiémis. Ir ne vesk mouss inng pagoundima. Bète
offenseurs. Et ne induis nous en tentation. Mais
guialbek mouss nouogue viso piklo. Ness tavo ira kara-
délivre-nous de tout mal. Car tien est le
listé, ir galiibé, ir slové, ant amsiou. Amèn.
règne, et la puissance, et la gloire, dans les siècles. Amen.

Dictionnarium trium linguarum, polonicæ, latinæ et samogiticæ, auctore CONSTANTINO SZIRVED, ed. quinta;

Vilnæ, 1713, in-8.° — Ch. G. Mielke, *Lithauisch-deutsches und deutsch-lithauisches Wörterbuch, etc.*, Dictionnaire lithuanien-allemand et allemand-lithuanien, avec les élémens d'une grammaire lithuanienne; Königsberg, 1800, in-8.°

2. *Le letton.*

Mouçou tehs debbessiss, svaitits laï top tavs vards.
Notre père au ciel, sanctifié fais être ton nom.
Laï nak pé moums tava valstiba. Tavs praats laï
Fais venir chez nous ton règne. Ta volonté fais
notéek ka debbessis ta arridsane virs zémess. Mouçou
s'accomplir comme au ciel ainsi aussi sur la terre. Notre
déenikou maïssi doad moums cho déen. Ounn péedoad
quotidien pain donne-nous ce jour. Et pardonne-
moums mouçou grékouss, ka arri mées péedoadam
nous nos offenses, comme aussi nous nous pardonnons
mouçou parradnéekem. Ounn né eeved mouss éekch kar-
à nos offenseurs. Et ne induis nous en ten-
dinachanass, bète atpesti mouss no iaouna. Ioa téev
tation, mais délivre nous du mal. Car à toi
péeder ta valstiba, tas spéeks, ounn tas goads, mouchi-
appartient le règne, la puissance, et la gloire, au
gui mouchoss. Amen.
siècle des siècles. Amen.

Gotth. Fried. Stender, *Vollständige lettische Grammatik*, ou Grammaire lettonne complète, 2.ᵉ édition; Mitau, 1783, in-8.° — *Idem*, *Lettisch-deutsches und deutsch-lettisches Lexikon*, ou Lexique letton-allemand et allemand-letton; Mitau et Riga, 1789-1791, 2 vol. in-8.°

3.° *La race hunno-finnoise ou tchoude.*

1. *Le finnois proprement dit.*

Issé méïdène, ioka olète taïvaïça, pyhitetty olkone
Père notre, qui es aux cieux, sanctifié soit

sinoun nimess. Léhestiqueun sinoun valdakoundass, olkone
ton nom. Vienne ton règne, soit
sinoun tâtoss niine mâsa, kouine taïvasa. Anna méïlé
ta volonté ainsi sur terre, comme au ciel. Donne-nous
tainaipenni méïdène iocapéïvéïnène leïpemme. Ia anna
aujourd'hui notre quotidien pain. Et donne-
méïlé méïdène velkamme andexi, niine kouine mékina
nous de nos offenses pardon, ainsi comme nous
andexi annammé méïdène velvolistème. Ia ellé iôdata
pardon donnons à nos offenseurs. Et ne induis
méïtai kioussauxcéen, moutta péestai méïtai pahasta.
nous en tentation, mais délivre nous du mal.
Sillai sinoun on valdakounda, ia voïma, ia kounnia,
Car tien est le règne, et la puissance, et la gloire,
iyankaïquisesti. Amèn.
éternellement. Amen.

J. Strahlmann, *Finnische Sprachlehre für Finnen und Nichtfinnen*, ou Grammaire finnoise à l'usage des Finnois et des étrangers, où l'on fait ressortir la ressemblance de cette langue avec la langue hongroise, et accompagnée d'un appendice d'idiotismes finnois, ainsi que d'une comparaison entre les étymologies finnoises et hongroises; Halle, 1818, in-8.° — *Soaomalaïnen Sana-Kiria, Lexicon linguæ finnicæ, cum interpretatione duplici, copiosiore latina, breviore germanica, auctore* Gustavo Renvall, 1826; T. 1, A-M, XVI 339 p.; T. 2, N-Oe, 356 p. in-4.°

Sam. Gyarmathi, *Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis finnicæ originis, grammat. demonstr. nec non vocabul. dialect. tatar. et slavon. cum hungar. compar.*; Göttingen, 1799, in-8.°

2. *L'esthonien.*

Issa méïé, kess sa olled taévass, pyhitsetoud sago
Père nôtre, qui tu es au ciel, sanctifié soit
sinni nimmi. Toulgo méïlé sinno riik. Sinno tatmian
ton nom. Vienne à nous ton règne. Ta volonté

syndho kiou taëvass nennda kahh maa pèèl. Mëïé
soit faite comme au ciel ainsi aussi terre sur. Notre
iggapaïvast léïba anna mëïlé tennapaïef. Ia anna mëïlé
quotidien pain donne-nous aujourd'hui. Et donne-nous
andex mëïé veulad, koui mëïé andex annammé omma
pardon de nos offenses, comme nous pardon donnons à nos
veulglastélé. Ninng erra sata mëïd mitté kioussaloussé
offenseurs. De même ne induis nous pas tentation
sissé, vëïd pèèsta mëïd erra sest kouriast. Sest sinno
en, mais délivre nous hors de ce mal. De ce que tien
perrast on se riik, ninng sé végui, ninng sé aou,
appartenant est le règne, comme la puissance, comme la gloire,
iggavest. Amèn.
éternellement. Amen.

A. W. Hupel, *Esthnische Sprachlehre nebst einem Wörterbuch*, ou Grammaire esthonienne avec un dictionnaire, 2.e édition ; Riga, 1806, in-8.°

3. *Le lapon.*

Atié miyène, iouko lai almessné, aïlésène siadess to
Père nôtre, qui es aux cieux, sanctifié soit ton
nomma, potess to rik, siadess to vilio ko almesn
nom, vienne ton regne, se fasse ta volonté comme au ciel
nau aï ednamène nalne. Miyène fertène péïvenn laïpeb
ainsi aussi la terre sur. Notre quotidien pain
vaddé miyi oudné. Ia louoïlé miyi miyène laïkoït
donne-nous aujourd'hui. Et remets-nous notre péché
andagass, nau ko aï miyi louoïlébé miyène
gratuitement, ainsi que aussi nous nous pardonnons à nos
velkolatyita. Ia alé sisslaïdé miyeb kettiélebmaï,
offenseurs. Et ne veuille induire nous en tentation,
valla variété miyebpahast. Ioutté to lé rik, ia fab-
mais défends-nous du mal. Car tien est le règne, et la puis-
mo, ia herlogvouote, ékévène aïkaï. Amèn.
sance, et la gloire, éternellement. Amen.

Fjellström, *Grammatica lapponica*, 1738. Ganander, *Grammatica lapponica*, 1743. E. Lindahl et J. Œhrling, *Lexicon lapponicum cum interpretatione vocabularum sueco-latina, auctum grammatica lapponica*; Holmiæ, 1780, lxxx et 716 p. in-4.°

4. *Le permien.*

Aï miane, kodia emme kumerrésync, med vychalass
Père nôtre, qui est aux cieux, que soit sanctifié
ménate nimmst. Med loktass ménat veskytyty, med eïds
ton nom. Que vienne ton règne, que ta
loass kyds gachalanc kumeryne i mouvylyne. Nïene
volonté comme faite au ciel aussi sur la terre. Le pain
miannlyss bud lounsé sioute miannlé énu. I kol
notre quotidien donne-nous aujourd'hui. Et pardonne-
miannlyss oudjesnumess, kyds i mié kolième
nous les offenses, comme aussi nous pardonnons
oudjiétusse eslé. I enn vaïète mianess péréïastets, dorz
à offenseurs Et ne induis nous en tentation, délivre
mianess koulordiss.
nous du mal.

5. *Le zyriaine ou komi.*

Baté miane, kody emme nébéçayass (russe)*-vylyne,*
Père nôtre, qui est les cieux en,
med sviatitsiass (russe) *nime ténad, med voass tsarstvo*
que soit sanctifié nom ton, que vienne règne
(russe) *ténad, med loass vélia* (russe) *ténad, kydzi*
ton, que se fasse volonté tienne, comme
nébéçavylyne i mouvylyne. Niane miannly peutmeune
le ciel en aussi terre sur. Le pain notre quotidien
sett miannly talounnkéjeu. I énoft miannly oudjiésass
donne-nous aujourd'hui. Et pardonne-nous offenses
miannlyss, kydzi i mi énoftalam aslanyme oudjié-
nos, comme aussi nous nous pardonnons à nos offen-

saïasty. I enn nondeud mianleuss ileudeum-vyleu,
seurs. Et ne induis nous tentation-en,
a vidz mianeuss loukavoïss (russe). *Ténad veud*
mais délivre nous du mal. Tien car
emme tsarstvo (russe) *i vyne, i slava* (russe)
est le règne et la puiss. et la gloire
vaikéjeu (russe). *Amine.*
éternellement.

6. *Le tchérémisse ou mari.*

Atia memnane pioulvilncha, lioum tynine sviatoï
Père nôtre les cieux-en, nom ton sacré
(russe, en tcherémisse *volgatéché* sanctifié) *lijé, toljé*
soit, vienne
tynine konguijanyche, tynine volia (russe) *lijé koutsé*
ton règne, ta volonté soit comme
pioul-vilna tenngué sandalik vilnache. Soukouram
ciel-en ainsi terre sur. Le pain
memnanam kajnaketchalnam pouïamia malana tagatché.
notre quotidien donne nous aujourd'hui.
Prostémia malana kusine nalémam tennguéja koutsé
donne nous pardon du péché de même que
i mia prosténa kusine nalchavlialane. It pourta
aussi nous nous donnons pardon à offenseurs. Ne induis
memnam iassachka. Atara memnam keltémache guitz.
nous en tentation. Délivre nous mal de.
Tyninevète kouguijanychè, i tynine kouat, i tynine
Tien est le règne, et tienne la puissance, et tienne
slava (russe), *kouroum pitémechka. Kirok.*
la gloire, éternellement. Amen.

7. *Le mordouan.*

Tiatai mineh, kona éri mennel-lankso, oulésé
Père nôtre, qui est ciel en, soit
liamess tonnle sviatoï (russe). *Saso iniasorokirdimass*
nom ton sacré. Vienne règne

tonnte, *oulèsè* *oliass* *tonnte*, *i* *mastor-lankso*,
ton, soit la volonté tienne aussi terre sur
koda *mennel-lanksö*. *Kché* *minek* *erva* *tchine* *touka*
comme ciel en Le pain notre de tous les jours donne
minianek *te* *chisto*. *I* *kadyk* *minianek* *pandomots*
nous ce jour. Et pardonne nous offenses
minek, *koda* *mine* *gak* *kadtanok* *pandytsiatnène*
nos, comme nous aussi nous pardonnons à offenseurs
minek. *Ilia* *sovafta* *minek* *baidass*, *no* (russe)
nos. Ne induis nous en tentation, mais
vanomak *minek* *chaïtannsto*. *Seks* *tonnte* *ouli* *iniasoro-*
délivre nous de satan. Car tien est le règne
kirdimass, *i* *viss*, *slavass* (russe) *gak*, *puin-*
et la puiss. la gloire aussi, éternel-
guess. *Amine*.
lement.

8. *Le tchouvache ou souïache*. (1)

Atéi *khamerna* *khoche* *pullou-sinai*, *sane* *iate*
Père notre qui cieux en, ton nom
astanob, *killess* *sane* *chakher*, *sane* *irek* (*boldar*)
soit sanctifié, vienne ton règne, ta volonté (se fasse)
liaiplai *pullou-sinai* *i* *sirsinai*. *Soukrou* *perne* *bar*
comme ciel au aussi terre sur. Le pain nôtre donne
mana *saïrem-kone*. *Khvar* *mana* *khassiète* *pern*,
nous tous les jours. Pardonne nous offenses nos,

(1) Les traductions de la prière dominicale dans les langues finnoises, telles que nous les avons trouvées dans le *Mithridate*, ne nous ayant inspiré aucune confiance, nous y avons substitué celles de l'édition entière du N. T. dans ces mêmes langues. Pour le tchouvache, nous n'avions pas la même ressource, mais nous avons préféré la version de Muller à celles du Mithridate, quoique le *Notre père*, en tchérémisse, donné par ce même savant (Collection pour l'histoire russe, t. 3, p. 410), diffère essentiellement de celui que la traduction faite en Russie par la société biblique de Saint-Pétersbourg nous a offert, et justifierait quelque méfiance au sujet de celui même que nous lui empruntons.

liaiplai abir khvaratéber pern khassiète sinn-sina.
comme nous pardonnons nos offenses aux hommes.
Ane isekaï (péria astarnatchène, sukhlakh vara péria)
Ne induis (nous en tentation, mais délivre nous)
chaïtann-ran. Sane chakher, bâtir, . . konnibakh.
satan de. Tienne est le règne, la puis., . . éternellement.

Les quatre langues finnoises qui précèdent sont toujours très-imparfaitement connues : il n'en existe encore ni grammaire, ni lexique. On s'en est cependant occupé dans les derniers temps, et l'étude qu'en a faite, sur les lieux même, le docteur Siögren, promet des résultats intéressans à la philologie comparative. En attendant, on peut voir le *Vocabularium harmonicum* de Muller, dans lequel ce savant compare un assez grand nombre de mots des quatre langues en question entre eux et avec les mots correspondans du votiaque et du tatare.

4.° La race Khasova, c'est-à-dire, des hommes.

Le samoïède. (2)

Mani nisal, huïenn taimouvai nouvilembarti tosou,
Notre père, qui dans les cieux est,
tadissé pider nime, pider parovadié tosou, pider
soit sanctifié ton nom, ton règne soit, ta
guior amga dé noumisembarte tarem iaé.
volonté se fasse comme au ciel ainsi sur la terre.
Mane ieltéma nane . . . . touda. Ali ona mani
Notre quotidien pain donne. Et pardonne nous

(2) Adelung donne trois formules de la prière dominicale en langue samoïède, dont aucune ne ressemble aux deux autres. Nous ne voudrions pas en garantir l'exactitude. La formule ci-dessus est la première d'Adelung et appartient au dialecte samoïède parlé aux environs d'Arkhangel. A la page 65 nous avons hasardé une explication du nom de ce peuple : Adelung avance qu'il signifie en finnois un habitant des marais. Ils se nomment eux-mêmes *Khasovas* et *Ninetz*.

isaï, taï mano vanngoundar mani mimanouo. Ia
offenses, comme nous pardonnons à nos offenseurs. Et
méroum hanna sa nénindébaka, iaptane mani souadéra.
induis-nous pas en tentation, délivre nous du mal.
Tékinordapt chine pider parovadéa, ni hooka, vadado,
car tien le règne, la puissance, la gloire
il ivane. Tosou.
éternellement. Ainsi soit-il.

5.° *La race turque ou tatare.*

1. *Le tatar pur.*

Ia Ata-muz, khi kiok-da sène, adyne sainung ari
O père nôtre, qui ciel-en es, le nom ton sacré
olsune, padicha- (persan) *liguine sainung kelsune,*
soit, le règne tien vienne,
boïrouklérine sainung olsune kiok-da kibi dahi
la volonté tienne se fasse ciel en comme ainsi
yir-da. Herguiounagui ekmeki-mousi vir bisé bou
terre sur. Le quotidien pain nôtre donne nous ce
guioune. Va bourguiléri-mousi bisé baguichla nitchaki
jour. Et péchés nos nous pardonne, comme
biz dahi bourguilouléri-mousi baguichlériz. Va bisi
nous aussi à offenseurs nos nous pardonnons. Et nous
sinicha guitourma, lakine iaramazdane bisi sali-vir.
tentation ne conduis pas, mais mal du nous délivre.
Zira ki sainung-dour padicha (persan) *lik, va kadirlik*
Parce que tien est le règne, et la puissance,
(arabe), *va boïouklik ta gjauïd gjavidana. Amine.*
et la grandeur de siècle en siècle.

2. *Le tatar parlé entre Perm et Kasan.*

Busume ata, kaï sui kuklerdaikii sène, rehenn (arabe)
Notre père, qui cieux-en es, sacré
lonnsune sainung isumune (arabe), *kelsune sainung*
soit ton nom, vienne ton

chahlougune (persan) *olsune ikhtiyar* (arabe) *säinïkii*
règne, se fasse volonté tienne
kukdai ouvni erdai. Besume harkounguii (arabe)
au ciel comme sur la terre. Notre quotidienne
naifakamessnii berguioul biséai. Bouiavmoudai gam
sustentation donne nous.
bésioum gouna-glarémessnii. Nia tchukdour ouvai bess
comme nous
kutchèmuss bésume méguiu blennmuchlérémessnii. Guiam
notre
dchésub itmégul igvaga (arabe), *emma koutkar beşnii*
tentation mais délivre-nous
iblisdine. Sinè sainung chalougune (persan) *dour*,
du démon. Car tien le règne
koudrétung (arabe) *ouvai khamdung, ébèd-el-bédi*
la puissance au siècle des siècles.
(arabe). *Amine.*

3. *Le tatar nogaï.*

Ata mess, olane kokterde, adenn mokadess (arabe)
Père notre, étant cieux-en, ton nom sacré
olsune, mamlékétenn (arabe) *étichesune, mradenn* (arabe)
soit, ton règne fais le venir, ta volonté
erdu olsune kbi oldougui kokdu. Va ver bisu
sur la terre soit comme elle est au ciel. Et donne nous
bou koun etmé erkoumgui guemsi. Baguichla bisu mési
ce jour notre quotidien pain. Pardonne-nous nos
boritchlar, dakhi biss baguèchladougamiss misa boritch-
dettes, comme nous nous pardonnons à nos débi-
loular Va kélourmu bisu snamaga, amma kurtar bisu
teurs. Et ne conduis-nous tentation en, mais délivre nous
iqramassdane. Sira-sénik kider mamlèkète (arabe), *va*
du mal. Car tiens sont le règne, et
koudrète (arabe), *va bégouglek, daïm* (arabe). *Amine.*
la puissance, et la grandeur, éternellement.

4. *Le tatar de Crimée.* (3)

Bsim pérédimiss kioklerdai, sanine olane émine (arabe)
Notre père aux cieux, ton soit nom
moukadess (arabe) *omine, melk* (arabe) *iotlougoun guelsine*
sacré à nous, le règne vienne
kioklerdai emrine né tarsi issu olchékilerdai. Omine
au ciel sur la terre. A nous
kioudelak asigumusu vir. Bisu boukioun vé bortchlarimiss
quotidien pain donne. Notre péché nous pardonne
of églu vé bortchlarimisi bis bakhi of idérouss
comme aussi nous pardonnons comme
kasa khama. Suna virmu ol maletbeh kurtar. Amine.
délivre.

5. *Le bachkir.*

Atabus bsnum, sirai bardour goklèrda, ialtourar
Père nôtre, qui est aux cieux, sacré soit
senine atune. Gam guélur padcha lukine (persan) *sénine*,
ton nom. Fais venir le règne ton,
va boulour iriklikine sinine bessalène gouklèrda va djir-
et se fasse la volonté tienne comme aux cieux aussi sur
lerda. Ikmck bissniki nabaka (arabe) *birguenndiour*
la terre. Le pain notre nécessaire donne
bisga asir. Va gagoul bannlerda biretchaklermusi
nous aujourd'hui. Et dettes nos
amma bidai dajedalmiss biretchak kimsaimermisa. Va
comme nous pardonnons débiteurs nos. Et
jitaiklema bissni bassbassaga, amma goukkar chaï-
n'induis nous en tentation, mais délivre de
tanndane (arabe). *Amine.*
satan.

(3) Nous donnons cette formule telle qu'elle nous est offerte, sans en garantir l'exactitude peut-être très-douteuse.

6. *Le kirguise.*

Atabos besnine, itor bardé asmannda, igourtour atone
Père nôtre, qui est au ciel, sacré soit nom
sunung. Kilirril outchmakhtna sunung, boular irche
ton. Vienne règne ton, se fasse volonté
sunine khamme asmane oustunnde guir oustunndé. Bérir
tienne comme ciel sur terre sur. Donne
sine bicha kounliada. Kaldorgoune bicha ousok
nourriture à nous journellement. Pardonne nous offenses
bisga artkhambouma anakamtrabège bourtsla besnine
nos débiteurs nos
kildiourmaguine. Besne kaïgoda, saklagane
pardonnons délivre
besné altaiichtane.
nous du mal.

6.° *La race mongole.*

Le Kalmuk.

Ietségué mani, octourgoudou baïktchi, nairaitaini
Père nôtre ciel au étant, nom ton
guérelère boltougaï. Oronntaini iraitougai, tani dou-
sacré soit. Règne ton vienne, ta vo-
rane octourgouda iamar bii gosartou boltougaï. Khoto
lonté ciel au comme aussi terre sur soit. Le pain
olmani oudiourbiouri manndou iénédour iégouétoune
nôtre quotidien à nous donne aujourd'hui.
Bouroumani kekséigui mani eungueureoul. Bourou-
Nos maux (mé) faits nous pardonne. Mé-
kekcène koumuijigui eungueureuldektou adali. Mounilé-
faits d'hommes nous pardonnons aussi. Tentation-
asa mani ibéane sorgoktoun, ada todkhor-asai mani
en nous ne induis, mais diable-de nous
saïloulkhou boltougaï. Kharine orone, kiguéd khamouk
délivrés fasse. Car règne et toute

koutthine, kiguèd soursali meûne tani gar-tou amai.
puissance, et majesté réellement votre main-en est.
Mangalam.
Amen.

7.° *La race caucasienne.*

1. *L'arménien des savans, langue d'église.*

Haïr mer, vor hierkuiness iess, sourb iaiguitsi anoune
Père nôtre, qui ciel-au es, sanctifié soit nom
khou, iaiguitsi kam kou verpess hierkuiness ième
ton, se fasse volonté tienne comme ciel-au aussi
ierkri. Sats mer hanapass vordour mess aïssor
terre-sur. Le pain nôtre quotidien donne nous aujourd'hui.
Ième touk mess spartisse mer, verpess ième mek
Et pardonne nous offenses nos, comme aussi nous
tougounk mérouts partapanats. Ième mi thanir
nous pardonnons à nos offenseurs. Et ne induis-
smess ipourtsoutioune. Aïl perguèa-smess itcharé. Si
nous en tentation. Mais délivre-nous du mal. Car
khou é arkhaïouthioun, ième sorouthioun, ième parkh,
tien est le règne et la puissance, et la gloire,
havitéanse. Amèn.
éternellement.

Jac. Villotte, *Dictionarium armenum*; Romæ, 1714, in-fol. Le P. Paşcal Aucher (lisez Avker), *Dictionnaire abrégé français-arménien et arménien-français*; Venise, 1812, 2 vol. in-8.° Le même, *Grammaire arménienne*; Venise, 1814, in-8.°

2. *Le géorgien primitif ou d'église.*

Mamao tchvéno, romêli khar sata-china, tsminnda
Père nôtre, qui es ciel-en, sacré
ikavn sakhêli chêni, movêdine soupêva chêni, ikavn
soit nom ton, vienne règne ton, se fasse

néba chéni vitartsa tsata-china égretsa kvekanaça-
volonté tienne comme ciel-en ainsi terre
zéda. Pouri tchvéni arsobiça mometz tchvenn dguess,
sur. Le pain nôtre nécessaire donne-nous aujourd'hui,
da mogvi tévenn tchvenn tananadebni tchvenni, vitartsa
et pardonne nous offenses nos comme
tchvenn mioutevebt tanamdepta mate tchvennta. Da
nous pardonnons à offenseurs nos. Et
nou chémi kvaneb tchvenn gansatsdelsa, aramed gouigsenn
ne pas induis-nous en tentation; mais délivre
tchvenn borotiçagane. Amine.
nous du mal.

3. *Le géorgien (grousinien) actuel et ordinaire.* (4)

Tchvéno mamao, romelitz rom khar tsata-china,
Notre père, qui es ciel-en,
tsminnda ikoss sakhéli chéni, movidess soupéva chéni,
sacré soit nom ton, vienne règne ton,
ikoss néba chéni rogortz tsachi égretvé kvékanasé.
se fasse volonté tienne comme au ciel ainsi sur terre.
Pouri tchvéni arsobiça mometz tchvenn dguess. Da
Le pain nôtre nécessaire donne nous aujourd'hui. Et
mogvitévé tchvenn tananadebni tchvéni, rogortz tchvenn
pardonne nous offenses nos, comme nous
mioutévebt tanamdebta mate tchvennta. Da nou
nous pardonnons à offenseurs nos. Et ne
chémikvane tchvenn gannsatsdelchi, da gouikshenn
induis nous en tentation, et délivre
tchvenn borotiçagane. Amine.
nous du mal.

---

(4) Nous avons emprunté cette seconde formule à un petit ouvrage sur la Grousinie, sur lequel nous avons encore corrigé la première telle que nous l'avions trouvée dans le *Mithridate*. Voici le titre de cet écrit : *Istoritcheskoïé isobrajénié Grousi*, *etc.*, ou Tableau historique de la Grousinie par rapport à son état politique et religieux et à sa civilisation; Saint-Pétersbourg, 1802, in-8.°

M. KLAPROTH, auteur du Voyage en Géorgie et d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à la philologie de l'Asie, doit publier incessamment une *Grammaire géorgienne*, dont l'impression est déjà avancée.

N.° IV.

DES GRAMMAIRES SLAVONNES ET RUSSES.

(Addition à la page 169.)

Le slavon d'église et le russe de la vie commune sont, comme on l'a vu, des langues d'une même famille. Cependant la signification de ces noms n'était pas toujours la même, ainsi qu'on peut le voir dans Constantin Porphyrogénète, qui donne les noms des cascatelles du Dnièpr en *slavon* (σκλαβινιστι) et en russe (ῥωσιστι). Sous la dernière dénomination il entend évidemment la langue normanne des Varègues, et c'est par le suédois qu'il faut arriver à l'étymologie des noms qu'il appelle russes. C'est une preuve irréfragable de l'origine hyperboréenne du nom *russe*, et nous avons déjà dit que des probabilités de toute espèce viennent à l'appui de ce témoignage.

Plus tard se forma, de la fusion de l'idiome des Varègues avec celui des Slaves, ce qu'on a continué de nommer la langue russe; l'ancien slavon ou serbe, consacré comme langue d'église par la plus ancienne traduction de la Bible et des saintes liturgies, resta aussi la langue des savans et des livres. On parlait en russe, mais on écrivait en slavon, et ceux qui avaient la prétention de compter parmi les lettrés prenaient soin de mêler des tournures slavonnes à leurs discours. Mais, dans les livres mêmes, le slavon subit insensiblement de grandes altérations, et J. L. FRISCH se trompe si, dans son programme intitulé : *Historia linguæ slavonicæ*, il suppose qu'avant Pierre le grand il n'y a pas eu d'ouvrages écrits en russe

proprement dit. Ce qui paraît l'avoir induit en erreur, c'est que depuis ce prince seulement l'alphabet russe moderne fut mis en usage; car, quant à la langue, ce n'est certainement pas en slavon pur que Meletius Smotriiski a écrit, en 1619, la préface de sa Grammaire slavonne, bien qu'il se plaigne qu'on en néglige trop la pureté, et ce n'est pas non plus dans cet idiome primitif que sont écrits le Catéchisme de Nessvitz, publié en 1562, par Kavétchinnski, et la traduction de la Vulgate de François Skorina, imprimée à Prague de 1517 à 1519. Frisch avoue cependant que la langue de la vie commune a déjà pénétré dans l'Oulojénié d'Alexis Mikhaïlovitch.

Nous avons indiqué, page 179 et 180, les principales sources auxquelles il faut puiser une connaissance exacte des deux langues; depuis, nous nous sommes aperçu que quelques légères inexactitudes s'étaient glissées dans cette notice littéraire. En les rectifiant, nous donnerons une liste exacte et complète de toutes les grammaires de l'un et de l'autre idiome qui se sont succédé depuis le 10.e siècle. (1)

En effet, c'est à cette époque et même au-delà qu'on fait remonter l'existence de Jean, exarque de Boulgarie, qui, parmi d'autres traductions en slavon des ouvrages de Jean Damascène, a aussi laissé une application de la méthode grecque de ce saint-père à l'idiome dans lequel il écrivait lui-même. On doit la connaissance de ce premier travail relatif à la langue des Slaves à M. Kalaïdovitch, qui en a publié un fragment d'après un manuscrit boulgare sur parchemin. (2)

---

(1) Nous avons puisé cette liste dans l'excellente Préface de Dobrofski à la *Grammaire russe de Puchmayer*, p. IX - XLI; dans la *Grammaire raisonnée de la langue russe* de M. Gretsch, et dans un article de M. Héreau, dans la *Revue encyclopédique* (T. 42, p. 702 - 707), où nous avons nous-même déposé quelquefois des articles sur la littérature russe.

(2) Voyez, Ioann, *exàrkh bolgarskii*, *isslaïdovanié*, *etc*. Jean, exarque de Boulgarie; Recherches sur l'histoire de la langue slavonne et de la littérature des 9.e et 10.e siècles; Moscou, 1824, in-fol.

Depuis Jean, plus de six siècles s'écoulèrent sans que dans cet intervalle nous trouvions aucun ouvrage du même genre ; car la Grammaire de Lemberg, *à l'usage de la célèbre nation russe*, qui encore n'est que de l'année 1591, a bien pu fournir à la grammaire russe sa terminologie, mais n'enseignait pourtant que le grec. Ce fut cinq ans plus tard que parut la *Grammatika slovennska* du prêtre LAURENT ZIZANIA (Vilna, 1596, petit in-8.°), et c'est, à notre connaissance, la première qui méritât réellement ce nom. Celle de MÉLÈCE SMOTRISKI (*Grammatiki slovennskiya pravilnoïe sinntagma;* Évé, près de Vilna, 1619, in-8.°) vint après, et eut successivement quatre éditions, dont la dernière parut à Moscou en 1648, in-4.° Elle a servi de modèle à plusieurs autres, et THÉODORE POLYKARPOF, qui en a arrangé une édition, publia encore, en 1704, un Dictionnaire slovéno-grec-latin sous le titre de Lexique des trois langues (*Lexikone treïazytchnii*, in-4.°). Depuis ce temps cette sorte de publications devint beaucoup plus fréquente, et nous pouvons nous borner maintenant à donner la liste chronologique des grammaires.

1. *Grammatika, ili pissmennitsa iasyka slovenskago*, Kréménetz, 1638, in-8.°
2. H. W. LUDOLFI, *Grammatica russica, quæ continet et manuductionem quandam ad Grammaticam slavonicam;* Oxoniæ, 1696, in-4.°
3. La Grammaire d'ÉLIE KOPIÉVITCH, à l'usage de la nation slovéno-russe. En latin; Amsterdam, 1700.
4. *Grammatika slovanskaïa* de THÉODORE MAXIMOF; Saint-Pétersbourg, 1723, in-8.°
5. *Anfangsgründe der russischen Sprache*, dans le Dictionnaire allemand-latin-russe de Weissmann, 1731, in-4.°; 2.e édition, 1782, in-4.°
6. TRÉDIAKOFSKI, *Dialogue entre un étranger et un Russe sur l'orthographe ancienne et moderne*. En russe; Saint-Pétersbourg, 1748, in-8.°

7. MICHEL GRŒNING, *Grundelig Handeling til ryska Spräket;* Stockholm, 1750, in-4.°

8. *Rousskaïa Grammatika;* Saint-Pétersbourg, 1755, in-8.°; 5.e édition, 1788.

9. SCHLŒZER, *Grammaire russe philosophique.* En allemand, inachevée; Saint-Pétersbourg, 1763, in-8.°

10. J. N. STAVENHAGEN, Traduction allemande de la Grammaire de Lomonossof; Saint-Pétersbourg, 1764, in-8.°

11. CHARPENTIER, *Élémens de la langue russe* (suivant la méthode de Lomonossof); Saint-Pétersbourg, 1768, in-8.°; 4.e édition, 1805.

12. KOURGANOF, *Précis de la grammaire russe.* En russe, dans le *Pissmovnik;* Saint-Pétersbourg, 1769, in-8.°; 3.e édition, 1788.

13. BARSOF, *Grammaire russe pour les gymnases;* Moscou, 1771, in-8.°, et depuis plus de dix fois.

14. Le même, *Kratkiya pravila rossiiskoï grammatiki;* Moscou, 1773, in-8.°; 8.e édition, 1808.

15. JACOB RODDE, *Russische Sprachlehre*, extrait de Lomonossof; Riga, 1773, in-8.°; 4.e édition, 1789.

16. *Kratkaïa rossiiskaïa grammatika;* Saint-Pétersbourg, 1787, in-8.°; 6.e édition, 1804.

17. B. SOKOLOF, *Natchalnyia osnovaniya rossiiskoï grammatiki;* Saint-Pétersbourg, 1788, in-8.°; 6.e édition, 1810.

18. ASTAKHOF, *Nouvelle grammaire russe à l'usage des Français;* Saint-Pétersbourg, 1788, in-8.°

19. Grammaire russe à l'usage des Polonais; Polotsk, 1789, in-8.°

20. J. HEYM, *Russische Sprachlehre für Deutsche*, d'abord suivant Lomonossof et Sokolof; puis, dans la 3.e édit., suivant la grammaire publiée par l'Académie russe; Moscou, 1789, in-8.°; 4.e édition, Riga, 1816.

21. Sviétof, *Kratkiya pravila rossiiskoï grammatiki;* Moscou, 1790, in-8.°; 2.e édition, Saint-Pétersbourg, 1795.

22. Apollos (évêque), *Introduction à la connaissance de la langue slovéno-russe;* Kief, 1794, in-4.°

23. Anastase, Traduction de la grammaire de Lomonossof en langue romaïque (grec-moderne); Moscou, 1795, in-8.°; 2.e édition, 1804.

24. J. B. Maudru, *Élémens raisonnés de la langue russe*, et *Tableau étymologique*, etc.; Paris, 1802, 2 vol. in-8.°

25. Grammaire de l'Académie russe; Saint-Pétersbourg, 1802; 3.e édition, 1819.

26. Grégoire Glinnka, *Elementarbuch der russischen Sprache zum Gebrauch der Kreisschulen, etc.;* Mitau, 1805, in-8.°

27. Brodofski, Grammaire russe à l'usage des Polonais; Vilna, 1805, in-8.° (Sobikof).

28. *Natchalnyia pravila rossiiskoï grammatiki;* Moscou, 1807, in-8.°; 2.e édition, 1809, in-12.

29. J. Born, *Précis de la littérature russe.* En russe, avec une grammaire; Saint-Pétersbourg, 1808, in-8.°

30. J. S. Vater, *Praktische Grammatik der russischen Sprache;* Leipsic, 1808; 2.e édition, 1814.

31. K. M. Mémorskii, *Nouvelle grammaire russe en questions et réponses;* Moscou, 1808, in-12, et depuis.

32. *Rossiiskaïa grammatika*, publiée par la direction générale des écoles; Saint-Pétersbourg, 1809, in-8.°; 6.e édition, 1827.

33. M. Boutofski, *Grammaire russe à l'usage de la jeunesse polonaise.* En russe et en polonais; Potchaïef, 1809, in-8.°

34. J. Dorjetski, *Grammatyka iesyka rossiïskiego dla mlodzi;* Vilna, 1809, in-8.°; 2.e édition, 1809.

35. I. ORNATOFSKI, *Novéïchié natcherlanié, etc.*; Kharkof, 1810, in-8.°

36. PANAGIOTA NITZOGLA, Traduction de la grammaire de l'Académie russe en grec moderne; Moscou, 1810, in-8.°

37. A. W. TAPPE, *Neue theoretisch-praktische russische Sprachlehre*; Saint-Pétersbourg, 1810, in-8.°; 5.e édition, 1819.

38. TH. ROSONOF, *Grammaire russe offrant une méthode nouvelle d'apprendre cette langue.* En russe; Moscou, 1810, in-8.°

39 N. GRETCH, *Essai sur la conjugaison russe.* En russe; Saint-Pétersbourg, 1811, in-12.

40. J. LANGEN, *Manuel de la langue russe.* Traduction du Précis de Born; Mitau, 1811, in-8.°

41. E. TIMKOFSKI, *Essai philosophique sur la langue russe.* En russe; Kharkof, 1811, in-8.°

42. LEILO, *Élémens de la grammaire russe à l'usage de la jeunesse*; Saint-Pétersbourg, 1812, in-8.° (Sopikof).

43. SCHMIDT, *Praktische Grammatik der russischen Sprache, nach einer möglichst leichten u. deutlichen Methode*; Leipsic, 1813, in-8.°

44. EHRSTRÖM et OTTELIN, *Rysk sproaklära*; Saint-Pétersbourg, 1814, in-8.°

45. HAMONIÈRE, *Grammaire russe*, conforme à celle de l'Académie; Paris, 1817, in-8.°

46. I. POJARSKII, *Rossiiskaïa grammatika*; Saint-Pétersbourg, 1817, in-8.°

47. GRODZITSKI, Traduction polonaise de la Grammaire de Heym; 1819, in-8.°

48. A. I. PUCHMAYER, *Lehrgebäude der russischen Sprache*; Prague, 1820, in-8.°

49. C. P. REIFF, *Grammaire russe à l'usage des étrangers qui désirent connaître à fond les principes de cette langue*; Saint-Pétersbourg, 1821, in-8.°

50. J. Dobrowski, *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris;* Vienne, 1822, in-8.°
51. A. B. Hlébovitch, Traduction polonaise de la Grammaire de Reiff; Vilna, 1823, in-8.°
52. Péninnski, Extrait en langue russe des Institutions de Dobrowski; Saint-Pétersbourg, 1825, in-fol.; 2.ᵉ édition, 1826.
53. Al. Chichkof, *Untersuchungen über die* (russische) *Sprache;* Saint-Pétersbourg, 1826 et 1827, 2 v. in-8.°
54. James Heerd, *A practical grammar of the russian language;* Saint-Pétersbourg, 1827, in-8.°, 2 parties.
55. N. Gretch, *Prostrannaïa rousskaïa grammatika;* Saint-Pétersbourg, 1827, 1 vol. in-8.° Il en paraît deux extraits faits par l'auteur.
56. C. P. Reiff, *Grammaire raisonnée de la langue russe, par N. Gretsch.* Ouvrage traduit du russe; Saint-Pétersbourg, 1828, t. 1, in-8.°

N.° V.

DU TITRE DES SOUVERAINS DE LA RUSSIE.

(Addition aux pages 228, 229 et 370.)

Quoiqu'on ne paraisse plus aujourd'hui attacher une grande importance au titre porté par un souverain, depuis que de nos jours on a vu éclore tant de rois et quelques empereurs même, il ne sera pourtant pas sans intérêt peut-être de résumer les débats qu'à une époque peu éloignée le titre que le saint-synode et le sénat engagèrent Pierre I.ᵉʳ à prendre, en 1721, alimenta pendant une série d'années.

C'est un fait que nous n'avons pas besoin de rappeler, que depuis les commencemens de la monarchie jusqu'au temps où Ivân III la restaura, en élevant son sceptre au-dessus de celui de tous les princes apanagés, les souverains de la Russie portaient le titre de *grand-prince*, par lequel on désignait le premier de tous ces dynastes entre lesquels le

territoire était divisé. Plus tard ce titre parut trop modeste à Vassili Ivanovitch, qui, fier de sa nouvelle puissance, se crut en droit de se qualifier de roi ou de *tsar*, termes qui sont à peu près synonymes, puisque la traduction slavonne de la Bible en emploie le dernier là où on lisait βασιλευς dans l'original grec. Pourtant il se nomma encore indistinctement tsar et grand-prince, et ce n'est que sous Ivân IV que la première de ces désignations devint générale. On ne s'en contenta pas, bien qu'on lui prêtât une signification de jour en jour plus étendue (1), et ce prince ayant soumis à son sceptre les tsars de Kasan et d'Astrakhan ainsi que les khans de Sibérie, il crut devoir adopter un titre qui le désignât clairement comme roi des rois. C'est alors que celui de *povélitel*, c'est-à-dire de seigneur ou dominateur, fut ajouté aux autres titres du monarque, et on n'hésita pas à le traduire par *imperator* toutes les fois qu'on s'adressait à des étrangers. Héritiers des Paléologues par le mariage d'Ivân III avec Sophie ou Zoé, les tsars prétendaient avoir un droit incontestable au titre de ces empereurs, et se regardaient en conséquence comme égaux en rang avec l'empereur romain, auquel seul la majesté impériale était réservée depuis la chute de l'empire de Byzance. Cette prétention semble avoir été reconnue tacitement, au moins ne donna-t-elle lieu qu'aux contradictions des seuls rois de Pologne, qui n'accordaient même pas au Moscovite la qualité de roi ou de tsar. Le baron de Herberstein se trompe donc en mettant sur le compte des interprètes russes ce qui était le fait de leur maître, et il a mauvaise grace de se défendre avec tant de chaleur du reproche qu'on lui faisait d'avoir lui-même, dans

(1) « Or, quant au tiltre qu'ils prennent, ils pensent qu'il n'y en « ait nul plus grand que celui qu'ils ont, se faisans appeler *Zar*. Ils « appellent l'Empereur des Romains *Tsisar*, qu'ils ont dérivé de « César, et tous les Roys *Kroll*, à l'imitation des Polonais. » MARGERET, Estat de l'empire de Russie et grande-duché de Moscovie; Paris, 1669, p. 13.

ses allocutions, qualifié le tsar d'empereur (2), puisqu'il est constant que ce titre lui fut donné par l'empereur Maximilien même, puis par Charles-Quint, et dans la suite aussi par divers représentans des empereurs d'Allemagne auprès de la cour de Moscou. Cette formule employée par Vassili Ivanovitch, *Dei gratia imperator et dominator totius Russiæ*, n'empêcha pas l'empereur de ratifier le traité qu'il avait conclu avec lui, en 1516, contre le roi de Pologne Sigismond I.er, et plusieurs écrivains de ce temps-là attestent que Vassili Ivanovitch l'employait constamment dans ses transactions avec les cours étrangères (3). Ce titre d'empereur était reconnu par l'Angleterre comme par l'Allemagne : vers l'année 1575, Élisabeth, reine de ce pays, écrivit une lettre qui existe encore et en tête de laquelle on lit cette formule : *Elisabetha D. g. Angliæ regina, serenissimo et potentissimo principi domino Joanni Basilivische, imperatori totius Russiæ, magno duci, etc.*, qu'on trouve aussi souvent répétée dans un panégyrique adressé à Boris Godounof, en 1605, par Constantin Fidler, ainsi que dans la plupart des actes et documens de cette époque. Il n'y a pas jusqu'au faux Dmitri qui n'y prétendit, et quand Sigismond-Auguste, fidèle aux traditions de son cabinet, lui donna simplement celui de grand-prince, Dmitri, bien que mal affermi encore sur son trône, ne craignit pas de réclamer auprès de celui

---

(2) Voici ce qu'il avance à ce sujet : *Czar solum Cæsarem seu Imperatorem dici existimant : unde factum ut Rutheni interpretes audientes principem suum ab exteris nationibus sic appellari, cœperint et ipsi deinceps Imperatorem nominare, nomenque Czar dignius esse quam regis (licet idem significent) existimant.* Il nie formellement de s'être jamais servi de ce titre d'empereur à l'intention du tsar. Voyez *Commentarius Rer. Moscov.*, p. 17.

(3) *Quoties per oratorem vel per epistolam sese Moscovitarum imperator insinuat hoc titulo uti consuevit : Basilius D. g. Imperator totius Russiæ, etc. Atque certe ille est titulus quo anno proximo elapso* XXIV *mense Augusto, dum in inclyta Vienna Tua Te ex magni Basilii nomine salutarent, sunt orationem suam exorsi.* FABRI, *Moscovitarum juxta mare glaciale religio*, p. 132. Voy. aussi : POSSEVINI *Moscovia*, p. 7 et 82. JOVIUS, *De legatione Basilii magni*, etc.

auquel il le devait (4). Le comte de Carlisle, ambassadeur d'Angleterre à la cour d'Alexis Mikhaïlovitch, commença un discours adressé au monarque de la manière suivante : « Très-haut, très-puissant et très-illustre prince, grand-« seigneur, empereur et grand-duc (5) », et le qualifia ensuite à plusieurs reprises de *Imperatoria Vestra majestas*, tandis qu'en parlant de Charles II, son maître, il se contentait des mots de *serenissima Sua majestas*. Margeret nomme Boris Godounof constamment empereur, et les auteurs italiens ne lui donnent pas non plus d'autre qualification.

Lors même, par conséquent, que la lettre de Maximilien, en date du 4 Août 1514, n'eût pas été retrouvée (6), il n'y aurait aucun doute à l'égard de l'ancienneté de la prétention de la part des Russes et de la complaisance avec laquelle tout d'abord la cour impériale et, à son exemple, plusieurs autres cabinets la reconnurent, et il était facile d'opposer des documens de toute nature à la contradiction opiniâtre de Charles VI, trompé peut-être par les protestations de Herberstein.

Toutefois, si dans la langue de la diplomatie les souverains russes se servaient du titre d'*imperator* depuis des temps très-reculés, celui de *povélitel* resta en usage dans l'intérieur du pays et dans la langue nationale, et l'on y joignait communément les noms de samoderjetz, de tsar et de grand-prince, qu'on trouve seuls sur les médailles du règne d'Alexis, même sur celles dont les légendes sont en latin. Dès son avènement au trône, Pierre Alexéïévitch alla plus loin, et sur la médaille qu'il fit frapper à l'occasion de la prise d'Asof,

---

(4) SELDENUS, *De titulis honor. I*, 2.

(5) *La relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle*, p. 151. Une lettre que le même ambassadeur adressa au même monarque, commençait ainsi : *Illustrissime atque excellentissime Imperator ! Novum hoc et inusitatum ad Imperatoriam Vestram Majestatem scribendi, etc.*; ibid., p. 124.

(6) Elle existe, au dire de Levesque, dans les archives de Moscou; Pierre le grand la fit imprimer et l'on en fit ensuite plusieurs traductions.

on lit cette légende : *Petrus Alexii filius Russorum magnus Cæsar.* Bien plus, une seconde médaille, également frappée en 1696, à la même occasion, offre la légende qui suit : *Petr Alexéïévitch Povélitel Moskofskoï prissno prirastitel*, ce qui ne signifie autre chose que *Petrus Alexii filius Imperator Moscoviæ semper Augustus*; copie exacte du titre de l'empereur romain. Sur quelques autres, postérieures à cette dernière, on ne lit de nouveau que *Tsar Petr Samoderjetz vsérossiiskii ;* mais le plus souvent on trouve le titre d'empereur, en russe comme en latin, long-temps avant le retour de Pierre dans sa capitale, après la paix de Nystatt. (7)

Que gagna donc ce monarque en acceptant les honneurs que les grands corps de l'État lui décernèrent à cette époque? Le surnom de *Père de la patrie* et la naturalisation en Russie d'un titre qui jusque-là avait été étranger à sa langue, qu'on y reçut alors, et qui mit fin à l'incertitude où l'on était sur la signification réelle des mots de tsar et de povélitel. Un acte solennel consacra ce qui pouvait encore être regardé comme un emprunt fait à l'étranger, et, s'il faut trancher le mot, comme une usurpation; d'ailleurs Pierre s'accommodait mal de dénominations nationales auxquelles, à l'étranger, on ne savait quel sens attacher. Il voulait se conformer en tout aux usages de l'Europe civilisée.

Voici maintenant le discours que le grand-chancelier, comte Golofkine, prononça en cette occasion au nom du saint-synode et du sénat (8) :

---

(7) RICAUD DE TIREGALE, *Médailles sur les principaux événemens de l'empire de Russie, depuis le règne de Pierre le grand jusqu'à celui de Catherine II;* p. 3, 4, 9, 20, etc.

(8) Nous traduisons ce discours de la *Russie rajeunie*, de WEBER, dont la traduction française (*Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Grande-Russie;* 2 vol.), faite sur la première edition, et plus faible de moitié que la seconde de l'original, n'arrive pas jusqu'à cette époque.

« Très-haut, très-puissant seigneur, notre
« souverain très-gracieux!

« C'est aux actions grandes et glorieuses de Votre Majesté Tsarienne seules, et à ses efforts infatigables, tant « au civil que dans la guerre, que nous sommes redevables, « nous, ses fidèles sujets, d'avoir été tirés des ténèbres de « l'ignorance, engagés dans la carrière de l'honneur, et « mis en rapports avec toutes les nations civilisées; le « monde tout entier le reconnaît avec nous. Dans notre « impuissance d'y atteindre par nos éloges, comment ex- « primerons-nous à Votre Majesté notre reconnaissance « de tant de bienfaits, et nommément de celui qu'elle vient « de nous accorder par cette paix avantageuse et honorable « que ses efforts personnels viennent d'assurer. Mais bien « que nous sachions que Votre Majesté ne trouve point « plaisir à des éloges dont en conséquence nous devrions « nous abstenir, il nous est impossible de paraître devant « Elle les mains vides, de peur d'encourir le reproche « d'ingratitude que le monde entier nous adresserait. Nous, « Vos fidèles conseillers, osons donc supplier humblement « Votre Majesté de daigner accepter de nos mains le titre « de *Pierre le grand*, *Père de la patrie et Empereur de* « *toutes les Russies*, en temoignage d'une reconnaissance « aussi juste qu'illimitée. Le titre d'empereur avait déjà « été donné, il y a plusieurs siècles, à Vos illustres pré- « décesseurs, par le grand Maximilien, empereur des Ro- « mains, et plus d'un potentat Vous en qualifie, et l'épi- « thète de grand, que Vos grandes actions Vous ont méritée, « se trouve, dans de nombreux écrits, jointe au nom de « Votre Majesté; mais c'est une hardiesse dont nous avons « à répondre nous-mêmes, si nous osons Vous offrir en « outre le titre de Père de la patrie, que nous voudrions « donner au père que la bonté de Dieu nous a donné, à « l'exemple des anciens sénats de la Grèce et de Rome. Votre « Majesté pardonnera, dans sa mansuétude paternelle, à « la gratitude que nous lui devons et qui nous anime,

« d'oser mettre à ses pieds comme un don, ce qui lui
« appartient en propre et ce qui est son droit; Elle nous
« permettra aussi de nous recommander en toute dévotion
« et avec un profond respect à la continuation de sa bien-
« veillance. »

Après avoir écouté ce discours, Pierre remercia le grand-chancelier et les autres membres du conseil intime de l'attachement qu'ils lui portaient, annonçant en même temps qu'il acceptait leur proposition. Il reçut les félicitations de sa cour, de tous les grands de l'empire et des princes étrangers présens à Saint-Pétersbourg au sujet de sa nouvelle qualité, et publia un oukase en vertu duquel le titre impérial était ainsi arrêté : Par la grâce de Dieu, Nous, Pierre I.er, empereur et autocrate de toute la Russie, de Moscou, Kief, Vladimir, Novgorod la grande, tsar de Kasan, etc., etc. L'envoyé de Prusse fut, de tous les diplomates étrangers, le premier qui, au nom du roi son maître, complimenta l'empereur sur sa nouvelle dignité; le discours prononcé par lui en cette occasion est rempli d'éloges et d'adulation; la Hollande et la Suède se hâtèrent d'imiter cet exemple, et l'Angleterre, jalouse des priviléges accordés au commerce de la première, en fit bientôt autant. L'empereur Charles VI, au contraire, protesta et avec lui la confédération germanique, l'Espagne et la France. Cette dernière, faisant une distinction bizarre, voulait bien reconnaître au tsar de Russie le titre d'empereur de ce pays, mais non la qualification de majesté impériale. La Turquie paraît avoir aussi fait des difficultés, car on jugea nécessaire au traité de Belgrade, le 19 Octobre 1739, de stipuler par un article exprès que « dans tous les actes que la cour de
« Russie et la Porte passeront ensemble, le grand-seigneur
« donnera à Sa Majesté Tsarienne le titre d'empereur. » Ce n'est qu'en 1745 que la France et l'Espagne cédèrent sur ce point, en faisant toutefois certaines réserves, dont elles exigèrent qu'elles fussent expressément reconnues par des *réversales* délivrées aux deux cours à chaque règne nouveau.

A l'avènement de Catherine II, cette princesse, envisageant son titre comme un droit que personne n'avait la faculté de lui contester, refusa d'expédier les réversales et fit, en date du 21 Novembre 1762, la déclaration suivante (9):

« Le titre impérial que Pierre le grand, de glorieuse « mémoire, a pris, ou plutôt renouvelé pour lui et pour ses « successeurs, appartient depuis long-temps tant aux souve- « rains qu'à la couronne et à la monarchie de toutes les « Russies. Sa Majesté impériale regarde comme contraire à « la solidité de ce principe tout renouvellement de réversales « qu'on avait données successivement à chaque puissance « lorsqu'elle reconnut ce titre. En conséquence Sa Majesté « vient d'ordonner à son ministre de faire une déclaration « générale, que le titre impérial étant, par sa nature même, « une fois attaché à la couronne et à la monarchie de Russie, « et perpétué depuis longues années et successions, ni elle « ni ses successeurs à perpétuité ne pourront plus renouveler « lesdites réversales, et encore moins entretenir quelque « correspondance avec les puissances qui refuseront de recon- « naître le titre impérial dans les personnes des souverains « de toutes les Russies, ainsi que dans leur couronne et « leur monarchie; et pour que cette déclaration termine à « jamais toutes les difficultés dans une matière qui ne doit

---

(9) Les pièces diplomatiques qu'on va lire sont tirées de l'*Histoire de Russie*, de LECLERC, auquel nous renvoyons le mérite de les avoir conservées. Voici ce que l'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé: *Des progrès de la puissance Russe*, rapporte au sujet de ces négociations : « Catherine ayant refusé les réversales, on lui refusa *le titre* « d'impératrice. Ce refus donna lieu à des échanges de notes qu'on « peut voir dans le *Recueil de Martens*, t. 1, p. 30, 31. Enfin « l'affaire s'arrangea au moyen d'une reconnaissance donnée pour « toujours et conforme au sens des réversales : cela n'empêcha point « que les agens russes n'eussent de temps en temps, avec les agens « français, des querelles dont l'honneur n'est pas resté aux premiers, « comme dans celle de M. le marquis du Chatelet, etc. D'ailleurs, « pour éviter la mortification de la préséance, la Russie n'envoyait « ordinairement qu'un ministre dans les cours où la France avait un « ambassadeur. » p. 324, 325 et 162.

« en comporter aucune, Sa Majesté, en se conformant à « la déclaration de Pierre le grand, déclare, que *le titre* « *impérial n'apportera aucun changement au cérémo-* « *nial usité entre les cours, lequel restera toujours sur* « *le même pied.* »

On voit par les lignes qui terminent cette déclaration, que, loin d'annoncer une prétention nouvelle, elle renferme au contraire une concession, en reconnaissant que le titre nouveau des tsars de Russie ne changeait rien au cérémonial, ni à l'ordre de préséance établi entre les cours respectives et leurs agens. Dès-lors les réversales, qui n'avaient pas d'autre but, devenaient inutiles, aussi les cours de France et d'Espagne s'empressèrent-elles d'accéder à la déclaration de l'impératrice par des réponses qui sont assez curieuses pour mériter d'être reproduites.

Déclaration de la cour de France, du 18 *Janvier* 1763, *en réponse à la déclaration, etc.*

« Les titres ne sont rien par eux-mêmes; ils n'ont de « réalité qu'autant qu'ils sont reconnus; et leur valeur « dépend de l'idée qu'on y attache et de l'étendue que leur « donnent ceux qui ont le droit de les admettre, de les « rejeter ou de les limiter. Les souverains eux-mêmes ne « peuvent pas s'attribuer des titres à leur choix : l'aveu de « leurs sujets ne suffit pas, celui des autres puissances est « nécessaire; et chaque couronne, libre de reconnaître ou « de refuser un titre nouveau, peut aussi l'adopter avec les « modifications et les conditions qui lui conviennent.

« En suivant ce principe, Pierre I.er et ses successeurs « jusqu'à l'Impératrice Élisabeth, n'ont jamais été connus « en France que sous la dénomination de Tzar. Cette princesse « est la première de tous les souverains de Russie à qui « le Roi ait accordé le titre impérial, mais ce fut sous la « condition expresse que ce titre ne porterait aucun pré- « judice au cérémonial usité entre les deux cours.

« L'Impératrice Élisabeth souscrivit sans peine à cette

« condition, et s'en est expliquée de la manière la plus « précise, dans la réversale dressée par son ordre et signée, « au mois de Mars 1745, par les comtes de Bestuchef « (lisez Beztoujef) et de Voronizof. La fille de Pierre I.er « y témoigne toute sa satisfaction : elle y reconnaît que « c'est *par amitié et par une attention toute particulière « du Roi pour elle*, *que Sa Majesté a condescendu à « la reconnaissance du titre impérial que d'autres « puissances lui ont déjà concédé* ; et elle avoue que « *cette complaisance du Roi lui est très-agréable*.

« Le Roi, animé des mêmes sentimens pour l'Impératrice « Catherine, ne fait point de difficulté de lui accorder « aujourd'hui le titre impérial et de le reconnaître en elle « attaché au trône de Russie. Mais Sa Majesté entend que « cette reconnaissance soit faite aux mêmes conditions que « sous les deux règnes précédens, et elle déclare que, si « par la suite quelqu'un des successeurs de l'Impératrice « Catherine, oubliant cet engagement réciproque, venait « à former quelque prétention contraire à l'usage cons- « tamment suivi entre les deux cours sur le rang et la « préséance, de ce moment la couronne de France, par « une juste réciprocité, reprendrait son ancien style et « cesserait de donner le titre impérial à celle de Russie.

« Cette déclaration, tendant à prévenir tout sujet de « difficulté pour l'avenir, est une preuve de l'amitié « du Roi pour l'Impératrice, et du désir sincère qu'il « a d'établir entre les deux cours une union solide et « inaltérable. »

Déclaration de la cour de Madrid, du 5 *Février* 1763, *en réponse à la même déclaration.*

« Le Roi Don Carlos III, règnant en Espagne, sachant « que le titre d'*Impérial*, ainsi que tout autre, n'abolit « ni ne fixe le rang des monarchies, lorsque quelque sou- « verain se l'attribue de son propre mouvement, ainsi que « l'a fait le Tzar Pierre I.er, n'a pas balancé, dès son avè-

« nement au trône, à donner ce titre à l'Impératrice des « Russies Élisabeth, sans avoir égard au refus qu'en avaient « fait les Rois ses prédécesseurs. Cette princesse a répondu à « cette marque d'amitié, en remettant au marquis d'Almodo- « var, ministre plénipotentiaire de S. M. Catholique auprès « de sa personne, une réversale semblable à celle qu'elle avait « donnée au Roi Très-chrétien, lorsque ce monarque accorda « le même titre à cette princesse, sous la condition que cela « n'apporterait aucun changement au cérémonial usité entre « les deux cours. A l'exemple d'Élisabeth, Pierre III, son « neveu, renouvela cette réversale; mais l'Impératrice ac- « tuelle, Catherine II, a cru devoir y substituer une décla- « ration, donnée à Moscou le 3 Décembre nouveau style « 1762, signée par le comte de Vorontzof, son grand- « chancelier, et remise au ministre de Sa Majesté Catho- « lique, ainsi qu'à ceux des autres puissances.

« Le Roi Catholique connaît tout le prix de l'amitié de « l'Impératrice des Russies, Catherine, et de la bonne « correspondance établie entre les deux cours. Pour lui « prouver ses sentimens à cet égard, il consent avec plaisir « et sans exiger d'autres formalités que la déclaration ci- « dessus mentionnée, à lui accorder le titre d'*Impérial* et « et à le reconnaître comme attaché à sa personne et au trône « de Russie, mais en même temps Sa Majesté Catholique « entend, comme elle l'a toujours entendu, que ce titre « n'influera en rien sur le rang et la préséance réglés entre « les puissances, et elle déclare que si quelque successeur « au trône de Russie, oubliant ces engagemens, venait à « former quelque entreprise qui y fût contraire, dès ce mo- « ment le monarque d'Espagne et les empires de sa domi- « nation reprendraient leur ancien style et refuseraient de « donner le titre d'*Impérial* à la Russie (10). »

---

(10) Voyez encore sur toutes ces contestations : *Grundmässige Untersuchung von dem Kaiserlichen Titul und Würde*, ou Examen approfondi du titre et de la dignité impériaux; 1723, in-4.° — EVERHARDI OTTONIS *Tractatio juris gentium de Titulo Imperatoris*

N.° VI.

DU RAPPORT DU MONOPOLE DE L'EAU-DE-VIE DE GRAINS ET DE L'IMPÔT DONT QUELQUES AUTRES BOISSONS SONT GREVÉES.

(Addition à la page 289.)

Le tableau A fait voir que le bénéfice du monopole de l'eau-de-vie de grains, ainsi que des impôts dont sont grevées plusieurs autres boissons, était, avant 1826 où la couronne afferma ce revenu par arrondissemens, d'environ 65 millions de roubles; il est plus considérable encore depuis que le nouveau mode de perception a été établi. Cependant ce tableau, embrassant seulement les gouvernemens soumis au monopole, ne fait pas mention du rapport de l'accise qu'on prélève dans les villes de tous les autres gouvernemens sur toute espèce de boisson forte, comme eau-de-vie de raisin, bière, hydromel, porter, etc. Nous n'avons aucune donnée sur ce supplément de revenu, mais nous avons cru pouvoir l'évaluer à environ 20 millions. Pour faire connaître la proportion qui existe dans la consommation des différentes boissons indigènes, nous indiquons, dans le tableau B, le montant de l'accise prélevée sur chacune pendant les mêmes années 1823, 1824 et 1825.

En comparant ces deux tableaux avec ceux qui vont suivre, on trouvera que la consommation des boissons dans chaque gouvernement est dans une proportion directe, non-seulement avec sa population, mais avec le degré d'aisance que l'industrie et le commerce y ont répandu. Ils pourront offrir matière à d'utiles rapprochemens de plus d'une espèce.

Russorum; Halle et Magdebourg, 1724, in-4.° — F. ADELUNG, *Siegmund Freiherr von Herberstein*, ou Biographie de Sigismond, baron de Herberstein, et examen de son voyage en Russie; Saint-Pétersbourg, 1818, in-8.°, p. 485-501.

NO DES 29 GOU[...] dans lesquels le m[...]	[...]5.	FRAIS d'exploitation en 1823.	1824.	1825.
Saint-Pétersbou[...]	[...],213	6,485,042	6,549,172	5,984,368
Moscou . . .	[...],940	4,883,306	4,518,333	4,034,806
Arkhangel . .	[...],552	615,341	620,959	615,783
Astrakhan . .	[...],513	439,060	456,785	465,432
Vologda . . .	[...],734	721,006	673,059	627,243
Voronège . .	[...],509	1,696,466	1,311,517	1,210,914
Viatka. . . .	[...],678	1,207,907	1,031,271	924,160
Vladimir. . .	[...],608	1,585,202	1,442,950	1,216,757
Caucase . . .	[...],130	682,063	729,736	675,118
Kasan	[...],036	1,152,439	1,037,603	822,989
Koursk . . .	[...],547	2,277,002	1,768,436	1,424,271
Kalouga . . .	[...],699	1,396,047	1,244,514	939,977
Kostroma . .	[...],196	1,495,382	1,192,787	983,140
Nijegorod . .	[...],940	1,420,997	1,348,285	1,089,866
Novgorod . .	[...],437	1,264,585	1,215,015	1,172,888
Orenbourg. .	[...],129	1,109,155	902,266	733,381
Orel. . . .	[...],678	2,200,716	1,882,338	1,561,110
Olonetz . . .	[...],412	330,735	339,086	345,820
Penza	[...],875	995,826	817,412	695,593
Perm	[...],881	1,844,607	1,635,982	1,479,217
Pskof	[...],164	816,361	836,209	843,120
Riaisân . . .	[...],616	1,565,232	1,340,120	1,250,110
Saratof. . . .	[...],795	1,377,148	1,233,589	1,034,691
Simbirsk. . .	[...],401	977,423	877,782	653,901
Smolensk. . .	[...],991	1,264,656	1,096,621	869,677
Tambof . . .	[...],157	1,683,332	1,527,156	1,289,561
Tver.	[...],098	1,574,668	1,360,774	1,293,640
Toula	[...],860	1,908,053	1,594,905	1,293,508
Iaroslavl. . .	[...],739	1,571,178	1,417,480	1,151,841
Nombre t[...]	[...],528	46,340,935	42,002,142	36,683,882
Prix moye[...]	[...],882			
Rapport d[...]	[...],646			

		1825.			
Sur la bière et l'hydromel.	Sur le porter.	Produit brut de l'eau-de-vie de la meilleure et de la 2.e qualité.	Accise sur l'eau-de-vie de raisin.	Sur la bière et l'hydromel.	Sur le porter.
268,592	54,760	13,252,862	30,000	276,974	58,650
728,401	59,000	11,294,305	8,575	756,458	67,650
5,149	200	969,354	=	8,201	250
13,467	200	1,129,094	2,070	19,406	200
5,837	700	1,112,577	696	5,166	600
23,423	900	3,525,552	=	17,956	800
500	=	2,450,235	=	150	=
38,224	2,050	2,793,903	=	38,302	1,300
2,863	=	1,332,726	408,215	2,199	=
19,792	1,050	2,335,550	=	23,155	1,600
40,583	1,050	4,586,732	19,800	38,466	1,500
122,647	7,900	2,645,260	7,800	106,367	6,850
30,041	2,400	2,194,842	=	28,973	1,700
53,878	12 150	2,846,392	=	43,387	11,550
7,030	300	2,219,630	=	6,304	1,050
2,826	450	2,123,879	=	2,654	300
92,194	7,100	5,414,164	1,200	76,358	9,250
600	=	482,457	=	692	=
20,673	1,050	2,270,872	1	18,693	1,000
500	=	3,865,689	=	1,666	200
3 632	150	1,731,753	=	3,007	350
66,320	4,050	3,828,756	=	60,004	3,550
21,892	700	3,564,390	=	24,252	500
8,367	650	2,213,134	=	7,759	600
28,603	2,750	2,004,550	=	26,960	2,800
53,031	2,350	4,334,061	=	49,256	1,950
23,500	2,400	2,819,010	=	900	22,744
114,505	8,250	4,646,561	2,200	99,398	7,500
62,928	3 650	2,844,375	=	58,579	3,450
1,859,998	51,121	96,837,665	480,456	1,823,485	187,400

79,254 roubles. Total. . . . 99,329,006 roubles.

N.° VII.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA STATISTIQUE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

En commençant le tableau général qui va suivre, destiné à faire connaître, d'un seul regard, tout l'ensemble de la monarchie russe, ses divisions historiques et politiques de tous les temps, l'état exact de ses divisions administratives officiellement reconnues, et le rang que sa population, sa fertilité, son commerce, son industrie, etc., assignent à chacune d'entre elles; à réunir par conséquent en un seul tableau les résultats de plusieurs autres qui précèdent, nous avions d'abord l'intention de joindre à la série des villes d'arrondissement et autres, l'indication exacte de leur population respective, de leur situation hydrographique et géométrique, des établissemens en tout genre qui distinguent chacune en particulier et de leur distance de Saint-Pétersbourg, de Moscou et du chef-lieu du gouvernement ou de la province. Ce travail était achevé, quand nous nous sommes aperçu que son étendue ne permettrait pas de le recevoir dans ce volume, de peur de le défigurer par une longue série de tableaux d'une douzaine de colonnes chacun. C'est à regret que nous nous décidons à ajourner cette utile publication, nous bornant pour le moment à en donner un extrait assez détaillé.

En reproduisant les calculs de nos devanciers, nous avons dû maintenir aussi les divisions inexactes sur lesquelles ils reposaient et que nous avons signalées dans quelques notes; le tableau de Hassel (p. 52-54) et celui que les *Archives du Nord* nous avaient fourni (p. 158-161), forment toujours la base de nos évaluations; mais nous les avons complétés et corrigés sur différentes données dignes de confiance, et nous avons substitué à leurs divisions les noms des gouvernemens et provinces tels qu'ils sont aujourd'hui officiellement reconnus, accompagnés des dénominations anciennes qui y répon-

dent, et rangés sous des rubriques générales que la nature des choses nous a fournies. C'est ce tableau général seul que nous donnons comme le résumé fidèle de l'etat actuel de la Russie, comme l'expression de nos propres vues à son sujet; c'est sur lui qu'il faudra corriger divers points des deux autres tableaux. Non cependant que nous voulions nous rendre garant de l'exactitude rigoureuse de tous les chiffres qui le composent, nos moyens de vérification ne sont pas assez importans pour l'oser; mais nous pouvons assurer du moins qu'ils approchent beaucoup de la vérité et qu'ils rendent fidèlement la proportion existant entre les divers gouvernemens à l'égard de leur étendue, de leur population et de leurs ressources. Le tableau composé par M. le général Balachef nous offrait une mesure de comparaison pour ceux de Riaisàn, de Toula, d'Orel, de Tambof, et de Voronège; il en résultait, il est vrai, de fortes variantes, qu'explique au surplus la différence des années qui ont servi de point de départ, mais la proportion reste à peu près la même. De nouvelles publications dans le genre de celui de M. Balachef nous mettront bientôt, il faut l'espérer, en état de baser toutes les évaluations sur des renseignemens officiels, élevés au-dessus de toute contestation.

Notre tableau, simple et clair, n'a besoin d'aucune explication; nous dirons seulement que les grandes capitales désignent les deux résidences et capitales de tout l'empire, qu'on a imprimé en petites capitales les noms des chefs-lieux d'un gouvernement-général ou d'une division militaire, et que les chefs-lieux des gouvernemens et provinces sont distingués par leur impression en caractères italiques La liste des villes d'arrondissement est faite sur les matériaux les plus authentiques, et l'on y tient compte des dispositions les plus récentes, comme par exemple de l'ordonnance qui élève Tsarskoïé-Sélo au rang d'une ville de district, de celle qui distrait Polangen du gouvernement de Courlande pour le rendre à celui de Vilna; ordonnance dont l'exécution a toutefois été suspendue par un second oukase de l'empereur.

EFS-LIEUX

ENT OU DISTR

ielbourg, 4. Nouve
ilo.
opol, 5. Lodéinoïé
enn, 5. Chennkours
5. Totma, 6. Ousti

, 4. Valdaï, 5. Tikl
of.
élikié-Louki, 6. To
chok, 5. Ostachkof
Vessiégonnsk.
sk, 5. Mouichekii
oglebski.
f- Povolski, 5. Ga
ga, 11. Varnavine
rréïa, 5. Volokolan
lolsk, 12. Rousa,
Zaleskoï, 5. Iourief
Melennki, 12. Ale
4. Ardatof, 5. Lou
. Balakhna.
. Iépiphane, 6. Ie
. Krapivna.

DIVISI FER NT.

POLITIQUES ET AD RÉ

annuelle e

14. Gouvernement de 12.e rang

15. Gouvernement de 2.e rang ourg,

16. Gouvernement de 7.e rang mar.

17. Gouvernement de 3.e rang

18. Gouvernement d' 4.e rang

19. Gouvernement de 5.e rang

III. *Partie de la Russ*

20. Gouvernement de 7.e rang

IV. *Partie de la Petit*

21. Gouvernement des 0.e rang

V. *Gouvernemens de l'a. Khanat) de Kasâ*

22. Gouvernement de 3.e rang

23. Gouvernement de 9.e rang

24. Gouvernement de 1.er rang

25. Gouvernement de 1.e rang

26. Gouvernement de 3.e rang

…CT.	AUTRES VILLES DU MÊME GOUVERNEMENT.
…ourg, 7. Skopine, 8. Pronnsk,	
…Jusmân, 7. Kozlof, 8. Lipetsk,	
…h, 6. Birioutch, 7. Valouiki, Novokhopersk.	
…voï-Oskol, 7. Rylsk, 8. Poutivl, …tmyjsk, 15. Dmitrief na Spavié.	
…ny, 7. Troubtchefsk, 8. Iéletz,	
…avetz, 6. Médyne, 7. Tarouça,	
…, 6. Poretchié, 7. Sytchefsk, …na.	
…Lébédine, 7. Soumy, 8. Zmiyef,	Biélopolié.
…6. Iadrine, 7. Laïchef. 8. Spask, …:	
…arsoun, 7. Alatyr, 8. Ardatof,	
…f, 6. Tchembar, 7. Narovtchate,	
…oum, 7. Iélabouga, 8. Sarapoul,	
…6. Solikamsk, 7. Tcherdyne, …12. Verkhotourié.	

EFS-LIEUX

IENT OU DISTRI

DIVISI FERNT.

POLITIQUES ET AD RÉ

annuelle

B. Gouvernemens qui
ancien mode d'adi ourg,

, 5. Mennzélinsk,
11. Bougourouslâi

X. *Gouvernemens de la*
cipautés de Kief, Tchei mar.

nsk, 5. Serdobsk,

38. Gouvernement de 11.e ran

. Tchornoï-Iar.

39. Gouvernement de 30.e ran

40. Gouvernement de 5.e ran

orofsk, 5. Kourgân
k, 5. Barnaoul.

XI. *Gouvernemens de*
Pologne. (Russie-
Galitch.)

isk, 4. Nertchinnsk

41. Gouvernement de 10.e ran

Kannsk.

42. Gouvernement de 14.e ran

XII. *Gouvernemens de*
principauté de
Russie-Noire et

rie), 4. Féodosia (

43. Gouvernement de 16.e ran

spol.

44. Gouvernement de 13.e ran

, 4. Bakhmout.

45. Gouvernement de 14.e ran
46. Gouvernement de 9.e ran

akh, 6. Iélisavetpol

47. Gouvernement de 16.e ran

…ICT.	AUTRES VILLES DU MÊME GOUVERNEMENT.
6. Tchiguirine, 7. Makhnofka.	
…vira.	
…snitsa, 7. Koséletz, 8. Novgorod-	Bérezna.
…odnia, 13. Oster, 14. Sourage,	
…, 6. Krementchoug, 7. Loubny,	
Zolotonocha, 13. Kobyliaki,	
…nnitsa, 6. Bratslaf, 7. Gaïtsine,	Tsénikofka, Groudek, Toul-tchine.
…. Rovno, 7. Loutsk, 8. Vladimir,	Berditchef, Olika, Radzivilof.
…rikof, 7. Rogatchef, 8. Biélitsa,	
…u.	
…rouisk, 7. Mosyr, 8. Retchitsa,	Nessvige.
…6. Volkovisk, 7. Slonim, 8. Lida.	
…ssiény, 7. Ponévège, 8. Troki,	Polanguen.
…ioutsine, 7. Sébège, 8. Nével,	

rict. ai	AUTRES VILLES DU MÊME GOUVERNEMENT.
4	Libau, Vindau, Frauenbourg, Iakobstadt.
4g sur l'île d'Œsel.	Dunamunde, Valk, Volmar.
4	Baltisch-Port.
4	
kshamm.	
.	
.	
.	
.	
.	
.	
c.	
Izmaïl, 7. Tamarof ou Réni.	Kilia, Skoulany.
ens sont sans villes.	
.	Alexandrof.
Tchkhéri, 6. Vaka.	
.	Tarkou.

X DISTRICT.	AUTRES VILLES DU MÊME GOUVERNEMENT.
	Novo-Chamachia.
	Vladikavkase.
	Oust-Kaménogorsk, Préesn gorkofsk.
rednekovouimsk.	
	Iamsk.
	Bolchéretsk, Verkhné-Kan tchatsk.
. . . .	Novorossiisk, Voskreçensk Simionofska.

I.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tous les noms propres renfermés dans ce volume, géographiques, historiques ou appartenant aux arts et aux sciences.

NOTA. Les noms des villes inscrites sur le tableau général ne sont pas tous compris dans cette Table.

A.

B.

E.

F.

G.

J.

M.

N.

P.

Q.

R.

S.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tous les mots étrangers employés ou expliqués dans le texte.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tous les auteurs cités dans les notes et dans la préface.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag. 2. Lisez *tout entière* au lieu de *toute entière*.
Dans l'Almanach des postes (*Potchtovaïa Kniga*) la distance de Saint-Pétersbourg au port de Pétropavlofsk est portée à 12,866 verstes.

— 3. Lisez *varèjskoïé moré* au lieu de *varetzkoïé moré*, orthographe fautive que Herberstein a substituée à la véritable.

— 4. La paix de Tiflis est plus connue sous le nom de paix de Gulistan.

— 7. Lisez *iazva* au lieu de *iasva*. C'est à tort qu'on a donné une valeur toute locale à un mot qui signifie en général une contagion.

— 11. Lisez *Koubenskii* au lieu de *Goubinskii*.

— 13. Lisez *Zapadnaïa Kolyma* au lieu de *Zapaïa*.

— 16. Lisez *environs* au lieu de *envions*.

— 18. Le nom que les anciens donnaient au Kouban est *Nardanus* et non *Hypanis* : on sait que ce dernier nom était donné, par les Grecs, au Boug méridional.

— 30. Lisez *têtes* au lieu de *bêtes*.

— 39. Effacez le mot *de* après *de castes*.

— 55. Il faut lire *jusqu'à trois mille* au lieu de *jusqu'à mille*. En effet, on trouve dans le gouvernement de Kalouga, qui est le plus avancé pour la population relative, 2999 individus par mille carré géographique.

— 56. Ajoutez *que* à *parce*. — D'après la correction qui précède, c'est le gouvernement de Kalouga et non celui de Moscou qui est le mieux peuplé.

— 59. Le journal russe auquel nous avions emprunté le mouvement de la population pendant l'année 1824,

paraît s'être trompé; car, suivant le calendrier de l'Académie des sciences de 1827, les décès constatés par le saint-synode, pour l'année 1824, n'étaient que de 932,939 individus. Il s'ensuit que l'excédant se montait à 713,185 ames.

Pag. 66. Lisez *Mandchoure* au lieu de *Mandjoure*, orthographe adoptée par les auteurs russes.

— 69. Lisez *Minsk* en place de *Mintsk*.

— 85. Aux noms des statisticiens Storch et Hermann, il est juste d'ajouter celui de M. *Arsénief*, dont les savantes recherches méritent toute attention. M. *de Gourof*, recteur de l'université de Pétersbourg, prend aussi rang parmi les statisticiens de sa patrie adoptive, par ses *Recherches sur les enfans trouvés et les enfans illégitimes en Russie, dans le reste de l'Europe, en Asie et en Amérique*, ouvrage très-étendu, qui paraîtra prochainement sous les auspices de l'empereur Nicolas.

— 108. Depuis la mort du vénérable Sonntag, le Ostseeprovinzenblatt, ayant changé de rédaction, porte le titre de *Provinzialblatt für Kur- Liv- und Esthland*.

La *Gazette de Tiflis*, fondée en 1828, paraît une fois par semaine en russe et en géorgien, et donne des détails curieux sur la statistique et les évènemens politiques ou autres des provinces du Caucase.

— 127. Lisez 1648 au lieu de 1628, et *Sistrebek* au lieu de *Systerbek*.

— 131. Ajoutez aux mots : 16 *millions de roubles*, ceux-ci : *en argent, ou* 60 *millions en papier*.

— 147. Lisez *les deux tiers* en place de *les trois quarts*.

— 159. Le rang que Toula occupe dans les trois catégories, mal indiqué dans ce tableau, doit être représentée par les chiffres suivans : 6 - 20 - 10.

— 161. Celui qu'occupe le gouvernement de Saratof doit être rétabli ainsi : 8 - 4 - 7.

Pag. 167. Au lieu de *deux tchetvériks* lisez *quatre tchetvériks* donnent une osmina.

— 167. Les mots *ou* 48 *lofs* se rapportent au *last* de Riga; il faut les supprimer à l'endroit où ils se trouvent.

— 179. Changez le second alinéa suivant ce qui a été remarqué au N.° III des Appendices, p. 433 et suivant.

— 207. Le sens de la phrase commençant par ces mots : *Tous ces livres*, est interverti par la ponctuation, il faut mettre après *copiste;* (point et virgule), et après *lumière*, (virgule).

— 218. A ces 38 éparchies, il faut ajouter celle de Novotcherkask, créée par un oukase du 8 Mai 1829.

— 238. Ajoutez les *Mechtcherski* aux princes russes d'origine tatare.

— 240. Ajoutez aux familles princières russes les Gagarine, les Dachkof, les Obolenski, etc.

— 240. En rapportant ce fait, Leclerc ne fait que copier Strahlenberg, t. 2, p. 240.

— 241. Aux noms d'anciennes familles nobles, il faut ajouter les suivans : Plechtchef, Moussine-Pouchkine, Naoumof, Tatichtchef, Kniajenine, Iasykof, Tolstoï, Beztoujef, Apraxine, Soltikof, Gollofkiné, etc. Quelques-unes de ces familles sont en possession du titre de comte.

— 243. Le rang de brigadier ayant constitué autrefois une classe à part, il faut une virgule après *major-général*.

— 258. Ajoutez au gouvernement d'Orenbourg celui de Iénisseisk, dont la capitale est Krasnoïarsk.

— 268. Les calculs de M. Granville, au sujet des enfans abandonnés, nés ou portés à l'hospice de Saint-Pétersbourg, sont parfaitement confirmés par les données suivantes que M. de Gourof a bien voulu nous communiquer et qu'on peut regarder comme officielles.

Sont nés ou ont été portés à l'hospice des enfans trouvés de Saint-Pétersbourg, en 1820, 3294 enfans.
en 1828, 4023 enfans.

Sont nés ou ont été portés à l'hospice des enfans trouvés de Moscou . . . . en 1820, 4227 enfans.
en 1828, 4574 enfans.

La progression qu'on remarque partout dans le nombre des enfans trouvés, fournirait matière à de sérieuses réflexions.

Pag. 275. On a confondu dans la note (28), M. Maurice d'Engelhardt, professeur à Dorpat, avec M. George d'Engelhardt, ancien directeur du lycée de Tsarskoïé-Sélo. C'est ce dernier qui publie en ce moment les *Mélanges russes*, dont deux livraisons ont paru.

— 282. Lisez, dans la note, *Reutz* au lieu de *Rentz*. La première livraison de son ouvrage a paru à Mitau et forme 256 pages in-8.°

— 295. A la somme de 847,341,010 francs, montant de la dette nationale de la Russie, il faut ajouter deux emprunts, l'un de 18 millions de florins, l'autre de 24 millions, et tous les deux réalisés par la maison Hope et compagnie, à Amsterdam. L'intérêt de cette dette est de 5 pour cent, et un sixième pour cent est destiné à amortir le capital. Voici le commencement du rescrit impérial rendu à ce sujet le 11 Mai dernier : « L'étendue des res-« sources du trésor de l'empire et le désir de la « paix qui n'a jamais cessé de nous animer, nous « avaient fait espérer que l'emprunt pourra se bor-« ner à la modique somme de 18 millions ; mais « la résistance opiniâtre de l'ennemi et la conti-« nuation des hostilités, qui en est la suite inévi-« table, amènent la nécessité de prendre de nouvelles « mesures pour renforcer les ressources du trésor « et pour en porter au complet les réserves pécu-« niaires amoindries par la guerre. »

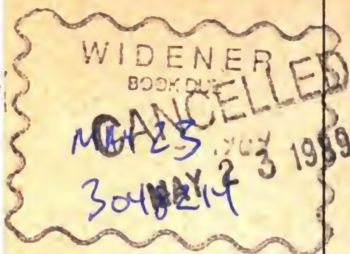
Pag. 305. Outre les levées ordonnées en 1827 et 1828, dont chacune était de trois hommes sur 500, et qui ont porté l'armée russe au nombre de 870,000 hommes présens sous les armes, l'empereur, par un manifeste du 10 (22) Août 1829, vient encore d'en ordonner une nouvelle qui, non moins forte, formera une réserve de 150,000 hommes destinés à remplir les vides que le fer et la fatigue ont laissé dans l'armée active.

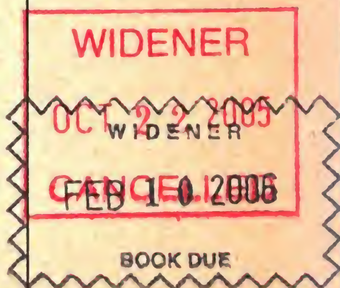
— 316. Lisez Nikita *Iouriévitch* Romanof au lieu de *Ivanovitch*.

— 324. Le brick Mercure, qui s'est couvert de gloire dans la guerre actuelle, en soutenant seul un combat contre le vaisseau amiral turc, porte 18 et non 20 canons.

— 330. Lisez *Astrakhan* au lieu d'*Arkhangel*.

— 378 Lisez *de ce Fœdor Nikititch Romanof* au lieu de *de ce Nikita Romanof*.


WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED


WIDENER
OCT 2 2 2005
CANCELLED
WIDENER
FEB 1 0 2006
BOOK DUE

